

# LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

---

1886

Compilé article par article en continu

## **TABLE DES MATIERES**

Notes sur l'épître aux Hébreux .....	5
Chapitre 1 .....	5
Chapitre 2 .....	9
Chapitre 3 .....	12
Chapitre 4 .....	17
Chapitre 5 .....	23
Chapitre 6 .....	29
Chapitre 7 .....	34
Chapitre 8 .....	41
Chapitre 9 .....	43
Chapitre 10 .....	53
Chapitre 11 .....	59
Chapitre 12 .....	64
Chapitre 13 .....	68
Méditations de J.N.Darby .....	71
Méditation de J.N.D. n° 1.....	71
Méditation de J.N.D. n° 2.....	72
Méditation de J.N.D. n° 3.....	74
Méditation de J.N.D. n° 4.....	75
Méditation de J.N.D. n° 5.....	76
Méditation de J.N.D. n° 6.....	78
Méditation de J.N.D. n° 7.....	79
Méditation de J.N.D. n° 8.....	80
Méditation de J.N.D. n° 9.....	82
Méditation de J.N.D. n° 10.....	83
Méditation de J.N.D. n° 11.....	85
Méditation de J.N.D. n° 12.....	86
Méditation de J.N.D. n° 13.....	88

Méditation de J.N.D. n° 14.....	90
Méditation de J.N.D. n° 15.....	92
Méditation de J.N.D. n° 16.....	94
La vie pratique des Thessaloniens .....	96
Notes détachées recueillies aux conférences de Vevey du 3 au 7 novembre 1884 - Apocalypse 1 – 3.....	103
Apocalypse 1.....	104
Apocalypse 2.....	106
Apocalypse 3.....	115
Fragments de lettres.....	128
ME 1886 page 58 .....	128
ME 1886 page 98 .....	129
ME 1886 page 137 .....	130
ME 1886 page 157 .....	131
ME 1886 page 237 .....	132
ME 1886 page 417 .....	134
Fragments .....	136
ME 1886 page 79 .....	136
ME 1886 page 119 .....	136
ME 1886 page 139 .....	137
ME 1886 page 199 .....	138
ME 1886 page 259 .....	139
ME 1886 page 339 .....	139
ME 1886 page 359 .....	140
La personne du Seigneur .....	141
Pensées.....	149
ME 1886 page 160 .....	149
ME 1886 page 180 .....	149
ME 1886 page 220 .....	149
ME 1886 page 300 .....	149
ME 1886 page 320 .....	149
ME 1886 page 358 .....	149

La sacrificature du chrétien .....	151
Remarque sur la différence entre retenir la vérité «d'un seul corps» et garder «l'unité de l'esprit».....	159
«Les reins ceints».....	161
Sollicitude fraternelle et manquements personnels .....	163
L'économiste injuste.....	169
Les enfants de Dieu.....	172
Avant-propos .....	172
Chapitre 1 <sup>er</sup> - Christ nous révélant le Père.....	172
Chapitre 2 - Les enfants de Dieu.....	178
Chapitre 3 - L'Esprit d'adoption .....	184
Chapitre 4 - Trois classes dans la famille de Dieu (1 Jean 2).....	191
Chapitre 6 - Traits distinctifs des enfants de Dieu .....	205
Chapitre 7 - Les désirs du Père pour ses enfants.....	212
Chapitre 8 - Le gouvernement du Père à l'égard de ses enfants.....	219
Chapitre 9 - Les privilèges des enfants de Dieu .....	226
Chapitre 10 - La condition future et la demeure des enfants de Dieu .....	234
La maison du Père - Jean 14 .....	244
L'Apocalypse .....	247
Les Saintes Ecritures .....	299
La connaissance de Dieu et ses résultats .....	301

# Notes sur l'épître aux Hébreux

---

ME 1886 page 3

## Chapitre 1

Dans cette épître, l'Esprit de Dieu distingue entre la manière dont Dieu parla ou agit dans le temps passé et dans le temps actuel. Ainsi, dans l'épître aux Romains (chapitre 3: 25), l'apôtre parle de Christ, «lequel Dieu a présenté pour propitiatoire, par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu». Là, il applique la mort de Christ aux péchés commis avant qu'il vint. Le jour des propitiations en Israël était destiné à ôter les péchés passés. Dieu les avait supportés durant toute l'année, et lorsque, ce jour-là, le sacrifice avait été offert, le péché était entièrement ôté, et tout était sans tache devant Dieu. Il y a encore un jour des propitiations à venir pour Israël comme nation, quand il sera de retour dans sa terre. L'autre partie du passage cité de l'épître aux Romains est: «Afin de montrer sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus». Cela est pour le temps présent. En montant en haut devant Dieu, Christ a établi une justice actuelle: tous nos péchés sont pardonnés et nous sommes faits justice de Dieu en lui. Romains 3: 25, nous présente la chose historiquement: les péchés de tous ceux qui furent sauvés aux temps de l'Ancien Testament, sont ôtés par le sacrifice de Christ, et nous pouvons l'appliquer actuellement et voir que, non seulement nos péchés passés sont ôtés, mais que, pour le présent, nous subsistons en justice devant Dieu.

(Verset 1). «Dieu avant autrefois, à plusieurs reprises et en plusieurs manières, parlé aux pères par les prophètes». C'est avant que le temps fût venu où il se révélerait lui-même (personnellement en Christ). Les messages étaient apportés par des hommes qui recevaient les communications de Dieu, car il parlait aux pères par les prophètes; mais maintenant, le Fils de Dieu étant venu, nous avons la manifestation de Dieu lui-même. «Dieu, à la fin de ces jours-là, nous a *parlé* dans le Fils». C'est ainsi que la Parole est exaltée, selon ce qui est dit: «Tu as magnifié ta parole au-dessus de tout ton nom» (Psaumes 138: 2). Jusqu'alors son nom avait été exalté. Il s'était fait connaître à Abraham comme le Dieu fort, tout-puissant, lui enseignant à se confier en sa puissance, tandis qu'Abraham allait çà et là comme étranger, sans personne qui prit soin de lui. Ensuite, il se fit connaître à Nébucadnetsar comme le Dieu souverain, plus élevé qu'aucun des dieux des nations; il prît aussi ce nom pour Abraham, lorsque celui-ci revenait de la défaite des rois (Genèse 14), et il le prendra de nouveau quand le royaume sera établi. Il fut aussi connu sous le nom de Jéhovah, l'Eternel, «je suis», ce qui, dans sa signification pratique, veut dire: «le même hier, et aujourd'hui, et éternellement». Tous ces noms étaient glorieux, mais il a magnifié la Parole au-dessus de tout. La Parole est ce qui nous dit tout ce que Dieu est: sainteté, amour, sagesse, etc. La Parole exprime ses pensées et ses sentiments; elle est la révélation de lui-même. Dieu parle en Christ. Tout ce que Christ a fait était la manifestation de Dieu. Qui aurait pu guérir le lépreux, si ce n'est Dieu? «Je veux, sois

nettoyé», telles sont ses paroles. Quel autre que Dieu pouvait ressusciter les morts? «Lazare, sors dehors!» «Je leur ai donné», dit-il, «les paroles que tu m'as données» (Jean 17: 8). Il nous a confié ses paroles pour que nous soyons, selon notre mesure, les vases de son témoignage.

«Celui qui a reçu son témoignage a scellé que Dieu est vrai».

Maintenant, nous ne sommes pas seulement amenés à Dieu (Exode 19: 4), mais à Dieu se révélant lui-même, à Dieu manifesté en chair. Christ, en venant, a fait connaître le Père (Jean 17: 26). «Croyez-moi que je suis dans le Père,... sinon, croyez-moi à cause des oeuvres elles-mêmes». Quelle place bénie nous avons en Christ, l'ayant lui-même comme Celui qui nous révèle Dieu! En Christ, la pensée de Dieu est placée devant nous. «La parole est près de toi, dans ta bouche et dans ton coeur». C'est ce qui rend la parole de Dieu si précieuse. Elle est en fait la parole écrite, mais c'est la révélation de Dieu. «Nulle prophétie de l'Écriture n'est d'une interprétation particulière ou ne s'interprète elle-même». Nous avons la pensée de Dieu écrite, et ainsi elle est stable et impérissable, en contraste avec les traditions transmises de l'un à l'autre. L'Église ne peut rien dire sans l'Écriture. Si l'Église pouvait dire quelque chose d'elle-même, les paroles de Christ ne serviraient à rien. J'ai un autre maître au-dessus de moi. Je parle de l'autorité, non point des dons, qui sont dans l'Église pour l'exposition de la vérité. Mais mettre l'autorité dans l'Église, c'est empiéter sur la seigneurie de Christ sur sa maison. C'est une grande chose de garder précieusement dans nos âmes, que nous avons cette révélation de Dieu en Christ, et le commencement du chapitre suivant suppose que nous le possédons: «C'est pourquoi nous devons porter une plus grande attention aux choses que nous avons entendues, de peur que nous ne nous écartions». Ceux auxquels l'apôtre écrivait, étaient des Juifs qui avaient entendu le Seigneur lui-même, et ensuite ses apôtres; c'est pourquoi Paul n'a pas mis son nom à cette épître, comme il l'a fait à toutes les autres. C'est comme s'il disait: Vous, Juifs, écoutez ce que Dieu lui-même vous a dit, car vous l'avez entendu. Ainsi, l'apôtre ne faisait que confirmer ce que Dieu avait dit. Il est beau de voir Paul laisser de côté son propre apostolat (il est vrai qu'il n'était pas l'apôtre de la circoncision), et parler seulement des douze qui confirmaient les propres paroles de Christ.

Dans ce chapitre, nous voyons d'abord la gloire de Christ manifestée en ce qu'il est «héritier de toutes choses». Il était le Fils du Père, et Père d'éternité en vertu de sa propre puissance, et il héritera de toutes choses. S'il est Fils, il est donc héritier, car il est dit même de nous: «Si tu es fils, tu es aussi héritier». Tout ce qu'a le Père, est aussi à lui. «Il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera», dit le Seigneur, en parlant du Saint Esprit. Le chapitre 2 fait allusion au Psaume 8, où, dans les conseils de Dieu, il est décrété que, comme homme, Jésus sera établi sur toutes choses; mais, dans le chapitre 1, nous avons la même personne comme Fils de Dieu et «héritier de toutes choses», et en voici la glorieuse raison: «Il a fait les mondes». Nous voyons la même chose en Colossiens 1: «Toutes choses ont été créées par lui et pour lui». Là c'est son droit sur la création, comme «l'image du Dieu invisible, le premier-né de toute la création, etc.». De même ici, nous avons: «héritier de toutes choses, par lequel aussi il a fait les mondes». Il est distingué de Dieu le Père, - il est à la droite de sa puissance.

Par la sagesse, Dieu a disposé toutes choses, et par la puissance il les a faites. Christ est cette sagesse et cette puissance.

(Verset 3). «L'empreinte de sa substance;» Christ était le resplendissement de la gloire de Dieu. Ceci est plus que le témoignage rendu par les prophètes en d'autres âges. Jean 12: 38-41, en rapport avec Esaïe 6, montre, d'une manière très remarquable, ce resplendissement de sa gloire. Voyez aussi Hébreux 12: 26, 27, en rapport avec cette parole: «l'empreinte de sa substance».

«Soutenant toutes choses, etc.». C'est évidemment un acte divin. Qui pourrait maintenir l'univers tel qu'il est? Comment tout pourrait-il se soutenir sans Dieu, de sorte que pas un passereau ne tombe en terre sans lui? Comment subsisterait-il sans lui qui l'a fait? Bien qu'il ait établi l'ordre universel, c'est lui qui continue à le maintenir. Celui qui agit en tout, qui conduit tout et possède tout, c'est Christ. En tout, nous voyons sa gloire.

Une autre oeuvre divine mentionnée ici, est qu'il a fait «la purification des péchés;» c'est un acte tout aussi divin que celui de créer un monde, et, dans un sens, un acte beaucoup plus difficile, parce que le péché est si haïssable devant Dieu. Il serait aisé pour lui de créer de rien un autre monde. Il pouvait regarder la création qu'il avait faite et la déclarer «très bonne», mais sa sainteté est telle qu'il ne peut voir le péché. C'est pourquoi le péché est une chose qu'il doit ôter, et il est venu pour l'abolir. C'est contre Dieu que nous avons péché, et nul ne peut pardonner, si ce n'est celui contre qui le péché a été commis. Nos péchés ne sont pas d'abord contre l'homme, mais contre Dieu, et l'homme, par conséquent, ne peut pas les pardonner. C'est là une autre raison pour laquelle Dieu est le seul qui puisse le faire.

Mais remarquons une autre chose. La purification doit être faite avant que Dieu puisse pardonner. En traversant ce monde, l'homme a à passer par-dessus beaucoup de choses, et il le fait aussi bien qu'il peut; mais Dieu ne peut pas faire ainsi, il a «les yeux trop purs pour voir le mal». Si donc Dieu veut avoir affaire avec nous, il doit faire la purification des péchés. C'est une terrible nécessité que Dieu doive être occupé de nos péchés, mais il a assez d'amour et de puissance pour cela. S'il passait par-dessus, il devrait mettre de côté sa sainteté. Il y avait donc dans sa sainteté une nécessité morale, en vertu de laquelle, voulant avoir en sa présence de misérables pécheurs comme nous, il devait nous purifier. De même, si nous voulons avoir part avec Christ, le lavage des pieds est nécessaire.

«Ayant fait par lui-même la purification des péchés», il fallait que ce fût par lui-même. Personne ne pouvait l'aider en cela; les anges n'y pouvaient rien avoir à faire, bien qu'ils fussent envoyés pour le servir pendant qu'il était engagé dans cette oeuvre. L'homme ne le pouvait pas, car l'homme ne peut pas faire plus que son devoir; s'il faisait plus, ce serait mal. L'a purification des péchés doit être une oeuvre divine. Il y avait pour Dieu une nécessité divine de le faire, et cela par lui-même, parce qu'il ne peut pas tolérer le péché. Voilà comment je suis purifié. Parce qu'il ne peut pas supporter le péché, il l'ôte lui-même, et «le sang de Jésus Christ nous purifie de tout péché». C'est une oeuvre qui a été faite, non pas quelque chose qu'il veuille faire, qui soit encore à faire. Elle est faite, et il s'est assis. Nous n'avons donc plus

un prophète qui vienne nous dire qu'il la fera, mais nous avons le témoignage du Saint Esprit qui nous dit qu'elle est accomplie.

«Le resplendissement de la gloire» de Dieu, non du Père. Le péché se rapporte à Dieu qui le juge, et non pas au Père. «Il s'est assis à la droite de la Majesté dans les hauts lieux». Toute l'oeuvre est accomplie, et d'une manière si parfaite, qu'il peut reprendre sa propre place, avec cette différence bénie, qu'il retourne au ciel comme homme, ce qu'il n'était pas auparavant. Etienne le vit comme «Fils de l'homme», debout à la droite de Dieu. Ici, nous le voyons «assis à la droite de la Majesté». Il a pris sur lui nos péchés, et cependant il est à la droite du trône de Dieu. Cela montre que la justice accomplie était si parfaite et si divine que, bien qu'il eût pris nos péchés, Christ pouvait s'asseoir sur le trône de Dieu sans le souiller. Il avait, sans doute, le droit de s'y asseoir comme personne divine, mais ici il y a plus. La justice divine est présentée à Dieu comme une chose accomplie, précisément comme le Fils de Dieu fut manifesté à l'homme quand il vint parmi nous ici-bas. D'un bout à l'autre, nous ne voyons que gloire divine.

Au Psaume 2, nous trouvons: «Baisez le Fils, de peur qu'il ne s'irrite... Oh! que bienheureux sont tous ceux qui se confient en lui». Et dans Jérémie 17: «Béni soit l'homme qui se confie en l'Eternel, — mais maudit soit l'homme qui se confie en l'homme». Nous trouvons ainsi dans les prophètes certains traits en mystère, pour ainsi dire, et qui manifestent la personne divine de Celui qui venait en humiliation. Voyez, par exemple, Esaïe 50: 3-5. La même personne glorieuse qui disait: «Je revêts les cieus de noirceur, et je mets un sac pour leur couverture, etc.», est celle qui dit: «Le Seigneur, l'Eternel, m'a ouvert l'oreille, et je n'ai point été rebelle, etc.». En Daniel 7, nous voyons, au verset 13, «le Fils de l'homme», venant devant «l'Ancien des jours», et, au verset 22, il est présenté comme étant lui-même «l'Ancien des jours».

(Verset 7). «Qui fait ses anges des esprits, et ses ministres une flamme de feu», mais cela n'est pas dit en parlant du Fils. Il dit alors: «Ton trône, ô Dieu, demeure aux siècles des siècles» (voyez Psaumes 45: 1-7). Celui dont le trône est aux siècles des siècles a été mis à l'épreuve; il a aimé la justice et haï l'iniquité tandis qu'il était parmi nous, et il nous a tirés de notre iniquité pour faire de nous ses compagnons. Voyez, en rapport avec ce mot «compagnons» ici, ce qui est dit dans Zacharie 13: 7, où Jéhovah parle de l'homme, «son compagnon» qui a été blessé «dans la maison de ses amis».

Ainsi, à travers tout l'Ancien Testament, nous voyons constamment briller la gloire de Christ, mais, dans ce chapitre, elle est pleinement développée. Il est reconnu comme Dieu, bien qu'étant en même temps un homme, et glorifié au-dessus de tous.

(Versets 10, 11, etc.). Voyez le Psaume 102, où il est dit: «Tes années sont de génération en génération;» c'est la réponse au verset 23 et à la première partie du verset 24. Cela est encore plus net et plus précis. Jésus, dans son humiliation, répand son coeur brisé devant Jéhovah. Le Psaume anticipe le rétablissement de Sion. Où sera alors le Messie qui a été frappé? S'il a été enlevé à la moitié de ses jours, comment pourrait-il être là? La réponse de



Dieu est que lui, le Saint qui a souffert, est Jéhovah, le Créateur de toutes choses, Celui qui les a toutes établies et disposées. Quel témoignage rendu à son immuable déité!

C'est maintenant le temps de la grâce, où sont rassemblés ceux qui doivent être ses compagnons dans la gloire (verset 9).

(Verset 13). Les anges ont une position et un service très précieux, mais il ne leur est jamais dit: «Assieds-toi à ma droite», mais l'Eternel, Jéhovah, l'a dit à l'homme, Christ Jésus. C'est là la place qui lui appartient.

Quel précieux Sauveur nous avons! Le Seigneur lui-même est venu et a pris en main notre cause. Celui vers qui nous regardons et sur qui nous nous appuyons comme Sauveur, est l'Eternel, Jéhovah.

Ensuite, outre la gloire de sa personne, il y a cette autre vérité bénie, essentielle à notre paix, c'est le salut merveilleux que nous possédons; nos péchés sont complètement ôtés! Il y a dans ce salut une gloire merveilleuse et divine, un amour divin et ineffable — l'amour de Celui qui n'est pas semblable à un ange, qui ne pouvait accomplir son oeuvre que quand cela lui était dit.

Nos âmes sont ainsi appelées à adorer Celui qui revêt les cieux de noirceur, qui, en vérité, a fait toutes choses, savoir Jésus, le Fils de Dieu.

## Chapitre 2

Les quatre premiers versets sont une exhortation fondée sur le chapitre précédent. Remarquez que cette épître ne commence pas comme les autres, par une adresse apostolique; Paul se place lui-même parmi les croyants juifs auxquels il écrit; ainsi, au chapitre premier, il dit: «Dieu nous a parlé», et il parle de Christ, et non de lui, comme étant leur apôtre. Dans tout le cours de l'épître, il déploie les richesses de Christ, pour les garder de glisser dans le judaïsme. Bien que l'évangile de l'incirconcision lui ait été confié, comme celui de la circoncision à Pierre, cependant c'est lui dont Dieu se sert pour parler aux croyants hébreux.

L'épître aux Hébreux n'est pas adressée à l'Eglise comme telle, mais aux saints individuellement, et ne traite pas de leur union avec Christ. Même, dans l'épître aux Romains, nous lisons: «Ceux qu'il a justifiés, il les a aussi glorifiés», mais ici nous le voyons lui seul «couronné de gloire et d'honneur». Je voudrais encore faire observer que l'apôtre ne parlant pas ici d'union avec Christ, il insiste sur la responsabilité; c'est pourquoi nous rencontrons souvent des «si» et des avertissements. Cela ne touche en rien la persévérance finale des saints, comme on appelle cette doctrine; pour moi, je préférerais dire la persévérance de Dieu, sa fidélité, car c'est lui qui nous garde jusqu'à la fin. «Si vous persévérez», ne jette pas un doute sur votre persévérance. Il est à peine fait mention de l'oeuvre vivifiante de l'Esprit de Dieu dans cette épître, sauf en un ou deux cas. Au chapitre 2, verset 2: «La parole prononcée par les anges», signifie la loi donnée à Sinaï. Ces versets s'adressent à toute la nation juive, mais ceux-là seuls qui ont la foi reçoivent l'avertissement. Et je ferai remarquer que les avertissements de Dieu ne s'appliquent pas simplement au danger de tomber dans le péché,

mais aussi à celui de glisser hors de la vérité, etc. Christ est venu dans le monde, ne leur imputant pas leurs fautes; mais ils ajoutèrent à leur rébellion de coeur le fait de rejeter Celui qui venait les avertir. Négliger le salut, c'est le mépriser. En rejetant Christ, les Juifs ont lié sur eux-mêmes leurs péchés. Avoir violé la loi était bien mal, mais rejeter la grâce est pire, et les quatre premiers versets insistent là-dessus.

Le dessein de Dieu relativement à l'homme est de l'établir sur toutes choses (versets 5 et suivants), mais ce dessein n'a pas encore reçu son accomplissement. «Le monde habité à venir» n'est pas le ciel, car cela existe maintenant; c'est la terre habitable à venir, non pas la terre dans son état présent. Les Juifs attendaient un nouvel ordre de choses, un état de bénédiction et de paix, et ils avaient raison: il en sera ainsi. Le monde actuel est assujéti aux anges. La main de Dieu ne se voit pas directement, mais ses anges sont des esprits administrateurs servant en faveur de ceux qui vont hériter du salut. Tout dans ce monde, bien que miséricordieusement conduit selon la providence, démontre l'existence du péché, — les vêtements que nous portons, les maisons que nous habitons, etc. Tout cela n'était pas le dessein de Dieu. Comme je l'ai dit, maintenant il n'agit pas directement. Il permet les choses et il domine dans le monde, mais il tire les siens hors du monde suivant ce qui est dit: «En sorte qu'il nous retirât de ce présent siècle mauvais», puis il leur enseigne à marcher à travers ce monde comme n'en étant pas. Il nous protège par le moyen de ses anges; ils sont ses ministres dans ses actes providentiels.

(Verset 6). Mais c'est un homme qui doit être établi sur le monde à venir. Autrefois (en Adam), la domination avait été confiée, à l'homme, mais il l'a perdue. (versets 8, etc.). Le dessein de Dieu, c'est-à-dire son ordre de choses à lui, n'a pas été touché par cela. Maintenant nous voyons Jésus couronné, et, quand nous le serons, alors toutes choses seront accomplies. La tête est maintenant glorifiée et les membres sont ici-bas dans la souffrance est assis à la droite de Dieu, attendant jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds.

Comparez le Psaume 2 avec le Psaume 8. Dieu dit: «J'ai oint mon Roi sur Sion, la montagne de ma sainteté». Christ est venu et n'a pas encore été établi là comme roi. Mais le Psaume 8 montre que, rejeté comme Messie, Jésus prend la place de Fils de l'homme. Ainsi, quand Pierre le confesse comme le Christ, Jésus défend expressément à ses disciples de dire cela de lui à personne, car, dit-il: «Il faut que le Fils de l'homme (son titre dans le Psaume 8) souffre beaucoup, etc.». Avant que Dieu établisse le royaume, il faut que le péché soit ôté. Nous passons maintenant à travers cet ordre de choses où tout n'est pas encore assujéti à Jésus. Christ a passé à travers ce monde même et a été tenté, avant de prendre sa place comme Sacrificateur, afin de pouvoir secourir ceux qui sont tentés. Etre tenté n'est pas péché, car il ne saurait avoir de sympathie pour le péché, mais nous avons besoin d'aide et de puissance pour en être débarrassés et pour le vaincre, et nous avons cela en Lui. Il a passé d'une manière parfaite à travers l'opprobre et la tribulation. Tout ce qui pouvait l'arrêter dans sa course de piété, Satan l'a fait, mais en vain. Le Seigneur a «résisté jusqu'au sang». Nous avons besoin de demander à Dieu l'aide nécessaire pour juger le péché, chacun en soi-même. La sympathie

dans la détresse et dans la souffrance est une autre chose, et nous l'avons en Christ, aussi bien que le pardon.

J'ai dit, en commençant, qu'il y avait deux choses: les desseins et les voies de Dieu. Or c'est notre privilège de parcourir ces dernières, tandis que les premiers ne sont pas encore accomplis. Au lieu d'être seulement Fils de David, Christ est Fils de l'homme. Il entre dans notre nature, non pas, sans doute, dans l'état où elle se trouve en nous, mais cependant dans notre nature même. Or, quant aux voies de Dieu, nous avons au verset 9: «En sorte que, par la grâce de Dieu, il goûtât *la mort* pour tout, etc.». Remarquez bien ceci: notre péché nous amène à la même place que, par la grâce de Dieu, il a prise. Nous trouvons en lui la grâce et l'obéissance parfaites. Lorsque Christ vint pour faire la volonté de Dieu, comme nous le voyons dans le Psaume 40, la majesté de Dieu devait être maintenue, et je dis, sans hésiter, que la vérité de Dieu, sa justice, son amour, sa majesté, tout fut maintenu et glorifié dans la mort de Christ, oui, beaucoup plus que si nous fussions tous morts. C'est en anticipant cela que Christ disait: «J'ai à être baptisé d'un baptême; et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Jusqu'alors son amour ne pouvait pas pleinement se répandre. Dans ces paroles: «Il convenait» (verset 10), je trouve le caractère de Dieu, tandis que, dans l'expression: «plusieurs fils» je vois les objets de son amour. Il ne pouvait nous amener à la gloire dans nos péchés. Nous avons Christ prenant en mains la cause du résidu, et, historiquement, où a-t-il commencé? C'est dans le baptême de Jean qu'il s'est identifié lui-même avec son peuple, c'est-à-dire avec les «sanctifiés» (verset 11, voyez Psaumes 16: 2, 3). Il s'associait avec les saints: nous ne pouvons pas faire un pas dans la vie divine, sans que Christ n'aille avec nous. Christ, en tout ce qu'il est, est avec nous jusque dans les moindres fibres de la vie divine, depuis la repentance qui est au commencement de cette vie. Non pas, cela va sans dire, qu'il y eût quoi que ce soit dont il eût à se repentir; mais son cœur est avec nous dans la repentance. Qu'il soit ainsi avec nous, est aussi vrai maintenant que ce sera vrai dans la gloire. Mais il n'y avait aucune union de Christ avec la chair. Ceux que Christ associe avec lui-même sont les excellents de la terre; en grâce, l'un de ses titres les plus doux était: «L'ami des publicains et des pécheurs».

Le verset 12 est une citation du Psaume 22: 22; nous y voyons Jésus ressuscité conduire les louanges de ceux qu'il daigne appeler ses frères. Nos chants devraient donc, toujours être en accord avec les siens. Il a passé à travers la mort pour nous; et si notre culte exprime l'incertitude et le doute, au lieu de la joie et de l'assurance dans le sentiment d'une rédemption accomplie, il ne peut y avoir harmonie, au contraire, il y a désaccord avec l'esprit du ciel.

Le verset 13 est tiré du Psaume 16, où, comme en d'autres endroits, Christ, sur la terre, prend la place d'homme dépendant. Il est spécialement présenté sous ce caractère dans l'évangile de Luc, où il est si fréquemment rapporté qu'il priait. Les paroles: «Me voici, moi, et les enfants que Dieu m'a donnés», se trouvent dans Esaïe 8: 18, et sont particulièrement applicables aux croyants hébreux. En s'attendant à l'Eternel pour Israël (lisez Esaïe 8: 16-18), lui et ses disciples sont pour signe.

Nous trouvons, au verset 14, la conséquence de son association avec nous. Dans ces derniers versets, il y a deux choses: Il a pris notre nature afin de pouvoir mourir, et aussi, afin de pouvoir passer à travers la tentation. Nous vivions assujettis à la mort; Christ est venu, a laissé s'exercer sur lui toute la puissance de Satan et de la mort, et a détruit ainsi celui qui avait le pouvoir de la mort. Par sa mort, il a fait propitiation pour le péché. Nous voyons les sentiments de son âme et les tentations de Satan, quand il disait, en Gethsémané, avant de passer par la mort: «Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort». C'était à cause de la puissance de Satan, car il dit: «C'est ici votre heure, et le pouvoir des ténèbres». Mais il passa à travers tout cela comme étant une partie des souffrances qu'il devait endurer. Dans les trois premiers évangiles, nous sont rapportées ses prières et ses supplications en Gethsémané; l'évangile de Jean nous parle de ses soins pour sa mère, quand il était sur la croix, et des paroles qu'il y prononce: «J'ai soif!» et «C'est accompli!» et cela est en harmonie avec le caractère de cet évangile, où Jésus nous est présenté sous son aspect divin. Après que le conflit avec Satan fut terminé, Jésus prit la coupe de la main de son Père. Ceux qui avaient été envoyés pour le saisir n'avaient aucun pouvoir sur lui, car ils tombèrent tous par terre, mais il se livra lui-même. Satan lui fit sentir toute l'amertume de la coupe, mais il la prit de la main de son Père.

Je parlerai plus loin de ce qui concerne la tentation. Je voulais seulement dire, maintenant, que me secourir n'est pas mourir à ma place; c'est quand je traverse ce monde que j'ai besoin de secours. L'arche dans le lit du Jourdain était une figure de Christ, nous précédant à travers les eaux de la mort qui, pour lui, ont regorgé par-dessus les bords, tandis que nous passons à pied sec. Car qu'est-ce que mourir pour le chrétien? C'est passer loin de toute douleur en la présence du Seigneur, — moment le plus heureux dans l'existence d'un chrétien.

### Chapitre 3

Le premier titre, celui d'apôtre, donné à notre Seigneur dans ce chapitre, se rapporte à la première partie de l'épître; le second, celui de souverain sacrificateur, a trait à ce qui vient ensuite. Au chapitre 1, nous avons aussi ce qui le qualifie comme apôtre, et au chapitre 2, ce qui le qualifie pour la sacrificature. Il était le Messager divin pour le témoignage qu'il devait apporter à la terre, et il est monté en haut pour exercer la sacrificature en faveur de son peuple, et pour les besoins de ce peuple qui se trouve ici-bas où lui-même a été. «Dieu manifesté en chair, justifié en esprit,... élevé dans la gloire», fait allusion à ce qu'il est descendu ici-bas et est devenu un homme. Il faut qu'il soit dans le lieu saint afin d'accomplir son oeuvre comme sacrificateur; mais il doit être un homme. C'est pourquoi ce qu'il a été sur la terre, l'a rendu propre, pour ainsi dire, à cette oeuvre. Le troisième chapitre présente un troisième caractère de Christ: il est établi «sur sa maison».

Dans cette épître, il n'est nullement question de l'unité du corps. Nous y trouvons le Médiateur qui, d'un côté, parle à Dieu pour nous, et qui, de l'autre, nous parle de Dieu. «Si nous retenons ferme jusqu'au bout», et: «Tenons ferme notre confession, etc.», est-il dit. S'il

parlait de l'unité du corps, on ne saurait être séparé de lui: il y a un seul Esprit unissant les membres à la Tête - «vous en moi, et moi en vous». Mais ce n'est pas le cas ici; il est question de profession, et il y a possibilité que la profession ne soit pas réelle; mais l'apôtre suppose qu'elle est sincère, et il dit: «Nous sommes persuadés de choses meilleures en ce qui vous concerne» (chapitre 6: 9). Il pourrait y avoir tous les privilèges décrits aux versets 4 et 5 du sixième chapitre, et point de fruit, mais au contraire l'apostasie. Les Hébreux auxquels Paul écrit avaient fait une profession publique de s'être attachés à Christ et d'avoir reçu un appel céleste. Quand nous parlons du corps de Christ, nous savons qu'il est parfait, qu'il n'y a aucune possibilité à ce qu'un faux membre y soit introduit; tandis que je puis m'adresser à une congrégation vivante comme espérant que tous ceux qui en font partie sont des saints, mais la fin seule le prouvera. Nul homme ne peut dire quelle sera la fin et si tous persévéreront, mais s'il y a la vie, nous savons qu'il y aura la persévérance.

«Apôtre de notre confession;» on ne pourrait pas dire apôtre de (notre) vie. On ne peut bien comprendre cette épître, si l'on ne retient pas cette vérité. Dans l'épître aux Ephésiens, où il est plutôt question du corps de Christ, on ne trouve pas d'expression telle que celle-ci: «Afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang».

C'est parce qu'elles ne comprennent pas le caractère de cette épître, que beaucoup d'âmes sont éprouvées et exercées par plusieurs passages qui s'y trouvent. L'écrivain s'adresse aux Hébreux, en admettant la possibilité qu'ils n'aient pas la vie et ainsi, qu'ils ne persévèrent pas jusqu'à la fin. L'Eglise suppose une tête dans le ciel. «L'appel céleste» n'implique pas nécessairement que, parce qu'ils sont appelés au ciel, ils font, pour cela, partie du corps de Christ. Le royaume et le corps sont deux choses différentes. «Chef sur toutes choses à l'assemblée», est aussi beaucoup plus étendu que le royaume. Le royaume suppose un roi, et le corps, une tête. L'Eglise est précieuse à Dieu. Tout ce que Christ a, je le possède: la même vie, la même justice, la même gloire. Si ma main reçoit un coup, je dis que c'est *moi* qui suis blessé; il en est ainsi de Christ et des membres de son corps: «Pourquoi *me* persécutes-tu», dit le Seigneur à Saul, et c'est par cette vérité, que le persécuteur est converti. Cela montre ce que la grâce a fait pour nous; elle nous a tirés hors de nous-mêmes. Le corps de Christ démontre la plénitude de la rédemption, et le dessein de Dieu en rapport avec elle. Mais le peuple de Dieu est présenté sous un autre aspect, comme étant ici-bas dans l'infirmité, mais ayant cet appel céleste. Dans cette condition, j'ai besoin de quelqu'un dans le ciel, et il n'y a pas une infirmité, un besoin, une douleur, une souffrance, une anxiété, qui n'attire la sympathie et le secours de Christ, et cela attire mes affections vers lui. Mais, avant que le sujet de la sacrificature soit abordé, Moïse est présenté comme type: «Jésus, qui est fidèle à Celui qui l'a établi, comme Moïse aussi l'a été dans toute sa maison». La maison est le lieu où Dieu habite, et il y a une autre chose ici, savoir, le Chef de la maison, Celui qui y administre.

Dieu est toujours venu au-devant de son peuple selon l'état où se trouvait celui-ci. En Egypte, il avait besoin de délivrance, et Dieu est venu le délivrer. Dans le désert, les enfants d'Israël habitaient sous des tentes, et l'Eternel a voulu aussi avoir une tente. Pour entrer dans le pays, il leur fallait quelqu'un qui les y introduisit, et le chef de l'armée de l'Eternel s'est

trouvé là. Puis, quand ils sont dans le pays, il élève son palais, son temple, et là il y a du repos. Nous n'en sommes pas encore au temple, nous n'avons pas le repos; nous avons maintenant le tabernacle, et «il reste un repos». Au temps où cette épître était adressée aux Hébreux, il y avait un temple, mais il n'était pas pour nous.

Le temple est une demeure pour Dieu. Jusqu'à ce qu'il y ait eu une rédemption, Dieu n'avait pas de demeure. L'écriture ne parle jamais de l'homme comme pouvant recouvrer l'innocence ou l'image de Dieu; mais même quand Adam se trouvait dans l'innocence, Dieu ne demeurait pas avec lui, bien qu'au frais du jour il vint se promener dans le jardin d'Eden. Dieu ne demeura pas non plus avec Abraham: «Il a donné la terre aux enfants des hommes», «les cieux sont à l'Eternel». Mais une fois la rédemption accomplie, Dieu forme quelque chose pour lui-même. Ainsi, dans l'Exode, au chapitre 15, verset 13, le mot «demeure» se rapporte à ce qu'ils avaient dans le désert, et au verset 17, «l'habitation» est pour le repos, à la fin (voyez Exode 29: 45, 46).

Dieu visitait Abraham, — et Abraham habitera dans le ciel, — mais Dieu ne pouvait pas avoir une habitation parmi les hommes, jusqu'à ce qu'il leur eût fait connaître la rédemption. La nature et le caractère de Dieu l'exigeaient. L'amour est le caractère de Dieu; pour jouir de Dieu, je dois être avec lui. La sainteté est sa nature. Nous sommes faits fils de Dieu (l'esclave ne demeure pas dans la maison pour toujours; le fils y demeure pour toujours), et, par la nature divine qui nous est communiquée, nous sommes rendus capables d'être chez nous, dans cette maison de Dieu, mais c'est la rédemption qui nous en donne le droit.

Comme individu, le chrétien est un temple maintenant; mais la chose provisoire et temporaire, c'est Dieu habitant avec nous. La pleine bénédiction, pour nous, est quand nous habiterons avec Dieu. Nous trouvons ces deux choses en Jean 14. Le Seigneur dit: «Je vais vous préparer une place». C'est comme s'il nous disait: Je ne m'en vais pas pour être seul là, mais pour vous y avoir aussi. Au verset 23, le Père et le Fils font leur demeure chez nous jusqu'à ce que nous allions faire notre demeure chez eux. Le fait que Dieu a une maison est, comme pensée générale, la conséquence de la rédemption. Dans l'épître qui nous occupe, il est fait allusion à l'administration de la maison, plutôt qu'à la demeure de Dieu. «L'habitation de Dieu», en Ephésiens 2, est la chose présente; «le temple» est à venir. Il est parlé de la maison d'une manière plus vague et plus étendue dans l'épître aux Hébreux, parce que cela comprend la profession du christianisme. «Celui qui a bâti toutes choses est Dieu». Dans un sens, la création est sa maison; dans un autre, Christ a traversé les cieux, comme Souverain Sacrificateur, et est entré dans les cieux des cieux, dans le lieu très saint (ce qui est représenté en type par les deux voiles à travers lesquels le souverain sacrificateur devait passer pour entrer dans le lieu très saint). Dans un troisième sens, le corps professant, le christianisme est sa maison, «et nous sommes sa maison» — nous les saints. Il peut y avoir des hypocrites parmi eux, mais ils sont «édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit», Christ administre comme Fils sur sa maison; Moïse n'y était que serviteur. Il y a en cela une immense consolation pour nous; d'abord, parce que tout est parfaitement gouverné; secondement, parce que, quand nous regardons à la maison, nous pouvons y voir s'introduire toutes sortes

de manquements; mais, quels qu'ils soient, Celui qui administre la maison ne peut faillir. C'est pourquoi, bien que tous cherchassent leurs propres intérêts, et non pas ceux de Jésus Christ, Paul pouvait dire: «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur» (Philippiens 2: 21; 3: 1). Il y a quelqu'un à qui rien n'échappe. Aucun de ceux qui ont un intérêt réel pour l'Eglise de Dieu, ne doit jamais perdre confiance. Paul, en considérant les Galates, les voit dans un si mauvais état qu'il ne sait que penser d'eux; il voudrait changer de langage envers eux: «Vous qui voulez être sous la loi, n'écoutez-vous pas la loi?» Mais, dans le chapitre suivant, il dit: «J'ai confiance à votre égard, par le Seigneur». Christ est sur sa propre maison. Deux choses s'ensuivent donc: il fera tourner toutes choses en bien — même que Paul soit en prison, etc.; et il y a aussi un bien présent. Quand toutes les jointures et les liens ne fonctionnent pas comme il le faudrait, on fait davantage l'expérience du ministère direct de Christ. Christ rattache tout à sa propre gloire, et la foi rattache la gloire du Seigneur au peuple du Seigneur. C'est ce que faisait Moïse. La foi ne se contente pas de dire: Le Seigneur est glorieux, et il pourvoira à ce qui convient à sa gloire, mais elle voit les moyens pour cela. Quand Moïse est avec Dieu, il dit, à l'occasion du veau d'or: «Epargne ce peuple», mais, quand il descend vers les Israélites, il «retranche le peuple», parce qu'il sentait ce qui convenait à la gloire de Dieu.

Nous avons à compter sur Christ pour l'Eglise, et non sur elle-même. Ainsi, quand Paul a paru devant Néron, il prononce lui-même, pour ainsi dire, sa propre sentence, et déclare qu'il sera acquitté (Philippiens 1: 23-25). Pourquoi? Parce qu'il voit que c'est plus nécessaire pour les Philippiens — pour une seule église. C'était l'enseignement divin et l'exercice de la foi qui le rendaient capable de juger ainsi.

L'Eglise a manqué ici-bas quant à sa responsabilité, mais Christ a une entière autorité sur son Eglise, et il s'intéresse à elle. Nous n'avons pas à établir des règles pour l'Eglise; c'est au Maître et non aux serviteurs à gouverner la maison. Il y a un seul Maître, c'est Christ. Il est établi sur l'Eglise, et non pas l'Eglise sur lui. «Nous sommes sa maison, si du moins nous retenons ferme jusqu'au bout la confiance, etc.». Ah! dit-on, n'ayez pas trop de confiance, ne voyez-vous pas qu'il y a un «si?» Mais, je demande, qu'avez-vous saisi? Ce sur quoi il est insisté, c'est que vous ne le lâchiez pas. Est-ce pour empêcher que j'aie confiance? Qu'avaient-ils cru? Que Christ était venu, — un Sauveur céleste pour eux, ce qui était bien plus excellent qu'un Sauveur terrestre. Qu'ils n'abandonnent pas cela. Il y avait à craindre, non qu'ils fussent trop confiants, mais qu'ils ne retinssent pas leur confiance. De quoi dois-je me méfier? De moi-même? Oh! je ne saurais trop le faire. Mais est-ce à l'égard de Christ que vous n'auriez pas de confiance? Son oeil peut-il jamais s'obscurcir, ou son coeur se refroidir? Cessera-t-il jamais d'intercéder? La preuve que je suis une vraie pierre dans la maison, c'est que je retiens ferme la confiance. Les sacrificateurs de l'ancienne dispensation étaient toujours debout pour le service, mais Christ s'est assis, parce que l'oeuvre est parfaitement accomplie. Pour chaque péché, il était besoin d'un nouveau sacrifice; le péché n'était jamais ôté. Il fallait aux Israélites une absolution nouvelle de la part du sacrificateur, chaque fois que le péché avait été commis. Mais, maintenant, Dieu dit: «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités». Si vous êtes sous la loi, c'est une autre chose, vous n'avez pas acquis de la confiance.

Si vous parlez de n'avoir pas de confiance, en quoi ne vous confiez-vous pas? Si vous vous confiez le moins du monde en l'homme, c'est une preuve que vous ne voyez pas que vous êtes perdu. Si vous mettez de côté votre confiance en vous-même, et si vous dites, je suis perdu, c'est autre chose. Aucun homme qui connaît vraiment la rédemption, n'a au fond de son âme confiance en lui-même, et aucun chrétien ne peut dire: vous ne devez pas vous confier à Christ. Notre privilège est d'avoir en Christ une confiance qui soit comme un roc sous nos pieds, et de nous réjouir dans l'espérance de la gloire de Dieu. Sa justice a placé Christ dans la gloire comme homme, et la même justice m'y placera.

Quelqu'un dira-t-il: Je ne sais pas si j'ai une part en cela? Alors vous êtes sous la loi: Dieu peut labourer votre âme, l'exercer pour votre bien; mais vous n'avez pas encore été amené à accepter la justice de Dieu. L'âme qui est dans cet état, n'a pas accepté la justice de Dieu pour elle-même, au lieu de la nôtre pour Lui. Vous vous appuyez encore sur votre propre coeur pour avoir de la consolation, du repos et de l'assurance. C'est une chose très sérieuse pour l'âme que d'être amenée à être tellement vidée de tout, qu'elle n'a qu'à accepter ce que Dieu donne. C'est terrible de se trouver seul avec soi-même devant Dieu, sans avoir rien à dire ni à présenter. Vous n'aurez jamais d'amour pour Christ jusqu'à ce que vous soyez sauvés, et c'est l'oeuvre de l'Esprit de Dieu. Le prodigue a appris ce qu'il citait en lui-même, par ce que son père était pour lui. Pouvait-il douter du coeur de son père quand celui-ci se jetait à son cou?

Le reste du chapitre traite du peuple d'Israël — le peuple professant dans le désert. Ils n'entrèrent point dans le pays: leurs corps tombèrent dans le désert. Il est parlé d'eux tandis qu'ils sont en chemin. Le «aujourd'hui», cité du Psaume 95, demeure toujours pour Israël, jusqu'à ce que Dieu ait repris en mains la cause du résidu à la fin de Ses voies envers lui, après que l'Eglise a été recueillie dans le ciel.

(Verset 14). «Compagnons» est le même mot qu'au verset 9 du premier chapitre. Vous êtes compagnons du Christ si vous faites partie de cette compagnie. Cette place est la vôtre si vous allez jusqu'au bout. Ce genre de déclaration ne touche en rien la sécurité des saints. Calvinistes et Arminiens peuvent dire de quelqu'un: Il arrivera au ciel, s'il persévère jusqu'à la fin. La certitude du salut, est la certitude de la foi, et non pas celle qui exclut la dépendance de Dieu à chaque moment. Je ne doute en aucune manière que Dieu gardera jusqu'au bout chacun des saints, mais nous avons à poursuivre la course pour obtenir la gloire éternelle. Il faut retenir ferme la fidélité de Dieu, mais en même temps il est important de garder la pleine signification de passages tels que celui-ci, qui agissent sur la conscience comme avertissements pendant le chemin. Il n'y a aucune incertitude, mais nous avons à travailler à notre propre salut, avec crainte et tremblement. En 1 Corinthiens 9: 27, le christianisme personnel est distingué du fait de prêcher à d'autres. Il n'est pas question de l'oeuvre, mais de la personne comme pouvant être *ἀποδοκιμασία*, c'est-à-dire désapprouvée ou réprouvée; en d'autres termes, pas chrétienne (comparez 2 Corinthiens 13: 5). Au chapitre 2 de l'épître aux Romains, il est parlé de la vie éternelle comme résultat d'une manière de vivre qui plaît à Dieu. Sans doute, c'est sa grâce qui donne la puissance, mais la vie éternelle est le résultat d'une course où l'on a porté des fruits. En un mot, il est également vrai que j'ai la vie éternelle, et



que je marche vers la vie éternelle. Dieu la voit comme une seule existence, mais nous avons à la séparer dans le temps. Marchez dans ce chemin et vous aurez ce qui est au terme de la course. Cela ne porte pas atteinte à cette autre vérité, que Dieu gardera les siens et que personne ne les ravira de sa main. C'est comme si notre Père disait: Voilà mon enfant; je veille sur lui pendant toute la route, et j'aurai soin de l'y garder.

## Chapitre 4

La parole de Dieu (versets 12, 13) se rattache à l'apostolat (chapitre 3: 1). Le sujet des derniers versets est la sacrificature de Christ. Ce sont là nos deux ressources pour traverser le désert — la parole de Dieu et la sacrificature de Christ. Israël était traité comme un peuple conduit hors d'Égypte, mais sujet à tomber en chemin. Il en est ainsi de l'avertissement adressé aux Hébreux (chapitre 4: 1): «Quelqu'un d'entre vous paraisse ne pas l'atteindre». La parole est adoucie. Au chapitre 3, nous avons vu que Dieu s'adresse à eux comme à un corps de personnes amenées sous l'autorité de Christ, mais en admettant la possibilité qu'il y eût des hypocrites parmi eux.

Il y a deux choses distinctes en rapport avec le peuple — la rédemption et la traversée du désert.

Les épîtres aux Hébreux et aux Philippiens s'adressent toutes deux aux saints comme étant dans le désert. Dans les Philippiens, il est plutôt question de l'expérience personnelle, comme le montrent, par exemple, ces paroles: «Je sais que ceci me tournera à salut par vos supplications». Dans les deux épîtres, les saints traversent le désert; ils ne sont pas encore dans le repos.

(Verset 1). Nous avons «son repos», non pas seulement le repos, mais le repos de Dieu. Ce n'est pas simplement comme étant fatigués et heureux de nous reposer, mais nous allons dans le repos de Dieu. Il y a ici une allusion à la création; lorsque Dieu eut vu que tout ce qu'il avait fait était très bon, il y trouva son plaisir et se reposa. Le travail spirituel que nous avons maintenant à accomplir n'est pas le repos, non plus que le tourment et la douleur causés par le péché. Dieu se reposera dans son amour (Sophonie 3: 17); mais comment pourrait-il se reposer ici? Il ne le peut pas jusqu'à ce qu'il voie parfaitement heureux tous ceux qu'il aime. Comment peut-il se reposer là où se trouve le péché? La sainteté ne le peut pas, et l'amour non plus ne peut pas se reposer au milieu de la douleur. Il s'est reposé de ses oeuvres dans la première création, parce que tout était très bon, mais quand le péché eut été introduit son repos fut interrompu, et il doit travailler de nouveau (Jean 5). Dieu ne trouve du repos que là où tout est selon son propre coeur, et ainsi il est complètement satisfait dans l'exercice de son amour.

Quand la lutte et le labeur seront passés, nous entrerons dans le repos où il est. C'est là la promesse: «Une promesse ayant été laissée d'entrer dans son repos» — le repos même de Dieu. Tant que les affections n'ont pas l'objet qui leur convient, elles ne trouvent pas de repos.

Elles l'auront alors; nous serons avec lui et nous lui serons semblables. Il y aura aussi bientôt, même pour cette pauvre création, un repos comparatif.

Les Hébreux auxquels l'épître s'adresse, sont comparés aux Juifs qui étaient sortis d'Egypte; quelques-uns tombèrent, mais l'apôtre dit: «Nous sommes persuadés de meilleures choses en ce qui vous concerne;» «nous ne sommes pas de ceux qui se retirent pour la perte». Qu'avaient-ils trouvé? Leur Messie sur la terre? Non. Il s'en était allé, et ils étaient laissés étrangers quant à ce qui était ici-bas, et n'ayant pas non plus atteint le ciel. C'est la condition de tout chrétien; l'état de son coeur est une autre chose.

(Verset 12). «Nous avons été évangélisés». Les bonnes nouvelles nous ont été annoncées aussi bien qu'à eux. L'apôtre parle du caractère de ceux qui entrent — pour nous la promesse, le repos de Dieu, c'est le ciel, comme Canaan l'était pour Israël. Les incrédules n'entreront pas dans le repos, mais bien les croyants. C'est la porte par laquelle ils entrent.

Quant à la création, il n'y a pas de repos pour eux en elle; le repos n'est pas encore venu pour eux. «Ainsi je jurai dans ma colère, s'ils entrent, etc.», veut dire qu'ils n'y entreront pas — c'est-à-dire les Israélites incrédules; mais Dieu ne fait pas le repos pour que personne n'y entre. Il commence donc de nouveau (verset 7). David est venu cinq ou six cents ans après Moïse, et dans le Psaume 95, il dit, si longtemps après: «Aujourd'hui, etc.». S'ils n'ont pas été introduits dans le repos par Josué, cependant «il reste un repos pour le peuple de Dieu». Ce repos n'est pas encore venu pour les Israélites. Il arrivera sous la nouvelle alliance, quand viendra Christ, le Messie selon les Ecritures des Juifs.

«Celui qui est entré dans son repos, lui aussi s'est reposé de ses oeuvres», non pas seulement du péché. Quand Dieu se reposa, ce n'était pas du péché, mais du travail. Les oeuvres de piété ne sont pas le repos. Dieu se repose en Christ maintenant, et moi je me repose de mes oeuvres, quant à ma conscience, parce que j'ai cessé de faire des oeuvres pour ma justification, et je trouve mon repos en Christ. Je ne me repose pas d'accomplir des oeuvres de piété — ce repos-là n'est pas encore venu. Travailler ou s'appliquer à «entrer dans ce repos», ne s'applique pas ici à la justification. «Il reste un repos». Nous en avons un, le repos de la conscience, mais nous attendons plus.

Les deux ressources dont nous avons parlé, pour nous faire traverser le désert, sont la Parole appliquée par l'Esprit et la sacrificature de Christ. Il n'est jamais parlé d'union avec Christ dans les Hébreux; discerner, juger, etc., n'a aucun rapport avec l'union; il s'agit ici de chrétiens dans le désert, et il est besoin de l'intercession de Christ; l'épître s'adresse à nous comme à des chrétiens distincts, individuels, traversant ce monde et entourés de pièges de tous côtés.

Il est bien remarquable de voir comme la parole de Dieu est la révélation de Dieu lui-même. «La parole de Dieu est vivante et opérante... et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui (ou elle)». Devant qui? Devant la parole de Dieu, la révélation de Christ. Il est appelé la parole de Dieu — «Dieu manifesté en chair». Il était la vie divine — la perfection de tous les motifs divins dans un homme ici-bas. La parole de Dieu est l'application à nous-mêmes de la

nature de Dieu. Tout ce qu'il est nous est appliqué, tandis que nous passons à travers ce monde. D'abord nous sommes régénérés par la Parole — nés de nouveau par une semence incorruptible, — nous devenons participants de la nature divine, cette nature qui ne peut pécher parce qu'elle est de Dieu. Ensuite, tous les mobiles et toutes les intentions du coeur doivent être manifestés par cette Parole. La parole écrite est l'expression de la pensée de Dieu ici-bas. La perfection divine, exprimée dans la vie de Christ, telle que nous la présente la parole écrite, nous est appliquée. Quelle recherche de soi-même y avait-il chez Christ? Je ne parle pas ici du fait qu'il allait de lieu en lieu faisant du bien, mais des sentiments de son coeur et des mobiles qui le faisaient agir. Combien le «moi» a été notre mobile! Il n'en a pas été ainsi de Christ. Dans ce passage (verset 12), il n'est pas fait allusion à des péchés grossiers, mais aux «pensées et aux intentions du coeur». Combien le «moi» a de place en nous durant une journée!

En Jean 17, le Seigneur dit: «Je me sanctifie moi-même». Christ est mis à part comme présentant la perfection dans l'homme, Christ un homme modèle, si je puis ainsi dire; tout ce que Dieu approuve a été vu en lui. La même chose devrait se voir en nous, comme il dit: «Sanctifie-les par la vérité». C'est dans ce but que, pendant toute notre course, la Parole nous est appliquée, dans nos motifs, nos pensées et nos sentiments. Christ ne faisait pas seulement le bien, mais il marchait dans l'amour, et la Parole nous dit: «Marchez dans l'amour, comme aussi le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous», «vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné». Ce qui descend de Dieu remonte aussi vers lui. Le «moi» peut entrer dans le bien que nous faisons; mais ce qui est un parfum de bonne odeur monte seul à Dieu — «une offrande et un sacrifice à Dieu». Ce qui n'est pas fait exclusivement dans la puissance de l'amour divin, dans le sens d'une offrande, est gâté — le moi y est entré.

«Atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit». Dieu a créé les affections naturelles, mais combien il y entre du «moi» et de l'idolâtrie, combien la propre volonté et la propre satisfaction ne se glissent-elles pas en nous! Cela c'est l'âme et non pas l'esprit. La parole de Dieu arrive, et fait la séparation entre l'âme et l'esprit, entre ce qui est du moi et de l'esprit et qui semble la même chose, les mêmes affections, au point de vue de l'homme. Quelle masse de corruption! Pouvons-nous avoir communion avec Dieu quand le moi se trouve là? Quels chrétiens impuissants nous sommes, vous et moi, et chacun! La grâce est là, Dieu en soit béni! mais, dans un certain sens, combien notre niveau est bas!

«Je *veux* me mettre à prier», dira quelqu'un; mais toute bénédiction découle de la communion immédiate avec Dieu. Il y a des fleuves d'eau vive. Comment en jouirai-je? «Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi et qu'il boive», dit le Seigneur; puis il ajoute: «Des fleuves d'eau vive couleront de son ventre». Il faut boire d'abord, avant que des fleuves d'eau vive puissent découler de vous. Les prophètes apportaient un message: «Ainsi a dit l'Eternel», ensuite ils avaient à chercher la signification de la prophétie; mais nous, nous devons d'abord boire. Nous sommes dans une relation telle avec Christ, que nous recevons d'abord de lui avant de pouvoir communiquer à d'autres.

Qu'est-ce qui peut nous faire tomber dans le désert? La chair. Elle n'a aucune communion avec Dieu; la chair est aussi mauvaise dans un saint que dans tout autre. Ce qui fait tomber, c'est la chair: «les pensées et les intentions du coeur» non jugées. Après que Dieu nous a amenés hors d'Egypte, sa parole vient juger tout ce qui en nous est de la vieille nature. Tout est jugé selon la nouvelle nature. Tout ce qui est en Christ est appliqué aux mobiles et aux intentions de nos coeurs, — tout est jugé selon Dieu lui-même. La parole de Dieu est une épée — ne guérissant pas, mais tout à fait inflexible dans son caractère. Elle découvre et dévoile la chair, la manifeste, et signale ses pensées, ses intentions, ses volontés ou ses convoitises. Tout est passé au crible. Mais n'y a-t-il pas des infirmités? Oui; mais partout où la propre volonté et les propres desseins agissent, la parole de Dieu vient comme un couteau tranchant pour les couper. Pour les infirmités, la faiblesse, — non pas la volonté propre, — nous avons un souverain sacrificateur qui a été «tenté en toutes choses comme nous, à part le péché».

C'est ce qui est admirablement exprimé en figure dans l'Ancien Testament. L'eau manquait: le rocher fut frappé et l'eau coula. Il y a pour nous des ressources en Christ, le rocher frappé, mais, en outre, il y a là pour nous de l'eau, une fontaine d'eau qui jaillit en nous. Les enfants d'Israël furent ainsi éprouvés durant toute la traversée du désert. L'épée à deux tranchants était nécessaire. Il y eut des murmures; ils durent retourner en arrière. Mais Dieu retourna avec eux. Comment passèrent-ils à travers le désert? Qu'est-ce qui fut annoncé de la part de Moïse, car il était là comme leur apôtre? Comment devait-il répondre à leurs murmures? Le rocher ne devait pas être frappé une seconde fois. Il fallait se servir des verges. Il y avait sur celle d'Aaron des boutons, des fleurs et des fruits — la vie sortie de la mort — une sacrifice vivante. Alors Dieu dit à Moïse: «Va, parle au rocher». Il ne s'agit plus de le frapper. Supposez que Dieu eût seulement exécuté, le jugement, comment auraient-ils pu traverser le désert? Mais la sacrifice vivante est introduite — Aaron avec sa verge; la grâce sous la forme de la sacrifice. C'est là ce qui nous fait passer à travers tout: il est fait face à toutes les infirmités et même aux manquements, quand il y en a eu, par Celui qui a traversé les cieux.

Il n'y a pas la moindre miséricorde pour la chair. Elle est jugée par la Parole. Moïse, le plus doux des hommes, manqua dans cette occasion même — il frappa le rocher au lieu de lui parler. Abraham, qui avait appris à connaître la toute puissance de Dieu, descendit en Egypte et faillit parce qu'il craignit. Dieu se glorifia lui-même. Il se «glorifia devant le rocher au désert, mais Moïse, qui ne l'avait pas glorifié, fut exclu du pays.

(Verset 14). Ici sont mentionnées des choses très importantes touchant la sacrifice. En premier lieu, la sacrifice s'exerce dans le ciel où nous en avons, besoin: c'est là que Dieu se trouve. Lorsqu'il y avait un appel terrestre, la sacrifice était sur la terre. Notre appel est céleste, et Christ, notre souverain sacrificateur, a passé à travers les cieux. Une autre chose importante est que, tandis qu'il exerce la sacrifice pour nous, Christ n'a plus rien des infirmités qui sont les nôtres maintenant. Mais, durant tout le cours de sa vie sur la terre, il a passé à travers ces infirmités en séparation, obéissance et sainteté. Quand il a mis dehors ses propres brebis, il va devant elles. Il marche dans le sentier des brebis et elles le suivent. Christ

a passé par tous les exercices d'un homme pieux; par exemple, il n'avait point de pain, Satan veut le tenter d'en faire, mais il ne cède point à la tentation. Tout ce qu'un saint peut rencontrer comme saint en fait de besoins, Christ l'a rencontré et s'y est montré parfait.

Dans le sentier que les brebis ont à suivre, elles voient en lui l'exemple de la perfection; mais alors ce n'était pas le temps de son oeuvre sacerdotale. Il a passé par la route, et maintenant il peut «sympathiser à nos infirmités».

Comme un autre l'a fait remarquer, nous avons dans l'épître aux Hébreux, plus de contraste que de comparaison. Le voile du tabernacle et la sacrificature en Israël, tout est en contraste avec ce que nous avons. Notre souverain sacrificateur n'est pas «enveloppé d'infirmité». Remarquez ce qui en résulte. Etant dans le ciel, il apporte à nous soutenir toute la perfection de pensées et de sentiments qui appartiennent au lieu où il se trouve. J'éprouve ces infirmités et ces difficultés, et il me secourt selon toute la perfection des lieux célestes où il est. C'est précisément ce dont nous avons besoin. Il montre un sentier, il l'a connu, et il sent ce que c'est que ce sentier à travers ce monde, et il peut, ainsi soutenir nos coeurs ici-bas jusqu'à ce que nous arrivions au ciel.

Plusieurs regardent la sacrificature comme un moyen d'être justifié; cela vient de ce que Dieu est un juge à leurs yeux. Ils craignent d'aller droit à lui, et ne connaissent pas la grâce et la rédemption; ils veulent, pour ainsi dire, engager Christ en leur faveur. Cela est tout à fait inexact. Plus d'une âme l'a fait dans l'ignorance et dans l'infirmité, et Dieu y a égard, mais c'est se méprendre sur notre position comme chrétiens. Est-ce que l'intercession de Christ pour nous dépend de ce que nous allons à lui pour l'obtenir? C'est quand je me suis éloigné de Dieu, — quand je ne vais pas à lui, — que j'ai un avocat auprès du Père. Ainsi Christ pria pour Pierre avant que celui-ci eût péché. C'est la vivante grâce de Christ dans tous nos besoins — sa pensée tournée vers nous; sans cela, nous ne serions jamais restaurés. C'est quand Pierre eut commis le péché, que le Seigneur le regarda. Même lorsque nous avons commis des fautes, sa grâce intervient ainsi. C'est dans le ciel qu'il le fait: comment pourrions-nous donc avoir à nous adresser à lui, si nous n'étions pas justifiés? La raison qui fait que je puis m'approcher, c'est que ma justification est une chose réglée. Il m'a donné le droit d'aller dans le ciel en vertu de ce qu'il est, Jésus Christ le juste, et de ce qu'il a fait. Notre place est dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière — assis dans les lieux célestes en Christ. Notre marche sur la terre peut varier, elle n'est pas toujours à cette hauteur, mais notre titre est toujours le même. Que faut-il donc faire? Je suis au dedans du voile, et cependant pas dans un état à y être du tout. La sacrificature de Christ est là pour concilier cette contradiction entre notre position céleste et notre marche ici-bas. Jésus Christ est le juste, et la justice que j'ai en lui est mon titre à la place que j'occupe dans le ciel. L'action sacerdotale me rétablit dans la communion de la place où je suis en justice. Elle est en relation immédiate avec la perfection de sa propre marche ici-bas et avec la place où il se trouve maintenant.

Quand Christ était ici-bas, Satan vint, mais ne trouva rien en lui. Il ne devrait rien trouver en nous, mais ce n'est pas ce qui a lieu. Si je ne veux pas épargner la chair, j'ai pour cela la parole de Dieu. Mais quant à tous les sentiments d'un homme ici-bas, il les a éprouvés, comme

il le dit: «L'opprobre a brisé mon coeur» (Psaumes 69: 20). En Gethsémané il fut dans l'angoisse et priait d'autant plus instamment. Il avait le coeur d'un homme, et tout ce qu'un coeur d'homme peut ressentir, il l'a ressenti, en communion avec son Père, sans qu'aucun manquement fût possible. «A part le péché», dit plus que «mais sans péché», ou «excepté le péché», parce que chez lui il n'y avait pas plus de péché intérieur qu'extérieur. Dans tous ces sentiments d'homme, il sympathise maintenant avec nous.

(Verset 16). «Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce». C'est aller droit à Dieu, et non au sacrificateur. C'est «au trône de la grâce». Nous avons besoin de miséricorde: comme des pauvres et faibles créatures que nous sommes, elle nous est nécessaire; dans nos manquements, il nous la faut; comme pèlerins ici-bas, nous en avons toujours besoin. Quelle miséricorde Dieu montra envers les Israélites dans le désert! Leurs vêtements ne s'usèrent pas sur eux, Dieu avait même soin des habits qu'ils portaient! Pensez à cette miséricorde qui ne laissait pas leurs pieds s'enfler dans le chemin! Puis, s'ils avaient besoin de connaître le chemin: Oh! dit l'Eternel, j'irai devant avec l'arche pour leur tracer le chemin.

Ce n'était pas du tout la place de l'arche; elle était destinée à rester au milieu du camp, mais Dieu venait au-devant des besoins de son peuple. Or, malgré tout cela, et la sécurité que cela devait leur donner, ils voulurent envoyer des espions pour reconnaître le pays: insensés que nous sommes de vouloir connaître d'avarice ce qui est devant nous! Ils devaient rencontrer des Amorrhéens, de hautes murailles, des géants; «c'est un pays qui dévore ses habitants», disent les espions, même avec le sarment et la grappe de raisin sur leurs épaules; et ils perdent courage! C'est juste notre image dans notre chemin vers le ciel. Ils ne peuvent pas tenir devant ces difficultés: «nous étions comme des sauterelles», disent encore les espions; la vraie question n'est pas ce que nous sommes, mais ce que Dieu est.

Comme saints nous sommes plus faibles que le monde, et nous devons l'être; mais, quand nous nous attendons à Dieu, qu'est-ce que le monde? Quand les Israélites n'ont pas confiance en Dieu, ils trouvent quelque chose à redire même au pays promis. Quel Dieu il est! Qu'il est admirable! Il dit: Si vous ne voulez pas entrer en Canaan, il vous faut rester dans le désert, — et il les fait retourner, mais il retourne avec eux. C'est la grâce, mais c'est le *trône* de la grâce. Dieu gouverne; c'est un trône. Il ne laisse rien passer, non, pas la moindre chose: voyez seulement ce qui arrive au peuple à Kibroth-hataavah! Mais lorsque c'est l'ennemi qui accuse Israël, comme dans le cas de Balaam, Dieu ne châtie pas le peuple, mais il dit: «Je n'ai pas vu d'iniquité en Jacob». Du moment que c'est une question entre le peuple de Dieu et l'accusation de l'ennemi, Dieu ne permet pas un mot contre son peuple; mais lorsqu'il y a un Acan dans le camp, Dieu juge. Pourquoi? Parce qu'Il est là, dans le camp; c'est un trône. Si vous n'êtes pas victorieux, c'est qu'il y a du péché.

Nous pouvons nous approcher avec confiance du trône de la grâce; il y a un trône, non pas un médiateur, mais tout est grâce. Si je vais au trône, au lieu que le trône vienne à moi, pour ainsi dire, tout est grâce et je trouve du secours. Je ne puis jamais aller au trône de la grâce, sans trouver miséricorde. Dieu peut envoyer des châtiments, mais c'est un trône de

grâce et de toute miséricorde; «afin que nous trouvions grâce pour avoir du secours au moment opportun». Si vous avez une volonté, Dieu la brisera; si vous avez un besoin, il vous aidera. Sentez-vous que vous pouvez toujours vous approcher avec confiance, même quand vous avez manqué? Humilié, sans doute, et humble constamment, mais humilié quand vous avez manqué.

## Chapitre 5

Le mot perfection, dans l'épître aux Hébreux, signifie l'état d'homme fait. Il y a, dans cette épître, beaucoup, et, dans un sens, plus de contraste que de similarité dans les allusions qui y sont faites aux types de l'Ancien Testament. Nous sommes maintenant dans une position différente; les choses d'autrefois étaient seulement une ombre qui ne nous donnait pas une perception distincte de notre position. Aussi longtemps qu'elles étaient des figures, elles ne découvraient pas ce que nous avons dans le temps présent. Nous avons pleine liberté, pour entrer dans les lieux saints; au contraire, le voile en séparait les Israélites. Dans le chapitre qui nous occupe, il est important de voir le contraste. Christ est le souverain sacrificateur. Or nous lisons: «Tout souverain sacrificateur pris d'entre les hommes (lui-même était un homme, je n'ai pas besoin de le dire)... est capable d'avoir de l'indulgence pour les ignorants... puisqu'il est aussi lui-même enveloppé d'infirmité». Il y a ici contraste, bien que l'image générale soit présentée. Les sacrificateurs avaient de l'infirmité et devaient offrir pour eux-mêmes aussi bien que pour le peuple, ce qui n'est pas le cas pour Christ. Si nous ne voyons pas ce contraste, nous sommes exposés à commettre de grandes méprises en tirant des analogies. En voulant une analogie absolue, nous sortirions de la vérité. Il y a comme certains points de repère de la vérité qui gardent l'âme: par exemple, l'expiation qui a été accomplie une fois pour toutes. La sacrificature de Christ est dans le ciel. Elle doit s'exercer continuellement dans le lieu où nous adorons. Nous adorons en esprit dans le ciel, et là nous avons besoin de notre Sacrificateur. Les sacrifices d'autrefois étaient un acte remémoratif de péché; mais nous, nous n'avons plus conscience de péché. Le sacrificateur est là, une fois pour toutes, en vertu du sacrifice offert une fois et pour toujours. En fait nous manquons, mais notre place est toujours en Christ dans le ciel. Quand la communion a été interrompue, c'est par la sacrificature qu'elle est rétablie.

Remarquez la dignité de Celui qui est appelé à cet office: «Tu es mon Fils». La gloire de sa personne est reconnue en vue de sa sacrificature. «Moi, je t'ai aujourd'hui engendré». Il était homme aussi réellement que nous, mais sans la partie pécheresse en nous. Il n'était semblable exactement ni à Adam, ni à nous. Adam n'avait pas la connaissance du bien et du mal; Christ l'avait, Dieu l'a. Mais à présent les hommes ont la connaissance du bien et du mal, et, avec cela, le péché. Christ était né de femme, mais d'une manière miraculeuse. La source était sans péché, et cependant il avait la connaissance du bien et du mal.

Nous ne pouvons sonder ce qu'il était. Nos coeurs ne doivent pas scruter la personne de Christ, comme si nous pouvions la connaître entièrement. Nul être humain ne peut comprendre l'union de Dieu et de l'homme dans sa personne. «Personne ne connaît le Fils, si ce n'est le Père». Nous pouvons connaître tout ce qui est révélé, et nous pouvons beaucoup

apprendre touchant Christ. Nous connaissons le Père, ainsi qu'il est dit: «Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler». Nous savons qu'il est saint, qu'il est amour, etc.; mais quand nous essayons de sonder l'union de Dieu et de l'homme, nous ne le pouvons pas, nul homme ne le peut. Nous savons que Christ est Dieu, et nous savons qu'il est homme — homme parfait, à part le péché; et s'il n'est pas Dieu, qu'est-il pour moi? Quelle différence y a-t-il entre lui et un autre homme? Christ est venu en chair. Tous les sentiments que j'ai (sauf le péché), il les avait. La citation du Psaume 2, qui est faite ici (verset 5): «Tu es mon Fils; moi, je t'ai aujourd'hui engendré», ne se rapporte pas à sa relation éternelle avec le Père comme Fils unique, mais à sa naissance dans ce monde, dans l'humiliation. Il est appelé à être souverain sacrificateur. Il a cet appel comme homme, non pas seulement comme pris d'entre les hommes. La gloire de sa personne vient en premier lieu. Envisagé comme venu en chair, il était né de Dieu; s'il s'agit de nous, «ce qui est né de la chair est chair». Mais lui, dans sa nature même, il est associé avec Dieu et associé avec l'homme. Il est «l'arbitre qui peut mettre sa main sur nous deux» (Job 9: 33). Je puis me croire net quand je suis loin de Dieu; mais lorsque je me trouve en sa présence, je sais qu'il me plongera dans un fossé, et mes vêtements m'auront en horreur. Mais «que sa terreur ne me trouble pas;» Dieu a ôté la crainte par Christ. Christ était la sainteté parfaite, et il était prêt pour tout. Son humilité était parfaite: toute crainte est ôtée par lui. Même comme homme, il est le saint; de ce côté il se tient devant Dieu, et de l'autre (comme homme) il tient à nous; c'est ainsi qu'il est l'arbitre qui met sa main sur nous deux.

Le sacrificateur en Israël devait présenter des offrandes pour se purifier lui-même; mais Christ était propre à cet office par lui-même, sans offrande. Aaron seul (\*) était oint sans aspersion de sang sur lui; lui avec ses fils n'étaient oints qu'après le sacrifice.

(\*) Comme type de Christ.

Quant à l'office de sacrificateur, il y a en Christ une parfaite compétence. Il est le Fils, et par conséquent il est propre pour Dieu; il est homme, et par conséquent il est rendu propre pour moi. Je ne parle pas de son sacrifice, mais de sa personne. «Je t'ai engendré aujourd'hui», voilà sa personne. Ensuite vient l'office: «Salué par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec», «sans commencement de jours, ni fin de vie, etc.;

 non pas semblable à un homme qui descend d'une suite d'aïeux, «mais selon la puissance d'une vie impérissable», sans généalogie.

Ainsi se trouvent posés les grands principes concernant sa personne et son office: il est Fils et il est sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. Avant qu'il prenne cet office, une autre qualification est nécessaire. Il y a une difficulté qui ne se trouvait pas dans la sacrificature terrestre, laquelle était en rapport avec un tabernacle et un culte terrestres. Mais maintenant le culte est dans le ciel. Il faut donc une sacrificature qui soit aussi dans le ciel. Or là Christ n'aurait pu avoir l'expérience de l'infirmité. Que devait-il donc faire? Passer d'abord à travers tout dans ce monde.

La sacrificature suppose un peuple réconcilié avec Dieu. En Israël, il y avait d'abord, comme fondement, le jour des propitiations; et ensuite, les sacrificateurs continuaient leur



office journalier après que la réconciliation avait eu lieu pour l'année. Le jour des propitiations posait le fondement de l'exercice de la sacrificature pendant l'année. En ce jour-là, le souverain sacrificateur représentait tout Israël, et posait sa main sur le bouc Hazazel en vue de la réconciliation du peuple (ce qui n'était pas son office de chaque jour); c'est ce que Christ a fait sur la croix comme victime et comme représentant. Il a donné son propre sang; il a souffert et il a représenté le peuple, et ensuite il est allé au dedans du voile, en vertu de la réconciliation qu'il a faite. Au jour des propitiations il y avait deux boucs, l'un était pour l'Eternel, l'autre pour le peuple, et le sang du premier était mis sur le propitiatoire. Dans cet acte il n'y avait pas de confession de péchés. C'est en vertu du sang de Christ placé sur le propitiatoire, que la miséricorde est proclamée à tout le monde, même au plus vil pécheur dans le monde. Mais supposez que quelqu'un dise: «Je trouve que le péché est actif en moi: comment puis-je venir à Dieu?» Je lui répondrai: Christ a porté vos péchés sur la croix; il vous a représenté là, confessant vos péchés sur sa propre tête, et Dieu a condamné en Christ le péché dans la chair. Il arrive souvent que l'on est plus troublé par la présence actuelle du péché que par tous les péchés passés; mais je dis à celui qui est dans ce cas: Dieu a condamné le péché en Christ. Le caractère de Dieu tout entier, sa majesté, sa justice, son amour, tout a été manifesté et glorifié sur la croix. La vérité de Dieu y a été justifiée, car il avait dit: «Au jour que tu mangeras, tu mourras certainement», et Christ est mort à la place de l'homme coupable. Mais lorsque ma conscience est exercée, ce n'est pas assez pour moi de voir que Dieu a été glorifié dans la mort de Christ; je sens devant Dieu mes propres péchés, et alors je vois qu'il a confessé mes péchés. Et maintenant, comme sacrificateur en haut, il me maintient dans la puissance de la réconciliation qu'il a faite.

Avant d'offrir le sacrifice, il a suivi le sentier où ont à marcher les brebis. C'était avant qu'il commençât à représenter le peuple — «dans les jours de sa chair;» — c'est une chose passée, avant qu'il exerçât sa sacrificature. «Quand il a mis dehors ses propres brebis, il va devant elles» dans le sentier où se rencontrent les tentations, les peines, les difficultés. C'est pourquoi il est dit de lui, qu'il est «le chef et le consommateur de la foi», non pas de notre foi; nous allons à travers notre petite portion d'exercice de foi, lui a passé à travers tout. Moïse refusa les trésors de l'Egypte; Christ a refusé le monde entier. Abraham «séjourna dans la terre de la promesse comme dans une terre étrangère;» Christ fut un étranger dans le monde entier. Jamais, dans tout son sentier, nous ne le voyons s'abriter sous sa puissance divine; il supporte tout ce qu'un coeur humain peut supporter. Il n'y a pas une épreuve qu'il n'ait ressentie. Si je parle d'une conscience convaincue de péché, c'est une autre chose. Il a senti le poids du jugement de Dieu contre le péché, mais ce fut à notre place sur la croix. Dans le sens le plus profond, il l'a pris tout entier sur lui-même. Quelle entière dépendance! «Ayant offert, avec de grands cris et avec larmes, des prières et des supplications à Celui qui pouvait le sauver de la mort, etc.». C'est surtout en Gethsémané, qu'il a réalisé pleinement et dans toute sa force ce qu'il devait rencontrer. Dans sa marche, nous avons à le suivre: «marcher comme lui a marché»; en Gethsémané, c'est une autre chose — là, il fut seul.

Il y a trois parties dans la vie de Christ. Au commencement il fut tenté, en premier lieu, en vue de satisfaire sa faim, puis par toute la vanité et la gloire de ce monde, qu'il refusa, car il n'était pas venu pour cela. La dernière tentation était plus subtile. Jésus y répondit: «Tu ne tenteras point le Seigneur ton Dieu», — tu n'éprouveras pas le Seigneur pour voir s'il est fidèle. Tenter n'est pas se confier. Quand le peuple d'Israël tenta l'Eternel, ils montèrent sur la montagne pour voir si Dieu les aiderait. Mais Christ refusa d'accéder à aucune des choses que Satan lui présentait. Il lia l'homme fort, et le diable se retira d'avec lui pour un temps; alors Christ pilla ses biens, — guérissant les malades, ressuscitant les morts, etc. Une puissance était venue en grâce, puissance parfaitement capable de délivrer ce monde de la puissance de Satan, de nous sauver des conséquences du péché — de toute la méchanceté et de toute la misère qui se trouvent ici-bas.

Mais il y avait quelque chose de plus profond: les hommes haïssaient Dieu — ils ne voulaient pas le recevoir. «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu». Dans un endroit où Jésus avait exercé sa puissance en bonté envers un pauvre homme, on le pria de s'en aller. En retour de son amour, il rencontre la haine. Ce monde aurait été délivré, s'il avait voulu le recevoir, mais il ne le voulut point. L'homme profite de ce que Dieu s'est abaissé jusqu'à lui afin d'être à sa portée, pour chercher à se débarrasser de Lui.

Cela introduit un autre point. Ayant pris en main la cause du peuple, Christ doit en porter les conséquences. Satan dit: Si tu ne me laisses pas mes droits sur eux, tu dois souffrir. Satan vient et se sert de toute la puissance qu'il a sur l'homme pour arrêter Christ dans sa marche. Au jardin de Gethsémani, Christ l'appelle «le pouvoir des ténèbres», et il dit: «Mon âme est saisie de tristesse jusqu'à la mort; demeurez ici et veillez avec moi;» mais ils ne pouvaient veiller avec lui, ils s'endormirent. Comme Satan a le pouvoir de la mort, il le fit peser sur Christ. Christ recula-t-il? Non mais étant en agonie, il priait plus instamment il ne se défendait pas lui-même. Il aurait pu chasser Satan, mais comment alors nous aurait-il délivrés? Il ne demanda jamais d'aucune autre coupe qu'elle passât loin de lui; mais il ne pouvait pas être sous la colère de Dieu et ne point le sentir. «Il fut exaucé à cause de sa piété». Il descendit dans la profondeur où Satan avait plein pouvoir sur son âme. Il fut en agonie, en lutte, mais il y avait en lui parfaite obéissance et parfaite dépendance; il disait: «Non pas ma volonté, mais que la tienne soit faite». Seulement, il criait d'autant plus instamment à Dieu, et ensuite il laissa aller son âme dans les lieux profonds, sous le pouvoir de Satan. Il ne s'était pas livré lui-même, ceux qui venaient le prendre auraient dû s'en retourner; à sa parole: «C'est moi», ils reculent et tombent par terre. Il se présente de nouveau à eux et dit: «C'est moi: si vous me cherchez, laissez aller ceux-ci». Il se met lui-même à la brèche. Il va à la croix, et là, avant d'avoir remis son âme à son Père, il a bu la coupe, puis son âme rentre en la présence de son Père. Ayant passé à travers le pouvoir de Satan dans la mort, — «c'est ici votre heure et le pouvoir des ténèbres», — il va en avant; Dieu le ressuscite d'entre les morts et lui donne une place dans la gloire. Il est «consommé», il est l'homme amené à la perfection, comme second homme — il est parfait. Etienne le vit comme «le Fils de l'homme» à la droite de Dieu.

Nous pourrions penser qu'il était ainsi arrivé à la fin de son service, après s'être abaissé lui-même et avoir été obéissant jusqu'à la mort. Qu'y avait-il de plus? Lisez Jean 13; il va en haut pour être tout autant serviteur que jamais!

Nous avons vu, outre la personne de Christ, trois choses qui se rattachent à sa sacrificature. En premier lieu, il a parcouru le même sentier que nous avons à suivre, mais sans faillir; il a passé à travers tout, et a obéi même jusqu'à la mort. Ainsi il sait quel est le sentier. Pour le péché, il est mort; dans sa vie, nous voyons la sainteté. Secondement, il a fait propitiation pour les péchés du peuple — le sang a été offert. Et enfin, il est un homme parfait en la présence de Dieu. J'ai ainsi le chemin parcouru et connu par Christ, le péché expié et un homme vivant en la présence de Dieu — un Avocat, savoir, Jésus Christ, le juste. Le fondement n'est pas changé, la justice demeure. Il a fait la propitiation pour nos péchés. Il a passé, par toutes les épreuves du chemin, et il est salué (ou proclamé) par Dieu souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec. L'épreuve a été traversée et l'oeuvre a été accomplie, avant qu'il entre en la présence de Dieu; il est entré et il est maintenant justice parfaite devant Dieu. L'ordre d'Aaron n'était nullement celui de Christ; c'était l'ordre de Melchisédec, mais l'analogie est selon Aaron.

(Verset 10). Qu'était l'ordre de Melchisédec? La bénédiction. Il bénit Abraham de la part de Dieu, et Dieu de la part d'Abraham. Quand le temps, de la pleine bénédiction sera venu pour le ciel et pour la terre, Christ la répandra comme Melchisédec l'a fait. Ce sera louange et puissance; nous en avons maintenant l'avant-goût (1 Pierre 2: 9). Quand nous serons avec Christ dans la gloire, nous célébrerons ses louanges. Tandis qu'il est au dedans du voile, qu'il n'est pas encore sorti, il ne prend pas publiquement ce titre, celui de souverain sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, car le temps de la bénédiction extérieure n'est pas encore venu. Pourquoi? Est-ce qu'il est indifférent? Tarde-t-il pour ce qui concerne sa promesse? Non; mais s'il écrase tout le mal par le jugement, les hommes doivent périr, or il est patient, ne voulant pas qu'aucun périsse. Pendant que Christ est au dedans du voile, le Saint Esprit continue à opérer et cherche et rassemble les pauvres pécheurs. Christ a bien le titre maintenant, mais il ne le déploie pas, ainsi l'ordre de la sacrificature est selon l'analogie d'Aaron. Nous entrons en esprit avec lui, là où il est, pour offrir des sacrifices spirituels. Le temps du déploiement de la puissance n'est pas venu, mais nous sommes au dedans du voile: c'est pourquoi l'apôtre presse les Hébreux d'avancer vers la perfection, vers l'état d'hommes faits. Quelle est pour moi la mesure d'un homme parfait? Dans un sens, Adam était un homme très imparfait; en tout cas, ce qu'il avait dans l'état d'innocence, il le perdit bientôt; il était donc imparfait en ce sens qu'il pouvait le perdre, et certes l'homme n'est pas parfait, maintenant, dans l'état d'Adam. Où donc est la perfection? Dans l'homme qui est au ciel. Je l'ai, cette perfection, dans la connaissance de ma position actuelle en Christ, non qu'en fait je sois maintenant moi-même dans le ciel, mais j'y suis en lui, et nous avons à porter «l'image du céleste;» dans ce sens, nous sommes parfaits. Le Père l'a placé à sa droite; supposons donc que j'aie la connaissance, et de ce fait, et de celui que je suis en lui, je suis appelé à marcher comme tel. Pourquoi donc suis-je parfait? Parce que j'ai communion avec lui et que je suis associé avec lui là où il est.

Quelque chrétien dira-t-il: «Je suis au pied de la croix?» Christ n'est pas au pied de la croix. La croix a mis un homme dans le ciel; c'est là qu'est Christ. Vous n'êtes donc pas encore venu à lui. Vous vous travaillez dans les pensées, de votre propre coeur, et vous ne l'avez pas suivi par la foi là où il est, si vous êtes au pied de la croix. Comment puis-je voir maintenant l'effet de la croix? En étant dans le ciel. J'y suis entré à travers le voile déchiré. (Ce n'est pas qu'une personne qui est là, au pied de la croix, doive être méprisée; mais si vous êtes là, vous n'êtes pas encore entré *par* la croix à travers le voile). Si vous étiez en dedans du voile, vous vous connaîtriez vous-même comme étant ce qu'il y a de pire — comme n'ayant rien de bon dans la chair. Il est précieux de voir une âme exercée de cette manière, comme l'était le prodigue dans le pays éloigné; mais il n'était pas encore venu à son père, il n'avait pas encore découvert ce que son père était. Il y avait chez lui un mélange de «lui-même»; il ne connaissait pas son père, quand il parlait d'être un mercenaire. Ce n'est pas de l'humilité, comme on le pense, de se tenir loin de Dieu et de dire comme Pierre: «Retire-toi de moi, car je suis un homme pécheur». Est-ce de l'humilité que d'être insensible à la bonté de Dieu? Le prodigue ne pouvait rien dicter ni rien prescrire, quand son père était à son cou; il n'avait rien du tout à faire dans la maison comme un mercenaire. Ce n'est pas de l'humilité. C'est un mélange du «moi» avec la connaissance de s'être éloigné de Dieu. Où voulez-vous être? Il vous faut prendre votre place avec Christ ou n'en avoir aucune. C'est ce que signifie ici être parfait. Il n'y a qu'un seul chemin pour entrer, c'est par Christ qui est dans la gloire. Nous n'avons de titre pour aucune autre place. Comment Christ y est-il? Non pas en vertu de sa souveraine sacrificature, mais en vertu de ce qu'il s'est offert pour le péché pour nous: «Je t'ai glorifié sur la terre»; «Père, glorifie ton Fils». C'est pour cette raison que l'apôtre parle de l'évangile de la gloire. Christ est dans le ciel comme témoin de la perfection de l'oeuvre qu'il a accomplie.

(Versets 13, 14). Le lait est propre aux petits enfants, et la viande solide aux hommes faits; voilà tout ce que cela signifie. Ne recherchons pas la place qu'avait un Juif pieux, mais celle que Christ a. Ensuite, l'apôtre continue à avertir les Hébreux, dans le cas où ils ne seraient encore que sur ce terrain juif.

Sur la croix, Christ a bu la coupe; en Gethsémané, il l'a anticipée. La mort et le jugement ne sont plus; Christ ne peut plus mourir. La victoire est complète; les péchés sont ôtés et, en conséquence, il est entré au ciel; cette victoire est la nôtre.

Bien ne semblait être plus sur le coeur de Paul que de maintenir les saints à la hauteur de leurs privilèges. Ils voyaient que Christ était mort pour eux (et ce fait n'avait pas sur eux la puissance qu'il aurait dû avoir), mais ils étaient aussi ressuscités avec Christ, ils étaient en Christ dans les lieux célestes, au dedans du voile; et comment réalisaient-ils cela? — «Vous êtes devenus tels, que vous avez besoin de lait». Au premier moment de la conversion, il y a beaucoup d'amour dans le coeur. Et il y a une autre chose. Quand on vient d'être converti, toutes ces choses sont plus aisées à comprendre que lorsqu'on est plus habitué à les entendre, et que le monde est entré dans le coeur. Lorsqu'il y a de la fraîcheur dans le coeur, l'intelligence va avec. Il y a ici une grande force dans le mot «devenus». Voyez ce qu'ils étaient (chapitre 10), lorsqu'ils acceptaient «avec joie l'enlèvement de leurs biens», sachant qu'ils

avaient pour eux-mêmes «des biens meilleurs et permanents». La connaissance de ce qu'ils avaient dans le ciel leur faisait volontiers faire le sacrifice de ce qui était ici-bas. Mais quand Christ n'a pas cette place dans le coeur, on n'abandonne pas volontiers ces choses, et la connaissance des choses célestes est aussi obscurcie. L'intelligence et la fraîcheur des affections vont ensemble. Quand brille un beau soleil, on voit aisément les choses lointaines. S'il fait obscur, c'est plus difficile. Dans le jour, on marche dans les rues sans penser au chemin — on le connaît; mais la nuit il faut prendre garde et penser au chemin qu'on a à suivre. Il en est de même des choses spirituelles; il y a moins de ressort, on les saisit moins, il y a moins de clarté, lorsque nos coeurs ne sont pas heureux. Mon jugement est clair, quand mes affections sont chaudes. Les motifs qui agissaient auparavant sur moi, cessent d'être, quand tout est en règle dans mon coeur. Je puis tout estimer comme des ordures, si mes affections sont fortes: «Là où est voire trésor, là aussi sera votre coeur».

«La nourriture solide est pour les hommes faits;» il ne s'agit point de personnes qui ont fait de grands progrès, mais qui sont d'âge mûr. Il y avait des choses difficiles à expliquer, parce qu'ils étaient devenus paresseux à écouter. Le secret de cet état était la perte de la fraîcheur des affections. C'est une chose sérieuse de penser que nous pouvons perdre cette fraîcheur et l'intelligence; mais «à celui qui a, il sera donné plus encore». Il y a des choses bonnes et mauvaises à discerner, c'est pourquoi je parlais de trouver le chemin.

## Chapitre 6

Joignez à ce qui précède le commencement de ce chapitre: «C'est pourquoi, laissant la parole du commencement du Christ, etc.»; au lieu de perdre votre temps avec ce qui est passé, avancez vers la pleine révélation de Christ; soyez là comme chez vous et comprenez ce qu'est la volonté du Seigneur. Nous ne pouvons pas séparer la connaissance du bien et du mal de la connaissance de Christ. Si je veux, par moi-même, discerner entre le bien et le mal, comment le pourrai-je? Comment puis-je, sans lui, marcher comme lui a marché? C'est impossible. «En lui», qu'est-ce que cela signifie? Que veut dire: «Vous en moi?» Où est Christ? Dans le ciel; eh bien, c'est là que je suis aussi. Mes affections doivent donc y être, et mon espérance c'est d'être complètement identifié avec lui. La portion que j'ai est ce qu'il a — vie, justice et gloire: en tout, je suis associé avec lui-même. En cela est la différence entre la parole du commencement du Christ et la pleine perfection — comme nous l'avons vu au chapitre 5, verset 9, «ayant été consommé» ou glorifié. Ici-bas, il a passé à travers l'expérience des choses qui s'y rencontrent, puis il est allé dans le ciel pour y être sacrificateur, parce que nos bénédictions, nos relations, etc., sont en haut, parfaites là, et non point ici-bas. Il n'a pas reçu cette partie des conseils de Dieu en gloire quand il était sur la terre; maintenant il est dans le ciel, et il m'a associé avec lui dans cette place. Je puis voir que Christ a traversé ce monde de manière à pouvoir sympathiser avec nous dans toutes nos douleurs et nos difficultés. Il a porté mes péchés, et où est-il maintenant? Dans le ciel, et j'y suis aussi en esprit, et il m'y amènera aussi de fait. Où il est, c'est là qu'il a été «consommé». L'oeuvre est accomplie, et maintenant il m'en fait connaître l'effet; il me montre la marche qui appartient à la justice qu'il a opérée.

Il a pris mon coeur et m'a associé avec lui-même, et il me dit que c'est là la «perfection» vers laquelle j'ai à avancer. Où est-ce que Paul a vu Christ? Dans la gloire. S'il avait auparavant connu Christ selon la chair, il ne le connaissait plus ainsi maintenant (c'était là «le commencement», quand Christ était sur la terre, voyez 1 Jean 1), mais il le connaissait dans le ciel, et cette grande vérité lui avait été révélée que tous les saints sur la terre étaient comme Christ.

Paul avait haï Christ; il avait cherché à effacer son nom de dessus la terre; il avait marché dans le péché, non comme transgresseur de la loi, mais comme rejetant Christ quand Christ était sur la terre, et, bien plus, il avait résisté au Saint Esprit; il avait refusé de recevoir le témoignage que la miséricorde de Dieu donnait, par le Saint Esprit, à ce peuple pour lequel Christ avait intercédé sur la croix. Les Juifs avaient lapidé Etienne qui rendait témoignage, et Saul y consentait. Il était «le premier des pécheurs», parce qu'il avait persécuté l'Eglise de Dieu. Il fit ainsi la découverte que la pensée de la chair est inimitié contre Dieu et qu'elle ne se soumet pas à Dieu; il l'éprouva dans sa propre expérience; et maintenant, il trouvait qu'il y avait des saints qui n'étaient point dans cet état où il était encore lui-même — qui étaient vivifiés avec Christ et associés avec Christ dans la gloire. «Je suis Jésus que tu persécutes;» voilà ce qu'il entendit quand il persécutait les saints. Ils n'étaient pas associés avec le premier Adam, mais avec le second homme; «en Christ», telle était leur position. Ces personnes qu'il persécutait étaient Christ. Ce qui le brisa et l'abattit dans la poussière, ce fut de voir Christ dans la gloire et tous ceux-là associés avec lui. Maintenant il apprend qu'il est mort à la loi, mort à la chair. Il dit dès lors: Le Christ que je désire gagner est un Christ glorifié. Gagner Christ peut me coûter la vie: n'importe. C'est lui qui est mon objet. Le premier Adam a «été pesé dans la balance, et trouvé léger;» mais j'en suis hors; je ne suis pas dans la chair, mais en Christ. La vieille chose est entièrement passée; le chrétien est crucifié au monde et le monde lui est crucifié; il est mort et ressuscité, il a un autre objet. Il a été fait vivant d'entre les morts, parce que Christ l'a été; il est «agréable dans le Bien-aimé;» il a la conscience que cette oeuvre de Christ le place dans une nouvelle position, — bien que pas encore glorifié dans son corps, — et c'est là «la perfection». Quel était alors l'état des affections de Paul? «Que je gagne Christ», était son désir. «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». C'était son objet, ce qui remplissait sa pensée.

Le Saint Esprit est descendu pour nous enseigner toutes ces choses. Les croyants sont unis à Christ dans la gloire, mais il n'est jamais dit que Christ se soit uni à l'homme. L'apôtre était donc vivant par la puissance du Saint Esprit. Quelle épreuve, pour son coeur, de voir ces chrétiens hébreux retourner à «la parole du commencement du Christ,... la repentance des oeuvres mortes, la foi en Dieu,... le jugement éternel!» Toutes ces choses étaient vraies, mais si l'on s'arrête là, on perd un Christ glorifié. «Qui vous a ensorcelés?» disait l'apôtre aux Galates. De lui-même il disait: «Je connais un homme en Christ», et son coeur était brisé de trouver des saints restant dans les choses terrestres par rapport à Christ. Le Saint Esprit était venu les rendre participants d'un appel céleste, les associer de coeur et de pensée avec Christ, et leur révéler des choses qui devaient les séparer du monde, et non pas seulement les garder

du mal, bien que ce soit vrai aussi. Un temple subsistait encore, où Christ lui-même avait été; pourquoi l'avoir laissé si Christ n'avait pas jugé la chair? Le mur mitoyen de clôture avait été élevé, comment auraient-ils osé le jeter bas, si Dieu lui-même ne l'avait pas fait? Si Dieu n'avait pas dit, pour parler ainsi: «Je ne veux plus rien avoir à faire avec la chair», comment auraient-ils osé quitter le camp et sortir dehors? Christ glorifié est la fin de tous les premiers principes, et nous avons à traverser ce monde en étrangers et pèlerins.

La seule chose que Dieu ait jamais reconnue en fait de religion est le judaïsme qui avait à faire avec la chair. Mais la croix a mis fin à la chair; tout est crucifié: votre vie, votre chez vous, vos associations, tout est en Christ. Telle n'était pas la doctrine du commencement du Christ. Que trouvons-nous lorsque Christ était sur la terre? Il parlait alors du jugement à venir, auquel croyaient ceux à qui il s'adressait. Les pharisiens croyaient à une résurrection des morts; il y avait des baptêmes, c'est-à-dire des ablutions. Les Hébreux avaient eu toutes ces choses, qui composaient une religion terrestre, et que Dieu sanctionnait jusqu'à ce que la croix fût venue. Le Messie venant sur la terre était le commencement, mais maintenant je laisse cela; je ne nie pas ces choses, — elles sont toutes vraies, — mais j'en ai d'autres. Saul pouvait être le saint le plus avancé lorsqu'il était sous les anciennes choses, mais sans connaître Christ. Mais supposez des personnes «qui ont goûté du don céleste, qui sont devenues participantes du Saint Esprit, et qui ont goûté la bonne parole de Dieu», puis, qui abandonnent tout cela, que peuvent-elles faire alors? Supposez qu'elles aient reçu toutes ces choses dans leurs esprits et les laissent, qu'y aura-t-il pour elles? Il peut y avoir une marche en avant qui va de la foi en un Christ humilié, à un Christ glorifié, mais au delà il n'y a plus rien.

Il n'y a rien qui parle de vie dans le fait d'être devenus participants du Saint Esprit. Cela place fortement, devant nous, la présence effective du Saint Esprit et la puissance par lui, mais c'est une chose très différente de la vie, et que, néanmoins, nous avons besoin de connaître. Nous devons avoir cela, outre la vie. Si nous sommes nés de l'Esprit, il y a de la puissance pour nous par la présence d'une personne, qui peut agir dans une autre qui n'a pas la vie. Il peut y avoir de la lumière dans une âme sans la moindre trace de vie. Prenons le cas de Balaam, par exemple. L'Esprit de Dieu vint sur lui; il vit la bénédiction qui reposait sur le peuple de Dieu, et il en parla. Il avait de la lumière, mais son âme était endormie, et il dut dire: «Je le vois, mais non pas maintenant». C'était tout l'opposé de la vie. Vous pouvez voir un homme tout près de la vie, voyant toute la bénédiction qui s'y trouve, mais ne l'ayant pas. Or si toutes les bénédictions célestes sont vues et rejetées, que peut-il rester d'autre?

«Qui ont goûté la bonne parole de Dieu». — Simon le magicien en est un exemple.

«Les miracles du siècle à venir», ces miracles qui abattent la puissance de Satan. Dans le jour qui vient, cette puissance remportera la victoire sur tout le pouvoir de Satan. Simon le magicien aurait voulu avoir cette puissance lorsqu'il l'eut vue.

«Il est impossible que ceux qui... et qui sont tombés, soient renouvelés encore à la repentance, crucifiant pour eux-mêmes le Fils de Dieu, et l'exposant à l'opprobre». La nation avait crucifié Jésus, mais ceux qui le crucifièrent ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Maintenant

le Saint Esprit avait répandu la lumière, et ceux qui tombaient le faisaient pour eux-mêmes; ce n'était pas par ignorance, mais par volonté. Il y a des personnes qui reçoivent immédiatement, avec joie, la parole, — c'est ce fait même qui prouve qu'il n'y a pas de racine. Elles veulent bien l'avoir dans la joie, mais l'abandonnent dans la tribulation. La parole de Dieu ne produit pas toujours de la joie. Quand elle entre dans l'âme et atteint la conscience, quand elle laboure ce terrain jusqu'alors en friche, et qu'elle juge les pensées et les intentions du coeur, il n'y a pas de joie. Elle déchire le coeur afin qu'il produise du fruit, mais c'est pour la vie et le bien de l'âme. Ici, il ne s'agit pas simplement de la joie d'avoir entendu la parole, mais d'avoir goûté la bonne parole touchant un Christ glorifié. Il n'est pas question ici de vivifier. On peut être vivifié sans avoir le Saint Esprit; ainsi Moïse était vivifié, mais il n'avait pas été baptisé du Saint Esprit. Le Saint Esprit n'était pas venu avant le jour de la Pentecôte; il se fit alors du ciel un son, comme d'un souffle violent et impétueux, et il remplit la maison où les disciples étaient assemblés, mais ce n'était pas pour donner la vie. La puissance est une chose, donner la vie en est une autre. Au jour, de la Pentecôte, ceux qui étaient déjà vivifiés devenaient l'habitation de Dieu par l'Esprit, et il y eut des manifestations de la présence de Dieu, des langues, etc., toutes choses qui anticipaient l'établissement du royaume.

C'est après que le salut a été donné, après que l'âme est née de Dieu, que le Saint Esprit vient dans le croyant comme sceau, comme arrhes et comme onction. Je puis goûter, en quelque mesure, la puissance, sans être scellé, mais comme croyant j'ai le sceau, je suis brisé en moi-même, et n'ai pas seulement «la joie» en le recevant. Je suis un pêcheur, en moi n'habite point de bien; or cela est une question directe entre mon âme et Dieu; ce n'est pas comme Simon le magicien, croyant à cause des miracles qu'il voyait. Avant d'être converti, je croyais qu'il y avait un Christ tout autant que je le fais maintenant. Lorsque Christ était sur la terre, bien des personnes, après avoir vu les miracles qu'il opérait, s'en retournaient chez elles sans que leur coeur eût été touché. Mais quand l'Esprit de Dieu opère dans notre âme, il nous montre ce que nous sommes, et fait que nous nous soumettons à la justice de Dieu. Il laboure toute l'âme et tout l'être d'un homme, — fait qu'il se soumet à la justice de Dieu, — lui montre sa position dans le Christ ressuscité, — lui montre que tout est à lui. Or, goûter ces choses dans la puissance de la vie, est tout à fait différent du fait de les voir seulement. Si vous avez rejeté ces choses glorieuses, il ne reste plus rien pour vous. Si vous ne voulez point avoir Christ, qu'aurez-vous d'autre? Ici, l'avertissement est en rapport avec le Saint Esprit; au chapitre 10, c'est avec le sacrifice. Ce qui suit montre bien qu'aucun changement n'était supposé dans l'homme: «La terre qui boit la pluie... reçoit de Dieu de la bénédiction; mais si elle porte des épines et des chardons, elle est réprouvée». Le terrain est bien le même — la pluie l'arrose aussi, mais il produit des chardons. Il en est ainsi chez les hommes; il peut n'y avoir rien en eux qui porte du fruit. Le résultat de la vie se voit dans le fruit, non dans la puissance. L'ânesse muette pouvait parler; c'était de la puissance, mais non de la vie spirituelle.

«Mais nous sommes persuadés, en ce qui vous concerne, bien-aimés, de choses meilleures et qui tiennent au salut» (verset 9). Ici, nous voyons le travail d'amour; il y a donc la vie. Peut-être ne se trouve-t-il que très peu de fruit, mais l'arbre n'est pas mort s'il y a du



fruit, — «des choses qui tiennent au saint», non pas seulement de la puissance, non pas seulement de la joie, — toutes deux peuvent exister sans la nature divine. «Quand je distribuerais tous mes biens pour nourrir les pauvres, et quand même j'aurais la foi de manière à transporter les montagnes, si je n'ai pas l'amour, je ne suis rien». Judas pouvait chasser les démons tout comme les autres apôtres, mais Christ dit à ses disciples: «Ne vous réjouissez pas de ce que les démons vous sont assujettis, mais réjouissez-vous parce que vos noms sont écrits dans les cieux». La relation de notre cœur avec Christ, la conscience que Dieu a écrit notre nom dans les cieux, voilà ce qui est précieux (verset 10). Ici, nous trouvons du fruit; l'amour des frères est là, la nature divine s'y trouve, et «la pleine assurance de l'espérance jusqu'au bout» est la chose désirée par l'apôtre pour les saints. Nous pouvons regarder à cela.

Quand la semence tombe dans un endroit pierreux, elle lève rapidement; mais il n'y a pas de racine. Lorsque la parole n'atteint pas la conscience, il n'y a pas de racine, pas de vie, et, par conséquent, point de fruit. Vous pouvez pleurer sur Christ et être sans vie, comme les femmes qui sortaient de Jérusalem. La chair ne peut pas aller jusqu'au bout, lorsque la vie divine est absente. On peut espérer des miracles, sans connaître le Seigneur et sans être connu de lui. Un atome d'esprit brisé vaut mieux que de remplir le monde de miracles (verset 6). L'église professante est juste dans cet état. Il doit y avoir apostasie et elle doit être retranchée; cela est annoncé en Romains 11: «Si tu persévères dans cette bonté, autrement tu seras aussi coupé». L'apostasie viendra, et il n'y aura pas de renouvellement à la repentance.

Quelques mots pour nous, maintenant, sur ce que nous avons en Christ. Nous avons les choses célestes, nous sommes associés avec Christ dans le ciel; «parce que moi je vis, vous aussi vous vivrez». J'ai tout en Christ. Il est ma vie, ma justice devant Dieu, et Dieu repose avec délice en moi parce que je suis en Christ. Où est ma place en Christ? Dans le ciel, et il m'a donné le Saint Esprit pour que je le sache et que j'en jouisse, de sorte que mon âme se repose en cela, comme étant le témoignage de Dieu. Dieu ne peut pas mentir. Abraham avait une promesse et il crut à la promesse; un serment, et il y ajouta foi. J'ai plus que cela. Je crois Celui qui a accompli la promesse. J'ai maintenant une justice en la présence de Dieu, et nous avons davantage en espérance, savoir la gloire qui appartient à sa justice. J'ai la vie, la justice, le Saint Esprit comme sceau; de plus, le Précurseur est entré au dedans du voile, et le Saint Esprit me donne la conscience de mon union avec lui, et non pas simplement du fait que le péché est ôté. Nous avons l'Esprit en vertu de la justice. Le Saint Esprit est venu me dire que je suis dans ce Christ entré au dedans du voile. Quelle est la conséquence pratique de cela? Si la gloire de Christ est mienne, je vais après lui; alors tout ce qui est dans le monde n'est plus que des ordures.

«Ils auraient eu du temps pour y retourner» (chapitre 11: 15); cela s'applique au cas où la foi est exercée et mise à l'épreuve. Vous qui avez connu le Seigneur depuis quelque temps, vous avez eu du temps pour retourner, l'avez-vous fait? Dites-moi, comment les choses ont-elles été pour vous? Une pierre laissée sur le sol s'y enfonce graduellement. Il y a dans les choses présentes une tendance constante à abaisser le niveau des affections — ce n'est pas

le péché ouvert, mais ce sont les devoirs de la vie, et il n'existe pas de plus grand piège. Nous avons un seul devoir, c'est de servir Christ. Du côté de Dieu, tout est lumière.

## Chapitre 7

L'apôtre, ayant maintenant abordé le sujet de la sacrificature, montre l'excellence de celle de Christ selon l'ordre de Melchisédec, et s'en sert pour ramener les Hébreux de ce qui était selon le «commandement charnel», à ce qui est selon «la puissance d'une vie impérissable».

La sacrificature est selon l'ordre de Melchisédec, mais d'après l'analogie d'Aaron — Christ n'est pas encore sorti du lieu très saint. Des arguments sont tirés de l'Écriture pour montrer que cette sacrificature est beaucoup plus excellente que celle d'Aaron, et un point important est établi, c'est que, «à la ressemblance de Melchisédec, un autre sacrificateur se lève». Cela met de côté le premier. Mais aussitôt que disparaît la sacrificature aaronique, c'en est fait de tout le système qui s'y rattache, car elle en est la clef de voûte. Les propres Écritures des Hébreux annonçaient qu'il devait y avoir une autre sacrificature, et elle était maintenant venue. Or, dès qu'il est question de Christ, le Saint Esprit développe toute la beauté et l'excellence de ce qui se rapporte à sa personne.

Le chapitre 14 de la Genèse et le Psaume 110, renferment tout ce que nous savons de Melchisédec, et nous font connaître le mystère de sa personne et sa gloire. Lorsque Christ était sur la terre, les Juifs ne pouvaient pas comprendre comment il pouvait être à la fois le Fils et le Seigneur de David. Dans le Psaume 110, au verset 4, c'est Jéhovah qui parle, et non pas au verset 7. «Il boira du torrent dans le chemin;» c'est-à-dire, en s'humiliant lui-même, sa tête sera élevée.

La partie de l'histoire d'Abraham présentée en Genèse 13 et 14, est d'un haut intérêt. Il en a entièrement fini avec le monde, tandis que Lot, dans son chemin égoïste, aime le monde et le choisit, tout en étant un croyant. Abraham n'agit pas ainsi; il abandonne le monde dans la puissance de la foi. Lot était assujéti au monde; Abraham avait une entière puissance sur le monde, parce qu'il l'avait abandonné. Il n'en aurait pas voulu accepter depuis un fil jusqu'à une courroie de soulier. Alors Dieu lui dit: «Je suis ton bouclier et ta très grande récompense». Il avait Dieu. Ayant abandonné le monde, il en était victorieux, et il avait Dieu pour son bouclier.

C'est après sa victoire que Melchisédec vient à sa rencontre. Dans le jour à venir, cela sera réalisé en Christ venant à la rencontre de son peuple, et maintenant cela s'applique à nous d'une manière céleste. «Sacrificateur du Dieu Très-haut»; ces paroles font ressortir en entier le caractère particulier de Melchisédec. Abraham avait vaincu par la foi. Il connaissait Dieu par la foi. Maintenant, Dieu se fait connaître à lui comme étant le «possesseur des cieux et de la terre». Les puissances des nations étant brisées, Dieu gouverne et fait ce qu'il lui plaît, et Nébucadnetsar lui donne le titre de «Dieu Très-haut». Il prend sa grande puissance et règne comme le Dieu Très-haut. Tel n'était pas le nom sous lequel il était connu à la foi d'Abraham; c'était sous le nom de Shaddāi — le Tout-Puissant. «Je suis», lui dit-il, «le Dieu Tout-puissant;

marche devant ma face». Abraham était appelé à marcher devant la face de Dieu, et Dieu ne souffrait pas qu'aucun homme lui fit du mal, tandis qu'il traversait ce monde. C'est sous son nom de Jéhovah, le seul vrai Dieu, que Dieu avait placé son peuple en relation avec lui-même — tout ce que l'on adorait en dehors de Jéhovah n'était que des faux dieux. En contraste avec ces noms et ces relations, nous sommes en relation avec Dieu comme Père; toutefois, la foi les reconnaît tous. Le «Très-Haut» exprime autre chose; «possesseur des cieux et de la terre», est en rapport avec ce que nous lisons en Colossiens 1: «Réconcilier toutes choses avec elle-même [la plénitude],... soit les choses qui sont sur la terre, soit les choses qui sont dans les cieux»; et en Ephésiens 1: «Réaliser en un toutes choses dans le Christ, les choses qui sont dans les cieux et les choses qui sont sur la terre». Il sera le possesseur des cieux et de la terre. «Sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec»: dans ce caractère de sacrificateur du Très-Haut, il a remporté une pleine victoire sur la puissance du monde. L'héritier de la promesse est le grand vainqueur. Dans le Psaume 91, nous voyons que celui qui a découvert qui est ce Très-Haut (on ne trouve jamais le nom du Père dans les Hébreux; il y est parlé du «trône de la grâce»), celui qui a trouvé ce secret, aura les bénédictions du Dieu d'Abraham. C'est l'expérience que fait Ezéchias, lorsque insulté par l'ennemi qui lui jette ces paroles: «Les dieux des nations ont-ils bien délivré chacun son pays de la main du roi d'Assyrie?» (2 Rois 18: 33). il peut dire: «J'aurai pour moi Jéhovah, le Dieu d'Israël, maintenant méprisé, mais qui vaincra au milieu des dieux des nations» (Psaumes 91: 2). Maintenant il n'y a plus de secret dans son nom (verset 9). Satan cite le Psaume 91, à Jésus, pour l'engager à s'appliquer, en dehors des voies de Dieu, les promesses qui y sont faites au Messie. Jésus répond: «Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu» (Luc 4: 10-12). Tenter Dieu, c'est l'éprouver pour voir s'il est aussi bon que sa parole, — pour voir s'il est vrai. Mais nous n'avons pas à mettre Dieu à l'épreuve. Connaître le Très-Haut, c'est voir qu'il est Jéhovah, le Dieu d'Israël. Lorsque Christ aura pris son pouvoir royal, il sera sacrificateur et roi comme Melchisédec; il sera sacrificateur sur son trône (Zacharie 6: 13). Le conseil de paix dont il est parlé dans ce passage, est entre Jéhovah et ce sacrificateur assis sur son trône: «la justice et la paix se sont entre-baisées» (Psaumes 85: 10). Quant à Aaron, il ne fut jamais roi.

Après la victoire, Melchisédec apporte du pain et du vin. Là où se trouve la vie de la foi, il n'y a aucune pensée d'un sacrifice pour assurer la bénédiction, mais il apporte des rafraîchissements pour le vainqueur, du pain et du vin, accompagnés d'actions de grâces: le pain, symbole de ce qui fortifie, et le vin, de ce qui rafraîchit et réjouit le cœur de l'homme. Le peuple sur la terre est introduit dans une pleine bénédiction. Melchisédec bénit le Dieu Très-haut de la part d'Abraham, et bénit Abraham de la part de Dieu.

La sacrificature terrestre prend le caractère de joie et de bonheur, quand la victoire a été remportée. Melchisédec était roi de Salem (de paix) et roi de justice. Il n'est pas question ici de justice divine; c'est la justice établie. Il gouverne selon elle, — «la justice regardera des cieux», — c'est la justice dans sa personne et la miséricorde manifestée envers ceux qui ne la méritent pas. Il est dit en Esaïe: «Un roi régnera en justice; et il y aura un homme qui sera comme une protection contre le vent et un abri contre l'orage» (chapitre 32: 1, 2). «La justice

et la paix se sont entre-baisées», la justice est le caractère du gouvernement, et la paix est l'effet de la justice. Nous en jouissons maintenant d'une manière plus élevée, d'une manière divine; nous l'avons dans nos âmes, mais elle sera sur la terre, en Melchisédec, roi de justice et roi de paix. Dans le Psaume 110, nous voyons Christ assis à la droite de Dieu, et nous sommes en relation avec lui pendant le temps qu'il est assis en haut, «jusqu'à» ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds. Son peuple sera de franche volonté au jour de sa puissance; nous, par grâce, nous le sommes maintenant (Psaumes 110: 3). «Du sein de l'aurore te viendra la rosée de ta jeunesse;» c'est-à-dire toutes les nouvelles générations d'Israël, quand une bénédiction nouvelle sera répandue sur la terre. Christ viendra en puissance, et dominera sur ses ennemis. Il jugera les nations. «Il boira du torrent dans le chemin», c'est-à-dire disposé à accepter le rafraîchissement dans le chemin, étant parfaitement dépendant. «C'est pourquoi il lèvera haut la tête». Il sera exalté. Jésus a dit: «Je leur ai donné les paroles que tu m'as données», et sa dépendance parfaite a été récompensée par son exaltation. Quand on considère son titre de sacrificateur, il est selon la puissance d'une vie impérissable, mais ce n'est pas ainsi qu'il s'exerce maintenant. Ce sera lorsque «la justice et la paix» s'entre-baiseront. Il était nécessaire que l'expiation eût lieu. Les Juifs avaient rejeté la promesse aussi bien que la loi, et maintenant ils doivent venir comme tout autre pauvre pécheur, pour être justifiés gratuitement, par grâce.

Mais il y a plus, relativement à la dispensation; il y a la question de la nouvelle alliance. Nous avons à voir quelle y est notre part. La nouvelle rend ancienne la première qui fut faite en Sinäi; elle s'adressait à l'homme dans la chair, affirmant des droits sur lui. La nouvelle alliance est sur ce fondement que la loi est écrite dans le coeur et que le pardon est donné. La nouvelle alliance est traitée avec Israël et Juda, mais n'avons-nous rien à faire avec elle? Je ne dis pas cela; le sang de Christ a été répandu, comme il le dit: «Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est versé pour plusieurs». Tout ce qu'il fallait faire pour y introduire les Juifs, Dieu l'a fait; leur entrée dans la nouvelle alliance est différée à cause de leur incrédulité. Qu'avons-nous donc? Christ est ministre de la nouvelle alliance, non de la lettre, mais de l'Esprit. Nous avons la loi dans nos coeurs, et nous avons aussi le pardon. Nous jouissons de toutes les bénédictions de la nouvelle alliance — le fondement selon Dieu est entièrement posé. Nous avons Christ, dans les entrailles duquel la loi était cachée (Psaumes 40), et non pas la lettre, — celle-ci a été faite avec Israël et Juda, bien qu'actuellement ils soient en dehors. De plus, je suis un avec le Médiateur de la nouvelle alliance. Comme faisant partie de l'Eglise, je suis un membre de son corps, vérité qui n'est pas énoncée dans l'épître aux Hébreux, il est vrai, mais je suis membre de son corps, tandis qu'il est au dedans du voile et non point revêtu de son caractère aaronique, je suis associé avec lui. Le sang sur lequel tout est fondé a été versé; il est allé accomplir ce qui se rapporte aux choses célestes et, tandis qu'il est en haut, je suis en relation avec lui. Je jouis de l'efficacité du sang. Il est là-haut sur le trône, en preuve de son acceptation. Il est notre précurseur dans la gloire où nous allons entrer. Il est sacrificateur à toujours, tandis que je suis ici-bas dans l'infirmité. En contraste avec les sacrificateurs qui mouraient, lui est sacrificateur «selon la puissance d'une vie impérissable». Tandis qu'il attend jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds, il fait

tout pour ses amis; il a envoyé le Saint Esprit pour nous associer à lui dans le ciel, et il maintient notre communion avec Dieu jusqu'à ce qu'il vienne. Dans les Hébreux, les figures ne se rapportent point au temple, mais au tabernacle dans le désert. Celui qui est sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec est entré au dedans du voile. Dieu a eu en vue de meilleures choses pour nous, et nous sommes entrés dans cette association céleste avec lui.

Le chapitre 7 des Hébreux, démontre la supériorité de la sacrificature de Christ. «A perpétuité» (verset 3), ce fait sur lequel il est beaucoup insisté, a certainement une grande importance pour nous. Ce qui en résulte, c'est-à-dire la permanence de notre position, est mis en évidence dans les chapitres 9 et 10. La signification du mot rendu par «à perpétuité», n'est pas seulement «pour toujours», mais «sans interruption». La sacrificature aaronique pouvait être interrompue, — elle passait d'un homme à un autre, — mais celle de Christ, selon l'ordre de Melchisédec, est intransmissible. Dans sa nature même, elle porte le cachet de l'éternité; ainsi la valeur du sang de Christ est pour toujours, son efficacité est continuelle ou perpétuelle — c'est là la force de l'expression «à perpétuité». Que trouve-t-on maintenant en général dans l'état des âmes? Leur paix est-elle continuelle, ou bien lorsqu'elles ont la conscience d'avoir manqué, ont-elles besoin d'avoir recours à une nouvelle aspersion du sang? Le Juif devait offrir, pour chaque péché, un nouveau sacrifice, mais nous, nous avons un seul sacrifice dont l'efficacité dure sans interruption. La sacrificature dure et s'exerce continuellement. Si nous manquons, il y a un Avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste. La sacrificature est selon «la puissance d'une vie impérissable», et non comme celle d'Aaron; elle n'est pas dans le temple, mais dans «le vrai tabernacle que le Seigneur a dressé, et non point l'homme». Elle est toujours là, intransmissible; il peut sauver «entièrement», ou «jusqu'à l'achèvement», à travers tout; «il est toujours vivant pour intercéder».

Melchisédec était un homme comme un autre, — cela va sans dire, — mais il était un personnage mystérieux apparaissant sur la scène sans origine connue. De qui était-il fils? On pourrait faire, à son égard, mille suppositions sans arriver à une conclusion. Pourquoi? Parce que Dieu a jugé à propos de laisser cela dans l'obscurité pour nous. Comme sacrificateur, Christ était sans généalogie, mais non pas comme homme: nous connaissons sa mère. De plus, il ne devait pas cesser d'être sacrificateur à un certain âge, comme ceux de la race d'Aaron: il l'est perpétuellement. «Assimilé au Fils de Dieu», c'est seulement comme sacrificateur. Nous voyons aussi que la royauté se rattache à la sacrificature.

Le fait qu'Abraham donne à Melchisédec la dîme du butin, est un autre point important. Dieu avait donné aux Israélites la sacrificature aaronique, les promesses, etc., mais il y avait quelque chose de plus grand, quelque chose qui s'était passé précédemment, et qui était au-dessus et allait au delà de tout ce qu'ils avaient. En Abraham, Lévi donne la dîme à Melchisédec, ce qui montre bien la supériorité de celui-ci sur Lévi. Les versets 12-14 montrent que les Hébreux ont à abandonner tout ce qui s'appliquait à Aaron.

Les versets 18 à 20 nous dévoilent le secret de tout. Ce qui existait auparavant a été abrogé, parce que ce n'était pas parfait, et il y a eu l'introduction d'une meilleure espérance, par laquelle nous approchons de Dieu. Tel est le résultat. Les Juifs pouvaient-ils approcher

ainsi? Non. «Nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties», mais nous avons une chose meilleure, «nous approchons de Dieu». La parfaite propitiation a été faite, — le voile est déchiré, — le souverain Sacrificateur est dans le ciel: et, lorsqu'il en sortira, nous sortirons avec lui (voir Colossiens 3: 4).

Il y a un moment où le vrai Melchisédec apparaîtra en gloire. Etre assis sur le trône même de Dieu est la place la plus élevée. Maintenant, le Seigneur est assis à la droite de Dieu, dans toute la plénitude et l'éclat de sa gloire, et tandis qu'il est là, nous sommes associés avec lui en tout — morts avec lui, etc. Puis, quand il sera manifesté, nous serons manifestés avec lui en gloire. Nous pouvons aussi nous considérer comme associés et unis à lui dans la sacrificature: il est le souverain Sacrificateur, et nous sommes sacrificateurs. Le Saint Esprit qui a été envoyé d'en haut, nous associe avec lui dans le ciel. Nous ne pouvions pas recevoir le Saint Esprit jusqu'à ce que Jésus eût été glorifié; mais, ayant en lui une justice parfaite, nous sommes assis en lui dans les lieux célestes.

(Verset 25). «Il peut sauver entièrement tous ceux qui s'approchent de Dieu par lui». Nous ne venons pas à lui, le sacrificateur, mais il va à Dieu pour nous, et nous allons à Dieu par lui. Comme Seigneur, nous sommes venus à lui, mais non comme sacrificateur. Il intercède et nous relève, lorsque nous avons manqué. Il veille toujours, et tandis que souvent nous ne pensons pas à lui, lui pense toujours à nous.

(Verset 26). «Car un tel souverain sacrificateur nous convenait». Pourquoi cela? Il nous convenait! C'est que, si les Juifs avaient un culte d'adoration sur la terre, nous, nous allons plus haut que les cieux pour adorer. C'est là qu'est notre Sacrificateur, à la droite de Dieu, et cela détermine le caractère de notre culte. «Plus haut que les cieux», tel est le lieu où nous adorons. Dans le sens le plus complet, il s'est sanctifié lui-même lorsqu'il est monté en haut (Jean 17). Au lieu d'un sacrificateur qui soit joint avec nous dans le lien du péché et de ses conséquences (ce qui ne pouvait pas être — il était saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, mais ayant porté nos péchés sur la croix), il prend nos coeurs hors de ce monde présent et les élève dans la scène où il se trouve lui-même. Ce qui rend Christ propre à exercer la sacrificature, c'est qu'il peut me prendre là où il n'y a point de péché. Il a porté mes péchés. Sous le service judaïque, le péché n'était pas ôté, mais tel n'est pas maintenant le caractère de notre relation avec Dieu. Nous sommes morts, — morts au péché; on ne peut l'unir avec notre place sur la terre. Christ est monté «plus haut que les cieux». Nous n'avons point d'autre relation avec Dieu, si ce n'est en Christ, hors de la chair (non pas physiquement, sans doute, car nous avons le trésor dans des vases de terre). Christ, «élevé plus haut que les cieux,... nous convenait». Il y a, dans le monde, beaucoup de choses qui sapent cette vérité. On dit que nous ne sommes pas morts au péché, et que nous sommes associés avec Christ autrement que dans la mort. C'est erroné. Si je ne suis pas mort, je ne puis avoir aucune association avec Christ. Le voile est déchiré, le péché est ôté — le péché dans la chair est condamné — nous sommes morts. De jour en jour et de plus en plus, je vois les dangers qui menacent cette vérité, et combien il y a à lutter contre l'effort qui est fait pour nous amener à être associés avec Christ dans la chair. Il est ressuscité, et notre association est avec lui dans le ciel. Là est notre

bourgeoisie. C'est une merveilleuse consolation pour nous de savoir que Christ a passé par tout ce que nous avons à traverser. Oui, il a tout traversé lui-même, «tenté, comme nous, en toutes choses, à part le péché». Et «il est toujours vivant pour intercéder pour nous», tandis que nos coeurs sont associés avec lui par la puissance du Saint Esprit.

Deux grands principes fondamentaux se rattachent au fait que nous approchons de Dieu par Christ: 1° Le lieu où nous approchons, comme donnant le caractère de sa sacrificature. 2° La non répétition du sacrifice: «Un tel souverain sacrificateur nous convenait». Le lieu où nous rencontrons Dieu est «plus haut que les cieux», et les questions: «puis-je approcher?» «comment approcher?» sont résolues par le fait que sa sacrificature s'exerce là où nous approchons de Dieu. Christ est d'abord descendu vers nous là où nous étions comme pécheurs; mais quand nous approchons de Dieu, ce doit être là où Christ se trouve maintenant. La place du sacrificateur, sous l'ordre judaïque, était le lieu saint; mais pour nous, il n'y a point de voile entre nous et le lieu très saint. Dieu est lumière; nous marchons dans la lumière. Nous devons donc être rendus capables de nous approcher de Dieu selon la lumière dans laquelle il est. La présence de Dieu est la pureté même, et en même temps la puissance de la pureté.

Dieu nous a d'abord visités quand nous étions ses ennemis, sans attendre que nous montions au ciel; mais quand nous allons à lui comme adorateurs, participants de l'appel céleste, nous sommes plus haut que les cieux. Notre relation avec Dieu est dans le sanctuaire, dans la lumière où il est, et pour cela il faut un souverain sacrificateur qui soit «saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, et élevé plus haut que les cieux».

Les sacrificateurs juifs étaient des hommes qui étaient dans l'infirmité; pour entrer dans le lieu très saint, ils ne nous auraient pas suffi. Il est nécessaire que nous ayons un souverain sacrificateur capable de nous maintenir dans le lieu où nous a placé la justice divine. Le sacrificateur doit être «saint, innocent, séparé des pécheurs;» c'est-à-dire que l'oeuvre de la sacrificature s'accomplit en dehors de la région où le péché se trouve, l'oeuvre de Christ sur la croix nous ayant amené dans cette région. Il est séparé des pécheurs: quant à son propre état, moralement, il fut toujours un nazaréen, mais il s'est mis lui-même à part comme nazaréen en rapport avec nous. Il est là où se rend le culte.

Les fautes sont mesurées par la place que nous occupons. En Israël, il était dit aux sacrificateurs: «Vous porterez l'iniquité du sanctuaire». Nous sommes tous sacrificateurs — il n'y a pas une caste séparée de sacrificateurs — et toutes nos fautes et nos manquements sont mesurés par la place où nous sommes. Cette place à laquelle nous appartenons, où nous rendons notre culte, et où se trouve, notre sacrificateur, est en dehors de la portée du péché. Lorsque de fait nous serons là, nous pourrons laisser aller librement nos pensées et nos sentiments; nous n'y aurons plus besoin de nos consciences. Maintenant, il nous faut veiller sur toute chose; mais là, il y a une pleine liberté avec Dieu, il peut y avoir avec lui, le plus libre, le plus entier abandon dans toutes nos pensées et tous nos sentiments.

L'autre chose par laquelle notre souverain Sacrificateur diffère des souverains sacrificateurs d'autrefois, est qu'il s'est offert lui-même, une fois pour toutes, non pour ses propres péchés, mais pour ceux du peuple — pour l'Eglise et pour ceux d'Israël. Il l'a fait une fois pour toutes, pleinement, finalement, — cela ne peut être répété. Une fois pour toujours, constitue le plein caractère du sacrifice de Christ. Cela nous donne une position très distincte. Amenés dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière, là où le sacrifice ne peut plus être répété, un sacrificateur se trouve là, en présence de Dieu, en vertu d'une condition inaltérable. Si Christ n'a pas porté et ôté nos péchés, ils ne le seront jamais. Son sang a été versé, il n'en a pas été seulement fait aspersion. Si vous avez été une fois sous l'aspersion du sang de Christ, quelque chose peut-il vous l'ôter? Son sang n'a-t-il pas toujours sa valeur. Je ne puis parler d'une nouvelle aspersion, si le sang n'a pas perdu sa valeur. Je puis avoir mes pieds lavés d'eau pour le renouvellement de la communion; mais quant à la personne, elle n'est plus jamais lavée de nouveau avec de l'eau, bien que les pieds aient souvent besoin d'être purifiés.

Dans trois cas, il y avait aspersion du sang en Israël: l'alliance, le lépreux et le sacrificateur (voyez Exode 24; Lévitique 14 et Exode 29). Dans le cas de l'alliance, l'aspersion eut lieu une fois pour toutes; elle n'a jamais été renouvelée, mais a été mise de côté pour faire place à une meilleure. Le lépreux et le sacrificateur recevaient l'aspersion une fois — elle n'était pas renouvelée. — On ne se replaçait pas sous la puissance de ce sang. «Si nous marchons dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière... le sang de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché». Cela ne change point du tout; c'est céleste dans son caractère; c'est purifier et rendre propre pour Dieu dans la lumière, et c'est éternel dans son efficacité. C'est une place où nous sommes introduits pour toujours.

Laissez-moi m'arrêter un moment pour vous demander: «Jusqu'à quel point avez-vous oublié cela? Jusqu'à quel point êtes-vous sur un terrain juif?» Cela se lie à «la pleine assurance de foi». Nous devons être purs avant d'être là, comme Dieu est dans la lumière. C'est quelque chose de tout à fait différent, si la question de mon état vient à surgir. Comment est-ce que j'arrive à cette place, dans la lumière? C'est par la croix. Mais si j'y viens par la croix, suis-je souillé ou non? Je suis amené en la présence de Dieu; mais je ne puis m'y trouver sans avoir été purifié. Christ est venu à nous quand nous étions dans nos péchés, autrement il n'y aurait pas d'espérance; mais c'est par la vertu de son sang que nous allons à Dieu. Comment y allez-vous — purifié ou non? Ne savons-nous pas si nous sommes purifiés ou non? Nous pouvons être ignorants de nous-mêmes, mais nous savons si nous sommes purifiés ou non. Le moyen par lequel nous entrons en la présence de Dieu, c'est en étant purifiés. C'est tout à fait différent de la position de ceux dont la marche était sur la terre — commettant un péché et en étant purifiés, en commettant un autre et étant purifiés de nouveau. Le fruit de la lumière est bonté, justice, vérité. Si nous sommes faits enfants de lumière, ce n'est pas pour diminuer la lumière, mais pour juger toutes choses par elle. Tel est l'effet d'être là.



## Chapitre 8

«Assis à la droite du trône de la majesté dans les cieux». Pourquoi est-il dit *assis*? Parce que, si tout ce qui était nécessaire pour nous a été fait, Christ n'a rien de plus à faire. Je ne parle pas de son oeuvre sacerdotale, mais de ce qu'il a fait pour ôter nos péchés. Il s'est assis, il se repose, n'ayant rien de plus à accomplir (chapitre 10). L'offrande a été présentée et ne peut être répétée.

(Versets 2, 3). Tout ce qui se rapporte à la sacrificature se fait dans le ciel même, mais l'offrande est une autre chose. Celui qui offrait amenait la victime, le sacrificateur recevait le sang et le portait dans le tabernacle. Au jour des propitiations, il y avait encore une autre chose; le sacrificateur avait à traverser tout par lui-même; ce n'était pas l'oeuvre d'intercession qu'il accomplissait, mais celle de représenter le peuple. Christ a pris cette place. Il pouvait dire: «Mes iniquités m'ont atteint», car il portait *nos* péchés. Nous ne pouvons jamais parler de porter nos péchés; Lui, qui n'en avait point, les a portés pour nous. Il était, à la fois, la victime et celui qui confessait tous les péchés. Ensuite, il accomplit son service sacerdotal et porte le sang dans le sanctuaire, s'étant offert lui-même à Dieu sans tache. Il fut «fait péché». Il s'offrit lui-même librement, et les péchés furent placés sur lui; en premier lieu, il prit la terrible coupe, puis il fit l'aspersion du sang. Mais sa sacrificature est tout entière dans le ciel (\*). Le tabernacle était sur la terre; il y avait un parvis qui l'entourait; être dans le parvis, c'était être hors du monde, mais non pas dans le ciel.

(\*) Tandis que le Saint Esprit déployait devant les Hébreux la sacrificature céleste, il y avait, sur la terre, une autre sacrificature qui, bien que n'étant plus reconnue de Dieu, continuait cependant. C'était un moment de transition. L'objet de l'épître n'était pas seulement de faire connaître aux saints les privilèges célestes dont ils jouissaient actuellement, mais de les inviter à sortir du camp. Ensuite eut lieu la destruction de Jérusalem: alors les événements eux-mêmes parlèrent dans le même sens. Mais nous pouvons voir que les Hébreux sont traités, dans cette épître, avec beaucoup de ménagements et conduits pas à pas, car la seule conclusion qui apparaisse encore est que la promesse d'une nouvelle alliance rend ancienne la première qui, par conséquent, est près de disparaître. Nous savons, par d'autres écritures, qu'en principe, la croix avait aboli l'ancienne alliance, et que le sang de Jésus a posé la base de la nouvelle.

Jésus fut élevé (Jean 12) pour attirer tous les hommes à lui. Rejeté par les Juifs, Dieu le présenta, lui, le Christ mort, pour être le centre d'attraction pour tout le monde. Lorsqu'il vint accomplir son service et sa mission sur la terre, il était envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël; mais lorsque je vois Christ crucifié, c'est pour le pécheur quel qu'il soit, et la croix me fait voir l'amour parfait pour le pécheur et la propitiation pour le péché — c'est la parfaite grâce. Ensuite, en vertu de son sang qui a été versé, il entre, par le voile déchiré, dans le lieu très-saint, et j'y entre moi-même, en esprit, dans la présence même de Dieu, — mais non pas sur la terre. Les choses terrestres étaient un type et une ombre des choses célestes; notre place, maintenant est dans le lieu très-saint.

Il n'y a nulle place pour l'ancienne alliance. On fait souvent une grande confusion par rapport à l'alliance de grâce et la loi. La loi fut donnée en Sinaï. Toutes les promesses furent données sans condition; mais lorsque les enfants d'Israël sortirent d'Egypte, c'était différent.

L'accomplissement de la promesse dépendait de leur obéissance, et tout prit fin parce qu'ils ne purent pas garder la loi. Pourquoi Dieu introduisit-il ce principe d'obéissance? Avec la promesse, il n'était nullement question de justice, mais lorsque la loi fut donnée, quelque chose ayant été exigé de l'homme, l'effet immédiat fut de faire ressortir le péché. Pourquoi la loi est-elle intervenue? Parce que nous sommes des créatures excessivement orgueilleuses, qui pensons pouvoir faire beaucoup.

La loi ne montrait pas ce que Dieu était, mais ce que l'homme devait être; et lorsqu'elle lui fut appliquée comme pierre de touche, elle manifesta le mal qui était en lui. Donnée à un pécheur pour lui dire ce qu'il devait être, c'était trop tard — il avait déjà manqué: le veau d'or fut érigé avant que les Israélites eussent reçu les paroles de la loi. Christ, au lieu d'exiger de l'homme, la justice, porte les péchés et opère la justice. Ce que nous avons en Christ est beaucoup plus que ce qu'exige la loi. La loi n'a jamais demandé qu'un homme donnât sa vie — bien moins encore que le Fils de Dieu mît la sienne. Il a glorifié Dieu là où Dieu avait été déshonoré, non pas seulement en marchant justement sur la terre; mais en lui Dieu a été glorifié.

Supposez que Dieu eût exercé le jugement en justice sur l'homme à cause du péché, où aurait été l'amour? Et s'il avait passé par-dessus les péchés, sans les juger, où aurait été la justice? Il y a eu un amour indicible et infini envers les pauvres pécheurs, et une justice infinie envers Dieu. C'en est fait du terrain entier de l'alliance de Sinäi — nous sommes morts sous elle; elle ne peut aller plus loin. La loi place l'homme sous la responsabilité. Vous placez-vous sur le terrain de votre responsabilité? alors vous êtes perdus.

C'est là toute la question des deux arbres dans le jardin d'Eden — la vie et la responsabilité. Christ, comme homme, a pris l'arbre du bien et du mal, — la responsabilité, — et sous elle, il est mort. Il s'est placé sous l'un et nous a donné l'autre, car il est la vie.

Ainsi, dans le chapitre 8, il y a une toute nouvelle alliance et elle rend ancienne la première. Selon la lettre, elle est traitée avec la maison d'Israël. Mais, en outre, il y a la grâce. Ce n'est pas: «je ne me souviendrai plus», mais: «je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés et de leurs iniquités». Il ne s'en souviendra absolument plus. C'est là notre place. Si une alliance est faite avec l'homme, c'est sa ruine certaine; parce que sa justice est exigée, il faut qu'il la garde, cette alliance. Mais ici, Dieu dit: «Je mettrai mes lois dans leurs entendements». Si un homme est placé sous l'ancienne alliance, il y a un «si» — si tu gardes. Mais sous la nouvelle, il n'y a point de «si». Cette alliance de la lettre est faite avec Israël, non avec nous, mais nous en avons le bénéfice: «Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui est répandu pour plusieurs». C'était abolir, par la mort, l'infraction à toute obligation. Israël n'ayant pas accepté la bénédiction, Dieu a introduit l'Eglise, et le Médiateur de la nouvelle alliance est monté en haut. Nous sommes associés maintenant avec le Médiateur, mais bientôt Israël entrera dans la nouvelle alliance. Paul en était le ministre, non de la lettre, ce qui ne se pouvait pas, mais de l'esprit. Les enfants d'Israël n'auront pas besoin de ministre de la nouvelle alliance, car chacun la connaîtra lorsque Dieu l'écrira dans leurs coeurs; et, en le faisant, Dieu (en parlant avec toute révérence) sera leur ministre. Nous ne l'avons pas selon

la lettre, mais selon l'esprit, et ainsi nous en possédons toute la valeur, parce que le Médiateur de cette alliance est devenu notre vie, — nos péchés sont pardonnés, — nous sommes associés avec le Médiateur. Il est notre vie et nous jouissons, au dedans du voile, de toutes les bénédictions de la nouvelle alliance. Nous les avons toutes, pour cette raison même qu'elle n'a pu avoir son exécution avec le peuple pour qui elle était faite.

Voici maintenant la question qui se pose: Jusqu'à quel point sommes-nous sur ce terrain? Jusqu'à quel point votre foi a-t-elle saisi le fait que Christ a réglé tout ce qui était contre nous, et qu'il est entré au dedans du voile, parce que tous nos péchés ont été ôtés? La vraie lumière luit maintenant; cela ne pouvait être dit aussi longtemps qu'il y avait un voile et une sacrificature terrestre.

Pouvez-vous demeurer en la présence de Dieu sans voile, sachant que plus la lumière luit sur vous, plus il est évident qu'il n'y a pas une tache sur vous?

## Chapitre 9

Dans le chapitre précédent, l'apôtre a touché un point très important pour les Hébreux, et aussi pour chacun de nous, c'est-à-dire les deux alliances. La première, faite à Sinaï, avait un caractère très distinct en ce qu'elle exigeait de l'homme la justice, et, par conséquent, enfantait «pour la servitude» (Galates 4: 24).

Ce qui distinguait la loi comme alliance, c'est qu'au lieu de la promesse, elle présentait la bénédiction sur le fondement de l'obéissance. Le caractère distinctif des dix commandements était qu'ils demandaient l'obéissance: «Tu feras ceci, tu ne feras pas cela», voilà ce qu'elle dit: il n'est pas question de nouvelle nature. Or, il nous est dit: «Sans la sainteté, personne ne verra le Seigneur». Il ne s'agit pas de savoir comment on obtient la sainteté: la nouvelle nature désirera obéir, mais c'est une chose autre que la justice provenant de l'obéissance. La nature de Dieu est sainte. Je ne parle pas de l'obéissance envers Dieu, mais de sa nature qui est sainte, et, pour être saints, nous devons avoir une nouvelle nature. La loi montrait bien Dieu comme étant saint, mais la condition de la loi était: «Si vous obéissez à ma voix»; ainsi les promesses de Dieu sont liées, sous la loi, à l'obéissance de l'homme. Cette alliance-là est maintenant entièrement mise de côté. Nous sommes appelés à l'obéissance, et nous sommes sanctifiés pour l'obéissance, mais ce n'est pas la même chose qu'être placés sous des conditions. La nouvelle alliance a rendu vieille la première, et Dieu a établi une nouvelle alliance avec Israël et Juda, mais non selon celle qu'il avait faite avec leurs pères, lorsqu'il les tira d'Egypte.

On peut dire que, dans le chapitre 9, l'apôtre insiste sur ce que sont les conditions de la nouvelle alliance. Si l'ancienne avait été parfaite, Dieu n'en aurait pas introduit une nouvelle. Dieu ne voulait pas que l'homme eût la bénédiction sur ce terrain, et pourquoi? Parce qu'il avait éprouvé l'homme et l'avait trouvé incapable de produire aucun bien. S'il s'agit d'être sur le terrain de ma justice, je ne puis avoir aucune bénédiction. L'homme doit être convaincu qu'il n'y a en lui aucun bien. Il ne peut se placer sur ce terrain de la justice qu'avec la prétention orgueilleuse de son coeur de pouvoir l'acquérir. Mais maintenant, le principe d'exiger quelque

chose de l'homme est entièrement mis de côté, et ceux qui connaissent le principe de Dieu, savent que c'est seulement dans l'orgueil de son coeur naturel, que l'homme peut prétendre être béni de cette manière.

A moins que la grâce, et la grâce seule, ne pose un nouveau fondement, il n'y a absolument aucune espérance. Mais maintenant Dieu a introduit une chose nouvelle; il a indiqué dans les sacrifices de taureaux, de boucs, etc., un autre moyen d'être béni. Au lieu d'approcher de Dieu sur le pied que l'on est pur, on doit venir à lui en étant purifié du péché. Mais il était impossible que ces sacrifices ôtassent les péchés. La conscience n'était pas soulagée par ces observances cérémonielles qui n'étaient que des ombres et non l'image même des choses à venir. Elles ne faisaient que préfigurer le moyen d'approcher. On le voit, en ce que, outre le jour des propitiations, des sacrifices continuels étaient nécessaires pour garder purs les Israélites. Mais on ne venait pas à Dieu, sauf dans le sens où il dit: «Je vous ai portés sur des ailes d'aigle, et vous ai amenés à moi». C'est Christ qui est mort, le Juste pour les injustes, «afin de nous amener à Dieu». Dans le service du tabernacle, le peuple, ni même les sacrificateurs, ne pouvaient approcher. Nadab et Abihu prirent du feu étranger et offrirent celui qui n'avait pas été pris de l'holocauste; alors Dieu dit: Aaron n'entrera pas en tout temps dans le lieu saint, en dedans du voile. Ce n'était qu'au jour des propitiations que le souverain sacrificateur seul pouvait y entrer enveloppé de nuages d'encens.

En ce temps-là, il y avait bien une révélation de la part de Dieu, mais non une révélation de Dieu lui-même. Salomon avait dit: «L'Eternel a dit qu'il habiterait dans l'obscurité profonde». Moïse pouvait bien entrer sans voile en la présence de Dieu. Lorsqu'il en sortait, il mettait un voile sur sa face, mais quand il entrait, il l'ôtait. Moïse, comme médiateur, type de Christ, représentait la nation devant Dieu, mais la figure s'arrêtait là, et nous voyons Aaron qui ne pouvait entrer qu'une fois l'année. Son oeuvre s'accomplissait derrière le voile. Dieu pouvait bien donner aux Israélites des révélations touchant lui-même, mais jamais leurs consciences ne pouvaient se trouver purifiées en la présence de Dieu. Il y avait un voile non déchiré entre Dieu et le peuple et les sacrificateurs.

Il est très important de noter cela, à cause du principe qui met en contraste notre position et celle des Juifs. Nous sommes en la présence de Dieu, et nous y sommes toujours, — c'est le terrain chrétien, — eux n'y étaient jamais. Une purification journalière nous est nécessaire aussi, sans doute; mais, cependant, nous sommes toujours en la présence de Dieu, et c'est une chose bien peu réalisée actuellement par le peuple de Dieu. «Si nous marchons dans la lumière, comme lui-même est dans la lumière», est-il dit. L'oeuvre est accomplie une fois pour toutes, et nous sommes approchés en vertu de cette oeuvre, et si nous ne sommes pas là par cette oeuvre, nous n'y serons jamais. Je parle ici de Dieu ayant égard à la propitiation, et de notre position en la présence de Dieu, et non point de notre relation d'enfants avec le Père. Nos sentiments peuvent varier de jour en jour, mais notre position devant Dieu ne change jamais en Christ. Et si nous rejetons ce seul sacrifice pour le péché, il n'y en a point d'autre.

(Versets 3 et suivants). Personne ne pouvait entrer au dedans du second voile. La raison divine qui nous en est donnée est: «L'Esprit Saint indiquant ceci: le chemin des lieux saints n'a

pas encore été manifesté». Le voile montrait que le peuple ne pouvait pas approcher de Dieu. Dieu pouvait leur donner des lois, les punir s'ils les enfreignaient, les rendre capables de s'attendre à lui, mais ils ne pouvaient s'approcher. S'il s'agit d'être en sa présence, je dois venir là où il est. En sa présence, le péché n'est pas mesuré par la transgression, mais par ce qu'il est: — «dans la lumière, comme il est dans la lumière». «Vous étiez ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur». Le peuple de Dieu est maintenant amené devant lui dans la lumière, et toujours là; c'est là que Dieu l'a placé par la foi; il ne s'agit pas de nos sentiments. Aussi longtemps que subsistait le premier tabernacle, cela n'avait pas été du tout manifesté. Dieu se cachait (Esaïe 45: 15). Dès que le voile est enlevé, Dieu introduit les gentils aussi bien que les Juifs, mais la nature même des sacrifices excluait la pensée d'une rédemption éternelle. Leur répétition montrait que le péché était là, sans cela ils n'auraient pas été répétés. L'unique sacrifice pour les péchés ayant été offert, montre que les péchés ont été entièrement ôtés. La nature de ces sacrifices ne révélait jamais Dieu, et ne rendait jamais la conscience parfaite.

Il y a ici une autre chose pratique à remarquer. Il n'est pas dit seulement que le péché est ôté, mais que la conscience est parfaite; plus de conscience de péchés (non de pécher), c'est la même chose qu'une conscience parfaite. Nous avons tous une conscience de pécher, mais si j'ai la conscience de péchés, je ne puis venir à Dieu; comme Adam, je me cache de devant lui. Nous n'avons pas seulement ici le péché ôté de devant Dieu, mais aussi ôté de la conscience. Plusieurs reconnaissent bien la première chose, mais pensent, quant à la seconde, qu'ils ont besoin de pardon répété, de répétition de purification par le sang. Comment le péché a-t-il pu être ôté? Uniquement par les souffrances de Christ. Christ doit-il donc souffrir de nouveau?

Il y avait de la piété dans les saints de l'Ancien Testament, et la piété est une bonne chose, mais il n'y avait jamais une conscience purifiée. Jamais nous ne trouvons chez la plus pieuse personne sous la loi, le sentiment d'être en la présence de Dieu. Le souverain sacrificateur entrait une fois par an au dedans du voile, enveloppé de nuages d'encens; mais, maintenant, le chemin des lieux saints a été manifesté, le voile a été entièrement déchiré du haut jusqu'en bas, et la conscience est parfaite comme la lumière dans laquelle nous sommes.

(Verset 7). Sous l'ancienne alliance, c'étaient seulement les «péchés d'ignorance» qui étaient pardonnés; mais, maintenant, Dieu va à la source même chez l'homme. L'ancienne alliance agissait avec l'homme sur le pied de l'obéissance, maintenant Dieu amène le pécheur lui-même dans une nouvelle condition devant lui. L'ancienne alliance était un remède partiel avec la déclaration que le peuple ne pouvait pas venir en la présence de Dieu. C'était un témoignage pour Dieu, mais à présent, une chose nouvelle est manifestée — ce n'est pas de réparer ce qui est vieux — ce qui avait lieu sous l'ancienne alliance dans son caractère de remède partiel, mais une chose entièrement nouvelle: Dieu donne une nouvelle nature en Christ. Le système juif n'avait pas de provision pour les grands péchés; ainsi le psalmiste dit: «Garde ton serviteur des péchés commis avec fierté» (Psaumes 19: 13; comparez Nombres

15: 30-36). C'était une provision pour le vieil homme sans la vue de Dieu, au lieu que maintenant l'homme est amené parfait, dans une nouvelle nature, en la présence de Dieu.

(Verset 10). Certaines choses étaient imposées aux Israélites jusqu'au temps du redressement. Christ est venu «souverain sacrificateur des biens à venir». A quoi cela se rapporte-t-il? Quelques-uns trouvent une difficulté dans l'expression «les biens à venir», se demandant si cela se rapporte à ce qui était à venir pour les Juifs, alors que le tabernacle était debout, ou si c'est à ce qui est maintenant à venir. Je crois que cela se rapporte aux deux. Tout était nouveau en Christ, et était à venir sur un nouveau fondement. La base est posée pour l'entière et parfaite réconciliation de l'homme avec Dieu.

En Romains 3, Dieu montre sa justice à l'égard du support des péchés précédents, etc. La justice ne fut jamais révélée sous la loi — Dieu supportait les choses, mais il n'y avait aucune manifestation de la justice. Maintenant, «il montre sa justice». Elle a été révélée, quand la propitiation fut faite. Aussitôt il y a un autre terrain que celui de la promesse donnée à ceux qui marchent par la foi, comme Abraham. Il n'était pas question de venir en la présence de Dieu. L'ancienne alliance était sur l'ancien terrain, la nouvelle se place sur un terrain nouveau. L'oeuvre et le sang de Christ ne sont pas la provision pour les péchés du vieil homme, mais pour rendre parfaite la conscience du nouvel homme, afin de le placer en la présence de Dieu. Nous ne pourrions pas être en cette présence si nous avons une seule tache sur nous; mais, n'en ayant aucune, nous sommes amenés dans le ciel même. Christ est entré une fois pour toutes dans les lieux saints (verset 12). Il n'y est pas entré pour en ressortir et y rentrer, mais, par la vertu de son propre sang, il y est entré une fois pour toutes. Dieu en voyant le sang ne peut voir le péché. Il n'est pas question de mon appréciation de ce sang, mais la conscience se repose sur la valeur que Dieu y trouve. «Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus». Mon coeur peut désirer de l'apprécier davantage, mais la question est: Comment puis-je me trouver en la présence de Dieu sans une seule tache? Dieu regarde au sang de Christ, et il ne peut alors regarder au péché, sans cela il n'y aurait pas de valeur dans le sang. Où est le sang? Il a été présenté à Dieu, non à l'homme, et Dieu l'a accepté. Il est impossible que Dieu impute au croyant un seul péché; ce serait mépriser le sang de Christ.

Une autre chose est que cela subsiste à toujours. Qu'est-ce que la foi? C'est penser comme Dieu pense. Si je dis que Christ est entré, une fois pour toutes, avec son propre sang, cela peut-il jamais cesser? Non; et alors je ne puis cesser d'être parfait; Christ a accompli l'oeuvre pour toujours, ou bien il ne l'a pas accomplie du tout. Une autre parole donne aussi à son oeuvre cette grande puissance, c'est: «Ayant obtenu une rédemption éternelle», et c'est «une fois pour toutes». Combien doit-elle durer? A jamais. Il n'y a pas seulement purification, mais aussi rédemption. Il m'a pris de la place où j'étais et m'a amené en la présence de Dieu — et m'a rendu propre à y être pour toujours. M'y aurait-il amené dans un état souillé? Tandis que le voile subsistait, je ne pouvais pas être amené dans la présence de Dieu; mais maintenant, c'est l'oeuvre de Christ qui m'y place. M'y a-t-il placé dans un état qui ne conviendrait pas? C'est impossible. Il nous a «obtenu une rédemption éternelle», lui «qui, par l'Esprit éternel, s'est offert lui-même à Dieu sans tache». Nous trouvons ici, d'abord, sa propre

et parfaite volonté dans cette oeuvre. Il s'est offert lui-même; non seulement il dit: «Voici, je viens pour faire, ô Dieu, ta volonté», mais, ici, rempli du Saint Esprit, il s'offre lui-même. Christ étant devenu un homme, fut obéissant en toutes choses; mais il y avait une autre chose, il vint offrir un sacrifice. Comme victime, il était un homme sans tache, et s'offrir en sacrifice était son acte propre; il l'a fait par l'Esprit éternel. Le point en question ici, n'est pas que les péchés ont été mis sur lui, mais qu'il s'est offert lui-même, afin que toute la question du bien et du mal fût réglée en lui dans la présence de Dieu. Il s'est offert lui-même à Dieu, pour que Dieu fit de lui ce qu'il voudrait; pour le faire malédiction s'il le voulait, et il a été fait malédiction; cependant, c'était sa volonté de prendre cette place.

L'homme avait besoin de rédemption (verset 12), et non pas seulement d'une légère purification. La rédemption consistait à nous tirer de la condition où nous étions. La gloire de Dieu demandait à être maintenue là où Dieu avait été déshonoré. L'homme était ici dans un état de rébellion et en même temps de ruine, sous la puissance de Satan, et lui, Christ, devait souffrir afin que Dieu fût glorifié, — et il s'est offert lui-même. Il l'a fait par la puissance de l'Esprit éternel. Il y avait en lui, comme homme, une énergie divine, non pas un simple sentiment, — et, de plus, il était «sans tâche» lorsqu'il fut éprouvé même jusqu'à la mort. Il était devenu un holocauste parfait, d'agréable odeur à Dieu. Chaque mouvement de sa volonté était pur; la pureté était dans toutes ses pensées, dans tous ses actes, et ce fut sans hésiter qu'il s'offrit lui-même pour être fait même cette chose haïssable — le péché. Il voulut être fait péché, être fait malédiction, même jusqu'à la mort; il s'offrit sans réserve. «Il a été fait péché pour nous,» mais il s'était donné pour cela, et c'est pourquoi c'était un parfum d'agréable odeur. Aucune offrande pour le péché n'était d'agréable odeur à Dieu: le mot employé pour indiquer que ces offrandes étaient consumées, n'est pas le même que lorsqu'il s'agit de l'holocauste. Pour l'offrande pour le péché, le mot signifie simplement brûler, dans l'autre cas, c'est faire fumer ou brûler l'encens. Cela ne lui était pas imposé, mais s'étant offert lui-même, il est devenu tel. Durant toute sa vie, il n'a pas connu le péché, mais, sur la croix, le péché fut mis sur lui, et à cause de cela, il passa par la mort — la mort, les gages du péché. Voilà pourquoi, quand il est parlé du sang, il est dit: «Combien plus le sang du Christ». Il y a deux choses: la personne qui s'offre elle-même, et la preuve de sa mort pour le péché — le sang qui est la preuve de la mort. Il y a journallement une purification, un lavage, mais c'est avec l'eau, et non pas pour être pardonné devant Dieu: que le Père pardonne est une autre chose. «Sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission». Combien cela montre clairement que, si la rémission n'est pas faite par cela, elle ne le sera jamais; car le sang ne peut être versé une seconde fois. «Purifiera-t-il votre conscience des oeuvres mortes, pour que vous serviez le Dieu vivant;» nous revenons ici à la conscience. Et ensuite, nous avons «l'héritage éternel» (versets 14, 15), où il s'agit, de nouveau, de perpétuité.

Au verset 13, il est fait allusion à deux choses et non pas sans distinction; premièrement, au grand jour des propitiations, lorsqu'on offrait le sang de taureaux et de boucs, et, secondement, à la génisse rousse qui était pour la purification journalière, en vue de la communion. Cette dernière était faite une fois, la première se faisait une fois par an et se

répétait d'année en année. Le sang de la victime était porté dans le lieu très-saint, et le corps brûlé hors du camp, ce qui signifiait que c'en était fini avec le judaïsme. Israël était le camp. Il avait une religion charnelle — la chair en rapport avec Dieu, ces deux ne pouvaient jamais être d'accord. Aussi tout ce système n'était-il établi que pour éprouver l'homme. Ici donc, le sang était porté au dedans du voile, et le bouc azazel emportait dans le désert, les péchés confessés sur sa tête. Ainsi les péchés étaient ôtés. Maintenant, notre place est au dedans du voile, en vertu du sang, et le péché est ôté. Le type nous montre que c'est là notre place. La «génisse» était destinée à faire l'aspersion sur celui qui était souillé, non point une aspersion avec du sang, mais avec de l'eau et quelque chose qui était en rapport avec le sang, savoir les cendres de l'animal (voyez Nombres 19). La génisse que l'on prenait dans ce but devait n'avoir jamais porté le joug; un homme pur devait l'égorger et faire sept fois aspersion du sang devant Dieu. La valeur du sang est toujours en la présence de Dieu, mais une personne souillée par l'attouchement d'un mort ne peut s'y trouver. Les cendres de la génisse devaient être mises dans de l'eau vive; elles montraient que le péché avait été consumé dans le sacrifice offert depuis longtemps. Les choses dans lesquelles nous avons manqué sont les mêmes pour lesquelles Christ est mort, et le Saint Esprit (l'eau vive) apporte à la conscience le sentiment de cette souillure pour laquelle Christ est mort, et qu'il a ôtée. Cela me fait beaucoup plus sentir le péché, tout en me montrant que tout a été ôté. Ce qui m'occupe n'est pas tant la culpabilité que ce qu'il y a de terrible dans le péché. Il y a donc une nouvelle aspersion avec de l'eau, non avec le sang; une nouvelle aspersion du sang mettrait en question la permanence de sa valeur. Le Saint Esprit apporte à ma conscience et à mon cœur la valeur de la mort de Christ, et ainsi la communion, qui est interrompue même par une pensée coupable, se trouve rétablie.

Il y a deux exemples de l'aspersion du sang faite une fois pour toutes: le cas du sacrificateur et celui du lépreux. La marche entière et toutes les pensées sont consacrées à Dieu selon la valeur du sang de Christ (Exode 29: 20; Lévitique 14: 14). Or cette valeur ne se perd jamais. Si je ne marche pas selon la valeur du sang de Christ, le Saint Esprit vient me rappeler que mon péché a réduit Christ en cendres, et j'ai ainsi un beaucoup plus profond sentiment du péché. Nous voyons que nous nous sommes laissés entraîner par ce qui a attiré la colère de Dieu, et par ce qui a causé l'agonie de Christ.

«Pour que vous serviez le Dieu vivant» (verset 14). Sous l'ancienne alliance, l'obéissance était requise de l'homme dans sa nature adamique; un voile était devant Dieu, l'homme était en dehors — et il devait y rester. Les sacrifices étaient une provision temporaire pour maintenir les relations avec Dieu, mais on n'approchait pas de Dieu. Christ, comme souverain sacrificateur des biens à venir, amène le nouvel homme, pour toujours, en la présence de Dieu. Le voile est déchiré, et, devant Dieu, se trouve un homme ressuscité avec la puissance de purifier. Telle est la perfection de la place dans laquelle nous sommes établis, et tout ce qui n'y convient pas est jugé selon cette place.

(Versets 16, 17). Le mot «testament» est bien employé dans ces deux versets. Voir cela facilite l'intelligence du passage. Partout ailleurs, lisez «alliance».



Nous avons donc ici une chose de la vie ordinaire qui nous est présentée pour expliquer la mort de Christ. En mourant, il nous a laissé toute la bénédiction — elle nous est venue directement dans toute sa puissance. Nous sommes affranchis une fois pour toutes par sa mort. Rien ne peut altérer cette bénédiction. Les bénédictions de la nouvelle alliance sont devenues valables ou ont été validées après sa mort.

La première alliance doit devenir ancienne pour qu'il puisse y en avoir une nouvelle; l'introduction de la nouvelle renferme en soi la mort. Dans cette épître, nous avons très peu de chose concernant l'oeuvre de Christ sous son aspect d'humiliation. Au premier chapitre, cette partie est introduite en rapport avec sa personne divine, qui, «ayant fait, par lui-même, la purification des péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux». La purification des péchés est mentionnée en passant, et ensuite il nous est parlé de sa gloire en haut. Les sujets traités surtout dans les Hébreux, sont la bénédiction et la félicité attachées au sacrifice de Christ, son exaltation et l'honneur qui lui est conféré. La valeur du sang de Christ nous est présentée ici sous trois aspects. En premier lieu, c'était le sceau de l'alliance, en rapport avec le fait qu'il est offert à Dieu. C'est aussi ce qui eut lieu en rapport avec l'alliance traitée avec Abraham (Genèse 15). Une personne se liant, par la mort, de la manière la plus solennelle, passe à travers les parties des victimes offertes en sacrifice. Le sang était le sceau du sacrifice. Ensuite, il purifie, et, troisièmement, il est versé pour la rémission des péchés.

Premièrement, nous avons la sanction de l'alliance par le sang. Une autre chose, qui s'y rattache étroitement, était la consécration par le sang. Il était fait aspersion du sang sur le lépreux pour sa purification, et sur les sacrificateurs pour leur consécration. L'alliance scellée et le peuple lié à cette alliance par le sang, puis le lépreux et les sacrificateurs, tels sont les trois cas dans lesquels nous trouvons l'aspersion du sang sur les personnes. Il faut que le sang, la puissance de la mort, soit introduit, sans quoi il y a une entière séparation d'avec Dieu. La merveilleuse efficacité du sang de Christ vient de ce qu'il introduit la mort; ceux qui sont séparés de Dieu lui sont ramenés par la mort de Christ. «Vous qui étiez loin, vous avez été approchés par le sang du Christ». Le sang est une figure représentant que la vie est ôtée. Le sang étant versé, l'être entier de l'homme est brisé; et l'agonie de l'âme de Christ sur la croix était la séparation d'avec Dieu: «Mon Dieu, mon Dieu! pourquoi m'as-tu abandonné?» Les conséquences en sont des plus importantes pour nous. Où est l'homme avec toute sa volonté perverse, avec tout son péché, s'il est mort? C'en est fait de tout. «Celui qui est mort est quitte du péché». C'est une cessation absolue, cessation de tout l'être et de toute la volonté dans ce que l'homme était comme pécheur. Christ a pris cette place pour moi. Caïn et Abel, semble-t-il, étaient également propres à obtenir la bénédiction, mais chez l'un, la foi n'existait pas, il ne reconnaissait pas que la mort était intervenue entre l'homme et Dieu. Aussi longtemps qu'un homme cherche quelque bien en lui-même, il ne se voit pas comme mort. Cherchez-vous un homme mort ou un homme vivant? Vous attendez du fruit d'un homme vivant, et vous ne vous reconnaissez pas comme mort, si vous cherchez du fruit en vous-même. Si je suis mort, je ne chercherai pas à savoir si je suis mort ou vivant. Abel vint à Dieu avec un sacrifice de bêtes tuées. Il avait la foi. Nous ignorons comment il apprit cela, mais nous savons que la mort

était intervenue, puisque l'homme fut revêtu de peaux d'animaux. C'est, en figure, ce qui fait notre paix. «Celui qui est mort est quitte du péché». Aussi longtemps que Christ était vivant sur la terre, rien n'était encore fait pour l'homme, quant à l'abolition du péché. «A moins que le grain de blé tombant en terre, ne meure, il demeure seul». Tout ce qui était ainsi démontré, c'est que, dans son état naturel, l'homme ne pouvait être réconcilié avec Dieu.

La première alliance ne fut pas inaugurée sans l'aspersion du sang, mais c'était pour placer le peuple sous la menace de mort. C'est comme s'il lui avait été dit: Si vous n'obéissez pas, tout est perdu (Jérémie 34: 16-20). Si les Israélites n'obéissaient pas, la mort devait être leur partage, parce qu'ils avaient promis l'obéissance et avaient scellé leur promesse en se plaçant sous l'aspersion du sang. Dans le cas d'Abraham (Genèse 15), Dieu lui avait fait une promesse, et l'avait scellée par la mort en passant entre les victimes divisées. La question de justice parmi des hommes vivants était soulevée par la loi. Il y avait diverses figures qui montraient qu'il fallait que la mort intervînt, mais l'obéissance était la règle, et par conséquent il n'y avait rien que manquement. Mais à travers tout on voit ce principe: il faut le sang. Maintenant, sous la grâce, nous voyons le péché entièrement aboli. Si nous étions morts, le jugement aurait dû nous atteindre; mais Christ ayant été manifesté et ayant porté le jugement pour nous, nous sommes entièrement affranchis de tout ce que nous avons à craindre. Lorsque Dieu fit cette alliance, il lui donna pour sanction l'aspersion du sang. Mais l'aspersion du sang ne fut pas faite pour Aaron lui-même; il était le type de Christ, qui n'avait pas besoin d'être consacré par le sang, mais qui a porté le sang au dedans du voile pour d'autres.

On voit ensuite l'aspersion faite sur les vaisseaux du tabernacle. C'est la purification et non le pardon. «Presque toutes choses sont purifiées par du sang, selon la loi;» il n'est pas dit toutes choses, parce qu'il y a une purification par l'eau qui n'est pas en rapport avec l'effusion du sang. Du côté percé de Christ sortirent du sang et de l'eau, représentant l'efficacité de la grâce qui expie et purifie. Un homme ne peut être purifié moralement sans la mort; la mort est nécessaire. C'est du côté de Christ mort que l'eau est sortie. L'eau représente la purification par l'Esprit, par le moyen de la Parole. Mais la mort est nécessaire. Il ne s'agit pas de purifier le vieil homme vivant, le vieil homme est mis à mort — je ne le reconnais pas comme vivant, mais il y a quelque chose qui vous appartient, qui doit être mortifié et tenu dans la mort, ce sont vos membres qui sont sur la terre. Le fondement de la purification est posé; c'est le sang de la génisse dont il est fait aspersion, sept fois, devant la porte du tabernacle; mais l'eau est la figure employée pour indiquer le moyen de la purification: «le lavage d'eau par la Parole». «Vous êtes déjà nets par la parole que je vous ai dite» (Ephésiens 5; Jean 15). Tenez-vous vous-mêmes pour morts et comme ayant la puissance de la vie en Christ. En dehors de Christ, je n'ai ni vie, ni justice, je n'ai rien. Si je regarde à l'eau pour être purifié ou pour quoi que ce soit, je dois y entrer par la mort, alors il faut de la foi. Si je regarde à moi-même comme à un homme vivant dans le monde, je vois que ma volonté agit et, par conséquent, je ne suis pas réellement mort. Si je me mets à m'enquérir, à chercher des pourquoi, je ne marche pas par la foi. J'ai à me compter pour mort — c'est la foi. Nous ne pouvons mortifier nos membres avant d'avoir pu dire: Je suis mort. Si le vieil homme n'est pas

mort, il est péché. Il n'y avait d'abolition du péché que par la mort — la vie ôtée. «Sans *effusion* de sang, il n'y a pas de rémission», — il ne dit pas ici: sans *aspersion* de sang. Il faut que le châtiment soit appliqué à Celui qui a pris le péché sur lui. Dans la rémission des péchés se trouve compris le caractère de Dieu tout entier, sa majesté, sa gloire. Si Dieu n'agit pas envers le péché comme péché, il n'y a pas de justice — ce serait de l'indifférence. Il faut qu'il y ait souffrance pour le péché, et alors, quant à la mort, j'en suis quitte.

La rémission n'est pas en rapport avec l'aspersion et cela est important à deux points de vue: premièrement, il y avait une souffrance effective sous les conséquences du péché; et, en second lieu, la chose ne pouvait avoir lieu qu'une fois. Elle a été faite une fois pour toutes, et si je n'ai point par elle un pardon parfait de mes péchés, je ne l'aurai jamais. L'effusion du sang n'aura pas lieu de nouveau. Nous apprenons à apprécier toujours mieux la valeur du sang, mais l'oeuvre de Christ a une valeur parfaite dans laquelle les anges désirent regarder. La chose par laquelle j'ai la rémission ne peut plus jamais être refaite. L'eau n'a d'importance que pour autant qu'elle lave (il est parlé de laver et de faire aspersion); il n'en est pas ainsi du sang; celui-ci devait être présenté à Dieu, le juge offensé. L'efficace du sang est en dehors de nous-mêmes. Par rapport à l'homme, le sang le purifie une fois pour toutes, mais ce n'est pas tout; le sang a une efficace en lui-même, comme étant l'expression du jugement pour le péché, et dit à Dieu que le jugement a été subi et que le péché est ôté. Dieu dit: «Je verrai le sang et je passerai par-dessus». Cela est tout à fait distinct de l'application personnelle dans la purification. Il y a en elle une valeur spéciale pour l'homme, parce que lorsqu'un homme a été nettoyé, il n'aime pas à être sali, tandis que quelqu'un qui n'est pas purifié ne se soucie point d'être sali. Il est vrai que, lorsqu'il s'agit de l'eau, si quelqu'un a été régénéré par la Parole, c'est une chose faite pour toujours, faite une fois pour toutes; cependant outre cela, nous avons constamment besoin du lavage des pieds. Mais il n'y a pas de nouvelle présentation du sang à Dieu — point de nouvelle «effusion de sang». Il y a un accroissement de recherche spirituelle qui nous est nécessaire pour mieux connaître la valeur du sang de Christ, mais cela n'est point nécessaire à Dieu. Il en connaît toute la valeur.

(Verset 21). Trois choses se faisaient le jour des propitiations. Le sang était mis sur le propitiatoire, représentant Christ entré dans le ciel après avoir fait la propitiation pour les péchés, fondement sur lequel nous pouvons évangéliser tout le monde. Cela se rattachait au lot qui était pour l'Eternel (lisez Lévitique 16: 9, 15). La mort de Christ a glorifié Dieu, qu'il y ait une âme ou des milliers d'âmes de sauvées.

Tout était, par le péché, dans la plus entière confusion. Quelle espèce de monde est celui-ci? Où est la justice? où est l'amour? Quelle folie dans l'incrédulité! Comment l'homme résoudra-t-il, sans Dieu, le problème de toute la misère qui nous entoure? Où verrons-nous la bonté de Dieu? Comment pourrait-elle être expliquée sans Christ? L'indifférence à l'égard du péché n'est pas l'amour. Les hommes cherchent à se persuader que Dieu sera indifférent au péché. Mais lorsque je vois le jugement de Dieu sur Christ à cause du péché, je vois jusqu'au fond du coeur de Dieu, — sa justice est satisfaite, et, qui plus est, il peut se reposer dans son

amour. Et si vous venez à Dieu comme un pécheur, et vous reposez en Christ, c'est la gloire de Dieu de vous voir là à cause du sang.

«Les choses célestes purifiées par de meilleurs sacrifices». Satan et ses anges sont là, et elles ont besoin d'être purifiées. Cette purification n'est pas la rémission. Il faut tout autant que la maison de Dieu soit purifiée, qu'il faut que son peuple soit justifié (comparez Colossiens 1).

Les péchés particuliers du peuple étaient confessés sur le bouc azazel. C'était la substitution (verset 26). Il y a une valeur perpétuelle dans le sacrifice de Christ. Il a souffert une fois pour toutes. Cette souffrance n'était pas le simple fait de la mort. L'agonie de son âme quand il s'écriait: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné», était beaucoup plus profonde que la séparation de l'âme d'avec le corps. La mort était les gages du péché, mais la colère de Dieu était versée sur Christ contre le péché. La mort, pour Christ, n'était pas simplement sortir du corps pour aller dans le paradis. Il payait les gages du péché, mais, en outre, subissait la colère. Or cela ne peut plus avoir lieu. Il est entré une fois pour toutes dans les lieux saints. S'il y était entré plusieurs fois, il aurait dû souffrir plusieurs fois. «Mais celui-ci, ayant offert un seul sacrifice pour les péchés, s'est assis à perpétuité à la droite de Dieu». Je ne puis subsister en la présence de Dieu autrement que par le sacrifice de Christ, qui ne peut jamais être renouvelé. Il a aboli le péché, pourquoi souffrirait-il de nouveau? Il l'a aboli selon la gloire de Dieu.

«En la consommation des siècles, il a été manifesté une fois». Cela peut sembler étrange en voyant combien de siècles se sont passés depuis qu'il est venu; mais cela ne veut pas dire chronologiquement, cela a été la fin de différentes périodes. Jusqu'à ce temps, Dieu avait fait l'épreuve de l'homme comme vivant dans ce monde. Cela est terminé, l'homme ne vit plus maintenant (je parle de l'homme moralement, comme jugé par Dieu); c'est pourquoi, il est dit dans les Colossiens: «Pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans ce monde?» L'homme a été mis à l'épreuve quant à la vie, et maintenant le figuier est coupé. Portait-il du fruit? Non, et c'est pourquoi il a été coupé. Le figuier représentait la nation juive, dans laquelle Dieu faisait l'épreuve de l'homme placé dans les meilleures circonstances. «Qu'y avait-il à faire à ma vigne que je n'aie pas fait pour elle?» dit l'Eternel (Esaïe 5). Christ vint chercher du fruit au figuier et, n'y en trouvant point, il dit: «Coupez-le; qu'aucun fruit ne naisse plus de toi». La «saison des figes n'était pas encore là;» ce n'était pas encore le moment de porter des fruits. Dieu, pour ainsi dire, avait dit: «Ils auront du respect pour mon Fils». Non; ils le mirent à mort, et l'homme, comme tel, ne peut plus à jamais porter de fruit. L'homme, dans la chair, est sous la sentence de mort. «Quand nous étions encore sans force... Christ est mort pour des impies», dit l'apôtre. Ainsi l'homme n'est pas seulement impie, mais sans force pour sortir de cet état. Christ doit clore l'histoire du vieil homme en portant le péché, et introduire une nouvelle chose. Alors Dieu fait un festin et invite à y venir; mais qu'ont fait les conviés? Non seulement ils ont rejeté le Fils, mais ils refusent de venir au festin!

L'homme a été pleinement éprouvé et maintenant, s'il veut avoir la bénédiction, ce ne peut plus être sur le terrain de la responsabilité, mais entièrement par grâce, par le second

Adam (Romains 5). Si je crois cela, je découvre peu à peu la vérité touchant le vieil homme. Au commencement, nous ne voyons peut-être que les péchés grossiers. «Mais que faut-il faire quand je vois que je ne puis rien faire», direz-vous: Reconnaissez que vous êtes ruiné, et, comme Paul, «qu'en moi, savoir en ma chair, il n'habite point de bien».

«Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois — et après cela le jugement»; la mort est comme l'huissier qui nous amène devant le banc du tribunal, pour entendre le jugement. Mais ensuite, nous avons la contre-partie en grâce (verset 28). «Ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent», tous croyants. Que signifie, «sans péché?» Quant à sa personne, il était sans péché quand il vint la première fois dans ce monde; mais maintenant il va revenir — pourquoi? Pour s'occuper des péchés? Non; il l'a fait la première fois, et maintenant, entièrement à part du péché, il vient pour prendre les siens à lui-même. Pour ceux qui se confient en l'oeuvre accomplie à sa première venue, et qui attendent la seconde, il n'y a plus rien que bénédiction. Il y a une oeuvre faite en nous, pour nous rendre participants de celle qui a été faite en dehors de nous, mais ici il est question de l'oeuvre faite pour nous, tout à fait en dehors de nous. Quelle a été ma part dans la croix de Christ? La haine qui l'a mis à mort, et les péchés qu'il a portés, sont toute la part que les pécheurs ont eue dans ce qui y a été fait. En conséquence, il ne peut jamais y avoir une ombre sur l'amour que Dieu a manifesté à la croix de Christ. Il est parfait.

## Chapitre 10

Nous avons, dans ce chapitre, la conséquence pratique de ce qui a été exposé dans le précédent, — c'est-à-dire l'unité du sacrifice, — «une seule offrande», fondement posé pour la nouvelle alliance.

Au lieu d'un homme chassé du paradis terrestre à cause du péché, il y a maintenant un homme — le second homme — qui, selon la justice divine, est entré dans le paradis de Dieu, en vertu d'un nouveau titre que l'homme n'avait jamais eu auparavant. La conséquence en est que, lorsqu'il reviendra en gloire, il n'aura rien à faire avec le péché. Il est venu une fois pour le péché, mais quand il viendra la seconde fois, ce sera sans aucune question de péché pour compléter le salut déjà opéré. Quand il reviendra, ce sera pour introduire l'homme (\*) dans la pleine félicité où il se trouve lui-même. «Il apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent». Ce ne sera pas seulement pour l'Eglise; la chose est ouverte pour le résidu, quand Christ apparaîtra à la terre (\*\*).

(\*) Il va sans dire que par là, il faut entendre les rachetés. (*Note du traducteur*)

(\*\*) Les paroles du texte n'expriment pas la plénitude de l'espérance de l'Eglise qui est d'être avec lui. Ce verset fait plutôt allusion à son apparition, mais il exprime l'espérance de l'Eglise et du résidu, considérés comme pèlerins ici-bas.

Le chapitre 10 montre l'effet produit sur la conscience par le sacrifice de Christ offert pour le péché. Nous n'avons pas simplement ici l'établissement des faits. Mon péché peut être ôté sans que je le sache; mais le christianisme nous fait voir comment la conscience est purifiée,

et non pas seulement que les péchés sont ôtés. Si ma conscience est purifiée, il n'y a plus rien entre moi et Dieu. J'ai la pleine délivrance de toutes les conséquences du péché et un titre à la gloire, en vertu de la nouvelle chose qui a été accomplie. Quel est donc mon état actuel? Ma conscience est parfaitement purifiée, et c'est ce que la loi ne pouvait pas nous dire. Elle ne pouvait donc jamais rendre parfaits ceux qui s'approchent. Cela était réservé comme un témoignage pour l'évangile quand l'oeuvre serait accomplie. Lorsqu'un homme est dans la présence de Dieu, on connaît le plein effet que cela a sur la conscience. Il devait y avoir une répétition continuelle des sacrifices, aussi longtemps que le péché était là. Sous la loi, il y avait toujours une question de péché entre Dieu et son peuple.

Aux derniers jours, les enfants d'Israël obtiendront le salut en vertu du sacrifice de Christ. Ils seront bénis, par lui, du ciel; leurs pensées reposeront sur Christ venant vers eux sur la terre. Christ leur apportera la bénédiction là où ils sont, mais il ne les prendra pas au ciel. Or, cela n'est pas du tout notre part. Nous sommes avec lui, tandis qu'il est au ciel. Le Saint Esprit est venu, en conséquence du fait que Christ est entré dans le ciel. Il n'y avait point eu de sang porté au dedans du voile, ni de sacrifice porté hors du camp, jusqu'après le péché de Nadab et Abihu. Après ce péché, Aaron ne dut plus entrer en tout temps dans le lieu très-saint, mais seulement une fois l'an, pour faire aspersion du sang sur le propitiatoire. Le voile alors n'était pas déchiré, mais le péché étant manifesté au dehors, le sang devait être porté au dedans du voile. Le témoignage de l'acceptation pour Israël aura lieu quand Christ sortira du ciel. Il ne peut avoir ce témoignage, aussi longtemps que Christ est au dedans du voile. Pour nous, nous sommes associés avec lui dans le ciel, par le Saint Esprit qui en a été envoyé et qui nous fait ainsi connaître la valeur du sacrifice de Christ. Il va venir et nous prendra auprès de lui, afin que là où il est, nous, nous y soyons aussi. Nous devons être associés avec lui là, en haut.

Jusqu'à sa mort, cela ne pouvait pas être: Dieu aurait mis de côté la loi, si la plénitude de la bénédiction avait été introduite par elle, et la loi fut donnée à son peuple, non aux nations. Le résultat de l'oeuvre de Christ est qu'une conscience purifiée est mon état constant en la présence de Dieu. Ni une révélation, ni un prophète, ne sont nécessaires pour cela. Les adorateurs, une fois purifiés, n'ont «plus aucune conscience de péchés». Combien il y a de chrétiens qui ne savent pas qu'ils n'ont plus conscience de péchés! Si vous ne le savez pas, vous ignorez la valeur du sacrifice de Christ. Pouvez-vous aller au ciel, ayant encore du péché sur vous? Vous ne pouvez y être avec des péchés. L'ancien état était celui d'hommes vivant sur la terre, manquant, étant purifiés, puis manquant de nouveau. C'est là votre condition, à moins que vous ne soyez dans le ciel, sans péché, en vertu de cet unique sacrifice de Christ. Le croyant est introduit là en Christ, — dans les lieux célestes, — purifié du péché. Je ne parle pas de ce qu'il est comme homme sur la terre, mais en Christ. Etes-vous là, dans les lieux célestes? C'est la question. Etes-vous dans le lieu très-saint quant à votre conscience, votre coeur, votre esprit, et sans «aucune conscience de péchés», «dans la lumière, comme Dieu est dans la lumière», sans aucun souvenir de péché devant Dieu? Sous la loi, il y a un souvenir de péchés; mais ici, «plus aucune conscience de péchés». Christ n'est pas seulement entré au dedans du voile, parce que maintenant il n'y a plus de voile, mais je suis dans le ciel à travers

le voile déchiré. Qu'est-ce que le déchirement du voile? La mort de Christ. Je vois là par sa mort, sa mort à cause de mes péchés. J'entre par la chose qui les a ôtés et je suis là sans mes péchés. Remarquez bien comment Dieu fait de tout cela son affaire. Tout est accompli sans nous, par lui seul. C'est lui qui a accompli l'oeuvre, et c'est encore lui qui la révèle. C'est l'oeuvre de Dieu, et elle est selon la vérité de Dieu.

Trois choses étaient nécessaires. Si j'étais plein de péché, j'avais besoin de quelqu'un qui pensât à moi, de quelqu'un qui accomplit ce qu'il fallait pour moi, et de quelqu'un qui vînt m'en dire l'effet. «C'est par cette volonté que nous avons été sanctifiés». Il n'est pas parlé ici de l'oeuvre du Saint Esprit appliquant à l'âme l'oeuvre de Christ, mais il y a 1° la volonté de Dieu, — «c'est par cette volonté» 2° l'oeuvre par laquelle elle est faite, — «l'offrande du corps de Christ faite une fois pour toutes». Avant que je fusse né, elle fut faite une fois pour toutes. Y ai-je contribué? Non: «Par l'obéissance d'un seul, plusieurs ont été rendus justes». C'est par l'offrande du corps de Christ faite une fois pour toutes. 3° La connaissance m'en est communiquée. Sans cela, ma conscience ne pourrait être purifiée. Je dois être justifié par la foi; c'est la connaissance que j'ai de ma justification, et non celle que Dieu en a. L'apôtre dit: «L'Esprit Saint aussi nous en rend témoignage». C'est le fondement sur lequel la conscience est purifiée; il n'est pas question ici de la vivification; nous avons le pardon après avoir été vivifiés. Pierre parle d'être «élus, en sainteté de l'Esprit, pour l'obéissance»; nous sommes renouvelés pour l'obéissance. C'est l'oeuvre de Dieu de vivifier ma conscience, mais, outre cela, il y a le témoignage du Saint Esprit. La chose est réglée, et ce n'est pas une petite chose; nous l'adorons à cause de cela. Il dit: «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités». Mais vous dites: Je pêche aujourd'hui, peut-être pécherai-je demain, etc. Dieu dit: «Je ne me souviendrai plus». S'il y a du péché devant lui, qu'est-ce qui peut l'ôter? Il n'y a plus d'offrande pour le péché. Si le péché n'est pas ôté, comment le sera-t-il jamais? Si Dieu s'en souvient, il n'y a pas d'espoir pour moi, parce que Christ ne mourra pas une seconde fois, et que, «sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission». Il est très important pour la conscience qu'elle se trouve dans la présence de Dieu, pour apprendre à connaître là toute notre condition quant au péché. Quand on envisage la chose comme chrétien, on voit qu'il n'y a pas de péché, pour cette unique raison que Christ s'est placé dans la condition où j'étais. En vertu de cela, cette condition a cessé d'exister, et il est allé comme homme dans le ciel, précisément parce que cette condition n'existe plus. Dieu lui a dit: «Assieds-toi à ma droite jusqu'à ce que j'aie mis tes ennemis pour marchepied de tes pieds». Aux sacrifices qui étaient pour l'homme dans la chair, est substitué l'unique sacrifice de Christ.

(Verset 5). «Tu m'as formé un corps». Christ prit une fois pour toutes la place d'obéissance, afin de mettre de côté tout ce qui avait été établi auparavant. «Tu m'as creusé des oreilles», dit-il au Psaume 40, c'est-à-dire, il avait des oreilles comme un serviteur pour entendre la parole qui lui était commandée. Quoique l'homme fût en offrant des sacrifices, il ne pouvait pas sortir de la condition où il se trouvait. Un autre est introduit. «Il ôte le premier, afin d'établir le second». Sous le premier, ceux qui offraient apportaient quelque chose de leur volonté; c'était l'homme. Mais, dans le second, tout est de la volonté de Dieu, et

l'obéissance à cette volonté. Aussitôt que le corps de Christ a été formé, il n'y a plus eu rien de sa volonté. Tout était longtemps auparavant dans les conseils de Dieu: «Il est écrit de moi dans le rouleau du livre». C'était la volonté de Christ dans le ciel de se donner lui-même. Il entreprend de tout accomplir, et l'ayant une fois commencé, il poursuit tout dans l'obéissance: «Selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais. Levez-vous, partons d'ici». Il y a un parfait amour pour son Père, et en même temps une parfaite obéissance. Il y a l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu, — Christ s'offrant lui-même pour être l'homme obéissant, et nous n'avons pas seulement le dessein, mais l'accomplissement même du fait, toute la valeur d'un être divin qui se donne lui-même: «Voici, je viens pour faire ta volonté». Il a pris la place d'obéissance.

«Ayant dit plus haut: Tu n'as pas voulu de sacrifices, ni d'offrandes, ni d'holocaustes, ni de sacrifices pour le péché, et tu n'y as pas pris plaisir... alors il dit: Voici, je viens pour faire ta volonté». La volonté de l'homme est ici entièrement mise de côté. La volonté de l'homme est le mal, le principe du péché. Une volonté indépendante de Dieu est le principe même du péché. La volonté de l'homme a tout d'abord été la désobéissance envers Dieu. Christ avait une volonté libre, parce qu'il était Dieu, mais lorsqu'il eut pris la place de serviteur, il n'eut pas de volonté. L'orgueil horrible de l'homme lui fait oublier que son indépendance de Dieu, le fait que sa volonté n'est pas mue par la volonté de Dieu, est la rébellion contre lui, et tel est notre état naturel. Tout, sauf l'obéissance à la volonté d'un autre (\*) est péché. Nous oublions que nous sommes des créatures. Christ vint pour faire la volonté de Dieu, jamais la sienne propre. La soi-disant indépendance de l'homme (car, après tout, les hommes sont les esclaves de Satan) est entièrement mise de côté par un autre homme. Il eut à apprendre l'obéissance par les choses qu'il a souffertes. Toute volonté qu'il aurait pu avoir rencontra l'opposition. Il n'y avait pas une seule chose vers laquelle il pût se tourner, sans que l'obéissance y fût une souffrance. Il souffrit aussi de la part de Dieu pour les péchés de l'homme. Il s'offrit lui-même par l'Esprit éternel. Lorsqu'il fût mis à l'épreuve par Satan, lui montrant le bien et le mal, il se livra lui-même, devenant spécialement l'holocauste depuis le moment de son combat en Gethsémané. Le premier ordre de choses a passé entièrement — «il ôte le premier». Si je pouvais avoir la justice par la loi, dit Paul, je ne la voudrais pas; j'en ai une meilleure, savoir, la justice de Dieu. S'il avait pu y avoir une justice quelconque par la loi, c'en est fait maintenant: une nouvelle chose a été introduite — «il ôte le premier, afin d'établir le second».

(\*) L'auteur veut dire Dieu. *(Note du traducteur)*

(Verset 11). «Et tout sacrificateur se tient debout chaque jour», etc. Ils étaient constamment debout, parce qu'il y avait toujours du péché à ôter. Ce qu'ils faisaient pour l'ôter, n'accomplissait jamais la chose. Ils offraient des sacrifices pour les hommes dans la chair, et jamais ils n'avaient fini. Mais Christ s'est assis. Il y avait une justice propre à s'asseoir sur le trône même de Dieu, et c'est là que nous sommes. Christ est assis à perpétuité sur le trône. Il n'a pas à se lever comme les autres sacrificateurs. Le sacrifice a été complet, et il s'est assis pour toujours. Cela ne veut pas dire éternellement, mais d'une manière continue. Il n'a pas à se lever pour offrir de nouveau. Les autres sacrifices ne pouvaient pas avoir cet effet



continu, mais maintenant le fait qu'il est assis là est la preuve que c'est sans interruption. Il s'est assis, n'ayant plus jamais à se lever, parce que la valeur du sacrifice est sans interruption en la présence de Dieu, et le Saint Esprit a été envoyé pour nous en faire connaître le résultat. La personne qui aurait des péchés sur elle devrait être exclue du ciel; ainsi Christ devrait en être exclu, s'ils n'étaient pas loin, puisqu'il les avait pris sur lui. Mais le Saint Esprit est le témoin que Christ est dans le ciel. Si vous raisonnez ainsi: «Mes péchés sont pardonnés aujourd'hui, mais ce que je pourrai faire demain sera rappelé contre moi», alors vous êtes loin de Dieu. En présence de Dieu, voici quelle est ma condition: j'y suis sans mes péchés. Dans la présence de Dieu, ou bien je suis un pécheur condamné, ou bien j'ai une conscience purifiée. Loin de Dieu, nous pouvons raisonner. En sa présence, il peut y avoir, pour un moment, une terrible détresse d'âme, mais la foi amène dans la condition d'avoir une conscience purifiée.

(Verset 13). «Attendant désormais». C'est là la patience de Christ. La conscience n'a rien à faire avec l'attente. La justice n'a rien à attendre, la conscience non plus. Tout a été accompli. Il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés. Non seulement ils sont sanctifiés, sanctifiés par Dieu, mais il les a rendus parfaits; ils sont parfaitement mis à part, rendus parfaits par Dieu, par la chose même par laquelle il les a mis à part. Ils peuvent donc dire: «Je suis parfait pour Dieu, et je suis heureux avec lui, parce que je suis parfait devant lui». La chose est tellement réglée avec lui, que nous sommes entièrement parfaits, et que Christ a pu s'asseoir tranquillement.

Maintenant, le Saint Esprit nous l'annonce aussi entièrement en nous en montrant les conséquences pratiques: «Là où il y a rémission de ces choses, il n'y a plus d'offrande pour le péché». Le sang est présenté à Dieu et demeure dans une efficacité inaltérable. Cela met à néant, non seulement les grossières superstitions en rapport avec la chrétienté professante, mais aussi toutes les formes et les ordonnances par lesquelles les hommes pensent arriver à quelque chose devant Dieu. Si nous ne sommes pas d'une manière stable comme en la présence de Dieu avec une conscience purifiée, nous n'avons pas encore saisi la vérité de Dieu sur ce point. Quand nous réalisons cela comme étant notre place, nous jugeons différemment du péché; le mal est découvert, et nous savons qu'il ne peut y avoir de place pour lui; et le bien est mieux compris dans la présence de Dieu. Le péché est jugé d'une manière plus profonde que lorsqu'il y a seulement terreur et incertitude dans l'âme.

(Verset 19). «Une pleine liberté pour entrer dans les lieux saints». Ce voile déchiré l'a été complètement pour nous. Nous savons qu'il a été déchiré par l'amour parfait de Dieu, et nous entrons en la présence de Dieu sans voile. Le chemin a été manifesté. Nous allons là où Christ est allé; la sainteté qui a déchiré le voile a ôté le péché. Au verset 21, nous lisons: «Ayant un grand sacrificateur», nous ne pénétrons pas seuls dans les lieux saints; le grand sacrificateur qui a accompli l'oeuvre y est entré avant nous. Je ne puis pas entrer au dedans du voile sans l'y trouver. L'apôtre se sert de figures juives; il se fait Juif pour les Juifs. Outre le souverain sacrificateur, il y avait d'autres sacrificateurs. Au lieu d'offrir l'encens au dehors du voile, comme les sacrificateurs juifs, nous entrons au dedans du voile.

(Verset 22). Les sacrificateurs étaient lavés d'eau pure, comme nous aussi. Il n'est pas question ici de l'onction d'huile, mais de l'aspersion du sang et du lavage d'eau. C'est ce qui aura lieu, en substance, pour Israël, dans les jours qui approchent.

«Approchons-nous», etc.; puis au verset suivant: «Retenons la confession de notre espérance». L'exhortation est d'avoir communion avec Dieu au dedans, et de n'être pas attiré par le monde au dehors, c'est-à-dire par les ordonnances, etc., vers lesquelles les Hébreux étaient en danger de se trouver entraînés. Puis, au verset 24, nous sommes exhortés à penser aux autres, à marcher dans la puissance du fruit de l'Esprit; et, au verset 25, non seulement à aimer les individus, mais à nous souvenir de l'assemblée. Christ dit: «Je te louerai au milieu de la congrégation». Quelqu'un dira: «Je suis très heureux en restant à la maison», mais cela ne va pas. Il est vrai que venir à l'assemblée amène souvent la persécution.

Le «jour» dont il est parlé ici (verset 25), n'est pas l'enlèvement de l'Eglise, mais l'apparition. Plus le jour approche, plus grande est la difficulté de nous rassembler nous-mêmes; mais l'exhortation est de se trouver rassemblés, comme chrétiens, d'une manière claire et évidente. Il n'est pas parlé d'aller écouter un sermon, mais du rassemblement de nous-mêmes. L'oeuvre de Dieu n'est pas seulement de faire des chrétiens, mais de rassembler en un les enfants de Dieu qui sont dispersés. Cela ne sera pas accompli dans le millénium. Il y aura alors différentes nations, bien qu'elles doivent venir pour adorer; et dans les temps de l'Ancien Testament, il y avait un seul peuple particulier, mais non pas le rassemblement en un — cela s'applique au temps actuel.

L'autorité ecclésiastique n'est pas ce que l'apôtre veut dire: ce n'est pas la foi; mais la foi est le rassemblement de nous-mêmes, non par la volonté de l'homme, mais par celle de Christ qui, par sa mort, a une Eglise ou assemblée qui n'est pas du monde, et qui est rendue manifeste par le rassemblement de nous-mêmes.

(Verset 26). Si vous dites: «J'abandonne ce rassemblement avec Christ», il n'y a pas d'autre sacrifice pour le péché, si ce n'est celui qu'il a offert. Si vous foulez aux pieds le sang de ce sacrifice, sachant ce qu'il est (je ne dis pas: étant régénérés), mais l'abandonnant volontairement, votre portion est celle d'adversaire. Une personne qui voit la vérité et qui l'abandonne, est toujours plus opposée et plus amère contre la vérité que nulle autre, — elle est un adversaire. S'ils choisissaient le péché à la place de Christ, il n'y avait plus de sacrifice. C'est ici le cas d'un abandon déclaré du Seigneur par propre volonté dans le péché; ce n'est pas manquement ou désobéissance, mais apostasie.

Nous voyons, dans toute cette épître, l'importance de la place dans laquelle nous avons été établis, et la responsabilité de marcher d'une manière qui y convienne. Christ est toujours dans la présence de Dieu pour nous. En conséquence, notre droit est la pleine liberté d'entrer; notre place ne change jamais, bien que le péché empêche la communion, jusqu'à ce qu'il ait été confessé.

## Chapitre 11

Nous avons déjà vu, dans cette épître, que les Hébreux, au lieu de marcher par la foi, étaient en danger de retourner aux choses qu'ils pouvaient voir et qui leur convenaient comme à des hommes dans la chair — choses telles que des ordonnances et des cérémonies extérieures dont le système juif était rempli, mais hors desquelles Dieu appelait les chrétiens à sortir. La tendance constante de nos coeurs est de retourner en arrière. Il est honteux, pour ceux qui sont sortis d'entre les nations, de s'attacher, en quelque mesure, à ces choses qui n'étaient que des ombres, mais c'était naturel aux Juifs, pour lesquels avaient été établis ces pauvres et misérables éléments afin qu'ils les observassent. Maintenant, il y avait quelque chose de meilleur; ils attendaient le retour de Christ et il leur était dit: «Celui qui vient, viendra, et il ne tardera point». Il n'est pas du tout question, dans cette épître, de la position de l'Eglise, corps de Christ; sous ce rapport, quand le Seigneur vient, il la prend à lui-même, ainsi qu'il le dit: «Je vais vous préparer une place,... je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi». Mais ici, étant envisagés comme pèlerins ici-bas, il s'agit, pour nous, de responsabilité, et nous attendons son apparition. Ce qui caractérise l'Eglise, c'est l'espérance d'être avec lui; ici, c'est l'appel céleste et la sacrificature entre nous et Dieu.

L'apôtre, dans ce chapitre, continue à montrer la puissance de la foi. Le premier verset n'est pas une définition de la foi, mais la description de ses effets. Elle est «l'assurance (ou ferme conviction) des choses qu'on espère, et la conviction (ou démonstration intérieure) de celles qu'on ne voit pas». L'effet de la foi est la parfaite certitude de la réalisation des choses. La définition de la foi est dans ces paroles: «Celui qui a reçu son témoignage, *a scellé que Dieu est vrai*» (Jean 3: 33). Il reste que ce que nous «espérons, nous l'attendons avec patience». La promesse est aussi certaine que si nous en avons déjà l'accomplissement. Nous ne le voyons pas; si nous le voyions nous ne l'espérerions pas, mais nous réalisons les choses non vues. Tel est le pouvoir de la foi dans l'âme.

Nous voyons, dans ce chapitre, la foi dans son caractère actif — l'opération de la foi là où elle se trouve. Ce qui produit la foi, c'est l'Esprit de Dieu appliquant la parole avec puissance, et quand l'âme a vu quelque chose de Christ, elle ne peut être satisfaite sans avoir davantage. «De sa propre volonté, il nous a engendrés par la parole de la vérité», telle est la réception de la vérité dans l'âme. Ensuite, vient l'effet pratique dans la marche du croyant. Il y a beaucoup de méthode dans ce chapitre, plus qu'il n'en apparaît à première vue; car ce n'est pas la méthode de l'homme, mais celle de Dieu. L'activité de la pensée divine est toujours selon la mesure de l'amour divin, et aussitôt que vous avez le fil de la pensée divine, vous découvrez la beauté et l'ordre. Ainsi, dans le livre de l'Exode, se trouve, aux chapitres 25 à 27, la description qui se rapporte au tabernacle, puis il y a une interruption aux chapitres 28 et 29, qui traitent des sacrificateurs et de leur consécration, et ensuite au chapitre 30, se termine la description des ustensiles du tabernacle. L'esprit humain ne voit là rien que désordre, mais quand l'objet dont ces choses ne sont que l'ombre est connu, l'ordre le plus parfait apparaît aux yeux.

Il est parlé d'abord de la foi en rapport avec la création. La sagesse humaine dit: «Rien ne peut sortir de rien». Le philosophe n'aurait jamais pu trouver par lui-même, comment «les mondes ont été formés par la parole de Dieu». La création est une chose absolument inconnue à la raison. «Par la foi, nous comprenons que les mondes ont été formés par la parole de Dieu», mais la manière dont l'homme explique la création, ou plutôt l'existence des mondes, conduit au panthéisme ou à l'athéisme. Les hommes ont reçu de la Bible quelque connaissance sur ce sujet, mais jamais, sans l'Écriture, la création ne peut être connue simplement ou avec certitude.

Dans les exemples de foi qui suivent, nous voyons le fondement sur lequel l'homme pouvait être en relation avec Dieu: en Abel, c'est la foi qui apporte un sacrifice; en Hénoc, elle est ce qui conduit à marcher avec Dieu, et elle est aussi la puissance de vie manifestée dans son enlèvement. Au verset 7, nous avons la foi en rapport avec le gouvernement de Dieu, et le jugement du monde comme conséquence; dans l'exemple suivant, nous voyons ce genre de foi qui compte sur la promesse. Elle saisit la promesse de Dieu, en est satisfaite, abandonne tout et n'obtient rien en échange. Tout ce à quoi la chair s'attache doit être abandonné, et c'est ce que les Hébreux avaient à faire. Si je n'ai rien à faire avec la terre, je suis un homme céleste. Si je n'ai rien sur la terre, je ne suis pas un homme de la terre. Dieu n'a pas honte d'être appelé le Dieu de celui dont le cœur et la portion sont dans le ciel. C'est la foi qui donne ce caractère, un caractère céleste (versets 8-22).

On a ensuite la foi qui compte sur Dieu, l'énergie active de la vie, non plus seulement un caractère, mais l'énergie; non pas tant l'abandon de quelque chose, que l'énergie active du nouveau principe dans l'âme. Cela se trouve dans les versets 23 à 31. Mais l'entrée dans le pays n'est pas mentionnée; le repos promis est dans le ciel. Ils possèdent le pays; c'est une chose qui diffère du passage de la mer Rouge et du désert.

Depuis le verset 32, sont mentionnés toutes les diverses difficultés et les traits de foi dans lesquels les individus avaient à tenir ferme contre le peuple de Dieu professant. C'est la chose la plus difficile de beaucoup. Si vous voulez vivre d'une vie de foi, il vous faudra souvent vivre sans les chrétiens. On a à marcher seul avec Dieu et avec nul autre, et si on ne le fait pas, l'incrédulité est là pour mettre des obstacles sur la route. La communion des saints est une chose précieuse, mais il y a des temps où nous devons agir seuls. Jonathan agit dans la foi, quand il attaqua les Philistins, mais la folie de Saül vint tout gêner. Nous avons besoin de la foi qui compte sur Dieu; que les autres fassent ce qu'ils veulent. Cela n'est pas un acte brillant de foi, mais cela est d'une grande valeur. Quelqu'un qui va prêcher l'évangile aux païens sait ce qu'il a à faire. Les difficultés qu'il rencontre sont loin d'être aussi grandes que celles d'un chrétien avec le monde qui professe d'être chrétien. Si l'on n'est pas très près de Christ, on ne peut discerner ce qui est du monde et ce qui est de Christ.

(Versets 37 et 38). Ils eurent à prendre la portion qu'ils pourraient ici-bas, et ils moururent sans avoir reçu les promesses, «Dieu ayant eu en vue quelque chose de meilleur pour nous, etc.». C'est sur cela qu'est fondé le commencement du chapitre 12. La discipline, dans ce chapitre, se rattache aux épreuves de la foi; la discipline est contre la chair (verset 2). Notre

attention est détournée de tous les autres exemples de foi du chapitre 11, et le regard doit se fixer sur Celui qui a passé à travers tout. «Fixant les yeux sur Jésus». La portée de l'expression est: les détournant de tout, afin de les porter sur Jésus. «Il est assis à la droite du trône de Dieu;» quant aux Abraham, aux Isaac, aux Joseph, aux Moïse, etc., il est dit qu'ils «n'ont pas reçu ce qui avait été promis», de Christ cela n'est pas dit, car il le possède. «Il est assis à la droite du trône de Dieu;» il a la récompense. Une autre chose nous est présentée: il a parcouru tout le chemin d'épreuves, supportant les moqueries, le fouet, etc.; il a foulé, dans ses moindres parties, le sentier de la foi. Les autres ont eu chacun leur épreuve particulière, mais l'encouragement donné maintenant pour la foi, c'est qu'il est assis, ayant passé à travers tout. David et tels autres n'ont pas encore leur récompense; tous ceux-là ne sont pas encore parvenus à la perfection, mais bien Lui. Le christianisme n'avait pas encore été introduit. Ils n'avaient pas été introduits dans la gloire de la résurrection. D'autres devaient être amenés à quelque chose de meilleur. Lui était le chef et le consommateur de la foi, et il a la récompense.

Il est bon que nous voyions quel est le caractère de la récompense. Elle n'est jamais le mobile de la conduite, cela ne laisserait pas de place à l'amour; mais elle agit comme encouragement, lorsque nous sommes dans le sentier où l'amour nous a introduits, et que nous nous y trouvons entourés de difficultés et d'épreuves.

Les Hébreux étaient en danger de retourner en arrière, en attendant un Messie qu'ils pussent voir. L'apôtre leur rappelle qu'aucun de ceux dont ils se glorifiaient n'avait vu ce qu'il attendait. «Tous ceux-ci sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les choses promises». Vous voulez un Messie visible; mais aucun de ceux dont vous vous glorifiez n'a obtenu ce qu'il espérait. Pour des Juifs, c'était un argument sans réplique. Les anciens n'ont rien eu que par la foi. Il en est de même pour nous. Qu'avons-nous, sauf ce que nous avons par la foi?

Sans entrer dans les détails du chapitre 11, nous avons, en premier lieu, la création; puis, touchant le sacrifice: «Abel offrit à Dieu un plus excellent sacrifice que Caïn». Une chose à remarquer ici, c'est comment la foi répond à tous les cas qui se présentent depuis que le péché est entré. Elle n'a rien à faire avec l'innocence; celle-ci n'a pas besoin de foi. La foi n'était pas nécessaire, quand tout autour de l'homme n'était que jouissance; mais elle est connue quand le péché est entré dans le monde — et c'est une disposition de Dieu pleine de bénédiction, car elle nous apporte tout ce qui nous est nécessaire — la justice, la vie, et un abri quand le jugement atteint le monde. Elle conduit à être voyageur dans une contrée étrangère, et elle produit une énergie vivante pour vaincre. Elle introduit Dieu pour la jouissance, — la communion, — le manque de communion donnant le sentiment du péché, et elle nous ramène. La foi introduit positivement Dieu, quand le péché nous a écartés de sa présence. Elle nous fait sortir de la chair pour nous amener à Dieu. Elle introduit Dieu, ou, plutôt, Dieu s'introduit lui-même par sa parole et son Esprit. Il n'y a pas une position où vous ne puissiez pas l'avoir, et la première chose pour laquelle nous en avons besoin est pour la justice.

Abel était un pécheur; la foi amène dans une meilleure position que celle d'innocence. Je ne puis jouir de rien avec justice selon la chair; mais du moment que je saisis Dieu, je suis hors

de ces choses et en relation avec lui. Lorsque les Israélites furent dans le pays, l'occasion pour la foi manqua, sauf là où des besoins spéciaux la faisaient ressortir.

Après que le péché nous a séparés de Dieu, la justice est possédée par la foi: «Il a reçu le témoignage d'être juste». Caïn, avant que son coeur eût été mis à nu, était ce que nous appellerions un très honnête homme; il travaillait à la sueur de son visage, puis il venait adorer Dieu. Que voudriez-vous de meilleur? Mais c'était cela même qui montrait qu'il n'avait pas la moindre pensée juste touchant Dieu. Il croyait pouvoir adorer Dieu tout à son aise, comme si de rien n'était; et, en réalité, il apportait à Dieu la preuve de la malédiction. C'est justement ce que fait l'homme naturel. Abel nous présente quelque chose de tout à fait différent. Il introduit la mort; il prend un premier-né du troupeau, une bête égorgée, et par là il reconnaît qu'il est sous l'effet du péché, et non pas seulement extérieurement. Il apporte du sang à Dieu — un sacrifice — une victime immolée, le seul chemin pour s'approcher de Dieu. Par ce sacrifice, il reconnaît qu'il est un pécheur et un pécheur perdu, à moins que la mort d'un autre n'intervienne. Il vient à Dieu avec un sacrifice, et déclare ainsi: sans cela je suis perdu. Ce passage est clair quant à la justice: «Il a reçu le témoignage d'être juste, Dieu rendant témoignage à ses dons. «Ce n'est pas seulement que la justice soit en Christ; il est ma justice — je suis «fait justice de Dieu en lui». Abel obtint le témoignage qu'il était juste, et non pas que Dieu était juste. Ce n'est pas seulement que Dieu avait donné le sacrifice, mais il y avait aussi l'action de Dieu dans l'homme. Dieu avait pourvu au sacrifice, mais la foi agit en l'apportant à Dieu. «Dieu rendait témoignage à ses dons». Cela est plein de bénédiction; j'ai le témoignage que je suis juste. Cela n'est pas de l'expérience.

Je n'ai pas besoin de témoignage pour ce que j'expérimente, mais j'ai besoin d'un témoignage qui me délivre des choses dont je suis occupé en moi-même, alors que j'en souffre, et j'ai cette délivrance par le don de Dieu qui est parfait. Je suis rendu «agréable dans le Bien-aimé». Vous dites: Il y a quelque chose en moi dont je ne puis me débarrasser. Rappelez-vous que le témoignage du Saint Esprit en vous est le contraire du témoignage du Saint Esprit pour vous. En moi, il prend garde à toute faute que je commets, cela n'est pas la justice; mais le témoignage qu'il rend pour nous est: «Je ne me souviendrai plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités». Si quelqu'un m'apporte un billet, il ne demande pas ce que je suis. En apportant Christ à Dieu, j'apporte la perfection. Le sacrifice offert par Abel est une figure particulière de Christ. Christ s'est fait lui-même notre prochain, et Israël l'a mis à mort. Ayant rejeté Christ, ils en portent la marque sur eux; mais il est le sacrifice par lequel ils seront restaurés. La foi dit: je vais à Dieu par le sacrifice.

En Hénoc est introduite la vie, aussi bien que la justice. Christ a été «déterminé Fils de Dieu, en puissance, selon l'Esprit de sainteté, par la résurrection des morts». Hénoc, avant d'être enlevé, avait reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu. Dans l'Ancien Testament, il est dit qu'il marcha avec Dieu. Si nous sommes réconciliés avec Dieu, nous pouvons marcher avec lui. Alors la vie se manifeste dans la marche, et la puissance de cette vie est, pour Hénoc, qu'il ne meurt pas du tout. Christ dit: «Celui qui vit et croit en moi ne mourra point à jamais». Ainsi ceux qui vivront à sa venue ne mourront point. Nous pouvons ne pas mourir: «Nous ne

dormirons pas tous», dit l'apôtre. Pour la foi, c'en est entièrement fini des gages du péché. Hénoc ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé — il ne fut point du tout touché par la mort. C'en est fait de ce qui était la puissance de la mort. Une autre chose accompagne cela, c'est «qu'avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu». Ici, je vois la vie au-dessus de la mort. C'est ce que nous avons comme une chose actuelle, et si le Seigneur vient, nous ne mourrons point. Sa longue patience est la raison pour laquelle il diffère sa venue. En marchant avec Dieu, nous avons le témoignage de plaire à Dieu. C'est la paix, le bonheur, la joie de la faveur dans laquelle nous sommes. L'Esprit de Dieu, au lieu de nous reprendre, inonde nos âmes de la lumière de la faveur de Dieu. Nous voyons maintenant la gloire obscurément, comme à travers un verre; mais c'est une vérité positive que le Saint Esprit est en nous, et, si nous marchons avec Dieu, il nous rend heureux dans la jouissance de la faveur de Dieu. Non seulement j'ai fait bien en ceci ou cela; je ne pense plus du tout à moi-même, mais à Dieu.

Si je fais seulement attention à ce que dit la conscience naturelle, je n'ai pas du tout la pensée de Dieu. Cela ne touche pas du tout ce qu'est Dieu, mais ce qu'est l'homme. Elle dit que l'homme peut s'exalter lui-même, qu'il a une responsabilité envers lui-même, mais croire Dieu est bien plus, car c'est reconnaître la responsabilité envers Dieu. «Il faut que celui qui s'approche de Dieu croie que Dieu est, et qu'il est le rémunérateur de ceux qui le recherchent». Il est parlé de venir à un autre. Est-ce que je viens à quelqu'un avec lequel je suis? En venant, je pense à ce qu'il est, à ce que Dieu pense de telle ou telle chose. Par la foi, nous avons affaire avec lui d'une manière vivante. Il est celui qui prend garde à toute chose. Quelle différence dans votre marche, si vous appliquez cela à chaque moment de votre vie! Nous sommes appelés à juger de toutes choses dans la lumière. Que m'importeront toutes les difficultés, si je sais que je plais à Dieu? Celui qui marche ainsi ne méprise personne, parce que, en pensant à Dieu, il va de force en force. La communion avec Dieu lui fait voir toujours plus la pensée de Dieu — il voit ce que Dieu fait. «Si ton oeil est simple, tout ton corps sera rempli de lumière». S'il manque, en marchant ainsi avec Dieu, il sera affligé, parce qu'il aura perdu ce en quoi il prenait plaisir. S'il est habitué à marcher d'une manière insouciant, il n'y fera pas attention. «Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu». Si l'on est diligent à le rechercher, il y aura une rémunération.

(Verset 7). Si Hénoc présente un cas exceptionnel, celui d'un enlèvement analogue à celui de l'Eglise, Noé, comme le résidu juif aux derniers jours, se trouve dans le lieu où le jugement allait fondre, et il est averti des choses qui ne se voyaient pas encore (il était en outre prédicateur de la justice, comme il est dit autre part); il craint et se construit une arche. L'Esprit prophétique était sien; le monde est condamné, et lui-même devient héritier de la justice qui est par la foi. Il accepta le témoignage de Dieu avec le moyen d'échapper; et ainsi hérita de cette justice sur laquelle le nouveau monde est fondé. Ainsi, nous avons vu la foi dans la création, la foi dans le sacrifice, la marche avec Dieu et le témoignage.

Du verset 8 au verset 16, nous avons, non pas les grands principes des relations de l'homme avec Dieu, depuis le commencement jusqu'à la fin, comme dans les versets

précédents, mais la foi qui fait sortir l'homme des relations naturelles et le fait être un pèlerin, en lui donnant toute la force nécessaire pour réaliser les promesses. Et comme tous ces hommes de Dieu réalisèrent leur position d'étrangers sur la terre par la foi, vécurent et moururent dans la foi, et non dans la possession de ce qui était promis, ainsi Dieu les regarde avec une faveur toute particulière, n'a pas honte d'être appelé leur Dieu, et surpassera leurs espérances des choses célestes.

Les versets suivants (17-22) nous montrent, de plus, la foi qui sacrifie les choses même qui, en apparence, devaient accomplir les promesses, pour les recevoir de Dieu seul; la foi qui a confiance en dépit de tout ce qui tend à détruire la confiance.

Ce dont nous venons de parler est plutôt la patience de la foi; ce qui suit en est l'énergie. Ainsi, dans l'histoire de Moïse, on voit la foi qui demeure ferme en face des plus extrêmes difficultés (versets 22-27). De plus, c'est la foi et non la providence, qui doit régler la marche du fidèle. Nous pouvons encore remarquer dans les versets suivants (28-31), que la foi se sert des moyens que Dieu établit et que la nature, ou bien récite, ou bien n'emploie que pour sa propre ruine. Mais si les Egyptiens sont engloutis, types de ceux qui par eux-mêmes se figurent pouvoir passer à travers la mort et le jugement, la prostituée Rahab s'identifie, par la foi, avec les espions et le peuple de Dieu, avant même qu'un seul coup ait été frappé de ce côté du Jourdain, et elle échappe, ainsi à la destruction qui tombe sur la ville de Jéricho qui se confiait en elle-même.

Ensuite viennent les exemples des actions et des souffrances de la foi qui se déroulent à travers toute l'histoire d'Israël, non plus détaillés comme auparavant, mais présentés d'une manière générale; mais tous ces hommes de foi, comme les patriarches, ne recevant pas l'accomplissement de la promesse — grande leçon pour les Hébreux chrétiens!

En outre, ils avaient à se rappeler (verset 40) que Dieu avait en vue quelque chose de meilleur pour nous. Les hommes fidèles d'autrefois devaient, aussi bien que nous, parvenir à la perfection dans la résurrection de gloire, mais il y a des privilèges spéciaux pour les saints qui sont appelés maintenant, c'est-à-dire «pour nous».

## Chapitre 12

Il y a un double effet produit dans l'âme qui se trouve en la présence de Dieu: la conscience est alarmée et le coeur est encouragé. La présence de Dieu garde la conscience dans une entière activité, mais la conscience est fortifiée, tout en voyant le caractère du mal, pour regarder au-dessus de lui.

Dieu nous amène en sa présence, pour que nous y jugions tout ce qui est contraire à sa nature, et pour nous fortifier contre le mal, et c'est là une chose encourageante. Il prend son plaisir en nous, et il prend son plaisir à nous rendre conformes à lui-même; ainsi la grâce est introduite d'une manière extrêmement bénie, nous rendant participants de sa nature. C'est de ce qu'il est qu'il veut nous rendre participants, — non seulement participants de *la* sainteté, mais de *sa* sainteté. Il ne dit pas: «Vous devez être saints», c'est-à-dire que le précepte ne



vient pas sous cette forme: mais il nous communique la sainteté — sa propre nature. Voyez le contraste entre la grâce et la loi. Est-ce que Dieu n'exige pas la sainteté en sa présence? Sans doute, mais c'est la loi. La grâce signifie qu'il prend son plaisir à nous donner la sainteté.

La séparation du mal et la puissance du bien, tel est le caractère imprimé sur toutes les voies de Dieu ici-bas, châtiments, discipline, etc. Nous avons le secret de ses voies et de la manière dont il agit, lorsque nous sommes assez près de lui pour le voir. Les Hébreux allaient en déclinant en spiritualité, de sorte qu'ils n'avaient pas la clef nécessaire pour comprendre ses voies. Les cheveux de nos têtes sont tous comptés. Lorsqu'une fois le coeur a saisi cela, il doit comprendre que c'est l'effet de la grâce de Dieu qu'il soit ainsi occupé de nous. Ainsi, il est dit dans Job: «Il ouvre l'oreille aux hommes et scelle l'instruction qu'il leur donne, pour détourner l'homme de ce qu'il fait; et il cache l'orgueil à l'homme».

L'apôtre a nommé, au chapitre 11, tous les héros de la foi, puis il dit ici: «Fixant les yeux sur Jésus». Christ a parcouru toute la carrière, et les autres seulement une petite partie. Il a méprisé la honte et s'est assis à la droite du trône de Dieu. Il a atteint le but, ayant fourni toute la course à travers les troubles et les difficultés.

(Versets 3 et 4). S'adressant aux Hébreux, l'apôtre leur dit: «Vous êtes placés ici de la part de Dieu dans le lieu où se trouve le péché, pour avoir le dessus sur lui». Nous sommes tous placés ici comme un témoignage du bien divin au milieu du mal, dans ce monde, et cela avec une puissance plus grande que la puissance qui est dans le monde. Celui qui est pour nous est plus grand que celui qui est contre nous. Nous sommes appelés à être la lettre de Christ, — à glorifier Dieu dans toutes les circonstances, — non pas à être apôtres.

Nous manquons ici et nous manquons là; mais nous sommes placés selon la volonté de Dieu, ici et là dans ce monde, afin d'y manifester Christ, et pas seulement pour faire l'oeuvre.

En disant cela, on suppose une vérité d'une immense portée, savoir que nous avons cette vie (la vie de Christ). Une autre chose est que toutes les questions entre Dieu et nous sont réglées; ensuite, soit que nous mangions ou buvions, ou fassions quoi que ce soit, nous avons à faire tout au nom du Seigneur Jésus. Pour me servir de son nom, il faut que je sois autorisé par lui.

C'en est fait de toutes les questions qui se rattachent à nous comme fils d'Adam. «Si donc vous êtes morts avec Christ aux éléments du monde, pourquoi, comme si vous étiez encore en vie dans ce monde...» etc.? (Colossiens 2). Vous n'êtes pas du tout en vie dans le monde; «tenez-vous vous-mêmes pour morts». Voilà pourquoi nous sommes affranchis de la loi. Nous sommes morts; et la loi ne saurait avoir d'autorité sur un homme mort. Cette position dans laquelle nous sommes placés comme rendant témoignage, de même que toutes les voies de Dieu envers nous, repose sur ce fondement — nous sommes nés de Dieu. C'est plus que de recevoir la vie naturelle. Nous ne sommes pas nés de Dieu comme créatures, mais c'est comme chrétien que je suis né de Dieu.

L'effet de la communication de cette vie, est d'en avoir fini avec toute l'ancienne vie; nous avons une vie «cachée avec Christ en Dieu». Tout est réglé et fermement établi: non

seulement nous avons une nouvelle nature, mais une paix parfaite. «Je vous laisse ma paix», dit le Seigneur: c'est la paix de Christ. Aucun nuage d'aucun trouble n'était sur lui. Il nous a purifiés, afin que nous soyons sans tache, et sa justice est nôtre.

Nous avons cette nature, nous sommes nés de Dieu, et nous avons à le manifester; mais hélas! nous trouvons dans notre propre nature bien des empêchements, notre caractère, notre humeur, etc. Dieu s'attache à agir pour nous, afin que nous manifestions la nouvelle vie, quand nous manquons à «combattre contre le péché», et il le fait par des châtiments, par la discipline, etc. Nous sommes dans la relation d'enfants, et il nous faut faire attention à ce que sont les pensées de Dieu à notre égard. «Celui que le Seigneur aime, il le discipline». J'ai la discipline ou les châtiments que Dieu envoie à ceux qu'il aime. Peut-être ma volonté a besoin d'être brisée, peut-être y a-t-il en moi des tendances que j'ignorais, et qui ont besoin d'être mises au jour, afin de m'humilier. Je suis ainsi exercé à l'égard du bien et du mal. Dieu hait le mal et aime le bien, et il nous brise pour subjuguier le mal, pour le détruire, etc. Il nous rapproche de lui-même. Dieu fait notre éducation comme étant ses enfants. Quelquefois, sans voir ce qu'il fait, nous nous trouvons jouissant de la bénédiction. La volonté agit en nous; Dieu vient et brise notre volonté, et nous voyons ensuite que, par là, nous obtenons la bénédiction.

Un petit enfant fait des sottises qui, peut-être, nous amuseront, mais il n'a pas encore appris à mieux faire. Un chrétien est comme un petit enfant; il doit être instruit et élevé. La patience de Dieu, en prenant toute cette peine avec nous, devrait nous réjouir. C'est une chose étrange de parler d'affliction comme devant nous réjouir, mais si notre propre volonté est brisée, c'est une bonne chose, et nous pouvons nous en réjouir.

Il y a diverses manières dans lesquelles, comme saints de Dieu, nous sommes éprouvés. Bien que nous vivions dans une grande tranquillité, il pourrait y avoir plus de persécution si notre fidélité était plus grande; mais, à travers toutes les circonstances, Dieu trace notre chemin, s'occupant lui-même de nous, de notre caractère particulier, et pour nous briser et nous instruire. Ce qui nous manque, et ce dont nous avons besoin, c'est de réaliser que Dieu nous aime si tendrement. Nous sommes tellement précieux pour Dieu (beaucoup plus, assurément, que des passereaux), qu'il veut prendre toute la peine possible pour nous rendre «participants de sa sainteté». Nous sommes enclins à ne pas croire à l'activité de son amour. Quelque sujet de trouble nous arrive; eh bien, Dieu a veillé sur nous individuellement, pendant des années, des mois, des semaines, et permet enfin que ce trouble nous arrive, parce qu'il le voit nous être nécessaire.

Il est de la plus haute importance, pour nous, d'avoir la conscience que Dieu agit continuellement, envers nous, en amour. Nous faisons partie de cette famille qui lui appartient, de la famille de Dieu et non du monde; par conséquent, il agit avec nous comme avec des fils: «Aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse; mais, plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice, etc.». Tout cela est pour nous encourager. L'encouragement est donné, fondé sur le lien de grâce qui existe entre nous et Dieu. Puis, il nous accorde le précieux privilège d'être des témoins pour lui, dans ce monde. Tout ce qui tend à rendre meilleur l'état du coeur, est bon, et tout est fondé sur la grâce. C'est

pour cela qu'il est dit: «Veillant, de peur que quelqu'un ne manque de la grâce de Dieu; de peur que quelque racine d'amertume bourgeonnant en haut, ne vous trouble». Pourquoi Dieu insiste-t-il là-dessus? Quelque personne impure ou profane! Ah! c'est parce que nous sommes venus à Dieu. La grâce nous place en sa présence, nous rend participants de sa sainteté, et alors il dit: «Veillant, de peur que quelqu'un ne manque de la grâce», c'est-à-dire ne perde cette entière confiance dans l'amour de Dieu. C'est là la jouissance pratique présente, de ce que Dieu est pour vous. Si vous perdez cela, vous tombez. Il n'y a rien d'autre que la grâce pour lier le coeur à Dieu. «Le péché n'aura pas de domination sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce».

Marchez dans le sanctuaire de sa présence. Vous n'êtes pas venus à la montagne terrible de Sinaï, mais étant venus à la grâce parfaite de Dieu dans le Seigneur Jésus Christ, prenez garde à la manière dont vous marchez. La grâce doit être le caractère de votre marche (verset 22). C'est là la vraie bénédiction. La terreur n'arrête en rien le mal. L'effet du feu brûlant de la montagne de Sinaï, fut que les enfants d'Israël «prièrent que la parole ne leur fût plus adressée». Etait-ce là marcher avec Dieu? Nous n'avons pas à terrifier les gens par notre vie. Nous pouvons les avertir, si cela est nécessaire, et nous servir de la loi comme d'un marteau, pour agir sur les consciences endurcies, — tout est bien à sa place, — mais dans notre marche, nous ne pouvons être un témoin de cela. Nous sommes venus à une chose toute différente. Nous pouvons parler de la loi, mais ce n'est pas là que nous sommes.

Or, il nous faut être des témoins vivants de ce que nous sommes, et de la place où nous sommes. Nous sommes venus à la montagne de Sion qui représente la grâce. C'est là le résultat, quand nous parlons de la place où nous avons été amenés. C'est à Dieu. Il parle de ce qui sera sur cette terre, et c'est là, pour ainsi dire, regarder en bas. Sion vint à la fin de toute la responsabilité. Quant à la loi, le résultat final fut «Ichabod», car l'arche était entre les mains de l'ennemi. L'unique lien avec Dieu était rompu. Alors Dieu intervint et choisit David, de la tribu de Juda — et non Joseph (ce qui signifiait une complète abondance de bénédiction dans la nature). Les Jébusites ayant été vaincus et détruits, David jeta les fondements du temple sur le mont Sion. C'était le nouveau lien avec Dieu en grâce, lorsque la responsabilité eut pris fin.

Mais ce n'est pas tout, à beaucoup près. Il est parlé ici de toute la scène céleste, aussi bien que de la terrestre. Maintenant, nous avons quelque chose de plus — ce qui était dans le dessein de Dieu, ce qu'auparavant l'homme n'avait jamais eu d'aucune manière. Dieu se glorifie lui-même d'une manière à laquelle les anges n'avaient jamais pensé. Nous sommes venus à la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste — le ciel. Alors, quand nous sommes là, nous nous trouvons dans le rassemblement universel des myriades d'anges — le rassemblement universel du ciel; ensuite, «l'Eglise des premiers-nés» — assemblée spéciale inscrite dans le ciel. C'est là ce que nous sommes — non pas simplement des créatures, comme le sont les anges, mais nous sommes ceux dont les noms sont écrits dans les cieus, comme ayant ce privilège spécial — une assemblée que Dieu a identifiée avec Christ, le premier-né. Il est remarquable de voir comme ici ils sont distingués, à part de tout. Dans cette revue

générale, Dieu ne peut les laisser passer, sans distinguer «l'Eglise des premiers-nés écrits dans les cieux». Voilà à quoi nous sommes venus; c'est tout le grand résultat. Tous ceux-là sont assis autour de lui. Puis il y a une autre caractéristique de la scène: «Dieu, le Juge de tous».

Il y a Sion sur la terre, la Jérusalem céleste en haut, le rassemblement universel des anges, et l'Eglise des premiers-nés; ensuite, Dieu lui-même, dans la voie gouvernementale, «le Juge de tous»; puis, les «esprits des justes consommés», les saints de l'Ancien Testament, dans le caractère que la grâce leur a donné: «des justes». Ils ont couru la course, et ils sont là. Alors, commence ce qui se rapporte à la scène terrestre, au point de vue de l'effet final. Nous venons à Jésus, «le Médiateur d'une nouvelle alliance». Ce n'est pas à la nouvelle alliance que nous venons, mais à Jésus qui en est le Médiateur. Je suis associé avec Celui qui est le Médiateur; c'est une chose plus élevée que si je venais simplement à l'alliance. Il fera une nouvelle alliance avec Israël sur la terre. Mais à cela est ajouté: «Et au sang de l'aspersion». La terre sera bénie, à cause du sang de Christ qui a été versé; il crie paix au lieu de crier vengeance, comme celui d'Abel.

Etant venu au Médiateur, je contemple la perspective merveilleuse de toute là bénédiction pour la terre. Il est doux de savoir que la terre jouira de la bénédiction, mais notre part est bien meilleure. Nous sommes appelés à rendre témoignage du lieu d'où nous sommes. Or nous sommes du ciel; nous en venons, en esprit, cela est vrai, maintenant. Ce qui est vrai en esprit, est plus réel et plus palpable que ce que nous voyons. Ce qui se passe dans nos coeurs et dans nos esprits, est plus ce que nous sommes en réalité, que ce dont nos corps sont occupés. Christ était un charpentier, aussi réellement que tout autre charpentier, mais ce n'était pas ce qu'il était. Il en est ainsi de nous, nous sommes amenés dans toutes ces choses avec Dieu; alors, la chose est d'être toujours un témoin de la place à laquelle il nous a appelés dans sa grâce. Nous sommes venus; Dieu agit donc envers nous, en rapport avec cette place à laquelle il nous a amenés.

Diriez-vous peut être: cette épreuve-ci ou celle-là est suffisante pour me décourager? Mais non; c'est Dieu qui vous y a amenés et Dieu y est avec vous, agissant envers vous en grâce, selon la place en laquelle il vous a introduits.

Au milieu de la compagnie céleste, une compagnie est distinguée entre toutes — c'est vous-mêmes. Assurément, c'est assez pour nous rendre humbles.

## Chapitre 13

Les exhortations finales, c'est-à-dire celles de notre chapitre, sont très importantes, et se rapportent, ainsi qu'on pouvait s'y attendre d'après ce qui a été déjà vu, au sentier propre aux saints dans ce monde, aux saints pour lesquels Christ paraît maintenant devant la face de Dieu. Ces exhortations, par conséquent, ne s'élèvent pas à la hauteur des communications faites dans l'épître aux Ephésiens, car le sujet dans celle aux Hébreux a été constamment celui de l'appel céleste, et non le mystère de Christ et de l'Eglise.

L'amour fraternel doit demeurer en dépit de tout. Nous ne devons pas oublier l'hospitalité, si nous voulons avoir la même part qu'Abraham. Il faut se souvenir des prisonniers et de ceux qui sont maltraités, lorsque nous considérons nous-mêmes et nos propres circonstances. Le mariage doit être tenu en honneur et la pureté gardée, soit dans cet état ou hors de cet état. Notre conduite doit être sans avarice, étant contents de ce que nous avons, car Dieu se montrera fidèle à sa parole qui nous promet ses soins immanquables, même dans ces choses, de sorte que nous pouvons dire avec hardiesse: «Le Seigneur est mon aide, et je ne craindrai point: que me fera l'homme?»

Le Saint Esprit exhorte ensuite les saints à se souvenir de leurs conducteurs qui leur avaient annoncé la parole de Dieu; l'issue de leur conduite était digne de toute considération, et leur foi devait être imitée. Ils n'étaient plus; mais Jésus Christ est le même hier, et aujourd'hui, et éternellement. Ils ne devaient donc pas se laisser entraîner par des doctrines diverses et étrangères. La grâce est ce qui affermit le coeur, et non pas les viandes, qui n'ont pas profité à ceux qui y ont marché. C'est une erreur de penser que les chrétiens n'ont pas d'autel: ils en ont un duquel ceux qui servent le tabernacle n'ont point le droit de manger; c'est-à-dire que les Juifs ont perdu leur place de privilège, qui, maintenant, appartient d'une manière infiniment meilleure à ceux qui ont Jésus. Comme en lui, ainsi en nous, les extrêmes de la honte ici-bas et de la gloire en haut, sont trouvés se rencontrer. Il n'en était pas ainsi des Israélites. Ils avaient le camp, et ils ne pouvaient pas entrer au dedans du voile. Et cependant, ils avaient même alors le type le plus frappant d'un autre état de choses. «Car les corps des animaux dont le sang est porté, pour le péché, dans les lieux saints, par le souverain sacrificateur, sont brûlés hors du camp. C'est pourquoi aussi Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte. Sortons donc vers lui, hors du camp, portant son opprobre. Car nous n'avons pas ici de cité permanente, mais nous recherchons celle qui est à venir». Les chrétiens, maintenant, ont à porter la croix, en attendant d'être au ciel avec Christ. Tout terrain mitoyen est aboli avec l'ancienne alliance. Mais si nous attendons la gloire, d'autant plus devrions-nous louer continuellement, offrant par Jésus, à Dieu, le fruit des lèvres qui confessent son nom, et n'oubliant pas les sacrifices de bienfaisance et de communion.

De plus, nous sommes appelés à obéir à nos conducteurs et à être soumis, car «ils veillent pour vos âmes, comme ayant à rendre compte». Ce n'est pas qu'ils aient à rendre compte des âmes des autres, mais de leur propre conduite à l'égard des autres. L'obéissance de la part de ceux sur lesquels ils veillaient devait être beaucoup pour ces guides, afin qu'ils pussent accomplir leur oeuvre avec joie, et non pas en gémissant, car cela ne serait pas profitable aux saints.

L'apôtre demande leurs prières, ce qu'il pouvait faire avec une bonne conscience, occupé qu'il était de l'oeuvre de la grâce, et non pas de la faiblesse et des manquements d'une marche insouciant. De plus, il les en supplie, afin qu'il pût leur être plus tôt rendu.

Et combien précieuse et appropriée à leurs besoins et leur encouragement, est la prière par laquelle il termine: «Le Dieu de paix qui ramène d'entre les morts le grand pasteur des

brebis, dans la puissance du sang de l'alliance éternelle, notre Seigneur Jésus, vous rende accomplis en toute bonne oeuvre pour faire sa volonté, faisant en vous ce qui est agréable devant lui, par Jésus Christ, auquel soit gloire aux siècles des siècles! Amen».

Le nom de Paul ne paraît pas à la fin de cette épître non plus qu'au commencement, et cela pour des raisons qui sont évidentes, quand on considère que c'est une lettre adressée à des saints d'entre ceux de la circoncision. Mais qui d'autre que Paul aurait ainsi parlé de Timothée? L'écrivain était en Italie, et envoie la salutation de ceux qui s'y trouvaient. Le courant apostolique apparaît, dans cette épître, à toute personne spirituelle.

## Méditations de J.N.Darby

---

Sous ce titre, nous espérons publier, Dieu voulant, une série de près de 200 méditations et appels, prononcés dans la Suisse française et recueillis fidèlement pendant les années 1839 à 1857. Nous en devons la communication à l'obligeance de trois soeurs en Christ, qui en possédaient des copies.

Il ne faut pas oublier, en lisant ces pages, qu'il s'agit de *notes* et non pas de compositions offrant un ensemble continu. On y trouvera bien des lacunes, bien des paragraphes qui manquent de liaison entre eux. Quand il nous a été possible de corriger ces défauts, sans y mettre du nôtre, nous l'avons fait. Dans d'autres cas, nous avons préféré laisser le passage incomplet, certains que, même sous cette forme, il sera digne d'attention, et que le Seigneur le fera servir à l'édification des lecteurs. (*Rédaction*) Les 85 premières méditations non datées ont été prononcées entre l'année 1839 et le 1<sup>er</sup> janvier 1841.

### Méditation de J.N.D. n° 1

ME 1886 page 13 - 2 Corinthiens 3 (Darby J.N.)

Le chrétien est la lettre de Christ à l'adresse des hommes; il doit, par sa conduite, parler aux hommes de la bonté, de la sainteté de Dieu, de la puissance du Saint Esprit. Cette lettre est souvent, il est vrai, barbouillée et tachée, mais elle doit être vue et lue du monde. Ce dernier, s'il en voit les taches, les blâme avec rigueur mais avec raison.

Dieu a fait de plusieurs manières l'épreuve du coeur de l'homme: 1° Par la défense donnée à Adam innocent. Adam désobéit, et le péché est entré dans le *monde*. 2° Par la loi de Moïse. La loi a donné au péché un caractère nouveau. Le péché était un mal indépendamment de la loi, avant que celle-ci fût introduite: mais la loi lui a imprimé le caractère particulier de désobéissance et de transgression. 3° Par les prophètes. En les rejetant, les hommes ont montré leur haine des bienfaits de Dieu. 4° Surtout par le don de son Fils. «Peut-être que, quand ils verront celui-ci, ils le respecteront», dit Dieu. Mais les hommes ont dit: «Celui-ci est l'héritier, tuons-le».

Dieu a vu que les pensées de l'homme ne sont que mal en tout temps, et il a voulu en faire faire à l'homme l'expérience et lui révéler ainsi la méchanceté de son coeur. Israël avait été tiré d'Egypte par grâce, préservé des dix plaies par grâce, délivré de la mer, conduit dans le désert par grâce, nourri de manne, abreuvé de l'eau du rocher par grâce; mais, au lieu de s'en tenir à la grâce, il a voulu mériter la faveur de Dieu en s'engageant à faire toutes les choses imposées par la loi, et il a fait l'expérience de son impuissance. Le peuple d'Israël était au milieu des autres comme un terrain mis à part à la surface du désert; toute la culture de Dieu n'a servi qu'à montrer l'ingratitude de ce sol. Pour nous, nous n'avons pas crucifié le Christ, il est vrai, mais nous sommes du même terrain qu'Israël, et nous ne donnerions pas d'autres fruits. Israël était dans les conditions les plus favorables de culture spirituelle; il n'a produit que des ronces, et par nature nous ne pourrions produire autre chose.

Nous sommes donc hors d'état de venir à Dieu, ayant à lui présenter quelque chose de plus qu'Israël, et Dieu doit aussi nous rejeter. Serait-il donc le seul Etre qui fût obligé de recevoir des gens indignes dans sa maison, et le ciel le seul endroit où le péché et la souillure eussent leur libre entrée?

Tout ce que nous sommes, nous le sommes en Jésus, par qui seul nous avons accès auprès du Père. Il a porté notre péché et notre condamnation et les a laissés dans son tombeau, pour s'asseoir dans la gloire à la droite du Père. Le fait seul que Dieu l'a reçu nous est un gage que nous sommes reçus par lui. La mort de Christ parle de la justice de Dieu et de la condamnation du péché. Sa réception dans la gloire parle de la réception en grâce et en gloire des enfants du Père et des cohéritiers de Christ.

Du privilège d'être ses enfants découle le devoir de se conduire en enfants: «Soyez parfaits, comme votre Père qui est aux cieux est parfait». Tout privilège est la source d'un devoir. Voilà pourquoi le chrétien doit être une lettre vivante, parlant à tous, même aux méchants, de ce qui est dans le Père et chez le Père. Christ est notre lettre et notre recommandation auprès de Dieu; nous sommes la lettre de Christ pour plaider en sa faveur auprès du monde.

Christ nous a laissé un modèle à suivre; en le suivant nous nous convaincrions bientôt combien nous sommes inférieurs à lui, et cette expérience nous maintiendra dans l'humilité.

## Méditation de J.N.D. n° 2

ME 1886 page 28 - Luc 17: 11-19 (Darby J.N.)

Le fait que Dieu nous a communiqué ses pensées est un don immense de sa part. Dieu agit envers nous en ami, et nous dévoile ses desseins. La parole de Dieu nous rend témoignage de Christ, et nous voilà comme des enfants, mangeant le bon pain de la maison de notre père. Tout ce qu'il y a de grâce en Dieu est à nous; toutes les pensées de Dieu à l'égard de Christ nous concernent. Il nous arrive souvent, sans doute, de ne pas *trouver* dans la Parole tout ce qui nous appartient; mais, néanmoins, Dieu a révélé dans sa Parole tout ce qu'il y a de gloire et de grâce dans son Fils, et nous communique tout cela.

Ce qui donne aux évangiles leurs caractères particuliers, c'est que le Saint Esprit nous montre, dans chacun d'eux, l'un des caractères de Christ. Nous trouvons, en Matthieu, Christ accomplissant les promesses; en Marc, Christ serviteur; en Luc, Christ fils de l'homme; en Jean, Christ fils de Dieu. Nous possédons de cette manière toute la plénitude de Jésus. Mais l'histoire des évangiles est toujours celle de la réjection du Sauveur. On y voit la méchanceté de l'homme qui va en croissant. En Matthieu 5: 1-4, Jésus commence par bénir, tandis qu'en Matthieu 23, il doit finir par maudire.



A mesure que Satan gâte ce que Dieu a fait, Dieu produit quelque chose de meilleur. Le premier Adam est suivi du second, la loi, de l'évangile. Dieu ne rétablit pas ce qui est corrompu; il fait quelque chose de plus excellent pour sa gloire.

Il nous est difficile de juger de tout ce qui est ici-bas, selon ce qui se trouve dans le ciel. C'est le caractère que nous présente le chapitre 16 de notre évangile: le principe du jugement de toutes choses est changé sous la nouvelle économie les richesses y sont considérées comme un malheur. L'introduction du ciel dans nos pensées change tout à nos yeux. C'est un principe de toute importance pour le chrétien et fort difficile pour lui à réaliser, car les habitudes de penser sont difficiles à déraciner. Un mondain a de la peine à se débarrasser des pensées de la société qui l'entoure; on trouve aussi les mêmes habitudes fâcheuses dans les pensées et le langage religieux. De fait, un chrétien n'a pas de place dans ce monde: Jésus n'en avait pas. Quand il y entre, il n'y a pas même de place pour lui dans l'hôtellerie; il est relégué à l'étable. Si, au lieu des pensées de l'homme, nous prenons ce que Dieu a dit de lui-même, et recevons les pensées de Dieu, tout en nous sera joie, liberté, affranchissement.

Sur les dix lépreux, il y avait neuf Juifs et un Samaritain. La lèpre était un type du péché; de là l'exclusion des lépreux juifs ou samaritains, tout lépreux étant également impur. Chrétien de profession, juif ou païen, tout pécheur est également impur devant Dieu. Tous doivent également se tenir loin, et bien des âmes s'écrient comme les lépreux: «Jésus, maître, aie pitié de nous!»

Jésus les renvoie au sacrificateur, pour le rendre témoin de leur guérison; ils croient et obéissent à la parole. En s'en allant, ils sont rendus nets, mais ils vont se placer sous le joug de la loi. Ils avaient reçu un bienfait, une grâce, mais cela ne les empêche pas d'aller, de nouveau, se mettre sous la loi qui allait être abolie.

Le Samaritain revient seul à la source de toute grâce. Il donne gloire à Dieu et Jésus ne le renvoie pas sous le joug de la loi. Bien des personnes qui ont trouvé grâce et guérison n'ont pas compris cela, et, au lieu de se tenir avec le Sauveur, se sont replacées sous la servitude de la loi, et n'ont pas compris qu'elles avaient trouvé Dieu dans la bénédiction reçue. Quand Dieu nous fait grâce, nous trouvons non seulement la grâce, mais Dieu lui-même. Dieu commence par justifier le méchant, afin qu'il ne reste plus une seule chose entre Dieu et lui. Pourquoi revenir à la loi, et nous replacer ainsi sous le péché et la condamnation, quand nous avons rencontré Dieu avec tous nos péchés, et reçu grâce? Nous n'avons pas à regarder continuellement à ce que nous trouvons en nous, mais à ce qui se trouve en Dieu pour nous. Nous n'avons, comme le Samaritain, qu'à glorifier Dieu à haute voix. Autrement, nous jugeons de Dieu selon nous-mêmes, au lieu de nous juger selon la pensée de Dieu.

La foi perce droit au coeur de Dieu. J'ai rencontré la meilleure chose de Dieu, dans mon plus mauvais état; le Fils de Dieu, dans mon état de péché. A la croix, nous rencontrons Dieu, donnant son Fils pour nos péchés. Connaissant Dieu de cette manière, nous connaissons ce qu'il est pour nous: la grâce a été d'autant plus grande que mes péchés ont été grands. Le seul Dieu que je connaisse est celui qui m'a aimé, dans le don de son Fils pour mes péchés. Quand

on a connu Dieu de cette manière, il n'y a pas de bornes à la joie. Tout ce qu'il y a en Jésus d'attrayant, de bon, de puissant, est à moi. L'amour de Dieu m'a placé dans la gloire de Christ; je suis dans cette seule relation avec Dieu il m'aime; c'est dans ma lèpre qu'il m'a guéri c'est dans mes péchés qu'il est venu a moi, qu'il est mort pour moi et m'a donné la guérison.

Si Dieu a voulu se glorifier, c'est en Jésus. L'amour de Dieu en nous, lie tous les chrétiens ensemble, ce que tous connaissent de Dieu, c'est la manifestation de son amour.

### Méditation de J.N.D. n° 3

ME 1886 page 56 - Jean 20 (Darby J.N)

Marie de Magdala aimait Jésus, mais elle le cherchait parmi les morts au lieu de le chercher parmi les vivants. Elle vient au sépulcre, comme beaucoup d'âmes attachées au Sauveur, et y pleure. Elle n'avait pas compris la puissance du Seigneur; elle le cherche où il n'est plus, et s'afflige. Jésus vient au-devant d'elle et parle à son coeur; au lieu de le trouver dans la mort, elle le retrouve dans la vie, mais il doit remonter vers le Père afin d'y attendre les siens.

C'est tout premièrement à Marie de Magdala, cette pauvre femme qui avait eu sept démons, que Jésus se révèle après sa résurrection. Il fait d'elle son messager pour annoncer la plénitude de sa résurrection.

Il l'envoie vers ses frères: «Va vers mes frères». Maintenant que Jésus est dans le ciel et qu'il nous a faits enfants de Dieu, il nous appelle *ses frères*. Ressuscité et glorifié, il est plus près de nous et nous sommes plus près de lui qu'avant sa résurrection.

Jésus va vers *son Père* et *notre Père*, vers *son Dieu* et *notre Dieu*; il nous met sur la même ligne que lui-même; ensemble avec Jésus, nous sommes placés dans la même relation devant Dieu. Si je crois aux paroles de Jésus et me confie en ce qu'il m'a dit, j'accepte et je saisis cette place qu'il nous donne, et dans laquelle Dieu satisfait, non pas seulement notre amour, mais son amour à lui envers nous.

Cette espérance, effet du message qui les place comme des enfants devant Dieu, rassemble les disciples. Quand Jésus était ici-bas il gardait les siens; il disait, non pas: «Paix vous soit», mais: N'ayez pas peur, ne craignez pas. Maintenant il dit: «Paix vous soit». Les disciples fermaient la porte aux Juifs; ils étaient pleins de crainte devant l'homme. Maintenant ils sont pleins d'espoir quant au ciel, ayant Jésus au milieu d'eux. Ce dernier leur communique la joie et la paix de sa présence, et en même temps il les envoie dans le monde. Il n'y a point de paix dans le monde, mais le Seigneur y envoie un message de paix. Toute la force de leur oeuvre devait s'accomplir par le Saint Esprit.

Lorsque les disciples se réunissent, ce qu'ils ont à désirer avant tout, ce n'est pas de recevoir du bien, mais c'est d'avoir la présence de Jésus et de jouir de cette présence. Ils se

réunissent en communion pour goûter ensemble la présence personnelle du Seigneur au milieu d'eux.

## Méditation de J.N.D. n° 4

ME 1886 page 74 - Actes des Apôtres 26: 29 (Darby J.N.)

Dans ce passage, Paul fait pour Agrippa un souhait remarquable. Le mondain, même le plus heureux, ne peut souhaiter cela à personne. Tout chrétien doit montrer: 1° une parfaite satisfaction de sa condition devant Dieu; 2° un désir ardent de voir les autres devenir tels qu'il est.

Comment Paul a-t-il pu dire: «Plût à Dieu que non seulement toi, mais aussi tous ceux qui m'entendent aujourd'hui, vous devinssiez de toutes manières, tels que je suis, hormis ces liens?» On voit en 1 Timothée 1: 15, son opinion sur lui-même. Personne au monde n'avait manifesté une haine plus prononcée contre Dieu et contre ceux que Dieu aime. Il ne pouvait souhaiter aux autres d'être encore des pécheurs. Il ne pouvait non plus souhaiter à tous son apostolat; si tous étaient apôtres, il n'y aurait point d'auditeurs. Il ne pouvait leur souhaiter ses progrès, car lui-même n'en était pas content et désirait autre chose (Philippiens 3: 12-14).

L'histoire du monde jusqu'à la mort de Jésus est l'histoire de l'iniquité de l'homme qui faillit envers Dieu, dans toutes les circonstances où il est placé. Plus un mauvais arbre est cultivé, plus il produit de mauvais fruits. L'orgueil de l'homme hait les bienfaits de Christ: «Ils ont haï et moi et mon Père». Paul allait plus loin dans l'iniquité et nous aussi, car Dieu a envoyé le Saint Esprit et a fait prêcher le pardon aux meurtriers de Jésus. Quand ils eurent rejeté Jésus et que le Saint Esprit eut dit: «Vous l'avez fait par ignorance... Repentez-vous donc et vous convertissez, pour que vos péchés soient effacés», les Juifs rejettent encore le Saint Esprit. Etienne le leur reproche; il reprend leur histoire depuis le désert et leur dit: «Vous résistez toujours à l'Esprit Saint; comme vos pères, vous aussi». Par nature, nous rejetons aussi le Fils comme les Juifs, nous résistons aussi au Saint Esprit.

Au moment où Jésus déjà crucifié est encore outragé, son flanc percé laisse couler l'eau et le sang, symboles de notre salut. Dieu répond à la haine de l'homme par un témoignage d'amour. Le Saint Esprit vient de nouveau offrir un pardon qu'on rejette. Etienne est lapidé, et pour la première fois, Saul est nommé parmi ses meurtriers. Il va ensuite persécuter les saints dans les villes étrangères.

Dans cette occupation, Dieu le rencontre. Paul était l'expression personnelle de toute la haine du cœur humain contre ce que Dieu fait. Personne, ni parmi les sacrificateurs, ni parmi les Juifs, ni parmi les gentils, n'a été aussi actif dans cette haine que Paul. Aussi peut-on dire de lui, comme lui-même, qu'il était le premier des pêcheurs. Et cependant il avait une conscience, il observait la loi, il était fort religieux; il croyait qu'il fallait persécuter les fidèles, et agissait en cela selon ses vues, selon sa conviction, selon sa conscience, et exécutait sincèrement les ordres des chefs de sa religion. Mais sa conscience était aveuglée par son

orgueil et par Satan. L'instrument de la haine de Satan contre Christ était un homme irréprochable selon le monde. Mais Jésus dans la gloire vient à sa rencontre et lui dit: «Pourquoi me persécutes-tu?» (non pas *mes disciples*). Pas un de nous qui n'ait été dans le cas de Paul (non pas sans doute avec la même force de caractère); pas un qui n'ait regimbé contre les aiguillons et résisté à l'évangile. Nous sommes, en principe, ce que Paul était. La parole de Dieu nous montre, par de grands exemples, des vérités universelles. L'histoire d'Adam et d'Eve est aussi notre histoire. Satan leur dit: «Tu ne mourras pas», et le persuade encore aux incrédules de nos jours quant à la mort seconde.

Mais Paul est aussi un exemple de toute la clémence de Dieu. Dieu laisse la haine de Saul arriver à son comble, et fait, en moins de trois jours, de celui qui était l'apôtre de la haine de l'homme et de Satan contre Dieu, l'apôtre de l'amour et de la grâce de Dieu. C'est que, par ces paroles: «Pourquoi me persécutes-tu?» Paul avait été convaincu par le Seigneur, alors dans la gloire, que l'Eglise était une avec lui. Ce que Paul voit d'abord, c'est la gloire de Jésus, un avec son Eglise. Pierre avait vu le Seigneur sur la terre et l'avait vu monter au ciel. Paul entre par l'autre extrémité de l'évangile. La grâce de Dieu se manifeste à lui en cette occasion d'une manière extraordinaire. La loi, la conscience, les chefs extérieurs de la religion, l'avaient poussé à la persécution; aussi Paul, en parlant de ces choses, pouvait-il décrire leurs effets; mais aussi la grâce est le sentiment qui domine chez lui. Son réveil dut être terrible: tout ce qui lui avait servi d'appui lui manquait et le condamnait; mais bientôt il se trouve enfant de Dieu. L'union de l'Eglise avec Christ la plaçait en Christ; dès le moment de sa conversion, l'union de Paul avec Jésus lui donne la même place. Il y trouve, non plus la justice de la loi, mais celle de Dieu. La justice de Dieu est la conséquence de son caractère, elle se trouve en Christ. Paul ne pouvait désirer une justice plus élevée; il participait à la vie de Christ en étant uni à lui, à l'amour dont Jésus Christ est l'objet de la part du Père qui a mis en lui toute son affection.

Paul avait la justice de Dieu en Christ, la vie de Christ, l'amour dont Christ est l'objet, la gloire de Jésus; que pouvait-il souhaiter de plus et à lui-même et aux autres? Nous, qui croyons, nous sommes en possession du même trésor. Chacun de nous doit pouvoir souhaiter aux autres ce que Paul leur souhaitait. Nous participons aux mêmes choses, si nous pouvons dire: Je crois en Jésus, tandis que bien des âmes désirent la conversion des autres, sans être elles-mêmes affermiées et en possession du bonheur. Oh! oui, nous sommes à la fois ces pécheurs sauvés dont Paul était le premier, et *ce que Jésus est*. La foi s'en tient au témoignage de Dieu et ne lui substitue pas les jugements de l'homme. L'affection infinie de Dieu pour Christ est aussi pour nous, et doit fixer et reposer nos pensées.

## Méditation de J.N.D. n° 5

ME 1886 page 96 - Jean 13: 3-19 (Darby J.N.)

Jésus garde toujours le caractère de serviteur. Dans ce passage, il rend à ses disciples le service le plus vil, celui d'un esclave à la réception d'un hôte. Comme l'amour du Père ne cesse jamais à notre égard, de même, par amour, le Fils est notre serviteur à toujours. Il est dans la gloire; il y a une inconséquence apparente entre l'idée de Dieu et celle de serviteur, entre l'idée de gloire et celle de service. S'humilier était la seule chose nouvelle pour Dieu; ici, il le fait à l'égard des siens, encore dans le monde, encore ignorants et privés d'intelligence pour comprendre les discours de Jésus et ce qui se passait dans son coeur. L'amour de l'homme a pour objet ce qui attire l'amour, mais Dieu aime parce qu'il est amour; il aime à cause de ce qui est en lui, il aime par sa nature. Jésus aima jusqu'à la fin les siens qui étaient dans le monde. L'amour de Christ pour nous, le porte à s'humilier et vient s'appliquer à nous dans nos misères. Mais cette humiliation du Seigneur manifeste Judas, car la présence du bien met le mal en lumière.

1° Judas aimait l'argent. 2° Satan lui offre l'occasion de satisfaire cette convoitise. 3° Satan lui endure la conscience. Il met au coeur de Judas de trahir Jésus; il n'y met pas la convoitise, mais il donne à cette convoitise une pâture.

C'est à la vue de tout cela, en présence de cette contradiction de la part des pécheurs et de la gloire qui était devant lui, que Jésus se fait le serviteur de ses disciples. Se ceindre est un signe de servitude; car il fallait se ceindre pour travailler. Jésus a dû non seulement servir Dieu et se présenter devant lui pour nous, mais aussi s'occuper de nous pour nous laver les pieds. Il y a deux choses dans l'enfant de Dieu: 1° Sa perfection en Jésus: «Comme il est, lui, nous sommes, nous aussi dans ce monde». 2° Nous sommes, ici-bas, au milieu de faiblesses et de misères, et le Seigneur s'occupe de nos souillures, et bien que dans la gloire, Jésus se fait encore serviteur dans ce but.

Le chrétien doit chercher la dernière place, mais il ne peut l'occuper; Jésus y est déjà. Le serviteur qui, par amour pour son maître, sa femme et ses enfants, ne voulait pas sortir pour être libre, et avait l'oreille percée pour être serviteur à toujours, était une figure de Jésus.

Le croyant a d'abord tout le corps lavé d'eau, comme cela se faisait pour les sacrificateurs. C'est l'image de la purification qui n'a lieu qu'une fois et ne se répète plus. Le Seigneur nous lave par la Parole. Etant nés de Dieu, nous sommes nets; mais Jésus lave constamment nos pieds des souillures que nous contractons dans le monde; il est sacrificateur pour cela. De quelle manière ce lavage a-t-il lieu? Par la Parole, le Seigneur nous montre nos souillures et les place sur nos consciences. Le Saint Esprit nous les fait voir, comprendre, haïr, par leur contraste avec le Seigneur Jésus et en nous le montrant. Nous n'avons donc pas besoin d'être consacrés et purifiés de nouveau; mais il nous faut toujours le lavage des pieds, quand ils ont été souillés par leur contact avec le monde. Il en était de même du sacrificateur qui devait se laver les pieds toutes les fois qu'il entrait dans le lieu saint.

L'amour s'humilie toujours; si nous le faisons pour ceux que nous aimons, à bien plus forte raison le Seigneur Jésus l'a fait pour nous.

## Méditation de J.N.D. n° 6

ME 1886 page 132 - Lévitique 14: 10-20 (Darby J.N.)

Nous trouvons ici les cérémonies de la loi pour la purification du lépreux, figure de la purification que Christ nous procure, car la lèpre est une image du péché.

Il faut distinguer entre la purification du lépreux et celle du sacrificateur. Il n'y avait que trois aspersion de sang dans l'Ancien Testament. L'aspersion du lépreux, celle du peuple, celle du sacrificateur; elles se faisaient une fois pour toutes et ne se répétaient pas. Il n'y avait rien à faire pour la guérison du lépreux; elle était l'oeuvre de Dieu. Pour constater sa maladie, le lépreux était mis à part et observé de sept en sept jours. Quand le lépreux était entièrement blanc de lèpre, ou que la plaie était devenue blanche, il était purifié (comparez Psaumes 32: 3-5). Quand le péché est caché et la lèpre intérieure, le mal est plus grand. La manifestation, la confession du péché, conduisent à la paix et mettent le coeur à l'aise; c'est là le coeur intègre et sans fraude.

Les symptômes de la lèpre sont décrits en Lévitique 13. La guérison venait de Dieu; le sacrificateur devait seulement la constater et accomplir les actes de la purification. La lèpre mettait le lépreux hors du camp; le péché empêche la communion avec Dieu et le peuple de Dieu. Après sa purification, le lépreux était réintégré dans la communion des enfants d'Israël; mais le premier effet de la connaissance du péché est de nous ôter le désir de la communion avec Dieu, l'intelligence de cette communion et sa recherche.

La purification nous place de fait et de droit dans la communion des enfants de Dieu, quoique l'âme ne comprenne souvent pas, dès l'abord, qu'elle ait ce droit. La guérison précède souvent la connaissance de cette guérison; l'âme convertie se place sous la loi au lieu d'accepter tout l'évangile avec joie.

Quant aux moyens employés pour la purification du lépreux, ce sont: 1° Les passereaux, l'un mort, figure de la mort de Christ, on l'égorgeait sur un vase de terre, sur de l'eau vive; le passereau vivant est le symbole de la résurrection de Christ (Lévitique 14: 4-7). Nos péchés ont mis Jésus dans le tombeau; mais il en est sorti et les y a laissés; il avait tout accompli. 2° (versets 8, 9). Le lépreux devait être lavé d'eau; Jésus nous rend nets par la Parole qu'il nous a dite. Sa Parole fait pour nos âmes ce que la purification d'eau faisait pour le corps (Ephésiens 5: 25-27). Cette purification se faisait une fois pour toutes. La sanctification est une, mais le chrétien doit y croître. Tous les croyants sont justifiés en Christ, c'est un fait accompli; le Saint Esprit nous place dans cette position. Il y a la sanctification de Dieu le Père (Jean 17: 17), celle de Jésus par son sang, et celle du Saint Esprit qui rend efficace et la volonté du Père et l'oeuvre du Fils. Le Saint Esprit accomplit la chose individuellement dans le corps. Il nous communique la vie par la Parole, et nous sanctifie entièrement. 3° Après la purification suit l'intelligence de ce qui a été fait; il faut que le lépreux le comprenne et en reçoive l'efficace dans son coeur (versets 10-20). Le lépreux est présenté à Dieu avec un sacrifice pour le délit. On le marquait

de sang comme signe de sanctification. L'intelligence du chrétien ne doit rien laisser entrer par *l'oreille* de ce qui serait incompatible avec le sang de l'agneau; la *main droite* est le symbole de nos actions. Le chrétien ne doit rien faire qui déshonore le sang de Christ; tout ce qu'il fait chaque jour, il doit le faire au nom du Seigneur Jésus, et ne rien faire qui ne soit selon la mesure des pensées de Dieu dans la mort de Jésus. Tout ce qui, dans nos actions, n'est pas saint comme le sang de Christ, est péché. Le sang sur le *gros orteil* représente la sanctification de toutes nos démarches. Nous ne sommes pas des êtres négatifs; la vie de Christ doit toujours agir en nous. Pensées, actions, démarches, tout est sous le sang de Christ, et ce sang est la mesure de ce que doit être notre sainteté. Il faut être sous le sang de Christ ou en dehors. L'enfant de Dieu a sur lui ce sang qui ne peut ni être effacé, ni perdre de sa valeur. Il n'est jamais besoin d'une nouvelle aspersion. Chaque jour, nos âmes sont renouvelées intérieurement par le Saint Esprit, et nous demandons pardon de nos péchés à notre Père. 4° Ce n'était pas seulement le sang qu'il fallait, c'était aussi l'huile. L'huile ou le Saint Esprit est donnée, parce que le sang est là. Ce n'est pas après l'eau, c'est après le sang que l'huile est appliquée. Le Saint Esprit vient en nous, parce que le sang de Christ est sur nous. Si nous sommes devant Dieu aussi purs que le sang de Christ, comment l'Esprit ne serait-il pas en nous? Le sang de Christ a épuisé la colère de Dieu contre le péché. Tout est amour pour celui qui est sous l'aspersion de ce sang. Le Saint Esprit est un Esprit d'intelligence, de joie, de paix, d'amour. Ce sont là ses premiers fruits; c'est un Esprit de force et de puissance pour vaincre les obstacles qui se montrent sur notre chemin.

L'effet de tout cela était de rétablir le lépreux dans la communion de Dieu. Nous sommes devant Dieu dans toute la bonne odeur du sacrifice de Christ.

## Méditation de J.N.D. n° 7

ME 1886 page 135 - Jean 16: 1-20 (Darby J.N.)

Le sentiment de notre état actuel devant Dieu provient du jugement du Saint Esprit en nous. L'inquiétude ou la paix que nous éprouvons viennent du langage du Saint Esprit qui révèle Dieu à nos âmes. Le Saint Esprit illumine notre intelligence et agit par la conscience. On peut recevoir l'évangile avec joie, et ne pas durer, parce que la conscience n'a pas été atteinte. On se contente de garder son caractère d'honnête homme, et on ne craint pas de faire devant Dieu ce qu'on n'oserait pas faire devant les hommes. Nos idées du péché sont fausses. Si un homme fait tort au bien de son prochain, on le punit comme un criminel; s'il nuit, par sa médisance, au caractère de son prochain, il est considéré comme méchant; s'il médit de Dieu ou blasphème, on le considère, presque avec indifférence, comme un pécheur. Mais, en fait, il n'est pas bienséant de nommer Dieu dans le monde qu'il a fait, ni de nommer Jésus dans les sociétés du monde. Il y a dans l'homme de mauvaises pensées, une mauvaise volonté, et la haine du coeur contre les bienfaits de Dieu.

Le monde est convaincu de péché en ce qu'il a rejeté Jésus, et en ce que le Saint Esprit est venu prendre, dans cette économie, la place de Jésus rejeté.

Le monde est convaincu de justice, parce que Dieu rejette le péché de sa présence et le pécheur de sa société. Si Dieu admettait le moindre péché dans le ciel, ce dernier serait un lieu aussi misérable que la terre. Les hommes ont tellement maltraité Jésus que, même un brigand, osait l'outrager du milieu de son supplice. Mais la justice se manifeste aussi en ce que Dieu a placé le Juste à sa droite, et le Saint Esprit en est la preuve: il est ici-bas parce que Jésus est là-haut.

Le monde est convaincu de jugement. Satan s'est fait condamner par la mort qu'il a fait subir à Christ, et cette condamnation, ce jugement se manifestent en ce que Christ est assis à la droite de Dieu. La condamnation de Satan n'a pas encore eu son exécution. Le second Adam a été accepté et admis en la présence de Dieu.

## Méditation de J.N.D. n° 8

ME 1886 page 176 - Romains 4 (Darby J.N.)

Ce qui frappe dans les voies de Dieu, c'est le soin détaillé qu'il prend d'agir sur nos coeurs, et de nous donner une connaissance de nous-mêmes selon lui. On voit, à tout ce que Dieu dit, qu'il nous connaît parfaitement. Le Seigneur raconte à la Samaritaine son histoire, lui montre ce qui est dans son coeur, réveille sa conscience, et lui démontre ainsi Sa mission. Le brigand sur la croix, éclairé par le Saint Esprit, saisit la perfection de Jésus et lui rend témoignage qu'il n'a rien fait qui ne se dût faire, mais pour nous, dit-il, nous y sommes justement. Cette expérience est nécessaire, non pour être sauvé, mais pour se connaître selon Dieu, et pouvoir être en communion avec lui. Ces expériences peuvent être tristes, angoissantes, mais elles sont profitables et nous affermissent dans la paix. Elles découvrent des choses inattendues et nous instruisent ainsi d'une manière salutaire.

Il y a en nous une tendance perpétuelle à nous placer sous la loi, et à chercher en nous quelque chose qui nous rassure quant à notre état devant Dieu. Mais l'évangile nous montre que Dieu nous a connus à fond et que cependant il nous a aimés. La loi a été donnée à des pécheurs nécessairement condamnés par elle; elle devait leur révéler leur nature pécheresse et leur perdition. L'homme qui avait été trente-huit ans au réservoir de Béthesda se trouvait, par l'effet même de sa maladie, hors d'état de se servir du seul remède qui pût le guérir. L'effet du christianisme, en éveillant la conscience, est de nous remettre sous le joug de la loi, quand nous n'avons pas les yeux attachés sur Christ. Le christianisme déchire le voile qui nous cachait la sainteté de Dieu, sainteté qui éclate dans la mort de Jésus et qui nous prescrit une tout autre mesure de sanctification. Cela devient souvent un écueil pour des âmes sincères et converties, que trouble le sentiment d'une responsabilité plus grande. Elles n'ont pas encore compris la grâce comme elle doit l'être, et comme le chapitre 4 des Romains la fait voir. En cherchant à s'approcher de Dieu par leur sanctification, elles affaiblissent la promesse que



Dieu justifie *le méchant*, et cependant c'est à cause de cela que je serai dans le ciel. Le juste n'a pas besoin d'être justifié, et il ne fera pas des bonnes oeuvres pour l'être, mais parce qu'il est juste. Si je prétends ajouter quelque chose à ma justification par mes oeuvres, elle n'est donc plus une pure grâce (versets 4, 5). Les sentiments que nous éprouvons ne doivent pas être, pour nous, un motif de sécurité ajouté à notre foi; ce ne serait qu'une propre justice plus raffinée.

En justifiant le méchant, Dieu ne sanctionne pas la méchanceté. La mort de Christ glorifie davantage la justice, la sainteté et l'amour de Dieu, que ne pourrait le faire la condamnation éternelle du pécheur. Si j'avais pu me présenter parfaitement juste à la porte du ciel, Dieu aurait dû me l'ouvrir et j'y serais entré sans connaître son amour, sans connaître Dieu, car il est amour. La croix de Christ montre la justice parfaite de Dieu et son parfait amour envers moi; elle me montre Dieu pour moi; elle a mis Christ à ma place et l'a frappé du coup qui m'était dû; elle est un témoignage permanent de l'amour de Dieu à mon égard. Dieu, après avoir connu et pesé mes péchés, a donné pour moi son Fils, dont le sang était nécessaire à leur expiation. Par l'offrande de Christ, Dieu a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés.

La foi ne peut embrasser que ce qui est hors de moi; une bonne oeuvre, un bon sentiment, se reconnaissent par l'expérience et non par la foi. La foi fait disparaître, en leur communiquant des privilèges égaux, la distinction entre Juif et gentil.

Le verset 25 montre les deux principes de notre assurance: la mort de Christ et sa résurrection. Ce sont les sources de notre paix avec Dieu. La présence de Dieu même nous laisse alors en pleine paix. Cette assurance en la présence de Dieu ne peut être un fruit de la légèreté, et d'autre part, le doute ne peut provenir que de l'incrédulité à l'égard des promesses de Dieu. Notre salut ne dépend pas de ce que nous sommes à l'égard de Dieu, mais de ce que Dieu est à notre égard; il provient de l'amour parfait de Dieu qui nous en a donné la preuve dans le don de son Fils. C'est déshonorer Christ, de douter que son sang nous purifie de tout péché. Dieu se manifeste aux pécheurs perdus, non en jugement, mais en grâce.

Plus nous voyons et sentons l'amour infini et inexprimable de Dieu pour nous, plus le coeur en est attendri et humilié, car l'amour et l'orgueil sont incompatibles.

Au commencement de l'épître aux Romains, Paul montre la méchanceté de l'homme; il convainc Juif et gentil de péché; il leur montre le sang de Christ comme la réponse de Dieu à cet état. La résurrection de Christ nous montre qu'il y a quelque chose de plus élevé que toutes nos expériences; elle donne à la conscience la vue claire de notre vivification par la vie de Christ en nous. Elle nous met en état de juger l'arbre et non pas seulement les fruits: le vieil homme, le péché qui demeure en nous, et non les péchés commis. La source de la vie, Christ, est en la présence de Dieu. La vie de Christ m'est communiquée, et c'est une vérité non moins réjouissante que celle du sang de Christ. Celui-ci nous met en paix quant à la condamnation; avoir Christ lui-même, dans la présence de Dieu, me donne la vie, et je suis rendu agréable dans le bien-aimé. Il est la source de la vie, et cette vie entretient la paix.

La vie de Christ nous donne l'expérience, mais l'expérience ne peut nous autoriser à tirer aucune conséquence quant à ce que nous sommes.

Dieu nous a donné le sang de Christ et a ressuscité Christ. Toutes mes offenses ont été sur Jésus; mes péchés sont la pierre qui ferme la tombe de Christ. Dieu vient, trouve Christ sous mes péchés, le ressuscite et le place en sa présence. Christ, après avoir subi l'effet de mes péchés, ressuscite sans mes péchés et remonte en la présence de Dieu où il m'introduit, hors des effets de la colère de Dieu, de la puissance de la mort et de Satan. Christ ressuscité témoigne éternellement de notre parfaite justification. Le Saint Esprit, par la foi, nous donne part à cette justification, mais l'oeuvre qui justifie est accomplie depuis dix-huit siècles.

Le sang de Christ est la réponse de Dieu à mes péchés.

La communication de la vie de Christ ressuscité me donne l'expérience de la sainteté de Dieu et de l'état de mon coeur, source de combats, d'angoisses, et aussi de joie.

La joie et la paix proviennent non des effets de la vie de Christ en nous, mais de la connaissance de l'amour de Dieu et du don de Christ.

## Méditation de J.N.D. n° 9

ME 1886 page - Exode 28 (Darby J.N.)

Ce chapitre nous parle des vêtements qu'Aaron devait revêtir pour se présenter devant l'Eternel. Il était le représentant du peuple, de ces douze tribus d'Israël dont il portait les noms, un type de ce que Christ fait pour nous dans le ciel. Le Seigneur n'est pas sacrificateur selon *l'ordre* d'Aaron, mais il exerce, maintenant, la sacrificature selon *le type* présenté en Aaron.

Maintenant Christ est caché en Dieu, comme le souverain sacrificateur quand il entrait dans le lieu très-saint, le jour des expiations.

Un sacrificateur suppose des péchés, des misères, ou, comme dans l'épître aux Hébreux, des infirmités. Il est médiateur pour intercéder en faveur du peuple et le représenter devant Dieu. Je suis infirme, mais toutes mes infirmités deviennent, non pas une occasion de jugement, mais, pour Dieu, l'occasion de déployer toute sa tendresse et toutes ses compassions envers moi, par le moyen de notre sacrificateur.

*Ici-bas*, Jésus lave nos pieds, mais *devant Dieu* il nous représente dans sa perfection. Il déploie les richesses des miséricordes de Dieu envers nous *ici-bas*, et il nous présente à Dieu dans sa propre perfection. Le chapitre 28 de l'Exode nous montre comment le sacrificateur nous présente devant Dieu.

L'éphod était le vêtement caractéristique du souverain sacrificateur: les deux parties en étaient jointes par deux épaulières qui portaient sur deux pierres d'onix les noms des douze tribus. La ceinture est un signe de service: «Que vos reins soient ceints». Le pectoral était fixé à l'éphod et portait aussi, sur douze pierres, le nom des douze tribus. Les vêtements étaient

de fin lin retors; ils étaient comme ornés de toutes les grâces possibles, le fond représentant la pureté même.

Aaron devait porter les enfants d'Israël devant Dieu; il les portait sur ses *épaules*: tout le fardeau de son peuple et de son gouvernement est sur les épaules de Christ. Si les pierres n'avaient pas été sur les épaules d'Aaron, l'éphod serait tombé; il était attaché par les noms des enfants d'Israël. Si Christ est sacrificateur, nous sommes sur ses épaules, portés en mémorial devant Dieu. Il porte le fardeau et le gouvernement; il fait tout; l'efficace dépend entièrement de lui, même dans ce que nous faisons pour l'Eglise.

Aaron portait aussi sur son *coeur*, au pectoral du jugement, les noms de son peuple. Il n'est pas un rayon de la gloire et de l'amour de Dieu luisant sur Christ, qui ne luise aussi sur nous qui sommes portés sur son coeur. Le coeur de Christ nous présente à Dieu. Ce n'est pas seulement pour nous obtenir des grâces particulières, mais c'est *nous-mêmes* qu'il présente, selon l'amour qu'il y a entre lui et Dieu.

Les Urim et les Thummim, sont les lumières et les perfections. Aaron portait sur son coeur devant Dieu, selon les perfections de la présence de Dieu, le jugement des enfants d'Israël. Nos péchés ne peuvent pas dépasser Christ et s'interposer entre Dieu et lui. Il nous maintient continuellement en jugement devant Dieu, selon les lumières et les perfections de cette présence. Dieu ne cache jamais sa face. Il peut nous châtier; par notre faute, nous pouvons perdre sa communion, mais si Dieu nous cachait sa face, il la cacherait à Christ. Elle est cachée maintenant à Israël qui est sous la loi. Ce sont nos manquements qui élèvent un nuage entre nous et Dieu. C'est une conséquence de notre infirmité, mais la grâce souveraine de Dieu n'en est nullement altérée.

La «sainteté à l'Eternel» est toujours devant Dieu. Nos prières montent en sainteté à l'Eternel, parce que Christ est là. L'iniquité de nos saintes offrandes (car il y en a et tout notre service est imparfait) est présentée devant Dieu selon la sainteté divine en Christ.

Ce chapitre, en nous faisant mieux saisir l'étendue de l'amour et des grâces dont nous sommes les objets, nous remplit d'actions de grâce, et nous fait trouver en Christ des ressources toujours nouvelles, car notre connaissance de lui peut toujours s'accroître et augmenter notre joie.

## Méditation de J.N.D. n° 10

ME 1886 page 217 - Luc 22: 1-38 (Darby J.N.)

Toutes les circonstances de la mort de Jésus résument, pour nous, ces deux grands principes: amour de Dieu, haine de l'homme. Ici, le Seigneur fait ses préparatifs de départ; mais, quoique absent maintenant, il est toujours présent, spirituellement, avec les siens, et veut que les enfants le Dieu s'appuient les uns et les autres sur lui.

Notre force vient de notre faiblesse; mais le sentiment même de notre faiblesse nous échappe facilement quand la grâce de Dieu agit, parce que nous nous attribuons quelque chose de ses effets. C'est alors que nous avons besoin d'être criblés, car la chair s'est introduite et le mal avec elle.

L'Eglise est en spectacle au monde, aux anges et aux hommes, pour leur démontrer et leur faire connaître la puissance de Dieu, la puissance du Saint Esprit dominant sur la puissance du mal — et cela même dans la faiblesse de l'homme. Mais si nous abandonnons l'appui de l'Esprit, la chair reparaît, reprend sa force, nous conduit en tentation et ne nous met pas à l'abri des effets de cette dernière. C'est ce qui arriva à Pierre: la force de la chair suffit pour le conduire en tentation, mais non pour l'en tirer. Jésus permit par là, que Pierre fût criblé et qu'il fit l'expérience de la faiblesse de la chair, afin que, par cette connaissance, il fût rendu propre à fortifier ses frères.

«Vous êtes», dit le Seigneur, «ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations» (verset 28), et cependant ils ne l'avaient souvent ni compris, ni entouré fidèlement. Le Seigneur laisse, par son départ, ses disciples à eux-mêmes, comme des brebis au milieu des loups; de là l'instruction du verset 36.

Il leur donne aussi l'exemple de son humilité profonde. Du moment où nous pensons être les bienfaiteurs de qui que ce soit (versets 25, 26), nous prenons la place de Dieu; l'homme est glorifié, aux dépens de Dieu, au milieu de ses semblables. Nous perdons notre caractère d'enfants de Dieu, quand nous perdons notre place de serviteurs. Jésus était le serviteur de tous (verset 27); plus nous serons serviteurs, plus nous lui serons semblables. L'amour nous fait serviteurs des autres à cause de leurs misères. Une mère est servante de son enfant, quoique au-dessus de lui.

Quant à la cène, le Seigneur a voulu donner, à ses disciples, un témoignage de son amour. Mais là aussi il était serviteur (versets 14, 15). Le Seigneur allait se placer dans le ciel, y devenir Nazaréen, séparé des joies de ses disciples et séparé extérieurement des pécheurs. L'amour ne peut être heureux sans que ceux qui sont aimés participent à ce qu'il a. Jésus ne peut être satisfait que lorsque l'Eglise sera réunie avec lui dans la gloire. Mais avant son départ, il nous laisse un gage d'amour. Il avait fort désiré de manger cette pâque avec eux avant de souffrir. Il s'est fait homme et serviteur, afin que nos coeurs aient un objet d'amour humain et divin en même temps. Le lien d'amour est parfait; c'est la communion la plus intime de lui avec nous, et de nous avec lui. Jésus est le premier-né entre plusieurs frères, et prend ce caractère comme objet de nos affections. Il ne commande pas l'amour, mais le produit par la manifestation de son amour pour nous. Jésus n'est pas changé; il nous place dans la même position que lui; il produit en nous le désir de communion avec lui. Prendre un repas en commun est une marque d'amour et de fraternité; la joie qui l'accompagne n'est pas à son comble, parce que maintenant le Seigneur est séparé de nous, et ne mange plus personnellement avec nous. Il nous a laissés ensemble dans l'amour. Le chrétien est séparé du monde par son amour pour Celui qui en est loin.

Comment un chrétien peut-il s'abstenir de prendre la cène? C'est s'excommunier. La cène est un gage de pardon, le mémorial de l'amour de Jésus. Christ est spirituellement présent avec les siens, mais il est aussi absent et nous l'attendons. En participant à un seul pain, nous sommes tous un seul corps, et je ne puis me retrancher, m'excommunier du corps de Christ. Dans la cène, Christ a voulu exprimer son amour, rappeler son amour; c'était un besoin de son coeur. Le signe de l'amour de Christ, ami mort pour nous, ami absent, doit nous être précieux. Il daigne être un de nous, séparé de nous pour un peu de temps, mais ayant sa joie à nous rendre heureux.

## Méditation de J.N.D. n° 11

ME 1886 page 234 - Exode 15: 1-21 (Darby J.N.)

Le verset 13 nous montre qu'Israël, sans avoir fait encore un pas dans le désert, est conduit par la miséricorde de Dieu à la demeure de sa *sainteté*. Mais, du moment que le peuple a passé la mer Rouge, il chante avec joie et triomphe. Il en est de même du chrétien, aussitôt que Christ l'a tiré hors d'Egypte, c'est-à-dire du monde. Israël n'avait jamais été dans un état plus triste que celui qui précéda cette délivrance. Dieu avait fait, sans doute, beaucoup de prodiges en Egypte, mais le peuple ne chante sa délivrance qu'après le passage de la mer Rouge; type de la mort et de la résurrection de Christ. Notre sujet de frayeur, la mort et le jugement qui nous attendent, devient notre sujet de joie quand nous le considérons dans la mort de Christ et le jugement tombé sur lui. Le miel se trouve dans la gueule du lion. C'est avant de commencer sa marche dans le désert qu'Israël chante le cantique, parce que notre pèlerinage commence par la délivrance de Dieu. L'effet de la délivrance est de nous placer dans le désert.

En Egypte, Israël était esclave de Pharaon, mais il avait en abondance les biens de la terre. C'est la jouissance des choses de cette vie qui nous place sous l'esclavage de Satan, le prince de ce monde. Quand le peuple murmure dans le désert, il se souvient du poisson qu'il mangeait pour rien, des concombres, des melons, des poireaux, des oignons et de l'ail... mais non pas des briques. Le salut du chrétien condamne le monde au lieu de l'accréditer, mais le jugement est de Dieu. Pourquoi prêcher l'évangile, si le monde n'est pas perdu?

Lorsque le sang de Christ a été placé sur nous, nous commençons à sortir d'Egypte, mais l'ennemi nous guette et nous attaque en chemin, comme Pharaon poursuivait Israël jusqu'à la mer Rouge. Nous nous trouvons aux prises avec Satan, et il faut que nous sentions sa force: cette expérience est nécessaire pour abattre nos coeurs, pour nous placer devant Dieu dans notre néant, mais aussi pour nous mettre en état de jouir de Dieu. Le sang sur la porte des Israélites, mettait en évidence le jugement de Dieu en leur faveur, mais pour que nous puissions jouir de Dieu, il faut que Pharaon nous poursuive jusqu'à la mer Rouge, jusqu'à la mort.

Satan est derrière nous; il nous accule et nous pousse dans la mer; il cherche à nous effrayer de la même manière. C'est alors que la force de Dieu se manifeste dans notre faiblesse; c'est alors que la vue de la mort et de la résurrection de Christ nous montre la puissance de Dieu triomphant de celle de Satan et nous affranchissant. La mer Rouge devient la sûreté d'Israël, une muraille à droite et à gauche; ainsi, la mort de Christ devient notre assurance. La mort est la puissance de Satan aussi longtemps que nous ne la voyons pas dans celle de Christ. La mort de Christ est le salaire de mon péché et me soustrait au jugement. Les croyants passent par la mort de Christ et ont part à sa résurrection: nous sommes ressuscités avec lui. Où est Satan, où Pharaon? Dans la mer Rouge. Du moment où nous avons compris la force et la puissance de Dieu qui nous placent hors d'Egypte, quoique dans le désert, nous n'avons plus rien à redouter de Pharaon. Il ne reste à Satan que la puissance de la mort. Il a déjà fait tout son possible contre nous; il n'a pu toucher le peuple de Dieu, sans toucher d'abord le chef de notre salut. Rien n'est plus effrayant que d'entendre le Fils de Dieu dire à Dieu: «Pourquoi m'as-tu abandonné?» Le jugement dernier et tout le reste n'ont rien d'aussi terrible. Mais la mort n'a pu retenir Christ: du moment qu'il sort du tombeau, la puissance de Satan est détruite et Christ emmène la captivité captive. La mort et le jugement de Christ font tomber Satan dans la fosse qu'il a creusée, tandis que nous sommes amenés auprès de Celui qui nous a aimés.

Etre dans le désert est une preuve de la délivrance. Dieu nous conduit dans le désert, afin que nous n'y trouvions que lui-même; il n'y a, sans lui, ni force, ni nourriture, ni breuvage, ni sentier. L'intelligence humaine ne peut s'appuyer sur Dieu; la foi seule le peut, parce qu'elle n'a rien. Ou Dieu, ou le désert; ni l'Egypte, ni Canaan. Quand nous cessons de voir Dieu, le désert est devant nos yeux; nous sommes hors d'Egypte, pas encore dans le ciel.

Tout ce qui était contre nous est vaincu dans la mort et la résurrection de Christ; dans le désert, il n'y a que Dieu qui nous donne ce qui est nécessaire pour le voyage et non pour le repos (Deutéronome 8: 2-5). Dieu, dans sa force, nous conduit à la demeure de sa sainteté. C'est le moment de chanter le cantique de délivrance. Nous sommes *déjà* dans la demeure de sa sainteté, mais non encore introduits dans la gloire (verset 17).

## Méditation de J.N.D. n° 12

ME 1886 page 316 - Lévitique 1 (Darby J.N.)

Hébreux 10 nous rappelle les quatre espèces de sacrifices dont parle le Lévitique. Ils sont tous des types de Christ, montrant les desseins de Dieu en lui, et Dieu nous l'a présenté ainsi de près, afin que nous puissions contempler sa gloire infinie.

C'est du tabernacle d'assignation (verset 1), que toutes ces choses ont été communiquées à Moïse. Le tabernacle représentait les choses célestes; on y trouvait le parvis, le lieu saint et le lieu très-saint, ce dernier fermé par un voile, au delà duquel Moïse seul entrait, et Aaron une fois l'an. Dans le lieu très-saint se trouvait l'arche, le trône de Dieu. Dans le lieu saint

étaient le chandelier (lumière, sainteté) et la table avec les pains de proposition; dans le parvis, l'autel d'airain des holocaustes et la cuve avec l'eau de purification. Le peuple entrait dans le parvis; les sacrificateurs, types des enfants de Dieu, entraient dans le lieu saint; le souverain sacrificateur, seul, entrait une fois l'an dans le lieu très-saint. Le tabernacle d'assignation, vu comme un tout, était le lieu où Dieu assignait son peuple en sa présence (Exode 29: 42, 43). Pour nous, c'est en Christ que nous pouvons nous approcher de Dieu.

Comme moyen de s'approcher de Dieu, les sacrifices sont de deux sortes: l'holocauste, et le sacrifice pour le péché. Christ a été la réalisation de l'un et de l'autre.

On peut contempler Jésus dans la gloire, dans le ciel, — vu dans le détail de sa bonté, de son amour, de ce qu'il a souffert ici-bas comme ayant pris part à toutes nos afflictions. Plus nous le considérons de cette seconde manière, plus nous trouvons en lui l'objet de notre joie et de notre affection. Il devient pour nous un ami intime et bien connu. Son sacrifice résume tout.

Les sacrifices nous montrent la mort de Christ. Celle-ci a deux caractères: 1° Jésus s'est présenté de plein gré pour nous. 2° Il a été fait péché pour nous. — Nous voyons dans l'holocauste Christ s'offrant volontairement; dans le sacrifice pour le péché, Christ fait péché pour nous. Ces deux caractères sont importants; le premier nous montre l'amour infini de Christ. Dans le détail des sacrifices, l'holocauste se présente le premier; dans l'application de ces sacrifices à l'homme, c'est, au contraire, l'offrande pour le péché qui occupe la première place.

L'holocauste est une odeur agréable (verset 9) cela n'est jamais dit du sacrifice pour le péché, où la victime était brûlée hors du camp, type de Christ offert à notre place et rejeté, parce qu'il est fait péché pour nous; c'est pourquoi il s'écrie: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» Jésus s'est offert complètement, c'est pourquoi le Père l'aime; il a eu la volonté parfaite de souffrir: «Me voici pour faire, ô Dieu, ta volonté». Du moment qu'il entre dans cette carrière, c'est avec une obéissance parfaite; on peut voir la perfection de Christ à cet égard au jardin de Gethsémané. Mais *nous* sommes les objets de tout ce que Christ a fait comme homme obéissant. Ce dévouement est nécessairement agréable à Dieu. Il le fallait pour ôter la méchante volonté de l'homme. Tout le mal consiste en notre volonté qui est contraire à celle de Dieu. Christ, lui, n'a point d'autre volonté que celle du Père; il s'est dévoué, tout entier, à la gloire de Dieu; en ce sens, Dieu a pu se reposer en Christ; son dévouement était une agréable odeur à l'Eternel. Christ renonçait à lui-même pour obéir en toutes choses. Lorsqu'il est tenté par Satan, le Seigneur refuse tout, parce qu'il n'avait aucun ordre, aucun commandement du Père de faire ce que Satan voulait. Il a fait cela, non comme Dieu, mais comme homme, sans quoi ce ne serait pas un exemple pour nous de la manière dont nous devons repousser les tentations, par la Parole et par l'entière obéissance à Dieu.

L'offrande devait être sans défaut (verset 3). Christ a été sans tache, même quant à la chair; tandis que nous sommes conçus dans le péché; Christ, même selon la chair, a été conçu du Saint Esprit.

Christ ne donne pas pour nous ses oeuvres seulement, mais aussi sa vie. La mort de Christ est le jugement de Dieu; la tentation de Christ a montré que Satan n'avait rien en lui. Nos tentations sont une épreuve de ce qu'il y a en nous, et servent à le manifester; elles exercent un effet sur nous à cause de la convoitise. En Adam, la tentation a trouvé de la faiblesse et non du péché; il a succombé devant un être plus fort et plus rusé que lui. Dans l'épreuve, Christ se repose sur son Père. La tentation devait éprouver sa sainteté, non aux yeux de Satan, mais à ceux de Dieu: l'effet de cette épreuve a été une bonne odeur à l'Eternel.; elle a manifesté la sainteté de Christ; elle a été le moyen de mettre au jour toute sa perfection. [Hébreux 5: 7](#), montre que Jésus a craint; il a été angoissé et a sué des grumeaux de sang, mais il s'est soumis entièrement. Les hommes, les anges même ne peuvent sonder une telle chose jusqu'au fond.

Jésus qui était la sainteté même, a pu, d'autant mieux, éprouver l'horreur d'être fait péché. L'amour du Père lui faisait sentir d'autant plus la colère qui tombe sur le péché. Il s'est humilié, afin que Dieu fût exalté, glorifié en lui. Il s'est soumis au jugement de toute la sainteté et de toute la puissance de l'Eternel.

Tout cela a été manifesté dans l'homme, dans le Fils de l'homme. L'oeil de Dieu ne pouvait se reposer sur aucun des fils des hommes, ni sur Abraham qui avait menti, ni sur Moïse qui avait péché. Mais en Jésus, Satan ne trouve rien; l'oeil de Dieu se repose sur lui. Tout ce que Dieu demande à l'homme, il le trouve en Jésus. C'est dans l'homme, c'est en Christ, que les anges voient l'amour, la sainteté, la justice de Dieu. Si Dieu veut se satisfaire à lui-même, il faut qu'il contemple l'homme en Jésus. Le plus petit des enfants de Dieu est présenté dans tout ce que Christ est, dans toute la bonne odeur de Christ devant Dieu. Après le déluge, Dieu flaire le sacrifice de Noé comme une odeur agréable. L'Eternel dit en son coeur: «Je ne maudirai plus». C'était un type de l'effet du sacrifice de Christ. Christ nous représente et glorifie parfaitement Dieu.

Il est difficile de se dévouer à la colère quand tout est contre nous, et c'est ce que Christ a fait. Christ a été en butte à la haine de l'homme, à la colère de Dieu et à la puissance de Satan. Quand nous le voyons dans ses souffrances, nos coeurs se lient à lui.

Nous sommes présentés à Dieu selon la bonne odeur du sacrifice de Christ. Ma présence devant Dieu est un témoignage de plus de l'efficace de ce sacrifice.

## Méditation de J.N.D. n° 13

ME 1886 page 335 - Apocalypse 21: 9 – 22: 5 (Darby J.N.)

Considérons d'abord le caractère de la joie dans la cité de Dieu. La joie peut contribuer à nous sanctifier, si nous la considérons dans sa source, sans cela elle peut nous faire du mal et nous éloigner de Dieu. Il y a des tentations que Satan choisit de préférence pour ceux qui sont spirituels. C'est par les promesses faites au Messie, mais en les tronquant, que Satan tente Jésus. Aussi longtemps que Paul était dans le troisième ciel, il ne s'enorgueillissait pas, mais il est en danger de le faire quand il se retrouve sur la terre, et pense à ses révélations. Les



enfants de Dieu ont leur vie cachée avec Christ en Dieu; elle doit sans cesse découler de cette source.

Les symboles employés dans les descriptions du genre de celle que nous venons de lire, sont d'autant plus obscurs qu'on les adapte généralement à ses propres idées, au lieu de recevoir les idées du Saint Esprit. Là, l'Eglise est présentée en gloire; cette gloire nous appartient maintenant par l'espérance et plus tard en réalité, mais la première chose qui nous est présentée, c'est la gloire *de Dieu* (verset 10). Dieu a communiqué sa gloire à l'homme dans la personne de Christ.

C'est notre portion actuelle d'avoir l'amour de Dieu répandu dans nos coeurs, et de nous glorifier dans l'espérance de la gloire de Dieu. Nous aimons, selon le principe et la nature de l'amour de Dieu, non pas selon le *degré* de cet amour. Dieu, nous ayant communiqué sa nature, nous a aussi donné son Esprit pour en jouir.

Les chrétiens n'appartiennent nullement à ce monde; leur vie est cachée avec Christ en Dieu; ils doivent donc vivre d'une vie céleste. La joie de Dieu est de nous faire part de tout ce qu'il a; il donne actuellement la gloire à ses enfants par l'union vitale de l'homme en Christ avec Dieu.

Tout ce que Dieu a développé dans les dispensations passées se retrouve dans la gloire: douze anges, douze tribus, douze apôtres, douze fois douze, mesure de la muraille.

Ses fondements (verset 19) sont ornés de toute pierre précieuse. Le souverain sacrificateur portait aussi devant Dieu, sur des pierres précieuses, le nom des douze tribus. Cette relation avec Dieu est le fondement de la muraille de la cité; c'est par la personne de Jésus que nous sommes ainsi présentés à Dieu.

Les douze portes (verset 21) étaient douze perles. Ces dernières sont le symbole de la beauté et de la perfection morale, comme dans la parabole de l'homme qui cherche de belles perles. Cette perfection est la porte de la cité.

(Versets 18, 21). L'or pur représente la justice divine. Le verre transparent (verset 21) est la même chose que l'eau pure dont Jésus lave ses disciples, seulement dans l'Apocalypse cette eau pure devient stable, et cette pureté est comme un terrain solide où nous marchons, tandis qu'ici-bas nous marchons sur une terre souillée de péchés, où Christ sacrificateur nous lave les pieds. Dans la cité, nous marchons sur la sainteté, dans la sainteté parfaite; nos démarches y seront sans souillure.

(Verset 22). La joie immédiate de la présence de Dieu et de l'Agneau remplit les âmes, et il n'y a plus de temple, car notre culte s'adressera immédiatement à Dieu.

(Verset 23). Nous aurons la jouissance de la lumière même; elle ne sera ni partielle, ni temporaire, comme aujourd'hui.

(Verset 27). Il n'entrera dans la ville aucune chose souillée; elle sera, au dedans, la gardienne des principes de la sainteté de Dieu même, et au dehors l'expression parfaite de l'amour de Dieu pour les pécheurs. Au dedans rien de souillé, mais l'amour peut atteindre au

dehors toutes les souillures. «Les feuilles de l'arbre sont pour la guérison des nations», et le fleuve d'eau vive coulera de la nouvelle Jérusalem au milieu de la sécheresse des gentils (chapitre 22: 1, 2).

Les chrétiens doivent déjà revêtir ces caractères. Nous sommes sur le pectoral de Christ; nous devons faire briller au dehors la grâce de Christ, de la plénitude duquel nous avons tous reçu et grâce sur grâce. Nous avons à présenter au monde ce caractère, et dans ce but, veiller à ce que la chair n'obscurcisse pas cette grâce, et marcher selon la justice et la sainteté de Dieu.

Nous pouvons entrer en confiance en la présence de Dieu par l'Agneau, car cette présence nous est dévoilée par l'amour qui a déchiré le voile en frappant le Seigneur Jésus.

Que ces choses soient vraies de nous. Impossible de présenter au dehors la grâce au monde, sans la sainteté au dedans. La chair ne peut présenter la grâce de Dieu, car elle contriste le Saint Esprit. La fidélité journalière, en cherchant la présence de Dieu, nous met en état de résister aux tentations et de marcher dans ce monde en nous tenant à part du péché.

## Méditation de J.N.D. n° 14

ME 1886 page 355 - Hébreux 4 (Darby J.N.)

Cette vie n'offre point de repos; Christ nous y promet des afflictions, des souffrances, des persécutions, et non le repos. Quand, après le travail, on attend, dans ce monde, la bénédiction et la paix, on trouve la dévastation et la guerre. Le Saint Esprit que le chrétien possède, au lieu de nous donner du repos en ce monde, produit en nous l'activité. Christ n'a pas connu le repos ici-bas; ses apôtres ont été éprouvés par toute sorte de souffrances; pouvons-nous attendre mieux? Dieu nous donne un repos hors de ce monde plein de péché et de la servitude de la corruption, et Jésus est allé nous préparer un lieu de repos pour nous y recevoir. Délivrés d'Egypte, les Israélites n'avaient pas été introduits dans le repos, mais dans le désert et dans la lutte avec l'ennemi.

Il est pénible de trouver, sans cesse, la guerre autour de nous, et cela devait surtout être sensible aux Hébreux, accoutumés à espérer un Messie terrestre, et peu habitués à la pensée d'un Christ caché en Dieu. Ils ne trouvaient ici-bas rien de ce qu'ils attendaient, du moment où ils devenaient chrétiens, car le chrétien quitte le monde sans être encore en possession du ciel.

L'effet de la rédemption est de nous placer dans le désert; là nous trouvons l'épreuve de notre chair et l'épreuve de notre cœur. Nous subissons la première comme hommes par la souffrance. Notre cœur est éprouvé pour nous montrer que nous n'avons rien ici-bas. Nous n'avons à y attendre que le désert, et c'est la seule chose dont nous soyons toujours assurés. Si nous y attendons autre chose, il nous arrivera ou de vouloir nous y établir, ou d'y trouver la fatigue et la lassitude. Dans le désert, nous ne pouvons compter que sur Dieu.

Le repos qui nous est promis est celui de Dieu. Dieu n'est pas encore entré dans son repos quant à ses créatures; il s'est reposé après la création parce que tout était bon, mais le péché a tout gâté, et le repos de Dieu quant à sa créature a été interrompu. Le Seigneur dit «Mon Père travaille jusqu'à maintenant, et moi je travaille».

Dans la résurrection, Christ s'est reposé de son oeuvre de rédemption; il est maintenant assis à la droite de Dieu et, quant à notre rédemption, n'a plus rien à faire; mais c'est seulement lorsque Dieu aura rassemblé tout son peuple, que nous entrerons dans le repos.

Deutéronome 8: 2-6, nous montre que Dieu nous a fait entrer dans le désert pour nous humilier et pour nous mettre entièrement sous sa dépendance. Moïse, parlant d'Israël, constate ce fait humiliant qu'il s'est constamment rebellé; mais Dieu arrive à ses fins; il dit, par la bouche de Balaam, qu'il n'a point vu d'iniquité en Jacob. Après quarante ans, leurs vêtements n'étaient pas usés, ni leurs pieds foulés. Peut-être, l'effet journalier de l'amour de Dieu était-il peu senti, mais au bout du voyage, le bien qu'il avait fait à son peuple était admirable. Il leur avait donné la manne, l'eau, la nuée pour leur montrer le chemin. Le désert nous fait mieux sentir nos misères. Le désert est pénible à chacun de nous, selon notre caractère, en nous dépouillant de l'objet de nos désirs quant au repos, à l'ambition, etc. Le désert nous montre Dieu s'occupant de tous les détails de notre vie, c'est la chair seule qui nous empêche d'y jouir de la présence directe de Dieu.

La parole de Dieu et la sacrificature de Christ (versets 12-16) nous sont données pour nous soutenir durant le voyage du désert. La Parole est le premier instrument dont Dieu se sert pour nous y faire du bien; elle nous donne la connaissance de Dieu et celle de nous-mêmes. L'homme naturel ne comprend pas les choses spirituelles; Dieu emploie ce qu'il trouve dans nos coeurs pour se faire connaître et pour nous révéler ce que nous sommes — pour pénétrer en nous et y répandre sa lumière qui manifeste nos misères et nos ténèbres. Les affections naturelles deviennent mauvaises quand elles ne tendent pas à Dieu; elles sont de l'âme et non de l'Esprit: la Parole atteint jusqu'à la division de l'âme et de l'Esprit. Le nouvel homme n'a rien ici-bas comme objet; Dieu est son objet unique. Le chrétien juge tout ce qui, dans son coeur, ne se passe pas selon Dieu, et le même Esprit qui le porte à se juger, lui fait comprendre qu'il n'aura pas à subir le jugement de Dieu. La patience, le support, la tendresse de Dieu ne peuvent s'apprendre dans le ciel; c'est uniquement dans le désert que nous pouvons connaître Dieu sous ces divers aspects. Dieu laboure nos coeurs pour y semer le blé de son amour. Il est un ami dont nous avons fait la connaissance dans nos misères et dans nos afflictions et que nous retrouverons dans le ciel avec une joie d'autant plus vive.

Au verset 14, nous avons un souverain sacrificateur compatissant qui a fait l'expérience de tous nos besoins et qui plaide notre cause auprès de Dieu. Il a été notre compagnon de voyage dans le désert, c'est pourquoi nous pouvons aller au trône de la grâce qui n'est plus un trône de jugement. Le Saint Esprit est dans nos coeurs pour les juger, et le Père nous châtie encore, mais ne nous jugera plus.

Laissons les afflictions et la parole de Dieu avoir tout leur effet sur nos coeurs, afin que la patience ait son oeuvre parfaite. Ne leur préférons pas la consolation. Si Dieu nous sonde, c'est pour nous mettre en état de mieux jouir de son amour. La sagesse, pour l'homme, est de se soumettre avec confiance, non pas avec orgueil ou insensibilité.

## Méditation de J.N.D. n° 15

ME 1886 page 396 - Lévitique 2 (Darby J.N.)

En Christ se trouve l'accomplissement de toutes les cérémonies de la loi. Les Juifs devaient sonder les Ecritures, parce qu'elles rendaient témoignage de Lui; en effet, elles contiennent l'histoire, du second Adam aussi bien que celle du premier.

L'histoire de Christ est la clef de l'Ancien Testament qui montre, par des types, tout ce qu'il a été et ce qu'il sera.

Les holocaustes, les sacrifices d'agréable odeur et les offrandes pour le péché, différent beaucoup les uns des autres. Les dernières ne sont jamais de bonne odeur à l'Eternel; elles étaient brûlées hors du camp.

Notre chapitre parle des offrandes faites par feu, en agréable odeur à l'Eternel. On n'y trouvait pas de sang c'était une offrande de gâteau. Ce sacrifice correspond à Christ vu dans son humanité. Abel offrit des victimes et reconnut, la nécessité d'un sang expiatoire; Caïn, venant avec les fruits du sol, méconnaît cette nécessité; il veut se présenter à Dieu avec ses propres forces, comme s'il n'eût pas été chassé du paradis; il apporte à Dieu le travail de ses mains, fruit de la malédiction, puisque le sol était maudit et que le travail était un châtement. Aussi la foi aux promesses manquait-elle au sacrifice de Caïn, et Dieu n'eut pas égard à son offrande.

Christ était pur et peut se présenter dans son humanité comme offrande d'agréable odeur. L'holocauste, c'est Jésus se donnant de plein gré, pour nous; l'offrande du gâteau c'est l'humanité de Christ, dans sa sainteté parfaite et dans sa bonne odeur. Le regard de Dieu ne pouvait découvrir aucun homme sur qui il pût se reposer; Christ était le seul homme en qui l'oeil de Dieu ne trouvât rien qui fût souillé, car il était parfait dans son humanité ici-bas. Le gâteau représente tout ce que Jésus était dans sa perfection comme homme: tout en lui était pur et dévoué à Dieu.

Les gâteaux ne devaient avoir ni levain, ni miel. Le levain est l'image du péché, le miel représente les affections naturelles. Le miel est doux et agréable, mais il ne peut entrer dans un sacrifice fait par feu. Les affections naturelles sont gâtées par le péché et la corruption de la volonté; elles sont des liens qui nous retiennent à la terre; il faut les briser quelquefois pour le Seigneur; elles appartiennent à l'homme naturel, et ne peuvent subir l'épreuve du jugement de Dieu, sans que leur origine devienne manifeste. Ainsi, elles ne peuvent être d'agréable odeur à l'Eternel.

Les choses qui contiennent du levain et du miel (verset 12) peuvent être offertes comme prémices. Le jour de la Pentecôte (jour où l'Eglise fut formée), il fallait mettre du levain dans le gâteau, mais il ne pouvait fumer en agréable odeur. Quand l'Eglise est présentée à Dieu comme prémices, elle contient du levain, et il faut, en outre, un sacrifice pour le péché (Lévitique 23: 17-19). Il y avait aussi du pain levé avec les gâteaux du sacrifice de prospérité (chapitre 7: 13). Mais si ce qui figure l'Eglise contient du levain, ce qui figure Christ ne doit point en contenir: son corps avait été formé par le Saint Esprit; tout en lui, corps et âme, était pur.

Le gâteau (verset 4) était de fine farine, pétri d'huile et oint d'huile: *pétri*, c'est-à-dire pénétré dans toutes ses parties. Jésus, né du Saint Esprit, était parfait et saint dans sa nature humaine, mais on peut aussi dire du nouvel homme en nous, qu'il est pétri d'huile; ses désirs, ses facultés, ses mouvements, sont saints. Mais le gâteau était aussi *oint* d'huile. A son baptême, le Seigneur a vu l'Esprit de Dieu descendre sur lui; il a été oint du Saint Esprit avant de commencer son ministère. Dès ce moment, il s'élève au-dessus de ses relations avec ses parents selon la chair, et dit à Marie: «Qu'y a-t-il entre moi et toi, femme?» La sainteté en lui n'était pas différente de ce qu'elle était auparavant, mais c'en était une autre manifestation. Christ est humble, doux, se soumet à ses parents, jusqu'au moment de son onction par le Saint Esprit, et cependant, même dans sa soumission, il a la conscience d'être le Fils de Dieu.

Chez nous, la chair se mêle à notre activité, même si celle-ci est selon Dieu; jamais chez le Seigneur: il n'a jamais rien fait qui ne fût la volonté de Dieu dont, pour agir, il attendait la manifestation. C'est là sa perfection. Quand Dieu veut, Jésus agit; quand la volonté de Dieu ne se manifeste pas, il attend. Notre activité, dans le bien, est mélangée d'erreur et d'ignorance, quand notre cœur ne s'attend pas complètement à Dieu. C'est seulement quand nous sommes sûrs d'obéir à Dieu que nous sommes forts. Nous résisterions au monde entier avec ce sentiment, que nous ne pouvons pas faire autrement sans déplaire à Dieu. Combien ne mêlons-nous pas notre volonté à celle de Dieu! Nous avons de la complaisance pour nous-mêmes: être content de soi-même est le caractère de la chair. C'est l'onction du Saint Esprit qui nous donne la connaissance, la joie et la force.

Il y avait de l'encens (verset 2) sur le gâteau; le parfum du nom de Christ. Ce nom a quelque chose d'extraordinaire, de précieux, qui touche le cœur d'un enfant de Dieu; il est comme un charme sur ceux qui ont le Saint Esprit. Jésus est toute la perfection de Dieu déployée dans l'humanité; perfection venue de Dieu, retournant à Dieu. Tout cet encens fumait sur l'autel, en agréable odeur.

Combien souvent, ayant en nous des pensées qui viennent de Dieu, nous les laissons retomber sur nous-mêmes, au lieu de nous élever en haut! En Jésus, tout remonte à Dieu. Dieu a toujours devant lui cette bonne odeur du parfum de Christ.

Aaron et ses fils mangeaient du gâteau, ce qui figure la communion avec Dieu. Une partie du gâteau était brûlée, le reste était mangé par Aaron et ses fils qui figurent l'Eglise. Cette dernière se nourrit du pain descendu du ciel. Il faut que nos cœurs soient nourris de tout ce

que Christ est comme homme, pour que nous partagions ses affections et soyons transformés à son image. Le Seigneur nous deviendra ainsi de plus en plus agréable. C'est là la sainteté.

Quand je prends plaisir en Jésus, je suis en communion avec Dieu; c'est Dieu en moi; c'est la joie et la nourriture du chrétien; c'est ce qui le sanctifie.

## Méditation de J.N.D. n° 16

ME 1886 page 438 - Hébreux 7 (Darby J.N.)

Depuis que le péché est entré dans le monde, il a fallu un Médiateur entre l'homme et Dieu, car il n'y avait plus, pour un pécheur, de possibilité de s'entretenir avec Dieu. Sous la loi, la sacrificature d'Aaron lui donnait cette fonction. La sacrificature étant changée, l'économie l'est par là même. Sous la loi, la sacrificature correspondait aux nécessités de la loi. Il existait, avant la loi, une sacrificature d'un ordre entièrement supérieur, celle de Melchisédec, sacrificature qui n'était pas d'intercession, mais de bénédiction et de louange. Cette épître nous montre que Christ est sacrificateur, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon celui de Melchisédec. L'économie actuelle est fondée sur l'expiation qui est un fait accompli, mais elle ne donne pas encore le plein accomplissement des choses. Le Saint Esprit y tient lieu de gages et d'arrhes des choses futures. Christ est un sacrificateur impérissable; il est entré une fois pour toutes dans le ciel. Il réunit l'intercession à la bénédiction. Si le chrétien regarde en haut, il se voit présenté à Dieu par Christ; s'il regarde à lui-même il a besoin de quelqu'un pour lui auprès de Dieu.

Melchisédec bénit Abraham quand il a vaincu tous ses ennemis, et bénit Dieu de la part d'Abraham. Christ n'est pas actuellement «roi de justice» pour ce qui concerne l'exercice de la justice sur la terre; ce n'est pas actuellement qu'il juge; c'est dans l'économie future qu'il le fera. Alors aussi il sera «roi de paix», roi et sacrificateur sur *son* trône, tandis qu'il est maintenant assis sur le trône de son Père. Alors la terre sera bénie, les Juifs et les nations aussi. Nous sommes placés, en esprit, sous la sacrificature de Christ, selon l'ordre de Melchisédec, mais la terre n'a point encore en lui son roi de justice et de paix, son sacrificateur de bénédiction et de louange. Melchisédec n'était pas sacrificateur par descendance, par son origine et sa généalogie qui sont inconnues. Comme lui, Christ est sacrificateur selon la puissance d'une vie impérissable. S'il était sur la terre, le Seigneur ne serait pas sacrificateur, car il y a, pour le peuple terrestre de Dieu, la sacrificature selon l'ordre d'Aaron. Toutefois, dans l'économie actuelle, Christ est aussi sacrificateur d'intercession, selon le *type* d'Aaron. Dans l'économie future, il le sera uniquement selon l'ordre de Melchisédec. Lévitique 9: 22, montre qu'Aaron avait aussi envers le peuple une sacrificature de bénédiction. Il bénissait à côté du sacrifice qu'il avait offert. Aaron bénit le peuple depuis l'autel, par l'efficace du sacrifice. Au verset 23, Moïse et Aaron sortirent du tabernacle, comme Jésus sortira du ciel, et ils bénirent le peuple, puis (verset 24) tout le peuple vit la gloire de l'Eternel et ils poussèrent des cris de joie et tombèrent sur leurs faces.

Avant la construction du temple, les chérubins du tabernacle avaient la face tournée vers le propitiatoire qui était sur l'arche de l'alliance; dans le temple, il n'en était plus de même. Ils regardaient non vers l'arche qui était là, mais vers le dehors. Le règne de Salomon était le type du règne de Christ en justice et en paix, et la justice régnant et étant établie, ces signes de la puissance judiciaire de Dieu peuvent regarder au dehors en bénédiction. Pendant le temps où il n'y avait que l'alliance, leurs regards étaient tournés vers elle, mais lorsque Dieu a établi son trône en justice, il peut se tourner vers le monde et bénir selon cette justice.

## La vie pratique des Thessaloniens

---

ME 1886 page 16

Dans l'épître aux Thessaloniens, nous trouvons la vie même du chrétien dans son premier jet, dans ses qualités intrinsèques, telles qu'elles se déployaient par l'énergie du Saint Esprit sur la terre, — la vie de Dieu ici-bas, dans les saints dont l'apôtre se souvenait avec tant de satisfaction et de joie dans ses prières. Trois grands principes, dit-il aux Corinthiens, forment la base de cette vie, et en restent toujours le fondement: la foi, l'espérance et l'amour (1 Corinthiens 13). Or ces trois choses formaient les mobiles puissants et divins de la vie des Thessaloniens. Cette vie n'était pas seulement une habitude; elle découlait, dans son activité, de la communion immédiate avec sa propre source. Cette activité était vivifiée et entretenue par la vie divine, et par un regard continuel sur l'objet de la foi. Paul trouvait chez les Thessaloniens, travail et peine et patience; ces choses se trouvaient aussi dans l'église d'Ephèse, telle que nous la voyons dépeinte dans l'Apocalypse: mais le travail des Thessaloniens était un travail de foi; la peine qu'ils se donnaient, était celle de l'amour; leur patience, une patience nourrie par l'espérance. La foi, l'espérance et l'amour, sont, nous l'avons vu, les ressorts du christianisme dans ce monde; le travail, la peine, la patience continuaient à Ephèse, mais n'étaient pas caractérisés par ces grands et puissants principes: le travail, la peine, la patience, continuaient comme des habitudes prises, mais la communion manquait; le premier amour avait été abandonné.

La première épître aux Thessaloniens est l'expression pratique de la puissance vitale, qui se déploie dans l'Eglise naissante; l'église d'Ephèse (Apocalypse 2), celle de son premier écart de la vérité. Dieu veuille que notre travail soit un travail de foi; qu'il tire sa force, son existence même, de notre communion avec Dieu notre Père; que ce travail soit, à chaque moment, le fruit de la réalisation de ce qui ne se voit pas, de la vie qui vit dans l'assurance immuable de la vérité de la Parole; qu'il porte ainsi l'empreinte de la grâce et de la vérité qui sont venues par Jésus Christ et en soit le témoignage. Dieu veuille que la peine que nous nous donnons pour servir, soit le fruit de l'amour; qu'elle ne soit pas accomplie comme devoir et obligation, bien que, de fait, cet accomplissement soit un devoir si nous savons que ce service est placé devant nous par Dieu; et que la patience qu'il faut avoir pour traverser ce désert, soit, non la nécessité où nous nous trouvons de marcher, parce que le chemin est devant nous, mais une patience nourrie par l'espérance, qui se rattache à notre vue de Jésus par la foi, et qui attend le Sauveur du ciel.

Ces principes, la foi, l'espérance et l'amour, forment notre caractère comme chrétiens; mais ce caractère ne saurait, ni ne devrait se former en nous, sans que la foi, l'espérance et l'amour aient des objets auxquels ils s'attachent: en conséquence, l'Esprit nous présente ces objets ici. Ils ont un double caractère: 1° le coeur s'appuie par la foi sur Jésus, l'attend, compte sur lui; se rattache à lui dans sa marche. Jésus a marché ici-bas; il nous représente dans le ciel;



il nous soigne, comme un bon berger; il aime les siens, il les nourrit et les chérit: notre foi et notre espérance l'ont toujours en vue. 2° La conscience se tient devant Dieu notre Père: ce n'est pas un esprit de crainte: il n'y a aucune incertitude quant à notre relation avec lui; nous sommes enfants d'un père qui nous aime parfaitement; — mais nous sommes devant Dieu. La lumière a autorité et force dans la conscience; nous marchons dans la conscience que les yeux de Dieu sont sur nous, en amour, mais sur nous, et la lumière manifeste tout. Elle juge tout ce qui pourrait affaiblir la douce et paisible réalisation de la présence de Dieu, notre communion avec Jésus, notre confiance en lui, et l'intimité des entretiens de nos âmes avec le Sauveur. — Ces deux principes sont de toute importance pour la paix durable et pour le progrès de nos âmes. La vie s'affaïsse, si elle n'est soutenue par eux; l'un des deux soutient la confiance; l'autre nous tient dans la lumière avec une bonne conscience. Sans celle-ci, la foi, pour ne pas dire davantage, perd sa vivacité; sans la confiance en Jésus, la conscience devient légale, et la force, la clarté, l'entrain spirituels nous manquent.

L'apôtre rappelle aussi le moyen employé par Dieu pour produire la confiance et la crainte de Dieu, savoir l'Évangile, la Parole, apportée en puissance et en pleine certitude à l'âme par le Saint Esprit. La Parole avait de la puissance dans le cœur des croyants à Thessalonique. Elle y arrivait comme la parole de Dieu; l'Esprit lui-même se révélait à l'âme en produisant en elle la conscience de sa présence, et la conséquence en était la pleine assurance de la vérité dans toute sa force, dans toute sa réalité. La vie de l'apôtre, toute sa conduite, confirmait le témoignage qu'il rendait, et en faisait partie: — il en est toujours ainsi; — le fruit du travail de Paul répondait dans son caractère à celui qui avait travaillé; le christianisme des Thessaloniens ressemblait à celui de Paul, à la marche du Sauveur lui-même que l'apôtre suivait de si près. Il y avait beaucoup d'affliction; — car l'ennemi ne supportait pas un témoignage si clair, et Dieu accordait à un témoignage comme celui-là, la grâce de souffrir avec Christ et une grande joie du Saint Esprit. Heureux témoignage à la puissance de l'Esprit opérant dans le cœur! Or, quand le Saint Esprit agit ainsi dans les âmes, tout est en témoignage aux autres. Le monde voit qu'il y a chez les chrétiens une puissance qu'il ne connaît pas, des motifs dont il ne fait pas l'expérience, une joie dont il se moque, mais qu'il n'a pas; une conduite qui le frappe et qu'il admire, quoiqu'il ne la suive pas, une patience qui met à nu l'impuissance de l'ennemi pour lutter contre une force qui supporte tout, et qui est joyeuse en dépit de tout ce qu'il peut faire. Que faire de ceux qui se laissent tuer sans qu'ils en soient moins joyeux, qui le sont même davantage; qui sont au-dessus de tous vos motifs quand on les laisse tranquilles; et qui, quand on les opprime, se possèdent en parfaite joie, malgré tous vos efforts, les tourments ne les vainquant pas, mais leur prêtant seulement l'occasion de rendre un plus puissant témoignage qu'ils sont hors de votre pouvoir? Une vie passée dans la paix est tout entière un témoignage; et la mort de quelqu'un qui est heureux dans les souffrances, l'est encore davantage.

Tel est le chrétien, là où le christianisme existe dans sa force, dans son état normal selon Dieu: c'est-à-dire la Parole (de l'évangile) et la présence de l'Esprit, reproduites dans la vie, dans un monde aliéné de Dieu. Tel était de fait le christianisme des Thessaloniens; et le

monde, malgré lui, devenait un témoin de plus pour annoncer la puissance de l'évangile. Les fidèles de Thessalonique étaient des exemples pour les croyants d'autres endroits, et ils faisaient le sujet des entretiens et des récits du monde, qui ne se lassait pas de raconter ce phénomène si nouveau, si étrange, de gens qui avaient abandonné tout ce qui gouvernait le coeur humain, tout ce à quoi ce coeur était assujetti, et qui adoraient un seul Dieu vivant et vrai. La conscience naturelle rendait témoignage à l'unique Dieu des chrétiens. — Les dieux des païens étaient les dieux des passions, non de la conscience; et la conscience réveillée reconnaissait le seul Dieu, à qui elle se sentait responsable malgré elle. Ensuite, le monde annonçait aussi que ces chrétiens attendaient le Fils de Dieu du ciel; et ceci donnait une réalité vivante, une actualité à leur position et à leur religion. — Ils attendaient le Fils de Dieu du ciel. Heureux certes sont les chrétiens, qui, par leur marche et par toute leur conduite, poussent le monde à rendre témoignage à la vérité; qui sont si clairs dans leur confession, si conséquents dans leur vie, qu'un apôtre n'avait pas besoin de dire ce qu'il avait prêché au milieu d'eux, ni ce qu'il avait été parmi eux: le monde le disait pour lui et pour eux!

Ce que l'apôtre signale comme le témoignage que la fidèle marche des Thessaloniens rendait au monde, renferme trois sujets capitaux: 1° Les Thessaloniens avaient quitté leurs idoles, pour servir le Dieu vivant et vrai; 2° pour attendre du ciel son Fils, qu'il avait ressuscité d'entre les morts; 3° le Fils était un garant contre la colère qui allait être révélée.

Un simple fait — mais d'une immense portée — caractérise le christianisme. Le christianisme nous révèle un objet positif et le place devant nos âmes, et cet objet, ce n'est rien moins que Dieu lui-même. La nature humaine peut découvrir la folie de ce qui est faux: on se moque des faux dieux et des images taillées, mais on ne se dépasse pas soi-même, on ne se révèle rien. Un des plus fameux hommes de l'antiquité se complaît à nous dire, que tout irait bien si les hommes suivaient la nature il est clair qu'ils ne sauraient la dépasser et, de fait, le philosophe aurait raison, si l'homme n'était pas en chute. Mais exiger de l'homme qu'il suive la nature, est une confession qu'il est en chute, et qu'il est tombé au-dessous de l'état normal de cette nature. Il ne la suit pas dans une marche qui convienne à son état normal. Tout est en désordre; la volonté emporte l'homme et agit dans ses passions. L'homme a abandonné Dieu et a perdu la force et le centre d'attraction qui le retenait lui-même à sa place, et tout a sa place dans sa nature. Il ne peut recouvrer son état normal. Il ne peut se diriger, car loin de Dieu, il n'y a que la volonté propre qui conduise l'homme. Il y a des objets nombreux, qui fournissent occasion à l'action des passions et de la volonté, mais il n'y a pas d'objet, qui, comme centre, donne à l'homme une position morale régulière, constante et durable, en relation avec cet objet, de sorte que son caractère en porte l'empreinte et soit formé moralement selon la valeur de cet objet. L'homme doit, ou avoir un centre moral capable de le former comme être moral, en l'attirant vers ce centre, et en remplissant ses affections, de sorte qu'il soit le reflet de cet objet; ou bien agir par sa volonté; et, dans ce cas, il est le jouet de ses passions; ou bien encore, ce qui est la conséquence de ce dernier état, il faut qu'il soit l'esclave d'un objet qui a pris possession de cette volonté. Une créature qui est un être moral, ne saurait subsister sans un objet: se suffire à soi-même est le propre de Dieu. La paix qui

subsistait dans l'inconscience du bien et du mal est perdue; l'homme ne marche plus comme un être qui, dans ses pensées, n'a rien qui soit étranger à son état normal, et a ce qu'il possédait dans cet état; qui n'a pas une volonté propre, ou, ce qui revient au même, qui a une volonté qui ne veut rien en dehors de ce qu'elle possède. L'homme n'est pas un être qui jouit avec reconnaissance de ce qui est déjà approprié à sa nature, et en particulier d'un être semblable à lui, d'un aide qui a la même nature que lui et qui répond à son coeur, — bénissant Dieu de tout. L'homme *veut* maintenant; et, tandis qu'il a perdu ce qui faisait la sphère de sa jouissance, il y a en lui une activité qui cherche, qui s'est rendue incapable de se contenter sans s'élaner plus loin, qui déjà, par cette volonté, s'est lancée dans une sphère qu'elle ne remplit pas, où l'intelligence lui manque pour tout saisir, et où la force lui fait défaut pour réaliser même ce que la volonté saisit. L'homme, et tout ce qui lui a appartenu, ne suffit plus à l'homme comme jouissance: il lui faut encore un objet. Cet objet sera au-dessus ou au-dessous de l'homme. S'il est au-dessous, l'homme se dégrade en prenant pour objet ce qui est au-dessous de lui-même: et c'est bien ce qui est arrivé. L'homme veut plus, selon sa nature même; le philosophe dont j'ai parlé en est témoin: son état était celui que l'apôtre dépeint au commencement de l'épître aux Romains, avec toutes les horreurs de la simple vérité. Si l'objet de la poursuite de l'homme est au-dessus de lui, et au-dessous de Dieu, il n'y a rien là encore qui gouverne sa nature, rien qui le mette à sa place; l'homme n'est pas revenu à Dieu, n'est pas relevé de sa chute, moralement. Un être bon ne saurait permettre que l'homme fisse de lui l'objet de son hommage, pour en exclure Dieu. Si un être mauvais y réussit, il devient pour l'homme un dieu, qui exclut le vrai Dieu, et dégrade l'homme dans ses relations les plus élevées; ce qui est la pire des dégradations. C'est là aussi ce qui est arrivé à l'homme. Et puisque ces êtres, qui sont devenus les objets de l'hommage de l'humanité égarée, ne sont que des créatures, ils ne sauraient gouverner l'homme que par ce qui existe et par ce qui agit sur lui: ils sont les dieux de ses passions; ils dégradent l'idée de la divinité; ils dégradent la pratique de l'humanité; la vie des humains est un esclavage à des passions jamais satisfaites et qui inventent le mal, quand l'excès dans ce qui est naturel, les a blasés et les a laissés sans ressource.

Tel était de fait l'état de l'homme dans le paganisme. L'homme, et par-dessus tout l'homme ayant la connaissance du bien et du mal, doit avoir Dieu pour objet, et comme un objet devant lequel son coeur peut rester en paix, et duquel il peut s'occuper avec joie, ou bien il est perdu.

L'Evangile, le christianisme, a donné à l'homme cet objet. Dieu qui remplit tout, qui est la source de tout, en qui toute bénédiction, tout ce qui est bon, se concentre, Dieu qui est tout amour, qui a toute puissance, qui embrasse tout dans sa connaissance, parce que tout, sauf l'abandon de lui-même par sa créature, n'est que le fruit de sa pensée et de sa volonté, Dieu s'est révélé à l'homme; il s'est révélé en Christ pour l'homme: pour que le coeur de celui-ci, occupé de Lui, avec une parfaite confiance dans sa bonté, le connaisse et jouisse de sa présence, et reflète son caractère. Le péché et la misère de l'homme, n'ont fait que fournir l'occasion à un déploiement infiniment plus complet de tout ce que Dieu est, — et des

perfections de sa nature, — en amour, en sagesse, et en puissance; mais nous ne considérons ici que le fait qu'il s'est donné à l'homme comme objet. Toutefois, quoique la misère de l'homme n'ait fait que donner lieu à une révélation plus admirable de Dieu, Dieu lui-même a dû avoir un objet digne de lui, à l'égard duquel il pût déployer toutes ses affections, et qui fût le but de ses desseins: cet objet, c'est la gloire de son Fils, c'est son Fils lui-même. Un être d'une nature inférieure n'aurait pu être cet objet, bien que Dieu puisse se glorifier dans sa grâce envers un tel être. L'objet des affections, et les affections qui s'exercent à l'égard de cet objet, sont nécessairement corrélatifs. Ainsi Dieu a déployé sa grâce souveraine et immense à l'égard de ce qui était le plus misérable et le plus indigne, le plus nécessiteux: il a déployé toute la majesté de son Etre, toute l'excellence de sa nature, en rapport avec un objet, en qui il pouvait trouver toutes ses délices, et montrer ce qu'il était dans la gloire de sa nature. Mais c'est comme homme (merveilleuse vérité des conseils éternels de Dieu!) que cet objet des délices de Dieu le Père, a pris sa place dans cette glorieuse révélation, par laquelle Dieu se fait connaître à ses créatures. Dieu avait ordonné et préparé l'homme pour cela. Ainsi le coeur, instruit par l'Esprit, connaît Dieu révélé dans la grâce immense, dans l'amour qui descend du trône de Dieu jusqu'à la ruine et à la misère du pécheur; — il se trouve, en Christ, dans la connaissance et la jouissance de l'amour que Dieu a pour l'objet de ses éternelles délices, objet digne aussi de faire les délices de Dieu; il jouit de cet amour, ainsi que des communications par lesquelles Dieu le témoigne (Jean 17: 7, 8), et enfin, il a part à la gloire qui est la démonstration publique, devant l'univers, de l'amour que Dieu le Père a pour le Fils. Cette dernière partie de notre ineffable bonheur, est le sujet des communications de Jésus dans la dernière partie de l'évangile de Jean (chapitres 14, 15, et tout particulièrement chapitre 17).

Du moment que le pécheur est converti, il est introduit, quant au principe de sa vie, dans cette position et dans les relations avec Dieu dont nous venons de parler. Il n'est peut-être qu'un enfant, mais le Père qu'il connaît, l'amour dans lequel il est entré, le Sauveur sur lequel il ouvre les yeux, sont les mêmes dont il jouira, quand il connaîtra comme il est connu. Il est chrétien; il est tourné des idoles vers Dieu, et pour attendre son Fils du ciel.

On remarquera qu'il n'est pas question ici de la puissance qui convertit, ni de la source de la vie: d'autres passages en parlent clairement; — ce qui est présenté, c'est le caractère de la vie, dans sa manifestation. Or, ce caractère dépend des objets de notre vie. La vie s'exerce, se déploie, en rapport avec des objets, et acquiert ainsi son caractère. La source d'où elle découle, la rend capable de jouir des objets qui lui sont présentés, mais une vie qui n'a pas d'objet dont elle dépende, n'est pas la vie d'une créature. Vivre d'une vie absolue et indépendante, est la prérogative de Dieu. — Ceci montre la folie de ceux qui veulent une vie «subjective», comme on dit, sans qu'elle ait en même temps un caractère positivement «objectif», car son état subjectif dépend de l'objet dont elle s'occupe. C'est le propre de Dieu d'être la source de ses propres pensées, sans objet qui les forme; c'est le propre de Dieu d'être et de dire: «Je suis», et de se suffire à lui-même, parce qu'il est la perfection, et le centre et la source de tout; et de se créer d'autres objets, s'il veut en avoir d'autres que lui-même. En un

mot, tout en recevant de Dieu une vie qui est capable de jouir de lui, le caractère moral de l'homme ne se forme pas en soi, sans un objet qui lui communique son caractère.

Or Dieu s'est donné à nous comme objet, et s'est révélé en Christ. Si nous nous occupons de Dieu en lui-même, en supposant pour un moment qu'il ait pu se révéler ainsi, le sujet est trop vaste pour nous. Dieu connu ainsi, si nous en étions capables, — serait une joie infinie, — mais pour cela il faudrait être Dieu, et la supposition est absurde. Dans ce qui est purement et absolument infini, il manque quelque chose pour une créature, quoique ce soit sa prérogative la plus élevée, que de jouir de ce qui est infini. Cette jouissance de l'infini par l'homme doit avoir lieu; d'un côté, c'est une nécessité pour l'homme, — pour qu'il soit à sa place, et que Dieu ait la sienne vis-à-vis de lui, — et d'un autre côté aussi, c'est ce qui l'élève d'une manière si admirable. Cette jouissance nous est donnée, et donnée dans une intimité précieuse, car nous sommes enfants, et nous demeurons en Dieu, et Dieu en nous. Mais dans l'infini absolu, il y a un certain poids pour le coeur: ce sentiment de Dieu seul nous oppresse. L'Écriture parle de: «un poids éternel d'une gloire souverainement excellente». Il faut qu'il en soit nécessairement ainsi, si l'homme pense à Dieu, tel qu'il est en lui-même: la majesté de Dieu doit être maintenue quand nous pensons à lui comme Dieu, et son autorité, ses droits sur la conscience, doivent se faire sentir. Le coeur, Dieu l'a formé ainsi, a besoin de quelque chose qui ne rabaisse pas ses affections, mais qui ait en même temps le caractère de compagnon et d'ami, au moins de quelqu'un duquel le coeur peut s'approcher, comme ayant ce caractère.

C'est là ce que nous possédons en Christ, notre précieux Sauveur. Il est un objet pour notre coeur, un objet que nous voyons tout près de nous; il ne prend pas à honte de nous appeler frères; il nous a appelés amis; tout ce qu'il a entendu de son Père, il nous l'a communiqué. Est-il possible, en même temps, de détourner nos regards de Dieu? Au contraire, c'est en Christ que Dieu est manifesté, que les anges mêmes le voient: c'est lui qui, étant dans le sein du Père, nous révèle son Dieu et Père, et nous place dans cette douce relation d'enfant avec Dieu; à cet effet, il nous révèle son Père comme il le connaît lui-même; et non seulement cela, mais il est dans le Père et le Père en lui, de sorte que celui qui l'a vu, a vu le Père. Il nous révèle Dieu, au lieu de nous détourner de lui. En grâce, il l'a déjà révélé; nous attendons la révélation de la gloire en lui. Déjà sur la terre aussi, du moment qu'il est né, les anges ont célébré le bon plaisir de Dieu dans les hommes, car l'objet de ses éternelles délices était devenu homme, et maintenant il a accompli l'oeuvre qui rend possible l'introduction d'autres hommes — de pauvres pécheurs — dans la jouissance de cette faveur de Dieu de laquelle il jouit comme homme. Il en fait jouir les chrétiens avec lui-même. C'est ainsi que Dieu nous a réconciliés avec lui-même. Connaissant Dieu ainsi par la foi, nous nous détournons des idoles pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre son Fils du ciel. Le Dieu vivant et vrai est l'objet de notre joyeux service. Son Fils que nous connaissons, qui nous connaît, qui veut que nous soyons là où il est, qui nous a identifiés avec sa propre gloire, et sa gloire avec nous, — lui, homme glorieux pour toujours, et premier-né d'entre plusieurs frères, est l'objet de notre attente. Nous l'attendons du ciel, car là, dans le ciel, sont nos espérances

et le siège de notre joie. Nous possédons comme l'objet de nos coeurs, l'objet qui les remplit et l'infini d'un Dieu d'amour, et l'intimité de celui qui a pris part à toutes nos infirmités, et qui, sans péché, a porté nos péchés. Quelle part nous avons!

Mais il y a un autre côté de la vérité. Les créatures sont responsables, et Dieu, quels que soient son amour et sa patience, ne peut pas permettre le mal ou le mépris de son autorité. S'il les tolérait, tout serait confusion et misère; Dieu lui-même perdrait sa place. Il y a un jugement, la colère à venir. Nous étions responsables, — nous avons manqué; comment donc jouir de Dieu et de l'Agneau de la manière dont nous avons parlé? Ici s'applique la troisième vérité dont l'apôtre parle, lorsqu'il dit: «Qui nous sauve de la colère à venir». L'oeuvre de Christ nous a mis parfaitement à l'abri de cette colère. Il s'est mis à notre place sur la croix, en tant que nom, sommes envisagés comme sous l'effet de notre responsabilité, et il a aboli pour nous le péché par le sacrifice de lui-même.

Voilà donc les trois grands éléments de la vie chrétienne: nous servons le Dieu vivant et vrai, ayant abandonné nos idoles extérieures et intérieures; nous attendons Jésus pour entrer dans la gloire, car la vie de Dieu nous a fait sentir ce que c'est que ce monde, et Jésus nous est connu; quant à nos péchés et à notre conscience, nous sommes parfaitement purifiés, nous ne craignons rien. Tel aussi était le témoignage que rendaient la vie et la marche des Thessaloniens.

## Notes détachées recueillies aux conférences de Vevey du 3 au 7 novembre 1884 - Apocalypse 1 – 3

---

ME 1885 page 16 - ME 1886 page 39

Le chapitre 1 est une introduction. Les chapitres 2 et 3 donnent le jugement que le Seigneur porte sur l'Eglise responsable:

Le jugement de Dieu commence par sa propre maison; vient ensuite le jugement du monde. En général, l'Apocalypse est un livre de jugements. Les épîtres donnent l'exposé des choses qui concernent notre vocation, comme les évangiles nous donnent l'histoire du Seigneur dans ce monde: Messie, Serviteur, Fils de l'homme et Fils de Dieu. Mais ici, c'est une prophétie, «une révélation de Jésus Christ, que Dieu lui a donnée pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt». Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Dieu traite les saints ainsi dans tous les temps; c'est pourquoi nous trouvons peu avant le jugement de Sodome et de Gomorrhe: «Cacherai-je à Abraham ce que je m'en vais faire?»

Ainsi le Seigneur veut nous faire connaître ses pensées, il veut nous initier à ce qu'il va faire! Les choses ne peuvent pas toujours durer comme elles sont; Dieu interviendra dans la scène présente, et ce sera en jugement, «l'oeuvre étrange de l'Eternel», une oeuvre bien différente de l'évangile. Eh bien, de cela Dieu a parlé à l'avance, et c'est cette révélation qui est mise devant nous!

---

L'Apocalypse est une révélation que Dieu a donnée à Jésus Christ, pour montrer à ses esclaves les choses qui doivent arriver bientôt; mais elle n'a pas apporté dans le canon des Ecritures la révélation de choses qui fussent ignorées jusque-là. Elle est donnée aux saints du Nouveau Testament, parce que le temps est proche. L'Apocalypse s'occupe de sujets déjà mentionnés dans les Ecritures et y apporte des développements; mais ces sujets avaient été révélés par l'Esprit de Christ qui était dans les prophètes. Voir, pour exemple, le prophète Daniel, tandis que les écrits de Paul, qui présentent la révélation du «mystère caché en Dieu» dès les siècles (Ephésiens 3: 9), ont complété la révélation de Dieu. C'est pourquoi cet apôtre nous dit, dans l'épître aux Colossiens, que l'administration de Dieu lui a été donnée pour «compléter la parole de Dieu», savoir le mystère qui avait été caché dès les siècles et dès les générations, mais qui a été maintenant manifesté à ses saints.

---

## Apocalypse 1

«Le témoignage de Jésus Christ» (verset 2) est l'esprit de prophétie; mais ici évidemment relatif au sujet de l'Apocalypse: «toutes les choses qu'il a vues». On remarquera au verset 3, la bénédiction spéciale qui est attachée à la lecture de ce livre.

(Versets 4, 5). Celui qui donne la salutation, c'est le Christ. Il est vu premièrement dans son être éternel: «Celui qui est, qui était, et qui vient;» ensuite comme venu dans le monde: en première création, «le témoin fidèle», en seconde, «le premier-né des morts», et «prince des rois de la terre». Les sept esprits (plénitude) sont devant son trône. Non le Consolateur, mais l'Esprit de Dieu en rapport avec le trône.

«Premier-né des morts». Historique: Christ est sorti du sépulcre, ayant vaincu la puissance de Satan et de la mort. Implique la participation d'autres personnes aux privilèges de cette résurrection, à laquelle est liée l'existence et la gloire de l'Assemblée. «Premier-né d'entre les morts». La résurrection pour la gloire: Christ, premièrement, les saints ensuite. Les autres morts sont laissés dans le sépulcre jusqu'au jugement. — Premier-né exprime un titre à l'héritage. En Israël, le droit du premier-né était la double portion. Dans le cas de David, Dieu, par élection, a institué héritier du trône un autre fils que l'aîné, Salomon: «Je ferai de lui le premier-né» (Psaumes 89: 27).

Dans l'épître aux Colossiens, Christ est le premier-né premièrement de toute la création. La création, proprement dite, est son héritage. La chose formée appartient évidemment à Celui qui l'a faite. Il est aussi «le premier-né d'entre les morts». Il tient la première place en nouvelle création. Il est «le chef du corps de l'assemblée, afin qu'en toutes choses, il tienne, lui, la première place» (1: 18). Il y a du profit pour nos âmes à étudier l'ensemble des choses réunies sur la personne de Christ: sa gloire, comme personne divine, son abaissement et son élévation, comme homme. Eussent-ils connu et cru les vérités que cela embrasse, les Juifs ne seraient pas restés à court quand le Seigneur leur a demandé: «Le Christ, de qui est-il fils?» La déité et l'homme apparaissent sans cesse en Christ dans l'évangile. Sur la nacelle, il dormait: c'est l'homme; il commande aux flots de se calmer et ils obéissent: voilà Dieu.

Remarquons ces mots: «grâce et paix». C'est délicieux. Avant la tempête qui va se déchaîner sur la terre, des saints, déjà dans la paix de Dieu, reçoivent de la part de Celui qui vient en jugement cette salutation rassurante: Grâce et paix à vous!

Au chapitre 5, nous trouvons l'expression «rois et sacrificateurs». Les 24 anciens présents sont à l'unisson des pensées divines. Ils célèbrent l'Agneau rédempteur et l'oeuvre qu'il a accomplie pour Dieu.

L'époque actuelle est caractérisée par l'appel de l'Eglise qui est quelque chose d'unique dans le plan de Dieu. C'est une classe de saints unis à Christ glorifié dans le ciel. Jean-Baptiste était le plus grand de l'économie qui prenait fin; le plus petit dans celle où nous sommes est plus grand que lui.



(Verset 6). «Un royaume», ceux auxquels la salutation s'adresse. Le Royaume est devenu «Royaume des cieux», depuis que le Christ est monté au ciel; c'est quelque chose qui n'existait pas avant l'époque actuelle, et qui ne caractérise que cette époque. L'expression, dans [Hébreux 12](#): «Vous êtes venus», s'applique au fait que nous sommes arrivés à cette sphère nouvelle à laquelle ressortit tout ce qui est énuméré. L'expression «vécurent» (chapitre 20: 4), signifie non pas avoir part à la vie ordinaire, mais «ressuscitèrent».

(Verset 7). On voit un caractère de l'économie prochaine dans ces mots: «tout oeil le verra».

(Verset 8). Le Seigneur possède les titres de la déité dans l'Ancien Testament: «Seigneur, Dieu, Tout-Puissant». — «Seigneur» est le mot du Nouveau Testament pour «Eternel». Dans [Daniel 7: 22](#), il est l'Ancien des jours.

Au même chapitre de ce prophète, on voit (verset 9) des trônes dressés; dans l'Apocalypse, ces trônes sont occupés (4: 4).

L'introduction du nom du Seigneur Jésus réveille aussitôt dans les saints les étreintes de l'amour de Christ, et reçoit de leur part la réponse spontanée exprimée dans les versets 5 et 6: «A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour son Dieu et Père; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles! Amen».

---

Le verset 7 donne un caractère de l'économie à venir: «Tout oeil le verra».

(Verset 8). Christ réunit les trois noms sous lesquels Dieu s'est révélé dans l'Ancien Testament.

(Verset 9). Jean se voit comme étant dans la tribulation avec les fidèles. Avoir part à «la patience de Jésus», veut dire: attendre patiemment avec lui. Le Seigneur est assis à la droite de Dieu, et il attend le moment de recevoir le royaume. Il le reçoit du Père. C'est sa gloire comme serviteur. Il attend; nous attendons avec lui. La tribulation, le royaume et la patience de Jésus sont liés ensemble: d'abord, la tribulation et le royaume (comparez 2 Timothée 2: 12); puis, l'espérance du royaume; elle donne lieu à la patience.

(Verset 10). Jean est en esprit dans la journée «dominicale», c'est-à-dire dans le jour seigneurial, — un dimanche, — le premier jour de la semaine.

Si l'on excepte les trois premiers chapitres et les trois derniers, l'Apocalypse révèle les événements qui précéderont le jour du Seigneur. Au chapitre 19, verset 11 et suivants, le Seigneur apparaît en gloire et puissance; c'est le jour du Seigneur; mais beaucoup de jugements auront précédé.

(Versets 12-16). Le Seigneur revêt ici les attributs d'un juge, — ceux de l'Ancien des jours, non les attributs du service sacerdotal. Cet aspect du Seigneur est spécial à l'Apocalypse.

Il y a une responsabilité pour les individus, une aussi pour les assemblées. Ici, nous trouvons le Seigneur prenant connaissance de la conduite qu'on a tenue, eu égard à la responsabilité, à ce double point de vue. Ce que lui a opéré est et demeure, c'est parfait; mais ce qu'il confie à la responsabilité dégénère bientôt dans les mains de l'homme. Qu'il y ait une responsabilité des assemblées, c'est évident. Entre plusieurs devoirs, nous sommes invités à être soigneux à garder l'unité de l'Esprit. Dieu a formé l'assemblée dans l'unité ici-bas; mais ce qui incombe aux saints, c'est la responsabilité de la garder comme il l'a formée; et Dieu juge d'après ce qu'il a donné, et selon la gloire dans laquelle il nous introduira, à l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ. Mais l'homme a fait défaut, comme toujours, sous la responsabilité. Le déclin n'a pas tardé, la vérité n'est pas demeurée, l'unité non plus.

---

(Versets 17, 18). Jean tombe comme mort. Ce n'est pas un état d'âme; Jean éprouve, devant la gloire du Juge, la faiblesse de l'homme dans un corps d'infirmité. Le Seigneur le rassure. Celui dont la gloire est la cause de son trouble, est en même temps sa ressource.

(Versets 19, 20). Jean reçoit l'ordre d'écrire:

1. les choses qu'il a vues (le Seigneur Juge);
2. les choses qui sont (les sept églises);
3. les choses qui seront après celles-ci (voyez chapitre 4: 1).

---

Un mot sur l'ange de l'Assemblée. On peut y voir le personnel représentatif de l'assemblée. Dans la Parole, les anges ont, en effet, une place représentative: «Leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux». Il y a, dans les assemblées, un personnel qui a, de la part de Dieu, charge de service dans l'assemblée. Il est le premier responsable. Un père confie, en son absence, le soin des cadets aux deux aînés. A son retour, il trouve la maison bouleversée. La première faute est peut-être celle des cadets, mais c'est aux aînés que le père s'en prend, tout d'abord, quoique le trouble soit la faute de tous.

## Apocalypse 2

Il est admis parmi les interprètes sérieux de la parole de Dieu, que les sept églises présentent un tableau historique de l'état de l'Eglise sur la terre, depuis les jours de Jean jusqu'au moment du jugement du Seigneur. Nous le croyons aussi. Autrement, s'il s'agissait d'assemblées spéciales, le Seigneur n'aurait-il parlé que de sept, quand il y en avait un très grand nombre sur la terre?

Les sept églises présentent un ensemble qui offre le tableau d'un déclin de la bénédiction première, d'un état de chute, d'un mal progressif qui rencontrera le jugement de Dieu. C'est le développement historique de l'Eglise sur la terre, considérée au point de vue de son témoignage et de sa responsabilité, à laquelle elle a failli comme en tout ce qui a été confié à l'homme. Elles n'en sont pas moins, pendant qu'elles existent, les sept lampes qui constituent le témoignage de Dieu sur la terre, — témoignage non individuel, mais collectif.

A Ephèse, on peut remarquer le premier déclin, et cela, déjà au temps de Jean: on avait abandonné le premier amour.

(Verset 2). Le Seigneur reconnaît le bien qui reste: «Tes oeuvres, et ton travail, et ta patience». Mais encore ici se remarque le déclin, car ces qualités ne sont plus ornées de la grâce qui les produit, comme on le voit dans 1 Thessaloniens 1: 3: «Votre oeuvre de foi, votre travail d'amour, et votre patience d'espérance». Le ruisseau coule encore, mais la source ne communique plus. Ces caractéristiques de la vie chrétienne qui appartiennent premièrement au chrétien, vu comme individu, ont aussi leur expression dans l'ensemble, et le Seigneur y regarde, comme nous le voyons ici.

Le Seigneur reconnaît aussi la fidélité qu'on montrait à l'égard de la conduite et de la doctrine: on se gardait pur. L'assemblée d'Ephèse ne supportait pas les méchants, et elle avait éprouvé ceux qui se disaient apôtres, et les avait trouvés menteurs.

Le Seigneur s'est présenté ici comme Celui qui tient les sept étoiles dans sa droite; il tient dans sa main la direction et la puissance d'administration dans l'assemblée. Plus tard, comme avec Sardes, c'est moins immédiat: il a les sept étoiles, mais il ne dit pas qu'il les tienne dans sa main.

Le nombre sept: «sept lampes», «sept étoiles», représente l'unité d'arrangement, — un arrangement relatif à Dieu, — non le nombre douze.

En s'adressant aux assemblées, le Seigneur se présente à chacune dans des attributs spéciaux, appartenant à ceux qu'il revêt dans le premier chapitre. Il le fait ainsi surtout avec les quatre premières. Ces attributs sont relatifs à la condition morale des assemblées. Ils expriment ce qu'il est pour chacune, en autorité et en ressources.

---

Il y avait encore beaucoup de bien dans l'assemblée de Dieu sur la terre; mais le mal travaillait à s'étendre. On voit dans l'épître aux Philippiens ce premier travail de l'extension du mal: Evodie et Syntiche n'avaient pas une même pensée dans le Seigneur. Tous cherchaient leurs propres intérêts. Et il y avait parmi les saints une catégorie de gens qui marchaient en ennemis de la croix de Christ, et desquels Paul parlait en pleurant. Que peuvent faire quelques hommes pieux, quand ils sont débordés par les progrès d'un mal qui va sans cesse grandissant?

Il y a, ainsi qu'on le voit dans les sept assemblées, un trait spécial de la foi et de la vie chrétienne, pour lequel il faut tenir ferme et vaincre, car c'est ce qui est attaqué dans chaque état particulier, mais d'une façon différente.

A Ephèse, on ne supportait point les *méchants*, et à l'égard de ceux qui se disaient *apôtres*, on les avait éprouvés et trouvés menteurs.

Quand le mal a pénétré dans une assemblée, et que les premiers avertissements et soins ont été sans fruit, il ne reste plus que l'autorité pour se purifier du mal, et l'autorité de Christ dans l'assemblée est effective.

Quand une assemblée est contrainte de prononcer un jugement, on doit se soumettre à sa décision, parce que c'est à elle que Dieu a donné l'autorité de juger dans ces matières, et non pas aux individus. Tous doivent se soumettre, même celui qui n'aurait pas compris; le moment, d'ailleurs, vient toujours où Dieu met toutes choses en lumière. L'assemblée n'est jamais un tribunal, mais il y a des cas où Dieu fait que les choses suivent leur propre cours, sans que l'assemblée intervienne activement. Ainsi, en 1 Jean 2 et 4, les faux docteurs sont sortis d'eux-mêmes: «Ils sont sortis du milieu de nous, mais ils n'étaient pas des nôtres; car s'ils eussent été des nôtres, ils fussent demeurés avec nous, mais c'est afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant aucun d'eux des nôtres» (1 Jean 2: 19). Ils avaient évidemment rencontré dans l'assemblée des hommes qui pouvaient leur faire face.

C'est un devoir pour l'assemblée de ne pas laisser la chair se donner carrière, et de faire connaître qu'elle «ne veut pas abandonner ce qu'elle a entendu dès le commencement».

Ephèse a abandonné «son premier amour». Il faut remarquer la portée du reproche: ce n'était pas une exhortation à avoir de l'amour, mais à revenir au passé, en se repentant.

Le Seigneur juge en cela d'après ce qu'il a donné au commencement. Pensons-y (comparez Jérémie 2: 2).

L'amour de Christ! Quand nous avons été convertis, nous avons nous aussi goûté ce premier amour; rien ne nous coûtait en fait de sacrifice... Plus tard, le combat est venu, et des expériences humiliantes de soi, peut-être aussi un peu de fatigue et de lassitude. Et après, moins d'élan, trop de calme: l'amour en souffre.

---

En général, quand il s'agit de discipline, s'il est question d'un scandale on trouve tout le monde d'accord à le juger, mais peut-être pour plusieurs, le motif c'est l'honneur du rassemblement, ou, comme on dit, «du témoignage», plus que l'honneur du Seigneur lui-même. Si le premier amour était là... le Seigneur serait le premier objet de la pensée.

Une épouse qui faiblit dans ses sentiments peut ne pas négliger sa maison quand même, et tenir tout en ordre; mais le mari ne tarde pas à s'apercevoir de ce qui est survenu au logis, et il le ressent. Si Christ a sa place dans les coeurs, le témoignage ne sera pas «nous», mais la vérité; ce ne sera plus l'honneur de l'assemblée, mais le Seigneur lui-même qui sera en cause et pour lequel on agira, en demeurant toujours dans sa dépendance. Malheureusement, nous ne sommes pas assez simples; pour faire notre chemin, il nous faut devenir humbles et avoir conscience que nous sommes peu de chose. Un frère estimé a dit: «Nous avons le privilège de nous considérer nous-mêmes avec un mépris silencieux».

Souvenons-nous que nous n'avons pas à créer un système, mais à marcher dans le chemin que le Seigneur a préparé pour nos temps et dans lequel il nous a fait entrer — un chemin d'obéissance et de dépendance. Nous regardons dans le passé, et nous y voyons la bénédiction du commencement, tout en ayant conscience du degré auquel elle est réduite à

présent; mais ayant conscience aussi de la grâce qui sait ouvrir un chemin à la foi dans les jours désastreux, et qui déploie ses ressources pour y conduire et soutenir les saints.

---

Comment peut-on comprendre l'expression: «Je viens à toi?» C'est le Juge qui parle. Il est prêt à agir. C'est le ton de l'Apocalypse de dire les choses comme s'accomplissant bientôt. A Daniel, il fut dit: «Scelle la vision, car elle est pour beaucoup de jours» (Daniel 8: 26); et à Jean: «Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre; le temps est proche» (Apocalypse 22: 10). De fait, l'assemblée d'Ephèse n'existe plus aujourd'hui. La lampe a été ôtée de son lieu.

---

La discipline a-t-elle à rencontrer, non le scandale, mais une mauvaise doctrine ou des principes subversifs du droit de Christ, cela devient plus difficile. Le devoir qui serait évident pour tous, ne l'est pas pour les faibles. Ceux-ci demandent pourquoi on fait une question de ces choses, et ils seraient disposés à passer sur un mal si peu apparent. La fausse doctrine égare la foi, et cause du ravage dans l'état moral de ceux qui la reçoivent. Elle atteint non seulement un individu, mais assez promptement l'assemblée: c'est le levain qui fait lever toute la pâte. Bientôt, l'assemblée qui laisse faire sera méconnaissable. Il faut y apporter de la vigilance. Les actes mauvais sont quelque chose, certainement; mais aujourd'hui, ce n'est guère que cela que l'on consent à redresser, et l'on passe facilement sur une doctrine qui défigure la personne de notre Sauveur. Evitons ces deux maux.

---

Chaque adresse se termine par un avertissement et par une promesse. Il faut des oreilles, et il faut s'en servir: on doit prêter attention. Avertissement et promesse s'adressent individuellement. A Ephèse, la promesse est: «A celui qui vaincra, je lui donnerai de manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de Dieu». Compensation de la souffrance éprouvée durant le temps du combat pour la fidélité à Christ. Paul acceptait le combat; il savait qu'il n'y perdrait rien au jour de Christ. Il avait confié son dépôt au Seigneur pour ce jour-là. Alors, il trouvera en lui le fruit mûr de l'arbre de vie. Toute souffrance n'est pas celle qui nous vient des ennemis de l'évangile. Il y a aussi, pour le serviteur de Dieu, une part de souffrance au milieu des saints. Paul exhorte Timothée à prendre courage et à endurer cette souffrance.

(Verset 7). Christ est lui-même le fruit du paradis de Dieu, la vie en exubérance. L'arbre de vie en Eden fut barré à l'homme pécheur; il est retrouvé en Celui en qui la vie a été manifestée et qui est lui-même «le Dieu véritable et la vie éternelle» (1 Jean 5: 20). Déjà maintenant, l'enfant de Dieu jouit des fruits de cette vie, sauf la gloire et le plein développement que la gloire amènera. En Christ, nous sommes devenus participants de cette vie céleste et devenus célestes nous-mêmes. Nous en jouissons maintenant, quoi que nous soyons dans le temps de la responsabilité. Mais cette grâce même est la cause pour laquelle nous avons une responsabilité. Elle demeure toujours.

---

(Versets 8-11). Dans les temps de persécution, il faut rassembler toutes ses forces et accepter de mourir plutôt que de renier le Seigneur. Mais lui se présente alors aux saints sous un caractère en rapport avec l'état de choses au milieu duquel ils se trouvent. Il est *le premier et le dernier* — c'est le caractère divin de Christ, il est celui qui subsiste et subsistera à jamais; quel appui dans la persécution. Mais de plus, remarquons-le, — il est *celui qui a été mort et qui a repris vie*, — c'est soit caractère humain dans des circonstances analogues à celles qu'ils ont à traverser. S'ils doivent mourir, ils ont affaire à Celui qui a été mort aussi, mais qui a repris vie. Il a passé par où ils ont à passer — ils auront part à la vie où il est entré.

---

Ephèse a montré le déclin, le relâchement, que la main de Dieu intervient pour arrêter, et la tribulation arrive. Mais l'épreuve est limitée, mesurée dans sa durée par le Seigneur lui-même. C'est 10 jours, 1260 jours, il les a comptés. Avec la tentation, il fait aussi l'issue afin qu'on la puisse supporter; «étant maintenant affligés pour un peu de temps par diverses tentations, si cela *est nécessaire*». Marc 9: 49, nous explique le but moral de la tribulation: «Chacun sera salé de feu, et tout sacrifice sera salé de sel». Les saints sont une offrande présentée à Dieu, comme autrefois les Lévites. Or il était dit: «Tu ne laisseras point manquer sur ton offrande de gâteau le sel de l'alliance de ton Dieu; sur toutes tes offrandes, tu présenteras du sel». Le sel empêche la corruption. Il ne faut pas que la corruption se mêle à ce qui est présenté à Dieu. Les saints y sont exposés; le mal est toujours près de se glisser en eux, et «chacun sera salé de feu». Le feu de la tribulation est nécessaire pour prévenir et arrêter le mal. Mais s'il s'agit de «feu» pour les méchants, ce n'est plus «préservation», c'est «jugement».

En général, si la persécution purifie, elle n'édifie pas. En effet, toutes les forces de l'âme sont alors concentrées sur une seule chose: demeurer fidèles, quelle que soit l'épreuve. Le temps manque, pour ainsi dire, pour sonder la vérité. On reste attaché à ce que l'on en a saisi et qui est devenu le bien le plus précieux pour l'âme. On ne voit peut-être pas tout ce qui se rattache à Christ et qui découle de lui, mais le coeur a saisi sa personne; on ignore peut-être beaucoup les merveilleuses vérités révélées dans l'Écriture, mais c'est la parole de Dieu, et l'on souffre et l'on donne sa vie pour la parole de Dieu et pour Christ. C'est toujours la vérité qui, agissant sur l'âme, produit un bon état subjectif. Quand la persécution est l'effet d'un témoignage rendu à Dieu selon la vérité, elle nous rejette sur le Seigneur. Autrement, on court risque de se prévaloir de ce que l'on a souffert. On n'a pas à la rechercher, c'est le témoignage fidèle qui la produit. Le Seigneur a dit: «Quand on vous persécutera dans cette ville, fuyez dans l'autre;» c'est ce que faisaient les apôtres.

---

(Versets 12-17). Quand l'Église a oublié sa vocation céleste et son caractère d'épouse de Christ, le méprisé et le rejeté des hommes, quand elle a glissé dans le monde et qu'elle a accepté l'alliance avec le monde et sa protection, le Seigneur se présente à elle comme «Celui qui a l'épée aiguë à deux tranchants», cette même épée avec laquelle il exécutera le jugement

sur le monde rebelle (Apocalypse 19). L'épée aiguë à deux tranchants est «la parole de Dieu vivante et opérante... atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles; et elle discerne les pensées et les intentions du coeur». L'Eglise, en oubliant sa vocation céleste, a perdu le sentiment de la vérité; elle s'est placée là où est le trône de Satan, et par suite laisse subsister, sans les juger, des doctrines perverses qui l'entraîneront plus loin dans le mal. De là vient l'avertissement: «Repens-toi donc, autrement je viens à toi promptement, et je combattrai contre eux avec l'épée de ma bouche». C'est la parole du Seigneur qui juge les fausses doctrines en même temps que la mondanité.

Quand la tribulation, l'épreuve, n'a pas eu pour effet de ramener au premier amour, l'Eglise tombe dans la mondanité. Elle s'allie avec le monde. Il est vrai qu'il peut y avoir encore une certaine fidélité à retenir le nom de Christ et la foi, et que même, au milieu du mal, il y aura de fidèles témoins qui vont jusqu'à donner leur vie (préparant pour ainsi dire le résidu), mais le caractère de séparation qui aurait dû toujours distinguer l'Eglise, est perdu.

---

Dès que la mondanité se glisse dans l'Eglise, elle perd sa force pour juger le mal. De là vient que si à Ephèse il y avait des Nicolaïtes, Ephèse haïssait leurs oeuvres (le mal n'était pas encore érigé en doctrine); s'il y avait de faux apôtres, Ephèse les discernait et les jugeait; s'il y avait des méchants, elle ne pouvait les supporter. Mais à Pergame, le monde est dans l'Eglise, et nous voyons le mal prendre la forme de doctrines tenues par des personnes; les unes tiennent la doctrine de Balaam, les autres celle des Nicolaïtes. La conscience n'était pas seulement éteinte, mais elle était corrompue par un tel enseignement. Il n'y avait ni discernement spirituel, ni force morale, car le discernement et la force n'existent que dans la communion avec Christ; or peut-elle exister là où la mondanité prévaut? Il n'y a point de communion entre Christ et Bélial. Toutefois là où, dans l'ensemble, il n'y avait point eu de force pour agir, on trouve le témoignage individuel, la fidélité jusqu'à la mort, suivant l'exhortation adressée à Smyrne. Le Seigneur, si l'ange de l'assemblée de Pergame, le représentant responsable de cette assemblée, ne se repent, prendra lui-même sa cause en main, car il est fidèle; il combattra, non contre Pergame, mais contre eux, les auteurs de mauvaises doctrines; toutefois, quelle humiliation quand l'Eglise, qui aurait dû être la colonne et le soutien de la vérité, oblige le Seigneur, par manque de fidélité, à intervenir lui-même.

---

«Tu n'as pas renié *ma foi*;» à Philadelphie c'est «*mon nom*». Le premier est plus général; le second plus intime. Dans Ephèse, Smyrne, Pergame et Thyatire, nous voyons les progrès successifs du mal, malgré les avertissements et les épreuves, jusqu'à ce que le résidu seul soit reconnu du Seigneur. A la fin on trouve Sardes, Philadelphie et Laodicée, qui marchent concurremment. On peut les considérer comme naissant successivement, mais ensuite marchant simultanément jusqu'à la fin; tandis que les trois premières, Ephèse, Smyrne, Pergame, qui ont paru successivement sur la scène, disparaissent, et sont suivies par Thyatire,

où elles aboutissent, et où se forme le résidu dont l'histoire se trouve dans les trois dernières églises. Thyatire va aussi jusqu'à la fin.

---

Quand la force morale n'existe plus pour parer au mal, au lieu de recourir aux ressources laissées par le Seigneur, on organise des conciles, des synodes, des réunions de délégués, etc. On montre ainsi que l'on a perdu de vue deux choses importantes à garder entre toutes: l'une, l'action de l'Esprit dans l'assemblée; l'autre, son action dans l'individu. Si on ne les avait pas oubliées, ces deux choses, on n'aurait jamais pensé à rien organiser. Que dit Paul, dans la prévision des temps fâcheux et du mal qui allait s'introduire: «Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce, qui a la puissance d'édifier». Voilà la ressource pleinement suffisante, et non une organisation quelconque. Mais on a laissé de côté ces paroles, et le remède qu'on a voulu employer a été pire que le mal, car on s'en rapporte à des hommes au lieu de compter sur l'action de Dieu et de s'attacher à sa Parole. La seule ressource est alors que le Seigneur intervienne. «Il vient promptement», et combat contre ceux que l'Eglise laisse faire. Ce n'est pas la venue du Seigneur pour rassembler les siens, ni sa venue en gloire; c'est son intervention et l'exercice de son pouvoir dans l'Eglise.

---

«A celui qui vaincra». Il s'agit pour le fidèle de vaincre et non de se laisser aller quand bien même le mal empire. «Fortifie-toi dans la grâce qui est dans le Christ Jésus». «N'aie pas honte du témoignage de notre Seigneur». «Prends ta part des souffrances comme un bon soldat de Jésus Christ». Voilà les exhortations de Paul à son enfant bien-aimé. Et au temps de l'apôtre Jean, quand Diotrèphe aimait à être le premier et ne recevait pas les apôtres, disant même de méchantes paroles contre eux, etc., dans ce temps difficile, que dit l'apôtre à Gaïus? Non seulement: n'imité pas le mal, — mais aussi: imite le bien. Pour vaincre, il ne suffit pas de s'abstenir du mal, de se tenir à part, mais il faut l'activité et l'énergie qui font accomplir le bien.

---

«La manne cachée», dont le type est la manne placée dans une cruche d'or devant l'Eternel dans l'arche, c'est Christ connu dans son humiliation sur la terre, mais maintenant dans la gloire, «caché en Dieu». Celui qui aura vaincu, alors que l'Eglise tombait dans la mondanité et laissait s'introduire les doctrines perverses, celui qui aura marché fidèlement dans la séparation d'avec le monde et le mal, en suivant un Christ humilié, rejeté et crucifié, celui-là aura la jouissance de Christ dans la gloire; la jouissance éternelle de ce qui fait les délices de Dieu dans le ciel. Et déjà maintenant, dans une mesure, nous en jouissons, car notre communion est avec le Père, dans son appréciation de ce qu'a été Christ, qui faisait toujours ce qui plaît à Dieu.

---



Le «caillou blanc» implique l'idée d'approbation, mais d'approbation secrète, individuelle, connue de la personne seule qui en jouit. C'était autrefois ce qui indiquait le vote en faveur de quelqu'un. Le «nouveau nom» est un nom en rapport avec cette approbation. Cela veut dire qu'individuellement l'âme reçoit de Christ une assurance intime qu'elle lui appartient, ce qui produit une joie connue de l'âme seule, et qu'un autre ne saurait partager ni comprendre. Comme quelqu'un l'a dit: «Vous ne pouvez jamais connaître ma joie particulière en Christ, et je ne puis non plus jamais goûter la vôtre...» «Un nouveau nom que personne ne connaît sinon celui qui le reçoit», ce nom n'aurait pas de signification pour tout autre que celui à qui il est donné. Christ se révèle à l'âme de telle manière qu'un étranger ne se mêle pas avec sa joie.

---

(Versets 18-29). Ce qui caractérise tout particulièrement Thyatire, c'est l'existence d'un résidu distingué de la masse et désigné par ces mots: «Je vous dis à vous, *aux autres* qui sont à Thyatire». Tout devient plus personnel.

Thyatire est l'état de la chrétienté caractérisé par le papisme: c'est là ce qui donne à la chrétienté sa couleur jusqu'à la fin, jusqu'à la venue du Seigneur, c'est là ce qui est l'église pour le monde. C'est l'Eglise responsable, mais corrompue et corrompant, et dans laquelle apparaît un résidu séparé de la masse. En fait, c'est ce qui a toujours existé, même aux jours les plus sombres du moyen âge. Dieu a toujours eu ses témoins.

---

Jésabel, son enseignement, ses séductions et ses prétentions caractérisent l'état de choses à Thyatire, qui est responsable en la laissant agir. A Pergame, quand il est question de la doctrine de Balaam, c'est quelque chose d'individuel; «tu en as qui tiennent», ce n'est pas un état. Mais quand l'énergie spirituelle a fait défaut, que le mal n'a pas été jugé, que l'exhortation «repens-toi» est restée sans effet, alors le mal s'établit et devient un état, c'est ce que symbolise la femme Jésus: «Elle enseigne, et égare mes esclaves en les entraînant à commettre la fornication et à manger des choses sacrifiées aux idoles;» c'est la doctrine de Balaam, tenue d'abord par quelques-uns, maintenant enseignée.

---

Jésabel est la reine persécutrice, qui pousse le roi, son mari, à sévir contre les saints. Ici, elle se dit prophétesse, exprimant la pensée de Dieu, — elle enseigne, prétendant avoir le Saint Esprit et avoir seule l'autorité d'exposer, d'expliquer la Parole, — elle fait égarer «mes esclaves», ceux qui reconnaissent Christ comme Seigneur, sur lesquels il a des droits, — elle les entraîne dans la mondanité et la corruption de la superstition.

En Thyatire, le mal est grand; c'est un système corrompu et corrupteur, devenu ainsi une source d'iniquité. Jésus est «*mère*»; elle en assume le titre et même celui de «*sainte mère*;» elle a des enfants formés suivant ses principes. De plus, il y en a qui s'associent et se sont associés à elle dans ses voies d'iniquité. La patience de Dieu s'est exercée en vain à son égard,

elle ne *veut* pas se repentir; elle veut persister dans son système. Le mal étant si grand, le jugement annoncé est particulièrement solennel: «une grande tribulation». — «Je ferai mourir de mort ses enfants». Le chapitre 17: 1-7, nous fait voir Jésabel dans son plein développement, devenue Babylone, «avec laquelle les rois de la terre ont commis fornication, etc.», et le chapitre 18 nous montre sa fin.

---

Le Seigneur retarde l'exécution du jugement pour s'occuper du résidu selon le principe: «Ainsi a dit l'Eternel: Comme quand on trouve dans une grappe du vin à épreindre, et qu'on dit: Ne la gête pas, car il y a en elle de la bénédiction, j'en ferai de même à cause de mes serviteurs, afin que le tout ne soit pas détruit» (Esaïe 65: 8).

---

Jésabel et ses partisans accusent «les autres». C'est toujours Elie accusé de troubler Israël. Ils les accusent d'être séduits et conduits par Satan. L'Eglise, comme corps visible, prétendait avoir l'Esprit de Dieu et sa parole, elle affirmait devoir et vouloir maintenir l'unité, en s'appuyant sur les rois, et les vrais saints qui se séparaient d'elle, étaient par elle accusés de connaître et suivre les profondeurs de Satan. Mais comme toujours, le Seigneur se met en avant pour justifier les siens, ils n'ont pas la doctrine de Jésabel et «n'ont pas connu les profondeurs de Satan...» ce que les ennemis des saints disent contre eux, Lui le nie, et ainsi il les approuve. De plus, il les encourage: «Je ne vous impose pas d'autre charge», ils ont assez à porter des accusations et des persécutions de leurs ennemis. «Seulement, ce que vous avez», peu de chose peut-être comme connaissance, mais dans ce peu ils ont été fidèles, «tenez-le ferme». Et alors, il présente au résidu souffrant l'unique ressource et la consolation, savoir sa venue, — son apparition en gloire, et ce qui la précède: «l'étoile du matin». — «L'étoile du matin», c'est Christ dans son caractère céleste, brillant au sein des ténèbres pour ceux qui veillent; c'est Christ, la portion céleste et éternelle de l'Epouse, en contraste avec son caractère comme «soleil de justice», comme Christ, connu du monde quand, ayant exercé le jugement, il remplira tout de sa gloire. Les siens partageront avec lui cette gloire: «Je lui donnerai autorité sur les nations; et il les paîtra avec une verge de fer, comme sont brisés les vases de poterie, selon que moi aussi j'ai reçu de mon Père;» mais la gloire ne leur enlèvera pas la part la plus précieuse, la part pour leur coeur — «l'étoile du matin». C'est là pour eux la consolation, ce qui sépare du monde et élève au-dessus de lui. Ils avaient déjà l'amour et la foi, Christ y ajoute l'espérance.

---

Nous trouvons au verset 22, «ses oeuvres», celles de Jésabel; au 23, «vos oeuvres», celles des individus, dont ils sont responsables; au 26, «mes oeuvres» celles de Christ. «Ses oeuvres», comme caractérisant l'état public et général de la chrétienté en rapport avec Jésabel, et formant contraste avec «mes oeuvres», caractérisant l'état chrétien dans sa perfection. «Vos oeuvres», l'état individuel entre les deux.

---

Il faut remarquer un changement entre les trois premières et les quatre dernières assemblées quant à l'ordre dans lequel sont présentées l'exhortation à écouter et la promesse faite aux vainqueurs. Dans les trois premières, l'exhortation vient d'abord, dans les autres, c'est la promesse. D'où vient ce changement? D'abord, dans les quatre dernières, le Seigneur s'adresse à un résidu, c'est plus individuel. Ensuite, on peut penser que le Seigneur met à la fin ce qui doit rester le plus présent à l'esprit de ceux qui écoutent. L'injonction est plus pressante — la fin est proche. C'est ainsi que, dans la vie ordinaire, on met à la fin (et même en post-scriptum) ce que l'on estime avoir le plus d'importance, ce que l'on désire qui ne s'oublie pas. Ainsi le Seigneur, terminant son exhortation aux siens, dit: «Or ce que je vous dis, à vous, je le dis à tous: Veillez» (Marc 13: 37).

## Apocalypse 3

Un fait important à remarquer, c'est la différence des caractères sous lesquels le Seigneur se présente aux quatre premières et aux trois dernières assemblées. Dans les premières, ces caractères sont ceux dont nous le voyons revêtu au premier chapitre; dans les autres, il revêt des caractères tout nouveaux. Au début, nous nous trouvons devant l'ordre de choses régulier: le Seigneur marche au milieu des sept lampes d'or et tient les sept étoiles dans sa main droite. A Smyrne, quand les saints sont persécutés jusqu'à la mort, il est le premier et le dernier, celui qui a été mort et qui a repris vie. A Pergame, où des doctrines perverses s'introduisent et sont tenues par plusieurs, il a l'épée aiguë à deux tranchants sortant de sa bouche — sa Parole. A Thyatire, menacée du jugement, il est celui dont les yeux sont comme une flamme de feu, pénétrant tout et sondant les coeurs et les reins; et de plus, celui dont les pieds sont semblables à de l'airain brillant, symbole de la fermeté et de la perfection du jugement divin dans son application à l'homme. Tous ces caractères se trouvent dans la personne du Seigneur Jésus, du Fils de l'homme, tel qu'il est décrit par Jean dans le premier chapitre, et ils s'appliquent à l'état de choses dans les phases diverses où l'Eglise est présentée. Toutefois, déjà en Thyatire, nous voyons le Seigneur désigné par un titre qui n'est pas mentionné dans le premier chapitre: «Voici ce que dit le *Fils de Dieu*», et il est remarquable de voir ici ce titre du Seigneur Jésus, qui est celui sur lequel l'Eglise est fondée (voyez Matthieu 16). Quand l'Eglise extérieure, responsable, est arrivée au plus bas de sa chute, il est bien précieux pour le résidu de se rappeler qu'il y a une chose contre laquelle ne sauraient prévaloir les portes du hadès, la puissance de la mort et de Satan, parce qu'elle est fondée sur le Fils du Dieu vivant, sur la puissance immuable de la vie de Dieu, dans son Fils, en Celui qui a été «déterminé Fils de Dieu en puissance... par la résurrection des morts».

Mais à des besoins nouveaux correspond comme une révélation nouvelle de Christ, et c'est ce que nous voyons à Sardes et dans les deux églises suivantes. Sardes est, pour ainsi dire, un commencement nouveau qui rappelle Ephèse, mais qui n'est pas Ephèse. Sardes est une chose qui surgit dans la masse corrompue qui va jusqu'à la fin et qui porte le nom d'église. Aussi n'est-ce pas l'ordre régulier du commencement, qui s'y trouve devant nos yeux. Le Seigneur n'est pas vu tenant dans ses mains les sept étoiles et marchant au milieu des sept

lampes d'or; mais il  $\alpha$ , il possède les sept étoiles et les sept esprits, la plénitude d'autorité et de puissance spirituelle pour le gouvernement. Et ainsi, dans un état de mort, toute ressource pour la foi est en lui.

---

Jusques et y compris Thyatire, on a le tableau de l'église historique jusqu'à la fin. Ce qui vient après n'est donc pas une suite, mais quelque chose qui se produit dans l'église et va aussi jusqu'à la fin, coexistant avec Thyatire. A Thyatire, le mal est mûr; toutefois, le moment de juger n'est pas venu, eu égard à la patience de Dieu, et, pour la chose nouvelle introduite, nous voyons qu'en Christ se trouve toute ressource. En un jour de bataille, un général d'armée prend un corps de troupes en mains et fait une action d'éclat; — c'est ce que Christ fait depuis Sardes, et c'est ce qui explique le caractère différent des trois dernières assemblées.

---

La grâce ne peut se replier sur elle-même et rester inactive. Aussi voyons-nous de temps à autre des réveils. Il y en a eu, sans nul doute, dans le moyen âge; il s'y trouvait çà et là des résidus fidèles. Dieu, comme il le fait toujours, était avec ceux qui comptaient sur lui. Il agissait en grâce envers eux et prenait soin d'eux, comme il le dit: «Je vous dis à vous... aux autres qui sont à Thyatire, je ne vous impose pas d'autre charge; mais seulement ce que *vous avez, tenez-le ferme* jusqu'à ce que je vienne». Nous ne sommes responsables que de ce que nous avons; c'est ce qu'il faut tenir ferme.

---

Sardes, ce nouveau commencement, présente le résultat entre les mains de l'homme — résultat parvenu jusqu'à nous — de ce que Dieu avait opéré aux jours de la Réformation: «Tu as le nom de vivre et tu es mort;» de même qu'Ephèse, ayant perdu le premier amour, est aussi ce qu'entre les mains de l'homme était devenu ce que nous voyons en Actes 2. Ce qui a surgi dans la chrétienté à cette époque, a été une oeuvre remarquable bien qu'incomplète; c'est ce qu'est devenu le résidu, en définitive nous en faisons partie.

Les trois dernières épîtres sont l'histoire de ce résidu et présentent en même temps l'histoire de la fidélité du Seigneur, en attendant qu'il vienne. L'oeuvre que nous y voyons opérée, dépend de l'action souveraine et spéciale du Seigneur Jésus Christ, qui ouvre à la fidélité un chemin et qui soutient dans ce chemin ceux qui y marchent.

«Celui qui a les sept esprits de Dieu et les sept étoiles». — C'est la seigneurie de Christ, et l'action de l'Esprit par laquelle il gouverne.

Christ est le *Seigneur* qui a autorité sur l'Eglise; Il a aussi la plénitude de l'Esprit. Telles sont les ressources pour Sardes, quoi qu'il arrive. C'est ce que le Seigneur présente pour la foi, au milieu de la mort et de la mondanité. Si, dès l'abord, on s'en était tenu à ces ressources, marchant ainsi par la foi sous l'autorité et la plénitude de l'Esprit qui sont dans le Seigneur, le déclin ne serait pas arrivé. Mais le déclin étant là, un fait accompli, toutefois les ressources demeurent.

---

Il faut un temps de paix extérieure pour que la piété se développe et que la connaissance de la vérité s'approfondisse. Dans la persécution, quand toutes les forces de l'âme sont tendues pour résister jusqu'à la mort, il est difficile que le développement dans les choses spirituelles s'accomplisse; mais quand l'orage est passé, on se retrouve pour ainsi dire, on apprend dans la tranquillité à connaître la position que Dieu nous a donnée devant lui, quelles sont les richesses insondables de sa grâce, et quelle est la sagesse infiniment diverse de Dieu dans ses desseins et ses voies, et l'on jouit de cette lumière spirituelle qui découvre les choses merveilleuses de Dieu. Mais rappelons-nous, d'un autre côté, qu'il doit y avoir un rapport constant entre la lumière que nous possédons et notre marche dans la dépendance de Dieu. Notre responsabilité croît en mesure de la lumière que nous avons reçue.

---

L'expression «les sept esprits» correspond au trône, est en rapport avec le gouvernement de Dieu. Au chapitre premier, nous avons «les sept esprits qui sont devant son trône;» au chapitre 4, «sept lampes de feu brûlant devant le trône, qui sont les sept esprits de Dieu;» au chapitre 5, l'Agneau a «sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu, envoyés sur toute la terre». Dans tous ces passages, ce n'est pas la personnalité et l'unité de l'Esprit qui nous sont présentées, ce n'est pas le seul Esprit formant et animant le seul corps et l'unissant à la Tête dans le ciel; mais nous y voyons la plénitude et la perfection de son action dans le gouvernement de Dieu sur la terre. Le commencement du chapitre 11 d'Esaië l'explique. En parlant du gouvernement du Messie, il est dit de lui: «Et l'Esprit de l'Eternel reposera sur lui; l'Esprit de sagesse et d'intelligence; l'Esprit de conseil et de force; l'Esprit de connaissance et de crainte de l'Eternel». C'est la distribution des diverses opérations de l'Esprit dans l'unité — c'est la perfection d'administration répondant à la nature de Dieu — *sept* représentant la perfection selon Dieu.

---

Trois choses constituent la promesse faite au vainqueur, en rapport avec la condition de Sardes. Il y a dans Sardes un résidu que le Seigneur ne confond pas avec la masse qui n'a à attendre qu'un jugement semblable à celui du monde, ou plutôt dont le jugement se confond avec celui du monde. Ce sont des individus que le Seigneur connaît. Leur caractère consiste dans une marche chrétienne, un état pratique manifesté au milieu de la mondanité de la masse professante. «Ils n'ont pas souillé leurs vêtements» par le contact avec le monde (voyez Jacques 1: 27; Apocalypse 19: 8), et ils marcheront avec le Seigneur en vêtements blancs. Le vainqueur dans cet état de choses sera vêtu de vêtements blancs. Ce qui lui a été donné de maintenir, peut-être dans l'obscurité de sa vie humble, sera alors manifesté. En second lieu, au milieu de ceux qui avaient le nom de vivre, mais qui étaient morts, eux avaient la vie de Dieu; c'était le principe intérieur et caché de leur marche en dehors de la souillure du monde, et le Seigneur dit de chacun d'eux: «Je n'effacerai pas son nom du livre de vie», du livre de la profession publique correspondant au «nom de vivre». En troisième lieu, pour vaincre il a fallu

n'avoir pas honte, au milieu d'une profession religieuse associée avec l'esprit et les pratiques du monde, de confesser Christ rejeté et crucifié; et Christ confessera le nom du vainqueur, le reconnaîtra publiquement devant son Père et devant ses anges.

«Souviens-toi comment tu as reçu et entendu». On est responsable de ce qui nous a été confié. Au chapitre 7 des Actes, Etienne adresse aux Juifs ce reproche: «Vous qui avez reçu la loi par la disposition des anges, et qui ne l'avez point gardée». Les protestants d'aujourd'hui oublient leur origine — «comment ils ont reçu et entendu». Ils oublient qu'ils ont «reçu» d'abord la grâce — la doctrine du salut par grâce — annoncée par la parole que les réformateurs ont fait *entendre*, et que Dieu leur avait enseignée par sa Parole — la Bible — cachée au plus grand nombre jusqu'au temps de la Réformation, tenue dans l'obscurité par le clergé romain, et maintenant entre les mains de tous. Ils oublient que, de même qu'autrefois, la Bible est aujourd'hui la seule règle, la seule autorité, le seul guide, et combien ont perdu de vue la grande doctrine proclamée autrefois — la justification par la foi! Ils sont responsables de ce qu'ils ont reçu et entendu, Et nous, qui avons pris notre chemin en dehors de ce que l'homme a établi, pour suivre le chemin tracé par cette Parole, nous devant qui ont été remises en lumière tant de précieuses vérités que la parole de Dieu renferme, ne sommes-nous pas plus responsables encore?

---

La responsabilité est en rapport avec le gouvernement de Dieu. On hérite de ses devanciers, et la responsabilité est d'autant plus grande qu'on a reçu davantage. A Sardes, malgré tout ce qui avait été «reçu et entendu», le mal s'était introduit — un mal plutôt négatif — une profession extérieure qui ne correspondait à aucune vie intérieure et qui ne séparait en aucune façon du monde, de sorte que les vêtements étaient souillés par le contact avec le monde. Aussi le Seigneur menace-t-il Sardes en ces termes: «Je viendrai sur toi comme un larron, et tu ne sauras point à quelle heure je viendrai sur toi». C'est le jugement du monde (voyez 1 Thessaloniens 5: 1-4).

---

Le vêtement blanc promis, c'est la justice des saints — la justice pratique manifestée. C'est la manière dont une personne sera vue dans la compagnie qui entourera le Seigneur: «Ils marcheront *avec moi* en vêtements blancs». Un dignitaire dans les jours d'apparat est entouré d'un cortège, d'un corps d'élite qui l'accompagne; c'est l'idée ici.

---

L'oeuvre de la Réformation a été une oeuvre mélangée; les rois et les princes se sont mis de la partie, et ainsi a été accomplie une oeuvre que le Seigneur n'a pas trouvée parfaite devant Dieu. Avant cette époque, il y avait eu ici et là de petits réveils écrasés aussitôt; mais quand les grands de la terre sont intervenus, la chose a pris de grandes dimensions, au moins extérieurement. Mais au milieu des foules qui embrassaient la Réforme, il n'y avait qu'un petit nombre qui avaient réellement la vie, et bientôt ce petit nombre avec les réformateurs et les prédicateurs fidèles furent débordés. La mort avec une froide orthodoxie envahit tout. Sans

doute, le Seigneur a permis cette intrusion des pouvoirs politiques, pour donner plus de consistance à l'oeuvre de la Réforme sur la terre, et de plus, il faut se souvenir que ce n'était pas au sein du paganisme que surgissait cette oeuvre; ce grand réveil avait lieu dans la chrétienté, où le clergé dominait et s'était arrogé un pouvoir despotique même sur l'autorité séculière.

---

(Versets 7-12). Philadelphie présente «un réveil dans le réveil»; la réforme dans la réforme. Le rideau tombe, puis s'ouvre sur une nouvelle scène. «Je viens bientôt» est une des choses qui la caractérisent, mais il faut connaître le Seigneur pour aller avec joie au-devant de lui, au lieu de le voir venir «comme un voleur». Historiquement, Philadelphie correspond au temps où, ayant «peu de force», l'assemblée est fidèle «à la parole de la patience» de Christ.

En rapport avec cela, le Seigneur se présente comme «le Saint et le Véritable»; c'est l'expression sommaire de sa personne: le Saint, «la sainte chose qui naîtra sera appelée Fils de Dieu» (Luc 1: 35); caractère en rapport avec son humanité, en même temps qu'il rappelle une marche de séparation; — «le Véritable» — Il est le Dieu véritable et la vie éternelle» (1 Jean 5: 20), caractère qui répond à sa divinité et qui, en même temps, rappelle la «doctrine du Christ».

Pourquoi «la clef de David?» La clef, c'est l'autorité, la puissance pour avoir accès à une chose, pour donner l'accès ou l'interdire. L'assemblée «a peu de force»; comment s'ouvrirait-elle, se frayerait-elle un chemin? Comment se garantirait-elle contre tout ce qui l'entoure et lui est hostile? Mais elle a affaire à Celui qui possède l'autorité et la puissance absolues, «qui ouvre et nul ne fermera, qui ferme et nul n'ouvrira». Il a la haute main, et fait servir son autorité à protéger les siens au milieu de tout ce qui est contraire. Le Seigneur exerce une action dans le monde, mais à présent il met son autorité à la disposition de l'Eglise. Il a ouvert devant elle une porte que personne ne peut fermer.

C'est la clef «*de David*». Toutes les promesses, «les grâces assurées», promises à David, sont accomplies en Lui (voyez 1 Chroniques 17: 11-14, pour ces promesses). Le royaume existe dès à présent: il est «justice, paix et joie, par le Saint Esprit». Jean-Baptiste en annonçait l'approche; le Seigneur aussi l'a prêché et en a donné les clefs à Pierre, qui ouvrit aux Juifs et aux gentils l'entrée dans le royaume (voyez Actes des Apôtres 2; 10). Il est vrai qu'il n'est pas établi, aujourd'hui, en puissance et en gloire, tel que les trois apôtres en eurent une vue anticipée lors de la transfiguration (Luc 9). Le Roi ayant été rejeté, est au ciel, caché en Dieu, et le royaume est en mystère, mais il n'en existe pas moins, puisque le Roi vit. Quand Christ apparaîtra, le royaume sera manifesté. Nous avons de cela une figure dans le cas de Joas. Durant six ans, après avoir échappé au massacre, il fut caché dans la maison de l'Eternel. Bien qu'une étrangère dominât en Israël, il n'en était pas moins le vrai roi du royaume. La septième année, le souverain sacrificateur Jéhoïada le montra au peuple; il fut manifesté comme Christ le sera, et alors le faux roi, l'antichrist, sera renversé (2 Rois 11).

---

Autrefois, le Seigneur avait confié les clefs à Pierre. Pierre n'a pas eu de successeurs pour tenir les clefs après lui, comme certains voudraient le dire, et tout ce qui a été confié à l'homme a manqué. Mais le Seigneur ne manque pas; il a pris lui-même et il tient la clef de David (comparez Esaïe 22: 22), et l'on peut compter sur lui. Combien cela est consolant, alors que tout semble aller à la dérive! Mais il faut la foi. Un frère estimé de tous disait: «Le moment vient où l'on ne pourra pas aller, si l'on ne peut marcher sur les eaux comme Pierre». La chair n'aime pas cela; elle aime à voir, à avoir ses aises, une marche facile; mais on n'est pas plus malheureux si on la contrarie — on est avec le Saint et le Véritable. Il est et sera avec ceux qu'il a engagés dans le chemin. C'est sur lui qu'il faut compter et non sur les choses établies, car tout est bouleversé. Excepté le Seigneur, rien ne reste. «Si les fondements sont détruits, que fera le juste?» Regarder à lui, s'attendre à lui, et l'on pourra marcher en dehors de tout autre appui. Rien ne peut remplacer la foi. L'expérience en est délicieuse. Quand tout est perdu... voilà que tout s'éclaircit; les nuages se dissipent et le ciel devient serein. Alors, on trouve le temps et la force de rendre grâces à Dieu pour sa fidélité, éprouvant que «le sentier du juste est comme la lumière resplendissante qui va croissant jusqu'à ce que le plein jour soit établi». On apprend alors ce que c'est que d'être «fortifiés en toute force, selon la puissance de sa gloire, pour toute patience et constance, avec joie, rendant grâces au Père» (Colossiens 1: 11, 12).

---

Quelque naturel qu'il soit à l'homme de se circonscrire, il faut se garder de se faire un cercle fermé où l'on serait séparé de tous les autres chrétiens d'une manière systématique. En restant attaché à la vérité, il faut que le *coeur* soit ouvert à tous.

---

Tu as peu de force». Au commencement, il y avait de la puissance; nous le voyons par les oeuvres qui s'accomplissaient, aussi bien que dans le jugement du mal. Aujourd'hui, le déclin et la ruine sont là, et il y a peu de force. Le Seigneur ne peut mettre son sceau, par des oeuvres de puissance, là où se trouve la ruine dont l'homme est responsable; ce serait mettre son sceau sur le mal. Mais, pour les fidèles, Christ a la force et lui-même a mis une porte ouverte devant ceux-là mêmes qu'il a vus avec «peu de force».

---

«Tu as gardé ma parole», «la parole de ma patience», et la promesse suit aussitôt comme conséquence et encouragement. «Parce que tu as gardé», «je te garderai». Dans l'Ancien Testament, les promesses se rapportaient à des bénédictions terrestres et servaient à soutenir et à encourager le croyant. Maintenant, ce n'est pas vers la terre qu'il est appelé à tourner les yeux. «Je te garderai de l'heure de l'épreuve;» non au milieu de l'épreuve, mais de l'épreuve elle-même; tu ne seras pas là. Où donc sera-t-il? Dans le ciel, où Jésus nous aura recueillis près de lui. Il vient chercher, pour les y introduire, ceux qui ont part à l'oeuvre accomplie par sa mort. Aussi est-il frappant de voir la cène du Seigneur nous présenter ces deux éléments du christianisme: «Vous annoncez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne». C'est cette venue



qui est placée devant nous comme sujet de joie et d'encouragement. Les saints de l'Ancien Testament qui sont endormis, attendent aussi, de même que ceux de l'économie actuelle. Ils auront part aussi à la première résurrection (voyez Hébreux 11: 39, 40).

---

«Celui qui, vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu». Contraste frappant entre la faiblesse constatée: «tu as peu de force», et ce que le Seigneur fait de ceux qui sont dans cet état: «une colonne», symbole de force, d'une force qui soutient. Cela va bien avec «Celui qui ferme et nul n'ouvrira, qui ouvre et nul ne fermera» L'Eglise aurait dû être «la colonne et le soutien de la vérité». Elle a manqué. Au milieu de ce qu'elle est devenue, Dieu suscite un faible résidu ayant peu de force, et, dans le temple de son Dieu, le Seigneur dit qu'il sera une colonne. Si l'homme manque à sa responsabilité, Dieu ne manque point à ses desseins; ils s'accompliront.

Le Seigneur ne reconnaît pas grand-chose à Philadelphie. Il y avait plus à Thyatire, à qui il est dit: «Je connais tes oeuvres, et ton amour, et ta foi, et ton service, et ta patience, et tes dernières oeuvres qui dépassent les premières». A Philadelphie, le Seigneur dit seulement: «Je connais tes oeuvres», sans les énumérer. «J'ai mis devant toi une porte ouverte», ajoute-t-il; le service est facile, quand la porte est ouverte; il ne faut pas beaucoup de force, en effet, quand Celui qui a la clef de David ouvre le chemin devant nous. «Tu as peu de force», il n'y a point là l'énergie des martyrs, ni celle de Paul ou de Pierre; il y a juste assez de force pour profiter de la porte ouverte par le Seigneur. On voit à Philadelphie plutôt quelque chose de négatif; s'il y a un côté positif, c'est le moins que l'on puisse demander: «Tu as gardé ma parole et tu n'as pas renié mon nom». Il y avait là du bien au milieu du mal qui avait tout envahi, «la synagogue de Satan», ceux «qui se disent être Juifs et ne le sont pas;» on gardait la parole du Seigneur quand elle était méconnue; on ne reniait pas son nom, quand sa personne était attaquée, mais le Seigneur ne s'appesantit pas sur les oeuvres accomplies qu'il dit simplement connaître; mais c'est *Lui-même* qui se présente à ceux qui ont peu de force, avec les mains et le coeur remplis de tout ce qui peut soutenir et encourager. En effet, malgré cette faiblesse, ou plutôt, à cause de cette faiblesse, c'est la seule assemblée à laquelle soient faites des promesses actuelles: «J'ai mis devant toi une porte ouvert», «je te garderai;» c'est-à-dire que ces promesses sont pour le chemin, déjà maintenant, tandis que, dans les autres épîtres, elles sont toutes pour l'avenir.

---

«Tu as peu de force» c'est plutôt une sorte d'approbation. Il y avait quelque chose; peu, c'est vrai, mais juste assez pour profiter de ce que le Seigneur leur donnait. Quand tout est en déroute, c'est beaucoup que de garder ce qui est de Dieu, et ce fait même, d'avoir peu de force, oblige à se replier sur Celui en qui réside toute force: «Dieu a parlé une fois;... deux fois j'ai entendu ceci, que la force est à Dieu». «Peu de force», on n'est pas même dans la condition des jeunes gens, en 1 Jean 2: 14: «Vous êtes forts». Toutefois, rappelons-nous qu'ici il s'agit de la position ecclésiastique.

---

(Verset 9). «Je donne» indique un moment futur par rapport à nous. «La synagogue de Satan», — le système établi qui fonde sa religion sur des ordonnances légales et non sur Christ.

On ne peut qu'être frappé de voir combien, dans le protestantisme, — et dans certaines dénominations plus qu'en d'autres, — la loi et le culte juif ont une grande place: commandements écrits et lus en public, liturgies et autres choses semblables, la lettre s'y montre. Dès que ce n'est plus l'action de l'Esprit qui règle les actes de culte, le judaïsme est là: «Nous sommes la circoncision, nous qui rendons culte par l'Esprit de Dieu», dit l'apôtre.

---

Le Seigneur gardera de l'épreuve les fidèles, ceux qui ont gardé la parole de sa patience, c'est-à-dire qu'il la leur fera éviter. Et comment? Par sa venue. Les saints sont vus dans la conjoncture de sa venue. «Je viens bientôt», dit-il. Mais il a patience, et ils gardent «la parole de sa patience», l'attendant, le désirant, mais ayant patience comme lui, ayant communion avec lui dans sa patience. «Je viens bientôt;» au lieu de fuir comme Adam devant Dieu, la pensée de la venue du Seigneur remplira nos coeurs de joie et nous nous attachons à cette précieuse vérité. Elle est, ou devrait être, une réalité vivante, bien qu'une espérance encore. A l'époque précédente, aux jours de la réformation, cette vérité — la venue du Seigneur pour les siens — n'avait pas été remise en lumière. Il s'agissait alors de détruire l'erreur mortelle de Rome, savoir un salut par les oeuvres, et d'établir la grande vérité fondamentale, le salut gratuit par la foi en Christ; actuellement, ce qui est présenté aux saints (sans laisser de côté cette précieuse vérité qui doit toujours être saisie la première par le pécheur) c'est l'Eglise — la venue de Christ — et les saints unis à lui dans le ciel; en un mot, la vocation céleste de l'Eglise et le retour de Christ.

---

«Tu as gardé *ma parole;*» il y a eu les paroles des prophètes, puis Dieu nous a parlé dans le Fils (Ἰησοῦς), et enfin nous avons les paroles de Christ par l'Esprit, les vérités qui se rapportent à la vocation céleste. «Tu as gardé ma parole», est un fait d'une importance capitale. Cela nous est montré par ce que dit Jésus, en Jean 14: 23: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole» — la parole de Christ. Au chapitre 17: 6, il dit: «Et ils ont gardé ta parole», — la parole du Père; comme aussi au verset 8: «Je leur ai donné les paroles que tu m'as données, et ils les ont reçues», — le Père parle par le Fils devenu un homme. Ensuite, au verset 14: «Moi, je leur ai donné ta parole», et au verset 17: «Ta parole est la vérité». C'est Jésus communiquant aux disciples ce qu'il a reçu du Père. Mais au verset 20, ce sont les apôtres qui deviennent les canaux de la pensée divine: «Ceux qui croient en moi par *leur parole*». Nous avons donc ici la Parole en témoignage, soit de la part de Dieu, soit des disciples, et croire en Jésus par cette parole, la recevoir et la garder, est le grand point.

Lors de la Réformation, Dieu a donné aux hommes qu'il employait comme instruments pour cette oeuvre, de voir et de présenter les grands traits du christianisme essentiels pour le

salut; dans le grand réseau des vérités qui le composent, il a fait mettre en évidence ce qui pouvait être supporté à ce moment, ce qui était nécessaire.

Plus tard, il donne plus. Prenons, par exemple, le sujet de la justice de Dieu. Il ne faut pas limiter la justice de Dieu au fait que Dieu sauve et justifie le pécheur qui croit en Christ, mort pour lui sur la croix — c'était le grand point annoncé par les prédicateurs au temps de la Réformation, et c'était bien ce qu'il fallait et qui pouvait être compris. Mais la justice de Dieu est plus que cela. Elle consiste en ce que Christ, dans son obéissance jusqu'à la mort, ayant parfaitement glorifié Dieu, étant fait péché sur la croix, et ayant subi toutes les conséquences de cette place qu'il avait prise, et ainsi accompli l'oeuvre de la rédemption, Dieu a manifesté sa justice en ressuscitant Christ d'entre les morts, et en le plaçant à sa droite. Dieu a reçu Christ dans la gloire et a mis toutes choses sous ses pieds, et, en faisant cela, il a accompli un acte de justice. Comme quelqu'un l'a dit: «La gloire dans laquelle il subsiste comme homme est l'expression de la justice divine devant les principautés célestes, dans toute l'éternité; et ainsi Dieu a pu faire de nous, pour lesquels Jésus a été fait péché, ses délices pour ce qui regarde la justice, afin que nous fussions la justice de Dieu en lui». Ainsi nous ne devons pas limiter la justice de Dieu à la croix — Dieu justifiant le pécheur pour lequel Christ a souffert. La justice de Dieu s'étend aussi au résultat par rapport à Christ, c'est-à-dire au fait que Dieu a donné à son Fils la place qui lui revient pour ce qu'il a accompli. Les paroles que nous lisons en Jean 16: 8: «Quand celui-là sera venu, il convaincra le monde de péché, de justice, et de jugement... de justice, parce que je m'en vais à mon Père», signifient que le Saint Esprit envoyé sur la terre après la glorification de Christ, est une démonstration, de la part de Dieu, de sa justice, en plaçant Christ à sa droite.

---

Nous sommes dans la phase que représente Philadelphie, mais sommes-nous des Philadelphiens? «Celui qui vaincra», voilà celui qui aura répondu au caractère de Philadelphien ici-bas. En tout cas, au moment où nous dirions que nous sommes Philadelphie, nous serions Laodicée.

«Celui qui vaincra, je le ferai une colonne, etc.». Quel contraste avec ces paroles: «Tu as peu de force!» Boaz et Jakin, les deux colonnes du temple de Salomon, sont tombées, mais il n'en sera pas de même des colonnes du «temple de mon Dieu», comme le dit le Seigneur. Celles-là sont stables à toujours, car il ajoute: «Il ne sortira plus jamais dehors». C'est la force et la stabilité permanentes, immuables, dans lesquelles seront établis ceux qui avaient peu de force.

«Dans le temple de *mon* Dieu». Ici le Seigneur parle de lui-même comme homme, ainsi qu'il le fait dans ses paroles à Marie: «Je monte vers *mon* Père et votre Père, vers *mon* Dieu et votre Dieu». Il est là, et nous avons la bénédiction là où il est.

«J'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, etc.». J'écrirai, c'est comme une prise de possession. Tout est sien, tout est à son Dieu, tout est du ciel, voilà à qui et à quoi ils appartiennent. On a été associé avec lui sur la terre par la foi, on n'a pas renié *son* nom, faible, méprisé, ignoré du

monde, n'ayant que Christ, mais Christ étant tout pour l'âme, et maintenant on est associé avec lui dans le ciel: on est à son Dieu, on est de sa demeure, de l'Eglise, on est à lui dans la gloire céleste de la rédemption. Nous trouvons ces trois choses dans Jean 17: 6 : «*Tu me les as donnés*», dit le Seigneur des siens. *Tu*, répond au nom de mon Dieu, car le Seigneur a dit auparavant: «Ils étaient à toi;» «les», répond au nom de la cité de mon Dieu, car nous sommes la cité; et enfin «me», répond à mon nouveau nom, à Christ lui-même comme rédempteur, Celui qui a accompli l'oeuvre qui nous introduit auprès du Père et qui nous fait entrer dans la cité. En d'autres termes: «Ils étaient à toi», aussi portent-ils le nom du Dieu de Jésus; ils sont donnés à Jésus, aussi portent-ils son nouveau nom, et quant à leur ensemble ils constituent la cité.

---

(Versets 14-22). «L'Amen», «voici ce que dit l'Amen;» cette expression semble correspondre à ce qui est dit en 2 Corinthiens 1: 20: «Le Fils de Dieu, Jésus Christ, qui a été prêché par nous au milieu de vous... n'a pas été oui et non, mais il y a oui en lui. Car autant il y a de promesses de Dieu, en lui est le oui, et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous». L'amen est Celui qui assure toutes les promesses de Dieu; en lui, elles s'accomplissent toutes au moment voulu. Quand il semble qu'il n'y a plus rien à attendre, que tout est perdu, lui, Christ, demeure pour assurer l'accomplissement de toutes les promesses de Dieu. Et de plus, quand pour l'oeil humain il n'y a plus rien, comme au temps d'Elie, «je suis demeuré moi seul», Dieu découvre encore quelque chose: c'est la grappe à laquelle restent encore quelques grains et qu'il faut garder, et il en sortira de la bénédiction. C'est le lumignon qui fume encore et qu'il n'éteindra pas, car il est fidèle et plein de patience. Quand tout manque, on retrouve tout en lui. Voyez dans Matthieu 11: Jean a douté, les villes où Jésus a prêché et a fait des miracles ne se sont pas amendées, que reste-t-il? «Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre», dit Jésus. Il voit, il découvre ce qui produit la louange dans son coeur: «Tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents, et tu les as révélées aux petits enfants...» «Venez à moi, vous tous qui vous fatiguez et qui êtes chargés». Il reste, pour le coeur de Jésus, les petits, les faibles et les affligés, et lui, à qui le Père a remis toutes choses, demeure leur ressource.

---

Si ce que Dieu donne, glisse, pour ainsi dire, des mains de l'homme, le Seigneur Jésus Christ, est encore sa ressource, car lui demeure. Cela donne courage et confiance. Tout se retrouve en lui. Si la création première est gâtée, voilà Christ qui devient le commencement d'une nouvelle création qui ne pourra pas être gâtée. Et c'est comme tel qu'il s'adresse à Laodicée, où l'on ne voit rien qui indique la nouvelle création. L'Eglise, dont Christ est le chef, aurait dû, sur la terre, être le témoin de cette nouvelle création; mais elle a failli, elle est retournée à la vieille création, se glorifiant des richesses de la nature humaine, alors Christ se présente comme Celui qui n'a point failli, le Témoin fidèle et véritable, le commencement de la création de Dieu, comme Celui en qui elle a commencé, dans la résurrection, et en qui elle a toute sa réalité.

On est surpris de voir Laodicée traitée comme une assemblée. Le Seigneur ne peut y reconnaître personne, pas le plus faible résidu. «*Si quelqu'un*», dit-il, «entend ma voix». A Laodicée, il y a une religion, mais tout y est pour la terre — rien pour le ciel, rien pour Christ. Il n'y a rien de la nouvelle création, car, dans la nouvelle création, Christ occupe la première place. Tout y dérive de lui et s'y rapporte à lui, mais à Laodicée, il n'a pas même la dernière place — il n'en a point, il est tenu à la porte.

---

«Le témoin fidèle et véritable», tel a été Christ sur la terre, et après avoir rendu son témoignage, il a été cloué sur la croix. A ce moment-là on voit manifestées, en même temps, toute la méchanceté de l'homme et la puissance de Satan. Le juste, dans la personne de Christ, souffre et meurt, et il n'y a personne qui y prenne garde. C'est ainsi que Christ a été le témoin ou martyr fidèle, pour maintenir la vérité de Dieu. Au chapitre 8 de Jean, Jésus est interrogé par les Juifs: «Toi, qui es-tu?» disent-ils. «Absolument ce qu'aussi je vous dis», répond le Seigneur. Ses paroles étaient l'expression parfaite de ce qu'il était: Je suis ce que je dis. C'est ainsi qu'il a été le témoin véritable.

---

Le Seigneur dit à Laodicée: «Je connais tes oeuvres, — que tu n'es ni froid, ni bouillant... Ainsi, parce que tu es tiède,... je vais te vomir de ma bouche». La tiédeur, c'est l'activité humaine dans les choses de Dieu, sans la réalité de la vie divine. Mettez un cadavre en communication avec une batterie électrique, vous verrez le cadavre se mouvoir, mais il n'a pas la vie pour cela. Aussitôt la communication interrompue entre la machine et le cadavre, celui-ci retombe ce qu'il était. La religion à Laodicée consiste à faire des choses qui ont l'apparence, mais sans réalité au fond. La conscience est endormie dans la satisfaction de ce que l'on a ou plutôt croit avoir; et il n'y a plus aucune prise. L'aiguillon ne produit aucun effet. On est satisfait, tellement qu'on dit: Je n'ai besoin de rien. Que voulez-vous présenter à de telles personnes? Christ leur manque, et cependant elles se disent riches; Christ n'a pour elles aucune saveur, elles n'ont besoin de rien, pas même de lui. Etat déplorable.

---

Laodicée est rejetée, vomie de la bouche du Seigneur. Telle marche, telle fin. Comme l'apôtre l'écrivait aux Philippiens, en leur ouvrant tout son coeur, en parlant de ceux qui le faisaient pleurer: «Qui sont ennemis de la croix du Christ, dont la fin est la perdition, dont le dieu est leur ventre, et dont la gloire est dans leur honte, qui ont leurs pensées aux choses de la terre» (chapitre 3: 18, 19).

---

On se fait de grandes illusions sur les oeuvres. Je ne parle pas ici de celles que l'on voudrait accomplir pour établir sa propre justice, mais de celles que l'on fait comme chrétiens, et que l'on préconise comme bonnes oeuvres. Il faut que les oeuvres puissent supporter le contrôle du Seigneur, l'oeil de Dieu, et pour cela qu'elles ne soient pas le résultat de notre propre choix,

de notre activité propre, mais le fruit d'un coeur soumis qui attend et suit l'ordre du Maître. Si le zèle que l'on apporte à faire quelque chose est par choix, plus que selon la direction du Maître, comment l'oeuvre pourra-t-elle recevoir son approbation? Si le bien que l'on fait, n'est pas le résultat de l'obéissance à Dieu, c'est perdu. «Les bonnes oeuvres» sont celles qui appartiennent à la nouvelle création: «Ayant été créés dans le Christ Jésus pour les bonnes oeuvres que Dieu a préparées à l'avance, afin que nous marchions en elles».

---

L'attitude et le langage de Laodicée rappellent les vierges folles. Mais ici, il y a des ressources pour la foi: «Je te conseille d'acheter *de moi*»; il est encore temps, Lui reste le même. Il peut y avoir encore à Laodicée des individus fidèles; dans tout système religieux de la chrétienté, il peut y avoir des chrétiens; mais la foi au Seigneur est souvent mêlée à tant de choses étrangères, et enveloppée de tant de ténèbres, qu'il est difficile de voir le lumignon qui fume encore.

Le Seigneur invite ici à acheter de lui, et c'est à ceux qui se disent riches qu'il s'adresse. Ils n'ont donc pas en réalité ce dont ils se vantent, et ce qu'ils prétendent avoir, ils le considèrent comme le fruit de leur propre activité: «Je me suis enrichi». Il s'agit de les ramener à la vraie source de tout: «Je te conseille d'acheter *de moi*». Si ce que l'on croit posséder ne vient pas directement de lui, de Christ, si on n'est pas allé à lui dans le sentiment de son dénuement pour le tenir de lui seul, on est encore «le pauvre et le misérable». A Laodicée la parole n'a pas été gardée; aussi quelle différence entre «tu as peu de force», la faiblesse consciente, et «je me suis enrichi», la prétention orgueilleuse. En général, la parole a peu de place chez les faiseurs d'oeuvres et parmi ceux qui disent: «Je suis riche, je me suis enrichi». Quelle action aurait-elle sur eux, quelle place lui donneraient-ils, qu'apprendraient-ils d'elle? «ils n'ont besoin de rien». Quel prix aurait-elle pour leur âme? quelle place et quel prix pourrait avoir même Christ? — ils n'ont besoin de rien. Ils croient posséder tout, mais aux yeux du Seigneur, quel triste et déplorable état! «le pauvre et le malheureux, misérable, aveugle et nu», — ils n'ont rien — ils ont besoin de tout.

---

A Laodicée, l'amour du Seigneur se montre pour les discipliner: «Je reprends et je châtie ceux que *j'aime*». Dans les moments les plus désespérés, Christ est toujours la ressource. Il châtie pour ramener à lui; et si, comme ici, il se *tient dehors*, ne pouvant avoir de place là où sans lui on croit n'avoir besoin de rien, dehors il est encore la ressource pour ceux qui se repentent.

Le système laodicéen s'est déjà bien dessiné dans ses contours, c'est ce qui lui attire la menace: «Je vais te vomir de ma bouche». Les moyens qui devaient amener la conversion, l'attachement entier du coeur à Christ, n'ont produit qu'une demi-conversion; ce qui devait rendre bouillant, n'a produit que la tiédeur. Combien on voit cela de nos jours! C'est la profession chrétienne avec un grand étalage d'oeuvres, mais sans la vie. On fait des chrétiens par le progrès dans la connaissance; on enseigne avec exactitude des doctrines qui entrent

dans la tête, mais restent sans action sur la conscience et le coeur. On s'est enrichi intellectuellement et l'on s'en vante, et c'est tout. La vérité et la doctrine restent une lettre morte; et que peut-on espérer si les vérités vitales, celles qui se rapportent à la personne de Christ, n'ont aucune action sur l'âme, la laissent dans la tiédeur, si elles ne stimulent pas le coeur? Mais le Seigneur, lui, ne varie pas dans son tendre amour. Quoique tenu à la porte, il y frappe. En frappant, il s'adresse à l'ensemble; si les individus répondent, «si *quelqu'un* entend sa voix», il entrera chez lui, dit-il, et il ajoute: «Je souperai avec lui et lui avec moi». C'est la communion spirituelle du Seigneur avec l'âme individuellement.

Nous sommes dans des temps de tiédeur — on dirait que les chrétiens sont des plantes étiolées qui n'ont pas cru dans le sol qui leur convient. Mais là même la grâce du Seigneur veut se déployer: si nous sommes simples de coeur, nous trouverons dans cette grâce qui découle du coeur rempli d'amour du Seigneur, assez de chaleur pour nous rendre bouillants.

## Fragments de lettres

---

### ME 1886 page 58

Chicago (Illinois), décembre 1872

Bien cher frère

... Une chute qui exige l'excommunication, n'est pas le commencement du mal dans un chrétien. L'âme a dû s'affaiblir dans sa communion, ne pas s'être tenue près de Dieu. Il ne s'agit pas de la sincérité dans ces cas. Poussé, en avant par le courant de l'oeuvre qui est devant soi, on ne se place pas assez devant Dieu, on ne se juge pas soi-même, on n'est pas à nu devant Dieu, on est plus à l'oeuvre qu'à lui, le coeur n'est pas sondé et on ne se connaît pas, on ne sait pas si l'on est dans la communion du Seigneur ou non. Si le coeur se plaçait devant lui, on ferait bientôt la découverte qu'on ne l'est pas, et l'on chercherait sa face.

On fait la découverte du mal dans sa racine, devant Dieu, ou dans ses fruits, devant le diable, et si la première alternative est négligée, la seconde a lieu tôt ou tard; et c'est une agonie pour l'âme que d'avoir déshonoré le Seigneur. J'espère au moins que d'autres craindront et seront sur leurs gardes.

Mais il y a un point qui, en grande partie, me fait écrire. D'après votre lettre, il semble que c'est la réunion des frères à l'oeuvre qui a prononcé l'excommunication. Maintenant, je ne mets nullement en question la justice de l'acte. Mais c'est l'assemblée à laquelle il appartient habituellement, ou celle où la faute a été commise, qui aurait dû le faire. Que les ouvriers eussent refusé de travailler à l'oeuvre avec lui — bien; quand même l'assemblée eût refusé de l'excommunier; mais une réunion de frères à l'oeuvre n'est pas l'assemblée, et la différence pratique est celle-ci: que la conscience de l'assemblée n'est pas purifiée. Paul a forcé l'assemblée de Corinthe à mettre dehors l'incestueux, afin qu'elle fût une pâte vraiment nouvelle, puis après il leur dit: «*Vous vous* êtes montrés purs dans cette affaire». Si l'assemblée ne se sent pas en état de le faire, cela place les frères dans la conscience de leur état, et s'ils appellent d'autres frères expérimentés à leur venir en aide, c'est très bien, car le corps est un; mais c'est l'assemblée qui excommunie pour se purifier, et ceci est de toute importance; c'est l'essentiel de la discipline, et il se pourrait que les ouvriers ne fussent pas les personnes les plus propres à cela. J'ai vu un peu cette tendance en France, et cela ne place pas les assemblées devant Dieu dans la conscience de leur propre responsabilité, ce qui est de toute importance. Je pense que l'assemblée de X a, au moins tacitement, ratifié la sentence prononcée, et que notre pauvre frère s'y est soumis. Tant mieux; ce n'est pas pour affaiblir cela que j'écris. Ce qu'il a à faire, lui, c'est de s'humilier profondément devant Dieu et même devant les frères, pour que son âme soit restaurée. Ce serait le plus mauvais signe s'il cherchait à se soustraire au jugement prononcé, à cause de la forme. Cela m'ôterait tout espoir d'une restauration prochaine dans son cas. J'écris comme avertissement général à l'égard de ce qui



me paraît important. Ce que les frères ont à faire maintenant, c'est sa restauration, mais j'entends par là une vraie restauration de son âme. Je le crois sincère, et que sa conscience n'a pas perdu sa sensibilité. Mais il y a plus que cela, dans le vrai repentir être devant Dieu au sujet de ce qu'on a fait, et du déshonneur fait au nom de notre précieux Seigneur. Cherchez à ramener son âme par cette voie-là. Il comprendra mieux la grâce après, s'il revient ainsi, et le plus vite sera le mieux; le coeur s'accoutume à l'éloignement...

## ME 1886 page 98

Belleville (Canada), 21 septembre 1876

Cher B.,

Vous avez bien fait de compter sur l'intérêt que je vous porte. Il n'y a pas de perte plus réelle, plus sensible, que celle d'une femme bien-aimée, mère de vos enfants, aide que Dieu a donnée, amie de votre coeur. Nous sommes dans le monde de la mort et de la souffrance; mais le Fils de Dieu y est entré après la mort et l'a vaincue, et prend part à toutes nos souffrances dans le chemin de sa volonté. Il vaut la peine d'être abattu quand il y a un Dieu qui console ceux qui sont abattus. Quelle grâce, quand on pense que le Saint et Souverain, qui habite l'éternité, s'abaisse pour penser — et cela avec une tendresse infinie — à toutes nos épreuves et à toutes nos infirmités; et que même son Esprit, qui demeure en nous au milieu de ces infirmités, intercède en nous quand nous ne savons pas ce qu'il faut demander. Il fait aussi que toutes choses coopèrent au bien de ceux qui l'aiment. Si le repos était ici-bas, ce serait autre chose, mais il n'en est pas ainsi. Nous sommes en pèlerinage et Dieu nous le fait sentir dans les circonstances. Il nous détache des choses les plus chères d'ici-bas, il nous sèvre, et ainsi, sans nous en apercevoir, nous mûrissons pour le ciel. Il y a une différence étonnante entre une âme sevrée et dont la volonté a été brisée et soumise, et une âme qui, tout en cherchant à faire le bien, le fait selon sa volonté propre. Puis, cher B., Dieu vous conduira. Il prend connaissance de vos difficultés; je pense spécialement à vos enfants. Seulement tenez-vous près de lui, consultez-le; présentez-lui vos difficultés et vos requêtes; par-dessus tout, vivez avec lui dans votre âme, vous nourrissant du pain de vie. Cela soutient, remplit les affections et le coeur, et l'on marche content. La paix de Dieu qui surpasse toute intelligence garde le coeur.

Le rapport que vous m'avez fait des circonstances de l'oeuvre m'a vivement intéressé. Je ne sais, mais je doute que cela continue. Si les frères continuent à se tenir franchement hors du camp, on ne les supportera pas très longtemps. Toutefois, Dieu agit d'une manière si remarquable dans ces jours-ci, qu'il est difficile de dire ce qui en résultera. J'espère seulement que ces chers frères se tiendront spirituellement et dans leur marche personnelle en dehors de l'église-monde, du camp.

J'ai toujours dit: «Les pieds dans le chemin étroit, le coeur aussi large que possible». Si nous ne pouvons pas annoncer toute la vérité qui convient à ceux auxquels nous nous adressons, nous ne saurions être fidèles. Lorsque Moïse dressa son tabernacle hors du camp,

ceux qui cherchaient l'Eternel y allaient. Josué n'en sortait pas. Moïse apportait le témoignage à ceux qui étaient dans le camp. Dans notre vie spirituelle et céleste, — car Josué est le Christ céleste, — on ne peut nullement rentrer dans le camp; on est dans le tabernacle dressé au dehors, on porte le témoignage. Mais Moïse y entrait, s'intéressant au peuple mais n'en étant pas. On ne saurait se mêler du mal et être en témoignage à ceux qui y sont. Mais la grâce et la patience sont nécessaires. «Si tu sépares, dit Dieu à Jérémie (chapitre 15), ce qui est précieux de ce qui est méprisable, tu seras comme ma bouche». Ce verset a beaucoup agi sur mon coeur, lorsque je commençai il y a cinquante ans, car, dans peu de jours, il y aura cinquante ans que je suis sorti hors du camp.

Saluez cordialement les frères... L'oeuvre ne va pas mal ici. On a un peu négligé les réunions déjà formées, mais les conversions continuent et beaucoup de nouvelles réunions se forment. Dans ce moment les anciennes aussi se raniment, je le crois, et se consolident. Il y a un tout nouvel élan dans les Etats-Unis... Paix vous soit, cher frère; que le Seigneur vous soutienne et garde vos chers enfants à l'ombre de son aile.

## ME 1886 page 137

Zurich, 7 juin 1878

Cher B.,

J'avais déjà appris votre chute, mais j'ignorais les détails, et j'ignorais aussi que vous eussiez été réintégré... Etant réintégré par l'assemblée, je vous reçois comme pardonné de la part de Dieu, et comme son enfant reconnu de lui, comme étant de l'assemblée ainsi que tout autre frère, comme moi-même; car nous sommes tous des pécheurs pardonnés.

Mais personnellement, je puis vous dire ce que je pense. Vous n'avez jamais connu le fond de votre coeur, vous n'avez jamais été réellement affranchi. Quand ceci est le cas, il y a toujours trop de confiance en soi-même. Puis, votre activité et l'acceptation de vos travaux par d'autres, vous ont caché l'état intérieur de votre âme; et cette activité même a eu pour effet de rendre votre conscience toujours moins sensible au mal qu'il y avait dans le coeur. Dieu, dans sa souveraine et fidèle grâce, et dans sa miséricorde, n'a pas permis que cela allât plus loin. Je ne crois pas du tout que vous ayez manqué de sincérité, mais l'activité, quand on n'est pas dans la présence de Dieu, quand le coeur ne se juge pas, a toujours la tendance d'endurcir. Vous serez beaucoup plus heureux maintenant que tout est connu; et Dieu a permis que le tout fût connu des hommes aussi, parce qu'il y avait, chez vous, la tendance d'avoir bonne opinion de vous-même. Car il est fidèle dans toutes ses voies, et nous ne sommes, sauf en grâce, que de misérables créatures qui ne valent rien.

Votre part, à présent, cher B., est de vous tenir tranquille. Ne pas le faire serait même plutôt une preuve que vous n'êtes pas foncièrement humilié. La soumission à votre position et à ce changement pénible dans vos relations avec les autres, sera, au contraire (en supposant, naturellement, la sincérité de ces dispositions), une preuve que vous réalisez votre position avec Dieu. Cela ne signifie pas que Dieu ne vous donne pas plus tard à vous occuper

de son service, soit ailleurs, soit où vous êtes maintenant, quand le temps aura fait sentir à tous que vous êtes un homme changé, et que la confiance sera rétablie. Pour le moment, votre affaire est avec votre propre coeur.

Lisez seulement en Nombres 19: Ceux qui avaient touché le péché, même dans le service du Seigneur, étaient impurs jusqu'au soir, et, ce qui est si frappant, si quelqu'un mourait subitement dans la tente, tout était rendu impur. Ce n'est pas pour montrer que le péché soit inévitable, mais que, quelle qu'en fût la source, il est insupportable pour Dieu, bien que cela fût accompagné d'une révélation quant au moyen de s'en purifier.

Restez donc tranquille; ainsi tout sera rendu plus clair, et en ne pas trop vous hâtant, le chemin vous sera toujours plus clair à vous-même, en ce que votre âme sera toujours plus près de Dieu.

Votre affectionné frère en Christ.

## **ME 1886 page 157**

Zurich, 11 juin 1878

Cher B.,

Il arrive souvent, quand Dieu exerce une âme, qu'il la remonte; puis elle retombe dans l'abattement; comme un homme qui est en danger de se noyer, remonte à la surface et respire, sans quoi il périrait, puis s'enfonce, car il n'est pas encore sur la terre ferme où sa bouche peut respirer naturellement. Ainsi Dieu remonte l'âme et elle retombe, jusqu'à ce que l'oeuvre soit foncièrement faite. Quand l'âme est réellement affranchie, elle ne pense pas à son état, sauf à se juger lorsque cela est nécessaire, chose très importante à sa place. Lorsque l'enfant prodigue trouva son père, il n'avait pas à penser s'il serait reçu ou non, ni à son état, ni s'il se trompait en se croyant sur la bonne route. Le long du chemin, de telles questions pouvaient bien surgir. Mais une fois auprès du père, il n'avait à penser qu'à ce que le père était de fait pour lui, et la manière d'être du père le montrait. Aussi, nous n'entendons plus parler de l'enfant prodigue, mais du père et de ce qu'il faisait.

Ceux qui parlent des chapitres 6 et 10 de l'épître aux Hébreux, ne sont sûrement pas affranchis; seulement, dans ces cas-là, ils ont, en général, prêté le flanc à Satan d'une manière positive. Je ne crois pas que, lorsqu'on est vraiment sorti du chapitre 7 aux Romains, on y rentre. On peut bien avoir reçu le pardon de ses péchés, avoir été joyeux, mais on ne se connaît pas, et il faut se connaître pour être affranchi. On s'est souvent mépris sur ce point. La joie était bien fondée, mais n'était pas l'affranchissement. Cette joie découle du pardon des péchés et non de l'affranchissement du péché. L'épître aux Romains, jusqu'au chapitre 5: 11, parle du premier; 5: 12, jusqu'à la fin de 8, du second.

Ayant parlé de la joie du pardon que vous avez éprouvée après avoir tout reconnu, Dieu a permis l'abattement, pour que vous sachiez qu'il y a une autre oeuvre à faire. Vous êtes facilement remonté et vous avez vécu un peu trop de sentiment. Maintenant, il vous faut faire

l'expérience de ce que la présence de Dieu veut dire. Ce n'est pas que votre joie ne fût pas réelle et juste, mais il y a une autre oeuvre à faire. — Si même quelques-uns sont durs envers vous, Dieu s'en sert pour vous faire du bien. Je ne doute ni de votre sincérité, ni de votre salut; mais Dieu veut non seulement que nous disions: Nous serons tous manifestés devant le tribunal de Christ, — il veut que nous ajoutions: *Je suis* manifesté à Dieu. Soyez beaucoup devant lui. Je répète que je ne crois pas qu'on rentre dans les expériences de Romains 7, quand on en est sorti, mais vous ne faites que d'y entrer. Je ne désire pas du tout que vous doutiez de votre salut. Il se peut que le bouclier de la foi tombe après qu'on est sorti de Romains 7, alors ce n'est pas une question qu'on a à résoudre, mais à peu près le désespoir. Mais la différence entre l'état du chapitre 7 aux Romains et la liberté chrétienne, c'est que l'on a conclu, dans le premier cas, de ce qu'on est à ce que Dieu sera; dans le dernier cas, ayant une vraie connaissance expérimentale de soi-même, et sachant — ayant la conscience — qu'il n'existe en nous aucun bien, nous comprenons premièrement que nous dépendons de ce que Dieu est, et puis que, morts au péché, pleinement condamné dans la mort de Christ, nous sommes en Lui devant Dieu. Alors, Christ étant en nous, nous nous tenons pour morts, et la puissance de l'Esprit de vie nous donne le pouvoir de réaliser cela. Comparez Colossiens 3: 3; Romains 6: 6-11, et 2 Corinthiens 4: 10.

Vous n'y êtes pas encore, mais Dieu travaille en vous pour vous y amener. L'humiliation extérieure vous était nécessaire, et vous avez à y penser.

Mais, en tout cas, l'oeuvre intérieure doit se faire. Le combat continuera jusqu'à la fin, bien qu'il y ait beaucoup plus de repos vers la fin; mais, jusqu'à ce que nous soyons affranchis, le péché nous domine. Quand nous le sommes, Christ est notre force. La dépendance continue et la vigilance sont nécessaires, il faut veiller et prier pour ne pas entrer dans les tentations, mais la force du Seigneur est là, au lieu que nous soyons subjugués par le péché. Que Dieu vous tienne près de lui. Ne vous retirez pas s'il sonde votre coeur; c'est pour vous faire du bien à la fin. C'est sa grâce infinie quand, malgré tout, il continue à s'occuper constamment de vous.

Votre affectionné en Christ.

## ME 1886 page 237

1874

Cher frère,

Votre expérience n'a rien d'étonnant dans un cas où il y a tendance à rentrer en soi-même, et quand la conscience y est réellement engagée. Il ne paraît pas, d'après ce que vous me dites, que vous ayez été beaucoup travaillé avant d'avoir été amené à la foi. Dans ce cas, il faut faire l'expérience après la conversion. Moi, j'ai été travaillé jusqu'au fond de mon âme, avant d'avoir une trace de paix, et ce n'est qu'après six ou sept ans que j'ai été affranchi. Or, quand on ne fait pas, d'abord, l'expérience de ce qu'on est, et qu'il y a beaucoup de retour sur soi-même, il faut y passer, et s'il y a de la négligence, Satan en profite pour mettre tout en

doute, pour nous faire demander si l'on ne s'est pas trompé, pour donner la pensée qu'on a commis le péché contre le Saint Esprit, expérience très commune, bien que l'idée même ne se trouve pas dans la Parole. Mais toujours est-il que, dans ces cas, on n'a pas cessé de lier l'état de son âme avec la question de l'acceptation. Or quiconque fait cela est sous la loi, et celui qui est sous la loi ne se croit pas déjà perdu; il peut accepter la chose comme une vérité, et en rapport avec sa culpabilité, mais cela signifie qu'on a mérité la condamnation, en sorte qu'on craint la condamnation, et c'est autre chose que de se croire déjà perdu. Quand on lie son état à la question d'acceptation, un état meilleur ferait sortir de la difficulté. La loi suppose toujours la possibilité d'un état qui donnerait la paix, d'un état de «salvabilité». Or cela n'existe pas comme état. Si l'on est déjà perdu, la question n'est plus à résoudre. Or cette condition peut se prolonger, parce que si l'on n'est pas en la présence de Dieu, on n'arrive pas franchement et réellement à la conscience de son état; et il le faut pour avoir une paix solide. Car aucun état actuel ni espéré n'est la justice de Dieu. Quand cette oeuvre est complète, on cesse de regarder à soi-même, non pour cultiver la piété et marcher dans la communion, mais pour résoudre la question si nous sommes dans la faveur de Dieu. Nous sommes agréables *dans le bien-aimé*, la justice de Dieu en lui. Il comparait dans la présence de Dieu pour nous, nous avons la conscience de notre relation, nous crions: Abba, Père, dans la même relation que Christ avec Dieu, dans la faveur divine. Nous cherchons à nous tenir près de Dieu, de notre Père; nous cherchons à ne pas contrister le Saint Esprit, à plaire à Christ et à ne pas lui déplaire, mais selon la relation et la faveur dans laquelle nous sommes, «comme les élus de Dieu, saints et bien-aimés». Les affections se rapportent à la relation, non pas notre jugement de la relation aux affections. «Tu aimeras», ceci est toujours la loi. Ce n'est pas: «Dieu a tant aimé». Nous sommes consommés en amour en demeurant en lui, et nous l'aimons (nous devrions l'aimer), parce qu'il nous a aimés le premier. L'amour, pour un supérieur, consiste dans un profond sentiment de son amour qui attache notre coeur à lui, et nous fait sentir combien peu nous l'aimons (quand un devoir s'y rattache), comme nous devrions l'aimer.

On se nourrit de Christ, on se juge en tout ce qui ne lui plaît pas; mais, parce qu'on se doit à lui, on voudrait se dévouer à lui. Sauf ce jugement de soi-même, et la vigilance toujours nécessaire, on pense à lui et pas à soi; on peut écarter ce qui est mauvais en se jugeant; on fait du progrès en pensant à lui. On a conscience que rien ne nous sépare de lui, de l'amour de Dieu en lui. Je tire une juste et sainte conclusion (Romains 5), que si je suis réconcilié, je serai sauvé par sa vie.

Mais nous nous glorifions même en Dieu. Mais si je dis: Dieu est pour moi, rien ne me séparera de son amour (pleinement manifesté en Christ), j'y suis. Quel bonheur! C'est la joie présente qui fera aussi notre joie éternelle. Qu'on exerce toute diligence, toute vigilance; qu'on veille et qu'on prie pour ne pas être trompé par l'ennemi; c'est ce qu'il faut, on en a d'autant plus besoin si l'on s'est éloigné de Dieu pour que nous nous retrempions dans son amour. Mais, quand on en a fini avec soi-même comme n'ayant aucun bien en soi, on ne l'y cherche plus. Seulement il faut en venir là, alors on sait que, par la croix de Christ, on en a fini avec le péché dans la chair, car il y a été condamné et jugé tout entier. Alors on pense à l'amour

et à Dieu, au lieu de penser à soi; on se nourrit du pain descendu du ciel, on s'attache à Christ, on sent qu'il est précieux et le tout de nos âmes. Mais, je le répète, c'est ce qui est en lui qui nous occupe, non pas ce qui est en nous. Cela vaut mieux.

Paix vous soit, cher frère. Cherchez sa face et diligemment, mais commencez par la confiance en lui. Il en est digne. Tel qu'il est, vous pourriez l'avoir si vous étiez la femme de mauvaise vie.

Votre affectionné frère.

## ME 1886 page 417

1874

Bien-aimé frère,

Je suis bien aise, au moins, que vous soyez encouragé. Se juger soi-même est souvent nécessaire et utile, mais si cela produit de la méfiance c'est un mal; l'esprit du légalisme s'y trouve; on juge du coeur de Dieu d'après ce qu'on trouve dans le nôtre; triste moyen, si nous voulons le connaître. La loi dit: Aimez; c'est une exigence juste. Mais l'évangile, Christ lui-même, dit: «Dieu a tant aimé», c'est de là que découle la nouvelle nature et la puissance pour vaincre le péché. Exiger l'amour ne fait pas aimer, et exiger la sainteté ne rend pas saint. Mais aussi le fait que nous avons une nouvelle nature, ne donne pas la liberté; le désir de la sainteté, sans doute, mais non la force ni la liberté. La rédemption nous donne, premièrement, la liberté, nous plaçant devant Dieu justifiés et rendus agréables dans le Bien-aimé; la conscience est purifiée, et on reconnaît l'amour qui est en Dieu. Puis surgit la question de la domination du péché, et si nous ne sommes pas au clair quant à la rédemption, la liberté dans l'âme est perdue. C'est ce qui reste encore à résoudre, en partie, dans votre âme. Vous parlez d'en avoir fini, pratiquement, avec soi-même et de se tenir pour mort. Mais c'est par cette dernière vérité qu'il faut commencer, et cela en tant que crucifié avec Christ. Vous êtes morts, dit Dieu (Colossiens 3). La foi reconnaît cette vérité, et l'expérience qui précède n'est que le moyen pour nous faire découvrir qu'on ne réussit pas à se délivrer, ni à mourir. Il faut faire son compte qu'on est mort. L'expérience est utile pour nous faire sentir le besoin d'un libérateur, notre propre faiblesse. Quand on en a fait la découverte, on comprend que Dieu, en envoyant son Fils, a condamné le péché dans la chair. Il n'y a aucune acceptation du péché dans la chair. L'on comprend qu'il a été condamné, mais dans la croix de Christ, l'affaire étant réglée par cette grâce souveraine; le péché qui nous a tourmenté a été jugé, puis, ayant été jugé dans la croix de Christ, nous avons le droit de nous tenir pour morts; la pratique vient après. Dieu dit: Vous êtes morts, crucifiés avec Christ. J'accepte, bien convaincu qu'il n'existe pas de bien en moi, et je fais mon compte que je suis mort. Alors après je porte, plus ou moins fidèlement, dans mon corps, la mort du Seigneur Jésus, mais c'est une conséquence, conséquence importante, car notre communion en dépend. Mais aussi il est important de regarder constamment vers Jésus et vers l'amour du Père, parce que cela encourage. Il y a une bonté positive en lui, une force aussi qu'il exerce en notre faveur, mais en regardant vers lui on est

illuminé. Ce n'est pas seulement que notre état s'améliore, mais la grâce qui est en lui, au-dessus de tout ce que nous sommes, se révèle au coeur, et nous savons où est la force, et quelle est la grâce sur laquelle nous pouvons compter. Si vous êtes tenté, éprouvé, regardez tout droit vers lui; peu à peu, vous vous habituerez à croire à sa bonté, bien qu'il faille la retrouver constamment; mais le regard dirigé vers lui le fait connaître au coeur. C'est de regarder vers lui qui nous délivre de nous-mêmes, qui exclut la pensée du moi, et nous sanctifie bien davantage, d'une manière pratique...

Saluez bien cordialement les frères. Que Dieu garde nos chers frères de la Suisse, leur fasse faire toujours du progrès, et les détache toujours davantage de ce pauvre monde.

---

1874

Bien-aimé frère,

Votre lettre contient deux questions auxquelles j'aurais dû répondre plus tôt. Premièrement, quand un frère excommunié par l'assemblée, et qui demeure ailleurs, cherche à être réintégré, c'est bien à l'assemblée qui se trouve dans l'endroit où il demande la réintégration, à juger de son état au moment où il la demande. C'est là, naturellement, que cet état se montrera. Mais il convient, comme vous le dites, que l'assemblée, dans laquelle il cherche à être admis, se mette en communication avec celle dont il a été exclu. Celle-ci peut avoir connaissance de bien des choses qui devraient être mises en règle et que l'autre ignore, puis la communauté d'intérêts et l'unité de l'Esprit sont maintenues par ce moyen.

Quant à la seconde question: L'empire romain peut être en possession des contrées dont vous parlez, au moins du pays du roi du Midi, non pas, à ce que je crois, du pays du roi du Nord; mais le corps de l'empire romain se trouve à l'ouest de l'Europe. La Palestine sera le centre du combat. Il y aura Gog, d'un côté, et la Bête de l'autre.

Saluez affectueusement les frères.

## Fragments

---

### ME 1886 page 79

Nous trouvons dans la Parole quatre occasions mémorables où les cieux s'ouvrent, et Christ est l'objet de chacune de ces révélations. Chacune d'elles a son caractère spécial. Dans celle que nous trouvons en Matthieu 3: 16, 17, le Saint Esprit descend sur Jésus, et il est reconnu Fils de Dieu (comparez Jean 1: 33, 34).

A la fin du chapitre 1 de l'évangile de Jean, Jésus s'annonce comme Fils de l'homme: et les anges de Dieu montent et descendent sur lui; il est l'objet de leur ministère.

A la fin du chapitre 7 des Actes, une scène toute nouvelle s'ouvre. Les Juifs rejettent le dernier témoignage que Dieu leur envoie; Etienne qui rend ce témoignage devant eux est rempli du Saint Esprit, et les cieux lui sont ouverts. Le système terrestre était définitivement terminé par le rejet du témoignage du Saint Esprit à la gloire du Christ monté en haut. Mais ce n'est pas uniquement un témoignage que le chrétien possède: le chrétien, membre du corps de Christ, est rempli de l'Esprit, le ciel lui est ouvert, la gloire de Dieu lui est manifestée, et le *Fils de l'homme* lui apparaît debout à la droite de Dieu. Ce n'est pas ici le ciel ouvert sur Jésus objet des délices de Dieu sur la terre; le ciel est ouvert au chrétien, lui-même rejeté sur la terre, et Etienne voit par le Saint Esprit, dans le ciel, la gloire céleste de Dieu, et Jésus fils de l'homme, objet spécial de sa vision, dans la gloire de Dieu. Le changement que nous trouvons dans cette troisième scène est aussi remarquable que touchant pour nous, et constate de la manière la plus frappante la vraie position du chrétien; elle constate le changement qu'a produit le rejet de Jésus par le peuple terrestre; seulement il faut observer qu'ici l'Eglise, l'union des fidèles dans un seul corps avec le Seigneur en haut, n'était pas encore mise en évidence.

En dernier lieu, le ciel s'ouvre (Apocalypse 19), et le Seigneur lui-même sort, Roi des rois et Seigneur des seigneurs.

Nous trouvons donc, dans différentes scènes, d'abord Jésus, Fils de Dieu, sur la terre objet des délices du ciel, scellé du Saint Esprit; — ensuite Jésus, Fils de l'homme, objet des soins du ciel, les anges de Dieu étant ses serviteurs; — puis Jésus en haut, à la droite de Dieu, et le fidèle rempli du Saint Esprit et souffrant sur la terre pour lui, le fidèle voyant la gloire en haut et le Fils de l'homme dans cette gloire; — enfin Jésus, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, sortant pour juger et faire la guerre contre les hommes orgueilleux qui contestent son autorité et oppriment la terre.

### ME 1886 page 119

L'interprétation de l'Ancien Testament peut paraître à quelques personnes plus difficile que celle du Nouveau Testament, et il se peut que cela soit vrai de passages isolés; mais,



quoique les écrivains de l'Ancien Testament révèlent les pensées de Dieu qu'il leur avait communiquées, et qu'on puisse adorer la sagesse qui se développe dans cette partie des Ecritures, Dieu lui-même reste toujours caché derrière le voile. Si on méconnaît le sens d'une expression, on y perd sans doute, car Dieu *a parlé*; mais dans le Nouveau Testament on trouve Dieu lui-même, doux, débonnaire, humain: dans les évangiles, Dieu sur la terre; Dieu, éclairant par une lumière divine, dans les communications subséquentes de l'Esprit. — C'est Dieu lui-même qui se manifeste; et s'il nous donne ainsi dans le Nouveau Testament plus de lumière pour marcher et pour le connaître, il n'en est que plus sérieux pour cela de mal interpréter ces communications vivantes et de déguiser par nos propres pensées ce qui est la vérité même. Car il faut se souvenir que Christ est la vérité; il est la Parole; c'est Dieu qui parle dans la personne du Fils, du Fils qui, étant homme, manifeste aussi le Père.

---

L'étoile n'a pas conduit les mages de leur pays jusqu'en Judée. Dieu a voulu présenter ce témoignage de l'arrivée des mages auprès de Jésus, à Hérode et aux chefs du peuple. Ayant été dirigés par la parole dont les principaux et les scribes eux-mêmes déclaraient la portée, et d'après laquelle Hérode les renvoyait à Bethléem, les mages retrouvent l'étoile qui les conduit à la maison où était le petit enfant. Leur visite a eu lieu quelque temps après la naissance de Jésus. Ils avaient vu l'étoile, sans doute, à l'époque de cette naissance; Hérode aussi se dirige, dans ses calculs, d'après le moment de l'apparition de l'étoile dont il s'était exactement informé auprès des mages, et ceux-ci ont dû passer quelque temps en route. Le premier verset du chapitre 2 qui nous raconte la naissance de Jésus, devrait être traduit: «Or Jésus ayant été né...» si cela se pouvait dire en français; car il s'agit d'un temps déjà passé.

### **ME 1886 page 139**

L'intelligence de la position des personnes auxquelles les écrits du Nouveau Testament sont adressés, intelligence puisée dans ces écrits mêmes, aide beaucoup, sous la conduite du Saint Esprit, à saisir la vérité divine qui s'y trouve; vérité absolue, mais, grâce à Dieu, appliquée, pratique, réalisée dans l'âme par la puissance de Dieu agissant dans cette âme, et la garantissant ainsi des effets de la tendance charnelle du coeur à tomber dans les excès qui ont donné lieu aux écrits qui nous en parlent. Cette vérité descend jusqu'à nous, quel que soit notre état, non pas en s'altérant pour s'accommoder à nous, ni en se formulant d'après notre état, mais pour nous élever moralement jusqu'à la hauteur de sa nature, pour nous élever à la source d'où elle est descendue et de laquelle elle ne se sépare jamais (car la vérité qui nous est communiquée est toujours la vérité en Dieu et en Christ). «Et cette chose est vraie en lui et en vous, parce que les ténèbres s'en vont et que la vraie lumière luit déjà» (1 Jean 2: 8); c'est l'effet de l'intervention du Christ auquel nous sommes unis par le Saint Esprit et qui est un avec Dieu le Père.

---

Pour que nous connaissions Dieu, le Dieu qui a daigné intervenir dans les affaires de ce monde, la simple lumière ne suffit pas. Il faut connaître ce Dieu non seulement tel qu'il est dans sa nature, bien que ce soit la chose essentielle et principale, mais aussi tel qu'il s'est révélé dans l'ensemble de toutes ses voies, dans ces détails dans lesquels nos coeurs petits et étroits peuvent faire connaissance de son amour fidèle, patient, condescendant, dans ces voies où se développe l'idée abstraite de sa sagesse, de manière à la rendre accessible à notre intelligence limitée. Et notre intelligence trouve cette sagesse dans des choses qui se sont réalisées au milieu des hommes, tout en étant entièrement en dehors et au-dessus de toutes leurs prévisions, dans des choses en même temps, qui ont été annoncées de Dieu, de sorte que nous savons qu'elles sont de lui.

## ME 1886 page 199

Le but de l'Esprit de Dieu dans l'évangile de Matthieu, étant de montrer le Seigneur comme accomplissant les promesses faites à Israël et les prophéties qui se rapportaient au Messie, cet évangile commence par la généalogie du Seigneur, en prenant pour son point de départ David et Abraham, les deux souches auxquelles la généalogie messianique se rattachait, et auxquelles les promesses avaient été faites. La généalogie se divise en trois périodes qui sont conformes à trois grandes divisions de l'histoire du peuple: d'Abraham à l'établissement de la royauté, de l'établissement de la royauté dans la personne de David jusqu'à la captivité, et de la captivité jusqu'à Jésus.

On peut remarquer que le Saint Esprit introduit dans cette généalogie la mention des péchés graves qui avaient été commis par les personnes dont les noms sont rapportés, faisant ressortir ainsi la grâce souveraine de Dieu, qui pouvait donner un Sauveur en rapport avec des péchés tels que celui de Juda, avec une pauvre Moabite introduite au milieu de son peuple, avec des crimes tels que celui dont David s'était rendu coupable.

La généalogie, dans Matthieu, est la généalogie légale, c'est-à-dire celle de Joseph; de Joseph dont Christ homme devait hériter les droits selon la loi des Juifs. L'évangéliste a omis trois rois de la parenté d'Achaz pour avoir les quatorze générations dans chaque période; Joakhaz et Jehojakim aussi sont omis; mais la généalogie n'est en rien changée par cette circonstance.

---

Dieu n'a pas voulu rejeter l'homme jusqu'à ce que l'homme l'eût rejeté, comme dans le jardin d'Eden, l'homme, conscient du péché, ne pouvant supporter la présence de Dieu, s'éloigna de lui avant qu'il l'eût chassé du jardin. Mais quand l'homme, de son côté, eut entièrement repoussé Dieu venu en bonté au milieu de sa misère, Dieu fut libre (si l'on ose parler ainsi, et l'expression est moralement juste), Dieu fut libre de poursuivre ses desseins éternels. Or ici, Dieu n'exécute pas le jugement comme en Eden lorsque l'homme s'éloignait déjà de lui: c'est la grâce souveraine qui, lorsque l'homme est manifestement perdu et s'est

déclaré ennemi de Dieu, poursuit son oeuvre pour faire éclater sa gloire aux yeux de l'univers dans le salut des pauvres pécheurs qui l'avaient rejeté.

### ME 1886 page 259

La philosophie insensée, bornée, et même essentiellement stupide dans tous ses raisonnements, veut que le monde soit trop petit pour que Dieu se dépense ainsi sur une faible créature comme l'homme, sur ce qui n'est qu'un point dans l'univers immense. Méprisable folie! comme si l'étendue matérielle du théâtre était la mesure des manifestations morales qui s'y opèrent et des combats de principes qui s'y livrent. Ce qui se passe dans ce monde est le spectacle qui déploie aux yeux de toutes les intelligences de l'univers, les voies, le caractère et la volonté de Dieu. Il nous appartient à nous d'en recevoir, par la grâce, l'intelligence et la puissance, pour en jouir, et afin que ce soit *en nous* que Dieu soit glorifié, qu'il soit glorifié non seulement *par nous* (car il sera glorifié, d'une manière ou d'une autre, par toutes choses) mais *en nous*. C'est là notre privilège par la grâce qui est en Christ, et par notre union avec lui qui est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu. Plus nous sommes de petits enfants obéissants et humbles, plus nous réalisons cette glorieuse position: un jour nous connaîtrons comme nous avons été connus.

En attendant, plus Christ est objectivement notre portion et notre occupation, plus nous lui ressemblerons subjectivement. Grâce à Dieu, le Seigneur a caché ces choses aux sages et aux intelligents et les a révélées aux petits enfants. «Cependant nous annonçons, dit Paul, la sagesse parmi les parfaits, la sagesse non de ce siècle, ni des princes de ce siècle qui vont être anéantis, mais nous annonçons la sagesse de Dieu en mystère, celle qui a été cachée, que Dieu, avant les siècles, a prédestinée à notre gloire» (1 Corinthiens 2: 6, 7).

### ME 1886 page 339

Les Juifs bornaient leur attente à peu près à ce caractère de Christ, Messie et Fils de David, et cela même à leur façon, n'y voyant, que l'élévation de leur nature, sans avoir le sentiment de leurs péchés et des conséquences de ces péchés. Ce caractère de Christ cependant n'était pas tout ce que la parole prophétique, qui avait déclaré les conseils de Dieu, annonçait à l'égard de Celui que le *monde* même attendait. Christ devait être *Fils de l'homme*; et ce titre que le Seigneur Jésus aime à se donner, est d'une grande importance pour nous. Le Fils de l'homme est, il me semble, selon la Parole, l'héritier de tout ce que les conseils de Dieu destinaient à l'homme comme appartenant à la position de l'homme en gloire, de tout ce que Dieu devait donner à l'homme selon ces conseils (voyez Daniel 7: 13, 14; Psaumes 8: 5, 6). Mais pour être héritier de tout ce que Dieu destinait à l'homme, Christ devait être homme. Le Fils de l'homme était vraiment de la race de l'homme, (précieuse et consolante vérité!) né d'une femme; il était réellement et véritablement un homme, et participant au sang et à la chair, fait semblable à ses frères. Dans ce caractère, il a dû souffrir et être rejeté; pour hériter toutes choses, il a dû mourir et ressusciter: l'héritage était souillé, et l'homme en rébellion, les cohéritiers de Christ aussi coupables que les autres.

Jésus donc devait être serviteur, fils de David, et Fils de l'homme; et réellement homme, par conséquent sur la terre, né sous la loi, né d'une femme, de la postérité de David, héritier des droits de sa famille (la famille de David), héritier des destinées de l'homme selon l'intention et les conseils de Dieu. Mais qui est-ce qui réunirait tous ces caractères? Cette gloire était-elle seulement une gloire officielle dont l'Ancien Testament avait dit qu'un homme devait hériter? L'état de l'homme, manifesté sous la loi, démontrait l'impossibilité de faire participer l'homme tel qu'il était à la bénédiction de Dieu. Le rejet du Christ mettait le comble à ces preuves. Et en effet, l'homme avait par-dessus tout besoin d'être lui-même réconcilié avec Dieu, en dehors de toute économie et du gouvernement spécial d'un peuple sur la terre. L'homme était pécheur; il fallait qu'une rédemption s'accomplît, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Mais qui l'accomplirait? — l'homme en avait besoin lui-même. Un ange devait garder sa place à lui, la remplir, et ne pouvait faire davantage; autrement, il ne serait pas un ange. Et qui d'entre les hommes pouvait être héritier de toutes choses, et avoir toutes les oeuvres de Dieu placées sous sa domination, selon la Parole? C'était le Fils de Dieu qui devait les hériter; c'était celui qui les avait créées qui devait les posséder. Celui donc qui serait le serviteur, fils de David, fils de l'homme, rédempteur, était le Fils de Dieu, le Dieu créateur.

## **ME 1886 page 359**

Le Nouveau Testament a un caractère évidemment très différent de l'Ancien; il traite de la révélation de Dieu lui-même. Précédemment Dieu avait fait des promesses, comme il avait exécuté des jugements; il avait gouverné un peuple sur la terre; il avait agi à l'égard des nations en vue de ce peuple, lui avait donné sa loi, lui avait accordé, par le moyen des prophètes, une lumière croissante annonçant, de plus en plus, l'arrivée de Celui qui devait tout leur dire de la part de Dieu. Mais la présence de Dieu lui-même, homme au milieu des hommes, vient tout changer là où l'homme aurait dû le recevoir dans la personne du Christ, comme couronne de bénédiction et de gloire, lui dont la présence devait bannir tout mal, développer et amener à la perfection tout élément de bien, en donnant en même temps un objet et un centre à toutes les affections rendues parfaitement heureuses par la jouissance de cet objet. Ou bien en rejetant ce Christ, notre pauvre nature devait se montrer ce qu'elle est, inimitié contre Dieu, et rendre évidente la nécessité d'un ordre de choses complètement nouveau, où le bonheur de l'homme et la gloire de Dieu seraient fondés sur une nouvelle création. Nous savons ce qui en a été: Celui qui était l'image du Dieu invisible a dû dire après l'exercice d'une parfaite patience: «Père juste, le monde ne t'a pas connu», et plus encore, hélas: «Ils ont haï et moi et mon Père» (Jean 17: 25; 15: 24).

## La personne du Seigneur

---

ME 1886 page 101

Combien la personne du Seigneur est au-dessus de toute admiration et de toute louange! Un apôtre, parlant de lui, pouvait dire avec d'autant plus de raison qu'il le connaissait mieux: «Grand est le mystère!» Cependant le Seigneur était, sous un rapport, un d'entre nous tous, quelque élevé que nous le montre la révélation de sa personne. Personne ne connaît le Fils; et pourtant il nous laisse voir qu'il est ce que personne ne connaît. Quel autre que lui aurait pu dire, puisqu'il y est descendu: «Dieu est connu dans la mort?» N'est-ce pas en cela qu'est connu l'amour, l'amour de Dieu, amour qui n'est jamais réellement connu jusqu'à ce qu'il l'ait été là — dans la mort. C'était la faiblesse, sans doute, et si nous le considérons dans la position d'homme qu'il a prise, c'était la fin même de l'homme. Mais, en Lui, Dieu est connu en amour; il l'est dans le fait qu'il est descendu ici-bas, au milieu des hommes pécheurs. Dieu est connu par cet amour qui est venu jusqu'à nous. Il s'est anéanti lui-même, — non qu'il pût être autre que Dieu, et c'est là qu'est le mystère, — mais, quant à la «forme de Dieu», il s'est anéanti. C'est pourquoi, ayant pris la «forme d'esclave», il demeure toujours tel, — il reçoit tout. Même quand il prend possession du royaume, il va le recevoir dans un pays lointain, et lorsque par sa puissance parfaite il a tout assujetti, il le remet à Dieu le Père. Quand le temps est venu, il remet son esprit, mais c'est à son Père; il relève lui-même le temple de son corps, mais c'est par la gloire du Père qu'il est ressuscité d'entre les morts; il croît en sagesse, il dit ce qu'il connaît, mais il est la sagesse de Dieu; il ne peut rien faire de lui-même, il est obéissant, mais il est la puissance de Dieu et vivifie ceux qu'il veut: il a créé toutes choses et il les soutient par la parole de sa puissance. Et en ceci était sa perfection, c'est qu'ayant contre lui toute la puissance du mal, jamais il n'est sorti du sentier de l'obéissance et de la dépendance, jamais il ne s'est servi de sa puissance en faisant sa volonté. C'est ainsi qu'il a lié l'homme fort dans le désert, — et combien plus encore dans la mort; il aurait pu alors, même en restant dans la dépendance, avoir plus de douze légions d'anges, mais, ce n'eût pas été l'obéissance accomplissant les Ecritures.

Mais quel anéantissement ce fut lorsque Celui qui était Dieu descendit dans la mort, lorsque souffrant et obéissant, il introduisit dans la mort tout ce que Dieu était dans sa perfection morale, et le glorifia quand il le fallut, dans cette fin de l'homme amenée par le péché, dans ce qui manifeste la faiblesse de l'homme, dans le lieu du pouvoir de Satan! Oui, l'amour, la justice, la majesté, la vérité, tout ce que Dieu est, s'est trouvé glorifié là. Dieu est glorifié en lui, mais il l'a été dans la mort, et parce que c'était la mort dans tout ce qu'elle signifiait pour Dieu; mais tout était la puissance de l'amour, c'est-à-dire Dieu, dans l'anéantissement. Je ne veux point parler ici, l'ayant fait ailleurs, des passages qui, dans les écrits de Jean, montrent si distinctement la nature divine du Seigneur (\*) et où il se manifeste, non avec une descendance généalogique, mais comme Dieu et prenant une place où il reçoit toutes choses. En m'occupant de lui, je ne cherche pas à remonter à Adam, Abraham ou David,

mais je voudrais contempler ce fait merveilleux et insondable, Dieu devenu chair, avec les preuves qu'il en donne partout où il est, et, pour cela, je désire examiner, dans les évangiles, quelques faits qui manifestent Dieu en lui.

(\*) Jean 5 donne clairement cette position du Seigneur, tandis que le chapitre 6 le présente plus distinctement comme homme, bien qu'il soit montré comme descendant du ciel et y remontant.

Lorsque le Seigneur avait à faire à des incrédules qu'il connaissait et devait traiter comme des adversaires, bien que sa divinité se montre, ce que Dieu est ne se manifeste pas du tout, sauf en ce qu'il connaissait tous les hommes, sans toutefois les juger encore. Ce n'est que forcé, par l'aveuglement volontaire et l'hostilité du cœur humain, à parler des choses telles qu'elles sont, ce n'est que pressé et forcé par la nécessité, pour ainsi dire, qu'il montre qu'il est Dieu: «Avant qu'Abraham fût, je suis. Ils prirent donc des pierres pour les jeter contre lui; mais Jésus se cacha». Il n'y a pas de révélation de lui-même au chapitre 8 de Jean. Il ne vient pas pour juger, et ainsi la femme n'est pas condamnée: «Va», lui dit le Seigneur, «et ne pêche plus». Il donne puissance divine à la loi, ou pour mieux dire, il est lui-même, par sa parole, puissance divine dans la conscience, — la grâce n'est pas en question, — aussi lisons-nous: «Et ils sortirent tous un à un». La puissance divine en lui, la Parole, réveille la conscience. Il est la lumière du monde, celui qui le suit ne marche point dans les ténèbres; mais ici, nous ne voyons pas un seul de ceux qui sont présents, être tel: c'est simplement la lumière luisant dans les ténèbres, et les ténèbres qui ne l'ont pas comprise.

Mais Christ est divin: il pouvait rendre témoignage de lui-même, et cependant il dit: «Selon que le Père m'a enseigné, je dis ces choses;» il reçoit tout, comme on le voit toujours dans l'évangile de Jean. Il n'y a, dans ce récit, rien d'inconsistant avec la grâce, mais simplement l'absence de tout ce qui y est contraire. Le Seigneur ne pouvait se contredire lui-même, mais il se montre seulement lumière dans les ténèbres. Il n'apparaît guère ici dans son caractère d'homme, car ce serait la grâce; mais d'autres cas se présentent où nous verrons la grâce à l'oeuvre. Nous allons les considérer.

---

Occupons-nous d'abord de la femme samaritaine (Jean 4). Ici, Jésus est loin de Jérusalem, loin des Juifs avec lesquels (non pas avec le peuple) il a toujours affaire en jugement, et nous voyons le grand changement opéré par le fait qu'il les quitte et se tourne vers le monde, pour amener les hommes à avoir affaire spirituellement avec le Père et avec Dieu, par la vie dans la puissance de l'Esprit. Ici Christ est l'homme rejeté et il le sent, mais par là il est introduit dans la conscience qu'il est le Donateur divin de la vie éternelle dans la puissance de l'Esprit. Toutefois, il nous est pleinement présenté comme homme. Les Jakin et les Boaz de la vérité chrétienne avaient été posés dans le chapitre 3; l'homme ou le Juif n'étaient rien; il fallait naître de nouveau, et le Fils de l'homme devait être élevé; Dieu avait aimé et avait donné. Maintenant Christ était rejeté — il quittait donc la Judée, où les pharisiens remplis d'envie ne voulaient pas de lui. Il fallait qu'il fût rejeté pour que nous eussions part avec lui, — c'est une chose triste à dire, mais il en est ainsi; — «à moins que le grain de blé ne meure, il demeure seul». Sans doute, il pouvait, en tout temps, vivifier qui il voulait; mais, sans sa mort, il était

impossible que nous visions Dieu en justice: et si quelqu'un avait pu recevoir une nouvelle nature sans sa mort, la vieille nature n'aurait pas été ôtée. Il faut que nous soyons ressuscités aussi bien que vivifiés, que nous ayons une nouvelle position aussi bien qu'une nouvelle vie, et cela n'a lieu que par la mort. Mais Christ était rejeté et il le sentait (plus tard il a pleuré sur la ville qui le rejetait), — il sentait plus profondément qu'aucun de nous ne peut sentir, et rejeté comme il l'était par les siens chez lesquels il était venu, nous le voyons ici consolé en contemplant les campagnes blanches pour la moisson.

Jésus, fatigué du chemin, était assis solitaire dans ce monde qu'il avait créé et où il était venu en amour. Il était là, un homme fatigué, sentant douloureusement la réjection de son amour, et, dans la position qu'il avait prise, lui qui avait créé toutes choses, il dépendait, pour avoir un peu d'eau, d'une pauvre femme accablée sous le poids du péché. Il se trouvait là où il ne pouvait venir qu'en grâce, le salut ne venait pas de la Samarie, mais des Juifs, — les promesses leur appartenaient, mais ils avaient tout rejeté, — et maintenant la grâce s'exerçait en dehors d'eux. Toutefois, c'était pour lui l'humiliation, c'était à cause de sa réjection qu'il *fallait* qu'il passât par la Samarie. Il se soumet aux circonstances et aux conditions humaines, et agit en grâce divine. Ici donc où se voit l'action de la grâce, de la libre grâce, nous le trouvons pleinement homme, un homme fatigué, rejeté, lié en esprit à suivre un chemin où il faut qu'il marche, et attendant de la bienveillance d'autrui le don d'un peu d'eau. La grâce est dans l'homme humilié et obéissant — là se montre ce que Dieu est. Il ne dit pas ici «Avant «Abraham fût, je suis», mais il dit: «Si tu connaissais le don de Dieu», c'est-à-dire la grâce, «et qui est celui qui te dit: Donne-moi à boire». Ce n'est pas ici le Dieu suprême, forcé, pour ainsi dire, de déclarer qui il est, à des adversaires sans coeur et sans conscience, mais c'est Dieu révélé dans sa nature, dans un homme humble, et par le fait qu'il était cet homme humble; assurément c'est bien là la grâce, si la grâce existe.

Quel coeur il y a dans les paroles que le Sauveur adresse à cette pauvre femme! Quel besoin de gagner la confiance d'une âme fatiguée! En même temps, c'était la simple expression de ce qui remplissait son coeur, de Dieu en bonté; et, quant aux circonstances, ce qui le manifestait c'était le poids que faisait peser sur lui le sentiment douloureux de sa réjection par son peuple bien-aimé. N'est-il pas merveilleux de l'entendre dire à ce moment même: «Le salut vient des Juifs». Il reconnaissait parfaitement les conseils et les voies de Dieu, mais, rejeté selon ces conseils, la grâce coulait librement au dehors — la grâce, expression naturelle de ce dont il était rempli. C'était l'amour, l'amour qui cherche à amener une âme fatiguée à se confier en Dieu en descendant jusqu'à mettre ses besoins aux pieds d'une telle femme, pour gagner sa confiance en un amour qui pouvait faire cela. «Si tu connaissais le don de Dieu et qui est celui qui te dit:» — Dieu était là — «Donne-moi à boire», — il était descendu jusque-là, — «tu lui eusses demandé, et il t'eût donné», car il était le donateur. Quelle scène! quel abaissement! quelle merveille d'apprendre là ce qu'est Dieu, de l'apprendre par cet abaissement même!

Il n'y a pas de sentiment comparable à celui que donne la perception de la personne du Seigneur; or ses paroles et lui-même sont un: il était toujours absolument ce qu'il disait.

Cependant, c'est entièrement dans sa nature humaine que je le considère ici; c'est le chemin pour le connaître et je l'apprends ici. En face de ses adversaires, il est simplement Dieu; en grâce il est un homme, quoique étant Dieu, et il n'est précieux comme homme que parce qu'il est dépendant, et qu'il l'est comme un homme. Mais en lui nous avons vu le Père.

Je n'aborde pas la question de l'état de la femme; c'est une autre partie du sujet de ce chapitre, mais lui, le Seigneur, est l'objet de l'adoration éternelle.

---

Je passe maintenant à l'histoire de la femme syro-phénicienne (Marc 7). Nous y lisons «qu'il ne put être caché». Ce n'est pas ici l'épanchement d'un coeur oppressé en présence du chagrin et de la misère, mais ce que Dieu, pour ainsi dire, doit être là où se trouve la foi: Il est lui-même — il ne peut se renier. Là encore la grâce s'élève au-dessus des promesses et de la malédiction, et Dieu est révélé.

Ce n'est pas toutefois comme dans le cas de la femme samaritaine. Là, le sentiment de sa réjection par son peuple bien-aimé avec tout ce qu'elle impliquait, pesant sur le coeur du Seigneur, en avait fait sortir tout ce qui s'y trouvait; c'étaient les profondes et divines effusions de la bonté, non pas accomplissant la promesse, mais trouvant sa consolation à se répandre librement en grâce là où il y avait un besoin, et non une promesse et un droit. L'amour rejeté se frayait de nouveaux canaux pour se répandre. Dieu donnait, et le faisait naturellement là où se trouvaient des besoins, et non pas là où étaient les promesses; il donnait la vie éternelle et amenait à lui en esprit et en vérité, car Dieu, tel qu'il est, était révélé: c'était le Père cherchant des adorateurs. Tel est le sujet de [Jean 4](#), et c'est pourquoi nous y trouvons le coeur ouvert des Samaritains allant au delà de la promesse, connaissant plus que les Juifs dont l'orgueil s'en prévalait, et reconnaissant le Seigneur comme le Christ, Le Sauveur du monde.

Le cas de la femme syro-phénicienne offre une scène différente. Le Seigneur se rend aux confins de la terre où il accomplissait sa mission terrestre; il va à l'écart pour être seul, et ne veut pas que personne le sache. Ici, nous ne le voyons pas rejeté, il travaille au milieu des pauvres du troupeau: c'étaient sa mission selon la prophétie et les desseins de Dieu relativement à Israël; quant à la place qu'il prend, il est le serviteur de cette mission et rien de plus. Il n'est pas rejeté par l'orgueilleuse Jérusalem, mais envoyé aux brebis perdues de la maison d'Israël. Il est dans sa mission, toutefois, dans ce chemin tracé par Dieu et non pas libre, il sort de la sphère du service actif et va jusqu'aux confins de la malédiction.

Mais, avant cela, d'importantes vérités morales avaient été mises en lumière: les observances cérémonielles, en Israël, avaient été mises en contraste avec les commandements de Dieu; bien plus, l'état du coeur de l'homme était venu en question, en contraste avec toutes ces ordonnances qui n'étaient rien d'autre et qui perdaient leur importance, non seulement en présence des commandements de Dieu, mais à cause de leur nature purement extérieure. Dieu regardait à ce qui venait du coeur, non à ce qui entrait dans le ventre; vérité bien simple, mais, pour l'homme, dure à apprendre. Dieu va droit à la vraie nature des choses en ce qui concerne l'homme, à ce qui sort du coeur, à ce qu'il est. Mais que



sort-il de ce coeur? Les meurtres, les mauvaises pensées, toute espèce de mal; le Seigneur n'avait rien d'autre à en dire.

Il quitte alors cette scène de travail, il est personnellement seul. Il va vers les frontières de Tyr et de Sidon et entre dans une maison. Comme homme en vue, il n'aurait pas voulu que personne le connût, mais il ne put être caché. Nous venons, ensuite, à ce qui était connu. Il s'en va, comme j'ai dit, vers les confins de la malédiction, vers ces lieux qu'il présentait comme exemple de dureté de coeur — vers ce peuple sur lequel, comparé à Israël, reposait la malédiction de Dieu. Merveilleux éléments que ceux qui se trouvent rassemblés ici! Il cherchait à être seul, c'est-à-dire hors de la sphère de son travail. Il insiste sur sa mission comme envoyé, comme serviteur. Mais il y avait là un besoin, un besoin qui cherchait la bonté unie à la puissance, et Dieu était là. La pauvre femme attirée par cette bonté, est d'abord repoussée, à dessein, pour l'épreuve de sa foi. Quant aux disciples, ils auraient voulu se débarrasser d'elle, sans que la promesse fût reconnue, ni que, de fait, l'amour fût exercé, comme étant au-dessus de la promesse. Mais la femme fait appel à ce qui dépasse toute promesse. Elle reconnaît pleinement, à ceux qui ont la promesse, le droit de posséder, mais elle s'adresse à la bonté qui, après tout, s'élève au-dessus. Elle reconnaît l'absolue misère et l'entière méchanceté de l'homme sans titre aucun à quoi que ce soit; elle accepte la place d'un «chien», vil et souillé, — c'est ce que signifiait ce nom, — mais elle fait appel aux richesses d'une bonté qui, en miséricorde, pouvait descendre même jusque-là. Christ pouvait-il dire: «Non, Dieu n'est pas ce que tu crois?»

Non Dieu était manifesté là, et la foi avait tout ce qu'elle cherchait; elle l'avait trouvé, lui. Il n'était pas question de droit ou de bonté en l'homme; ce qu'il fallait, c'était la confession de son indignité et de l'absence de tout droit, — c'était un besoin qui trouvait sa ressource en la bonté de Dieu. Le Serviteur qui s'en tenait à sa mission comme à un service qu'il avait à accomplir, était, après tout, le Dieu de toute grâce, et Dieu était révélé en lui. En même temps qu'il reconnaissait les voies de Dieu en Israël, et qu'il était seul devant la malédiction et l'absence de tout droit, — ce que la foi reconnaissait, tout en y trouvant Dieu et son infinie bonté, — le serviteur d'Israël était Dieu manifesté en chair; il était la bonté au-dessus de tout mal, de toute malédiction; il était Dieu et Dieu manifesté. Ce que Dieu est se trouve révélé dans l'homme, dans le fait qu'il est devenu un Homme, car c'est là l'amour infini.

---

Mais il y avait plus encore que la révélation de sa personne et l'exercice de sa puissance: je passe à un autre cas, à la scène où se trouvent en présence le pharisien et la femme pécheresse (Luc 7). Nous ne trouvons pas ici l'état de réjection de l'homme et la libre grâce qui s'élève au-dessus de tout; mais le péché même avec sa dégradation, en contraste avec la justice humaine, — avec une condition légale dans laquelle l'homme se place, — et ce que notre précieux Sauveur était pour les pécheurs, Trois coeurs se rencontrent ici: celui de l'homme tel qu'il est dans sa propre justice, celui de Dieu dans un homme, et celui de la pauvre pécheresse dégradée, touchée par la grâce et gagnée, en un certain sens, d'une manière inconsciente (c'est-à-dire sans connaissance dogmatique), par ce qui était manifesté dans le

Seigneur, l'amour d'abord et ensuite le pardon. L'homme légal pensait pouvoir juger, dans sa compétence humaine, si le Seigneur, ce prédicateur qui parcourait le pays, était réellement un prophète; mais il jugeait selon la justice humaine, estimant ce que l'homme devrait être pour Dieu, mais d'une manière purement extérieure. Il ignorait son propre coeur, le coeur et la lumière de Dieu, et même le coeur de cette pauvre femme. La lumière et l'amour, la lumière et la conscience, l'amour dans le coeur, c'est-à-dire Dieu, lui étaient également tout à fait inconnus. Dieu était dans sa maison, en lumière, comme il le montra, et en amour; mais le pharisien ne le découvre pas — il le méprise, ne lui fait aucun accueil, ne l'honore pas, et, jugeant d'après son propre coeur, il déclare que, ne lui ressemblant pas, Jésus ne pouvait être un prophète. La propre justice, la grâce divine et le péché se rencontrent ici dans la juxtaposition et le contraste le plus complets, en même temps que la lumière divine qui manifeste tout, brille dans la personne de l'humble prédicateur, du Fils de Dieu. Le pharisien est entièrement aveugle, tout en prétendant voir, il juge d'après son propre coeur et ne discerne ni la manifestation de Dieu en Christ, ni l'oeuvre de la grâce dans la femme pécheresse. La lumière et l'amour lui sont également étrangers.

Le Seigneur montre avec évidence qu'il est la lumière qui manifeste tout: il sait ce qu'il y a dans le coeur du pharisien, il connaît les péchés de la femme, il sait ce que le pharisien pense de lui et d'elle. Mais il y avait plus: sa grâce, la grâce qui était en Lui, avait attiré le coeur de cette pauvre pécheresse; la misère de cette femme était grande, sa honte ne l'était pas moins, son péché était affreux, le mépris l'accablait de toutes parts: un seul ne la méprisait pas, et celui-là, c'était Dieu. En lui, son coeur pouvait se confier. Plus sa détresse et son humiliation étaient profondes, plus sa consolation était grande en trouvant ce coeur du Sauveur; là, dans cette miséricorde, sa honte pouvait se cacher, car elle rencontrait la grâce au lieu du mépris. Tout cela, par grâce, avait gagné le coeur de la pécheresse et l'avait amenée à haïr et à reconnaître son péché. C'était le point de rencontre du péché et de la grâce, la confession d'un coeur convaincu de péché par la confiance en la bonté qu'il trouvait en Jésus; le péché était connu et Dieu était connu, parce que Dieu était vu en amour. Une vue divine avait remplacé l'aveuglement de cette femme; l'amour divin avait introduit la lumière divine, de sorte que Dieu et le péché dans l'homme étaient connus l'un et l'autre; il y avait confiance en Dieu, et un coeur sans fraude était le résultat de cette confiance en la grâce. Quelle oeuvre profonde il faut pour amener une âme à Dieu, pour lui faire juger le péché et connaître Dieu! Mais alors Christ est tout. La femme ne pensait guère à Simon et à ses hôtes; Jésus était là: lui seul l'occupait et absorbait ses pensées. Elle était délivrée de sa honte devant tous les autres, mais non de sa honte devant Dieu. Aussi pleurait-elle en silence et, de ses larmes, elle arrosait les pieds de Jésus. Il y avait de la hardiesse dans sa confiance, mais en même temps de l'humilité et de la gratitude dans sa hardiesse: elle couvrait ses pieds de baisers et dépensait pour lui ce qu'elle avait de plus précieux. Ensuite, comme, en grâce, il avait occupé de sa Personne le coeur de la femme, il s'occupe maintenant de ce coeur; il en a fini avec Simon et ceux qui l'entouraient — mais, à ce coeur, il veut donner la paix. Mais d'abord, il prend le parti de la femme, en montrant non seulement qu'il connaissait le coeur de Simon et tout ce qui s'y

passait, mais qu'il y avait, outre l'aveuglement quant à sa Personne, une chose à laquelle le pharisien ne connaissait rien, c'est-à-dire le pardon. Dieu, quel bonheur pour elle!

Dieu connaissait tous ses péchés, et les lui avait pardonnés. Merveilleuse révélation! La grâce, qui révélait l'amour et la bonté, avait apporté avec elle le pardon, la pleine et parfaite délivrance de la part de Dieu. Quand le péché avait rempli l'âme de confusion devant Dieu, lorsqu'il était vu comme péché, parce que Dieu était vu en grâce, la grâce pouvait déclarer qu'il était absolument effacé, entièrement pardonné devant Dieu.

La personne de Christ avait attiré la femme pécheresse — elle aimait beaucoup. La grâce de Dieu en Christ l'avait pardonnée — de cela, ni de Dieu, le pharisaïsme ne connaissait rien. Le Seigneur prend en main la cause de la femme devant le mépris de Simon et montre ce qu'était le pharisien, ce que la femme était, ce qu'était Dieu, ce que lui, Jésus, était en lui-même. Ensuite, il s'occupe de la femme seule; il lui dit: «Tes péchés sont pardonnés». Les remarques de ceux qui l'entourent ne l'arrêtent pas; il continue: «Ta foi t'a sauvée — va-t'en en paix!» Il avait sondé le coeur du pharisien, sondé et amené dans la lumière celui de la femme, révélé celui de Dieu, et il avait conféré le pardon. La confession du péché et le pardon du péché (pour nous c'est la croix) sont le point où se rencontrent le pécheur selon la vérité et Dieu selon l'amour. Ici encore, nous avons Dieu révélé dans un homme, mais particulièrement à l'égard du péché.

---

Dans le premier cas que nous avons considéré, celui de la femme adultère, le Seigneur ne juge pas; il est avec des adversaires et se présente simplement comme étant Dieu, Celui qui s'appelle: «Je suis». Dans le cas de la femme samaritaine, il est rejeté des Juifs, et la grâce coule donnant la vie, jaillissant dans l'âme en vie éternelle, amenant au Père, à Dieu connu comme étant Esprit; la grâce vient là où il n'y avait point de promesse pour le salut, point de droit à la justice, mais seulement le péché et la misère. Chez la Syro-Phénicienne, où se trouve la foi, la grâce s'élève au-dessus de toutes les barrières; Dieu est révélé à la foi et doit être au-dessus de toutes, il doit être ce qu'il est en grâce; il ne peut se renier lui-même. La foi, pressée par le besoin à faire appel à ce que Dieu est en lui-même, en grâce, pénètre à travers toutes les barrières. Dieu ne peut alors être que ce qu'il est; il ne peut être renfermé par des barrières quand la foi a atteint jusqu'à lui, et, bien qu'il fût présent dans la personne d'un Serviteur envoyé vers ceux qui avaient la promesse, cependant lui-même était là.

Le récit de Luc 7 va plus loin; la lumière est là, et le pharisaïsme et le péché sont pleinement mis en évidence. Le complet et triste aveuglement du pharisien manifestait ce qu'est l'homme dans sa propre justice; il n'a absolument aucune perception de Dieu, ni de ce qui est en Dieu. Nous voyons ensuite un pécheur ayant une profonde et vraie perception de ce que Dieu est en grâce pour répondre aux besoins de l'homme; le pécheur est ainsi amené à Dieu selon la puissance de sa présence et la grâce de sa nature; Dieu étant connu, le pécheur est entièrement humilié devant lui, mais il est amené à Dieu selon ce qu'est Dieu; le lien de son coeur avec Dieu, avec un Dieu connu, est formé, et il reçoit le pardon, la paix et le salut.

Ce cas va plus loin que les précédents, parce qu'il embrasse toute la question morale de l'état de l'homme devant Dieu; c'est la lumière dans le coeur et l'âme de l'homme tel qu'il est.

Le cas du paralytique en Matthieu 9, présente quelque chose de différent. Il ne s'agit pas de Dieu révélé en bonté selon sa nature, de ce qu'il est en Christ pour les hommes; nous le voyons sous un caractère relatif, celui de Jéhovah manifesté en Israël, comme au Psaume 103. Ce sont ses voies en grâce au milieu d'Israël; c'est bien ce qu'il est, mais selon la promesse et la prophétie.

Je ne veux pas entrer de nouveau dans le sujet que nous avons touché plus haut: la manifestation du coeur des trois personnes qui se rencontrent dans le récit de Luc 7: 36-50: le coeur du pharisien, celui de la pécheresse regardant à Christ, et, bénis soient sa grâce et son nom, le coeur de Dieu dont j'ai déjà parlé. La lumière et l'amour étaient là, entièrement inconnus, tous les deux, à Simon. Il était aveugle, bien qu'il crût voir. Christ, en qui se révèle le coeur de Dieu, est l'objet de notre adoration. Je voudrais seulement faire remarquer encore ces paroles: «Ta foi t'a sauvée», qui montrent comment Dieu reconnaît ce qu'il a lui-même opéré, comme étant ce qu'il voit dans le coeur du pauvre croyant convaincu de péché. Il y avait chez la femme des larmes et la repentance, un amour vrai pour le Sauveur, fruits excellents de la foi, mais la foi, par la grâce, lui donnait Christ; c'est pourquoi la foi la sauvait. C'était l'oeuvre de Dieu dans le coeur, oeuvre par laquelle Christ était discerné et apprécié. Le coeur de la femme était ainsi manifesté, mais c'était ce que Dieu avait opéré en elle, et qui fixait son coeur entièrement sur un autre; il n'était pas à lui-même son objet, il ne se réfléchissait pas sur lui-même: il ne connaissait et ne voyait que Christ. Il produisait des fruits exquis, excellents, que le Seigneur reconnaissait, mais sa foi la sauvait, parce qu'elle ne voyait que Christ. Mais ce qu'il y a d'excellent et que Christ reconnaît, donne de la valeur à ce qui était dans son coeur; bien qu'opéré par Dieu, sans doute, c'était en elle. Son action envers lui comme étant l'objet de son coeur, met au jour comment Dieu apprécie l'état d'un coeur qui a Christ pour objet. Le Seigneur ne dit pas: «La grâce t'a sauvée», bien que ce soit vrai; il ne dit pas: «Mon oeuvre, l'effusion de mon sang t'ont sauvée»; ç'aurait été parler de quelque chose en Dieu, de sa propre oeuvre; il parle à la pauvre femme de la valeur divine de quelque chose qui est dans son coeur. Quelle ineffable bonté, quelle tendresse divine! C'est un tableau merveilleux en contraste avec le pharisaïsme; mais nous pouvons laisser le pharisaïsme à lui-même, comme le fit le Seigneur, et voir Jésus reconnaissant ce qui était de Dieu dans le coeur qui s'était tourné vers lui. La pauvre femme désolée et solitaire pouvait s'en aller et dire: «Il a mis son approbation sur ce qui est dans mon âme», elle était consolée par son approbation, mais pensant toujours à lui et non à elle-même, car penser à l'approbation d'un père n'est pas penser à soi-même, ni à ce qui est approuvé. Sa foi l'avait sauvée et elle pouvait s'en aller en paix — la paix qu'elle avait reçue de Christ — et sa foi en la personne du Seigneur donnait aux paroles de Jésus l'autorité et la grâce divines.

## Pensées

---

### ME 1886 page 160

A la croix de Christ se rencontrent: 1° Notre misère et notre culpabilité arrivées à leur dernière limite; 2° la plénitude de la souffrance en Christ; 3° le jugement du péché, le plus complet possible; et, 4° par-dessus tout, la grâce infinie, ne laissant pas un seul péché non pardonné. Quels faits, quels sentiments, quels motifs, quels résultats, que ceux qui entourent la croix du Seigneur Jésus!

### ME 1886 page 180

A mesure que l'opposition du monde grandissait, elle fournissait au Sauveur *l'occasion* de s'abaisser davantage.

### ME 1886 page 220

Dans l'épître aux Hébreux, nous ne trouvons jamais le temple, parce que le temple est une chose permanente qui a trait au millénium; tandis que cette épître considère les saints comme étrangers et pèlerins dans le désert.

Le salut est libre, plein, actuel, personnel et éternel.

### ME 1886 page 300

La grâce de Dieu est la source de la justification, le sang de Christ en est le fondement, la foi le moyen, les oeuvres la preuve.

### ME 1886 page 320

Le salut s'obtient par la foi, — par la foi, car tout est accompli.

---

Il y a des échéances dans le gouvernement de Dieu.

### ME 1886 page 358

La sentence du jugement de Dieu: «Engraisse le coeur de ce peuple» (Esaïe 6: 10), ne fut réellement démontrée qu'après l'épreuve de toute la patience et de l'amour, dont Dieu n'avait plus à rendre témoignage que par l'envoi de son Fils. «Que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants»: telle fut la parole d'un amour et d'une faveur qui ne partaient qu'à regret, mais accumulées dans un coeur dont elles ne pouvaient être arrachées et que rien ne pouvait atteindre pour les altérer. Si le péché était capable de refouler et d'enfermer, pour ainsi dire,

l'amour dans le coeur du Sauveur, cet amour habitait là tout entier dans sa précieuse et essentielle perfection. Ni péché, ni manquements ne pouvaient y entrer pour en souiller la perfection ou en diminuer la puissance. Tel est Dieu, — tel il doit nous être connu en Christ.

Quand le péché repousse l'amour, cela n'a pour effet que de le séparer dans sa puissance et dans sa perfection essentielle et sans mélange; et, retiré là, il se repose et trouve ses délices en lui-même. Le jugement ne lui frayera le chemin que pour le manifester, sans entraves, dans sa propre excellence, dans ses bénédictions incompréhensibles et infinies.

## La sacrificature du chrétien

---

ME 1886 page 166 - 1 Pierre 2: 4-9 (Darby J.N.)

Ce qui ressort des versets que nous venons de lire, c'est que les croyants sont constitués une famille de sacrificateurs: une sainte sacrificature d'un côté, une sacrificature royale de l'autre, deux expressions d'un même fait, résultant des deux sphères dans lesquelles s'exerce notre sacrificature — le ciel et la terre. Et ce grand privilège appartient à tous ceux qui possèdent la vie en Christ, le Fils du Dieu vivant, qui sont «des pierres vivantes», et comme tels s'approchent de lui et sont édifiés une maison spirituelle, une sainte sacrificature.

Nous ne sommes pas seulement des pécheurs sauvés. C'est la première chose dont nous avons besoin, sans doute, la première dont il nous faut avoir la pleine certitude, mais notre Dieu, dans sa grâce, à cause du prix qu'a pour lui son Fils bien-aimé et l'oeuvre que Celui-ci a accomplie, nous confère bien d'autres richesses. Un salut actuel et parfait, suivant lequel nous sommes devant lui sans aucune conscience de péchés, justifiés, en paix avec lui, jouissant de sa faveur et de l'espérance de la gloire; — une position parfaite en Christ devant lui, agréables dans le Bien-aimé, étant dans ce monde comme Christ est là-haut; — une relation des plus intimes, enfants de Dieu, participants de la nature divine, ayant la vie de Dieu comme nés de lui et adoptés comme fils, pour avoir part à son héritage dans la gloire, ayant notre place avec Christ dans la maison du Père; — de plus, possédant la même vie que Christ en haut, unis à lui par le Saint Esprit, qui nous scelle comme enfants de Dieu et qui est les arrhes de notre héritage, en même temps que par notre union avec Christ, la Tête glorifiée dans le ciel, il nous fait membres de son corps sur la terre; — voilà nos grands et précieux privilèges. Mais outre cette position et ces relations dans lesquelles la grâce nous a introduits et dont nous jouissons, il y a une dignité dont nous sommes revêtus, une fonction des plus élevées que nous sommes appelée à remplir, et qui est aussi un des fruits de l'oeuvre et de l'amour de Christ: c'est *la sacrificature*. Lui-même est notre grand souverain sacrificateur, mais chaque chrétien est aussi introduit dans cet office. Le cantique des saints, au commencement de l'Apocalypse, est: «A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs *pour son Dieu et Père*; — à lui la gloire et la force aux siècles des siècles».

Telle est la dignité à laquelle il nous élève, et c'est pour la gloire de Dieu son Père; ne méconnaissons pas un si grand privilège. Comme il est Roi et sacrificateur, — bien qu'il ne soit pas encore manifesté sous ce double caractère, — il veut que les siens le soient aussi. Il est sacrificateur dans le ciel, accomplissant son office, comme Aaron lorsqu'il entrait dans le sanctuaire (voyez Lévitique 9: 2, 3), mais il est aussi sacrificateur selon l'ordre de Melchisédec, roi de Salem et sacrificateur du Dieu Très-haut, et cela sera manifesté quand il sortira du ciel et qu'il sera «sacrificateur sur son trône» (Zacharie 6: 13. Comparez Lévitique 9: 23, 24, où

Moïse, associé avec Aaron, représente la royauté unie à la sacrificature). Nous participons à cette double sacrificature.

Dans le ciel, comme nous le montrent les chapitres 4 et 5 de l'Apocalypse, les saints glorifiés sont revêtus des insignes de la royauté et de la sacrificature. Comme rois, ils ont des couronnes et sont assis sur des trônes; le jugement leur est donné (Apocalypse 20: 4); comme sacrificateurs, nous les voyons rendre culte à Dieu et à l'Agneau. Mais, déjà sur la terre, cette dignité et cette fonction nous appartiennent: «*Vous êtes une sacrificature royale;*» «*vous êtes une sainte sacrificature*».

Pour entrer de plus près dans notre sujet et comprendre ce qui convient à notre sacrificature et comment elle s'exerce, jetons un rapide coup d'oeil sur la sacrificature en Israël. A la tête des sacrificateurs se trouvait Aaron, type de notre souverain sacrificateur, Christ. Nous lisons les détails de sa consécration en Exode 29: 4-7. Premièrement, il est mis à part par le lavage d'eau en même temps que ses fils. Ainsi Jésus, dans sa prière à son Père, dit: «*Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité*» (Jean 17: 19). Il s'est mis à part, pour nous, dans la position céleste et glorieuse qu'il a prise, afin que la connaissance vivante, selon la vérité, de ce qu'il est dans cette position, agisse en nous et nous mette ainsi aussi à part, — à part du monde pour Dieu, bien que, dans le monde, et revêtus là d'un caractère céleste. Ensuite le souverain sacrificateur était revêtu de ses saints vêtements de gloire et de beauté pour entrer en la présence de Dieu dans le sanctuaire, portant sur sa poitrine et ses épaules les noms des douze tribus du peuple de Dieu. Tel Christ, dans sa pureté parfaite, dans son caractère céleste et glorieux, paraît pour nous devant Dieu, nous portant sur son coeur, dans ses affections, intimes, et nous soutenant par sa puissance (lisez Hébreux 9: 24; 7: 25, 26). Enfin Aaron était oint de l'huile sainte, sans aucune aspersion de sang. Ainsi, notre précieux Sauveur, sans tache, ni souillure, n'avait pas besoin du sang d'un sacrifice pour que l'onction du Saint Esprit demeurât sur lui.

Il en est autrement pour les siens. La suite du chapitre 29 de l'Exode présente la consécration de la famille sacerdotale. Nous trouvons dans ce cas, d'abord le lavage d'eau, comme nous l'avons vu, puis l'aspersion du sang, ensuite l'onction d'huile, et enfin la présentation du bélier des consécration. Or, ce qui avait lieu pour constituer la sacrificature sur la terre, en rapport avec un peuple terrestre, a lieu pour nous, non plus en figure, mais en réalité. Mais tandis que là, les sacrificateurs formaient une classe à part, au milieu du peuple de Dieu, sans qu'aucun des autres Israélites pût s'arroger cet honneur (Hébreux 5: 4, et voir Nombres 16: 1-10), nous ne saurions trop nous rappeler que maintenant tout le peuple de Dieu, tous les croyants sont sacrificateurs, comme l'aurait été Israël, s'il ne se fût pas placé sous la condition d'obéissance, au lieu de demeurer sous la dépendance de la grâce, et s'il n'eût pas transgressé (voyez Exode 19: 1-6).

Nous avons dit que notre consécration comme sacrificateurs n'a plus lieu en figure, mais en réalité. En effet, nous sommes tous nés d'eau et de l'Esprit, mis à part par ce lavage de la régénération, engendrés par la parole de la vérité; puis, pour enlever notre culpabilité et répondre aux droits de la justice de Dieu, nous avons part à l'aspersion du sang de Jésus Christ;



par ce sang, nous sommes parfaitement lavés de tous nos péchés, et nous avons reçu l'onction de la part du Saint, le Saint Esprit de la promesse, par lequel nous sommes scellés. Nous sommes ainsi rendus propres à entrer dans le sanctuaire, en présence de Dieu même, dont la sainteté et la justice sont pleinement satisfaites; il n'y a plus devant lui, sur nous, de souillure ni de culpabilité, et de plus, en nous se trouve la puissance de l'Esprit pour réaliser notre position et les choses d'en haut, et ainsi pour adorer dans le sanctuaire, là où est Christ. Mais ne l'oublions pas, ce n'est pas un privilège appartenant à quelques-uns seulement, c'est celui des plus faibles croyants, car tous sont lavés, justifiés et oints du Saint Esprit (1 Corinthiens 6: 11). Oui, tous les croyants sont revêtus de la robe sacerdotale, tous sont consacrés pour être «une sainte sacrificature». *Sainte*, c'est-à-dire mise à part par la triple efficacité de l'eau, qui représente la parole (voyez Ephésiens 5: 26; Jean 15: 3; 17: 17), du sang qui expie, et de l'Esprit Saint présent en nous et agissant en nous; mise à part pour ce service béni du culte rendu dans le sanctuaire, dans le ciel même où nous avons accès.

Cher lecteur, réalisez-vous l'excellence de la dignité dont vous êtes revêtu, l'honneur qu'elle vous confère, le sérieux qu'elle imprime sur la vie, mais aussi la félicité dont est accompagné l'exercice de cette sainte sacrificature?

Nous entrons dans le sanctuaire pour rendre culte. Quelle est, en effet, la fonction des sacrificateurs? Approcher de Dieu et offrir des sacrifices. La maison spirituelle, la sainte sacrificature est instituée «pour offrir des sacrifices spirituels». Il ne s'agit plus, comme autrefois chez les enfants d'Israël, d'offrir des victimes. La victime sans tache, préfigurée par tous les sacrifices en Israël, la victime par laquelle tous nos péchés sont ôtés, a été offerte une fois pour toutes; c'est l'oblation du corps de Christ faite une fois (voyez Hébreux 9: 25, 26; 10: 10, 12, 14); le sang de cette victime a été présenté à Dieu et demeure devant lui dans son efficacité perpétuelle. L'oeuvre parfaite de la rédemption a été accomplie; c'est en vertu de cette oeuvre que nous approchons de Dieu. Christ n'offre plus; il s'est offert une fois lui-même à Dieu sans tache, et, entré dans le ciel, il est là notre grand souverain sacrificateur, paraissant pour nous devant la face de Dieu, et intercédant pour nous.

Mais la sainte sacrificature offre des sacrifices, et ce sont des sacrifices spirituels, en rapport avec la nature de Dieu qui est Esprit et qui demande à être adoré en esprit et en vérité; selon la vie que nous possédons, car nous vivons par l'Esprit, et dans la puissance de ce même Esprit par lequel nous rendons culte (voyez Jean 4: 24; Galates 5: 25; Philippiens 3: 3). Mais quels sont ces sacrifices? Des louanges et des actions de grâces (Psaumes 50: 14, 23; Hébreux 13: 15), produites en nous par le Saint Esprit qui déploie devant les yeux du coeur, animé de la vie de Dieu, les grâces excellentes dont nous jouissons en Christ, et la beauté parfaite de ce précieux Sauveur, seul objet digne des pensées et des affections de la vie divine.

Nous voyons dans Exode 29: 22-25, ce que présentaient les sacrificateurs d'autrefois dans leur consécration à Dieu, après avoir été mis à part par l'eau, le sang et l'onction d'huile sainte. Ils venaient les mains pleines de ce qu'il y avait de plus excellent dans la victime et de ce qui figurait Christ dans son humanité parfaite, savoir les pains et les gâteaux sans levain. Après avoir présenté ces choses devant l'Eternel, le tout était brûlé sur l'holocauste, en odeur

agréable à l'Eternel. N'est-ce pas là un type remarquable de nos sacrifices spirituels? Pour le voir dans le passage de l'épître de Pierre qui nous occupe, remarquons, au verset 4, comment la Parole nous présente tout d'abord Christ, pour remplir de lui nos coeurs et nos pensées. Il est «la pierre vivante, rejetée des hommes, choisie et précieuse auprès de Dieu». Immédiatement, se trouve placée devant nous, la gloire de sa personne dans sa puissance de vie: Il est le Fils du Dieu vivant, fondement inébranlable et indestructible de l'Eglise; «le vivant» qui a été mort, mais qui est «vivant aux siècles des siècles» (Matthieu 16: 16-18; Apocalypse 1: 18). Mais ensuite nous sont présentés son abaissement et ses souffrances: Il a été rejeté des hommes; «méprisé et délaissé des hommes, homme de douleurs et sachant ce que c'est que la langueur, et comme quelqu'un de qui on cache sa face; il est méprisé, et nous n'avons eu pour lui aucune estime. Certainement, lui a porté nos langueurs, et s'est chargé de nos douleurs; et nous, nous l'avons estimé battu, frappé de Dieu et affligé» (Esaïe 53: 3, 4). Tel il a paru aux yeux des hommes:

Sous un voile d'ignominie,  
Sous la couronne de douleur.

Mais quelle est l'appréciation de Dieu? *Choisi*, entre tous, comme homme obéissant, ainsi que le dit le prophète: «Voici mon serviteur que je soutiens, mon élu en qui mon âme trouve son plaisir» (Esaïe 42: 1), choisi pour occuper la place la plus élevée et être l'espérance de ceux qui croient; puis *précieux* auprès de Dieu, ses délices dans l'éternité passée comme son Fils unique; ses délices quand il passait dans l'humiliation sur la terre, son Fils bien-aimé, en qui il trouvait son plaisir; ses délices, maintenant que comme homme il est entré dans la gloire du ciel. Ce qui est précieux à Dieu, quelle en doit être la valeur! Et pour nous qui croyons, il a ce même prix.

L'Esprit de vérité prend ainsi des choses de Christ et les montre aux yeux de notre âme. Il déroule devant nous ce qu'il était, ce qu'il est et sera, son amour, ses grâces et ses gloires; l'Esprit Saint remplit ainsi nos coeurs de l'excellence de la personne bénie de Celui en qui le Père prend son plaisir; nos affections (celles du nouvel homme) sont portées vers lui, nous jouissons de lui, c'est avec tout notre être intérieur rempli de lui que nous nous présentons devant Dieu, et quel est le résultat? Les louanges et les actions de grâce surgissent et débordent; elles montent vers Dieu du coeur et s'expriment par nos lèvres; elles montent vers le Dieu qui nous a donné son Fils, que nous connaissons par lui, comme Père, comme amour et lumière, et duquel nous avons été approchés par le sang de Christ. Nous voyons resplendir ce qu'il est et ce qu'il est pour nous, dans la face de notre Sauveur, soit que nous pensions à Jésus sur la terre et sur la croix, soit que nous le contemptions dans la gloire. Pour offrir des sacrifices spirituels, il faut que le coeur soit rempli de Christ. S'il en est ainsi, la louange en sortira nécessairement, peut-être pas en beaucoup de paroles, peut-être pas avec une grande correction de langage, avec des paroles d'éloquence humaine, mais ce n'est pas à quoi Dieu regarde. Ainsi les sacrifices sont spirituels, selon la nature de Dieu, quant à leur objet et quant à la puissance qui les fait offrir. Que le Seigneur nous donne de goûter toujours plus les fruits

exquis de la Canaan céleste, afin que nous venions avec nos corbeilles pleines devant Dieu. (Deutéronome 26).

Remarquons, de plus, que ces sacrifices que nous avons le privilège d'offrir à Dieu, lui sont *agréables*. Nous lui sommes agréables dans le Bien-aimé, et les sacrifices de louanges que nous offrons, quand le Bien-aimé remplit nos coeurs, lui sont aussi agréables. Notre Dieu prend plaisir à voir ceux que son Fils lui a amenés se nourrir de ce qui fait ses délices et lui en rendre grâces. Et n'est-ce pas une chose merveilleuse que de pauvres êtres tels que nous, des pécheurs qui étaient coupables et souillés, et maintenant encore remplis d'infirmités, puissent offrir quelque chose d'agréable à Dieu? Mais cela nous montre l'excellence, la plénitude, la perfection et la valeur infinie de l'oeuvre de Christ. Par lui, nous sommes lavés, purifiés, approchés de Dieu, et nos louanges montent vers son Dieu et notre Dieu comme un parfum d'agréable odeur. Sur cette pauvre terre souillée de tant de péchés, il y a eu autrefois un homme qui y passait, sur lequel Dieu abaissait un regard de complaisance, en qui il prenait son plaisir, et maintenant que Christ est remonté au ciel, sur cette même terre, il y a quelque chose d'agréable à Dieu — ce sont ces sacrifices que des pécheurs sauvés et rendus parfaits par Christ, lui offrent. Pensons, bien-aimé lecteur, à cet immense privilège, à cette sainte sacrificature qui nous revêt, pour que nous offrions des sacrifices spirituels agréables à Dieu, et que ce soit pour nous une chose précieuse de faire monter cet encens devant notre Dieu.

Mais ce n'est pas par nous-mêmes que nos sacrifices peuvent être agréables à Dieu. Sans doute, nous les offrons dans la puissance d'une nouvelle vie et conduits par le Saint Esprit, mais c'est encore dans la faiblesse et dans l'infirmité; tout dans nos louanges, dans notre culte, en porte les traces. Il y a, hélas! souvent bien du mélange dans nos pensées et nos sentiments, beaucoup de faiblesse et d'incorrection dans nos expressions. Mais un parfum exquis est placé sur nos offrandes, leur donne du prix et les rend acceptables et agréables à Dieu — c'est Christ. C'est par lui que nous offrons; et nos louanges, nos actions de grâces et nos adorations montent vers Dieu portés par toute l'excellence de la personne du Bien-aimé.

Que craindrais-tu donc, mon frère, qui restes toujours silencieux dans ces moments bénis où, réunis au nom de Jésus, nous offrons ensemble nos sacrifices, où nous adorons ensemble? N'avons-nous pas tous part à la sainte sacrificature? Ne sommes-nous pas tous sacrificateurs? Il est vrai que, selon l'ordre divin, les soeurs ne peuvent que se joindre, en silence, à l'expression des louanges et des actions de grâces qu'un frère offre pour l'assemblée, mais tout frère a le privilège d'ouvrir la bouche pour bénir, selon Dieu et par l'Esprit, cela va sans dire. Ton coeur n'est-il pas assez rempli de Christ, tes mains ne sont-elles pas chargées de ce qu'il y a d'excellent en lui pour le présenter à Dieu? Lève les yeux en haut, demande à être rempli de l'Esprit pour que les préoccupations de la terre fassent place à Christ; contemple ce Bien-aimé là où il est et où il t'aime. Quelque chose en toi a-t-il contristé l'Esprit? Va et confesse à Dieu qui est fidèle et juste pour pardonner, et la communion étant rétablie, laisse l'Esprit conduire tes pensées et tes affections en haut où est Christ: comme ressuscité avec lui, c'est ton privilège. Ne laisse pas ton âme être envahie par les choses de la terre; ce sable du désert souille les offrandes divines; que Christ occupe *toute* la place, et alors, de

l'abondance du coeur, ta bouche parlera à la gloire du Sauveur. Tu es timide, peut-être, mais l'Esprit Saint ne l'est pas; tu ne sais pas parler, mais Dieu ne demande pas de longues et belles phrases. *Cinq paroles*, venant d'un coeur rempli de Christ, ne valent-elles pas mieux que dix mille paroles éloquentes sortant d'une bouche et d'un coeur sans Christ? Et sur tes offrandes, si petites et chétives soient-elles à tes yeux, Christ n'est-il pas le parfum exquis qui les rend agréables à Dieu? Christ nous approche de Dieu, Christ rend digne, Christ est la vie, Christ est l'objet, Christ est le parfum, il est tout: qu'à lui soit la gloire!

Où et quand offrons-nous nos sacrifices? Nous entrons, par la foi, dans le sanctuaire, dans le ciel même, en présence de Dieu, dans la pleine lumière de sa face; c'est là notre lieu de culte:

Lavés, justes, parfaits, nous entrons au saint lieu,  
Dans la pleine clarté de la face de Dieu.

Et, si nous avons le privilège d'offrir sans cesse à Dieu, par lui, un sacrifice de louanges, le fruit des lèvres qui bénissent son nom, c'est surtout le premier jour de la semaine, réunis au nom du Seigneur, ensemble autour de sa table, que nous venons offrir nos sacrifices. Ce jour nous rappelle sa résurrection, son triomphe sur Satan et sur la mort, son entrée dans une vie impérissable où il nous introduit; et le pain et le vin sur la table, nous parlent de l'amour qui l'a fait descendre pour nous jusque dans la mort, afin de nous amener à son Dieu et son Père, pour l'adorer comme notre Dieu et notre Père. Comment nos coeurs ne se sentiraient-ils pas saisis et pénétrés, en ce moment, de toute la grandeur et la beauté de son oeuvre et de sa personne? Si nous sommes réellement dans la puissance de l'Esprit, occupés de Christ seul, devant notre Dieu, alors, ayant laissé dehors toutes les pensées de la terre, tous, avec nos coeurs, nos mains et nos corbeilles pleines de Christ, nous bénirons et adorerons.

Mais est-ce seulement en ces moments bénis que nous serons sacrificateurs? En sortant du lieu où nous avons adoré ensemble, est-ce que nous déposons nos robes sacerdotales pour redevenir des *hommes* vivants dans le monde? Non; nous demeurons sacrificateurs, nous avons été consacrés pour cela; ce caractère ne s'efface point. Nous pouvons, hélas! le ternir par nos pensées et notre marche terrestres et mondaines, souiller, pour ainsi dire, notre robe, et ne pas manifester le caractère sacré dont nous sommes revêtus, mais nous sommes toujours des sacrificateurs. Quelle perte pour nous si notre vie n'en porte pas l'empreinte!

Ce n'est pas seulement que nous pouvons individuellement offrir *sans cesse*, par Christ, un sacrifice de louanges, le fruit des lèvres qui bénissent ou confessent son nom; ni que nous offrons nos corps, nos membres, nos actes par notre corps comme instrument, en sacrifice vivant et saint, agréable à Dieu. Nous sommes aussi une *sacrificature royale*. Cette sacrificature que notre Seigneur exercera dans la perfection, quand il reviendra et sera sacrificateur sur son trône, nous l'exerçons déjà sur la terre, qui est la sphère où elle se déploie, selon la gloire et les richesses de notre Dieu. Nous l'exercerons d'autant mieux, que nous aurons mieux saisi notre place et notre caractère comme la sainte sacrificature dont la sphère est le ciel. Des rois sont riches; ils répandent des bienfaits. En sortant du sanctuaire,

en revenant, pour ainsi dire, sur la terre, nous sommes toujours sacrificateurs, mais rois aussi, bientôt héritiers avec Christ et devant régner avec lui. En attendant, nous exerçons notre royauté en répandant les richesses que Dieu nous a départies par grâce, et dont nous jouissons nous-mêmes.

C'est un trésor qui jamais ne s'épuise; plus on y puise pour soi, plus on désire que d'autres y participent. Sont-ce des biens matériels? Non; ce sont les immenses richesses de la grâce. Nous annonçons les *vertus*, tout ce qui est en Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière, tout ce qu'il est en puissance, en grâce, en amour, en vie, en espérance, en consolation. C'est pour cela que nous sommes une sacrificature royale. Quel trésor inépuisable que celui dont nous sommes enrichis et dont nos mains royales peuvent répandre les richesses! Ah! ne perdons pas la conscience de cette haute dignité, de ce privilège magnifique de pouvoir faire connaître Christ; non pour nous enorgueillir, — de quoi serions-nous orgueilleux? tout est par grâce, — mais pour jeter, d'une part, nos couronnes en adoration devant Celui qui nous a faits un royaume, des sacrificateurs pour Dieu son Père, et d'une autre, pour appeler les pécheurs à participer aux mêmes richesses. Sans doute, nous sommes appelés à faire part de nos biens matériels: «Dieu prend plaisir à de tels sacrifices» (Hébreux 13: 16); mais le plus pauvre en biens de ce monde, celui qui a besoin, peut-être, que ses frères l'assistent, un malade sur son lit d'infirmités, n'en fait pas moins partie de la sacrificature royale. «Je n'ai ni argent, ni or», dit Pierre à l'impotent; «mais ce que j'ai, je te le donne: Au nom de Jésus Christ le Nazaréen, lève-toi et marche». Pierre, pauvre comme il l'était, a exercé la sacrificature royale; il a annoncé et montré la vertu du nom de Jésus, de ce nom qui ne guérit pas seulement les malades, mais qui sauve les pécheurs (Actes des Apôtres 4: 12); il a donné à l'impotent ce qu'aucun trésor de la terre n'aurait pu lui acquérir.

Paul et Silas aussi, dans la prison à Philippes, exercent cette sacrificature. Ensanglantés, les vêtements déchirés, les pieds attachés au poteau, dans les ténèbres du cachot, ils sont des rois. Ils n'ont à offrir au geôlier ni argent, ni or; à quoi d'ailleurs cela servirait-il à un homme qui se voit perdu et qui crie après le salut? Mais ils ont Christ à lui donner: «Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé». Avec Christ il possède tout; lui aussi est amené des ténèbres à la lumière, et devient sacrificateur et roi. Paul et Silas, pauvres, méprisés, impuissants selon le monde, ont annoncé et montré les vertus, la merveilleuse puissance de Christ pour sauver et enrichir une âme pour l'éternité.

C'est ainsi que nous pouvons, nous aussi, dans notre mesure et dans notre sphère d'action, exercer notre sacrificature royale; annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière; faire connaître et répandre, comme des rois, les richesses de Christ, richesses de grâce, de consolation, de paix, de joie, d'espérances célestes, et quelles richesses valent celles-là?

Bien-aimés lecteurs, comment jusqu'ici avons-nous répondu à la haute dignité qui nous a été conférée, par grâce, en vertu du sang de Christ?

Combien cela devrait sonder nos coeurs! Puissions-nous ne pas perdre de vue la double sacrificature dont Dieu en Christ et par Christ, a bien voulu nous revêtir, et l'exercer à sa gloire!

## Remarque sur la différence entre retenir la vérité «d'un seul corps» et garder «l'unité de l'esprit»

---

ME 1886 page 254

Tout enfant de Dieu, en qui l'Esprit Saint habite, est un membre du «seul corps», qui est formé par «un seul Esprit». Le corps ne peut être brisé ni divisé, car il est formé par la puissance divine; mais la manifestation du seul corps et du seul Esprit a complètement manqué; de là vient la confusion actuelle dans la chrétienté.

Nous sommes appelés à agir pratiquement comme membres du «seul corps», et l'activité du «seul Esprit» nous conduit à cela; mais il ne nous est dit nulle part de garder l'unité du corps, oui bien «l'unité de l'Esprit». Le Saint Esprit est la *puissance* pour tout ce qui est selon Dieu, et par la Parole il ordonne tout quant à notre marche comme individus, et quant à notre action collective sur le terrain de l'assemblée.

Quand le SEIGNEUR parle à ses assemblées, il nous commande d'écouter «ce que l'Esprit dit», et comme il y a un *seul* Esprit et qu'il habite dans l'assemblée sur la terre, le Seigneur commande à chaque individu d'écouter ce que l'Esprit dit à chaque assemblée. «Que celui qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées» (Apocalypse 2 et 3). Ainsi, le Seigneur invite chaque membre du «seul corps» à écouter ce qu'il dit touchant chaque assemblée. Si donc chaque membre du «seul corps» écoutait ce que l'Esprit dit aux assemblées, et agissait d'après cela, l'unité de l'Esprit serait gardée. Mais tous les membres du «seul corps» n'écoutent pas, et peut-être ne se soucient pas d'écouter ce que l'Esprit dit. N'est-il pas évident qu'alors ceux qui écoutent *doivent agir* selon la fidélité au Seigneur, et, quelque douloureux que ce soit, se séparer de ceux qui n'écoutent pas ce que l'Esprit dit? Car il nous est commandé de *garder*, à tout prix, *l'unité de l'Esprit* dans le lien de la paix. Comment pourrait-elle autrement être pleinement gardée?

Un mal d'un caractère inconnu jusqu'à présent, peut se manifester dans quelque endroit, parmi ceux qui, dans ces derniers jours, sont rassemblés sur le terrain de l'assemblée de Dieu. Que doivent faire ceux qui sont fidèles. Le mal peut se trouver dans un endroit éloigné de mille lieues et plus; y serons-nous indifférents pour cela? C'est impossible, si nous croyons qu'un seul Esprit habite dans l'assemblée. Ne recourrons-nous pas aussitôt au Seigneur comme étant notre refuge, et ne nous tournerons-nous pas vers «la parole de sa grâce?» N'est-ce pas dans ce sentier que l'Esprit conduit les cœurs sincères? Eh bien, le Seigneur dit: «Ecoutez ce que l'Esprit dit». Et de tels cœurs verront bientôt que l'Esprit censure et repousse ce mal comme profane, comme contraire à la vérité, et ne convenant pas à la nature de Celui qui se nomme le Saint et le Véritable. Ceux qui regardent aux hommes iront de travers; ceux-là seuls peuvent avoir la pensée du Seigneur, qui s'attendent à lui et honorent le Saint Esprit.

De plus:

1. L'unité de l'Esprit doit être selon la sainteté ou la séparation d'avec le mal, car il est l'Esprit SAINT.
2. Elle doit être selon la vérité (et nous savons quel est Celui qui a dit: «Ta parole est la vérité»), car *l'Esprit est la vérité*, et il conduit dans *toute la vérité*.
3. Le sentier de l'Esprit doit certainement conduire à avoir en vue l'honneur et la gloire «du Fils», car Jésus dit: «Il me glorifiera». Heureux ceux qui regardent au-dessus des hommes, et qui, peut-être au milieu de beaucoup de manquements, écoutent «ce que l'Esprit dit».
4. Ceux qui, en quelque mesure, ou pour quelque raison, s'opposent à l'action du «seul Esprit», déshonorent gravement le Seigneur, contristent le Saint Esprit par lequel ils ont été scellés, font tort à leurs propres âmes, en égarent peut-être d'autres, ternissent le témoignage de Dieu et tombent sous son blâme.

Puissions-nous tous regarder à Celui qui peut nous garder de chute, et lui demander: «Soutiens-moi, et je serai en sûreté».



## «Les reins ceints»

---

ME 1886 page 257 - Luc 12: 32-53

Le témoignage du Seigneur, dans tout le cours de son ministère, était que les siens seraient séparés du monde. Lui-même était du ciel et venait du ciel, et nous sommes comme étant en lui; de là sa prière: «Ils ne sont pas du monde, comme je ne suis pas du monde». Nous appartenons entièrement à ce lieu céleste; la maison du Père est notre demeure; nous ne sommes pas de ce monde; le monde est sans Dieu; il n'a vu en Christ aucune beauté qu'il admirât, il en a vu seulement assez pour le haïr. «La pensée de la chair est inimitié contre Dieu;» quand je m'approche de Dieu, ma nature est mon ennemie comme elle est la sienne. La nouvelle nature que nous avons reçue n'est pas de ce monde; notre relation est avec Dieu, notre Père, et la seule chose que nous ayons à faire est de manifester la vie de Christ, là où nous sommes. Ne craignez pas, petits enfants, ayez votre trésor dans le ciel, et votre coeur sera là où est votre trésor, non seulement le royaume, mais *Christ* lui-même. Le caractère du lieu où nous nous trouvons, et le caractère que nous avons à y maintenir, demandent beaucoup de soin et de vigilance. Je ne puis avoir mes aises en traversant ce monde; je suis obligé d'avoir mes vêtements bien serrés autour de moi, et d'être comme un portier, qui a les mains sur la serrure de la porte, prêt à ouvrir au premier coup frappé par celui pour qui l'on veille. Quand le coeur d'un croyant est ainsi avec Christ, le secret du Seigneur est avec lui, et nous apprenons comment Lui attend avec un amour parfait et infini. L'amour met ses délices à servir, et quand Christ a toutes choses selon son propre désir, quand il vient pour mettre tout en ordre, la première chose qu'il fait, c'est de nous prendre pour être avec lui. Alors n'étant plus ceints, le coeur étant entièrement libre, tout peut être à l'aise et se mouvoir sans contrainte. Il prendra alors la place de serviteur; comme autrefois il se ceignit d'un linge pour laver les pieds de ses disciples, *alors* il se ceindra, et s'avançant, il les servira. Son coeur nous est attaché; il nous met dans la place du service, afin que nous le servions.

Il n'importe que le service soit petit; ce n'est pas la valeur du don, c'est l'amour qui donne, qui est apprécié par le coeur qui aime. L'aimez-vous assez pour veiller pour lui? Croyez-vous qu'il vous aime assez pour vous avoir avec lui? Votre coeur peut-il veiller pour lui comme aimant et étant aimé ainsi, dans une attente réelle, et en veillant le servir? Le service est lié avec l'héritage et la récompense. Il y a une difficulté pratique à passer à travers ce monde, de manière à montrer tout ce qui nous est si précieux. J'ai à y passer comme lui-même l'a fait. Il voyait devant lui tout ce qui devait lui arriver; a-t-il reculé? s'en est-il détourné? Non! Il a dit: «Combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Quand le monde faisait ce qu'il pouvait de pire, l'amour de Dieu surabondait. Notre place est de veiller, d'attendre et de servir. Demandons-nous dans nos coeurs: la place que j'occupe, est-elle celle qu'il a faite pour moi? Si je regarde en arrière à l'oeuvre d'un jour, combien y a-t-il eu de choses faites pour lui? Toute autre chose est du temps perdu. Combien y aura-t-il de notre service qui portera ce caractère, au jour où il récompensera le service fait pour lui?



## Sollicitude fraternelle et manquements personnels

---

ME 1886 page 274 - Matthieu 18

Nul n'aurait pu se trouver en compagnie du Seigneur, au milieu des circonstances rapportées dans ce chapitre, sans découvrir les deux objets qui occupaient, ici-bas, ses pensées et ses affections: d'un côté, les «petits enfants», de l'autre, ceux qui croyaient en lui, qu'ils fussent enfants ou adultes.

Or il est d'un intérêt extrême, pour nous qui aimons le Seigneur, de considérer les pensées et les sentiments de son coeur à l'égard de ces deux classes de personnes, et cette considération exercera nécessairement une influence bénie sur notre conduite. «Ses pensées ne sont pas nos pensées», et il faut nous souvenir que les pensées *naturelles* du coeur des rachetés ne sont pas plus près des pensées du Seigneur que celles des inconvertis eux-mêmes. Mettons-nous donc soigneusement en garde contre les raisonnements de nos coeurs naturels dans les choses de Dieu, et désirons que le Seigneur nous fasse la grâce de mettre entièrement de côté nos propres pensées, pour les remplacer par les siennes.

Par la question des disciples: «Qui donc est le plus grand dans le royaume des cieux?» (verset 1) le Seigneur est amené à parler de l'état moral qui convenait à ce royaume. Comme exemple frappant de l'esprit que Dieu cherche chez les enfants du royaume, Jésus place devant eux un petit enfant et, répondant à leur question: «Quiconque s'abaissera», dit-il, «comme ce petit enfant, *celui-là est le plus grand* dans le royaume des cieux» (verset 4). La douceur et l'humilité, la petitesse à nos propres yeux, et notre peu de valeur aux yeux des hommes, tels étaient les équivalents de ce qui est réellement grand aux yeux de Dieu. «Ta débonnairété», dit Dieu, «m'a agrandi» (Psaumes 18: 35).

Ensuite le Seigneur parle des petits enfants en général, aussi bien que de «ces petits qui croient en lui» (versets 5, 6). Il exhorte solennellement les disciples à ne pas être une *occasion de chute* à ces petits, et à ne pas les *mépriser* (versets 6, 10), et leur donne trois raisons péremptoires pour exercer une sollicitude jalouse à leur égard.

1. Ils sont les objets des soins de son Père: «Leurs anges voient continuellement la face de mon Père qui est dans les cieux» (verset 10).
2. Ils ont une immense valeur pour le coeur du Fils. «Car le Fils de l'homme est venu *sauver* ce qui était perdu» (verset 11). Son *oeuvre* était pour eux.
3. «Ce n'est pas la volonté de votre Père qui est dans les cieux, qu'un seul de ces petits périsse» (verset 14).

Remarquez le changement du pronom dans ce dernier verset, comparé au verset 10. Là, c'était «*mon* Père»; ici, parlant aux disciples, il dit: «*votre* Père», comme si, lorsqu'il s'agit du bien de ces petits, il désirait que, pour eux, ses disciples eussent un intérêt commun avec lui

et son Père. Et pourtant, hélas! déjà au chapitre suivant, nous les trouvons reprenant ceux qui apportaient de petits enfants à Jésus! (chapitre 19: 13).

Telles sont donc les pensées du Seigneur à l'égard de ces petits et, en vérité, ses paroles sont écrasantes pour ceux qui les scandalisent. N'est-il pas frappant qu'il prononce, presque dans les mêmes termes, le «malheur» sur l'homme qui l'a trahi, et sur l'homme qui est une occasion de chute pour un de ces petits: «Malheur à cet homme par qui le Fils de l'homme est livré». «Malheur à cet homme par qui l'occasion de chute arrive» (Matthieu 26: 24; 18: 7). Quel devrait donc être notre souci constant de ne rien faire, même sans intention, qui puisse faire tomber, qui puisse seulement décourager le plus petit et le plus faible des siens.

Au verset 15, le Seigneur aborde un autre côté du sujet. Il n'exhorte plus ses disciples à ne pas en offenser d'autres, mais il leur donne des instructions quant à leur conduite, au cas où un frère pécherait contre eux. «Si ton frère pèche contre *toi*». Un esprit de sollicitude charitable pour le bien des autres devait, en toute occasion, caractériser leur conduite, en opposition absolue avec l'esprit de celui qui disait: «Suis-je, moi, le gardien de mon frère?»

Aux versets 8 et 9, il nous est dit que nous ne devons épargner, en aucune façon, *notre* main, *notre* pied, *notre* oeil, s'ils nous sont une occasion de chute. En pareil cas, il nous faut montrer la plus extrême sévérité, jusqu'à *couper* et *arracher* un tel membre. C'est comme si le Seigneur disait: «Vous ne pouvez user de trop de sévérité envers vous-mêmes lorsque *vous* manquez, et vous ne pouvez pas mettre trop de soins et d'égards dans votre conduite envers les autres». Combien il nous est naturel de faire exactement l'opposé de cela! Nous sommes disposés à avoir toute sorte de considération pour nous-mêmes; en un clin d'oeil, nous sommes prêts à produire les excuses les plus plausibles pour pallier nos propres fautes; et quand les fautes des autres sont en question, notre juste indignation se donne carrière.

Il est remarquable que les manquements personnels de frère à frère, soient le premier élément perturbateur mentionné dans l'Écriture, en rapport avec le rassemblement des saints, au nom du Seigneur Jésus; et ce dernier établit ici, de la manière la plus simple et la plus explicite, quelle doit être notre ligne de conduite en de telles circonstances. Considérons avec soin ces communications du Seigneur: «Si ton frère pèche contre toi, va, reprends-le, entre toi et lui seul».

Remarquez, en premier lieu, que nous n'avons pas à *traiter légèrement le péché*: «*Reprends-le*». L'évangile de Luc (17: 3), insiste encore plus fortement là-dessus: «Si ton frère pèche, reprends-le, et *s'il se repent*, pardonne-lui». Le cours naturel des choses pourrait être de *l'éviter* et de ne pas lui parler de sa faute, ou bien nous pourrions être décidés à porter patiemment l'offense, ou encore à *laisser tomber l'affaire* (\*). A première vue, cela pourrait paraître très plausible et me donner même une apparence de grâce, mais, de fait, cette conduite omet un point digne de toute considération, c'est-à-dire l'état spirituel du frère qui m'a offensé, et quel que soit l'homme qui la recommande, ce n'est certes pas ainsi que le Seigneur traite cette question. De plus, si je m'éloigne de mon frère, mon propre cœur pourrait, sans s'en apercevoir, garder une trace de mauvais sentiments, et même si ce n'était

pas le cas, dois-je me tenir tranquille quand je sais que la conscience de mon frère en faute est souillée? (Lévitique 19: 17). Non; il me faut aller à lui et placer ouvertement sa faute sous ses yeux, car il ne peut être véritablement relevé que par un exercice de conscience et le jugement de son état devant Dieu. «Va, reprends-le»; on ne peut facilement se méprendre sur ces paroles. La Parole ne dit pas: «Va et écris-lui une lettre». Hélas! qui mesurera le mal que cette pratique a amené parmi le peuple de Dieu, soit par ignorance de la pensée du Seigneur à ce sujet, soit par manque d'obéissance quand cette pensée est connue. Adresser à mon frère ce qui *me* paraît être une lettre très fidèle, peut n'être, en somme, qu'un moyen de ménager mes sentiments et d'épargner mon orgueil; mais Celui qui nous connaît mille fois mieux que nous ne nous connaissons nous-mêmes, dit clairement: «Va, reprends-le».

(\*) Lorsqu'il est question de souffrir de la part du *monde*, c'est tout autre chose. Alors, comme Celui qui nous a «laissé un exemple, afin que nous suivions ses traces», nous avons «à user de patience» et à nous remettre «à Celui qui juge justement» (1 Pierre 2: 20, 21, 23).

Puis encore, quelle sagesse et quelle grâce dans les mots qui suivent: «entre toi et lui seul». Hélas! n'arrive-t-il pas trop fréquemment que l'on se permet de discuter une faute personnelle d'une manière moins privée que cela? Peut-être y a-t-il quelque frère que nous savons ne pas être dans les meilleurs termes avec celui qui nous a offensé; il n'est pas douteux, pour nous, que celui-là ne prête facilement l'oreille au récit de nos griefs; et notre égoïsme nous porte à nous adresser à lui, quoique, si nous considérons le bien de son âme, il fût la dernière personne de l'assemblée à laquelle nous dussions toucher un mot de cette affaire. Mais il *nous* convient mieux de faire partager l'histoire de nos griefs à d'autres qui sont disposés à sympathiser avec nous, à nous dire de quelle manière odieuse nous avons été traités, etc., que d'aller chercher à «gagner» celui qui nous a fait tort. Pourquoi cela? Il est bien à craindre que nous ne soyons pas très fâchés de pouvoir infliger une punition à notre frère, en le *rabaisant dans l'estime des autres*. Mais obéissons-nous à la Parole en agissant ainsi? Est-ce l'Esprit de Christ? Certes, ni l'un ni l'autre. N'est-ce pas plutôt une autre forme, plus subtile peut-être, de cette même chair qui s'est manifestée dans la faute de notre frère?

Le chapitre 19 des Nombres nous fournit, au sens figuré, une autre raison d'admirer la grâce et la sagesse contenues dans ces paroles: «entre toi et lui seul». Nous y trouvons que le moindre contact avec ce qui était impur rendait la personne impure, soit qu'elle touchât l'objet souillé, soit qu'elle fût touchée par lui. Ensuite, tous ceux qui, de près ou de loin, s'étaient occupés de la purification de la personne souillée, étaient eux-mêmes rendus impurs. Le sacrificateur qui faisait aspersion du sang de la génisse (versets 4, 7), l'homme qui avait brûlé la bête (verset 8), celui qui en avait ramassé la cendre (verset 10), et même l'homme pur qui avait pour office de pratiquer l'aspersion avec l'eau vive mise sur la cendre, tous, les uns comme les autres, devaient être considérés comme «*impurs jusqu'au soir*». De tels faits ne nous parlent-ils pas clairement? Pensez-vous pouvoir, sans contracter de souillure, répéter tant de tristes choses qui deviennent si facilement des sujets de conversations parmi les saints? Hélas! combien de moments, combien d'heures précieuses ont été consacrés, pour notre honte commune et notre plus grand détriment, à de tels sujets faits pour affaiblir et détruire les âmes.

Remarquons maintenant une sentence, qui est de toute importance pour nous: «*S'il t'écoute, tu as gagné ton frère*». Cette parole ne nous donne-t-elle pas la clef des deux précédentes: «Reprends-le», et «entre toi et lui seul?» Le but était de *gagner* mon frère. Au verset 12 de ce chapitre, le Seigneur avait parlé de sa propre sollicitude pour aller à la recherche de la brebis égarée, et de sa joie quand il l'avait retrouvée. Il voulait, sans doute, nous apprendre quelle valeur *Lui* attache à chacun des siens, afin que nous apprissions de lui à agir de même envers eux. Remarquez ici, qu'il ne dit rien du redressement des torts qui m'ont été faits. Le Seigneur ne dit pas: «*S'il t'écoute, tous ses torts envers toi seront réglés*», mais: «*S'il t'écoute, tu as gagné ton frère*». Sans doute, si la grâce agit réellement en lui, s'il est *réellement* «gagné», l'un des premiers fruits produits chez lui sera un désir ardent de réparer ses fautes, mais ce n'est pas dans le but d'atteindre ce résultat que je vais à lui. J'abandonne *mes* griefs au Seigneur, et je cherche le bien de mon *frère*. Mais ce besoin de le *gagner* me fera nécessairement passer à travers de profonds exercices d'âme. Si, plein d'amour pour lui, je n'ai qu'une pensée, celle de voir mon frère justement restauré, quelle vigilance, quelle sollicitude cette pensée ne produira-t-elle pas en moi; avec quel sérieux et quels fervents désirs ne plaiderai-je pas pour lui devant Dieu? Quand un oiseau a quitté sa cage, une main rude, une voix discordante, suffisent pour l'en éloigner toujours plus, mais quels soins, quelle prudence ne faut-il pas à celui qui désire faire retrouver, à ce pauvre égaré, sa nourriture et son abri! Si ma mission auprès de mon frère n'avait pour but que de lui faire de la peine, la tâche pourrait aisément être accomplie sans aucun exercice d'âme de ma part, mais pour le *gagner*, il faut que la *grâce* agisse en lui et en moi.

Faisons maintenant un pas de plus. Supposons inutiles les efforts les mieux intentionnés pour relever mon frère; que ferai-je? Admettrai-je comme prouvé que désormais il ne peut être restauré? Non pas. Et comment saurai-je si ce n'est pas peut-être ma manière de m'y prendre qui est cause de mon insuccès? Ou peut-être notre entrevue lui a prouvé que je n'ai pas de raison valable pour juger sa conduite comme je l'ai fait, que je lui ai attribué des motifs qu'il peut affirmer en conscience n'avoir jamais eus. Dans ce cas-là, je lui aurais seulement fourni ce qu'il juge être une raison valable pour me résister, et je l'aurais quitté plus endurci que je ne l'avais trouvé. Il faut donc que je prenne avec moi «encore une ou deux personnes, afin que par la bouche de deux ou trois témoins toute parole soit établie». Et si ces derniers échouent, il reste encore un pas à faire: «Dis-le à *l'assemblée*». Alors, s'il ne veut pas l'écouter, s'il manifeste toujours le même endurcissement, le même refus de repentance, la Parole dit: «Qu'il te soit comme un homme des nations et comme un publicain», car il n'y pas de cour d'appel plus élevée pour un saint *sur la terre*, que les «deux ou trois réunis» au nom du Seigneur (versets 18-20).

Au verset 21, Pierre pose au Seigneur une question: «Combien de fois mon frère péchera-t-il contre moi, et lui pardonnerai-je? Sera-ce jusqu'à sept fois?» Jésus lui répond: «Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à *soixante-dix fois sept fois*». Puis par le mot: «C'est pourquoi», il relie ce qu'il vient de dire, à la parabole du *maître miséricordieux* et de *l'esclave*

*impitoyable*. Ici est introduite une toute nouvelle ligne d'instruction, quoiqu'en rapport immédiat avec ce qui précède.

Cette parabole nous présente deux cas: celui du débiteur et celui du créancier. Le premier débiteur doit à son roi dix mille talents, ce qui, d'après les calculs usuels, correspondrait à peu près à cinquante millions de notre monnaie. Et cependant, le débiteur ayant reconnu sa dette et s'étant déclaré prêt à répondre aux exigences de son créancier, ce dernier lui remet immédiatement cette énorme créance tout entière. L'esclave, sortant de la présence de ce maître miséricordieux, trouve un de ceux qui étaient esclaves avec lui qui lui doit cent deniers, soixante-dix francs, environ sept cent mille fois moins que le premier ne devait au roi. Celui-ci saisit son compagnon à la gorge et exige un paiement immédiat. Le pauvre débiteur reconnaît la légitimité de la demande, et se déclare prêt à payer. Mais que voyons-nous? Aucune miséricorde, aucune patience chez le créancier: il jette son compagnon en prison, «jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette».

Observez maintenant ce qui suit, car cela nous apporte une solennelle et salutaire instruction. Les autres esclaves, témoins d'une telle conduite, «furent extrêmement affligés», et déclarèrent à leur seigneur ce qui s'était passé. Celui-ci appelle cet homme impitoyable auprès de lui et l'accable de reproches écrasants: «Méchant esclave», dit-il, «je t'ai remis toute cette dette, parce que tu m'en as supplié; n'aurais-tu pas dû aussi avoir pitié de celui qui est esclave avec toi, comme moi aussi j'ai eu pitié de toi?» (versets 32, 33). Puis il ajoute: «Son seigneur, étant en colère, le livra aux bourreaux, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qui lui était dû». Le Seigneur fait ensuite l'application de la parabole: «Ainsi aussi mon Père céleste vous fera, si vous ne pardonnez pas de tout votre coeur, chacun à son frère».

Il est à peine nécessaire de dire que cette parabole ne parle pas du salut de l'âme, mais des principes du gouvernement du roi dans son royaume, principes aussi applicables à celui qui possède le salut qu'au simple professant. C'est un fait immuable que, sur la croix, Christ a pris sur lui les conséquences, pour l'éternité, des péchés de tout croyant; mais, quant à notre conduite dans le *monde*, c'est un principe inaltérable du gouvernement divin que «ce qu'un homme sème, cela aussi il le moissonnera» (Galates 6: 7). Le Psaume 18: 25, 26, exprime un autre grand principe de son gouvernement: «Avec celui qui use de grâce, tu uses de grâce; avec l'homme parfait, tu te montres parfait; avec celui qui est pur, tu te montres pur; et avec le pervers, tu es roide». Et encore, en Matthieu 5: 7: «Bienheureux les miséricordieux, car c'est à eux que miséricorde sera faite».

Or, lequel de nous, quand il repasse son histoire, soit comme saint, soit comme pécheur, et qu'il pense aux *conséquences gouvernementales* de tout ce qu'il a dit et fait, pourrait dire: «Je n'ai pas besoin de grâce gouvernementale?» Chacun de nous ne sent-il pas plutôt qu'il a besoin d'autant de grâce que le débiteur de dix mille talents, et ne dirons-nous pas de tout notre coeur: ce qu'il nous faut, c'est la grâce seule, la libre, pleine, entière grâce!

Souvenons-nous donc, quand nous sommes tentés de montrer à nos frères un esprit dur, sans grâce et sans pardon, que si la grâce de Dieu nous dit: «Je ne me souviendrai plus de leurs

péchés, ni de leurs iniquités», le gouvernement de Dieu nous annonce ceci: «Du jugement dont vous jugerez, vous serez jugés; et de la mesure dont vous mesurerez, il vous sera mesuré» (Matthieu 7: 2).

Souvenons-nous de cette précieuse exhortation adressée aux saints d'Ephèse: «Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres *comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné*» (Ephésiens 4: 32).

Pour conclure, n'est-il pas significatif, que le chapitre dans lequel nous trouvons l'instruction relative au *centre* de notre rassemblement (Matthieu 18: 20), ressemble autant, quant au but de son enseignement moral, au chapitre qui nous donne le *fondement* de notre rassemblement, la vérité d'un seul corps? (Ephésiens 4). En Matthieu 18, comme nous l'avons vu, l'esprit d'humilité enfantine et de considération miséricordieuse pour le bien des autres, est placé devant nous comme ce qui devrait toujours nous caractériser. En Ephésiens 4: 2, nous trouvons l'exhortation suivante: «Avec toute humilité et douceur, avec longanimité, vous supportant l'un l'autre dans l'amour; vous appliquant à garder l'unité de l'Esprit dans le lien de la paix».

On raconte d'un aveugle que, lorsqu'on lui demanda pourquoi la nuit il portait toujours une lanterne, il répondit qu'étant incapable d'y voir, la lumière qu'il portait n'avait pas pour but de l'empêcher de tomber, mais d'empêcher les autres de tomber en le rencontrant. Que le Seigneur donne à chacun de nous de marcher comme des enfants de lumière, et alors non seulement nos propres pieds seront gardés de chute, mais nous ne serons pas une occasion de chute à d'autres. Au contraire, que notre sollicitude les uns pour les autres en la présence de Dieu, soit de plus en plus apparente (2 Corinthiens 7: 12; 1 Corinthiens 12: 25).

En nous souvenant que Celui qui était «*miséricordieux*» était aussi «*fidèle*» (Hébreux 2: 17), et que Celui qui était parfaitement «*saint*» était également «*innocent*» (Hébreux 7: 26), ne cherchons jamais à montrer la grâce aux dépens des principes divins et de la sainteté pratique, ni à décorer la dureté et la raideur du nom de fermeté et de fidélité.



## L'économe injuste

---

ME 1886 page 287 - Luc 16: 1-13

Pour bien saisir la portée du chapitre 16 de Luc, il est nécessaire d'avoir compris le chapitre précédent.

Nous trouvons dans ce chapitre 15, la plus belle prédication de l'évangile qui ait jamais été faite dans ce monde. Les publicains et les pécheurs s'approchent du Seigneur pour l'entendre (verset 1), et il leur propose les trois paraboles du berger, de la drachme perdue, et enfin du fils prodigue, paraboles qui nous présentent le plein déploiement de la grâce de Dieu. Le prodigue est accueilli avec affection par le père; il est reçu dans sa maison, à sa table, et entend ces paroles consolantes: «Mangeons et *faisons bonne chère*; car mon fils que voici, était mort, et il est revenu à la vie». Comme quelqu'un l'a déjà fait remarquer, il y a une grande différence entre la *bonté* de Dieu et sa *grâce*; nous en trouvons un exemple dans la conduite du père. Il montra, sa *bonté*, quand il donna au plus jeune fils la part des biens qui lui revenait (car tous les pères n'auraient pas la condescendance de partager leurs biens avec leurs fils); mais quand, du pays éloigné, celui-ci s'en revint à la maison, pauvre et couvert de haillons, le père déploya sa *grâce* en le revêtant de la plus belle robe, en faisant tuer pour lui le veau gras, etc., choses qui ne faisaient nullement partie de ce qui lui revenait. C'est ainsi que Dieu nous a donné, à nous, pauvres pécheurs pardonnés, tous les trésors de son amour. Il nous a sauvés par grâce, nous a lavés dans le sang précieux de son Fils, et nous a fait asseoir à sa table.

Nous avons besoin, pour entrer dans l'intelligence du chapitre 16, d'avoir saisi par le coeur ce qu'est la pleine grâce de Dieu, parce qu'ici ce n'est pas l'évangile qui est présenté, mais plutôt les principes qui doivent diriger dans leur conduite des hommes sauvés par grâce.

Depuis le verset 25 du chapitre 15, jusqu'à la fin du verset 13 du chapitre 16, le Seigneur place devant nous deux tristes caractères: premièrement, le fils aîné, représentant l'homme à propre justice, qui ne se réjouit pas avec le père, et ne veut pas de même que le plus jeune fils jouisse de la bénédiction paternelle; en second lieu, *l'économe injuste*, au sujet duquel nous désirons présenter quelques courtes réflexions. On voit, par le premier verset du chapitre 16, que le Seigneur adresse à ses disciples la parabole de l'économe injuste, tandis qu'au chapitre 15, il parlait aux pécheurs et aux publicains. Le chapitre 16 est un enseignement pour les croyants, — le chapitre 15 une évangélisation pour le monde. Il est naturel qu'entre enfants de Dieu, nous nous entretenions de beaucoup de choses dont nous ne pouvons pas parler à des personnes inconverties, bien qu'à celles-ci nous puissions annoncer la bonne nouvelle du salut; ici, le Seigneur, parlant avec ses disciples, leur enseigne certaines vérités bien plus difficiles à comprendre que celles contenues dans la parabole du fils prodigue.

Remarquons que l'économe est accusé de dissiper les biens de son seigneur. Le fils prodigue (chapitre 15: 13) a dissipé les biens que le père lui avait donnés; l'économe injuste a dissipé ce qui était la propriété de son seigneur (verset 1). Il est, sans aucun doute, un type

d'Israël qui, possédant toute la Palestine comme aussi toute bénédiction terrestre, était, dans ce sens-là, l'économe de Dieu, économe qui a tout dissipé. Les Juifs méprisaient les gentils, pauvres et ignorants, représentés par le fils prodigue, tandis que, après tout, ils étaient pires qu'eux: le fils prodigue est un insensé, l'économe infidèle un homme sans droiture et sans probité.

L'on voit dans les deux fils du chapitre 15, la différence de position et de responsabilité existant entre un gentil et un Juif; et nul doute que le Seigneur, dans la parabole de l'économe injuste qui a trait particulièrement à Israël, n'ait voulu répondre à la propre justice du fils aîné, et montrer ainsi aux Juifs ce qu'ils étaient en réalité. Mais n'y pouvons-nous pas trouver aussi une application à tout homme à qui ont été confiés quelques privilèges, quelques dons à administrer? N'y aurait-il pas, dans cette parabole, une application actuelle à la chrétienté et à chacun de nous? Nous trouvons, en effet, dans les versets 1, 2, du chapitre 16, l'homme responsable et injuste, chassé de son emploi, et aux versets 3-10, comment le chrétien peut remplacer l'homme qui a manqué à sa responsabilité.

Ce n'est pas le Seigneur Jésus qui loue l'économe infidèle, mais c'est son propre seigneur, son maître; de même, ce n'est pas sa fourberie qui est admirée, mais sa prévoyance à l'égard de l'avenir. Il était, de toute manière, un homme déloyal et peu droit; quand il voit qu'il a perdu son emploi, au lieu de mettre de l'ordre dans les livres, il ne pense qu'à s'assurer une position pour l'avenir.

C'est cette disposition à penser à l'avenir plutôt qu'au présent, que nous avons à remarquer en lui. Il aurait aussi bien pu prendre pour lui-même les cinquante mesures d'huile (verset 6), mais il préfère les faire gagner au débiteur, afin d'être reçu dans sa maison quand il n'aurait plus sa place.

En sacrifiant ainsi le présent à l'avenir, l'économe a fait un grand gain! Combien différemment agissent la plupart des hommes! Au lieu de penser à l'avenir, à cette éternité effrayante qui les attend, ils ne songent qu'au présent et sont prêts à sacrifier *toute espérance* relative à un bonheur éternel pour un peu de bien-être dans ce siècle mauvais.

Que mes lecteurs me permettent de m'arrêter un moment ici, pour leur demander s'ils ont une *assurance* à l'égard de l'avenir qui suivra, pour eux, cette vie si courte. Oh! cher lecteur, si jusqu'ici tu n'as pas cherché un salut éternel dans la personne de notre Seigneur Jésus Christ, et par le moyen de son oeuvre, ne tarde pas à le faire, ne laisse pas le séducteur te préoccuper des choses passagères de ce monde, ni t'empêcher de penser aux éternelles réalités de l'avenir. Que le Seigneur daigne nous réveiller tous, avant qu'arrive ce jour où le Juge inexorable demandera à chacun un compte exact de tout ce qu'il aura fait dans cette vie. Le Seigneur veuille montrer à tous le péril qu'ils courent en attachant moins d'importance aux choses éternelles qu'à celles du temps présent!

J'ajouterai encore une pensée avant de terminer. Les «fils de la lumière», c'est-à-dire les chrétiens, sont moins prudents que les «fils de ce siècle». Si, comme nous le voyons dans le chapitre 15, nous sommes sauvés par la grâce parfaite, et si dans ce monde nous jouissons de

la position de fils, aimés du Père, notre privilège, pour tout le temps que nous restons sur la terre, est de vivre entièrement pour Christ, de nous dévouer à son service de toutes nos forces. Tandis que l'économe injuste (Israël) est en dehors de la maison, nous sommes, nous chrétiens, les témoins de Dieu dans ce monde, et nous sommes, par conséquent, responsables de saisir toutes les occasions que le Seigneur nous donne de le servir, usant aussi, pour cela, des richesses injustes. Les richesses que nous pouvons avoir sont appelées injustes, parce que, pendant l'absence de Christ, au lieu d'être la récompense de la justice, comme le pensaient les Juifs, elles sont trop souvent le salaire et l'instrument de l'injustice. Ce que nous avons entre les mains n'est pas considéré comme étant définitivement nôtre, mais comme administré par nous dans ce monde.

Le grand principe que contient ce passage, et dont je désire que nous nous souvenions, est celui-ci: que nous qui sommes sauvés par grâce, nous avons le privilège de vivre entièrement pour Christ, nos pensées étant dirigées vers ce monde de félicité où nous serons bientôt. «On ne peut servir Dieu et les richesses». Que cette pensée, chers amis, soit imprimée dans nos coeurs, et prions le Seigneur de nous accorder de vivre uniquement pour lui, heureux de tout perdre dans ce monde, et d'obtenir la gloire éternelle avec notre adorable Seigneur Jésus.

## Les enfants de Dieu

---

ME 1886 page 293 - ME 1887 page 3

### Avant-propos

L'auteur de ces pages a essayé d'exposer la vérité concernant la famille de Dieu. Il commence par parler de Christ qui nous a révélé le Père, puis il passe en revue les différents aspects de la famille de Dieu, que l'Écriture nous présente. Il recommande bien instamment ce sujet à ses lecteurs, parce que, au milieu des nombreuses questions ecclésiastiques qui troublent souvent les enfants de Dieu, le cœur peut être réchauffé et élargi par la contemplation de toutes les affections de Dieu. Dans les temps de discussion comme les nôtres, le cœur se refroidit et se rétrécit facilement, s'il n'a pas toujours présents devant lui les droits de tous les enfants de Dieu. Quelle inexprimable souffrance d'être forcé, pour l'amour du Seigneur et par obéissance à sa parole, de se retirer des saints qui marchent dans le désordre (2 Thessaloniens 3: 6); mais c'est pour cela qu'il est d'autant plus nécessaire de nous rappeler que nous ne pouvons jamais être déchargés de notre dette d'amour à leur égard. L'obligation que nous impose la parole du Seigneur subsiste toujours: «C'est ici mon commandement: Que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés» (Jean 15: 12).

Le désir de l'auteur, c'est d'exposer les relations de tous les croyants avec Dieu comme leur Père, de rappeler le fait que, tous ensemble, ils sont l'objet de l'amour du Père, et que, en conséquence, il existe nécessairement un lien commun entre eux et avec Dieu. Sa prière, c'est que, dans l'énergie du Saint Esprit, le Seigneur emploie ce moyen pour imprimer, tout de nouveau, sa Parole dans les cœurs de ses bien-aimés.

### Chapitre 1<sup>er</sup> - Christ nous révélant le Père

Il a plu à Dieu de se révéler de différentes manières et sous différents caractères, dans tous les âges et dans toutes les dispensations. Avant la croix, il s'est fait connaître à Adam, aux patriarches et à son peuple d'Israël; mais c'est seulement à la venue de Christ, qui a glorifié Dieu sur la terre et a achevé l'oeuvre que Celui-ci lui avait donnée à faire, que tout fut manifesté, que Dieu, sous son nom de Père, put être pleinement révélé. Avant cela, il était entouré de nuées et d'obscurité; mais, aussitôt que l'expiation eut été accomplie par la mort de Christ sur la croix, le voile fut déchiré, et les croyants purent entrer dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Tout ce qui nous tenait à distance de Dieu, tout ce qui nous le cachait, avait disparu, et tout ce qu'il est, tout ce que nous rappelle ce nom de Père, fut pleinement manifesté. Christ lui-même, comme le Fils éternel, mais comme la Parole qui fut faite chair et habita au milieu de nous (Jean 1: 14), fut Celui qui nous révéla le Père; mais jusqu'à la descente du Saint Esprit, il y avait peu de puissance pour saisir cette révélation, si même il y en avait,

chez ceux auxquels elle était présentée. Quelques yeux rendus clairvoyants contemplaient sa gloire comme celle d'un Fils unique auprès du père; mais Jean-Baptiste ne le connaissait que comme celui sur qui il avait vu le Saint Esprit descendre, et le Seigneur dut même dire à Philippe: «Celui qui m'a vu, a vu le Père» (Jean 14: 9).

Pratiquement donc, Dieu n'était pas connu comme Père avant la Pentecôte. C'est ce qui paraîtra clair au lecteur, s'il considère les révélations successives que Dieu accorda à son peuple sous l'ancienne alliance. Dieu dit à Abraham: «Je suis le Dieu fort, tout-puissant; marche devant ma face et sois intègre» (Genèse 17: 1); et à Moïse: «*Je suis celui qui suis*». Il dit aussi: «Tu diras ainsi aux enfants d'Israël: Celui qui s'appelle *Je suis* m'a envoyé vers vous» (Exode 3; 4); et lorsqu'il entra dans des relations particulières avec Israël, ce fut sous le nom de Jéhovah, qui resta son nom comme Dieu de l'alliance avec Israël. Cherchez dans tout l'Ancien Testament, et vous verrez que le nom de Père appliqué à Dieu, ne s'y trouve pas plus de cinq ou six fois, et, dans la plupart de ces cas, pour indiquer la source de notre existence plutôt que nos relations.

Tous les saints de l'Ancien Testament étaient, sans doute, nés de nouveau. Cela est bien certain, car sans la vie nouvelle et la nouvelle nature, ils n'auraient pu converser avec Dieu; mais il est également vrai qu'ils n'ont jamais connu Dieu comme Père, et que, par conséquent, ils ne pouvaient jouir des privilèges de cette relation. Une parole de l'Ecriture fixe ce point d'une manière définitive: «Personne ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils voudra le révéler» (Matthieu 11: 27).

Il est donc bien prouvé que Dieu n'est pas révélé comme Père avant la venue de Christ. Passant maintenant au Nouveau Testament, nous verrons, comme cela a déjà été établi, que Christ lui-même fut celui qui nous révéla le Père, et que c'est dans l'évangile de Jean qu'il se présente à nous comme tel. Dans le premier chapitre de cet évangile, il est dit: «Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître» (Jean 1: 18). Non seulement ce passage nous apprend que le Fils unique nous a fait connaître le Père, mais il nous enseigne aussi que nul autre que lui ne pouvait le faire, et cela à cause de la position qu'il occupait, position d'intimité et de communion dont il jouissait, lui seul, et qui est indiquée par ces mots: «dans le sein du Père». Il n'a jamais quitté cette place; il y était (car ceci est une expression morale) autant, quand il était l'homme de douleur et sachant ce que c'est que la langueur, que lorsqu'il jouissait de la gloire du Père avant que le monde fût fait; et sur la croix même, il y était encore, car il dit: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que moi je laisse ma vie, afin que je la reprenne» (Jean 10: 17). Sa mort, par obéissance au commandement qu'il avait reçu, fournissait à l'amour de son Père un nouveau motif de s'exprimer. Plus loin dans cet évangile, nous voyons qu'un de ses disciples peut se reposer sur son sein, et ce même disciple fut l'instrument choisi pour développer, dans son évangile, ce qui nous est révélé, que Christ est le Fils éternel de Dieu; et ceci peut, en quelque mesure, nous aider à comprendre que celui-là seul qui était toujours dans le sein du Père, pouvait le révéler dans ce caractère et cette relation. Dans les choses de Dieu, c'est un principe bien établi, que nous ne pouvons exprimer aux autres que ce dont nous avons connaissance dans nos propres âmes. Si nous ne

possédons pas bien la chose dont nous parlons, nos paroles, quelque claires qu'elles puissent paraître, n'auront que peu de portée. Le Seigneur lui-même a établi ce principe, quand il dit: «Nous disons ce que nous connaissons, et nous rendons témoignage de ce que nous avons vu» (Jean 3: 11).

Voyons maintenant comment le Seigneur révèle le Père. Lui-même a répondu à cette question. «Si vous m'aviez connu», dit-il aux Juifs, «vous auriez connu aussi mon Père» (Jean 8: 19); et encore, s'entretenant avec Philippe, il dit: «Si vous m'aviez connu, vous auriez connu aussi mon Père; et dès maintenant vous le connaissez, et vous l'avez vu. Philippe lui dit: Seigneur, montre-nous le Père, et cela nous suffit. Jésus lui dit: Je suis depuis si longtemps avec vous, et tu ne m'as pas connu, Philippe? Celui qui m'a vu, a vu le Père, et comment dis-tu, toi: Montre-nous le Père? Ne crois-tu pas que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi? Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres. Croyez-moi, que moi je suis dans le Père, et que le Père est en moi; sinon, croyez-moi à cause des oeuvres elles-mêmes» (Jean 14: 7-11).

Christ donc, lui-même, dans tout ce qu'il était, dans toute sa vie terrestre, était la révélation du Père, c'est-à-dire que moralement il représentait parfaitement le Père dans tout ce qu'il est pour tous ceux qui avaient des yeux pour le reconnaître. Comme il dit: «Je leur ai fait connaître ton nom» (Jean 17: 26). On sait que, dans l'Écriture, le nom est l'expression de ce qu'une personne est réellement; — il signifie donc ici la vérité quant au Père. Ainsi, quand Christ traversait la scène de ce monde, il représentait parfaitement toutes les perfections, le coeur et la pensée de son Père, dans tous les traits de sa figure morale, en sorte que, si ceux qui étaient autour de Christ n'avaient pas été aveuglés, ils auraient vu en lui la vivante personnification du Père. Pour l'homme naturel, c'était Jésus de Nazareth, le fils du charpentier, et rien de plus; mais l'homme éclairé par le Saint Esprit contemplait en lui «la gloire du Fils unique du Père», et voyait en lui comme tel celui qui l'a fait connaître.

Mais entrons dans les détails de cette merveilleuse révélation. Le Seigneur a lui-même indiqué les deux moyens par lesquels elle s'est faite; ces moyens sont d'ailleurs les seuls par lesquels l'homme puisse exprimer ce qu'il est. Nous avons déjà cité le passage dans lequel il dit qu'il ne parle pas *de lui-même*; et, dans un chapitre précédent, il est dit: «Le Fils ne peut rien faire *de lui-même*, à moins qu'il ne voie faire une chose au Père» (Jean 5: 19; voyez aussi chapitre 8: 28). Il n'est donc la source (car c'est bien là la force de cette déclaration) ni de ses paroles, ni de ses actes. Quoiqu'il fût le Fils éternel, il était venu, non pour faire sa propre volonté, mais la volonté de Celui qui l'avait envoyé (chapitre 6: 38), et pour cette raison, toutes ses paroles et tous ses actes étaient l'expression de sa parfaite obéissance, car le motif des uns comme des autres n'était pas dans sa propre volonté, quelque parfaite qu'elle fût, mais dans celle de son Père. C'est-à-dire qu'il ne parlait et n'agissait que dans la dépendance de lui, et dans la soumission à sa volonté; et c'est pour cette raison que ses paroles et ses actes étaient la révélation de Celui qui l'avait envoyé.

Quelle précieuse vérité quant à lui-même nous révèle ce trait, mais de notre côté, quel triste contraste! Tel qu'il était, ses paroles étaient aussi parfaites que ses actes; aussi, quand

les Juifs lui demandaient: «Toi, qui es-tu?» il répondit: «Absolument ce qu'aussi je vous dis» (Jean 8: 25); c'est-à-dire, pour emprunter les expressions d'un autre, que ses paroles étant la vérité, le présentaient lui-même. Nos paroles à nous disent souvent moins ou plus que la vérité, et nous sommes humiliés en découvrant que nous n'avons pas su exprimer ce que nous désirions, ou bien, à la pensée que nos paroles, à cause de leur imperfection, ont laissé une impression inexacte, sinon tout à fait fausse. Tandis que chez lui toute parole était parfaite, était, par conséquent, un rayon de sa propre gloire aussi bien qu'une manifestation du Père. Nous voyons ainsi dans Jean 14, qu'il identifie ses paroles avec ses actes: «Les paroles que moi je vous dis, je ne les dis pas de par moi-même; mais le Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les oeuvres» (Jean 14: 10). Ses paroles étaient aussi parfaites que ses oeuvres; et les unes aussi bien que les autres étaient la révélation du Père. Quel prix infini cette pensée donne à tout ce qui nous est rapporté de notre Seigneur!

Toutes les choses que le Seigneur a dites et faites ici-bas n'ont pas été rapportées; ne nous est-il pas arrivé parfois de le regretter? Il est de fait que nous avons connaissance de toutes les paroles et de tous les actes qui étaient nécessaires pour la parfaite révélation du Père, ni plus, ni moins. Si nous avions eu davantage, cette révélation n'eût pas été plus complète. Nous n'avons donc rien perdu; car la sagesse et l'amour divin ont veillé à ce que nous fût donné tout ce qui était nécessaire à la gloire de Dieu comme à notre instruction et à notre bien. En un mot, ce qui est rapporté est une parfaite représentation de lui-même, et ainsi du Père. S'il manquait au tableau une seule parole ou une seule action, il ne serait plus parfait. Il est bien nécessaire d'insister sur ce point, dans un temps comme le nôtre, où l'on voit, d'un côté, une critique impitoyable, fruit d'un rationalisme impie, chercher à détruire la confiance dans l'authenticité de telle ou telle portion des évangiles, et où, de l'autre, une audacieuse présomption voudrait donner, à sa manière, un récit de la vie de notre bien-aimé Seigneur, récit destiné soit à remplacer, soit à élucider celui des quatre évangiles. De quel côté y a-t-il le plus de témérité? c'est ce qu'il serait difficile de dire. Quoiqu'il en soit, il est certain que tout cela tend à ébranler la foi dans la parole de Dieu, à obscurcir le caractère sacré du Seigneur, et par là, à faire un tort irréparable aux âmes des lecteurs.

Le Seigneur lui-même, dans sa vie sur la terre, a donc révélé parfaitement le Père; mais, en même temps, il n'est pas moins vrai que c'est par sa mort que cette révélation fut consommée. Comme le Fils unique du Père, comme Celui qui était sans péché dans son excellence et sa perfection immuables, il ne put, en aucun temps, être moins que ce qu'il était; il n'y eut pas un moment de sa vie dans lequel il n'aurait pu dire: «Celui qui m'a vu a vu le Père», et cependant, il n'est pas moins vrai que sa mort fut l'acte qui a couronné, pour ainsi dire, la parfaite manifestation du Père. Elle l'était de deux manières. D'abord, en ce qu'elle donnait une preuve de son entière consécration à la gloire de Dieu, puisqu'il s'humiliait en devenant obéissant jusqu'à la mort, même jusqu'à la mort de la croix. Sur la croix, c'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, une obéissance d'une autre sorte, une obéissance dans des circonstances et des conditions nouvelles; car c'était là qu'il glorifiait Dieu, à la place même du péché et à cause du péché, étant fait péché pour nous. C'est ainsi qu'il parlait de sa mort,

comme d'un motif spécial de l'amour de son Père pour lui (Jean 10: 17), et c'est à cause de cela aussi que la mort de Christ était ce qui achevait la parfaite manifestation de sa gloire morale (Jean 13: 31). Secondement, sa mort était nécessaire pour la pleine révélation du coeur du Père. «Et nous avons vu, et nous témoignons que le Père a envoyé le Fils pour être le Sauveur du monde» (1 Jean 4: 14). Tout ce que Dieu est, — tous ses attributs, sa sainteté, sa justice, sa vérité, sa miséricorde, sa majesté et son amour, — tout fut manifesté dans et par la croix de Christ; et quand nous voyons que le Père a envoyé son Fils, et qu'il l'a envoyé pour être le Sauveur de tous ceux qui croiraient, Juifs ou gentils, nous pouvons pénétrer dans les profondeurs insondables de son coeur. Oui, «Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui, ne périsse pas, mais ait la vie éternelle» (\*) (Jean 3: 16).

Nous comprendrons peut-être mieux, maintenant, les paroles du Seigneur à Philippe: «Celui qui m'a vu a vu le Père». Si donc nous voulons arriver à une connaissance plus complète du Père, nous ne le pouvons qu'en apprenant à mieux connaître Christ. Les pères auxquels Jean s'adressait (1 Jean 2), et qui sont caractérisés par ces mots: «Ils connaissent celui qui est dès le commencement», c'est-à-dire Christ, «la vie éternelle qui était auprès du Père et qui nous a été manifestée» (1 Jean 1: 2), ces pères étaient ceux qui connaissaient mieux le Père lui-même, car c'est en Christ, comme nous l'avons vu, qu'il a été pleinement manifesté. Voilà ce qu'il ne faudrait jamais oublier, car l'une des erreurs de la théologie traditionnelle et formelle consiste à trop séparer Christ, comme Fils, de son Père. En insistant, avec raison, sur la sainteté de Dieu et la nécessité de l'expiation pour que Dieu puisse agir en grâce envers les hommes, cette théologie a perdu de vue le fait que Christ était la vraie expression du coeur du Père, de son caractère et de sa nature. Il en résulte que, lorsque, sous l'action de l'Esprit de Dieu, le coeur a cherché refuge auprès de Christ et vers l'oeuvre qu'il a accomplie sur la croix, il y a, en même temps, un sentiment d'éloignement de Dieu, parce qu'il a été présenté seulement sous l'aspect d'un juge. La connaissance donc que Dieu est bien disposé en faveur de son peuple, que le coeur du Père se repose sur les siens avec délices, a été comparativement le partage d'un bien petit nombre; aussi les croyants, en général, n'ont-ils que peu de liberté en présence de Dieu, et presque aucune connaissance de leur relation avec lui comme leur Père. Ce serait une immense bénédiction pour tous, de saisir la vérité dont nous parlons, que Christ est la parfaite révélation du Père; car alors, tous ceux qui sont enseignés par lui seraient aussi enseignés par le Père, et entreraient, par là, dans la jouissance pleine et toujours croissante de son amour. Lui-même nous a dit: «Moi et mon Père sommes un» (Jean 10: 30), un en esprit, en pensée, en dessein, en but; il est dans le Père et le Père est en lui, et ainsi nécessairement, il est l'expression parfaite de tout ce que le Père est.

(\*) La note suivante, tirée d'un autre auteur, pourra être utile à quelques-uns: «On verra dans les écrits de Jean, que, quand il est question de la responsabilité, c'est le mot Dieu qui est employé; quand il s'agit de sa grâce en notre faveur, il est parlé du Père et du Fils».

Il est bien instructif, en effet, de remarquer que l'Esprit de Dieu n'emploie pas indifféremment les noms qui servent à désigner Dieu, ou notre Seigneur lui-même. La signification de bien des passages de l'Écriture dépend de cette observation.



On demandera peut-être: Où pouvons-nous trouver une connaissance plus complète de Christ, de manière à connaître le Père plus parfaitement? La réponse à cette question est de toute importance. C'est seulement dans les Ecritures que nous pouvons apprendre ce qu'est Christ. Nous pouvons méditer sur lui, sans doute; mais si nous voulons être préservés des séductions du mysticisme et de l'imagination, il faut que nos méditations reposent sur le fondement de la parole de Dieu. Il faut tenir ferme cette vérité, que la révélation de Christ est dans les Ecritures; et quand le Saint Esprit glorifie Christ en prenant ce qui est à lui pour nous l'annoncer (Jean 16: 14), c'est par la Parole qu'il le fait. Ce n'est pas trop de dire qu'il n'y a de contact avec un Christ vivant et glorifié que par la parole de Dieu écrite. Il y a une manifestation de Christ à l'âme, manifestation qui nous donne le sentiment particulier de sa présence; mais ce privilège et cette bénédiction même sont liés à l'observation de ses commandements et de sa parole (Jean 14: 21-23). Exposés, comme nous le sommes, à différents dangers, venant soit des raisonnements de l'homme, soit d'un mysticisme spiritualiste, on ne peut trop le répéter, nous ne pouvons saisir Christ, ce qu'il était sur la terre, et ce qu'il est à la droite de Dieu, toujours le même Christ, la gloire morale dont il jouit maintenant étant la même que celle qu'il avait ici-bas, mais dans des conditions différentes, nous ne pouvons apprendre tout ce qu'il est que par les pages inspirées de la parole de Dieu. Cette pensée sera pour nous un nouveau motif à l'étude des Ecritures, et en même temps, quand nous les lisons, elle nous tiendra, comme Marie, aux pieds de notre bien-aimé Seigneur. Nous contemplerons partout l'homme Christ Jésus, et nous répéterons sans cesse à nos coeurs: Celui que nous contemplons, agissant selon sa miséricorde et son amour, Celui que nous entendons parler comme jamais homme n'a parlé, est le Fils unique qui est dans le sein du Père; et dans tous ses actes et toutes ses paroles, il est lui-même la révélation du Père. Lire les Ecritures dans un tel esprit, ce sera trouver l'occasion de rendre un culte d'adoration, de louanges et d'actions de grâces.

Avant de terminer ce sujet, nous devons remarquer deux choses que notre Seigneur a faites pour aider ses disciples à saisir cette vérité. Sur le point de les quitter, il leur dit: «Je vous ai dit ces choses par des similitudes; l'heure vient que je ne vous parlerai plus par des similitudes, mais je vous parlerai ouvertement de mon Père. En ce jour-là, vous demanderez en mon nom, et je ne vous dis pas que moi je ferai des demandes au Père pour vous; car le Père lui-même vous aime», etc. (Jean 16: 25-27). Ils ne *pouvaient* venir au Père que par lui, mais il voulait qu'ils sussent qu'ils étaient venus au Père par lui. Ils devaient continuer à prier en son nom, mais le Seigneur voulait qu'ils comprissent que le Père lui-même les aimait. Il désirait diriger leurs regards sur le Père, afin qu'ils pussent le connaître et savoir aussi qu'ils étaient chers à son coeur. Plusieurs auraient besoin aujourd'hui d'être rendus attentifs à cet enseignement de notre Seigneur. N'y a-t-il pas danger pour nos âmes d'oublier que le Père nous a été révélé, que, par le Seigneur Jésus, nous sommes venus à lui, et que nous pouvons compter sur son coeur en tout temps?

Une autre chose à remarquer, c'est que, avant de quitter ses disciples, le Seigneur les a mis dans la même position qu'il occupe lui-même. Il l'a fait quand il les a présentés au Père

dans la prière qu'il a prononcée devant eux: «Je fais des demandes pour eux; je ne fais pas de demandes pour le monde, mais pour ceux que tu m'as donnés, parce qu'ils sont tiens (et tout ce qui est mien est tien, et ce qui est tien est mien), et je suis glorifié en eux. Et je ne suis plus dans le monde, mais ceux-ci sont dans le monde, et moi, je viens à toi. Père saint, garde-les en ton nom, le nom que tu m'as donné, afin qu'ils soient un, comme nous» (Jean 17: 9-11; voyez aussi les versets 16-26). Mais après sa résurrection, il leur présente, d'une manière précise, le caractère de la position dans laquelle ils étaient placés dès lors «Va vers mes frères, dit-il à Marie, et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Nous espérons expliquer ces paroles dans le chapitre suivant; mais nous désirons appeler maintenant l'attention sur le fait que, sur la base de la rédemption accomplie par sa mort et sa résurrection, le Seigneur introduit les siens dans la place qu'il occupe, et dans les rapports où il est lui-même avec Dieu. Dieu ne devait pas être connu désormais comme Jéhovah ou Jéhovah Eloïm, ainsi qu'il était connu par Israël, mais comme Dieu et Père de son peuple, parce qu'il l'est de notre Seigneur Jésus Christ. Aussi voyons-nous, en lisant les épîtres, que presque toutes les bénédictions qui nous sont assurées en Christ nous rappellent ce double fait (voyez 2 Corinthiens 1: 2, 3; Ephésiens 1: 2, 3; 1 Pierre 1: 3).

C'est ainsi encore que se termine l'évangile de Jean (\*). Cet évangile commence par ce qui est dit de la Parole qui était avec Dieu et qui était Dieu, qui était le Fils éternel, et comme tel le révélateur du Père, et à la fin nous voyons le Seigneur introduisant ses disciples dans la place qu'il occupe auprès de son Dieu et Père et dans les rapports où il est lui-même avec Dieu, et cela sur le principe de la résurrection. Jusque-là ils n'avaient pas pu jouir de ces bénédictions, mais il les leur avait apportées, et c'était le fruit de son oeuvre de rédemption. Béni soit son nom!

(\*) Le chapitre 21 est, en quelque sorte, un appendice se rapportant au millénium, aux brebis qu'il faut paître, et au ministère de Jean qui devait durer jusqu'au retour du Seigneur. Le chapitre 20 est donc bien la fin de l'évangile historique.

## Chapitre 2 - Les enfants de Dieu

Nous avons déjà vu que Christ, comme Fils, révélait le Père, et aussitôt que celui-ci est révélé comme tel, il faut qu'il y ait des êtres qui entrent dans la jouissance de cette relation; en d'autres termes, le Père doit avoir ses enfants. C'est ainsi que nous trouvons *la famille* dans le même évangile où Dieu nous est révélé comme Père. C'est ce que nous voyons dans trois passages, sur lesquels nous allons attirer l'attention.

Le premier se trouve au chapitre 1; mais voyons d'abord celui du chapitre 11. Après la résurrection de Lazare, les principaux des Juifs se réunirent pour consulter ensemble. Ils ne pouvaient nier le miracle qui avait été accompli; mais, fermant les yeux à l'enseignement divin qu'il renfermait et à la responsabilité qui en résultait pour eux, ne pensant qu'à leurs intérêts personnels et à leur avantage, ils prirent la résolution de se débarrasser de Celui qui troublait leur paix et faisait tant de disciples. Ils ne pensaient qu'à eux-mêmes dans leurs coupables

desseins; mais Dieu était derrière la scène, surveillant leurs pensées, et il allait faire tourner leur rage à sa gloire, dans l'accomplissement des éternels conseils de sa grâce et de son amour. C'est ainsi que, par la bouche de Caïphe, il prophétisa que Jésus devait mourir pour les Juifs, ce qui était dans les conseils de Dieu de toute éternité; et, à cette prophétie, l'Esprit de Dieu en ajoute une autre pour caractériser pleinement la mort de Christ. Il le fait par la plume de Jean, qui dit: «Et non seulement pour la nation, mais aussi pour rassembler en un les enfants de Dieu dispersés» (Jean 11: 49-52). Nous apprenons ainsi, non seulement que le coeur de Dieu était occupé de ses enfants, mais aussi que la mort de Christ était nécessaire, nécessaire pour la gloire de Dieu, aussi bien que pour la rédemption de son peuple, comme le fondement sur lequel l'Esprit de Dieu pouvait pénétrer dans tous les pays en y portant le message de l'évangile, et y réunir un à un ceux qui devaient composer la famille du Père et comme tels être les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Christ. Comme le Père ne pouvait être pleinement révélé que par la vie et la mort de Christ, de même c'est par cette mort que les enfants pouvaient être cherchés, distingués, trouvés et réunis.

Le second passage se trouve au chapitre 1, versets 12 et 13; il montre par quel moyen — le seul possible — nous devenons enfants. Considérons plus attentivement ce sujet. Ce moyen est présenté dès le commencement, selon le caractère de cet évangile. Dans les trois précédents évangiles, généralement appelés les synoptiques, Christ est présenté à l'acceptation de son peuple, et le cours du récit nous montre sa réjection. Cela est vrai des trois évangiles, malgré les différences caractéristiques qu'ils présentent. Dans Jean, au contraire, Christ est présenté, dès l'abord, comme déjà rejeté. «Il était dans le monde, et le monde fut fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il vint chez soi; et les siens ne l'ont point reçu» (Jean 1: 10, 11). Le monde était ignorant (ne connaissant pas Dieu, comme il est dit dans 2 Thessaloniens 1: 8), les Juifs le rejetèrent, c'est-à-dire n'obéirent pas à l'évangile, comme nous le voyons aussi dans le passage cité. De là vient que nous avons plus de détails sur la personne de Christ dans l'évangile de Jean, et que l'évangéliste introduit, dès le commencement (chapitre 3), la croix et les enseignements bénis qui en découlent, au lieu d'attendre la fin du récit pour en parler. C'est pourquoi, immédiatement après la déclaration relative à sa réjection, il est parlé de ceux qui l'ont reçu, et qui, par là, ont aussi reçu le pouvoir ou le droit d'être enfants de Dieu. Et pour ôter toute incertitude quant à la nature du changement, l'évangéliste ajoute: «Lesquels sont liés, non pas de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu» (verset 13). C'est une divine et souveraine opération, accomplie par un pouvoir et par des agents en dehors de l'homme, et avec lesquels, quoiqu'il puisse être le sujet de leur énergie, il peut n'avoir rien à faire.

Mais nous sommes ainsi conduits à considérer la source même de l'existence des enfants de Dieu. Ils sont nés de Dieu. Dans le chapitre 3, le Seigneur dit à Nicodème: «Si quelqu'un n'est né d'eau et de l'Esprit, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu» (verset 5); et ici, nous trouvons une autre vérité, savoir que ceux qui sont nés de nouveau par ces moyens, entrent, comme enfants, en relation avec le Père. En rapprochant ces passages, nous aurons devant nous toute la vérité relativement à la manière dont se forme la famille de Dieu.

1° Son origine est en Dieu lui-même; et le même apôtre nous dit autre chose encore, non seulement que les croyants sont liés de Dieu, mais aussi que leur place et leurs relations découlent du cœur du Père. «Voyez, s'écrie-t-il, de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu» (1 Jean 3: 1); en sorte que le fait même que nous sommes enfants de Dieu est l'expression du cœur du Père. Il voulait avoir des enfants pour sa propre satisfaction et pour sa joie propre. Un autre passage nous montrera que ce dessein de grâce était formé de toute éternité. «Nous ayant prédestinés, comme dit Paul, pour nous adopter pour lui par Jésus Christ, selon le bon plaisir de sa volonté; à la louange de la gloire de sa grâce, dans laquelle il nous a rendus agréables dans le Bien-aimé» (Ephésiens 1: 5, 6). Nous ne pouvons trop nous arrêter sur ce fait que, si nous sommes enfants, ce n'est qu'une simple conséquence de l'amour du Père. Et quand encore nous considérons ce que nous étions, notre complet éloignement de Dieu, la profonde inimitié de nos cœurs pour lui, nous comprendrons, en quelque mesure, ce cri de l'apôtre: Voyez de quel amour le Père nous a fait don! Oui, c'est un amour ineffable, illimité et divin, ne trouvant pas un motif pour s'exprimer, ailleurs que dans le cœur d'où il découle. Quel sujet de nous humilier en présence de cet amour, quand nous songeons que nous, autrefois pauvres pécheurs d'entre les gentils, en sommes devenus les objets et avons été amenés à en jouir, et cela pour l'éternité.

2° Le cœur de Dieu est la source, mais Dieu a ses moyens à lui de nous faire entrer dans sa famille. «Mais à tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être enfants de Dieu; savoir à ceux qui croient en son nom; lesquels ne sont nés ni de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu» (Jean 1: 12, 13). Il y a deux ou trois déclarations importantes dans ces paroles. D'abord, que ceux qui ont reçu Christ ou cru en son nom, sont maintenant nés de Dieu. Et plus que cela, sans doute. Cette déclaration est conçue en des termes qui excluent toute action ou tout droit humain. Pour le Juif, la descendance d'Abraham, être né de son sang, était d'une grande importance, car c'est ainsi qu'il faisait partie du peuple élu. Mais maintenant que Christ est venu, la descendance naturelle ne constitue plus aucune espèce de privilège, car les privilèges sont dès lors abolis, rien n'a de valeur que la nouvelle naissance. Ce n'est donc pas seulement, comme les théologiens disent, une adoption, — ce serait, sans doute, déjà une merveilleuse et précieuse grâce; — mais c'est plus encore, c'est une nouvelle naissance actuelle, produite par l'action de la souveraine puissance de Dieu, puissance qui rend participants d'une nouvelle nature et d'une nouvelle vie ceux sur lesquels elle agit. C'est ainsi que Jean, parlant d'une manière abstraite (c'est-à-dire, en portant son attention uniquement sur le caractère de la nouvelle nature, sans regarder à la vieille, à la nature adamique que tous les croyants possèdent encore), peut dire: «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu» (1 Jean 3: 9). Rien moins que cela, — né de Dieu, — n'est la vérité; mais si nous voulons rappeler le caractère spécial de cet acte, né de Dieu c'est être né de l'Esprit. Le Saint Esprit est l'agent divin par lequel est opéré ce merveilleux changement, selon cette parole déjà citée: né d'eau *et de l'Esprit*.

Ceci nous amène à parler du second agent que Dieu emploie. Si l'Esprit est la puissance, et la seule suffisante, la Parole, car l'eau en est un emblème (voyez Ephésiens 5: 26), est l'instrument que le Saint Esprit emploie pour opérer la nouvelle naissance. Pierre dit: «Vous qui êtes régénérés, non par une semence corruptible, mais par une semence incorruptible, par la vivante et permanente parole de Dieu: parce que toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe: l'herbe (toute chair) est séchée et sa fleur (la gloire de l'homme) est tombée, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Or, c'est cette parole qui vous a été annoncée» (1 Pierre 1: 23-25). Comme tout ceci est simple! — si simple que même un enfant peut le comprendre! L'évangile est prêché, Christ est présenté dans l'évangile, et, par la grâce de Dieu, le coeur reçoit Christ, le reçoit comme le Sauveur, et, en le recevant, entre en possession d'une nouvelle vie et d'une nouvelle nature. Cette âme est née de Dieu. La foi en Christ est donc à la fois le signe et le moyen de la nouvelle naissance et ainsi, nous n'avons pas à nous inquiéter de la manière dont Dieu agit ou de la souveraineté de Dieu quand il agit, mais seulement et absolument de la foi dans le Seigneur Jésus Christ. Tout dépend de là. Si vous l'avez reçu, si vous avez cru en son nom, vous êtes nés de Dieu; si vous ne l'avez pas reçu, vous êtes sans la nouvelle naissance, et encore chair; car ce qui est né de la chair est chair; et toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe.

Un mot encore pour prévenir toute erreur, et, nous aimons à l'espérer, pour encourager les âmes faibles. En parlant de la nécessité et du fait de la nouvelle naissance, il y a un danger à signaler, danger qui se remarque particulièrement dans les écrits de quelques docteurs évangéliques, c'est celui de perdre de vue le pardon des péchés, et, en insistant sur la nécessité de la régénération, d'oublier celle de l'expiation pour les péchés, car nous avons autant besoin de la purification que de la nouvelle naissance. Dans Jean 3, les deux choses se trouvent réunies intentionnellement. Si, d'un côté, notre Seigneur dit: «Il faut que vous naissiez de nouveau», il dit aussi, d'un autre côté: «Il faut que le Fils de l'homme soit élevé». La nouvelle nature, — si chose pareille pouvait arriver, — la nouvelle nature serait insuffisante à elle seule, puisque la question de nos péchés ne serait pas résolue. Mais, il est à peine besoin de le remarquer, quand l'âme croit en Christ, non seulement elle est née de nouveau, mais elle est au bénéfice de toute l'efficacité de son oeuvre rédemptrice. Cela peut n'être pas toujours bien compris. Il peut arriver que, par incrédulité, ignorance, ou par un enseignement défectueux, une âme soit née de nouveau, depuis des années, sans être dans la jouissance du pardon des péchés. Celui qui croit est sauvé par le plus léger contact avec Christ; bien plus, si nous sommes amenés en contact avec Christ, nous sommes, devant Dieu, quoique souvent et même ordinairement nos âmes n'en aient pas conscience, en possession de toute la valeur de Christ, et au bénéfice de son oeuvre expiatoire. On éviterait bien des confusions, en faisant plus attention à la vérité contenue dans le chapitre 3 de Jean. Au lieu d'insister sur la nécessité de la nouvelle naissance (qui est, sans doute, absolument nécessaire), il faudrait présenter Christ au pécheur; car le premier besoin qu'il sent vient de la conscience de sa culpabilité, et du moment que son coeur est ouvert pour recevoir Christ comme son Sauveur, le fardeau de sa culpabilité lui est ôté, il entre en jouissance du pardon, et est en même temps né de

nouveau, né de Dieu. Tout revient donc à ceci: il faut que Christ soit présenté à l'âme et qu'elle le reçoive.

La dernière chose à remarquer dans ce passage, c'est la puissance, l'autorité, ou le droit conféré: «A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le droit d'être faits enfants de Dieu», de prendre cette position. Tous ceux qui sont ainsi désignés sont nés de Dieu, et en conséquence, ils sont autorisés, divinement autorisés, à prendre leur place d'enfants de Dieu. C'est le mot d'enfants qui se trouve ici et non celui de fils. Jean n'use jamais de ce terme de fils; c'est toujours celui d'enfants que nous trouvons dans ses écrits. Paul emploie les deux. Dans son épître aux Galates, on ne trouve que celui de fils; tandis que les deux sont employés dans le chapitre 8 des Romains, ce qui permet de saisir la différence de signification. Le mot de fils se rapporterait plutôt à la position dans laquelle nous sommes introduits par la foi en Christ, celui d'enfants rappelle plutôt l'idée de la relation, de son intimité et de ses jouissances.

Combien est merveilleux ce que l'évangéliste dit ici, savoir que tous ceux qui croient au nom de Christ, sont autorisés à prendre la place d'enfants de Dieu. Rien de semblable ne s'était vu avant l'arrivée de Christ. Les saints d'entre les Juifs étaient, sans aucun doute, nés de Dieu; mais comme l'expiation n'était pas encore accomplie, et que l'Esprit Saint n'avait pas encore été donné, parce que Jésus n'était pas encore glorifié, il leur était impossible de prendre cette place d'enfants. Eussent-ils été enfants, ils auraient été incapables de jouir de cette position. Jusqu'à ce que, par une seule offrande pour le péché accomplie par la mort de Christ, nous soyons arrivés à n'avoir plus conscience de péchés, jusqu'à ce que nous ayons acquis la certitude que nous sommes parfaits pour toujours, il ne peut y avoir pour nous ni paix, ni liberté en présence de Dieu; car l'idée que nous nous faisons d'un enfant, c'est qu'il est en parfaite liberté devant son père, et qu'il jouit de se trouver auprès de lui dans la conscience de son amour. Or c'est la place que nous avons le droit de prendre; nous y sommes autorisés par la grâce divine et le privilège qui nous est conféré.

Le fait que cette place nous appartient nous est révélé ici, et, à la fin de l'évangile, comme nous l'avons vu dans le chapitre 20, le Seigneur lui-même, le matin de sa résurrection, y introduit ses disciples. Quel amour et quelle tendresse de sa part! Ici (à la fin de l'évangile), il nous est dit que cette place nous appartient par droit divin; et maintenant, pour que nous ne puissions pas en perdre la jouissance par notre faiblesse et notre incrédulité, il veut bien nous en expliquer le caractère et nous révéler combien elle est bénie. «Va vers mes frères», dit-il à Marie, «et leur dis: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17). Nous apprenons donc, par ces paroles, que la place où Dieu nous veut comme enfants est celle qu'occupe Christ lui-même. Dieu était le Dieu de notre Seigneur en tant qu'homme; en tant que Fils, Dieu était son Père. Ces deux relations se retrouvent dans la position qu'il occupait ici-bas et dans celle qu'il occupe, maintenant qu'il est glorifié à la droite de Dieu. C'est pourquoi, nous trouvons si souvent, dans les épîtres, cette expression: «le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ» (voyez, par exemple, 2 Corinthiens 1: 3; Ephésiens 1: 3; 1 Pierre 1: 3, etc.); et c'est pourquoi aussi, nous nous adressons à Dieu dans nos prières en l'appelant notre Dieu et Père, parce qu'il est le Dieu et Père de notre Seigneur; — or ces titres

révèlent en même temps la source des bénédictions individuelles qui découlent, pour nous, de la rédemption. Mais ici, puisqu'il est question d'enfants, nous avons particulièrement affaire avec le terme Père. «Mon Père et votre Père». En un mot, il nous donne sa propre place, et rien ne pouvait pareillement nous révéler la merveilleuse efficace de sa mort et de sa résurrection. Sa propre place, disons-nous, c'est la place qui lui appartient en vertu de sa relation, en sorte que nous pouvons nous adresser à Dieu dans les mêmes termes que lui-même. Il faut toutefois faire bien attention que, s'il nous associe à lui devant Dieu, il conserve pourtant toujours la prééminence. Il ne dit pas, il ne pouvait pas dire: notre Père, mais «mon Père et votre Père», car s'il n'a pas honte de nous appeler ses frères, il est le premier-né, comme nous l'enseigne le passage qui nous dit que Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin qu'il fût le premier-né entre plusieurs frères (Romains 8: 29). Plusieurs de nos hymnes ont oublié cette distinction, et ont ainsi répandu des expressions et des idées qui ne sont pas selon l'Esprit de Dieu. Si notre Seigneur nous met, par sa grâce, dans la position qu'il occupe lui-même, s'il veut bien nous appeler ses frères, ce serait, de notre côté, oublier ce qui est dû à sa dignité, à sa suprématie absolue, si nous nous adressions à lui comme à *notre* frère. Quelque étroite que soit l'intimité dans laquelle, par son grand amour, il introduit les siens, quelque bienveillants que soient les termes qu'il leur applique, ils ne doivent jamais oublier — et ils s'en souviendront à proportion qu'ils jouissent réellement de son amour — que son nom est au-dessus de tout nom, et que la joie de leurs coeurs, en sa présence, doit se manifester par des accents de respect et d'adoration. Il veut que nous comprenions pleinement le caractère de la position dans laquelle il nous a introduits, aussi bien que le fait de notre union avec lui en la présence de Dieu, comme étant notre Dieu et notre Père, parce qu'il est son Dieu et son Père.

Rappelons encore un autre passage de cet évangile, pour terminer nos méditations sur cette partie de notre sujet. En Jean 17, à la fin de cette merveilleuse prière que notre Seigneur présenta au Père avant de quitter ce monde, il dit: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux» (Jean 17: 26). Dans ces paroles, nous voyons le but de la révélation du Père, de même que notre introduction dans nos relations nouvelles. Le nom, comme on l'a déjà dit, exprime toujours, dans l'Écriture, la personne même; par exemple, quand il est dit que les saints sont réunis au nom du Seigneur Jésus Christ (Matthieu 18: 20), cela signifie qu'ils sont réunis selon la vérité de tout ce que Christ est, aussi bien comme Sauveur que comme Seigneur. Ainsi, le nom du Père est la révélation de tout ce qu'il est dans la relation qui est ainsi exprimée. Le Seigneur avait fait connaître ce nom, et il continuerait à le faire connaître par le ministère du Saint Esprit et par ses serviteurs, en sorte que le même amour qui avait reposé sur lui comme Fils quand il était dans le monde, non seulement reposât sur eux, mais qu'il fût aussi *en eux*, et que lui-même fût en nous, qu'il fût en nous comme le moyen ou le canal par lequel cet amour se répandrait dans nos coeurs.

Le chapitre 15, verset 9, éclaire ce sujet d'une manière bien remarquable. Le Seigneur dit: «Comme le Père m'a aimé, moi aussi je vous ai aimés». L'amour du Père découlait de son

coeur dans le coeur de Christ, et ensuite du coeur de Christ dans celui de ses disciples, d'où aussi il se répandait de l'un à l'autre. Mais ici, le point important à remarquer, c'est que c'est le même amour, le même dans son caractère et le même dans son étendue. Qui pourrait le mesurer et le comprendre? Qu'il est doux pour nos âmes en entendant cette voix du Père: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai trouvé mon plaisir», de penser que le même amour illimité et infini repose sur nous, est en nous, si nous sommes ses enfants. Son amour repose sur tout enfant de Dieu, voilà ce qu'il faut répéter avec joie, sans que cela diminue la force de la vérité dans nos âmes. Vous dites peut-être: je suis si faible, et ma marche est si défectueuse, que je tombe sans cesse et que je contriste l'Esprit de Dieu. Cela peut être vrai, hélas! cette confession n'a rien d'étonnant, mais le fait n'en demeure pas moins, malgré tout, que vous êtes aimés de l'amour dont Christ était l'objet quand il était ici-bas, comme le Fils bien-aimé de Dieu. Ne perdez jamais de vue cette précieuse vérité, mais qu'elle remplisse vos coeurs! car, par la grâce de Dieu et la puissance de son Esprit, elle vous gardera et sera pour vos coeurs une source de force et d'encouragement dans les temps de faiblesse et d'épreuve, une source de consolation dans vos afflictions; enfin elle illuminera votre âme de sa radieuse lumière et, par là, vous donnera un précieux avant-goût de l'atmosphère de joie qui régnera dans la maison du Père, quand nous serons pour toujours avec le Seigneur.

### Chapitre 3 - L'Esprit d'adoption

Nous avons trouvé deux choses dans l'évangile de Jean; d'abord, le Père révélé dans la personne du Fils, et secondement, le moyen par lequel la famille est réunie et formée, ainsi que sa place et sa relation avec Dieu. Il est aussi vrai que, dans le type de l'eau vive (Jean 4; 7), nous avons un enseignement, sous un certain aspect, relatif au Saint Esprit; mais, l'évangéliste le dit expressément après l'invitation pleine de grâce que le Seigneur avait faite au grand jour des expiations: «Il disait cela de l'Esprit qu'allaient recevoir ceux qui croyaient en lui; car l'Esprit Saint n'était pas encore, parce que Jésus n'avait pas encore été glorifié» (Jean 7: 39).

Quelle que fût donc l'étendue de la déclaration du Père et quelque bien établie que fût cette vérité de la famille, il n'était pas possible pour les âmes des croyants de saisir leurs relations avec le Père et d'en jouir, avant la descente du Saint Esprit à la Pentecôte. Etre né de nouveau est une chose; c'est un changement opéré par la puissance divine et par le moyen de la parole; savoir que Dieu est notre Père est une autre chose dont nous ne pouvons jouir que par le don de l'Esprit habitant en nous. Cette distinction se remarque parfaitement dans l'épître de Paul aux Galates. Il dit: «Vous êtes les enfants de Dieu par la foi dans le Christ Jésus», déclaration qui correspond, quant au moyen de la nouvelle naissance, avec Jean 1: 12, 13, passage que nous avons déjà étudié. Dans le chapitre suivant, il dit: «Et *parce que vous êtes fils*, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, criant: Abba, Père» (Galates 4: 6). De même, dans une autre épître, il écrit: «Vous avez reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père» (Romains 8: 15).

Ce n'est donc qu'après avoir reçu le Saint Esprit de cette manière, que nous pouvons connaître cette relation d'enfants et en jouir; mais avant d'entrer dans ce sujet, il peut être



utile, surtout puisqu'il y a beaucoup de confusion là-dessus, de montrer clairement la base sur laquelle, d'après l'Écriture, l'Esprit est donné. C'est ce qu'on peut faire de deux manières: en rappelant la descente du Saint Esprit sur notre Seigneur lui-même, et en citant les déclarations directes de la parole de Dieu. La scène du baptême de notre Seigneur est d'un profond intérêt, non seulement parce qu'elle fait ressortir son humilité et sa grandeur morale, son amour pour les siens et son identification avec eux, qui sont les saints sur la terre et les excellents dans lesquels il prenait tout son plaisir (Psaumes 16), mais aussi parce qu'elle révèle pleinement la position dans laquelle le croyant est maintenant introduit comme résultat de la rédemption. «Et Jésus ayant été baptisé, monta aussitôt, s'éloignant de l'eau; et voici, les cieux lui furent ouverts, et il vit l'Esprit de Dieu, descendant comme une colombe, et venant sur lui. Et voici une voix des cieux, disant: Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir» (Matthieu 3: 16, 17). Ici, nous voyons les cieux ouverts, Christ scellé comme homme, et en conséquence le Père fait cette déclaration: «Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai trouvé mon plaisir». Et cela, comme on l'a remarqué, montre la position de tout croyant qui a reçu le Saint Esprit. Les cieux lui sont ouverts, et le croyant lui-même est un enfant de Dieu, l'objet du coeur du Père. Il y a ici un contraste intéressant à observer. Dans la scène qui est devant nous, Christ sur la terre est l'objet de Dieu; mais l'objet du croyant est Christ à la droite de Dieu, Christ vu par l'oeil de la foi à travers les cieux ouverts.

On demandera peut-être en vertu de quoi Christ fut scellé du Saint Esprit. La réponse est facile. Il reçut l'Esprit en vertu de son absolue et parfaite pureté. Notre condition offre, en ceci, un contraste complet qui montre aussi le fondement sur lequel Dieu peut donner le Saint Esprit aux siens. Par nous-mêmes, nous ne pouvons pas subsister devant Dieu, comme étant sans péché, ni souillure; mais nous sommes devant lui plus blancs que la neige par le précieux sang de Christ. Aussitôt donc que nous sommes purifiés de notre culpabilité par le sang, Dieu envoie le Saint Esprit pour habiter au dedans de nous comme Esprit d'adoption, comme sceau, comme arrhes de l'héritage et comme onction. C'est l'ordre qu'il est si intéressant de retrouver dans les types. Quand les sacrificateurs étaient consacrés et quand le lépreux était guéri (Exode 29; Lévitique 14), l'ordre dans les deux cas était le même. D'abord, ils étaient lavés d'eau, ce qui signifiait la nouvelle naissance; ils étaient ensuite aspergés de sang, type du sang de Christ qui lave de tout péché; et enfin, ils étaient oints d'huile, l'huile étant, comme toujours, un emblème du Saint Esprit.

D'autres passages de l'Écriture ne feront que confirmer cet ordre. Quand, le jour de la Pentecôte, ceux dont le coeur était saisi dirent à Pierre et aux autres apôtres: «Que ferons-nous, frères?» Pierre leur dit: «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés, et vous recevrez le don du Saint Esprit» (Actes des Apôtres 2: 37, 38). De plus, quand Pierre annonçait l'évangile dans la maison de Corneille, nous voyons qu'au moment même où il annonçait la rémission des péchés par la foi en Christ, «comme il prononçait encore ces mots», est-il dit, «l'Esprit Saint tomba sur tous ceux qui entendaient la parole» (Actes des Apôtres 10: 44). Ces exemples nous enseignent de la manière la plus évidente, que la condition pour recevoir le Saint Esprit c'est de connaître le

pardon des péchés. De même, dans l'épître aux Romains, il n'est fait mention du Saint Esprit qu'après qu'il a été parlé de la justification par la foi, et, de la paix avec Dieu (Romains 5; voyez aussi Ephésiens 1: 13). Ceci bien compris, fera disparaître une difficulté qui s'élève souvent. On demande: Est-il possible qu'une âme soit née de nouveau et qu'elle n'ait pas le Saint Esprit? La question devrait être posée autrement. On devrait dire: Le Saint Esprit peut-il habiter là où manque la connaissance du pardon des péchés? Ou: Est-il possible qu'une âme devienne le temple du Saint Esprit, avant d'être purifiée de toute culpabilité? En présence des passages que nous avons considérés, on ne peut répondre que d'une seule manière à cette question. Et quel croyant intelligent ne sait pas que, par défaut de connaissance ou de foi, cette vie, la vie divine, peut exister dans bien des âmes longtemps avant qu'elles jouissent du pardon des péchés?

L'ordre divin est donc: la nouvelle naissance par le moyen de la Parole et par la puissance de l'Esprit, le pardon des péchés, et ensuite l'habitation de l'Esprit. Mais qu'il soit bien établi, qu'il n'est nullement nécessaire qu'il y ait un intervalle, comme cela arrive souvent, entre la nouvelle naissance et le sceau de l'Esprit; si l'évangile était plus souvent annoncé dans sa plénitude, si la nature de la grâce était bien exposée, cela se verrait plus rarement. Il faudrait rappeler, en même temps, que la nouvelle naissance doit précéder l'habitation du Saint Esprit. C'est parce que nous sommes enfants, que Dieu envoie l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, par lequel nous crions Abba, Père.

Voyons, maintenant, ce qui s'opère en nous quand nous avons reçu l'Esprit d'adoption. Le premier mouvement, comme nous l'avons vu, c'est de crier: Abba, Père. Dans les Galates, l'apôtre dit: «Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans vos coeurs» (Galates 4: 6). C'est aussi instructif que remarquable. Quand notre Seigneur était dans le jardin de Gethsémané, assailli par Satan, et en perspective de sa mort sur la croix, il s'écria dans cette heure d'agonie: «Abba, Père! toutes choses te sont possibles; transporte cette coupe loin de moi; mais non point ce que je veux, moi, mais ce que tu veux, toi» (Marc 14: 36). Cela montre, d'un côté, ce qu'est l'Esprit de son Fils, et de l'autre, que le Seigneur jouissait pleinement de sa relation, quelle que fût l'agonie par laquelle il passait. Le même Esprit, par la puissance duquel Christ, comme Fils, s'adressait ainsi au Père, habite en nous, dans tous ceux qui ont été lavés par le précieux sang de Christ. Et habitant en nous, il nous enseigne, oui, il pousse nos coeurs à crier: «Abba, Père». Ce cri est, pour ainsi dire, la conséquence nécessaire du fait que nous possédons l'esprit filial. Avant cela, nous pouvons nous être adressés à Dieu dans d'autres termes; mais aussitôt que la relation existe, et que Dieu l'a scellée par le don du Saint Esprit, nous ne pourrions faire autrement que d'appeler Dieu notre Père. Si nous ne le faisons pas, nous serions aussi peu raisonnables qu'un enfant qui persisterait à appeler son père terrestre maître, au lieu de lui donner le doux nom de père. Il ne faut pas l'oublier, «Abba, Père», est le cri de l'Esprit lui-même dans nos coeurs.

Si donc nous avons l'Esprit, nous ne pouvons pas nous adresser à Dieu autrement; mais il est impossible à ceux qui n'ont pas l'Esprit de Dieu d'appeler, de tout leur coeur, Dieu leur Père, parce qu'ils ne jouissent pas de cette relation. Tout récemment, un chrétien bien fondé

disait à l'auteur qu'après avoir été réveillé dans son âme, il s'efforça, pendant deux ans, d'appeler Dieu du nom de Père, mais en vain. Il ne pouvait pas prononcer ce nom devant Dieu; mais aussitôt qu'il fut arrivé à la connaissance du pardon des péchés, cette manière de parler lui devint naturelle, parce qu'alors il avait reçu le Saint Esprit. Et cette expérience est en rapport avec la parole de Dieu. Si nous sommes réellement devant Dieu, c'est le fond de notre âme qui paraît; et ainsi notre état et nos relations se montrent dans la prière, surtout dans la prière particulière, quand nous ne sommes influencés en rien par la présence d'autres personnes. Quelle sérieuse pensée: l'Esprit de Dieu fait maintenant de nos corps ses temples; le nom même de Père, que nous prononçons devant Dieu, est réellement le cri de l'Esprit! Et quelle grâce, de la part de Dieu, de nous faire connaître, dès maintenant, qu'il nous a mis au nombre de ses enfants, et qu'il a formé avec nous des relations qui dureront éternellement! Etre dans la puissance de cette vérité précieuse, voilà ce qui rendrait nos prières réelles et bénies, ce qui aussi nous remplirait d'une ineffable gratitude pour Celui qui, dans sa grâce et dans son amour, nous a réunis autour de lui-même comme ses enfants bien-aimés (Ephésiens 5: 1).

Il y a cependant une autre chose. L'apôtre dit: «L'Esprit lui-même rend témoignage avec notre esprit, que nous sommes enfants de Dieu» (Romains 8: 16). Il est ainsi absolument impossible de se tromper. On pourrait appeler Dieu: Père, par imitation, mais nous voyons ici qu'il y a aussi, au dedans de nous, la conscience de nos relations, produite par le Saint Esprit. Il est important de remarquer qu'il ne dit pas: rend témoignage à notre esprit. Si c'était le cas, nous pourrions attendre un témoignage particulier, à un moment donné, pour nous assurer que nous sommes maintenant enfants de Dieu. L'apôtre dit: *avec* notre esprit, c'est-à-dire que le fruit de l'habitation de l'Esprit est de produire en nous des sentiments et des affections conformes aux relations dans lesquelles nous sommes, et de nous en donner la jouissance. L'enfant de Dieu connaît maintenant le Père et ne met pas en doute qu'il est un enfant, car il a au dedans de lui-même la conscience certaine de sa relation, et ainsi il peut se reposer, en quelque mesure au moins, dans la jouissance de l'amour et de la sollicitude du Père. En d'autres termes, l'esprit filial est le résultat de ce témoignage du Saint Esprit.

Il est permis de demander si cet esprit filial est suffisamment recherché, si on le voit assez chez nous? Il n'y a rien de plus beau dans la vie chrétienne, rien qui donne un sentiment plus grand de la dépendance de Dieu, ou plus de confiance dans la prière. L'apôtre Paul, écrivant aux Thessaloniens, s'adresse à eux en les nommant l'assemblée des Thessaloniens qui est en Dieu, le Père (1 Thessaloniens 1: 1; 2 Thessaloniens 1: 1). Aucune autre assemblée n'est ainsi désignée. La raison de ceci peut être que la vie chrétienne de ces jeunes croyants, qui étaient dans la ferveur de leur premier amour, se manifestait surtout par la jouissance de leurs relations filiales. Ce caractère aussi sera le nôtre dans la mesure où l'Esprit d'adoption, non contristé au dedans de nous, poussera nos coeurs à saisir l'amour du Père, et où il formera, au dedans de nous, toutes ces affections filiales que la connaissance de son amour pourra seule produire. La connaissance du Père et de nos vraies relations, voilà la première chose après laquelle l'Esprit pourra, graduellement peut-être, mais d'une manière toujours

croissante, nous faire jouir librement de toutes les bénédictions qui sont attachées à notre position. Nous ne pouvons avoir des sentiments d'enfants avant de savoir que nous sommes tels. La jouissance de la relation, les affections filiales, la reconnaissance filiale, le respect, etc., en découleront bientôt. Le témoignage que l'Esprit rend avec notre esprit, la clarté et la puissance dont ce témoignage est rendu, dépendront toujours du caractère de notre marche. C'est ainsi qu'il est dit: «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui» (1 Jean 2: 15). Si le chrétien marche dans l'infidélité ou le relâchement, l'Esprit est contristé, sinon réduit au silence; et le témoignage rendu avec son esprit, qu'il est un enfant de Dieu, sera affaibli, si même il existe encore. Mais rien d'autre et rien de moins ne doit nous satisfaire que la jouissance bénie et consciente des relations qu'il a plu à Dieu, dans sa grâce, de former avec nous ses enfants.

Les enfants de Dieu sont aussi conduits par le Saint Esprit. C'est sur ce fait que l'apôtre se base, pour développer le caractère de l'Esprit qui habite maintenant dans les croyants. Auparavant, il avait mis en contraste ceux qui marchent selon la chair et ceux qui marchent selon l'Esprit. Tous les hommes sont renfermés dans ces deux classes. Devant Dieu, les croyants ne sont pas dans la chair, mais dans l'Esprit; c'est ce qui les caractérise maintenant quant à leur existence en présence de Dieu, si du moins l'Esprit de Dieu habite en eux (Romains 8: 9). Il n'y a pas de milieu entre ces deux états; car il ajoute: «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est pas de lui» (Romains 8: 9), — il n'est pas des siens. Tout chrétien donc, en qui habite le Saint Esprit, est dans un nouvel état devant Dieu. Il est en Christ et non en Adam, car par sa mort avec Christ, il a été séparé du premier homme (Adam), et par la résurrection de Christ, il a été amené sur une nouvelle scène et dans un nouvel état devant Dieu; sur un terrain qui est au delà du péché, de la condamnation et de la mort, parce qu'on y est en résurrection. Le croyant est maintenant en Christ ressuscité, et le Saint Esprit habite en lui comme puissance de la nouvelle vie qu'il a en Christ, puissance qui lui permet de combattre victorieusement contre la chair. Ayant donc montré que nous sommes délivrés de l'esclavage de la loi et de la mort, jouissant de toutes les conséquences bénies de cette délivrance, et après avoir indiqué ce qui caractérise notre nouvelle position, l'apôtre ajoute: «Ainsi donc, frères, nous sommes redevables, non pas à la chair, pour vivre selon la chair, car si vous vivez selon la chair, vous mourrez; mais si, par l'Esprit, vous faites mourir les actions du corps, vous vivrez. Car tous ceux qui sont «conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu» (Romains 8: 12-14). Cela nous met en présence de vérités bien solennelles.

Nous attirons l'attention d'abord sur ce fait que, d'après ce passage, ce qui caractérise tout enfant de Dieu, c'est qu'il est conduit par l'Esprit. «Tous ceux qui sont conduits par l'Esprit de Dieu, ceux-là sont fils de Dieu» (Romains 8: 14); c'est-à-dire que tous les croyants sont ainsi conduits, et de cette manière manifestés comme enfants de Dieu. Il n'est pas tenu compte ici du fait humiliant que, quelquefois, les croyants sont gouvernés par la chair et non par l'Esprit. Ceci, hélas! est souvent vrai; mais l'apôtre décrit plutôt ce qui caractérise les croyants comme classe. Ils sont conduits par l'Esprit et non par la chair. Mais ce fait étant bien établi, il est important de nous rappeler que nous sommes toujours conduits ou par l'Esprit ou par la chair.

Sans doute, il y a la nature et les affections naturelles comme Dieu les a créées, et que le croyant doit toujours maintenir selon Dieu; mais nous parlons ici du parfait et absolu contraste que les Ecritures établissent toujours entre la chair et l'Esprit. Comme Paul dit dans une autre épître: «La chair convoite contre l'Esprit et l'Esprit contre la chair; et ces choses sont opposées l'une à l'autre, afin que vous ne pratiquiez pas les choses que vous voudriez» (Galates 5: 17). La chair et l'Esprit sont toujours en antagonisme, de telle sorte que, quand nous ne sommes pas sous la direction de l'Esprit, nous sommes sûrs d'être sous celle de la chair. Comme nous avons donc besoin d'être vigilants! Hélas! que nous sommes loin d'être toujours sur nos gardes! Si nous cessons un moment de veiller, aussitôt la chair excitée, comme c'est toujours le cas, par Satan, saisira cette occasion de se montrer, de nous pousser dans le péché et de contrister le Saint Esprit de Dieu.

La troisième chose à rappeler, c'est que le Saint Esprit est notre seule puissance. Nous n'en avons pas d'autre pour la marche, la lutte, le service ou le culte. Ce qui distingue donc vraiment les fils de Dieu, c'est qu'ils sont conduits par l'Esprit de Dieu. C'est ce que l'on voyait d'une manière si admirable dans la vie de notre Seigneur. Après son baptême, il fut conduit par l'Esprit dans le désert pour être tenté par le diable; c'est dans la puissance de l'Esprit qu'il prêchait, qu'il faisait des miracles, qu'il chassait les démons, qu'il guérissait ceux que le diable avait asservis, et qu'il allait de lieu en lieu faisant le bien (Matthieu 4; 12; Luc 4; Actes des Apôtres 10). Oui, à chacun de ses pas, dans chacun de ses actes, dans chacune de ses paroles, pendant toute sa vie ici-bas, il fut conduit par le Saint Esprit. Et Jésus est notre modèle, c'est notre privilège d'être conduits aussi par l'Esprit de Dieu; et dans la mesure où nous serons ainsi conduits, il sera manifesté que nous sommes fils de Dieu.

L'apôtre nous montre de plus grandes choses encore. L'Esprit que nous avons reçu est l'Esprit d'adoption; nous sommes donc enfants. Il nous est dit: «Si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu, cohéritiers de Christ; si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui» (Romains 8: 17). Pour le moment, nous nous bornons à parler de la position que nous occupons comme enfants, espérant voir, dans un autre chapitre, notre condition future dans la maison du Père. Tous les enfants sont donc héritiers, héritiers de Dieu. Non seulement il lui a plu, dans son amour, de nous placer dans des relations bénies avec lui, mais il nous a aussi faits ses héritiers, et comme si cette merveilleuse manifestation de sa grâce n'était pas suffisante pour répondre aux besoins de son coeur, nous trouvons encore ces mots: cohéritiers de Christ. Ces mots renferment la clef de toutes nos bénédictions. Dieu nous a associés à son Fils bien-aimé. Il est le premier-né d'entre les morts; nous formons l'Eglise des premiers-nés par notre union avec lui, et nous sommes ainsi de même associés avec lui pour hériter de tout ce qu'il héritera lui-même comme homme, en vertu de son oeuvre de rédemption. Tout enfant de Dieu est donc mis au rang et dans la position du premier-né, sa propre prééminence et sa dignité personnelle et essentielle étant toujours réservées. Comme enfants, nous sommes devant lui au rang de cohéritiers de Christ. Quelles paroles pourraient exprimer convenablement la richesse de la grâce de Dieu, ou de la bénédiction dans laquelle nous sommes introduits? Car non seulement

il nous a sauvés, nous a amenés à lui et nous a accordé des privilèges et des bénédictions, mais pour satisfaire pleinement son cœur, il nous met au même rang que son Fils bien-aimé. Que ces mots «cohéritiers de Christ», occupent donc une place permanente dans nos âmes, afin que nous puissions, en y pensant continuellement, apprendre toujours mieux ce que Dieu est dans sa grâce, et ce qu'il a fait pour nous par la mort et la résurrection de notre Seigneur et Sauveur; et sûrement, plus nous les pèserons, plus nous pourrions sonder et explorer le trésor infini de l'héritage qui nous appartient, parce que nous sommes héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ.

Mais il y a encore cette parole: «Si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui» (Romains 8: 17). Ce «si» n'implique nullement un doute, il indique simplement quelle est la condition nécessaire des enfants et le sentier par lequel passent ceux qui seront glorifiés avec Christ, c'est-à-dire que, si nous sommes enfants, nous aurons à souffrir avec Christ ici-bas. Si nous sommes nés de nouveau et que nous ayons l'Esprit d'adoption, nous ne pouvons échapper à cela. La nouvelle nature en nous, née de Dieu, comme nous le sommes nous-mêmes, doit en quelque mesure éprouver ce que Christ a éprouvé en présence du péché, de Satan, de l'affliction et de la mort. L'Esprit de Dieu qui habite en nous doit nous conduire, à proportion que nous sommes soumis à sa direction, dans le même sentier que celui dans lequel Christ a marché, et nous faire sentir et agir comme il a lui-même senti et agi dans de semblables circonstances. Nous ne pouvons donc être enfants de Dieu, sans souffrir avec Christ. Mais nous ne souffrirons avec lui que dans la mesure où nous sommes sous la conduite et la puissance du Saint Esprit. Un enfant de Dieu qui marche fidèlement devant Dieu, sans contrister l'Esprit, souffrira avec Christ beaucoup plus que celui dont la marche est relâchée. Mais c'est le chemin nécessaire et, on peut le dire, c'est un inexprimable privilège. Quel plus grand privilège, en effet (sauf celui de souffrir *pour* Christ), de passer à travers ce monde en société et en communion de sentiments avec notre Seigneur, de souffrir comme il a souffert en traversant ce désert de péché et de mort? Et plus nous souffrirons avec lui, plus nous connaissons les profondeurs de son cœur d'amour, qui jamais ne se lassa dans son ministère de grâce, quoiqu'il eût, tous les jours, à endurer la contradiction de la part des pécheurs contre lui-même. Les encouragements à suivre ce chemin ne manquent pas. «Car, dit l'apôtre, j'estime que les souffrances du temps présent ne sont pas dignes d'être comparées avec la gloire à venir qui doit nous être révélée» (Romains 8: 18). La joie placée devant lui soutint notre Seigneur lui-même quand il souffrait la croix, méprisant l'ignominie; et ici, la vue de la gloire — «étant glorifiés avec Christ» — doit avoir le même effet sur nous. Car rien ne nous élève au-dessus de la souffrance comme la contemplation de la gloire future, et quand nous la comparons avec la souffrance, celle-ci devient bien insignifiante. Comme l'apôtre le dit dans un autre endroit: «Notre légère affliction qui ne fait que passer, opère pour nous un poids de gloire éternel» (2 Corinthiens 4: 17). Mais il ne faudrait jamais oublier que c'est *avec* Christ qu'il s'agit de souffrir, comme c'est avec lui que nous serons glorifiés. Nous souffrons avec lui et nous sommes glorifiés avec lui. Il y a identification avec un Christ rejeté maintenant, comme il y aura identification avec un Christ glorifié. Que pourrions-nous désirer, ou que pourrait donner de plus le Dieu de toute grâce?

## Chapitre 4 - Trois classes dans la famille de Dieu (1 Jean 2)

La famille de Dieu est une, nécessairement une, parce que chaque membre de cette famille possède la même nature et la même vie. Elle est si bien une que le Seigneur a voulu que le monde vît l'expression de cette unité. Il dit: «Je ne fais pas seulement des demandes pour ceux-ci, mais aussi pour ceux qui croiront en moi par leur parole; afin que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un en nous, afin que le monde croie que c'est toi qui m'as envoyé» (Jean 17: 20, 21). Cette prière fut exaucée d'une manière bien évidente, et il ne pouvait pas d'ailleurs en être autrement. Nous lisons qu'aux jours de la Pentecôte, «la multitude de ceux qui avaient cru était un coeur et une âme (Actes des Apôtres 4: 32); et en rapport avec cette manifestation de l'unité de la famille de Dieu, les apôtres rendirent témoignage, avec une grande force, à la résurrection du Seigneur Jésus. Leur témoignage était accompagné de signes de puissance, convainquant le monde que Christ avait été envoyé de Dieu. La manifestation de l'unité de toute l'Eglise disparut bientôt, et ne se verra plus dans ce monde. Mais malgré cela, tout croyant bien instruit doit retenir fermement cette précieuse vérité que la famille de Dieu est une, et que les coeurs des enfants de Dieu ne doivent pas se mouvoir dans un cercle plus étroit que le coeur du Père lui-même. Jean dit: «Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui». Mais pour qu'il n'y ait pas de méprise, et pour montrer la sainteté de l'amour qu'il s'agit d'exprimer, aussi bien que le canal par lequel il coule, l'apôtre ajoute: «Par ceci, nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements» (1 Jean 5: 1, 2). En nous souvenant donc avec joie, que tous ceux qui sont chers au coeur du Père doivent aussi nous être chers en vertu de nos relations communes, nous devons en même temps ne pas oublier que le Père lui-même doit avoir la première place dans nos affections, et que le véritable amour divin, pour ses enfants, ne peut se manifester que quand nous obéissons à sa Parole. L'amour doit toujours être dans nos coeurs, mais l'expression de cet amour doit être selon Dieu. Ces deux choses ne doivent jamais être confondues.

L'unité de la famille doit toujours être maintenue, et la triple division que l'apôtre Jean en donne n'est nullement en contradiction avec cette unité; car les différentes classes sous lesquelles il range les enfants de Dieu expriment seulement des différences d'état ou de connaissance. Comme dans une famille d'ici-bas, il y a différents degrés de croissance ou de connaissance, il en est de même dans la famille de Dieu. Il y a, nous dit Jean, des pères, des jeunes gens et des petits enfants (1 Jean 2: 13, 14). Mais, avant de s'adresser à chacune de ces classes en particulier, il s'adresse à l'ensemble, et parle de ce qui caractérise toute la famille. «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (1 Jean 2: 12). Le terme enfants, dans ce verset, n'est pas le même que celui du verset suivant. Si nous disons enfants, au verset 12, comme comprenant toute la famille, nous pouvons réserver le terme petits enfants, au verset 13, pour désigner une classe particulière (\*).

(\*) Au verset 28, l'apôtre emploie de nouveau le terme enfants (non pas petits enfants), parce que là, il recommence à s'adresser à tous.

Le caractère divin de tout enfant de Dieu est donc que ses péchés sont pardonnés. On ne voit pas dans les Ecritures, nous devons nous le rappeler, qu'un enfant de Dieu puisse ne pas avoir l'Esprit d'adoption, et comme nous avons montré, dans le chapitre précédent, le fondement sur lequel Dieu donne l'Esprit, nous comprendrons aussitôt ce caractère. Tout enfant de Dieu donc, c'est-à-dire tout enfant de Dieu qui peut crier: «Abba, Père», jouit du pardon des péchés, et le nom de Christ est le fondement sur lequel a été reçue cette inexprimable bénédiction. «Vos péchés vous sont pardonnés, dit Jean, par son nom» (1 Jean 2: 12). Voilà le témoignage divin, témoignage basé sur la valeur du nom de Christ devant Dieu, sur toute la valeur de ce que Christ est en vertu de sa mort et de sa résurrection. Le pardon des péchés dont Dieu veut que ses enfants jouissent est donc, à la fois, divin et éternel, — divin dans son caractère et éternel dans sa durée. Oui, en vertu de l'efficace du précieux sang de Christ, quand nos péchés sont pardonnés, ils le sont pour toujours. Telle n'a pas été ma pensée, direz-vous peut-être. Sondez les Ecritures, et voyez si ce n'est pas la pensée de Dieu, et si c'est sa pensée, elle peut bien devenir aussi la vôtre. La foi consiste, pour nous, à recevoir les pensées de Dieu et à nous y tenir plutôt qu'aux nôtres, et par cette foi nous pouvons nous réjouir en recevant pleinement, dans toute sa portée, le message de l'apôtre: «Vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (1 Jean 2: 12). Un autre dira peut-être: Mais n'ai-je pas besoin, tous les jours, du sang qui purifie? Nous péchons chaque jour, c'est ce qui est vrai, hélas! quoiqu'il faille toujours se rappeler que le croyant ne doit pas nécessairement pécher. «Je vous écris ces choses, dit Jean, afin que vous ne péchiez point» (1 Jean 2: 1). Mais tel est notre état, que de fait nous péchons chaque jour; aussi, pour montrer la grâce de Dieu qui a pourvu à nos malheureuses chutes, il ajoute: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste; et lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 2: 1, 2).

La vérité est donc que, une fois délivrés de la culpabilité du péché, nous sommes lavés pour toujours. «Par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés» (Hébreux 10: 14). En vertu, de l'efficace de ce sacrifice unique et parfait, Dieu, dans sa grâce, non seulement pardonne nos péchés, mais il n'impute plus jamais le péché au croyant. Il ne peut tolérer le péché dans les siens, et ainsi, s'ils ont péché, leur avocat auprès du Père, Jésus Christ le juste, prend leur cause en main sur le principe de la propitiation parfaite accomplie pour leurs péchés; il prie pour eux; et Dieu répond en agissant par son Esprit, et par le moyen de sa Parole il met le péché sur leur conscience, produit le jugement de soi-même et la confession, et alors, comme le dit l'apôtre, «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). Tout croyant est sous l'efficace permanente du précieux sang de Christ, et en conséquence, il n'y a plus à revenir sur la question de culpabilité qui est réglée pour toujours. Mais si ses enfants pèchent et persévèrent dans le péché, Dieu les châtiara en vue de les humilier en sa présence, afin qu'ils puissent confesser leurs péchés devant lui. Alors ils sont lavés par l'eau de la Parole — par l'action de la parole de Dieu sur leurs cœurs et sur leurs consciences — ils ne sont pas nettoyés par le sang, car cela a été fait une fois pour toutes et ne peut être répété. Il est donc absolument vrai, comme ce passage l'établit, que les péchés



de tous les enfants de Dieu sont pardonnés, pardonnés par son nom, le nom de Christ, et pardonnés éternellement.

Après s'être adressé à toute la famille, Jean en vient aux trois classes qu'il appelle les pères, les jeunes gens et les petits enfants. Il les caractérise tous dans le verset 13, et puis leur donne des conseils et des avertissements. Nous abordons, maintenant, ces différentes classes, telles qu'elles sont déterminées par l'apôtre (1 Jean 2: 13-27).

1° *Les pères.* «Je vous ai écrit, pères, parce que vous connaissez Celui qui est dès le commencement» (1 Jean 2: 14). Ce terme de pères a trait à la connaissance et à cela seulement. Il ne s'en suit donc nullement que les pères soient les croyants âgés, quoique généralement la classe ainsi appelée soit surtout composée de croyants avancés en âge. Il faut encore bien remarquer que beaucoup d'anciens chrétiens — anciens dans ce sens qu'il s'est écoulé beaucoup de temps depuis qu'ils ont cru — sont encore de petits-enfants, tandis que, dans certains cas, ceux qui sont comparativement de jeunes croyants, peuvent, par leurs rapides progrès dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur Jésus, se trouver parmi les «pères». Cette classe — c'est là ce qu'il faut bien comprendre — renferme tous ceux, de quelque âge que ce soit, en qui se remarque ce caractère spirituel qu'ils connaissent Celui qui est dès le commencement.

Ces mots «dès le commencement», dans Jean, désignent une époque bien distincte. Ce n'est pas, comme dans son évangile, *«au commencement»*, expression qui nous transporte dans l'éternité elle-même, mais *dès le commencement*, c'est-à-dire depuis le moment où Christ, comme vie éternelle, a été introduit sur la scène; car aussitôt que Christ parut dans le monde, il était le second Adam, quoiqu'il soit vrai aussi qu'il ne prit sa place comme tel qu'après la résurrection. Et il ne fut en vérité dans la condition du second Adam (quant aux circonstances), que quand il fut ressuscité d'entre les morts. Celui qui est dès le commencement désigne donc Christ, Christ comme il est à la droite de Dieu, comme le premier-né d'entre les morts et «le commencement de la création de Dieu» (Colossiens 1: 18; Apocalypse 3: 14). A la croix et par le moyen de la croix, Dieu a terminé ses relations avec Adam comme homme responsable, et dès lors, tout se rapporte à l'Homme de son conseil, à Christ monté au ciel et glorifié. Aussi, selon le témoignage de Jean, le sang et l'eau sont sortis du côté, d'un Christ mort, pour montrer que la vie n'est pas dans le premier mais dans le second Adam — le sang qui expiait le péché, et l'eau qui nettoie et purifie. Christ est donc lui-même notre vie, comme dit Paul, et il est ainsi le vrai commencement, puisqu'il est le premier-né d'entre les morts.

Connaître Celui qui est dès le commencement, c'est donc connaître Christ tel qu'il est, et où il est, comme la vie éternelle qui était avec le Père et qui nous a été manifestée, ainsi que tout ce qu'il est maintenant en lui-même, comme l'Homme glorifié à la droite de Dieu. Mais on entend quelquefois dire: Est-ce que les croyants ne le connaissent pas? Cette question prouve, chez ceux qui la font, l'ignorance de la vérité contenue dans notre passage. Tous les croyants connaissent plus ou moins Christ comme leur Sauveur et l'appellent leur Seigneur, mais c'est bien autre chose de le connaître lui-même. Heureux sommes-nous si nous

connaissions certains traits, certains caractères de Christ, mais la connaissance dont parle ici l'apôtre, comprend tout ce qu'il est indépendamment de tout caractère, de tout aspect particulier. Nous pouvons, par exemple, reconnaître un roi comme notre souverain, sans le connaître personnellement lui-même. Ses enfants, d'autre part, sans oublier qu'il est le souverain, le connaissent plutôt tel qu'il est en lui-même — sa pensée, son caractère, sa manière d'agir. Ainsi les pères se sont élevés au-dessus de tout caractère, de tout office, ou de toute relation de Christ avec eux, et trouvent leur délice en lui, en ce qu'il est, dans toute sa beauté morale, dans ses perfections.

Et ceci, il faut bien le remarquer, est le plus haut degré de connaissance que nous puissions atteindre. Il n'y a rien au delà. Au moment de notre conversion, nous sommes occupés surtout de l'oeuvre de Christ et de la grâce de Dieu; après nous trouvons nos délices dans la vérité mais enfin, en nous avançant vers les choses qui sont devant nous, Christ lui-même absorbe notre attention, et c'est alors seulement que nous devenons «pères», dans le sens que l'apôtre donne à cette expression. Un exemple remarquable servira à illustrer ce que nous avons dit. Il y a quelque temps, j'eus le privilège de visiter un saint qui souffrait beaucoup dans son corps. Ses mains et sa figure étaient complètement déformées par la violence du mal. Mais, quoiqu'il endurât des douleurs très vives, et qu'il fût privé de tout moyen d'adoucir sa position, il ne disait absolument rien de lui-même ou de ses souffrances. Sa conversation roulait uniquement sur le Seigneur. Dans le cours de notre visite, il nous dit entre autres: «Dans les dix premières années de ma vie chrétienne, je connaissais l'efficace du sang de Christ et j'en jouissais. Après cela, toutes les vérités relatives à l'Eglise apparurent à mon esprit et, sans perdre les bénédictions procurées par l'efficace du sang versé, ces vérités nouvelles pour moi, étaient le principal sujet de mes méditations. Mais maintenant, dit-il, par la bonté de Dieu, je suis entré dans un nouvel ordre de pensées où Christ absorbe tout. Non pas, ajouta-t-il, que les autres vérités me soient moins précieuses, seulement Christ lui-même est plus précieux encore, et je sens que maintenant je n'ai besoin de rien d'autre. Oui, dit-il enfin, c'est Christ lui-même maintenant et Christ seul». Ce frère était, comme le lecteur le comprend, un vrai père, et son expérience marque la mesure de sa stature comme chrétien; elle justifie ce qui a déjà été dit que la connaissance de Christ lui-même est le dernier degré de développement que l'on puisse atteindre.

Ajoutons encore que, comme c'est le dernier degré à atteindre, quand nous le possédons, nous n'avons besoin de rien d'autre que de croître dans la connaissance de Celui que nous connaissons. C'est ce qui ressort du fait que Jean, s'adressant aux différentes classes de chrétiens, n'a point de conseil ni d'avertissement, ni d'exhortation à donner aux pères. Il répète seulement: «Pères, je vous ai écrit, parce que vous connaissez Celui qui est dès le commencement» (1 Jean 2: 14). Cela se comprend facilement. Ces pères étaient complètement occupés de Christ lui-même, et avaient ainsi découvert le secret de toute croissance, de tout progrès, de toute sûreté. Car ce qui produit la conformité avec Christ, c'est la puissance de l'Esprit et la contemplation de Christ (2 Corinthiens 3: 18). Le seul objet de la vie chrétienne, c'est d'être toujours plus enseigné par Christ lui-même, et Satan ne peut entrer

dans un coeur qui est plein de Christ. Jean n'avait pas besoin de rien dire aux pères; car, de fait, ils n'avaient besoin de rien. Prenez, par exemple, tous les préceptes de l'Écriture; quel est leur but sinon de rappeler quelque trait de Christ; Or, ces pères qui le connaissaient possédaient ainsi tout, ou étaient à la source de tout ce qui était nécessaire pour être soutenus et pour croître dans la vie divine. S'ils avaient besoin d'encouragement, de sagesse, de direction, de consolation ou d'avertissements, tout cela, toutes les bénédictions qui nous sont assurées par la rédemption, oui tout, ils le possédaient dans Celui qu'ils connaissaient.

Un petit nombre de chrétiens sont peut-être réellement devenus des pères. Mais la question pour nos âmes est celle-ci: Pouvons-nous être satisfaits de rien d'autre? Celui qui est enfant aujourd'hui, deviendra homme et père un jour. Spirituellement, n'en est-il pas de même de nous? Hélas! pourquoi y a-t-il parmi nous tant de nains spirituels qui ne vont jamais au delà de l'enfance? Nous lisons dans l'épître aux Hébreux: «Lorsque vous devriez être des docteurs, vu le temps, vous avez de nouveau besoin qu'on vous enseigne quels sont les premiers rudiments des oracles de Dieu, et vous êtes devenus tels, que vous avez besoin de lait et non de nourriture solide» (Hébreux 5: 12). Mais pour connaître toutes les bénédictions de la vie chrétienne, ou plutôt, pour puiser plus profondément dans ces trésors inépuisables que la personne de Christ renferme pour nous, il nous faut étudier avec persévérance tout ce que la parole de Dieu nous dit de sa personne, de sa grâce, de sa beauté et de sa perfection. Si donc, comme Marie, nous restons assis tous les jours aux pieds du Seigneur pour entendre sa parole, nous serons sur la voie pour devenir pères dans la famille de Dieu.

2° *Les jeunes gens*. C'est la seconde classe que Jean distingue parmi les enfants de Dieu; nous avons d'abord ce qui les caractérise, et puis les conseils divins qui leur sont adressés comme directions ou comme avertissements. En commençant son exhortation, l'apôtre répète ce qui les caractérise spécialement et ajoute quelque chose qui nous révèle la source de leur force. Les jeunes gens sont forts; ils tirent leur force de la parole de Dieu, c'est ce qu'a montré leur victoire sur le méchant (comparez versets 13, 14). Il y a un très grand intérêt à étudier ces différents points. Mais nous relevons seulement ce fait qu'ils sont forts; c'est la source de leur force qui renferme une instruction pour nous. Leur force vient de ce que la parole de Dieu demeure en eux. C'est là, en effet, ce qui rend fort — être avec Dieu devant les hommes, et, comme ici, dans la lutte avec Satan.

Qu'est-ce donc que signifient ces mots: la parole de Dieu demeure en vous? Notre Seigneur nous en donne la clef, quand il dit: «Si vous demeurez en moi, et que *mes paroles demeurent en vous*, vous demanderez ce que vous voudrez et il vous sera fait» (Jean 15: 7). Ce qui signifie que ses paroles demeurent dans nos coeurs de manière à former nos pensées; ou plutôt, par le fait qu'elles nous ont remplis de pensées divines, elles ont produit en nous l'esprit et les pensées de Christ, de telle sorte que les désirs que nous exprimons dans nos prières, ne sont que l'expression de ses désirs et de sa volonté à lui. C'est pourquoi il peut dire: «Vous demanderez ce que vous voudrez, et il vous sera fait». Il en est ainsi des jeunes gens; la parole qui demeure en eux, c'est la parole si bien gardée dans leurs âmes qu'elle forme et

gouverne leur vie, et qu'elle est toujours là à leur disposition pour repousser les attaques de Satan.

C'est là précisément, direz-vous, ce que nous désirons; et ce désir est exprimé par bien des âmes. Mais, par exemple, si je lis rarement l'Écriture, ou si je le fais d'une manière superficielle ou rapide, il est impossible que la parole de Dieu demeure en moi. Non, cette bénédiction n'appartient qu'à ceux qui la lisent en priant, en méditant et en écoutant l'enseignement de l'Esprit. De cette manière, la parole écrite dans la Bible est transportée, en quelque sorte, dans nos cœurs, où elle forme un trésor précieux pour devenir la source de toutes nos pensées, de toute notre activité, de toutes nos luttes. Nous lisons en Hébreux 8: 10, 11, que dans les derniers jours Israël aura la loi de Dieu dans son entendement, écrite dans son cœur, et qu'alors tous connaîtront le Seigneur, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Ils avaient toujours possédé la loi sur les tables de pierre, mais cela ne leur donnait pas de puissance pour l'obéissance ou la lutte; mais quand elle est gravée dans leurs cœurs, tout est changé; ils deviennent fidèles et forts dans les voies du Seigneur. Il en est ainsi de nous; si nous possédons la parole de Dieu seulement dans la Bible, cela ne nous servira de rien pour notre vie de tous les jours; mais, du moment que nous l'avons dans nos cœurs, elle devient, comme nous l'avons vu, une source de vie et de puissance par l'Esprit de Dieu.

C'était donc par la Parole demeurant en eux que les jeunes gens remportaient la victoire sur le méchant, et cela pour deux raisons. Gardant la parole, ils lui obéissaient, et Satan ne peut toucher le croyant obéissant. Aussi longtemps qu'il reste dans la dépendance et l'obéissance, tous les assauts de Satan sont déjoués. Et cette même parole, habitant dans le cœur, devient l'épée de l'Esprit par laquelle nous pourrions repousser et mettre en fuite l'ennemi de nos âmes. Le Seigneur lui-même a été, en ceci comme en toute autre chose, un parfait exemple pour nous, dans la tentation du désert. Parlant par l'Esprit dans les Psaumes, il dit: «Je prends plaisir à faire ta volonté, ô mon Dieu: oui, ta loi est dans mon cœur». Conduit par l'Esprit dans le désert, il fut tenté par le diable; mais à chaque tentation, il répondait par ces mots: «Il est écrit». Il employait la Parole qui était déjà dans son cœur; c'est ainsi qu'il résistait à tous les assauts et qu'il tint tête à l'adversaire qui, à la fin, se retira confondu et vaincu. L'instruction, pour nous, est en ceci, que si la Parole ne demeure pas constamment dans notre âme, nous ne pouvons l'employer comme une arme pour notre défense. Nous avons bien souvent à confesser que si nous nous étions rappelé tel passage, nous aurions évité telle erreur, ou tel piège! Il est donc de la dernière importance, pour nous, d'avoir la parole de Dieu demeurant en nous. C'est la seule épée de l'Esprit, et aucune autre arme ne pourra repousser les assauts continuels de Satan. Si donc nous, jeunes gens, voulons être forts, il est absolument nécessaire, toujours, mais particulièrement dans des temps comme les nôtres, où l'on dirige tant d'attaques contre les fondements de notre foi, de garder soigneusement le trésor de la vivante parole de notre Dieu dans le fond de nos cœurs. La divine ressource pour nous dans cet état de choses, est d'apprécier la parole permanente et assurée de notre Dieu, de la méditer et de nous en nourrir.

Il y a cependant un danger spécial auquel les jeunes hommes sont exposés, danger qui motive l'exhortation que l'apôtre leur adresse. «N'aimez pas le monde, leur dit-il, ni les choses qui sont dans le monde: si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est pas en lui, car tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est pas du Père, mais est du monde; et le monde s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement» (1 Jean 2: 15-17). Le monde constitue donc, pour les jeunes gens, un danger spécial résultant du combat auquel ils sont exposés. C'était le cas pour Samson le nazaréen; il était jeune et fort, mis à part pour le Seigneur, il ne buvait point de vin, mais était rempli de l'Esprit (comparez Nombres 6; Ephésiens 5: 18). Il fut en butte aux assauts de l'ennemi, et la tentation à laquelle il céda et qui fut pour lui une cause de honte et de ruine, était une de ces choses qui sont dans le monde, dont Jean parle dans notre passage, — la convoitise de la chair.

Deux choses sont mentionnées ici: le monde et les choses qui sont dans le monde. Il est bien important, pour nous tous, de comprendre cela. Jean emploie ce terme «le monde» dans un sens moral et non, j'ai à peine besoin de le faire remarquer, dans le sens matériel, c'est-à-dire non pas comme le lieu où nous vivons, le monde créé, la terre, mais comme représentant tout le système des choses qui nous entourent, le monde tel qu'il est organisé par l'homme et gouverné par Satan, son prince et son dieu (voyez Jean 12: 31; 14: 30; 2 Corinthiens 4: 4). C'est Caïn que nous trouvons à l'origine de ce monde-là, quand il s'éloigna de la présence du Seigneur et qu'il bâtit une ville — ce qui suppose une société organisée; et ses descendants embellirent le monde par les arts et les sciences qui avaient pour objet de rendre l'homme heureux loin de Dieu. Le monde est donc toujours en antagonisme avec Dieu; ou, pour parler selon les Ecritures du Nouveau Testament, avec le Père. La chair est en opposition avec l'Esprit, Satan avec Christ, et le monde avec le Père. C'est pour cela que Jean dit: «Si quelqu'un aime le monde, l'amour du Père n'est point en lui» (1 Jean 2: 15). Cela ne signifie pas que tous ceux qui aiment le monde ne sont pas des croyants, mais qu'en aimant le monde on ne peut jouir de l'amour du Père (\*). Le Père ne peut pas *manifeste* son amour à celui qui aime le monde; car il y a opposition absolue entre le monde et le Père. C'est ce qui s'est vu à la croix de Christ. Dieu a montré par cette croix ce qu'était l'homme et ce qu'était le monde. C'est le monde qui a crucifié Christ. Satan a réussi à réunir contre le Fils unique de Dieu tous les rangs et toutes les classes de la société. Tout le monde, Juifs et gentils, les autorités civiles et religieuses, le monde entier, était uni comme un seul homme pour le mettre à mort; et ainsi, Satan a montré qu'il était le prince de ce monde. Maintenant Dieu tient le monde pour coupable de la mort de son Fils; un enfant de Dieu ne pourrait donc aimer le monde et avoir en même temps en lui l'amour du Père. Non, son sentiment à l'égard du monde ne peut être absolument que celui de l'apôtre Paul, quand il disait: «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Galates 6: 14). Tout ceci est si simple qu'aucun croyant ne voudrait le mettre en doute; mais qui, en même temps, ne reconnaîtra pas qu'il y a de ce côté-là un danger pour nous tous? Satan est très actif, et nos coeurs très rusés, en sorte que la mondanité, sous une forme ou sous l'autre, trouve facilement accès parmi les enfants de Dieu. Nous avons donc besoin d'être

toujours sur nos gardes, et de nous rappeler ces solennelles paroles sur l'amour du monde qui exclut absolument du coeur l'amour du Père. Quelle n'est pas souvent notre folie! Pour un plaisir passager, nous renonçons à la plus douce jouissance de l'âme, nous consentons à priver nos coeurs des rayons du soleil de justice et de ce qui est pour nous une consolation dans toutes les épreuves de notre marche à travers le désert.

(\*) Sans doute, dans ce passage, les mots «l'amour du monde et l'amour du Père» sont employés dans un sens caractéristique; mais nous parlons ici de la vérité générale dans son application.

Pour empêcher toute méprise, l'apôtre parle non seulement du monde, mais aussi des choses qui sont dans le monde; et ces choses sont désignées comme étant la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie (1 Jean 2: 16). C'est-à-dire que tout ce que la chair peut désirer sous une forme quelconque, tout ce qui peut plaire aux yeux, tout ce qu'ils peuvent convoiter ou désirer, et aussi tout ce qui peut exciter l'orgueil de l'homme, tout ce qui lui donne de l'importance dans ce monde ou l'élève au-dessus de ses semblables, que ce soit le rang, la distinction, la science, la force, le talent ou la puissance, tout ce, en un mot, qui sert l'homme comme homme dans ce monde, le jeune homme doit l'éviter, et il l'évitera dans la mesure où il comprend la relation de toutes ces choses avec un Christ rejeté et, par conséquent, avec le Père et son amour.

On verra de plus que ce passage nous indique les trois chemins par lesquels Satan pénètre dans nos âmes, car il cherche toujours à nous enlacer par ses fascinations et ses enchantements. Il faut donc garder, avec soin, ces avenues. Il est plus facile de tenir l'ennemi dehors que de le chasser une fois qu'il est dedans. Tout comme Nehémie établit des gardes qui devaient veiller sur les murs de Jérusalem, chacun aussi devant veiller sur sa maison, de même nous devons garder les portes de nos âmes contre la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, afin que nous soyons gardés nous-mêmes dans l'amour du Père. Pour y réussir, il nous faut absolument marcher en présence de Dieu, veiller constamment, et prier dans la puissance de l'Esprit.

L'apôtre appuie son exhortation d'un autre argument. «Le monde, dit-il, s'en va et sa convoitise, mais celui qui fait la volonté de Dieu demeure éternellement» (1 Jean 2: 17). Il nous rappelle le caractère transitoire du monde et de tout ce qu'il renferme en opposition avec la durée perpétuelle et le caractère immuable de tout ce qui se rapporte à Dieu. En faisant sa volonté, nous demeurons à toujours; car, dans sa grâce, il nous a associés avec lui et son Fils (1 Jean 1: 3), et l'éternité, par conséquent, est notre part, une éternité de bénédiction et de joie. Et plus nous comprenons cela et saisissons le caractère de la position dans laquelle nous avons été introduits et où nous sommes conduits par l'amour du Père, plus nous serons forts contre les séductions du monde, plus nous apercevrons leur complète vanité. Toute trace de l'Egypte, dit un auteur bien connu, est un opprobre sur le croyant. Ceci est vrai, car Christ s'est donné lui-même pour nos péchés, afin qu'il nous retirât du présent siècle mauvais, selon la volonté de notre Dieu et Père (Galates 1: 4).

Nous avons déjà considéré deux des trois classes entre lesquelles, selon l'apôtre, toute la famille de Dieu est divisée. Il nous reste à considérer la troisième, celle des petits enfants.

Nous rappellerons que ces trois classes servent à distinguer différents degrés de connaissance spirituelle. Les petits enfants donc, ne sont pas, comme on pourrait s'y attendre nécessairement, les plus jeunes des enfants de Dieu, parce que malheureusement il arrive quelquefois que des chrétiens restent dans cette classe pendant la plus grande partie de leur vie.

Ce qui les caractérise, comme on le voit au verset treizième, c'est qu'ils connaissent le Père; car c'est la première chose qu'ils apprennent en recevant l'esprit d'adoption. Ils sont convaincus de péché par la miséricorde de Dieu, et le sang de Christ a répondu à leur besoin comme pécheurs en les nettoyant de la culpabilité et en leur donnant ainsi la paix et la confiance en présence de Dieu. Puis, scellés par le Saint Esprit qui est l'Esprit du Fils de Dieu, ils crient Abba, Père, et sont ainsi amenés à le reconnaître comme tel. Non seulement ils sont sauvés, mais ils savent aussi qu'ils sont enfants, et comme enfants ils ont appris à connaître le Père. C'est une bénédiction immense, quoique ce ne soit qu'un commencement; car comprenant la relation divine que la grâce de Dieu a formée entre eux et lui et la sachant indestructible, ils saisissent quelque chose de ce que renferme ce nom de Père donné à Dieu, et se réjouissent dans cette précieuse assurance qu'ils sont devenus les objets du cœur de Christ, qui fera tout servir à leur bien et qui trouvera sa joie dans leur bonheur, maintenant et dans toute l'éternité.

On verra ainsi qu'il n'y a pas de raison pour qu'un seul enfant de Dieu ne connaisse le Père. Cela arrive, sans doute, mais cela vient, nous l'avons déjà remarqué à propos du pardon des péchés, d'un enseignement défectueux, de l'incrédulité ou de l'ignorance de ce qu'est la plénitude de la grâce. Dieu veut que tous ses enfants le connaissent comme Père, et il y a pourvu, en sorte que, si cette connaissance manque, la faute en est à l'homme et non à Dieu. Il n'y a rien de plus triste que les efforts continuels, faits par des docteurs professant le christianisme, pour saper les vérités de la rédemption et les privilèges des croyants.

Ne voulant pas croire que Dieu est aussi bon et l'homme aussi méchant qu'il l'est, leur but est d'exalter l'homme aux dépens de Dieu, et ainsi ils deviennent aveugles quant à l'enseignement fondamental de sa Parole. C'est à cause de cela qu'il est d'autant plus nécessaire d'affirmer toute la vérité quant à la grâce et à la rédemption.

L'apôtre s'adresse aux enfants, du verset 18 jusqu'à la fin du verset 27. Au verset 28, il s'adresse à toute la famille. Le monde, voilà particulièrement le danger pour les jeunes hommes; tandis que les petits enfants sont particulièrement exposés au piège des fausses doctrines, et cela donne à l'apôtre l'occasion de développer des instructions précieuses pour diriger les croyants à quelque degré qu'ils soient parvenus. C'est ce que nous allons maintenant examiner.

Il leur rappelle d'abord que c'est la dernière heure (verset 18). Ils savaient, car ils l'avaient appris, que l'antichrist devait venir; mais il y avait déjà plusieurs antichrists — des ennemis du christianisme, animés de l'esprit de l'antichrist, et cela prouvait que c'était la dernière heure. Dans les écrits de Paul, il est fait mention des «derniers jours», et cette expression désigne plus particulièrement la fin des derniers temps, — c'est-à-dire de la dispensation actuelle. A

la croix de Christ, Dieu a cessé d'agir avec le monde sur le principe de la responsabilité. Il a été démontré là que l'homme était perdu et que le monde était jugé. Mais le Seigneur tarde encore, dans sa grâce patiente «ne voulant pas qu'aucun périsse, mais que tous viennent à la repentance» (2 Pierre 3: 9); et c'est ce qui caractérise le jour de la grâce, la dernière heure durant laquelle ce cri se fait entendre de tous côtés: «Quiconque veut, prenne de l'eau de la vie gratuitement» (Apocalypse 22: 17). Jean, cependant, montre que c'est la dernière heure, par le fait qu'il existe plusieurs antichrists, preuve que l'antichrist était à l'arrière plan, l'homme de péché qui ne paraîtra sur la scène qu'après l'enlèvement des saints, lorsqu'ils seront réunis pour toujours avec le Seigneur (comparez 1 Thessaloniciens 4: 13-18, avec 2 Thessaloniciens 2). Les antichrists sont regardés comme les hérauts du chef-d'oeuvre de Satan; et, pour mettre les petits enfants sur leurs gardes, l'apôtre définit leur caractère. Les antichrists étaient des apostats. «Ils sont sortis du milieu de nous» (verset 19). Ils fussent demeurés avec nous, dit Jean, s'ils eussent été des nôtres, et maintenant, en se séparant de nous, ils ont montré qu'ils n'étaient pas des nôtres (verset 19). Que ceci est sérieux! Ces antichrists avaient été une fois sur le terrain du christianisme, rompant le pain avec les saints à la table du Seigneur et ils s'en étaient allés; ils avaient abandonné même la profession du nom de Christ et pris une position d'hostilité complète vis-à-vis de celui qu'ils avaient confessé une fois comme leur Sauveur et Seigneur. Mais, sans doute, il fallait un sens spirituel pour découvrir cette hostilité à Christ, sans cela il aurait à peine été nécessaire d'avertir les petits enfants au sujet d'un tel danger. Satan se transforme toujours en ange de lumière et ses ministres aussi se transforment en ministres de justice (2 Corinthiens 11: 14, 15); c'est ainsi qu'il arrive souvent que ces faux docteurs cherchent à séduire les âmes simples sous l'apparence d'une plus grande spiritualité, d'une consécration plus complète, ou sous le prétexte qu'ils ont découvert des vérités d'un ordre plus élevé. Jean les démasque et leur donne le nom qui leur convient, celui d'antichrists. Cela le conduit à développer plus complètement le caractère de l'antichrist. «C'est un menteur qui nie que Jésus est le Christ; celui-là est l'antichrist qui nie le Père et le Fils» (verset 22). Le premier point concerne spécialement les Juifs: il nie le Père; le second est l'erreur antichrétienne qui se répand partout, aujourd'hui: il nie le Fils. Les deux points réunis résument l'antichrist. Nous avons donc dans ce passage, le développement et le résumé de toutes les hérésies et de toutes les mauvaises doctrines. En somme, toutes les formes de l'opposition à la vérité reviennent à ceci: d'abord elles nieront non pas qu'un Christ doive venir, mais que Jésus est le Christ; et enfin, mais pas dès le commencement, remarquons-le, elles nieront non pas qu'il y a un Dieu, mais la vérité relative au Père et au Fils; en un mot, le christianisme. Et quel est le chrétien un peu versé dans la parole de Dieu, connaissant un peu les erreurs dominantes, qui n'ait remarqué les germes, chaque jour plus évidents, de ces différentes formes de l'opposition à la vérité de Dieu? Oui, si Jean pouvait le dire de son temps, nous avons bien plus de raisons de l'affirmer aujourd'hui: il y a maintenant plusieurs antichrists (verset 18). De toutes manières la parole de Dieu est sapée; des docteurs, qui se disent chrétiens, ignorent les vérités fondamentales du christianisme, encore plus peut-être que les athées ou les impies avoués; de sorte qu'il est possible qu'un homme prenne le nom de ministre de Christ, tout en rejetant la vérité relative



à sa personne et à son oeuvre. Ce sont les chaires de la chrétienté qui constituent le plus grand danger du moment présent. Maintenant, ils sont avec nous, — avec nous seulement parce que la chrétienté elle-même étant en train de devenir apostate, si elle ne l'est déjà, s'accorde ainsi avec ces ennemis de la vérité; mais avant qu'il soit longtemps, beaucoup (comme quelques uns l'ont déjà fait) jetteront le masque et prendront résolument leur place au milieu de ceux qui rejettent Christ et le christianisme. Ce sont réellement des antichrists.

Il est bien important de remarquer que ce sont les petits enfants qui sont ainsi mis en garde contre ce danger et ce piège. De nos jours, on pense souvent qu'il est superflu, sinon tout à fait insensé, d'avertir les jeunes convertis au sujet des erreurs qui ont cours. Et pourtant, nous voyons que Jean leur parle clairement des dangers qu'ils rencontreront sur leur chemin. Un proverbe populaire ne dit-il pas: Etre averti, c'est être armé? Ce mot est vrai dans tous les sens; il est confirmé par notre passage. Bien des naufrages auraient été évités si ceux qui dirigent dans l'Eglise de Dieu avaient suivi l'exemple de Jean. Mais l'apôtre fait plus que de signaler le danger; il enseigne aussi à ces jeunes croyants les moyens d'être gardés. Mais Dieu, dans sa grâce, prévoyant toutes les difficultés et la nature de tous les ennemis que son peuple aurait à affronter, a pourvu à tout ce qui pourrait arriver. C'est pourquoi Jean dit: «Et vous avez l'onction de la part du Saint, et vous connaissez toutes choses. Je ne vous ai pas écrit parce que vous ne connaissez pas la vérité, mais parce que vous la connaissez, et qu'aucun mensonge ne vient de la vérité», (versets 20, 21), et plus loin, il dit: «Pour vous donc, que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous: si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (verset 24).

Ces trois moyens de se garantir de l'erreur sont dignes d'une sérieuse attention. D'abord, Jean leur rappelle l'onction de la part du Saint, onction par laquelle ils connaissaient toutes choses. Le même Esprit qui habite en nous comme Esprit d'adoption, est l'onction aussi bien que le sceau et les arrhes (voyez 2 Corinthiens 1: 21, 22, etc.). Cette onction de l'Esprit de Dieu qui nous lie fermement à Christ (2 Corinthiens 1: 21) nous donne deux choses: l'intelligence et la puissance. Dans ce passage, il est question de l'intelligence, et Jean enseigne aux enfants que, depuis qu'ils ont été oints par le Saint Esprit, ils sont eux-mêmes à la source de toute connaissance, non pas qu'ils sachent actuellement toutes choses, mais, ayant, reçu l'onction, ils ont en eux la faculté de connaître et ainsi de distinguer la vérité de l'erreur. Dans les choses de Dieu, il est bon de se le rappeler constamment, l'Esprit de Dieu est ce qui nous permet de saisir la vérité (voyez 1 Corinthiens 2). L'esprit, la raison humaine et l'intelligence n'ont rien à faire ici. Comme quelqu'un l'a dit: «L'activité de l'esprit est le grand obstacle qui empêche de comprendre la vérité de Dieu». C'est ainsi qu'il arrive souvent qu'un simple enfant dans les choses du monde, est le plus sage dans les choses de Dieu. Le psalmiste dit: «J'ai plus d'intelligence que tous ceux qui m'enseignent, parce que je médite tes préceptes. J'ai plus de sens que les anciens, parce que j'observe tes préceptes» (Psaumes 119: 99, 100). La source donc, pour le croyant, de toute sagesse et de toute connaissance est la parole de Dieu expliquée par le Saint Esprit. Dieu a ainsi pourvu les petits enfants de sa famille d'un moyen

pleinement suffisant, pour discerner les erreurs qui les entourent et pour s'en défendre. Ceux-ci n'ont pas besoin que personne les enseigne (1 Jean 2: 27), parce que, marchant dans la dépendance de Dieu, le Saint Esprit lui-même les mettra sur leurs gardes et leur montrera ce qu'est la vérité et ce qu'est l'erreur. Un fait qui s'est passé récemment à X, est une illustration vivante de ce que nous avons dit. Dans cette localité, sous prétexte de plus de lumière et d'une plus grande charité, les fondements de la vérité furent attaqués et les enfants de Dieu furent surtout atteints. Un frère s'aperçut du danger, mais au commencement, par amour de la paix et dans la pensée que les pauvres et les simples seraient incapables de comprendre de telles questions, il garda le silence. Enfin la fidélité au Seigneur l'obligea à se séparer de ceux qui soutenaient ces fausses doctrines; et dans une lettre reçue récemment, il rapporte à la gloire de Dieu qu'aucune des âmes simples pour lesquelles il avait eu des craintes n'avait été entraînée; et il ajoute que, sauf de rares exceptions, toutes les personnes cultivées et instruites avaient refusé de juger ou avaient accepté les doctrines erronées. Comme les petits enfants de notre passage qui s'étaient trouvés fidèles, ils avaient et ils ont l'onction du Saint, et ainsi, distinguant la vérité de l'erreur, ils ne furent pas entraînés par les habiles séductions du méchant.

Ces petits enfants aussi connaissaient la vérité et savaient, par conséquent, qu'aucun mensonge ne vient de la vérité (verset 21). C'est là ce qui fait la sûreté des saints, quand, sous de spécieux déguisements, les erreurs marchent tête levée. Si nous avons la vérité, cela nous suffit, nous n'avons pas besoin d'examiner tout ce qui se dit être la vérité. Le Seigneur nous épargnera la souillure et le trouble. Ses brebis, comme il nous l'a lui-même enseigné, connaissent sa voix, mais elles ne connaissent pas la voix des étrangers (Jean 10: 5). Si nous ne connaissons pas la voix qui cherche à nous séduire, cela suffit: nous refuserons de l'écouter, parce que c'est la voix d'un étranger, «Jésus Christ est le même hier, aujourd'hui et éternellement», et nous ne serons pas entraînés par des doctrines nouvelles.

Nous nous trompons grandement si, sachant que nous avons la vérité, nous examinons une erreur qui prétend se substituer à ce que nous possédons. Ce peut être le devoir des docteurs de le faire pour dénoncer les artifices de Satan, mais il suffit aux petits enfants de demeurer dans la vérité elle-même qui est une certitude, et dans l'assurance qu'aucun mensonge ne vient de la vérité.

Ensuite l'apôtre, comme on l'a déjà remarqué, caractérise le menteur comme celui qui nie, non pas qu'il y a un Christ, ou qu'il doit venir, mais que Jésus est le Christ. «Celui-là est l'antichrist, qui nie le Père et le Fils» (verset 22), c'est-à-dire toute la vérité du christianisme; car personne ne connaît le Père que le Fils, et celui à qui le Fils l'aura révélé. Mais cet avertissement est bien solennel: «Quiconque nie le Fils n'a pas non plus le Père; celui qui confesse le Fils a aussi le Père» (verset 23). Dieu — Dieu le Père — ne peut donc être connu en dehors du Fils, en dehors de ce que le Fils est en vérité, dans sa dignité essentielle, en dehors de la vérité de sa personne comme Jésus Christ venu en chair (1 Jean 4: 2, 3; 2 Jean 7-9). Tous les raffinements du déisme ne sont donc que d'impies spéculations; car faire

profession qu'on croit en Dieu, en dehors de Christ, c'est tout simplement rejeter le vrai Dieu, puisque c'est seulement en Christ qu'il a été révélé et qu'il peut être connu.

Les petits enfants avaient l'onction du Saint et ils connaissaient la vérité; mais, maintenant, l'apôtre ajoute une exhortation: «Pour vous, dit-il, si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (verset 24). C'est la troisième source ou le troisième moyen, pour eux, d'être gardés; il y a là un principe d'une importance capitale. Il n'y a d'autre remède à la corruption qui, par ses envahissements a jeté la confusion partout, que de retourner au commencement. C'est ainsi que l'apôtre Paul exhorte Timothée, dans les temps difficiles où il se trouvait, à demeurer dans les choses qu'il avait apprises et dont il avait été pleinement convaincu, sachant de qui il les avait apprises (2 Timothée 3: 14-17). Toutes les erreurs, toutes les falsifications de la vérité, peuvent ainsi être signalées et réfutées. Satan lui-même est impuissant contre la vérité de Dieu, quand on en use avec simplicité. Si nous nous reposons sur la Parole, telle qu'elle a été donnée par les apôtres, nous sommes sur un solide rocher contre lequel viennent se briser, sans force, toutes les erreurs, comme des vagues que le choc réduit en poussière. Dans les disputes théologiques, il arrive souvent qu'on cite, comme faisant autorité, les *pères* (c'est ainsi qu'on appelle les écrivains qui sont venus après les apôtres, ou les auteurs de temps plus rapprochés), en laissant de côté presque entièrement ce qui a été enseigné dès le commencement. Mais la vérité de Dieu ne change pas; elle est une autorité aujourd'hui, aussi bien que quand elle fut révélée au commencement, et elle est, par conséquent, le seul critérium de l'homme, de tous ses systèmes et de ses prétentions. Ce qui ne s'accorde pas avec ce qui a été enseigné dès le commencement, doit donc être rejeté sans miséricorde, et sans qu'on puisse alléguer, pour s'en dispenser, le fait que les circonstances sont autres et que les conditions de la société ont changé. Dieu, qui ne change point, communique son propre caractère à la vérité qui passe ainsi, à travers les siècles, aussi immuable dans sa perfection, que Celui dont elle est la parole.

La vérité demeurant en eux, dans la puissance du Saint Esprit, devait être leur sauvegarde contre les antichrists qui déjà sont dans le monde; mais il y a autre chose encore, une bénédiction positive: «Vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (verset 24). Nous l'avons vu dans notre chapitre 1, la réception de la vérité annoncée par les apôtres, comme message au sujet de Christ, parole de vie, apportait une nouvelle nature et la vie éternelle dans la communion avec le Père et le Fils; de même ici nous voyons que, pour être gardé dans cette communion, il faut retenir dans le cœur ce qui a été enseigné au commencement — c'est ce qui fait qu'on demeure dans le Père et dans le Fils. Il est extrêmement important, pour nos âmes, de conserver la vérité telle qu'elle a été donnée au commencement; nous serons ainsi gardés contre les fausses doctrines. Rien ne produit de saintes affections, rien ne sanctifie, rien ne conduit à la jouissance de ce qui est notre portion dans le Père et dans le Fils, que la vérité, et la vérité seule est l'épée de l'Esprit. Pour qu'elle soit tout cela pour nous, il faut la serrer dans nos cœurs et l'y conserver comme un saint dépôt, afin qu'elle devienne, par le Saint Esprit, le mobile de nos actions et ce qui dirige notre

marche, qu'elle nous fournisse des armes propres à nous défendre contre les assauts de Satan; elle sera ainsi, en même temps, le moyen de maintenir nos âmes dans la jouissance de la communion avec le Père et le Fils.

Vient maintenant un mot d'encouragement et de consolation. Il avait dit: «Si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous», etc., il ajoute maintenant: «C'est ici la promesse que lui nous a promise, — la vie éternelle» (verset 25). Les «si» de l'Écriture ne limitent jamais la grâce, ne la rendent pas conditionnelle, car la grâce de Dieu a un caractère absolu. Ils montrent que nous sommes responsables et que c'est à la grâce que nous devons de persévérer. C'est ainsi que le Seigneur lui-même dit à des Juifs qui faisaient profession de croire en lui: «Si vous persévérez dans ma parole, vous êtes vraiment mes disciples» (Jean 8: 31); cette persévérance en était la preuve pour d'autres. Ainsi, pour persévérer dans le Père et dans le Fils, il faut nécessairement garder la vérité dans son âme. Nous insistons sur ces «si», qui nous rappellent notre responsabilité et que Dieu veut que nous employions pour nous sonder et nous juger nous-mêmes, mais il est tout aussi nécessaire d'insister, sans réserve, sur le caractère absolument inconditionnel de la grâce de Dieu pour notre salut. La vie éternelle est la vie éternelle, et une fois qu'on la possède on ne peut jamais la perdre; car, comme nous l'avons vu, elle est vraiment Christ lui-même; c'est cette vie éternelle qui était auprès du Père, et qui nous a été manifestée (1 Jean 1: 2). Aussitôt donc qu'il a insisté sur la responsabilité de garder ce qu'ils avaient entendu dès le commencement, il fortifie leurs cœurs en leur rappelant que c'est la vie éternelle que Dieu avait promise.

Cela fait ressortir un principe bien précieux des voies de Dieu envers nous, tel qu'il nous a été révélé dans la Parole. Il ne veut jamais que nous mettions en doute si nous sommes ses enfants ou non, — cela est toujours considéré comme une chose réglée, si nous sommes croyants. L'examen de soi-même ne nous est donc jamais recommandé pour nous faire connaître si nous sommes ou non de vrais chrétiens, mais seulement pour découvrir le péché, afin qu'il soit amené à la lumière, en présence de Dieu, et qu'il y soit jugé. Les relations entre nos âmes et lui sur le terrain de la rédemption ayant été établies une fois pour toutes, ses droits sur nous et notre responsabilité résultant du fait que nous lui appartenons, peuvent bien être rappelés, mais ils ne le sont jamais, faisons-y bien attention, pour affaiblir la grâce; toutes les exhortations de cette nature reposent sur le fondement de la grâce, et ont pour but d'amener nos âmes à jouir plus complètement de leurs privilèges. C'est pour avoir perdu de vue cette distinction, que des âmes sont dans l'esclavage, usant des préceptes et des avertissements de l'Écriture d'une manière légale, pour s'exciter à plus de zèle et plus de dévotion. C'est la grâce qui fonde et fait vivre l'âme, — la précieuse et souveraine grâce de Dieu qu'il donne librement et sans condition. Il nous en rend participants, mais, pour que nous apprenions à connaître son cœur, il nous avertit, dans cette même grâce, des dangers que nous pouvons rencontrer et nous dit à quelles conditions nous pourrions jouir pleinement de l'action efficace de sa grâce. Ceci nous aide à comprendre pourquoi l'apôtre ajoute après le verset 24: «Et c'est ici la promesse que lui nous a promise, — la vie éternelle» (verset 25).

Les versets suivants (versets 26, 27) résument les instructions données par l'apôtre aux petits enfants. Il leur rappelle encore l'onction qu'ils avaient reçue de Christ et à cause de laquelle ils n'avaient pas besoin que personne les enseignât au sujet de ces faux docteurs apostats, qui cherchaient à les entraîner. L'apôtre ne veut pas dire que ces saints pouvaient se passer des docteurs qui étaient des dons de Christ à l'Eglise, pour le perfectionnement des saints et l'édification du corps de Christ (Ephésiens 4), mais plutôt que, s'ils étaient assaillis par les antichrists, ils avaient, quoique réduits à eux-mêmes, une ressource pleinement suffisante dans l'onction du Saint Esprit. Il leur dit encore: «Comme la même onction vous enseigne à l'égard de toutes choses, et qu'elle est vraie et n'est pas mensonge, — et selon qu'elle vous a enseignés, vous demeurerez en lui» (verset 27). On pourrait également traduire: *en elle*, mais *en lui* semble être la meilleure interprétation. Qu'il est intéressant d'observer cet ordre! D'abord, on reçoit l'onction; ensuite, cette onction enseigne toutes choses, enfin on demeure en lui. Ah! qu'est-ce qui pourrait nous égarer, si l'onction du Saint Esprit remplissait nos âmes, si nous étions constamment occupés à recevoir ses enseignements, et si nous demeurions en Christ? Nous serions alors à la source de toute connaissance, de la puissance et de la bénédiction.

Ainsi, au verset 28, où l'apôtre s'adresse encore une fois à toute la famille, il n'a qu'un mot à leur dire, après les instructions qu'il a données aux différentes classes, et ce mot est: «Demeurez en lui». «Et maintenant, enfants, demeurez en lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance, et que nous (nous qui vous avons enseignés et avons été des instruments de bénédiction pour vous) ne soyons pas couverts de honte de par lui, à sa venue» (verset 28), ce qui arriverait si l'on voyait que les travaux des apôtres et docteurs chrétiens au milieu d'eux avaient été vains. Ils perdraient, dans ce cas, les choses qu'ils avaient opérées, et ne recevraient pas un plein salaire (2 Jean 8). Il les place aussi, par là, comme il se place lui-même et ses compagnons de travail, en présence du retour du Seigneur. Rien ne pousse autant soit les ouvriers, soit les saints, en général, à être actifs dans l'oeuvre du Seigneur, que l'attente du retour de Christ. C'est ce motif que Jean présente à tous les enfants de la famille de Dieu, quand il place sur leur coeur ce précepte divin: demeurez en lui. Demeurer en lui dans l'espérance de le voir bientôt face à face, quand le caractère de notre oeuvre (c'est bien ce que veut dire l'apôtre) sera pleinement manifesté. Que le Seigneur grave cette recommandation, en caractères vivants, dans les coeurs de tous les enfants de Dieu, pour l'amour de son nom!

## Chapitre 6 - Traits distinctifs des enfants de Dieu

Si nous sommes enfants de Dieu, cela se reconnaîtra à certains traits, à certains caractères; car si nous sommes nés de nouveau, si nous avons reçu une nouvelle nature et la vie éternelle en Christ, cette nouvelle nature — tel est, en effet, le raisonnement de l'apôtre Jean — s'exprimera nécessairement. En d'autres termes, puisque Christ lui-même est la vie éternelle, la vie que nous possédons en croyant en lui coulera par les mêmes canaux que la sienne, quand il était ici-bas au milieu des hommes. Une nature divine doit toujours s'exprimer

de la même manière dans les mêmes circonstances, et se montrer semblable à Celui dont notre nouvelle nature tire son origine. C'est pourquoi l'apôtre, dans toute sa première épître, indique certains caractères distinctifs des enfants de Dieu.

Avant d'en venir à ces caractères, il faut établir soigneusement qu'ils ne nous sont pas donnés pour nous aider à découvrir si nous sommes enfants de Dieu ou non. Employer l'Écriture de cette manière, ce serait ne pas comprendre du tout le but de l'Esprit de Dieu, remplir nos âmes d'incertitude, et nous mettre sous le dur esclavage du légalisme qui détruirait bientôt toute fraîcheur et toute énergie de vie chrétienne. Telle a été l'erreur dans tous les âges de la théologie formaliste. Il en résulte que les âmes sont conduites à s'occuper d'elles-mêmes, de leur état spirituel, à rechercher continuellement les fruits de l'Esprit en elles-mêmes, au lieu de s'occuper de Christ, de le suivre, et de méditer sur sa beauté morale et sur ses perfections, — ce qui est la condition essentielle des progrès spirituels, — et ainsi elles arrivent à se constituer leurs propres juges. Il y a des milliers d'enfants de Dieu qui se trouvent sur cette mauvaise voie, sont maintenus dans le doute et l'incertitude toute leur vie, au lieu de se réjouir dans leurs privilèges et dans la jouissance de l'amour du Père, et qui même regardent la crainte et le doute comme des signes d'humilité. Mais ce n'est pas la voie qu'enseigne l'Esprit de Dieu, et ces traits ne sont pas donnés pour nous aider à découvrir, par l'examen de nous-mêmes, si nous sommes vraiment régénérés, mais ils le sont pour nous faire connaître le caractère, et l'action de la nature divine, dont par grâce nous avons été rendus participants. Notre relation avec Dieu étant considérée comme une chose réglée, le Saint Esprit peut maintenant nous faire connaître quelle est la manière de vivre des enfants de Dieu.

Cette simple parole de l'apôtre Jean servira de preuve à ce que nous venons de dire: «Quiconque croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu» (1 Jean 5: 1). La nouvelle naissance nous est représentée comme dépendant non du fait que l'on peut découvrir en nous tel ou tel fruit de l'Esprit, mais seulement et uniquement de ceci: croyons-nous, oui ou non, que Jésus est le Christ? C'est merveilleusement simple! Le jour de la Pentecôte, Pierre déclara que Dieu avait fait Seigneur et Christ ce même Jésus que les Juifs avaient crucifié. Ce Jésus qui était une fois ici-bas, sur la terre, est ainsi appelé, par le témoignage divin, le Christ de Dieu. Il n'a pas cessé de l'être pendant son séjour ici-bas, mais il se présente maintenant dans ce caractère sous un nouvel aspect, comme Celui qui a été rejeté, qui est ressuscité des morts et qui est assis à la droite de Dieu. Jésus est le Christ, et quiconque s'incline devant ce témoignage et le reçoit dans son cœur comme vrai, est né de Dieu. Au lieu donc de regarder au dedans pour y chercher des preuves de la nouvelle naissance, il s'agit simplement de s'adresser cette question: «Est-ce que je crois que Jésus est le Christ?» (\*).

(\* ) Voyez dans notre chapitre 2, d'autres développements sur les moyens de devenir enfant de Dieu.

Le premier caractère des enfants de Dieu se trouve au chapitre 3, verset 9. «Quiconque est né de Dieu ne pratique pas le péché, car la semence de Dieu demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce qu'il est né de Dieu» (voyez aussi 5: 18). La difficulté de cette déclaration disparaît, si l'on se place au point de vue de l'apôtre. Il établit cette vérité, comme on l'a souvent remarqué, d'une manière abstraite et par conséquent absolue; c'est-à-dire qu'il se

borne à considérer, à l'exclusion de toute autre, la seule chose devant lui. Ainsi, dans ce passage, il parle seulement de ce qui caractérise la nouvelle nature, née de Dieu, sans s'arrêter au fait que les enfants de Dieu possèdent aussi la vieille nature qui est si complètement mauvaise, que Paul la caractérise par ces mots: «le corps du péché» (Romains 6: 6). Tout croyant a ces deux natures, et Jean parle seulement de celle qui est divine, et comme la croix est considérée comme ayant mis fin judiciairement pour toujours à la vieille nature, quoique cela ne soit pas son sujet, il dit: «Quiconque est né de Dieu ne pèche pas» (chapitre 3: 9). C'est la nouvelle nature et non la vieille qui caractérise notre vie devant Dieu; et ainsi, dans ce sens absolu, il peut dire: «Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche pas, mais celui qui est né de Dieu se conserve lui-même, et le méchant ne le touche pas» (1 Jean 5: 18). Cela ne signifie donc pas que l'enfant de Dieu ne tombe plus dans le péché (car qui, hélas! pourrait affirmer qu'il ne pèche jamais?), mais simplement que le caractère de la nouvelle nature, c'est qu'elle ne pèche pas. Car comment ce qui est né de Dieu pourrait-il pécher?

Il ne faut pas oublier que tandis que, de fait, nous possédons aussi la vieille nature, et qu'il n'y a personne qui ne pèche, il n'y a en même temps pas, comme cela a été établi déjà, de nécessité pour le croyant de pécher. «Mes enfants, dit Jean, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez pas» (1 Jean 2: 1). Car quoique nous portions avec nous la vieille nature, c'est notre privilège de nous tenir nous-mêmes «pour morts au péché, mais pour vivants à Dieu dans le Christ Jésus» (Romains 6: 11). De là aussi l'exhortation de Pierre: «Christ donc, ayant souffert pour nous en la chair, vous aussi, armez-vous de cette même pensée que celui qui a souffert en la chair s'est reposé du péché, pour ne plus vivre le reste de son temps dans la chair pour les convoitises des hommes, mais pour la volonté de Dieu» (1 Pierre 4: 1, 2). La déclaration de Jean ne doit donc en aucune manière être modifiée, et quand par négligence ou défaut de dépendance, nous avons été loin de la présence de Dieu, et que nous avons déshonoré le nom de Christ en tombant dans le péché, nous devons nous juger sans ménagement, sans rabaisser le niveau qui nous est donné. Quels que nous soyons en pratique, que notre mesure reste celle-ci: «Quiconque est né de Dieu ne pèche point». Tel est le caractère de l'enfant de Dieu. Il peut y manquer en tombant dans le péché, mais triste et humilié quand cela arrive, il ne cesse pas pour cela d'être un enfant de Dieu. D'un autre côté, l'apôtre, en nous rappelant qu'il n'y a pas pour nous de nécessité de pécher, nous montre comment Dieu a pourvu au cas où ses enfants tomberaient dans le péché. Il dit: «Si quelqu'un a péché, nous avons un avocat auprès du Père, Jésus Christ, le juste; et lui est la propitiation pour nos péchés, et non pas seulement pour les nôtres, mais aussi pour le monde entier» (1 Jean 2: 1, 2). Lavés par le précieux sang de Christ, nous sommes purifiés pour toujours de la culpabilité du péché devant Dieu; mais par le ministère de Christ, comme avocat, il a pourvu à un moyen de laver nos pieds de toutes les souillures que nous pourrions contracter dans notre marche à travers ce monde. D'abord, si nous péchons, Christ prie le Père pour nous; ensuite, en réponse à son intercession, le Saint Esprit, tôt ou tard, applique la parole à nos consciences, et cela nous conduit au jugement de nous-mêmes et enfin à la confession de nos péchés. Dieu est «fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9).

Un second caractère des enfants de Dieu, c'est qu'ils pratiquent la justice. «Si vous savez qu'il est juste, dit Jean, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui» (1 Jean 2: 29; voyez aussi 3: 7, 10). L'enfant sera semblable à celui dont il est né. Ayant la même nature, il portera les mêmes fruits. Mais il faut prendre garde de bien comprendre ce que signifie «la justice». Comme Paul l'enseigne, tout croyant est fait justice de Dieu en Christ (2 Corinthiens 5: 21); c'est pourquoi, «en Christ» répond à toutes les exigences divines selon la sainte mesure de Dieu. Cela donne au croyant une position parfaite devant Dieu, si parfaite que Dieu peut trouver tout son plaisir dans le croyant. Mais Jean, dans ce passage, ne parle pas de notre position; il parle de notre vie ici-bas; cette justice est toute pratique, elle est le déploiement de la vie éternelle que nous avons en Christ. Or, tout en étant pratique, c'est une justice selon les pensées de Dieu et non selon les nôtres. Elle est expressément liée à Dieu, à Dieu tel qu'il est manifesté en Christ. «Si vous savez qu'il est juste, sachez que quiconque pratique la justice est né de lui». Elle a donc le même caractère que lui; la justice du croyant, dans ce sens, étant de la même nature que celle de Christ dans sa marche ici-bas. Ainsi ce n'est pas ce que l'homme appelle justice, mais ce qui, par le caractère de sa manifestation, montre que sa source est dans une nouvelle nature, ce qui est produit seulement par le Saint Esprit.

Voyons donc plus particulièrement en quoi consiste cette justice. Quand notre Seigneur, dans son humble grâce, se présente à Jean pour être baptisé, Jean l'en empêchait en lui disant: «Moi, j'ai besoin d'être baptisé par toi, et toi, tu viens à moi! Et Jésus répondant, lui dit: Laisse faire maintenant, car ainsi il nous est convenable d'accomplir toute justice» (Matthieu 3: 14, 15). Cette parole est la réponse précise de notre Seigneur à la question que nous venons de nous poser. Ayant pris tout son plaisir dans les saints qui sont sur la terre, il s'identifie avec eux comme étant les élus de Dieu dans son ancien peuple; et étant venu pour faire la volonté de Dieu, il était soumis avec eux à toute parole venant de Dieu. Quand donc Jean Baptiste, prêchant le baptême de repentance, disait: «Repentez-vous; car le royaume des cieux est proche», cette parole liait le cœur et la conscience de tous les Israélites pieux, et en tant que Jésus avait maintenant pris sa place au milieu de son peuple, elle le liait aussi, non pas qu'il eût besoin d'être baptisé, (loin de nous cette pensée!) mais parce que, dans son amour et par sa grâce, il prit cette position pour glorifier Dieu et pour bénir son peuple. Il nous enseigne ainsi que *l'obéissance est le chemin de la justice*. C'est la voie de la justice pratique; non pas l'obéissance pour être sauvé, mais l'obéissance comme étant l'expression de la nouvelle vie que nous avons reçue par la nouvelle naissance opérée par l'Esprit (voyez 1 Jean 5: 2, 3; 2 Jean 6). Quels sont, en effet, les commandements qui nous sont donnés? Ils ne sont que le déploiement de la nature de Dieu, précisément comme tous les préceptes renfermés dans les épîtres ne sont que l'expression des traits de la vie de notre Seigneur. Si donc nous avons une nouvelle nature, si Christ lui-même est notre vie, toute l'activité de cette nature et de cette vie doit couler dans des canaux divins, et les commandements et les préceptes du Nouveau Testament sont ces canaux divins. On ne peut trop insister là-dessus; car, quoique il soit vrai que Dieu nous sauve absolument sur le fondement de la grâce par la rédemption qui est dans le Christ Jésus, il réclame la justice pratique dans la marche et les voies de ses enfants. C'est en vue de cela qu'il nous a donné sa Parole, afin qu'elle fût une lampe à nos pieds et une



lumière à nos sentiers; et si nous sommes guidés par elle, si nous lui sommes soumis, et que nos vies soient réglées par cette Parole, nous marcherons dans la justice. Nous lisons dans Apocalypse 19: 8, qu'il «a été donné à l'épouse de l'Agneau d'être vêtue de fin lin, éclatant et pur, et que ce fin lin ce sont les justices des saints». C'est la pleine et complète manifestation future de la justice de tout enfant de Dieu, qui a été déployée par eux sur la scène de ce monde, dans l'obéissance à la parole de Dieu. Partout où se trouvent la nouvelle nature et la vie divine dans l'âme, il y aura justice pratique, mais la mesure en sera déterminée par notre obéissance à la parole de Dieu.

L'amour des frères est un troisième trait caractéristique des enfants de Dieu. «Par ceci les enfants de Dieu et les enfants du diable sont rendus manifestes: quiconque ne pratique pas la justice, n'est pas de Dieu, et celui qui n'aime pas son frère. Car c'est ici le message que vous avez entendu dès le commencement, savoir que nous nous aimons l'un l'autre... Nous, nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères» (1 Jean 3: 10-14). Et puis: «Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui» (5: 1). Et encore: «Bien-aimés, aimons-nous l'un l'autre, car l'amour est de Dieu, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu. Celui qui n'aime pas n'a pas connu Dieu, car Dieu est amour» (4: 7, 8). Cette dernière phrase renferme le secret divin: «Dieu est amour». C'est l'essence de sa nature, sa sainteté étant exprimée par cette autre parole: «Dieu est lumière». Si, étant nés de lui, nous possédons cette nature, c'est l'amour qui doit nous caractériser et qui fera que tout ce qui occupe le cœur de Dieu nous occupera nous-mêmes. Il faut encore observer que l'amour ne nous est pas présenté sous ce point de vue comme responsabilité, car ce n'est pas le moyen de produire l'amour. Non, il nous est présenté comme une nécessité de la nature divine, et par conséquent comme une nécessité pour l'enfant de Dieu. Nous devons aimer si nous sommes enfants de Dieu, parce que c'est le caractère de la nouvelle nature que nous avons reçue.

Remarquons encore qu'aucun enfant de Dieu ne peut faire exception, où qu'il habite, dans quelque milieu qu'il vive, quel que soit son état spirituel. Tous ceux qui sont nés de Dieu doivent être les objets de notre affection selon Dieu. On ne peut nullement restreindre le cercle. Dieu embrasse tous les membres de sa famille, et nous devons faire de même. Ceci une fois bien compris et reçu, la question relative à la manière dont l'amour doit se manifester se présente naturellement. Cette question a été l'occasion de bien des discussions amères dans l'Eglise de Dieu. Quelques-uns ont soutenu au sujet de cette vérité qu'il faut *montrer* de l'amour à tous les enfants de Dieu, tandis que d'autres se sont sentis obligés de se séparer de tel et tel enfant de Dieu, à cause de sa marche et de ses relations, et de renoncer à tout rapport avec lui. Il est donc important de bien élucider cette question. La meilleure manière de le faire est de s'en rapporter à la Parole elle-même. Cette parole de l'apôtre: «Quiconque aime celui qui a engendré, aime aussi celui qui est engendré de lui», est suivie immédiatement de cette autre: «Par ceci nous savons que nous aimons les enfants de Dieu, c'est quand nous aimons Dieu et que nous gardons ses commandements; car c'est ici l'amour de Dieu, que nous gardons ses commandements» (1 Jean 5: 1-3). Il est clair, d'après ce passage, rapproché du

verset précédent, premièrement, que tous les enfants de Dieu ont droit à notre amour; mais secondement, que notre amour, l'amour selon Dieu, l'amour selon l'Esprit, ne doit s'exprimer que dans la voie de l'obéissance.

Ceci deviendra plus clair encore par d'autres passages. Paul écrit: «Vous supportant les uns les autres, et vous pardonnant les uns aux autres, si l'un a un sujet de plainte contre l'autre; comme aussi le Christ vous a pardonné, vous aussi faites de même» (Colossiens 3: 13). Le Seigneur dit: «Prenez garde à vous-mêmes. Si ton frère pèche contre toi, reprends-le, et s'il se repent, pardonne-lui; et si sept fois le jour il pèche contre toi, et que sept fois le jour il retourne à toi, disant: Je me repens; tu lui pardonneras» (Luc 17: 3, 4). Le premier de ces passages nous apprend que nous devons toujours être disposés à pardonner, lorsque nous avons un sujet de plainte contre quelqu'un; le second nous apprend quand il convient d'exprimer ce pardon, à savoir quand celui dont on a à se plaindre a fait la confession de son péché. Il en est ainsi à l'égard de l'amour. Rien ne peut justifier l'absence d'amour pour nos frères; mais l'amour ne peut se montrer que dans la voie de l'obéissance à la parole de Dieu.

Si donc un saint de Dieu vit dans une désobéissance manifeste, je ne dois pas m'associer avec lui dans sa désobéissance, ou je renverserais tous les principes qui, pour notre instruction, nous sont donnés ici sur l'amour.

La vérité est qu'en cela, comme en toute autre chose, nous sommes les représentants de Dieu. Or Dieu ne manifeste pas son amour à ceux qui s'associent avec le mal (2 Corinthiens 6, fin), ni à ceux qui aiment le monde (1 Jean 2), et notre Seigneur dit: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole (non pas mes paroles), et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui (Jean 14: 23); c'est-à-dire que l'expression de l'amour du Père, l'habitation du Père et du Fils dans l'âme, nous sont présentés comme dépendant de la marche du croyant. Nous devons agir de même. Non pas que nous devons nous constituer les juges de nos frères — en aucune façon; mais individuellement, nous devons garder une bonne conscience devant Dieu, et ainsi nous ne devons pas nous associer avec ce qui risquerait de nous faire agir contrairement à la parole de Dieu ou de nous entraîner dans la désobéissance. Nous devons néanmoins entretenir dans nos coeurs un amour aussi vaste que celui de Dieu lui-même; mais l'expression de notre affection doit se régler sur sa volonté, telle qu'elle est renfermée dans sa Parole. Mais quand les voies ou les rapports qu'un croyant soutient avec d'autres sont tels que nous ne pouvons pas lui tendre la main, notre amour aura toujours le moyen de s'exercer en priant pour lui et, si l'occasion nous en est offerte, en l'exhortant ou en l'avertissant sérieusement. Nous ne prêchons pas l'étroitesse de coeur, que personne ne le croie; au contraire, nous rappelons, et nous insistons là-dessus, que quiconque aime celui qui a engendré, doit aussi aimer celui qui est engendré de lui (1 Jean 5: 1); mais avec cela nous maintenons que l'amour selon Dieu ne peut se manifester que dans des voies divines. C'est le propre de la nouvelle nature que nous avons reçue, d'aimer; mais il faut se garder d'oublier que l'amour selon Dieu est un saint amour et ne peut en conséquence couler que dans des canaux divins.

L'amour est vraiment une nécessité de la nouvelle nature. C'est pourquoi Jean dit: «Nous savons que nous sommes passés de la mort à la vie, parce que nous aimons les frères». Ensuite, il ajoute ces paroles sérieuses: «Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort», et «quiconque hait son frère est un meurtrier, et vous savez qu'aucun meurtrier n'a la vie éternelle demeurant en lui» (1 Jean 3: 14, 15). Là-dessus il présente la mesure de l'amour, et cette mesure c'est la mort de Christ. «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que lui a laissé sa vie pour nous, et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères» (1 Jean 3: 16). Il nous met ainsi en présence de l'amour incommensurable de Christ, de celui qui nous a aimés, et s'est donné lui-même pour nous, qui nous a donné tout ce que l'amour peut donner; et en contemplant cet amour qui surpasse toute connaissance, nous nous rappelons que c'est là ce qui nous donne la mesure de notre responsabilité envers nos frères, et rien de moins. L'apôtre Paul pouvait bien dire: «Ne devez rien à personne, sinon de vous aimer les uns les autres» (Romains 13: 8), parce que l'amour est en quelque sorte une dette qui subsiste toujours sans être jamais acquittée. Une dette? — Oui, nous parlons à la manière des hommes; car c'est la nature de l'amour selon Dieu de se répandre toujours sur son objet, sans connaître aucune limite. Il trouve ses délices à servir, toujours prêt à satisfaire les besoins de tous les frères. L'apôtre ajoute un exemple à ce qu'il a dit au sujet de la mesure de l'amour; il demande si l'amour de Dieu peut demeurer en celui qui, ayant les biens de ce monde et voyant son frère dans le besoin, lui fermerait ses entrailles? (1 Jean 3: 17). Non, l'amour ne se résume pas dans un sentiment, c'est une réalité exprimée par des actes. Rappelons ici les propres paroles du Seigneur: «A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous». «C'est ici mon commandement: Que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés» (Jean 13: 35; 15: 12).

Nous attirons maintenant l'attention sur un quatrième caractère des enfants de Dieu: «Tout ce qui est né de Dieu, dit l'apôtre, est victorieux du monde; et c'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu?» (1 Jean 5: 4, 5). Le Père et le monde sont toujours en opposition. Tout ce qui est dans le monde, la convoitise de la chair, la convoitise des yeux et l'orgueil de la vie, n'est point du Père, mais est du monde. Etant nés de Dieu et ayant ainsi la même nature, comment pourrions-nous aimer ce qui est en antagonisme avec le Père? Et cet antagonisme a été démontré d'une manière qui met pour toujours en évidence la profonde hostilité du monde contre Dieu; c'est-à-dire par la réjection et la crucifixion de son Fils bien-aimé. Jacques dit que l'amitié du monde est inimitié contre Dieu (Jacques 4: 4). Ils ne peuvent être réconciliés. Mais il y en a un dans cette scène qui a pu dire pour la consolation des siens: «Ayez bon courage, moi, j'ai vaincu le monde» (Jean 16: 33). C'est pourquoi Jean a pu dire: «C'est ici la victoire qui a vaincu le monde, savoir notre foi» (1 Jean 5: 4), car cette foi croit que Jésus rejeté par le monde est le Fils de Dieu. C'est là que se trouve le secret de la victoire sur le monde. Car comment le monde pourrait-il attirer une âme, qui vit dans la puissance de la foi que Jésus est le Fils de Dieu? Bien plus, avec cette foi qui fortifie nos coeurs, la croix forme une barrière insurmontable entre le monde et nous-mêmes. Nous avons les propres pensées de Dieu sur le monde, et il l'accuse du meurtre de son Fils bien-aimé. Comme il dit à Caïn: «Où

est Abel, ton frère?» de même, il demande aujourd'hui au monde: «Où est mon Fils unique?» Les Juifs criaient devant Pilate: «Que son sang soit sur nous et sur nos enfants», et son sang, dans ce sens, est sur le monde; ce sang répandu est la cause du jugement qui tombera bientôt sur lui. Les croyants qui ont une nature divine, qui savent que Jésus est le Fils de Dieu, l'attendent des cieux, et, par le fait qu'ils l'attendent, montrent qu'ils ne sont pas du monde, comme il n'était pas du monde. Ils le surmontent par leur foi, — la foi en Christ, en ce qu'il est en lui-même et en ce qu'il a fait.

Sans doute que bien des croyants ne surmontent pas le monde et manquent ainsi pratiquement à leur vocation. Mais Jean ne s'occupe pas de cette question. Ce qu'il montre, c'est que le propre de ceux qui sont nés de Dieu, qui croient que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, est de le surmonter. Si donc ils manquent en cela, c'est parce qu'ils ne demeurent pas dans l'activité de la nouvelle nature, ou dans l'exercice de la foi par la puissance du Saint Esprit. Car, si, comme nous l'avons déjà dit, nous sommes enfants de Dieu, si nous sommes sous l'influence de cette vérité que Jésus — Jésus rejeté — est le Fils de Dieu, il faut que nous soyons victorieux du monde. Pratiquement, notre victoire sur le monde sera manifestée dans la mesure où nous serons sur le terrain dont parle l'apôtre, quand il dit: «Qu'il ne m'arrive pas à moi de me glorifier, sinon en la croix de notre Seigneur Jésus Christ, par laquelle le monde m'est crucifié, et moi au monde» (Galates 6: 14). La croix révèle le caractère du monde, et le fait que celui qu'ils ont crucifié est le Fils de Dieu, les condamne d'une manière absolue. C'est ainsi que le Seigneur lui-même disait par anticipation: «Maintenant est le jugement de ce monde; maintenant le chef de ce monde, sera jeté dehors» (Jean 12: 31). C'est là-dessus qu'est fondée cette déclaration de notre passage: «Tout ce qui est né de Dieu est victorieux du monde» (1 Jean 5: 4).

## Chapitre 7 - Les désirs du Père pour ses enfants

Nous venons de voir qu'il y a certaines marques indubitables de la nouvelle nature et de la vie que possèdent les enfants de Dieu; en d'autres termes que, comme l'enseigne l'apôtre Jean, cette nouvelle nature, soit qu'on la voie dans le Seigneur Jésus Christ sur la terre ou dans le croyant, doit nécessairement couler dans les mêmes canaux. Mais, dans d'autres passages, nous trouvons des préceptes et des exhortations nous révélant ce que Dieu désire pour ses enfants et indiquant quelle est la marche qui plaît à ses yeux. Or nous trouvons, en les considérant bien, que toutes ces exhortations ne sont que des traits de la vie de notre bien-aimé Sauveur, nous montrant ce qu'il était et ce qu'il faisait dans son passage sur la scène de ce monde; et ainsi, en nous donnant une direction divine pour nos âmes, elles sont à la fois la mesure de notre appréciation de nous-mêmes et l'encouragement pour nous stimuler à suivre ses traces. C'est une immense bénédiction de rapporter ces passages à Christ, car autrement ils ont quelque chose de sec et de légal qui n'apporte aux enfants de Dieu que l'esclavage, au lieu de leur fournir un motif tiré de l'amour et de la grâce de Christ pour une sainte et heureuse liberté dans le sentier de l'obéissance.

Le premier de ces préceptes qui se rapportent à notre sujet spécial se trouve dans le sermon sur la montagne. Notre Seigneur dit: «Vous avez ouï qu'il a été dit: Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous font du tort et vous persécutent, *en sorte que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux*; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et envoie sa pluie sur les justes et sur les injustes. Car si vous aimez ceux qui vous aiment, quelle récompense en avez-vous? Les publicains même n'en font-ils pas autant? Et si vous saluez vos frères seulement, que faites-vous de plus que les autres? Les nations même ne font-elles pas ainsi? *Vous, soyez donc parfaits, comme votre Père qui est aux cieux est parfait*» (Matthieu 5: 43-48).

Le principe fondamental de ces préceptes, c'est que les enfants de Dieu doivent être ses représentants dans ce monde, que leur conduite doit exprimer ce qu'ils sont et à qui ils appartiennent. C'est le sens de ces mots: «En sorte que vous soyez les fils de votre Père qui est dans les cieux» (Matthieu 5: 45), c'est-à-dire: Agissez de telle manière que l'on voie votre ressemblance avec le Père. L'exemple que le Seigneur emploie rend la chose claire. Les hommes disent: Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi; mais le Seigneur, lui, dit: «Aime ton ennemi». Ces deux préceptes nous révèlent le coeur de l'homme et le coeur de Dieu. L'homme peut avoir de la peine à accepter ceci comme vrai, qu'il aime son prochain et hait son ennemi; mais c'est l'exacte expression de la chair, du coeur corrompu de l'homme. Ce n'est pas naturel à l'homme d'aimer ceux qui le haïssent. Mais Dieu, d'un autre côté, nous a montré son coeur dans le don de son Fils bien-aimé à un monde qui l'a rejeté et crucifié. Comme dit l'apôtre Paul: «Mais Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous» (Romains 5: 8). C'est quand nous étions encore ennemis, que nous avons été réconciliés à Dieu par la mort de son Fils. Tel est l'amour particulier de Dieu, l'amour agissant en grâce en faveur de ceux qui n'avaient rien en eux qui pût le mériter, mais au contraire, tout ce qui pouvait le rebuter; un amour découlant des profondeurs du coeur de Dieu, parce que, étant amour, Dieu prend plaisir à aimer, et ainsi à bénir les objets sur lesquels il repose. C'est ce même amour, — un amour de la même nature, — qui doit distinguer les enfants de Dieu. Les plus méchants d'entre les hommes aiment ceux qui les aiment et font du bien à leurs frères, mais c'est un amour égoïste, qui se répand sur ceux dont il espère quelque chose en retour, un amour humain et non divin; c'est pourquoi le Seigneur dit aux siens: «Mais moi je vous dis: Aimez vos ennemis... Soyez donc parfaits, comme votre Père céleste est parfait» (Matthieu 5: 44-48).

On a élevé tout un système théologique sur ces dernières paroles; mais un peu d'attention au contexte aurait empêché toute erreur. La doctrine de la perfection — perfection dans la chair, après tout, — ne peut nullement s'appuyer sur ces paroles, à moins qu'on ne les sépare du contexte. Car le point essentiel ici, comme nous l'avons dit, c'est que les disciples de Christ, contrairement à ce que font les hommes de ce monde et comme Dieu lui-même le fait, doivent montrer de la bonté et de l'amour à tous, aux amis et aux ennemis, aux bons et aux méchants; c'est que, comme Dieu, agissant en grâce, répand ses bénédictions

temporelles sur tous les hommes également, sans avoir égard à leur caractère, ainsi doivent faire les siens; et en le faisant, ils prouveront qu'ils sont ses enfants et qu'ils sont parfaits comme lui-même est parfait.

Il y a quelques années que deux dames visitaient un serviteur de Dieu bien connu. Dans le cours de la conversation, elles dirent un mot de la doctrine de la perfection. — Avez-vous atteint cette perfection, leur demanda-t-il? — Nous le croyons. — Alors, vous êtes parfaites? — Oui. — Etes-vous aussi parfaites que Christ? Après quelque hésitation, elles répondirent affirmativement. Alors, reprit le serviteur de Dieu, je ne donnerais pas grand-chose de votre Christ. Que pouvait-il leur dire d'autre? Car parfait signifie, ou parfait selon la mesure de Dieu, ou parfait selon une mesure moins élevée. Si c'est le premier, Christ seul est notre mesure; si c'est l'autre, ce n'est pas la perfection. Mais, même en admettant que nous ayons dans ce passage une exhortation à arriver à la perfection morale de Dieu (ce qui n'est pas, comme nous l'avons vu), il ne pourrait pas être invoqué à l'appui de cette doctrine. Christ lui-même est notre modèle; nous devons marcher comme il a marché (1 Jean 2: 6). Mais ce serait oublier ce qu'il a été sur la terre, si nous disions nettement: Nous avons atteint le modèle; notre marche est aussi parfaite que la sienne, et plus encore, nous avons atteint sa perfection. C'est la perfection et rien de moins; et par la grâce de Dieu nous l'atteindrons, mais non pas avant de voir notre bien-aimé Sauveur tel qu'il est (1 Jean 3: 2). Alors nous lui serons semblables. En attendant, nous devons nous purifier comme lui est pur, être transformés chaque jour à sa ressemblance; et cette oeuvre de transformation s'accomplira en proportion que la contemplation de la gloire du Seigneur occupera nos pensées. Mais ce sera seulement «de gloire en gloire», par degrés, et alors, quand nous le verrons face à face, nous serons transformés à sa ressemblance. Nous ne pouvons donc jamais, comme quelqu'un l'a dit, nous reposer dans la pensée que nous avons atteint, mais bien dans la pensée que nous allons atteindre. De plus, pendant notre séjour ici-bas, nous sommes appelés à représenter le Père dont la grâce est offerte à tous, et dans ce sens à être parfaits comme lui-même est parfait.

L'évangile de Luc présente un autre aspect de cette vérité. Là, nous lisons: «Soyez donc miséricordieux, comme aussi votre Père est miséricordieux» (Luc 6: 36). Ce mot «miséricordieux» est très remarquable, c'est ce que nous verrons en rapprochant cette parole d'un autre passage. «Je vous exhorte donc, frères, par les compassions (ou les miséricordes) de Dieu», etc. (Romains 12: 1). Ce mot compassions est le même que dans Luc. Et quelles sont les compassions dont parle l'apôtre? Celles qui ont été manifestées dans la rédemption, et dont il a parlé depuis le chapitre 5 jusqu'à la fin du chapitre 8. C'est, en d'autres termes, la manifestation du coeur de Dieu dans le déploiement de sa grâce pour l'accomplissement de notre salut; car c'est sur la manifestation et la jouissance de ces compassions, que l'apôtre fonde son exhortation à présenter nos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est notre service intelligent (Romains 12: 1). Quand donc notre Seigneur nous dit d'être miséricordieux comme notre Père aussi est miséricordieux, il nous rappelle la responsabilité que nous avons de représenter le Père, d'annoncer les vertus de Celui qui nous a appelés des ténèbres à sa merveilleuse lumière (1 Pierre 2: 9), d'agir envers les autres, comme il a agi

envers nous, en sorte que le coeur et la nature du Père soient manifestés dans notre marche et dans toutes nos voies. Nous devons donc faire du bien à tous, donner toujours sans attendre de récompense, et aimer nos ennemis, car autrement nous ne représenterions pas notre Dieu et notre Père. Quelle belle mission que celle à laquelle nous sommes appelés! Christ a révélé le Père, et il veut que nous l'imitions aussi en cela, afin que d'autres puissent reconnaître à ce que nous sommes, pendant notre passage ici-bas, le caractère de Celui qui a fait de nous ses enfants.

Cette même vérité se trouve dans plus d'une épître. Paul, écrivant aux Ephésiens, leur dit: «Soyez bons les uns envers les autres, compatissants, vous pardonnant les uns aux autres, comme Dieu aussi, en Christ, vous a pardonné. Soyez donc imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 4: 32; 5: 1). Il n'y a pas: comme Dieu vous a pardonné *pour l'amour de Christ*, ainsi que le portent certaines versions, mais: comme Dieu vous a pardonné *en Christ*. Car l'apôtre présente ici Dieu dans les richesses de sa grâce, n'ayant de motif qu'en lui-même pour agir, et n'ayant, par conséquent, pas besoin d'être engagé à pardonner; il n'a qu'à agir selon son coeur — ce que d'ailleurs, il nous a montré dans la rédemption. Mais c'est dans ce sens que l'apôtre nous le présente comme un modèle; c'est pourquoi il dit: «Soyez les imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants» (Ephésiens 5: 1). Ici, comme dans les évangiles, les enfants de Dieu sont appelés à présenter dans leur conduite le caractère de Dieu comme leur Père. Et là-dessus, l'apôtre nous montre Dieu comme amour et comme lumière — deux mots qui expriment tout ce que Dieu est; et il nous dit: Vous aussi manifestez l'amour et la lumière «Marchez dans l'amour» (Ephésiens 5: 2), et: «Marchez comme des enfants de lumière» (Ephésiens 5: 8). Christ lui-même est introduit comme un exemple d'amour en ce qu'il «nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (Ephésiens 5: 2); car dans ce sacrifice il est l'expression de tout le coeur de Dieu. Et en tant que nous sommes maintenant lumière dans le Seigneur, nous devons marcher comme enfants de lumière, et le fruit de la lumière (ici la lumière, non l'Esprit) consiste en toute bonté, et justice, et vérité, prouvant dans cette marche ce qui est agréable au Seigneur (Ephésiens 5: 9, 10).

En présence de pareilles déclarations, demandons-nous sincèrement si ces désirs de notre Dieu sont assez profondément gravés dans nos coeurs. La tentation de nous comparer avec les autres est si grande, que nous ne pouvons trop souvent nous rappeler que c'est Dieu lui-même qui est notre modèle pour notre marche et pour notre conduite, Dieu tel qu'il s'est manifesté, amour et lumière dans la rédemption. Et quels puissants motifs nous sont ici donnés pour devenir les imitateurs de Dieu, comme ses enfants bien-aimés! Ainsi, par exemple, nous devons nous pardonner les uns aux autres, comme Christ nous a pardonné; c'est-à-dire que nos coeurs doivent agir en grâce, comme Dieu a agi pour notre salut, ne cherchant pas de motif en dehors de nous-mêmes (sauf dans le Dieu de notre salut), mais trouvant nos délices à exprimer cette grâce ineffable dont nous avons été les objets. Ce n'est pas cependant, en aucune manière, que nous devons toujours déclarer à ceux qui ont péché contre nous que nous leur pardonnons; mais quant à nos sentiments, nous devons toujours

être disposés à pardonner et ne jamais garder dans nos coeurs le péché de notre frère. On peut avoir péché contre nous, mais devant Dieu nous devons aussitôt pardonner; et ensuite, comme nous l'avons déjà dit, quand, ainsi que le Seigneur l'a enseigné à Pierre, celui qui a commis le tort, vient à nous et dit: «Je me repens» (Luc 17: 4), il faut lui accorder le pardon. Dieu lui-même agit de cette manière. «Si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9), et nous, comme ses enfants, nous devons agir sur le même principe. La grâce ne retient rien et pardonne toujours; mais pour l'amour de l'offenseur, pour la gloire de Dieu avant tout, elle attend que le pécheur se juge lui-même pour lui déclarer ouvertement que son péché est pardonné.

Nous sommes ainsi tout près du coeur de Dieu et de Christ, et c'est de la grâce ineffable de l'un, de l'amour insondable de l'autre, que nous devons tirer nos motifs pour notre marche et notre conduite, car plus nous sommes nous-mêmes sous la puissance de la grâce et de l'amour divins, plus la grâce et l'amour se répandront de nos coeurs sur ceux qui sont croyants comme nous. C'est donc une question de coeur, du coeur rempli du sentiment de l'amour de Dieu dans la puissance du Saint Esprit; et si en quelque mesure c'est notre cas, nous agissons dans cet esprit envers tous ceux qui sont autour de nous.

Dans l'épître aux Philippiens, l'apôtre exhorte les saints à se rendre recommandables comme enfants de Dieu. «Faites toutes choses sans murmures et sans raisonnements, afin que vous soyez sans reproches et purs, des enfants de Dieu irréprochables, au milieu d'une génération tortue et perverse, parmi laquelle vous reluisez comme des luminaires dans le monde, présentant la parole de vie», etc. (Philippiens 2: 14-16). La manière dont cette exhortation est introduite est digne d'attention. C'est: «Faites toutes choses sans murmures et sans raisonnements, afin que vous soyez sans reproches et purs». Le Père savait, et nos pauvres coeurs savent aussi en quelque mesure, combien nous sommes enclins à ces murmures et à ces raisonnements. Nous murmurons au sujet de mille choses qui nous arrivent, comme les Israélites le faisaient dans le désert, et ainsi nous mettons en doute les soins, l'amour et la sagesse de Celui qui a déterminé notre sentier, et nous perdons le sentiment béni de sa présence. Il en résulte que nous sommes facilement en proie aux suggestions et aux tentations de l'ennemi. C'est pour cela qu'il est fait mention des murmures et des raisonnements; car du moment que l'incrédulité prévaut de manière que nous marchions par la vue, le raisonnement prend la place de la foi. Il n'y a rien qui tue la confiance en Dieu comme un esprit disposé aux questions. Un enfant de Dieu doit avoir peur de raisonner, se souvenant de cette parole du psalmiste: «Je hais les pensées diverses» (Psaumes 119: 113). Les pensées de Dieu sont notre portion, elles doivent nous suffire: en être satisfait, c'est la marque d'une foi vivante.

Ah! ces murmures et ces raisonnements sont véritablement les petits renards qui gâtent les vignes! Et quelles suites fâcheuses n'ont-ils pas! Il faut les éviter, afin que nous soyons sans reproche et purs, ce que nous ne sommes pas, quand nous nous y laissons aller. Non, ce n'est pas trop de dire que rien ne déshonore plus le nom de Christ, que rien ne rabaisse plus notre



caractère comme enfants de Dieu. Et pourtant, ils sont si communs qu'on n'y attache pas d'importance. Mais comment pourrais-je murmurer, si j'ai le sentiment des soins et de l'amour du Père? Comment pourrais-je raisonner, si je connais ma position d'enfant à l'égard du Père? L'un et l'autre portent atteinte à la grâce de Dieu.

Si maintenant, nous examinons plus attentivement le verset 15, nous verrons que l'apôtre nous a réellement donné un portrait de Christ. Car tous les mots de cette exhortation sont l'exacte expression de ce qu'il était dans ce monde. Il fut sans reproche et pur dans toute sa carrière, de Bethléem au Calvaire. Qui d'entre vous, dit-il à ses adversaires, me convainc de péché? Et trois fois, Pilate témoigna qu'il ne trouvait aucun crime en lui (Luc 23). Nous savons qu'il était infiniment agréable à Dieu, car il était le seul en qui Dieu trouvât tout son plaisir, mais l'homme aussi, tout en le haïssant et le rejetant, était contraint de rendre témoignage à sa vie sans tache. Il allait de lieu en lieu faisant le bien, répandant partout les bénédictions sur ses pas; marchant de telle manière devant Dieu et devant les hommes, que les yeux perfides de ses ennemis ne découvrirent pas un seul acte sur lequel ils pussent élever contre lui une accusation valable. Déjoués, confus, sinon confondus dans tous leurs efforts, pour tirer de sa bouche des paroles qu'ils pourraient employer pour le perdre, ils eurent recours à de faux témoins qui tordirent ses paroles pour produire quelque chose qui ressemblât à une accusation sérieuse contre lui. Et comment pouvait-il en être autrement, en présence de cette vie sainte et sans tache?

De plus, il était le Fils de Dieu irréprochable, ou plutôt, pour traduire plus exactement, sans tache. Aucune souillure ne pouvait s'attacher à lui. Il pouvait même toucher un lépreux sans être souillé et, dans la puissance de l'Esprit de sainteté qui était en lui, guérir la lèpre elle-même. Ce n'est là qu'un emblème de toute sa vie. Le péché et toutes ses souillures l'entouraient; il était au milieu d'une génération tortue et perverse; mais, comme un clair ruisseau que l'on voit parfois traverser des eaux bourbeuses sans s'y mêler et sans perdre sa pureté cristalline, le Seigneur demeura pur et sans tache. Au milieu des ténèbres il ne fut que lumière; et ainsi, comme l'Agneau pré-ordonné avant la fondation du monde, il fut sans reproche et sans tache, et comme tel l'Agneau par le précieux sang duquel nous avons été rachetés. De plus, il parut comme la lumière dans le monde, car, comme Jean nous le dit: «En elle (la Parole) était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière luit dans les ténèbres; et les ténèbres ne l'ont point comprise» (Jean 1: 4, 5). Oui, comme lui-même le témoigne, il était la lumière du monde, et comme tel il présente la parole de vie.

C'est donc une image parfaite de ce que Christ était, et de plus, ces paroles montrent les désirs du Père à l'égard de ses enfants, pour tous les membres de sa famille dans ce monde. Il veut que chacun de nous cherche à réaliser ce caractère. C'est dire de nouveau que Christ lui-même est le modèle des enfants de Dieu. Nous serons bientôt comme lui, quand nous le verrons tel qu'il est; alors nous serons rendus parfaitement conformes à son image. Mais maintenant, et tandis que nous anticipons sur ce moment où nous serons ainsi consommés en lui, il veut que nous marchions comme Christ. Si nous disons que nous demeurons en lui, nous devons aussi marcher comme il a marché. Nous pouvons manquer à chaque heure, à

chaque moment, mais le modèle demeure le même, et plus nous serons constamment occupés de lui, plus nous méditerons sur lui comme étant l'objet de notre joie et de nos délices, plus nous serons transformés à son image, et mieux, en conséquence, nous suivrons ses traces.

Le désir de Dieu à notre égard, c'est que nous reflétions en quelque mesure l'image de son Fils. Nous savons donc ce qui plaît le plus à notre Dieu et Père. Dans les anciens temps et même dans les temps actuels, il est souvent question de chrétiens professants qui font de coûteux sacrifices pour gagner la faveur de Dieu. Les prêtres persuadent à leurs ouailles qu'elles se rendront agréables à Dieu par des offrandes, leur extorquant des présents et de l'argent, et s'enrichissent ainsi à leurs dépens. Il n'y a qu'un moyen d'être agréable à Dieu, c'est la foi au Seigneur Jésus qui a été livré pour nos offenses et qui est ressuscité pour notre justification. «Ayant donc été justifiés sur le principe de la foi, nous avons la paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons eu accès aussi, par la foi, à cette faveur dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu» (Romains 5: 1, 2). Ayant maintenant acquis la faveur de Dieu par ce moyen, c'est en suivant l'exemple de notre Seigneur et Sauveur que nous lui serons le plus agréables. C'est ainsi qu'il est dit: «Par la foi, Enoch fut enlevé pour ne pas voir la mort; et il ne fut pas trouvé, parce que Dieu l'avait enlevé, car avant son enlèvement, il a reçu le témoignage d'avoir plu à Dieu» (Hébreux 11: 5). Et qu'est-ce qui caractérisait la vie d'Enoch? C'est qu'il marchait avec Dieu, — ce que le Seigneur Jésus faisait d'une manière parfaite, — et le Saint Esprit prend plaisir aussi à témoigner qu'Enoch plut à Dieu. C'est donc ainsi que l'on est agréable à Dieu, non en faisant de riches dons et de coûteuses offrandes, mais en marchant dans la soumission à sa Parole, selon sa pensée, étant occupé de tout ce qui le concerne, et ayant communion avec lui. C'est la voie qui est ouverte devant tout enfant de Dieu, et c'est aussi ce que l'apôtre Pierre exprime d'une autre manière, quand il dit: «Comme Celui qui vous a appelés est saint, vous aussi soyez saints dans toute votre conduite; parce qu'il est écrit: Soyez saints, car moi je suis saint» (1 Pierre 1: 15, 16).

Telle est la route royale pour arriver à la jouissance de la faveur de Dieu. Il aime tous ses enfants parfaitement, mais celui qui suivra de plus près le Seigneur jouira de la plus riche manifestation de cet amour. Le Seigneur aimait Pierre autant que Jean, mais Jean seul pouvait appuyer sa tête sur le sein du Sauveur. Le fait est que Jean, suivant le Seigneur de plus près, pouvait recevoir cette marque de faveur préférablement à Pierre. Elle n'était point interdite à Pierre, mais l'état d'âme de cet apôtre l'empêchait d'en jouir. Le Seigneur lui-même établit ce principe, quand il dit: «Celui qui a mes commandements, et qui les garde, c'est celui-là qui m'aime; et celui qui m'aime, sera aimé de mon Père; et je l'aimerai, et je me manifesterai à lui» (Jean 14: 21). Ainsi donc, c'est l'enfant obéissant qui recevra la plus grande manifestation de l'amour du Père. Si donc le Père révèle ses pensées à l'égard de ses enfants, ce n'est que pour montrer le seul moyen de lui plaire, d'être béni et de jouir de ses affections illimitées.

## Chapitre 8 - Le gouvernement du Père à l'égard de ses enfants

Après avoir considéré quels sont les désirs du Père à l'égard de ses enfants, nous passons maintenant à un autre côté de notre sujet; c'est-à-dire au gouvernement de sa famille. Car si Dieu a une famille, il doit nécessairement la gouverner selon ses propres pensées, pour sa propre gloire, et pour la plus grande bénédiction de chacun de ses membres. Ayant confié à chacun de ses enfants l'honneur et le privilège d'être ses représentants devant les hommes, il ne peut leur permettre de suivre encore leur volonté propre, ou de se complaire en eux-mêmes. Il a donc établi sur eux un saint gouvernement qui, comme tout gouvernement, a établi des châtiments en cas d'insubordination et de désobéissance, et des récompenses pour ceux qui lui sont soumis. Voilà ce que tout enfant de Dieu doit comprendre; car il n'y a rien de plus triste que la tendance qui se répand de plus en plus chez les chrétiens à chercher leur loi en eux-mêmes. Oui, si par grâce, je suis un membre de la famille de Dieu, la volonté du Père doit être ma seule loi; et je dois être jaloux de son autorité. L'honneur de Dieu, notre Père, y est intéressé; mon bonheur et celui de tous les enfants de Dieu en dépendent. Si un enfant dans une famille refuse de se soumettre à ses parents, il apporte le désordre et le malheur dans la maison. Tous en souffrent. Il en est de même dans la famille de Dieu. Tous ses enfants sont tellement liés ensemble, qu'ils doivent être affectés, d'une manière consciente ou inconsciente, par la conduite de l'un d'entre eux. Tous également sont intéressés à ce que l'autorité du Père soit respectée.

Nous trouvons ce principe clairement établi dans un passage de Pierre. Il dit: «Si vous invoquez comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre séjour ici-bas» (1 Pierre 1: 17). Faute d'être considéré attentivement, ce passage a souvent été bien mal compris. C'est ainsi qu'on l'a souvent rapporté au jugement à venir, à notre manifestation devant le tribunal de Christ. Mais c'est impossible, car le Seigneur lui-même dit expressément que le Père ne juge personne, mais qu'il a donné tout jugement au Fils (Jean 5: 22). Ce ne peut être le jugement à venir, qu'il s'agisse de celui qui a lieu devant le tribunal de Christ ou de celui du grand trône blanc; dans ces deux cas, la sentence est prononcée par le Fils. De quel jugement Pierre parle-t-il donc? De celui que le Père exerce chaque jour au milieu de sa famille, d'un jugement présent et non à venir. Rien de plus solennel que ce qui est dit ici de ce jugement. Dans les familles humaines, les parents sont souvent faibles et ont peu d'autorité; ainsi beaucoup de fautes passent inaperçues, et le plus coupable échappe souvent. La partialité ne détruit que trop souvent la paix des familles. Mais il n'en est pas ainsi de la famille de Dieu. Quoique, ou plutôt parce qu'il aime tous ses enfants d'un amour parfait, il n'y a pas pour lui d'acception de personnes, pas d'indulgence montrée à l'un plutôt qu'à l'autre; mais il exerce son autorité envers tous également et gouverne pour le bien de tous.

Le jugement a lieu selon l'oeuvre de chacun. Il pèse les actions avec une exactitude infaillible; car il voit comme l'homme ne voit pas; l'homme regarde à l'apparence extérieure, mais le Seigneur regarde au coeur, et ainsi discerne le vrai caractère de nos actions. Au dehors elles peuvent paraître bonnes et dignes de louange, mais si nous connaissions le motif qui les

a inspirées, peut-être les jugerions-nous tout autrement. L'oeil du Père discerne les sources cachées de nos actes, c'est pourquoi il n'est jamais trompé. La nature de toutes nos paroles et de tous nos actes est complètement à nu et à découvert devant lui, et c'est sur cette connaissance qu'est basé ce jugement juste et cependant inspiré par l'amour.

Quelle différence ce serait, si la pensée que nous sommes sous les yeux du Père et sous son gouvernement était présente à nos coeurs! On comprend ainsi l'exhortation que l'Esprit de Dieu nous donne par le moyen de Pierre. Passons donc le temps de notre séjour ici-bas dans la crainte, c'est-à-dire une crainte filiale d'offenser le coeur du Père; la crainte qui vient du sentiment qu'il est saint. Après avoir rappelé que nous serons manifestés devant le tribunal de Christ, l'apôtre Paul dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11). Il est bon assurément pour nos coeurs de nous rappeler que, tout en étant dans les relations les plus tendres et les plus intimes avec Dieu comme notre Père, il est toujours le Saint, et que le gouvernement de sa famille est saint également. Tout en ayant confiance dans sa grâce et dans son amour, tout en jouissant pleinement, en sa présence, de la liberté que sa grâce nous a procurée, nous ne devons jamais nous départir du respect qui lui est dû. Il est vrai que le parfait amour chasse la crainte, — la crainte qui redoute Dieu comme un juge; mais il apporte avec lui et augmente la sainte crainte dont Pierre parle.

Cela paraîtra plus évident encore si nous remarquons le fondement sur lequel il base son exhortation: «Sachant, continue-t-il, que vous avez été rachetés de votre vaine conduite, qui vous avait été enseignée par vos pères, non par des choses corruptibles, argent ou or, mais par le précieux sang de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache, préconnu dès avant la fondation du monde, mais manifesté dans les derniers temps pour vous qui, par lui, croyez en Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts et lui a donné la gloire, en sorte que votre foi et votre espérance fussent en Dieu» (1 Pierre 1: 18-21). Il nous rappelle ainsi que Dieu a sur ses enfants des droits absolus, fondés sur la rédemption. Ces deux choses sont toujours unies. Dans Exode 12, nous voyons que Dieu épargne les Israélites (leurs premiers-nés), à cause de l'aspersion qui a été faite du sang de l'agneau pascal; et dans le chapitre 13, nous avons l'institution de la fête des pains sans levain, où les enfants d'Israël apprenaient que toute leur vie, représentée par les sept jours, devait être consacrée à Dieu. L'apôtre fait allusion à cela, quand il dit: «Car aussi notre pâque, Christ, a été sacrifiée pour nous. C'est pourquoi faisons la fête, non avec du vieux levain, ni avec un levain de malice et de méchanceté, mais avec des pains sans levain de sincérité et de vérité» (1 Corinthiens 5: 7, 8). Ou, comme il dit dans un autre endroit: «Et vous n'êtes pas à vous-mêmes; car vous avez été achetés à prix» (1 Corinthiens 6: 19, 20).

Mais Pierre, pour mieux faire valoir les droits de Dieu sur nous, insiste sur ce qu'a coûté notre rédemption. Quand se faisait le dénombrement des enfants d'Israël, Dieu exigeait que chaque homme donnât une rançon pour son âme. Cette rançon consistait en un demi-sicle d'argent qu'ils devaient donner pour faire propitiation pour leurs personnes (Exode 30: 11-16). Une fois, en signe de reconnaissance, après avoir été épargnés d'une manière

remarquable dans la guerre contre les Madianites, ils offrirent de l'or au lieu d'argent, (voyez Nombres 31).

L'argent et l'or, comme étant les deux métaux les plus précieux, étaient ainsi destinés à figurer la rédemption. C'est à quoi Pierre fait allusion quand, s'adressant à ces Juifs croyants, il leur dit: «Vous avez été rachetés... non par des choses corruptibles, de l'argent ou de l'or, mais par le sang précieux de Christ, comme d'un agneau sans défaut et sans tache» (1 Pierre 1: 18, 19). Il met en opposition la valeur du sang de Christ, valeur infinie aux yeux de Dieu, puisqu'il s'agit de la personne de Christ, avec celle de l'argent et de l'or; et le point sur lequel il veut attirer notre attention, c'est que les droits de Dieu sur ses enfants sont en rapport avec le prix infini du sang par lequel ils ont été rachetés.

C'est ce que nous voyons en type dans la consécration des sacrificateurs. Leur oreille, le pouce de leur main droite et le gros orteil de leur pied droit étaient teints de sang, ce qui signifiait que désormais ils n'étaient plus à eux-mêmes, mais à Jéhovah; qu'ils devaient écouter, agir et marcher pour lui. Il en est de même pour nous. C'est une simple mais bien précieuse vérité, que nous appartenons à Celui qui nous a rachetés. Cela résout toutes les difficultés de notre vie ordinaire. Il ne s'agit pas de notre volonté et de notre bon plaisir, mais de la volonté et du bon plaisir de Dieu. Nous avons été convertis des idoles à Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai et pour attendre son Fils des cieux (1 Thessaloniens 1: 9, 10). Nous comprenons donc bien cette recommandation apostolique: «Si vous invoquez comme Père celui qui, sans avoir égard à l'apparence des personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, conduisez-vous avec crainte durant le temps de votre séjour ici-bas» (1 Pierre 1: 17).

Il ajoute encore un motif. Cet agneau — l'Agneau de Dieu — a été préconnu dès la fondation du monde, mais manifesté à la fin des temps. Dieu a pensé de toute éternité à son peuple, et a manifesté tout ce qu'il avait dans son coeur pour eux par le don de son Fils bien-aimé; et quand Celui qui était mort pour nous racheter était couché dans le sépulcre, Dieu le ressuscita et lui donna la gloire, afin que ceux qui croient, puissent avoir foi et confiance en Dieu. Assurément, c'est un Dieu dont la grâce et l'amour sont parfaits! Il nous a rachetés par le précieux sang de Christ, il nous a faits ses enfants, de sorte que nous pouvons nous adresser à lui comme à notre Dieu et Père; et il est Celui qui, dans son gouvernement, juge selon l'oeuvre de chacun. Qui nous gouvernerait sinon Dieu? Oui, les piliers du gouvernement de sa famille sont son amour et sa grâce, tels qu'il les a montrés dans le don de son Fils unique, et ils reposent sur l'éternelle rédemption qui a été accomplie par le précieux sang de Christ.

Si nous considérons maintenant l'épître aux Hébreux, nous trouverons plus de développements encore sur le caractère et l'objet du gouvernement de Dieu. Nous lisons, à propos des épreuves par lesquelles passaient ces saints: «Si vous endurez la discipline, Dieu agit envers vous comme envers des fils, car qui est le fils que le père ne discipline pas? Mais si vous êtes sans discipline, à laquelle tous participent, alors vous êtes des bâtards et non pas des fils» (Hébreux 12: 7, 8). La discipline est une conséquence du gouvernement; et, comme le dit l'auteur de l'épître, la discipline naît des relations entre un père et son fils. Mais tout ce sujet est si intéressant qu'il vaut la peine de l'étudier dans le contexte.

Au chapitre 11, il est question de la foi, de son action et de sa puissance, avec de nombreux exemples pris parmi les saints de l'ancienne alliance. Mais tous ces exemples ne font que rappeler celui de Jésus Christ, le seul parfait, dont ils ne sont que l'ombre. Lui seul, quelles que soient l'excellence et la piété de ceux qui l'avaient précédé, lui seul est le chef et le consommateur de la foi, Celui qui ne s'en est jamais départi, du commencement à la fin de sa course, «C'est pourquoi», dit l'auteur de l'épître, «ayant une si grande nuée de témoins qui nous entoure, rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux (en les détournant de tous ces témoins) sur Jésus, le chef et le consommateur de la foi» (Hébreux 12: 1, 2). Sa vie de foi est ici caractérisée en peu de mots. La joie placée devant lui, voilà ce qui l'encourage et le soutient. Mais sa vie ici-bas est résumée brièvement dans ces paroles remarquables: «Il a enduré la croix, ayant méprisé la honte». Quelle vie que la sienne!

Oui, la croix est ce qui caractérise la vie de la foi; mais la foi, qui est «l'assurance des choses qu'on espère et la conviction de celles qu'on ne voit pas» (Hébreux 11: 1), rend capable de mépriser la honte, et à la fin, il y aura pleine jouissance des fruits de la foi, en sa présence qui est un rassasiement de joie, à la droite de Dieu, quoique cette place n'appartienne qu'à Christ.

Maintenant, nous voyons pourquoi l'exemple parfait de notre Seigneur nous est présenté. Dans le sentier de la foi, tous doivent endurer la croix. «Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce soi-même, et qu'il prenne sa croix et me suive» (Matthieu 16: 24). On ne peut éviter la croix. Il faut renoncer au moi, prendre la croix, c'est-à-dire qu'il faut accepter la mort. Mais Dieu produit souvent cet état en nous par le moyen des adversaires, des persécuteurs. C'est pourquoi l'apôtre leur dit: «Considérez Celui qui a enduré une telle contradiction de la part des pécheurs contre lui-même, afin que vous ne soyez pas las, étant découragés dans vos âmes. Vous n'avez pas encore résisté jusqu'au sang (vous n'êtes pas morts de la mort des martyrs) en combattant contre le péché» (Hébreux 12: 3, 4). Il encourage ainsi et console ces croyants, en dirigeant leurs regards sur les souffrances inouïes que Christ a endurées, souffrances qui aboutirent au martyr. Sa mort était beaucoup plus encore que cela, car il était en même temps victime pour le péché; mais il s'agit ici simplement de ce qu'il rencontra sur le chemin de la foi.

Ayant ainsi encouragé par l'exemple de Christ les coeurs défaillants des saints, l'apôtre ajoute une autre chose qui appartient spécialement à notre sujet, le gouvernement que Dieu exerce au milieu de ses enfants: «Vous avez oublié, dit-il, l'exhortation qui s'adresse à vous comme à des fils: «Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage, quand tu es repris par lui; car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée» (Hébreux 12: 5, 6). La chose essentielle à remarquer relativement aux voies de Dieu à l'égard de ses enfants c'est ceci, qu'il emploie la contradiction de la part des pécheurs, pour nous, l'opposition et la persécution que nous pouvons rencontrer dans le chemin de la foi, et qu'il s'en sert comme d'une discipline nécessaire. Car dans cet endroit, il n'est pas question de l'action directe de Dieu, mais des épreuves et des difficultés qui se présentent sur

le sentier d'un croyant dans son passage au milieu de la scène de ce monde, difficultés qui, dans la main de Dieu, deviennent des instruments de bénédiction.

Or rien n'est plus précieux que cette vérité bien comprise. Avec quelle paix nos âmes se reposeront alors sur Dieu, car nous savons que toutes ces choses, c'est lui qui les dirige et qu'il les emploie pour notre bien. Nous avons, dans la vie de notre Seigneur, un bel exemple de cette action de la foi en présence de la puissance de l'ennemi. Dans le jardin de Gethsémani, quand, sous la conduite de Judas, une bande d'hommes et d'officiers envoyés par les sacrificateurs et les pharisiens vinrent pour saisir le Seigneur, Pierre, dans l'impétuosité de son zèle et dans son énergie charnelle, tira son épée et frappa l'esclave du souverain sacrificateur et lui coupa l'oreille droite... «Jésus donc dit à Pierre: Remets l'épée dans le fourreau: la coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?» (Jean 18: 3-11). C'était Satan qui conduisait ces méchants hommes, excitant la contradiction des pécheurs contre notre Seigneur. Leurs pensées et leurs actions étaient mauvaises. Mais notre Seigneur, dans la pleine confiance de sa foi, était au-dessus de ces instruments du méchant et en communion avec son Père, et ainsi il avait voulu recevoir la coupe non de Satan, mais des mains du Père. Il était donc dans une paix et dans un calme parfaits; il ne se laissait pas troubler par la malice et la haine de ses adversaires, sachant que, quoiqu'ils fussent les esclaves de Satan et conduits à son gré, il y en avait un derrière la scène qui faisait servir la rage de l'ennemi à l'accomplissement de ses conseils de grâce et d'amour. Loin de nous la pensée que le Seigneur eût besoin de cette contradiction des pécheurs contre lui, mais il a appris l'obéissance par les choses qu'il a souffertes; et toutes ces persécutions et ces épreuves étaient sur le sentier dans lequel il marchait pour l'accomplissement de la volonté de Dieu. Comme le chef de notre salut, il a été consommé par les souffrances. Et c'est justement pourquoi il est si précieux de détourner les yeux de toutes choses pour regarder à lui, à lui qui a enduré la croix et méprisé la honte.

Si nous appliquons tout ceci à nous-mêmes, nous pourrions en recueillir d'utiles leçons. Nous apprenons d'abord à voir la main de notre Père dans tout ce que nous rencontrons sur notre chemin, dans toutes les épreuves, quelles qu'elles soient, qui nous viennent de l'injustice, de la méchanceté des hommes, ou qui résultent des circonstances. En le faisant, nous ne serons jamais tentés d'éprouver du ressentiment envers notre prochain; mais nous nous reposerons tranquillement dans les bras de notre Père, avec l'esprit qui animait David, quand, maudit par Shimhi, il dit: «Qu'il me maudisse; car l'Eternel lui a dit: Maudis David; et qui lui dira: Pourquoi l'as-tu fait?» (2 Samuel 16: 10). Oui, toute pensée de révolte se calmera, et l'indignation que fait naître en nous l'injustice ou la persécution s'apaisera, si, en toute humilité et avec une pleine confiance, nous pouvons dire avec notre Seigneur: «La coupe que mon Père m'a donnée, ne la boirai-je pas?»

Une seconde leçon que nous retirons de ce passage des Hébreux, c'est que toutes ces choses ne sont que l'expression de l'amour du Père. C'est celui que le Seigneur aime qu'il discipline; «Dieu agit envers nous comme envers des fils» (Hébreux 12: 6, 7). C'est dire qu'il agit dans son amour paternel, veillant sur nous dans sa tendresse, voyant le besoin que nous avons d'être corrigés ou repris, et permettant que toutes choses accomplissent le but qu'il a

en vue pour nous. Les parents ici-bas passent trop souvent par-dessus les fautes de leurs enfants: ils épargnent la verge pour éviter leurs pleurs, et ainsi, par partialité ou par faiblesse, ils laissent s'invétérer de mauvaises habitudes ou de coupables dispositions. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il nous aime trop pour jamais épargner la verge, quand elle doit être une bénédiction pour ses enfants. Si nous entrons dans cette pensée, quel changement se produira dans toute notre expérience! En présence des épreuves et des difficultés, nous nous demanderons aussitôt: Qu'est-ce que mon Père a à me dire par cela? De cette manière, les circonstances les plus pénibles ne nous apporteront que des bénédictions.

La troisième leçon a déjà été indiquée, mais nous pouvons la formuler encore d'une manière plus particulière. C'est que Dieu ne nous châtie que quand il y a quelque chose qui l'y oblige. Si cette vérité est gravée au dedans de nous, au lieu de nous plaindre de nos peines ou de nos épreuves, nous chercherons aussitôt en présence de Dieu à découvrir quel secret péché, ou quelle habitude coupable, nous avons laissé s'établir en nous sans les juger, ce qui a fait que Dieu a dû intervenir avec la verge. Car nous ne devons pas oublier que c'est une discipline que nous endurons, et que Dieu agit envers nous comme envers des fils (Hébreux 12: 7). Nous ne mépriserons donc pas la discipline du Seigneur, puisque nous aurons appris qu'il a un motif et une raison pour l'employer; et nous ne perdrons pas courage quand nous serons repris par lui (Hébreux 12: 5), assurés que nous serons de son amour dans ses dispensations à notre égard.

Il y a aussi ce solennel avertissement que, si nous sommes sans la discipline à laquelle tous participent, alors nous sommes des bâtards et non pas des fils (Hébreux 12: 8). Un incident raconté par le vieil évêque Fuller illustre cette vérité. Il vit une fois dans la rue deux jeunes garçons qui se querellaient. En les observant, il comprit lequel des deux était surtout en faute. Là-dessus il voit un homme qui, sortant d'une maison, saisit le garçon le moins coupable et se met à le frapper. L'évêque s'interposant lui dit: Pourquoi frappez-vous ce garçon? c'est l'autre qui mérite le plus d'être puni. — Peut-être, reprit cet homme, mais celui-ci est mon fils. Il en est ainsi pour nous, Dieu châtie ses enfants: «Si donc vous êtes sans la discipline, dit l'Esprit,... alors vous êtes des bâtards et non pas des fils» (Hébreux 12: 8).

Asaph ne comprenait pas cette vérité, quand il dit: «J'ai porté envie aux arrogants, en voyant la prospérité des méchants. Car il n'y a pas de tourments dans leur mort, et leur corps est gras. Ils n'ont point de part aux peines des humains, et ils ne sont pas frappés avec les hommes». Mais de lui-même il dit: «J'ai été battu tout le jour, et mon châtiment revenait chaque matin» (Psaumes 73: 3-14). Sa difficulté disparut quand il entra dans le sanctuaire de Dieu; elle est abordée et résolue par le Saint Esprit dans ce passage de Hébreux 12: 8.

L'apôtre maintenant poursuit son instruction, en établissant d'abord un parallèle puis un contraste. Il nous rappelle que nous avons respecté nos pères selon la chair, quand ils nous disciplinaient. La soumission et le respect pour leurs parents convient à des enfants qui se savent tels. C'est là-dessus que l'apôtre fonde le motif pour se soumettre à Dieu quand il nous discipline: «Ne serons-nous pas beaucoup plutôt soumis au Père des esprits, et nous vivrons?» (Hébreux 12: 9). Le terme «Père des esprits», est ici en contraste avec celui de «pères selon la



chair». Voici le raisonnement de l'apôtre: Si nous respectons les derniers, nous devons d'autant plus respecter le premier. C'est le chemin de la vie. Comme le disait un ancien: «Dieu secoue souvent sa verge pour ne pas être obligé de frapper, et il frappe pour ne pas être obligé de tuer». En cela il manifeste son amour, c'est qu'il veut préserver ses enfants de toute fausse voie, de la voie qui paraît droite à l'homme, mais dont la fin est la mort.

Le but du châtement est maintenant bien établi, et cela en contraste avec la discipline à laquelle nous sommes soumis par nos pères selon la chair. Ceux-ci nous châtaient pour peu de jours, selon qu'ils le trouvaient bon, à propos ou mal à propos, et souvent, hélas! par pur caprice ou pour obéir à un mouvement passager. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Il a toujours en vue notre bien, et son but est que nous soyons participants de sa sainteté. Telle est la grande fin que Dieu se propose toujours — notre sanctification, la conformité à l'image de Christ. Il cherche cette fin par tous les châtements que nous sommes appelés à endurer. Comme la vigne, nos pauvres coeurs s'attachent à droite et à gauche à tout ce qui les entoure; et c'est alors que le Père permet aux épreuves ou aux persécutions, ou peut-être à la maladie, de fondre sur nous et de briser ces liens qui nous retiennent à des objets autres que Christ, et en se faisant connaître à nous, en nous découvrant tout son amour dans les châtements que sa main nous dispense, il cherche à nous sevrer de tout ce qui pourrait empêcher nos progrès, et à nous attirer plus complètement à lui.

Il est peut-être bon de faire remarquer qu'il y a différentes causes de châtements. Dans 2 Corinthiens 12, nous voyons que le but de l'écharde dans la chair était de préserver l'apôtre de l'orgueil spirituel au sujet des merveilleuses révélations qu'il avait reçues, quand il fut ravi dans le paradis.

Dans 1 Corinthiens 11, nous voyons que le Seigneur châtie son peuple pour la manière légère dont ils se conduisaient à sa table. Dans Jean 15, nous voyons que le sarment est émondé pour qu'il porte encore plus de fruit. Mais quelle qu'en soit la cause, quoi que ce soit en nous qui rende la discipline nécessaire, le but que notre Dieu et Père se propose, dans son amour ineffable, c'est toujours notre vraie bénédiction (\*).

(\*) Nous n'avons pas fait de distinction ici entre les différents châtements. Dans 1 Corinthiens 11, le châtement vient du Seigneur, parce que c'est de péchés relatifs à sa table qu'il s'agit. De même, il permet l'écharde dans la chair, parce qu'il s'agit de Paul en tant que serviteur. Le lecteur trouvera un grand profit à remarquer ces différences.

Comme tout ceci nous montre bien les tendres soins et l'amour du Père. Ses yeux sont toujours sur nous, il prend connaissance de notre état et de notre condition, auxquels il conforme ses dispensations, nous envoyant des épreuves, peut-être la maladie, selon les circonstances et selon que le but sera le mieux atteint par un moyen ou par l'autre. Il sait, et lui seul le sait, ce qui touchera le plus promptement nos coeurs; il sait à quel point doit être chauffée la fournaise pour que les scories soient enlevées, et il règle tout en conséquence; mais il est fidèle et ne permettra point que nous soyons tentés au delà de nos forces, mais avec la tentation il donnera aussi l'issue, afin que nous puissions la supporter (1 Corinthiens 10: 13). Oui, «il l'ôta par son vent fort, un jour de son vent d'orient» (Esaïe 27: 8).

Mais l'Esprit de Dieu nous rappelle que cette voie sera douloureuse. «Aucune discipline, pour le présent, ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse; mais plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par ce moyen» (Hébreux 12: 11,) Dieu veut que nous sentions le châtement. Sans doute, il veut produire en nous le jugement de nous-mêmes et l'humiliation; c'est pourquoi, le résultat de cette discipline sera béni dans la mesure où nous serons exercés par ce moyen. Si ces exercices d'âme n'existent pas, il n'y aura pas non plus de bénédiction. Quand donc il commence à agir à notre égard, notre première pensée doit être: il y a une raison pour cela; et nous serons ainsi placés en présence de Dieu, comme cela eut lieu pour David, quand le fléau de la famine était sur le pays, et qu'il fut poussé à consulter l'Eternel (voyez 2 Samuel 21). Il nous révélera alors pourquoi il a été contraint d'employer la verge, et nous humiliant sous sa puissante main, il nous donnera dans le temps convenable la jouissance du fruit paisible de la justice.

Ce but des voies de Dieu à notre égard nous étant ainsi révélé, l'apôtre peut bien maintenant nous exhorter au courage et à la confiance. «C'est pourquoi, dit-il, redressez vos mains lasses, et vos genoux déjoins, et faites des sentiers droits à vos pieds, afin que ce qui est boiteux ne se dévoie pas, mais plutôt se guérisse» (Hébreux 12: 12, 13). Si nous sommes dans l'agitation et la défiance quand le châtement pèse sur nous, cela peut avoir les plus désastreux effets sur les croyants faibles; tandis que, d'un autre côté, Dieu est glorifié et les âmes sont bénies, quand un saint passant par les eaux profondes s'appuie avec une confiance inébranlable sur le coeur de celui entre les mains duquel nous sommes. Nous ne pouvons donc trop souvent nous répéter que Dieu a un but en nous châtant, et nous ne pouvons compter avec trop de confiance sur son amour pour nous soutenir dans l'épreuve. Comme il est notre Père, il nous gouverne selon son bon plaisir; mais son but, en le faisant, est toujours de nous bénir.

## Chapitre 9 - Les privilèges des enfants de Dieu

Dieu qui nous a introduits dans sa famille, nous y entoure de bénédictions de toutes sortes. Et comme tout est par grâce, nous n'avons droit à rien qu'à notre position en Christ. Où la grâce règne, tout est privilège; mais, dans ce chapitre, nous nous proposons de montrer quelques-uns des privilèges spéciaux que notre Dieu et Père nous a conférés, privilèges qui nous révèlent tout ce qu'il y a dans son coeur, toujours disposé à pourvoir aux besoins de ses enfants. Tout, dans ses conseils de grâce, est une manifestation de lui-même et de son amour immuable, aussi nous pouvons reporter tous ces privilèges à son propre coeur comme à leur source. Comme nous l'avons fait remarquer dans un précédent chapitre, le Seigneur dit, avant de quitter la scène de ce monde: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux» (Jean 17: 26). Ce n'est pas seulement que nous sommes les objets des affections du Père; mais son amour, dans la même mesure qu'il était en Christ, est aussi en nous; — en nous, parce que Christ lui-même est en nous, et qu'ainsi il est le milieu par lequel cet amour se répand dans nos âmes. Quelque faiblement que nous entrions dans cette pensée, nous n'aurons pas de difficulté à comprendre

la nature des précieux privilèges qu'il nous a conférés. Mais il est de toute importance que nous commençons avec l'amour du Père, et non pas avec les privilèges, qu'en un mot nous cherchions à comprendre les privilèges à la lumière de l'amour, plutôt que l'amour à la lumière des privilèges. C'est la voie divine. C'est ainsi que l'apôtre dit: «Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous fera-t-il pas don aussi, librement, de toutes choses avec lui?» (Romains 8: 32). Les dons inférieurs découlent du plus grand de tous.

Le premier privilège à signaler est celui des soins du Père. Notre bien-aimé Seigneur, lui-même, a attiré notre attention là-dessus en Luc 12. Ce chapitre suppose que le Seigneur est absent de ce monde; nous sommes donc appelés à attendre son retour (voyez Luc 12: 35, 36). Le Seigneur parle en premier lieu des dangers auxquels sont exposés les siens par la persécution, — persécution excitée contre eux par Satan. Après les avoir exhortés à ne pas craindre ceux qui tuent le corps et qui, après cela, ne peuvent rien faire de plus, mais plutôt à craindre Celui qui, après avoir tué, a le pouvoir de jeter dans la géhenne, il les encourage en leur rappelant les soins constants de Dieu. Qu'il est admirable de voir comment ils s'exercent. Ne vend-on pas, dit-il, cinq passereaux pour deux sous? et pas un d'entre eux n'est oublié devant Dieu; ou, comme porte l'évangile de Matthieu, «pas un d'entre eux ne tombe en terre sans votre Père» (Matthieu 10: 29). L'application est évidente, aussi continue-t-il en disant: «Les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc pas: vous valez mieux que beaucoup de passereaux» (Luc 12: 7).

Quelle consolation ces paroles renferment pour les enfants de Dieu! Nous sommes souvent aussi exposés à des dangers de diverses natures, et notre vie est souvent menacée, soit par les ennemis et les persécuteurs, soit par d'autres causes. Dans notre service journalier, à la maison ou dans les visites que nous faisons à des malades souffrant de maladies contagieuses, en voyage sur terre ou sur mer, la mort nous menace. Mais nous avons ici le vrai remède qui pourvoit à tout — les cheveux même de votre tête sont tous comptés. Cette pensée nous fait aller courageusement en avant, non pas que nous soyons insensibles au péril, mais parce que nous sommes pénétrés du sentiment de la protection et des soins d'un Père qui veille sur nous. C'est la simple vérité que nous avons dans cette parole d'un poète: «Aucune flèche ne frappe qu'au moment où le permet l'amour de Dieu». Comment l'enfant de Dieu pourrait-il donc avoir peur? Sa seule crainte devrait être d'être infidèle et de craindre l'homme plus que Dieu, d'oublier cet amour constant qui le rend invulnérable à toutes les armes que Satan emploie pour travailler à sa ruine, jusqu'au temps que Dieu a fixé. Si les enfants de Dieu étaient dans la puissance de cette vérité, ils seraient aussi beaucoup moins inquiets et anxieux dans les temps de maladie. Dieu nous permet d'user de moyens, mais combien souvent n'y a-t-on pas recours dans un esprit d'incrédulité, comme si notre rétablissement dépendait uniquement de l'aide et des conseils humains? Sans doute, si un passereau ne peut tomber à terre sans la permission de notre Père, ses enfants ne le peuvent pas non plus. Non, les cheveux même de notre tête sont tous comptés, et Dieu est honoré quand nous demeurons dans le calme et dans la confiance, en présence des plus grands

dangers, étant assurés que les maladies, comme les ennemis, ne sont que des instruments dans sa main pour exécuter les conseils de son amour.

Le Seigneur applique ceci d'une autre manière encore. Pendant notre passage comme pèlerins et étrangers dans ce monde, nous avons certains besoins. Nous sommes tout à fait indépendants de la scène que nous traversons, sauf pour ce qui regarde nos corps. Pour tout le reste, nous pouvons bien dire avec le Psalmiste, que c'est un pays desséché où il n'y a point d'eau. Mais nos corps ont des besoins, il faut les nourrir et les vêtir. Notre Seigneur, dans sa tendresse et sa sympathie pour nous, prend connaissance de ces besoins; et il le fait, parce qu'il sait combien souvent il arrive que les soucis causés par ces besoins viennent se mettre entre nos âmes et lui-même, pour nous ôter la jouissance de l'amour du Père. Dans la parabole du semeur, il mentionne, en effet, les soucis de ce monde comme une des choses qui étouffent la semence de la Parole, en sorte que aucun fruit ne vient à maturité. Il a aussi préparé un remède à ce mal. Il dit à ses disciples de n'avoir pas de souci pour leur vie, de ce qu'ils mangeraient, ni pour leur corps, de quoi ils seraient vêtus, et pour donner plus de force à l'exhortation, il leur rappelle que la vie est plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement, et il appuie son exhortation par deux exemples qui nous parlent des soins de Dieu pour nous, exemples qui frappaient sans cesse leurs yeux, les oiseaux de l'air et les lis des champs qu'ils voyaient dès qu'ils faisaient un pas hors de leurs demeures. Ils avaient ainsi sans cesse l'occasion de se rappeler que Dieu nourrit les uns et revêt les autres, et que, puisque eux-mêmes avaient plus de valeur, à ses yeux, que les corbeaux ou les lis, à plus forte raison il les nourrirait et les vêtirait (Matthieu 6).

Comme les voies de Dieu sont parfaites! et comme ces paroles sont merveilleusement propres à combattre la tendance de nos coeurs à s'inquiéter, au sujet des choses terrestres! Mais il va plus loin encore. Il leur rappelle que si les nations du monde recherchent toutes ces choses, il n'en doit pas être de même des enfants de Dieu. Penser aux choses de ce monde est ce qui caractérise les hommes de ce monde. Et qu'est-ce qui peut délivrer les enfants de Dieu de cet esclavage? La confiance dans les soins et l'amour du Père. C'est pourquoi le Seigneur ajoute: «Votre Père céleste sait que vous avez besoin de toutes ces choses» (Matthieu 6: 32). Quelle puissance nous avons dans cette bienheureuse assurance, quand elle s'est emparée de nos âmes! Quand nous sommes dans la détresse, dans des circonstances difficiles, dans l'angoisse au sujet de notre pain quotidien, cette pensée: «Notre Père sait», devrait dissiper toute crainte et bannir tout découragement. Si donc nous, qui sommes méchants, savons donner de bonnes choses à nos enfants, comme le Seigneur nous l'a enseigné ailleurs, combien plus notre Père céleste donnera-t-il des biens à ceux qui les lui demandent. Oui, ses yeux sont sur chacun de ses enfants. Il voit tous leurs besoins et, s'il tarde à y pourvoir, ce n'est que pour les bénir davantage. Nous pouvons donc bien dire avec Habacuc: «Le figuier ne fleurira pas, et il n'y aura aucun fruit dans les vignes; le fruit de l'olivier trompera l'attente, et les champs ne donneront point de nourriture; le menu bétail manquera aux parcs, et il n'y aura plus de boeufs dans l'étable. Mais moi, je me réjouirai en l'Eternel, je tressaillirai de joie dans le Dieu de mon salut» (Habacuk 3: 17, 18).

La seule préoccupation des enfants de Dieu, c'est le royaume de Dieu, ce sont ses droits et ses intérêts. «Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par-dessus» (Matthieu 6: 33). C'est-à-dire que la volonté de Dieu doit être notre seule loi, et que nos coeurs doivent être fixés sur les choses du ciel plutôt que sur celles de la terre. Sa gloire doit être la fin et le but de nos vies; et lui, de son côté, veillera à tout pour nous. Sa fidélité s'engage à pourvoir à tous les besoins de ses enfants, quand ils cherchent son royaume. C'est comme le poète le dit:

Trouvez votre plaisir à servir le Seigneur,  
Et vous serez l'objet de sa sollicitude.

Il n'est donc pas nécessaire de vous amasser des trésors sur la terre. Si nous le faisons, nos richesses sont exposées aux voleurs et à la teigne; et outre cela, là où est notre trésor, là aussi sera notre coeur (Matthieu 6: 19-21). Si donc notre trésor est dans ce monde, notre coeur y sera aussi; il faut donc que Christ soit notre seul trésor, afin que nos coeurs soient fixés sur lui. Si nous faisons de la gloire de Dieu notre objet, nous serons à l'abri des inquiétudes au sujet des choses temporelles, parce qu'il veille sur nous et travaille pour nous; nous pouvons donc passer à travers la scène de ce monde comme étrangers et pèlerins, ayant les reins ceints et nos lampes allumées; et comme des serviteurs attendent leur maître, nous attendons le retour de notre Sauveur qui nous prendra à lui, afin que nous soyons avec lui dans la maison du Père.

Un autre précieux privilège dont jouissent les enfants de Dieu, c'est de lui présenter leurs besoins. En d'autres termes, ils sont avec le Père dans des rapports d'intimité. Combien souvent le Seigneur Jésus l'a rappelé à ses disciples: «En vérité, en vérité, je vous dis que toutes les choses que vous demanderez au Père en mon nom, il vous les donnera. Jusqu'à présent vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit accomplie» (Jean 16: 23, 24). Qui comprendra toute l'étendue de la bénédiction renfermée dans un tel privilège, de nous décharger de tous nos soucis et de toutes nos peines dans le coeur de Celui qui nous comprend et nous aime?

Mais que pouvons-nous dire au Père dans nos prières? demandera-t-on peut-être. Il n'y a ni limites, ni réserve. Tout ce qui nous trouble, tous nos besoins, nos difficultés ou nos chagrins passagers, tout peut être dit à Celui dont l'oreille est toujours ouverte à nos cris. Comme le dit l'apôtre Paul: «Ne vous inquiétez de rien, mais, en toutes choses, exposez vos requêtes à Dieu» (Philippiens 4: 6). Il veut que nous soyons dans l'intimité de son amour, que nous soyons absolument sans réserve devant lui, que nous lui disions tout sans rien garder par devers nous. Il n'y a jamais danger pour nous à ce que nous lui disions trop, c'est plutôt le contraire qui est à redouter. Et plus nous connaissons son coeur, plus nous serons disposés à user de ce privilège. Comme quelqu'un l'a dit: «Tout ce qui est souci pour nous, devient soin pour nous dans le coeur de Dieu». C'est pourquoi, nous n'avons jamais à craindre d'aller trop loin dans nos requêtes. Il aime à entendre le cri de ses enfants, car il sait bien que ce cri est l'expression de leur confiance en lui. Il se peut, et c'est souvent le cas, que ce soit un cri insensé; mais c'est toujours le cri de son enfant, et il n'est jamais fatigué de l'entendre. Nous

avons dans l'Écriture bien des exemples propres à nous encourager, exemples du caractère le plus familier. Voyez comme Ananias, quand le Seigneur l'envoie à Saul, se hasarde à rappeler au Seigneur le caractère de celui auprès duquel il devait se rendre, comme si le Seigneur n'en savait rien! «Seigneur», dit-il, «j'ai oui parler à plusieurs de cet homme, combien de maux il a faits à tes saints dans Jérusalem; et ici il a pouvoir, de la part des principaux sacrificateurs, de lier tous ceux qui invoquent ton nom» (Actes des Apôtres 9: 13, 14). Et cela ne déplut pas au Seigneur, mais, plein de tendresse pour son serviteur, il lui dit: «Va; car cet homme m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les nations et les rois, et les fils d'Israël» (Actes des Apôtres 9: 15). C'est ainsi que le Seigneur aime que nous répandions nos cœurs devant lui, en ayant toujours pleine confiance en son amour.

Cependant, et malgré cela, le Seigneur ne promet pas toujours d'exaucer nos requêtes. Dans le passage de Jean cité plus haut, il est dit que tout ce que nous demanderons au nom de Christ nous sera accordé. Au nom de Christ — cette expression signifie que nous sommes devant Dieu selon ce que Christ est lui-même, et qu'en conséquence nous avons tous ses droits sur le cœur du Père. Mais on verra aussitôt que nous ne pouvons être devant le Père au nom de Christ, pour lui demander quelque chose qui ne serait pas selon sa volonté. Nous ne pourrions pas même dire à un bienfaiteur humain que nous venons au nom d'un autre dont nous n'aurions pas l'approbation. Et nous ne pourrions pas employer le nom de Christ dans nos requêtes, si le Saint Esprit ne le produisait pas dans nos cœurs selon la volonté de Dieu; mais toute demande pareille, sera infailliblement exaucée, comme Christ le dit lui-même positivement.

Si nous considérons maintenant le passage des Philippiens, c'est différent. Nous pouvons, selon ce passage, exposer en toutes choses nos requêtes et nos supplications avec des actions de grâces (Philippiens 4: 6); mais il n'est pas dit que nos requêtes seront exaucées. Il y a seulement la promesse que la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence gardera nos cœurs et nos pensées dans le Christ Jésus. Cela est infiniment précieux, car, nous le voyons, Dieu veut que nous soyons devant lui dans une confiance parfaite, jouissant d'une pleine liberté, en sorte que nous puissions lui exposer tous nos besoins, et s'il n'exauce pas nos prières, parce que dans son amour et dans sa sagesse il juge que cela vaut mieux pour nous autrement, il gardera pourtant nos cœurs dans sa paix ineffable. Si nous déposons nos fardeaux devant lui, en lui disant tout ce qui est dans nos cœurs, il nous fera connaître par Jésus Christ cette paix parfaite que rien ne peut troubler. Nos cœurs seront en repos, pleins de confiance dans l'amour du Père et gardés par la paix de Dieu qui surpasse toute intelligence.

On peut considérer ce privilège sous un autre aspect qu'il ne faut pas laisser de côté. Quand nous sommes devant Dieu, notre Père, c'est sans doute, non seulement pour lui exprimer nos désirs, mais aussi pour lui rendre nos actions de grâces et nos louanges. Comment, en effet, pourrions-nous être dans la présence du Père, avec le sentiment de tout son amour et de sa grâce, sans être prosternés devant lui dans l'adoration? ce qui d'ailleurs est entièrement selon la pensée de son cœur. Le Seigneur dit à la femme de Samarie: «L'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité;

car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent» (Jean 4: 23). Qu'il est précieux de le savoir! Non seulement Dieu, dans sa grâce infinie, cherche les pécheurs perdus et les supplie par l'évangile d'être réconciliés avec lui, mais, comme Père, son cœur soupire après des adorateurs. C'est pour répondre à ce désir que Christ est venu dans le monde, qu'il est mort sur la croix, qu'il est ressuscité d'entre les morts; qu'il est monté dans les lieux célestes, qu'il a envoyé le Saint Esprit et fait annoncer l'évangile. Et par grâce nous avons été amenés à croire son témoignage, nous sommes nés de nouveau, nous avons été lavés de nos péchés par le précieux sang de Christ, et nous avons reçu l'Esprit d'adoption par lequel nous crions: «Abba, Père».

Le sentiment que nous avons de la grâce et de la miséricorde de Dieu en Christ serait bien peu de chose si, avec la conscience que nous sommes devant lui, nous ne pensions qu'à nos propres besoins. Plus nous sommes pénétrés de reconnaissance pour toutes les bénédictions que nous avons reçues, plus nous nous souvenons de ce qui est dû à Celui qui nous a sauvés et a fait de nous ses enfants. Les droits du Père doivent toujours avoir la première place dans le cœur de l'enfant; car le Père a ses droits, comme il le dit lui-même par la bouche du prophète: «Si donc je suis père, où est l'honneur qui m'est dû?» (Malachie 1: 6). Le respect et l'adoration lui appartiennent, en vertu des relations dans lesquelles il veut bien se trouver avec nous. Tout le monde confessera que cela est vrai; mais s'il a, sans aucun doute, des droits absolus sur nous, droits qui exigent nos hommages et l'adoration de nos cœurs à cause de la rédemption accomplie, nous, de notre côté, devons trouver nos délices à penser au privilège que nous avons d'être admis en sa présence en qualité d'adorateurs. Plus nous nous souvenons que c'est uniquement par grâce que nous occupons cette heureuse position, plus nos cœurs seront remplis de reconnaissance et de louanges. Nous pouvons donc bien nous demander si nous sommes assez sensibles à ce privilège. Les moments, plus ou moins longs, que nous passons chaque jour devant Dieu comme notre Père, de quoi sont-ils remplis? Est-ce la prière ou la louange qui en occupe la plus large place? Sont-ce nos besoins ou ce qui lui est dû? Si, étendant le cercle de ces questions, nous considérons nos assemblées entre enfants de Dieu, quand nous sommes réunis en sa présence, est-ce la prière ou l'adoration qui domine? Il est bon de nous examiner à cet égard; car, comme nous l'avons vu, le Père cherche des adorateurs; il prend donc plaisir à voir ces adorateurs réunis comme tels, il aime à entendre les accents joyeux de leur culte et de leur reconnaissance.

Il y a encore un autre privilège dont nous jouissons quand, dans la puissance de l'Esprit, nous atteignons le caractère le plus élevé du culte. L'apôtre Jean nous dit: «Notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ» (1 Jean 1: 3). Or, d'après l'enseignement de l'Écriture, cette place appartient à tous ceux qui ont reçu Christ comme la vie éternelle. Ayant une nouvelle nature et la vie éternelle, nous sommes introduits dans la communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. C'est là notre position. Il ne peut y avoir une expression plus élevée de la grâce; et il ne nous est pas possible, dans notre état présent, de concevoir l'étendue illimitée de bénédiction qui caractérise cette position. Par grâce, nous pouvons goûter quelque chose de cette jouissance ineffable; le Saint Esprit nous conduit quelquefois

sur quelque Pisga, d'où nous pouvons embrasser l'héritage, et dans notre mesure nous connaissons maintenant déjà le caractère de cette communion qui est toute céleste, et dont l'éternité elle-même nous dévoilera seule les trésors infinis.

Nous pouvons encore demander ce que signifie cette expression: «Avoir communion avec le Père». C'est être rempli de ses pensées, de ses désirs, de son objet et de ses affections. Il en est de même de la communion avec le Fils. Par exemple, si Christ est l'objet du cœur du Père et que la gloire de Christ soit le but de tous ses conseils, si je suis en communion avec le Père, Christ sera aussi l'objet de mon cœur; et mon but dans tout ce que je suis et que je fais sera sa gloire. Et si Christ a la gloire du Père en vue dans tout ce qu'il accomplit maintenant encore, comme quand il était sur la terre, et si je vis dans la communion avec le Fils, la gloire du Père sera aussi la pensée dominante de mon âme. Quelle position bénie! C'est notre privilège d'être délivrés de nous-mêmes, de nous perdre dans l'amour du Père et du Fils! Quand nos esprits sont remplis de pensées et d'affections divines, le moi disparaît. Pourrai-je poursuivre mes pensées et mes desseins, si je suis occupé de ceux du Père et du Fils? Tiendrai-je à mes propres affections, si je suis possédé par celles qui remplissent le cœur du Père et celui de son Fils Jésus Christ?

Loin de moi cette pensée! Plutôt être perdu dans cet océan de bénédiction qui, dans la grâce merveilleuse de Dieu, s'ouvre devant moi et devant tous ses enfants! Ah! comme nous sommes humiliés, quand nous comparons les pensées de Dieu pour nous, avec nos propres pensées! Puissent tous ses enfants qui lisent ces pages, désirer répondre plus pleinement à ses desseins de grâce, afin que nous connaissions cette communion avec le Père et avec son Fils bien-aimé!

C'est aussi notre privilège, comme enfants de Dieu, d'habiter déjà maintenant en esprit dans la maison du Père. Quand le fils prodigue revient et qu'il a reçu le baiser du père, la plus belle robe, l'anneau au doigt et les sandales aux pieds, il disparaît, perdu dans la joie de la maison du père. Mais qui peut douter que la maison du père et sa table ne soient désormais la place naturelle qui lui appartient?

Il est important de faire remarquer que la table du Père ne doit pas être confondue avec la table du Seigneur. Celle-ci est dressée pour nous sur la terre, tandis que l'autre l'est là-haut. A la table du Seigneur, nous rappelons sa mort. Aussi souvent que nous mangeons le pain et que nous buvons la coupe, nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne (1 Corinthiens 11: 26). A la table du Père, nous avons communion avec lui dans sa propre joie, exprimée dans ces paroles: «Amenez le veau gras et le tuez; et mangeons et faisons bonne chère; car mon fils que voici était mort, et il est revenu à la vie; il était perdu, et il est retrouvé» (Luc 15: 23, 24). De plus, c'est comme membres du corps de Christ (1 Corinthiens 10: 16, 17), que nous sommes réunis autour de la table du Seigneur. Nous sommes aussi enfants de Dieu, par sa grâce ineffable; mais c'est en qualité de membres du corps de Christ, que nous nous souvenons de lui dans sa mort. C'est seulement par le fait que nous sommes enfants, que nous jouissons du privilège d'avoir une place à la table du Père.



Oui, c'est le privilège de tous les rachetés de Dieu d'habiter dans la maison du Père et de s'asseoir à sa table. La place où leur Père lui-même habite est devenue la leur. Il en est ainsi dans les familles terrestres. Un enfant ne demande pas s'il peut entrer dans la maison de ses parents. Il est tellement sûr de leur amour qu'il sait qu'il est le bienvenu, et qu'il ne sera jamais un intrus. Une telle pensée serait indigne du cœur de ses parents. Si rien n'est venu troubler l'intimité de leur affection, les parents se réjouissent de sa présence, et l'enfant de la leur. A plus forte raison en est-il ainsi des rapports de Dieu avec ses enfants. Il prend plaisir à les avoir devant lui, à être entouré des siens. Et il nous a placés en sa présence, afin que nous puissions savoir quelle joie il y a à être devant lui, à se reposer auprès de lui dans la conscience que nous sommes les objets de son cœur, aimés comme Christ lui-même (Jean 17: 23). La porte de sa maison ne nous est jamais fermée, la seule chose qui nous en tienne éloignés, c'est la folie de nos pensées, de nos voies et de nos actes. Et si le sentiment de péchés non pardonnés nous tient à distance et en dehors, tandis que nous pouvons être au dedans, souvenons-nous que «si nous confessons nos péchés, il est fidèle et juste pour nous pardonner nos péchés et nous purifier de toute iniquité» (1 Jean 1: 9). Nous pouvons rendre grâce au Père qui nous a rendus participants de l'héritage des saints dans la lumière; et dans sa grâce, il a pourvu à ce que, quand nous avons péché, nous fussions purifiés par le lavage d'eau, par la Parole, afin que rien ne nous empêche d'être dans une communion constante avec lui dans son amour.

Puisque donc notre place est déjà maintenant dans la maison du Père, demandons-nous si nous comprenons ce que c'est que d'y être? Quand nous avons accompli notre service ou terminé nos occupations, retournons-nous instinctivement à la maison du Père comme à notre lieu de prédilection, où nous trouvons rafraîchissement, joie et bénédiction? Dans l'épître aux Ephésiens, les saints sont représentés comme habitant en présence du Père, comme sortant de là pour accomplir leur service, et comme appelés à révéler dans leur marche le caractère du Dieu souverainement bienheureux, en présence duquel ils se tiennent, et la place qui est la leur. Ils agissent comme représentants de leur Père et de sa demeure, afin que d'autres, enseignés par eux, soient attirés vers la même position. Ceux, par exemple, qui ne se trouvent qu'occasionnellement à la cour n'en connaissent guère les manières, les habitudes, les usages. Mais ceux qui y vivent, en prennent le ton et deviennent bientôt eux-mêmes des hommes de cour. Il en est ainsi des enfants de Dieu. S'ils ne font que de rares visites dans la maison du Père, si, la plupart du temps, ils trouvent leur jouissance ailleurs, ils n'apprennent jamais à connaître ni le cœur du Père, ni les habitudes de sa maison; c'est pourquoi, ils ne peuvent que mal représenter Celui qui a daigné faire d'eux ses enfants.

Prenons garde de ne pas traiter légèrement l'amour du Père en ne recherchant pas activement sa présence. Nous ne pourrions jamais sonder les profondeurs de son cœur, et cependant il répand tout son amour sur ceux qui étaient autrefois ses ennemis et qui sont maintenant ses enfants rachetés. Plus nous comprendrons cela, plus nous voudrions jouir du privilège qu'il nous a accordé de vivre en sa présence comme ses enfants. La croix de Christ est la mesure de son amour insondable. Mais plus nous vivons avec le Père, plus nous apprendrons à connaître cet amour, et plus aussi nous apprécierons cette grâce merveilleuse

qui a fait de nous ses enfants, et si nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers; héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ. Son cœur, ses yeux, sa main, sont à notre service, et il veut que nous jouissions pleinement de toutes les bénédictions qu'il nous a accordées en Christ, et qu'il met jour après jour à notre portée pendant notre passage à travers le désert. Tout ce que Dieu est, est pour nous, parce qu'il nous a rachetés par le précieux sang de Christ, et toutes les richesses du cœur du Père sont continuellement répandues sur nous, parce que nous sommes ses enfants. Qu'il nous donne davantage de cette sainte hardiesse qui nous rendra capables de nous approprier tous les privilèges qu'il nous a conférés et qui sont comme l'expression de sa grâce et de son amour!

## Chapitre 10 - La condition future et la demeure des enfants de Dieu

Nous avons passé en revue bien des aspects différents de la vérité quant aux enfants de Dieu. Il y a cependant encore une chose à considérer, c'est leur condition et leur demeure futures. Un passage de l'épître aux Romains servira de base à notre étude de ce sujet. Nous lisons en Romains 8: 28, 29: «Mais nous savons que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos. Car ceux qu'il a préconnus, il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères».

Il y a, dans ce passage, deux choses distinctes quoique réunies. La première, c'est que de toute éternité la pensée de Dieu a été de rendre tous ses enfants conformes à l'image de son Fils, — de ce Fils qui, tout en ayant la prééminence comme il convient à sa personne et à sa dignité, est pourtant le modèle de tout enfant de Dieu. Ce précieux passage des Romains nous montre mieux que beaucoup d'autres, les infinies richesses de la grâce de Dieu, et ce résultat a lieu de nous surprendre si nous considérons ce que nous sommes par nous-mêmes. Il nous explique aussi tout le secret de la rédemption. Il est bien vrai que Dieu, dans sa miséricorde et sa grâce, nous a élus dans la vue d'accomplir ses desseins de miséricorde à notre égard, mais il faut se garder d'oublier que le motif suprême de la grâce de Dieu dans la rédemption, tel qu'il est manifesté dans ses conseils éternels, est la gloire de son Fils bien-aimé. Les enfants de Dieu sont ici sur la scène que décrit ce passage, mais Christ en est le centre, Christ comme le premier-né entre plusieurs frères. Ce qu'il y a de merveilleux, c'est que Dieu, dans sa grâce et dans son amour, nous a associés à son Fils unique dans les conseils qu'il a formés pour sa gloire. Associés avec lui maintenant, — car nous sommes ses cohéritiers, — nous serons associés avec lui dans toute l'éternité; car s'il est le premier-né, il daigne pourtant nous appeler ses frères. La famille ne serait pas complète sans lui, ni, béni soit son nom! sans nous. C'est pourquoi il dit à Marie: «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu» (Jean 20: 17).

Une autre chose encore peut servir à illustrer le vrai caractère de la rédemption. Christ, — et Christ dans la gloire, — cela est évident d'après ce passage, était toujours dans la pensée de Dieu, soit comme le fondement, soit comme l'objet de ses conseils. Les enfants de Dieu ne doivent pas être rendus conformes à l'image d'Adam, mais à l'image de Christ. L'introduction

de la semence de la femme n'était pas une pensée venue après coup, pour ainsi dire, ni seulement un moyen de remédier au dommage que Satan avait causé à la création par la folie de l'homme, mais plutôt la manifestation du secret renfermé dans le cœur de Dieu pour sa propre gloire, comme pour celle de son Fils bien-aimé. Le premier Adam, comme homme responsable, fut introduit sur la scène; mais le résultat ne servit qu'à prouver combien il était incapable de porter le poids de la gloire de Dieu, quoiqu'il fût entouré de tout ce qui pouvait favoriser sa dépendance et son obéissance, ou l'aider à maintenir l'honneur de Celui dont il était le représentant. Il tomba, et nous le savons, de la manière la plus désastreuse, mais Dieu intervint et prouva, comme toujours, qu'il était au-dessus de l'ennemi, là où celui-ci avait agi avec orgueil, car le triomphe apparent de Satan ne fut que l'occasion de la révélation du second Adam — non pas l'homme responsable, mais l'homme selon le conseil de Dieu, Celui dans lequel et par lequel Dieu accomplirait tous ses desseins à sa louange et à sa gloire éternelles. Or ce second homme, le Fils de Dieu, est celui auquel tous les enfants de Dieu doivent être rendus conformes, afin que, pendant toute l'éternité, ils puissent briller en réfléchissant sa lumière, et contribuer ainsi à sa gloire, et à la gloire de Celui par les conseils miséricordieux duquel ils ont été rachetés.

La seconde chose que nous enseigne ce passage, c'est que Dieu travaille déjà maintenant dans ce but. Dans toutes ses dispensations présentes à notre égard, dans nos diverses expériences, dans toutes nos épreuves, dans les tribulations, les dangers, les persécutions, que nous rencontrons sur notre chemin, c'est Dieu qui nous conduit et qui emploie tout ce qu'on appelle des adversités, comme le sculpteur emploie son ciseau, pour produire la conformité à l'image de son Fils. Le résultat, comme on le verra plus tard, ne sera pas pleinement obtenu ici-bas, mais c'est le but que Dieu a toujours en vue. Ayant cette confiance, car il nous le révèle dans sa Parole, nous pouvons dire avec joie: «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son propos» (Romains 8: 28). Quelle ineffable consolation pour nos âmes! Toutes choses, sans exception, oui, toutes les choses amères et les choses douces, l'adversité et la prospérité, la maladie et la santé; oui, la tribulation, la détresse, la persécution, la famine, la nudité, le péril ou l'épée, toutes ces choses ne sont que des instruments dans les mains de Dieu pour amener la fin qu'il se propose. Avec quel calme nous pouvons donc nous reposer en lui et dans son amour! Comme Jacob, nous sommes peut-être souvent tentés de dire: «Toutes ces choses sont contre nous»; mais non, elles sont pour nous, travaillant ensemble pour notre bien. Nous pouvons ne pas voir la nécessité de ces épreuves, mais Dieu veille sur nous, tenant compte de tout, de ce que notre état réclame et du résultat produit par ces choses. Il voit la condition à laquelle il veut nous amener, et il nous fait passer par le chemin qui nous conduit à la bénédiction.

Or nous serons puissamment soutenus, si nous avons les yeux fixés sur Celui à qui nous devons être rendus conformes. Dieu, comme nous l'avons vu, a Christ devant lui; et si Christ est aussi devant nos âmes, ce qui est l'objet de Dieu est donc aussi le nôtre. C'est ce qu'il veut pour nous, et il ne pouvait nous exprimer plus complètement, d'une autre manière, les richesses de la grâce qu'il nous a accordée en Christ. C'est au-dessus de notre conception,

quoique nous sachions que cela est, que Dieu veuille nous associer ainsi avec lui, qu'il nous mette dans cette heureuse position où nous pouvons nous réjouir de ce qui fait les délices de son coeur. De plus, avoir les yeux sur Christ, c'est le moyen, pour nous, d'être transformés à son image. C'est ainsi que nous lisons: «Or nous tous, contemplant, à face découverte, la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par le Seigneur en esprit» (2 Corinthiens 3: 18). Dieu nous a prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, mais il travaille à amener ce résultat par les moyens qu'il a lui-même préparés, et tout ce qui se rencontre sur notre chemin y contribue. Mais maintenant, ici-bas, beaucoup de choses dépendent de la disposition de nos âmes. Il est parfaitement vrai que tout croyant est dans la position où il peut contempler le Seigneur à face découverte; c'est la position du chrétien par opposition à celle du Juif. C'est sur quoi il faut toujours insister; mais il faut néanmoins ne pas l'oublier, c'est dans la mesure où nous avons conscience de notre position, que nous serons transformés à l'image de Christ. Supposons, par exemple, deux enfants de Dieu, l'un négligent, indifférent, mondain, l'autre zélé, dévoué, trouvant sa joie à s'occuper de Christ; le dernier aura bientôt devancé l'autre pour la conformité croissante avec Christ. L'oeuvre est tout entière de Dieu, mais il emploie des moyens; et là où le coeur est engagé dans la poursuite du but, il y aura progrès dans la grâce et dans la connaissance du Seigneur Jésus Christ.

C'est ce que nous comprendrons aussitôt, si nous considérons un moment la signification de ce passage. Nous contemplons la face découverte du Seigneur, et cette face du Seigneur nous révèle toute la gloire de Dieu (voyez 2 Corinthiens 4: 6). C'est que toute la gloire morale de Dieu, — la somme de ses perfections spirituelles, l'excellence de tous ses attributs, — tout est concentré dans la face de Christ comme homme glorifié à la droite de Dieu. Occupés de lui, l'ayant devant nous comme notre modèle, méditant sur sa perfection et sur sa beauté morale, telles qu'elles sont révélées, et révélées pour nous dans la Parole écrite, où nous pouvons entrer en contact avec lui et jouir de lui, nous sommes transformés en la même image de gloire en gloire, étant toujours transformés et passant d'un degré à l'autre, parce que, aussi longtemps que nous serons dans ce monde, nous n'atteindrons jamais sa parfaite ressemblance. La perfection ne se trouve qu'en Christ, et elle ne sera en nous que quand nous serons avec lui là où il est. Mais en attendant, la gloire dont nous sommes occupés et que nous considérons, devient une puissance formatrice par l'opération de l'Esprit de Dieu — elle laisse son empreinte sur nous, produisant sans cesse en nous le reflet de sa propre beauté, et de cette manière nous sommes transformés jour après jour à la ressemblance de Christ. Si donc nous sommes occupés d'autre chose, si nous laissons d'autres objets s'emparer de nos coeurs, nous sommes en opposition au but pour lequel Dieu nous a pris à lui; tandis que, si Christ fait nos délices et notre joie, nous sommes dans le plein courant de sa pensée et, comme l'argile dans les mains du potier, nous nous laissons modeler comme il lui plaît. Quelle bénédiction pour nous tous, non seulement si nous comprenons quel objet Dieu a en vue, mais encore si nous sommes en communion avec lui quant à cet objet, et si notre seul désir est que ses desseins à notre égard soient accomplis.

Tel est donc le but de Dieu, de nous rendre conformes à l'image de son Fils. Si, maintenant, nous prenons un autre passage, nous y verrons le but réalisé. «Bien-aimés», écrit l'apôtre Jean, «nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; mais nous savons que quand il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2, 3). L'apôtre met ici en opposition la condition présente des enfants de Dieu avec leur condition future. Maintenant, nous sommes enfants de Dieu, mais ce que nous serons n'a pas encore été manifesté. Quant à l'apparence extérieure, nous paraissions comme les autres hommes. Le Seigneur lui-même ne pouvait pas être reconnu par l'oeil naturel. Si nous l'avions rencontré dans les rues d'une des villes de la Galilée ou à Jérusalem, nous n'aurions vu en lui qu'un homme de la classe inférieure. Nous aurions dit avec les Juifs incrédules: «Celui-ci n'est-il pas le charpentier, le fils de Marie et le frère de Jacques, et de Joses, et de Jude, et de Simon?» (Marc 6: 3). Jean Baptiste même dit qu'il ne le connaissait pas, jusqu'à ce qu'il vit l'Esprit descendant et demeurant sur lui. Il en est ainsi des enfants de Dieu. Ils ont le même corps d'humiliation que les autres hommes, ils ont les mêmes épreuves, les mêmes chagrins, ils rencontrent les mêmes difficultés sur leur chemin de tous les jours; c'est pourquoi le monde ne les connaît pas, parce qu'il ne le connaissait pas. Il y a un grand changement en eux, ils ont été amenés des ténèbres à la merveilleuse lumière de Dieu; ils ont reçu l'Esprit d'adoption par lequel ils crient: «Abba, Père»; ils ont le ciel lui-même en vue avec le retour du Seigneur; mais toutes ces choses ne sont saisies et l'on n'en jouit que par la foi. Elles ne sont rien pour l'oeil de l'homme naturel, car ces choses ne sont pas encore manifestées.

Mais Jean nous transporte au temps où elles le seront, c'est-à-dire à la manifestation du Seigneur, car ce n'est pas à la venue de Christ pour son Eglise que l'apôtre fait allusion (quoique ce soit alors que les croyants lui seront faits semblables), mais à l'apparition future de Christ dans ce monde. La raison se trouve dans son sujet même. Ici-bas, les enfants de Dieu sont pour ainsi dire dans une condition cachée, et c'est ici qu'ils seront manifestés dans leur pleine conformité à Christ, quand il viendra pour être glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru (2 Thessaloniens 1: 10). C'est à cela que le Seigneur pense, quand il dit: «Et la gloire que tu m'as donnée, je la leur ai donnée, afin qu'ils soient un, comme nous sommes un; moi en eux, et toi en moi; afin qu'ils soient consommés en un, et que le monde connaisse que tu m'as envoyé, et que tu les as aimés comme tu m'as aimé» (Jean 17: 22, 23). Le monde connaîtra alors, parce qu'il verra Christ révélé en gloire et les saints manifestés dans la même gloire que lui.

Il nous est donc clairement enseigné que, dans notre condition future, nous serons comme Christ. Qu'est-ce que cela peut signifier? En rapprochant, de ce dernier, les deux passages déjà cités (Romains 8: 29; 2 Corinthiens 3: 18), on peut répondre en premier lieu que, à la fin, les enfants de Dieu seront dans une pleine conformité morale avec Christ. Comme nous l'avons montré, c'est ce modèle que Dieu a toujours eu devant lui; et l'on peut remarquer, une fois de plus, que puisque nous ne serons jamais moralement comme Christ jusqu'à ce que nous le voyons face à face, il ne peut rien y avoir maintenant qui ressemble à

une perfection absolue, — nous l'attendons encore; il faut toutefois ajouter qu'il n'y a pour le croyant aucune nécessité de pécher. De fait, il pêche, et Dieu, dans sa grâce, nous a donné Christ comme avocat pour répondre à ce besoin. Il en est ainsi, de fait, mais ce n'est pas une raison pour tolérer le péché, et tout notre désir devrait être de croître, chaque jour, dans la ressemblance avec Celui que nous attendons.

Il y a autre chose encore. Nos corps eux-mêmes seront semblables au corps glorifié de Christ. L'apôtre Paul dit: «Notre conversation est dans les cieux, d'où aussi nous attendons le Seigneur Jésus Christ, qui transformera le corps de notre abaissement afin qu'il soit rendu conforme au corps de sa gloire, selon l'opération de cette puissance par laquelle il peut même s'assujettir toutes choses» (Philippiens 3: 20, 21). Nous lisons aussi dans 1 Corinthiens 15: 49: «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». C'est-à-dire que, comme nos corps sont maintenant semblables à celui du premier homme qui est de la terre et terrestre, après le retour du Seigneur ils seront semblables à celui du second homme qui est le Seigneur lui-même. C'est la puissance divine qui opérera ce changement. Notre conformité morale avec Christ s'opère maintenant et sera complète quand nous le verrons face à face. La conformité de nos corps à son corps de gloire sera accomplie à son retour. C'est ainsi que l'apôtre dit: «Voici, je vous dis un mystère: Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés: en un instant, en un clin d'oeil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera et les morts ressusciteront incorruptibles, et nous, nous serons changés. Car il faut que ce corruptible revête l'incorruptibilité, et que ce mortel revête l'immortalité. Or, quand ce corruptible aura revêtu l'incorruptibilité, et que ce mortel aura revêtu l'immortalité, alors la parole qui est écrite s'accomplira: La mort a été engloutie en victoire» (1 Corinthiens 15: 51-54).

Il y a deux classes indiquées dans ce passage, ceux qui seront changés et ceux qui seront ressuscités d'entre les morts, et dans une autre épître nous avons d'autres détails sur cette puissante et divine opération. Nous lisons dans les Thessaloniens: «Car si nous croyons que Jésus mourut, et qu'il est ressuscité, de même aussi Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus avec lui. Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur: que nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons aucunement ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange, et la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur» (1 Thessaloniens 4: 14-17).

Rien de plus évident que ce qui nous est enseigné là. Quand le Seigneur descendra du ciel, il appellera hors de leur tombeau tous ces saints endormis, — tous ceux qui sont morts avant qu'il vienne; et quand cette grande armée sortira, tous seront revêtus d'un corps incorruptible, — corps semblable au corps glorifié de Celui qui les a appelés; et alors tous les saints qui vivront à ce moment sur la terre, seront changés en un instant, — un puissant courant de vie passera soudain dans leur corps, et ce qui était mortel auparavant sera revêtu

de l'immortalité; ce qui est mortel sera absorbé par la vie, car ils seront revêtus de leur «domicile qui est du ciel» (2 Corinthiens 5: 3). Après cela, tous ensemble seront enlevés dans les nuées, pour aller à la rencontre du Seigneur en l'air. Il vient du ciel et là comme un puissant aimant, si l'on ose dire ainsi, il attire à lui tous les siens, soit qu'ils dorment ou qu'ils soient vivants, afin de les avoir avec lui. La rédemption par le sang est désormais consommée dans la rédemption par la puissance (Romains 8: 23), et le Seigneur lui-même voit le fruit du travail de son âme et en est satisfait. Il a d'autres fruits de rédemption à recueillir encore pendant le millénium; mais quant à ce qui concerne l'Eglise et les saints des précédentes dispensations, son oeuvre avec toutes ses conséquences est dès lors achevée, et les desseins de Dieu à leur égard ont eu leur plein développement, car chacun de ceux qui forment les myriades des saints a été rendu conforme à l'image de son Fils.

Etre comme Christ dans la gloire, c'est donc être comme lui, esprit, âme et corps. Mais en disant cela, il faut se souvenir que nous parlons de lui comme de l'homme glorifié. Il demeure toujours unique, dans sa dignité divine et essentielle comme Fils éternel. Pendant toute l'éternité, il n'est jamais moins que Dieu, quoique en même temps il se soit abaissé jusqu'à devenir un homme; et en conservant sa supériorité sur l'homme, il reste l'Homme glorifié. Le mystère de sa personne demeure, il est toujours; le Dieu-homme. Mais c'est comme homme qu'il est le premier-né entre plusieurs frères. Quelle précieuse et merveilleuse assurance de savoir qu'il n'a pas eu honte de nous appeler ses frères, mais qu'il trouve aussi sa joie à nous associer pour toujours avec lui! Et que de difficultés n'a-t-il pas dû surmonter pour exécuter ce dessein de Dieu et pour assurer ce résultat béni! Il y avait les peines de sa vie sur la terre, ses épreuves et ses tentations, l'agonie de la croix quand il fut abandonné de Dieu, sa mort et sa résurrection; mais quoique il n'y ait jamais eu, et qu'il ne puisse jamais y avoir aucune souffrance comme la sienne, il sera complètement satisfait, quand il contempera la glorieuse issue de toutes les souffrances qu'il a endurées pour accomplir cette oeuvre de la rédemption, et qu'il se présentera à lui-même son Eglise glorieuse n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable.

Voilà donc la condition future des enfants de Dieu — nous serons tous comme Christ. Reste la question de la *demeure* des enfants de Dieu. Le Seigneur lui-même nous en a parlé. Avant de quitter ses disciples affligés de la perspective qu'ils avaient devant eux, il leur dit ces paroles destinées à les consoler et à les instruire: «Que votre coeur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. Il y a plusieurs demeures dans la maison de mon Père; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit: car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 1-3). Il nous est ainsi révélé que la maison du Père est notre future demeure. Dans le chapitre précédent, nous avons vu que c'est notre privilège d'habiter là dès maintenant en esprit, mais ici, nous voyons que nous y serons en réalité, ayant notre place dans ces plusieurs demeures dont parle le Seigneur.

Remarquons particulièrement deux ou trois points de ce passage qui nous est bien connu, afin que nous puissions mieux comprendre combien notre future demeure est un lieu béni.

Ce n'est pas une faible preuve de la tendresse de notre Seigneur, qu'il dise à ses disciples: «S'il en était autrement, je vous l'eusse dit» (Jean 14: 2). Ils devaient s'être formé, relativement à la maison du Père, certaines idées que le Seigneur aurait rectifiées, s'ils avaient été dans l'erreur. Oui, dit-il, il en est bien ainsi, il y a plusieurs demeures, il y a assez d'espace pour tous; aucun des miens ne sera exclu. Et s'ils se demandaient, dans leurs doutes et leurs craintes, pourquoi il devait s'en aller et les laisser seuls dans un monde où ils seraient entourés d'ennemis acharnés, ils l'entendaient leur dire: «Je vais vous préparer une place» (Jean 14: 2). Jusqu'à ce qu'il se fût présenté là après avoir accompli la rédemption, jusqu'à ce qu'il eût pris sa place comme homme dans la gloire de Dieu, pas un des saints ne pouvait y entrer. En toutes choses, c'est à lui qu'appartient la prééminence; et non seulement cela, mais jusqu'à ce que, non par le sang des boucs et des veaux, mais par son propre sang, il soit entré une fois dans le lieu saint, ayant obtenu une rédemption éternelle, la place n'était pas préparée. Mais du moment qu'il était entré, et qu'il s'était assis sur le trône de son Père, tout était prêt. Etienne mourant le vit debout à la droite de Dieu, parce que même alors, si cette nation coupable des Juifs s'était repentie, il serait revenu pour les introduire dans les bénédictions promises; mais rejetant le témoignage de l'Esprit, comme ils avaient rejeté et crucifié Christ lui-même, il reprit, pour ainsi dire, sa place. Mais il pouvait dire encore: «Je viens bientôt», précisément pour la raison que la place étant préparée, il n'y avait rien, autant que nous le voyons par les Ecritures, qui l'empêchât de revenir d'un moment à l'autre pour prendre les siens à lui.

La place est préparée, et maintenant il attend seulement de venir pour nous en mettre en possession. Il aime à nous voir toujours dans l'attitude de l'attente. Assis à la droite de Dieu, il nous attend; car le désir de son coeur est de nous avoir avec lui; et tandis que nous sommes ici-bas dans le désert, il désire que nous l'attendions, et sûrement le besoin de nos coeurs pour répondre à son ineffable amour, sera d'être avec lui. «L'Esprit et l'Epouse disent: Viens»; c'est la seule vraie attitude de l'Eglise et le seul désir qui convienne aux saints. Comme nous le trouvons à la fin du livre de l'Apocalypse, quand le Seigneur dit: «Oui, je viens bientôt» (Apocalypse 22: 20), son serviteur répond: «Amen! viens, Seigneur Jésus!» Cette vive attente est uniquement une affaire de coeur. Si le Seigneur lui-même est notre trésor, nos coeurs seront avec lui, et toute notre espérance sera de le voir face à face. Comme Marie au sépulcre, rien alors ne satisfera nos coeurs que la présence de Celui qui possède et absorbe nos affections. Sans lui le monde n'est, pour nous, qu'un vaste sépulcre; et toute cette scène est marquée du sceau de la mort. D'autres peuvent être préoccupés de leurs demeures terrestres, trouver leur bien-être ici-bas, mais aucune place sur la terre ne nous satisfera, aussi longtemps que Christ lui-même est absent. Comme des pèlerins et des étrangers, nous traverserons cette terre desséchée et sans eau, ayant les reins ceints, les lampes allumées, et étant nous-mêmes comme des serviteurs qui attendent leur Maître.

Ce que nous dit le Seigneur est bien propre à augmenter notre désir de son retour: «Si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3). C'est lui-même qu'il présente à nos âmes; lui-même dans son ineffable amour comme notre objet; lui-même dans ses



perfections sans pareilles, comme venant pour nous avec tout l'attrait qu'exerce sa personne adorable, comme celui avec lequel nous devons passer toute l'éternité. Si l'on saisissait Christ présenté de cette manière, le désir de son retour ne pourrait manquer d'être réveillé dans les coeurs où il n'existait pas auparavant, et d'être ravivé et soutenu chez ceux dans lesquels il se serait affaibli.

Si nous passons maintenant à la demeure elle-même, il y a peu de chose à ajouter. Les pensées de Dieu ne sont pas les pensées de l'homme. En tout temps, l'homme a cherché à se représenter le lieu qu'habiteront les enfants de Dieu, et la conséquence, comme on pouvait s'y attendre, a été qu'il s'est efforcé de peindre les traits extérieurs de ce lieu, laissant nécessairement de côté son caractère essentiel et ce qui en fait un lieu de bénédiction. L'imagination ne peut saisir ni décrire les choses de Dieu, aussi ne réussit-elle qu'à montrer son incapacité et son impuissance quand elle cherche à pénétrer leur caractère. Comme le dit Jérémie: «Les sages sont couverts de honte, ils ont peur et sont pris; voici, ils ont méprisé la parole de l'Eternel, et quelle sagesse ont-ils?» (Jérémie 8: 9).

Prenant donc la parole de Dieu seule, voyons ce qui nous est révélé de notre future demeure. Quant au lieu, très peu de chose; mais, de tout ce que peut désirer l'homme spirituel, assez pour satisfaire nos plus vastes désirs. Tout cela est contenu dans deux expressions. La première, c'est que c'est la maison du Père. Et qui pourrait développer tout ce qui est contenu dans ce mot béni? Un enfant a été longtemps absent de la maison paternelle, il est sur le point d'y rentrer, n'est-ce pas assez pour lui de savoir que c'est la maison paternelle? S'inquiétera-t-il de ses dimensions, de sa forme, de sa situation? Non, la seule chose qu'il a dans l'esprit, c'est qu'il va dans la maison de son père, dans son *home*. C'est là ce qui lui donne son caractère, ce qui en fait pour lui un lieu de bénédiction. Les détails de sa position ou des environs n'ont que peu d'importance pour lui. La maison de son père, c'est là ce qui constitue pour lui son chez-soi, et le coeur de ses parents est la source de ses délices. Il en est ainsi des enfants de Dieu. L'assurance qu'ils vont dans la maison du Père, qu'il y a une place déjà préparée dans ces «plusieurs demeures», répond à tout ce qu'ils peuvent désirer. Là, ils le savent, il y a de quoi pourvoir abondamment à tous leurs besoins, quels qu'ils soient; car c'est là que se manifeste tout l'amour du Père — c'est là que toutes les affections de son coeur se répandent sur tous ses enfants, pour les bénir et les rendre éternellement heureux.

La seconde expression qu'il nous est si précieux de relever, c'est ce mot: *Avec Christ*. Comme dit le passage: «Afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi» (Jean 14: 3). Cette parole est toujours l'espérance présentée à notre âme; elle est proprement l'espérance chrétienne. Le Seigneur disait au brigand crucifié à côté de lui: «Aujourd'hui tu seras AVEC MOI dans le paradis». L'apôtre dit: «Déloger et être AVEC CHRIST, cela est de beaucoup meilleur» (Philippiens 1: 23); et aussi: «Nous aimons mieux être absents du corps et être présents AVEC LE SEIGNEUR» (2 Corinthiens 5: 8). Et qu'est-ce que nos âmes pourraient désirer de plus pour exprimer le parfait bonheur qui règne dans la maison du Père, que ces mots: Etre avec Christ! Nulle joie n'est comparable à la réalisation de sa présence. Etre avec lui en esprit, c'est maintenant notre plus grand privilège, mais nous serons là avec lui, dans

une communion perpétuelle que rien ne troublera. Il soupera continuellement avec nous et nous avec lui. Dans la promesse faite à celui qui vaincra en Philadelphie, il nous permet de jeter un coup d'oeil sur le bonheur dont nous jouirons par notre association éternelle avec lui. Il dit: «Celui qui vaincra, je le ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il ne sortira plus jamais dehors; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu, et le nom de la cité de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui descend du ciel d'auprès de mon Dieu, et mon nouveau nom» (Apocalypse 3: 12). Cette promesse tire son caractère spécial de celui du livre qui la renferme, aussi bien que des circonstances au milieu desquelles se trouvaient les saints de Philadelphie. Mais le point sur lequel nous désirons appeler l'attention, c'est l'association du vainqueur avec Christ, C'est le nom de «mon» Dieu, le nom de la cité de «mon» Dieu et «mon» nouveau nom. Et c'est là ce qui fait la joie de Christ lui-même, comme aussi la nôtre. Sa joie, c'est de nous avoir pour toujours avec lui, et la nôtre d'être toujours avec lui.

Telle est la perspective que la parole de Dieu déroule devant ses enfants. Nous n'avons guère de détails révélés sur notre demeure dans la maison du Père. Il nous est dit que nous serons comme Christ et avec Christ; nous ne pouvons pas désirer en savoir davantage. Un seul passage lève un peu le voile qui nous cache, maintenant, l'état éternel. Il nous montre deux choses: la première, que l'Eglise sera le tabernacle de Dieu; la seconde, que nous ne serons pas les seuls, il y aura d'autres hommes encore, les saints des autres dispensations. Voici le passage qui parle de leur condition: «Voici, l'habitation de Dieu est avec les hommes, et il habitera avec eux; et ils seront son peuple, et Dieu lui-même sera avec eux, leur Dieu. Et Dieu essuiera toute larme de leurs yeux; et la mort ne sera plus; et il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni peine, car les premières choses sont passées» (Apocalypse 21: 3, 4). C'est Dieu qui remplit ici la scène, Dieu dans tout ce qu'il est comme Père, Fils et Saint Esprit. Comme c'est l'état éternel, le Fils lui-même est maintenant assujetti à Celui «qui lui a assujetti toutes choses, afin que Dieu soit tout en tous» (1 Corinthiens 15: 28). Le Fils, comme Homme glorifié, est identifié pour toujours avec ses frères, c'est pourquoi Dieu lui-même remplit tout le champ de notre vision dans cette description. Les hommes qui jouiront de cette bénédiction seront bénis de deux manières. Positivement, en ce qu'ils auront Dieu lui-même demeurant avec eux, qu'ils seront son peuple, et que Dieu lui-même sera avec eux, — leur Dieu. Négativement, en ce qu'aura cessé tout ce qui causait leur souffrance pendant qu'ils étaient dans ce monde de douleur. Dieu a été leur consolateur; il a essuyé leurs larmes. Quelle infinie tendresse renferme cette expression: La main de Dieu essuie leurs larmes, il les essuie pour toujours! Leurs larmes, en effet, ne doivent jamais revenir, car la mort ne sera plus. «Par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, et ainsi la mort a passé à tous les hommes, en ce que tous ont péché» (Romains 5: 12). Désormais, l'Agneau de Dieu a ôté le péché du monde. Une fois, dans la consommation des siècles, il est apparu pour l'abolition du péché par le sacrifice de lui-même, et désormais, sur le fondement de ce sacrifice accompli, Dieu l'a ôté de sa vue pour toujours; et par ce même sacrifice la mort a été pour toujours engloutie en victoire pour les heureux habitants de cette scène. Une fois qu'auront disparu le péché et la mort, sources de toutes nos douleurs dans cette vie, il ne peut plus y avoir de souffrance, de deuil ni de peine. Non, les premières choses sont passées. La scène elle-même

est parfaite, comme étant l'oeuvre de Dieu lui-même. La justice y habite; et les perfections de Dieu qui se montrent en plein, sont la source d'une joie éternelle pour son peuple racheté. Toutes choses sont faites nouvelles; et «celui qui vaincra héritera de ces choses; et je lui serai Dieu, et lui me sera fils» (Apocalypse 21: 7).

## La maison du Père - Jean 14

---

ME 1886 page 309

Dans cette partie de l'évangile de Jean, le Seigneur conduit ses disciples en dehors de la terre, pour associer leurs esprits avec lui-même dans le ciel. Cette suite de pensées commence au chapitre 13. Aux chapitres 8 et 9, nous le voyons rejeté; au chapitre 10, il déclare qu'il veut avoir ses brebis en dépit de tout; le chapitre 11 rend témoignage à ce qu'il était sur la terre comme Fils de Dieu; le chapitre 12 montre le Fils de David entrant dans Sion, monté sur le poulain d'une ânesse, et le Fils de l'homme quand les gens viennent à lui; mais alors il dit: «Je dois mourir». Il ne peut tout dire à ses disciples étant sur la terre, bien que les aimant jusqu'à la fin. Ensuite, il lave leurs pieds, et dit à Pierre: «Si je ne te lave, tu n'as pas de part avec moi». La possibilité, pour lui, d'avoir part avec l'homme ici-bas, était passée, — le monde l'avait rejeté; et maintenant, au lieu de bénir ses disciples, ici, il prenait leurs cœurs en haut. La pensée qui se déroule à travers le reste de l'évangile jusqu'au dernier chapitre, est, non pas *ici*, mais *là*, et il vous faut ici prendre votre croix.

Au chapitre 14, le Seigneur nous donne notre part sur cette base qu'il nous prend en haut. Ils ne pouvaient l'avoir avec eux, mais il dit: «Que votre cœur ne soit pas troublé» de ce que je m'en vais. Ce n'est pas en voyant Dieu corporellement, que vous jouissez de sa consolation; il en est de même avec moi. «Vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi». Il va préparer une place; c'est là le grand fait. «Je m'en vais», je vais vers mon Père. Vous que j'ai rachetés, je vous ai amenés à la même relation que celle où je suis: il est votre Père comme il est le mien, et votre Dieu tout comme le mien. Je ne dois pas être seul là-haut. «Dans la maison de mon Père, il y a *plusieurs* demeures,... je vais *vous* préparer une place». La place qu'il allait préparer — et c'est ce qu'il met devant leurs cœurs — avait ce caractère distinctif, que là les enfants étaient à la maison. Il les avait introduits dans la relation d'enfants auprès de Dieu le Père, et, par conséquent, quand le temps serait venu, ils entreraient dans la maison du Père. La pensée et le dessein de Dieu était de nous avoir dans sa maison avec Christ et semblable à lui, son Fils bien-aimé. «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi», dans la maison du Père, «afin que là où *moi*, je suis, vous y soyez aussi». Là où est le Fils, dans la joie, la béatitude, le repos et la gloire de la maison du Père, là nous devons être aussi. C'est son dessein, ce qu'il nous apporte. Ensuite, il ajoute cette précieuse parole, qu'il reviendra lui-même pour les prendre. Il s'intéresse à eux, c'est un intérêt qui ne varie pas, qui demeure. Il ne se contente pas d'*envoyer* chercher les siens; il veut venir lui-même. Quelle bénédiction merveilleuse! Ce serait un honneur s'il nous *envoyait* chercher, comme des rachetés qui sont tout pour lui. Je puis envoyer à la rencontre d'une personne que j'estime, mais si j'en fais grand cas, je vais moi-même.

Le Seigneur continue, en nous disant comment nous connaissons tout cela maintenant, afin que nos âmes vivent dans ces choses durant son absence. La mort de ce précieux Sauveur

— la rédemption — nous donne un droit à être dans une place non moindre que la maison du Père, semblables à lui, Jésus, et avec lui. Mais si sa mort a accompli cela pour nous, elle était une rupture totale avec le monde. «Le monde ne me verra plus»; Il va dans la maison du Père, et le monde et le Père sont dans une opposition directe. «L'amitié du monde est inimitié contre Dieu». Ils n'ont vu en lui aucune beauté qui fit qu'ils le désirassent. Et quand le monde l'eut rejeté, il est allé s'asseoir à la droite du Père. *Celui que le Père a accepté était le Rejeté du monde*. L'homme pouvait espérer faire beaucoup par lui-même; Dieu, afin de l'éprouver, l'avait placé, de toutes manières, sous sa responsabilité. A la fin, il avait dit: «J'ai un Fils ils auront du respect pour lui» mais ils dirent: «Venez, tuons-le». Le Seigneur dit: «Maintenant est le jugement de ce monde». Totalement rejeté de ce monde, l'homme obéissant, accepté par le Père, est assis à sa droite, et il prend ses rachatés afin qu'ils soient là avec lui. Nous avons la place de fils; nous aurons la gloire; nous serons conformes à l'image de son Fils, premier-né entre plusieurs frères. En même temps que son oeuvre sur la croix ôte nos péchés, elle nous donne une place avec lui, semblables à lui, dans la gloire.

Après avoir établi cela dans les trois premiers versets, nous apprenons comment nous pouvons le réaliser, maintenant, dans nos âmes. Il y a deux parties: en premier, lieu, l'objet placé devant nous, et ensuite, la puissance qui est en nous. D'abord, le Seigneur nous parle du lieu où il va nous prendre — c'est la maison du Père. Et qu'est-ce qui rend précieuse la maison du Père pour l'enfant, s'il a de vraies affections? C'est que le Père est là. Christ y est aussi. Si faiblement que nous en jouissons maintenant, quand nous parlons d'aller au ciel, c'est aller au Père. Le Seigneur dit: «Nul ne vient au Père que par moi». Il allait au Père; il nous y conduit maintenant en esprit, et ensuite, nous y introduira effectivement en gloire. Ses disciples disent: «Montre-nous le Père». Personne n'a jamais vu Dieu; mais il y a cette relation bénie du Père avec le Fils, et avec nous comme nous mettant dans la même place que lui. Il nous amène au Père. Ainsi il dit: «Vous savez où je vais, et vous en savez le chemin». Thomas pensait à un *lieu*, et dit: «Nous ne savons pas où tu vas, et comment pouvons-nous en savoir le chemin?» Le Seigneur dit: «Je suis le chemin, et la vérité, et la vie;» et alors vient le point important: «Nul ne vient au Père que par moi». Si je connais le Père, je sais où Jésus est allé et où je vais moi-même. Quand Philippe dit: «Montre-nous le Père», le Seigneur répond: Pendant ce long temps, vous avez eu avec vous le Père révélé dans le Fils: «Celui qui m'a vu a vu le Père». Nous avons ici cette précieuse vérité, que, quand le Seigneur nous dit qu'il va nous amener à la maison du Père, nous savons quelle est la béatitude de cette maison, nous savons quel en est le centre. Nous connaissons le Père, parce qu'il est parfaitement révélé dans le Fils. En venant à Christ, j'ai trouvé le chemin. Je puis ne voir que «comme au travers d'un verre obscurément», mais quant à l'objet, j'ai le Père lui-même, révélé en Christ, de sorte qu'en croyant en la personne du Seigneur Jésus Christ, je connais la bénédiction à laquelle je suis appelé — la place de Christ comme Fils, lui qui est la source et le centre de l'éternelle béatitude, du tendre amour, et de la faveur de Dieu. Ce n'est pas une simple théorie de Dieu et d'un lieu saint, mais je me trouve dans une relation parfaite, l'Esprit d'adoption criant: *Abba*, dans mon coeur; et j'ai la conscience de l'amour qui m'a introduit dans la faveur de Dieu où je me trouve. Si je dis: Comment moi, pauvre ver de terre que je suis, puis-je savoir que j'ai vu le

Père? — Avez-vous vu Christ, non des yeux de la chair, mais par la foi? «Celui qui *m'a* vu, a vu le Père».

La source de toute notre bénédiction est en Christ, nous l'aurons effectivement quand il viendra, mais l'âme vit en elle *maintenant*, pour autant qu'elle est dans une disposition d'esprit céleste; elle en jouit pleinement en esprit, regardant en avant avec une joyeuse et bienheureuse espérance d'être bientôt là. Pour cela, je dois avoir saisi l'oeuvre aussi bien que la personne du Seigneur Jésus Christ. Il est mon titre de possession. Je sais que, dans sa mort, mes péchés sont parfaitement ôtés, et ce qu'il a accompli pour glorifier Dieu est si parfait, qu'il a pris sa place comme *homme*, à la droite de Dieu, et c'est ce qui *me* donne une place. Il a pu dire: «Glorifie ton Fils;» là, nous avons la relation dans laquelle il est avec le Père; puis il dit: «J'ai achevé l'oeuvre que tu m'as donnée à faire; et maintenant, glorifie-moi, toi, Père, auprès de toi». C'est le titre qu'il a par l'oeuvre accomplie, et il l'a accomplie pour *moi*. Il est allé au Père, et en lui se trouve le chemin pour que nous y allions. Il nous fait sentir que cette bénédiction est pour nous *une chose présente*. J'admets tout à fait que nous voyons «comme à travers un verre obscurément», mais les choses que je posséderai au ciel ne sont pas des choses qui ne m'aient pas été révélées sur la terre. Je n'ai pas vu la gloire, mais si je parle de l'amour du Père comme devant être ma portion là-haut, c'est cet amour qui m'a donné Christ *maintenant*; s'il s'agit de mon titre à la gloire, ce n'est pas une chose nouvelle que l'oeuvre de Christ et l'aspersion du sang; s'il est question de la vie éternelle, je l'ai maintenant en son Fils (je l'aurai pleinement). Que ce soient les choses dont on jouit ou le titre à en jouir, nous les avons maintenant, bien que nous ne les saissions pas pleinement. Quelle chose que de pouvoir dire, selon les propres pensées de Christ, touchant la bénédiction et la béatitude du ciel: Je l'ai maintenant. Il révélait le nom du Père: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître». Ce qu'il leur dit, est: Maintenant, vous avez vu le Père, Celui en qui est mon plaisir et ma joie (éternellement infinie, sans doute), Celui avec qui je marche sur la terre, avec lequel je suis un. Je vous ai amenés en relation avec lui, et je vous l'ai révélé. Jusqu'à quel point pouvons-nous dire: «Je possède sur la terre ce que je dois avoir dans le ciel?» Quel calme assuré d'esprit cela donne de se trouver avec le Père, par la connaissance du Fils, en confiance de coeur! Vos coeurs ont-ils trouvé cela? Etes-vous réellement occupés du Père? adorant sans doute, mais plus la connaissance de notre relation avec lui est claire, plus il y aura de vraie adoration. Christ est le chemin. Pouvez-vous dire: J'ai été par ce chemin, et il m'a conduit au Père? Je veux dire, dans ce monde; il n'y aura point de nouvelles choses là-haut. «Celui qui m'a vu, a vu le Père». Votre coeur peut-il dire: J'ai trouvé le Père en Christ? C'est sur cela que le Seigneur insistait, et il y avait alors beaucoup plus d'ignorance que maintenant, car le Saint Esprit n'était pas encore venu.

## L'Apocalypse

---

Le travail que nous donnons, sous ce titre, fait partie de l'édition anglaise des *Etudes sur la Parole* (Synopsis), et n'a jamais été publié dans notre langue. Un travail plus étendu lui a été substitué dans l'édition française, mais celui que nous offrons à nos lecteurs nous semble mériter, à tous égards, d'être étudié, même auprès des nombreux écrits que nous possédons sur ce sujet.

ME 1886 page 327 - ME 1887 page 12

L'Écriture nous montre Pierre, comme l'apôtre de la circoncision, et Paul, comme celui de l'incirconcision (Galates 2 : 7, 8). Pierre et les autres apôtres restèrent à Jérusalem, lorsque les disciples furent dispersés par la persécution survenue à l'occasion d'Étienne, et, continuant l'œuvre de Christ dans le résidu d'Israël (l'unité étant maintenue par les soins de Dieu), ils réunissaient en assemblée, sur la terre, les brebis perdues de la maison d'Israël. Paul, devenu serviteur de l'assemblée, ainsi que de l'évangile prêché dans toute la création sous le ciel (Colossiens 1), posa le fondement comme un sage architecte.

Pierre, dans ses épîtres, représente les chrétiens comme des pèlerins en voyage, suivant Christ ressuscité vers l'héritage céleste. Paul reconnaît bien cela, comme on le voit en Philippiens 3, mais, dans le plein développement de sa doctrine, il nous montre les saints assis dans les lieux célestes en Christ, héritiers de tout ce dont il est héritier lui-même.

Tout cela est dispensationnel et rempli d'instruction. Mais Jean tient une place différente. Il n'entre pas dans la question de la dispensation, et, bien qu'établissant une fois ou deux le fait (voyez Jean 13: 1; 14: 1-3; 17: 24; 20: 17), il ne considère pas le saint, ni même le Seigneur, dans le ciel. Dans son évangile, il présente Jésus comme une personne divine, la Parole devenue chair, manifestant Dieu son Père, la vie éternelle descendue sur la terre; son épître traite de notre participation à cette vie et montre quels en sont les caractères.

Mais à la fin de l'évangile, après avoir annoncé l'envoi du Consolateur en vertu de ce que lui, Christ, s'en allait au Père, il dévoile à ses disciples, bien que d'une manière mystérieuse, la continuation des voies de Dieu avec la terre. C'est de cela que Jean, dans son ministère, est le représentant, rattachant la manifestation de Christ sur la terre lors de sa première venue, à sa manifestation quand il reviendra. La personne de Christ et la vie éternelle en lui, est ainsi la sécurité permanente des saints et la vivante semence de Dieu, alors que dispensationnellement tout est corrompu, en confusion et en décadence. Quand bien même tout est en désordre extérieurement, la vie éternelle reste la même.

La destruction de Jérusalem est, à tous ces égards, un événement de la plus haute importance, parce qu'alors l'assemblée juive, formée comme telle au jour de la Pentecôte, prend fin. Elle avait déjà cessé auparavant, mais l'acte judiciaire fut alors accompli. Les chrétiens avaient été avertis de quitter le camp. La rupture entre le christianisme et le judaïsme était consommée. Christ ne pouvait plus prendre l'assemblée, établie dans le résidu juif, comme le siège de son autorité terrestre (\*). Mais, hélas! l'assemblée, telle que Paul

l'avait établie, était déjà déchu de son premier état, et ne pouvait, en aucun sens, reprendre l'héritage tombé des mains d'Israël. «Tous cherchent leurs propres intérêts», dit Paul, «et non pas ceux de Jésus Christ». Tous ceux d'Asie l'avaient abandonné, dit-il encore, et cela est frappant quand on se rappelle qu'Ephèse était la scène bienheureuse où toute l'Asie avait entendu la parole de Dieu de la bouche de l'apôtre. Ceux qui avaient été spécialement introduits avec une pleine intelligence dans la position de l'assemblée, n'avaient pu garder cette position dans la puissance de la foi. De fait, le mystère d'iniquité opérait déjà, et il doit se poursuivre et grandir jusqu'à ce que soit enlevé ce qui fait obstacle à la manifestation de l'apostasie finale.

(\*) Cela est moralement vrai, depuis Actes 3, quand les chefs des Juifs refusent de recevoir le témoignage rendu à un Christ glorifié qui devait revenir, de même qu'ils avaient refusé de recevoir Christ dans l'humiliation. On voit, en Actes 7, Dieu, par la bouche d'Etienne, annoncer la fin de ses voies en témoignage envers eux; l'assemblée céleste commence, l'esprit d'Etienne étant reçu en haut. La destruction de Jérusalem clôt judiciairement l'histoire des Juifs.

C'est dans cet état de déclin et de ruine universels, qu'est introduit le ministère de Jean. La stabilité se trouve dans la personne de Christ, d'abord pour la vie éternelle, mais aussi pour les voies de Dieu sur la terre. Si l'assemblée doit être vomie de sa bouche, Lui est le fidèle témoin, le commencement de la création de Dieu.

Voyons, dans l'évangile de Jean, l'enchaînement de ces choses. Ainsi que nous l'avons montré ailleurs en détail, nous avons, au chapitre 20, un tableau des voies de Dieu, depuis la résurrection de Christ jusqu'au résidu d'Israël aux derniers jours, représenté par Thomas qui regarde à Celui qui a été percé, et croit en voyant. Au chapitre 21, outre le résidu, nous avons le rassemblement millénial tout entier. Puis, à la fin du chapitre, le ministère spécial de Pierre et celui de Jean sont indiqués, bien que d'une manière mystérieuse. Les brebis de la circoncision sont confiées à Pierre, mais son ministère devait se clore comme celui de Christ. Pas plus qu'Israël, l'assemblée ne devait être établie sur ce terrain (du ministère de Pierre). Il n'y avait pas à attendre jusqu'au retour de Christ (\*). De fait, le ministère de Pierre s'était clos, et l'assemblée de la circoncision avait été laissée sans pasteur, avant même que la destruction de Jérusalem eût mis fin, pour toujours, à toutes les relations juives. Pierre alors interroge Jésus relativement à ce qui arriverait à Jean. Le Seigneur répond, il est vrai, mystérieusement, mais tout en le faisant envisager à Pierre qui devait le suivre, comme une chose qui ne le concernait pas, il place plus loin la fin du ministère de Jean, et indique qu'il pourrait se prolonger jusqu'à son retour. Or, de fait, l'Epoux a tardé, mais le service et le ministère de Jean par la parole, — seule chose qui devait demeurer, et non les soins personnels de l'apôtre, — vont jusqu'au retour de Christ.

(\*) Paul, bien entendu, n'est pas du tout mentionné. Pour lui, l'assemblée appartenait au ciel — elle était le corps de Christ, la maison de Dieu. Il était un architecte.

Jean n'était pas un architecte comme Paul: aucune dispensation ne lui avait été confiée. Comme Pierre, il était lié à l'assemblée dans sa structure terrestre, non dans la céleste, celle qui est présentée dans l'épître aux Ephésiens. Il n'était pas ministre de la circoncision, mais continuait le système terrestre parmi les gentils, tenant seulement ferme la personne de



Christ. Sa place spéciale était le témoignage rendu à la personne de Christ venu sur la terre avec un droit divin sur elle — l'autorité sur toute chair. Cela ne brisait pas les liens avec Israël, comme le faisait le ministère de Paul, mais élevait la puissance qui tenait tout réuni dans la personne de Christ, à une hauteur qui la portait à travers tous les temps ou tous les pouvoirs cachés, jusqu'à son établissement final sur le monde. Cela n'excluait pas Israël comme tel, mais élargissait la scène de l'exercice de la puissance de Christ, de manière à l'établir sur le monde, non pas en Israël comme sa source, bien qu'Israël lui-même pût être établi dans sa propre place d'après une source céleste de puissance.

Quelle place tient donc, dans le ministère de Jean, l'assemblée telle que nous la trouvons dans l'Apocalypse? Nous ne l'y voyons pas sous le caractère que Paul lui donne, sauf dans une phrase qui vient après que la révélation est close, et où sa vraie place, en l'absence de Christ, est indiquée (chapitre 22: 17). Les saints y sont envisagés dans le temps, jouissant, d'une manière consciente, de leur relation propre avec Christ, en rapport aussi avec leur place de rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père, place dans laquelle ils sont associés avec lui. Mais Jean, dans son ministère et son témoignage, considère l'assemblée sous son aspect extérieur sur la terre (\*), dans son état de déclin d'abord (Christ le jugeant), puis à la fin, mais en gloire et en grâce, comme la vraie assemblée, la métropole de l'univers et le siège du gouvernement de Dieu sur le monde. C'est une demeure dans laquelle Dieu et l'Agneau habitent. Ces considérations facilitent, pour nous, l'intelligence de l'objet et de la portée du livre de l'Apocalypse. L'assemblée a manqué; les gentils, entés, par la foi, sur l'olivier franc, n'ont pas persévéré dans la bonté de Dieu. L'assemblée d'Ephèse, le vase intelligent et l'expression de ce que l'assemblée de Dieu était, avait abandonné son premier amour, et à moins qu'elle ne se repentit, le chandelier devait être ôté de son lieu. L'Ephèse de Paul devient le témoignage, sur la terre, du déclin, et du fait que Dieu rejette de sa présence ce qui n'a pas été fidèle, comme cela avait été le cas pour Israël. La patience de Dieu se montre envers l'assemblée, comme autrefois envers Israël, mais l'assemblée, pas plus qu'Israël, ne maintient le témoignage de Dieu dans le monde. Jean maintient ce témoignage, montrant, selon son ministère, le jugement des assemblées par la parole de Christ (\*\*), et ensuite, le jugement du monde par le trône (l'autorité et la puissance divines), jusqu'à ce que Christ vienne, prenne sa grande puissance et entre dans son règne. Pendant cette période de transition où le trône agit, les saints célestes sont vus en haut. Quand Christ vient, ils viennent avec lui.

(\*) Et c'est pourquoi, il considère des assemblées locales qui pouvaient être jugées et d'où le chandelier pouvait être ôté. Il y a ici une autre preuve de la sagesse divine. Quoique nous ayons, je n'en doute pas, l'histoire complète de l'assemblée dans ce monde jusqu'à la fin, elle est donnée par des faits alors présents, de manière à ce que l'on ne pût y voir un délai pour la venue du Seigneur. Ainsi, dans les paraboles, les vierges qui s'endorment sont aussi celles qui s'éveillent; les serviteurs qui reçoivent les talents sont ceux que l'on trouve au retour du Seigneur, bien que nous sachions que des siècles on passé et que la mort est intervenue.

(\*\*) Remarquons ce principe d'une immense importance: l'Eglise jugée par la Parole, et non pas l'Eglise juge; et le chrétien, comme individu, appelé à faire attention à ce jugement. L'Eglise (j'emploie ici ce mot à dessein, parce qu'on s'en sert pour réclamer cette autorité) ne peut avoir d'autorité quand le Seigneur m'appelle - si j'ai des oreilles pour entendre - à écouter et à recevoir le jugement qu'il prononce sur elle. Je juge son état par les paroles de l'Esprit, je suis tenu de le faire; dans cet état, elle

ne peut donc être une autorité sur moi, au nom du Seigneur. Il n'est pas ici question de discipline, mais de l'Eglise comme prétendant à l'autorité.

Ainsi, la première épître de Jean est la continuation, pour ainsi dire, de l'évangile, en exceptant les deux derniers chapitres de celui-ci, lesquels ont trait aux dispensations; l'Apocalypse, au contraire, est la continuation de ces deux derniers chapitres (20 et 21), où Christ étant ressuscité, mais sans que l'ascension soit mentionnée, les grands traits des voies dispensationnelles de Dieu se laissent entrevoir dans les circonstances mentionnées. En même temps, il est montré que Christ ne pouvait alors personnellement établir le royaume. Il devait d'abord monter au ciel. Les deux courtes épîtres qui suivent la première, nous enseignent que la vérité (la vérité quant à Sa personne) était la pierre de touche du vrai amour, et devait être tenue ferme quand s'introduisait ce qui était anti-chrétien; de plus, la pleine liberté de l'administration de la vérité devait être maintenue contre la prétention à l'autorité ecclésiastique ou cléricale, en contraste avec l'assemblée. L'apôtre avait écrit à l'assemblée: Diotrèphe rejetait le ministère libre.

Occupons-nous maintenant de l'Apocalypse même.

C'est une révélation qui appartient à Jésus Christ: Dieu la lui a donnée, et lui l'a signifiée à Jean. Quoique Dieu sur toutes choses, béni éternellement, Christ est envisagé ici comme Fils de l'homme, comme le Messie rejeté ou l'Agneau, et ainsi Chef sur toutes choses. Le fait que la révélation lui est confiée, est important, parce que cela la constitue ainsi immédiatement, le témoignage de Jésus et la parole de Dieu, comme étant communiquée par Jésus, et lui étant donnée de Dieu. Le témoignage de Jésus et la parole de Dieu viennent à Jean sous la forme d'une vision, et Jean rend témoignage de tout ce qu'il a vu. Tout dans cette révélation est d'un caractère prophétique; ce n'est pas l'Esprit de Dieu, le messenger du Père et de la grâce du Fils, envoyé à l'assemblée dans sa place propre — je veux dire, une communication inspirée et adressée directement à l'assemblée elle-même, pour elle-même, comme étant dans la place qui lui appartient en propre, mais c'est une révélation prophétique faite à Jean touchant l'assemblée, comme étant dans le monde, et touchant le monde lui-même.

L'assemblée étant déjà en décadence et le chandelier près d'être ôté, quel que fût le délai de grâce accordé, le temps était proche, et le rejet de l'assemblée sur la terre doit être pris comme point de départ. Un autre système allait être établi. L'apôtre n'avait point du tout sa face tournée vers les assemblées; elles étaient derrière lui. La pensée de l'Esprit est vers Christ prenant possession du royaume. Cependant, Christ était encore au milieu des assemblées, mais comme Fils de l'homme, caractère dans lequel il juge le monde et en est héritier. L'apôtre se tourne et le voit, mais comme il devait rapporter la manière dont Christ allait agir en jugement avec le monde, il convenait de mentionner en passant «les choses qui sont». En les présentant dans sept églises contemporaines, il n'était besoin d'aucune mention de temps; le résultat final était laissé comme sur le point de venir, car on était dans les derniers jours; cependant, s'il y avait du délai, l'occasion était donnée d'offrir, dans ces assemblées, un tableau complet de l'ensemble de l'histoire de l'Eglise. En cela, je vois la sagesse de l'Esprit et

le caractère du ministère de Jean, exprimé par ces paroles du Seigneur: «Si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne».

Tandis qu'évidemment ces lettres aux assemblées sont d'une application universelle à chacun de ceux qui ont des oreilles pour écouter, et ne s'adressent pas à la conscience générale de l'Eglise, je ne doute cependant, en aucune manière, que les sept assemblées ne représentent l'histoire de la chrétienté, de l'assemblée sous la responsabilité de l'homme. Ce qui le prouve, c'est d'abord le fait que le jugement du monde vient immédiatement après ces lettres (les assemblées étant «les choses qui sont»), et ensuite le caractère de ce que présentent les sept assemblées, commençant par l'abandon du premier amour, et se terminant par l'exhortation à tenir ferme jusqu'à ce que Christ vienne, puis le rejet final. Le choix du nombre sept, qui ne peut pas signifier une chose complète à un même instant donné, parce que les états décrits sont différents; l'allusion à la venue de Christ, et la mention faite dans la lettre à Philadelphie, de la grande tribulation qui doit venir sur toute la terre; l'objet clairement indiqué dans l'avertissement à l'assemblée, c'est-à-dire la venue de Christ, le monde devenant alors la scène du jugement; tout cela ne laisse aucun doute sur le fait que les sept églises représentent des phases successives de l'histoire de l'Eglise professante, bien qu'elles ne soient pas exactement consécutives; la quatrième allant jusqu'à la fin, ainsi que les trois phases qui suivent et se continuent d'une manière collatérale (\*).

(\*) Le contenu des lettres donne, de cela, des raisons morales. Nous verrons plus loin que la structure du livre le confirme.

Mais quoiqu'il soit ainsi parlé de l'assemblée, Dieu lui-même apparaît ici (chapitre 1: 4, 5) comme l'administrateur du monde, même quand il s'adresse à l'assemblée, Christ, comme homme, lui étant assujetti dans ce dessein, et le Saint Esprit étant mentionné comme l'agent direct de la puissance dans la septuple perfection selon laquelle elle est exercée. Ce n'est pas le Père et le Fils, mais Dieu qui *est* et qui cependant embrasse dans son Etre le passé et le futur, qui n'est jamais en contradiction avec lui-même, accomplissant dans le temps tout ce qu'il a annoncé lui-même dans le passé. La forme de l'expression est ici toute particulière: «Celui qui est, et qui était, et qui vient». Ce n'est pas simplement l'idée abstraite de Jéhovah qui était, et qui est, et qui vient. Dieu est d'abord présenté dans son existence présente absolue. «Celui qui est», le «Je suis», et ensuite, pour le rattacher à des voies précédentes (non pas à des relations actuelles), Jean déclare qu'il est Celui «qui était», qui s'était révélé dans les siècles passés à la terre ou aux hommes, aux Abraham et aux Moïse; et en même temps, il était Celui «qui vient» (\*), pour accomplir tout ce qui avait été révélé de lui-même et par lui-même, Jésus Christ, dont il est parlé en dernier lieu comme de l'homme en relation immédiate avec le témoignage de Dieu à la terre et avec le gouvernement de la terre, est, présenté comme le témoin fidèle de Dieu, tel qu'il l'avait été personnellement sur la terre; comme ressuscité d'entre les morts, mais sans qu'il soit question ni de son ascension, ni de sa seigneurie comme chef de l'assemblée; et, enfin, dans le gouvernement non encore établi, comme le Prince des rois de la terre.

(\*) ερχομενος et non ο εσμενος.

Les saints expriment alors (versets 5, 6) la conscience propre qu'ils ont de ce que Christ a fait pour eux; toutefois c'est en rapport avec le royaume, et non avec Christ comme son corps ou son épouse, ni en rapport avec les joies célestes qui leur sont propres, mais avec ce qu'il y a de plus élevé quant à la gloire et à la position qui leur est donnée. C'est la conséquence nécessaire de la conscience qu'ils ont d'une relation si intime et si précieuse. Quelle que soit la gloire de Celui avec lequel nous sommes en relation, c'est ce qu'il est pour moi, l'intimité de ma relation avec Lui qui me vient au coeur quand sa gloire est proclamée. Qu'un général victorieux passe en triomphe à travers une ville, le sentiment de son enfant ou de sa femme sera: c'est mon père, c'est mon époux. Ici, le sentiment, bien que du même caractère, est plus désintéressé: «A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang». C'est son amour pour nous qui est célébré, toutefois avec le sentiment personnel exprimé par le mot «nous». Les saints savent ce qu'il a fait pour eux et, de plus, ce qu'il les a fait être. Son amour est parfait. Roi et Sacrificateur sont ici ses caractères les plus élevés: l'un pour être le plus rapproché de Dieu en puissance ici-bas, et l'autre pour s'approcher de lui en haut. Il nous a faits rois et sacrificateurs pour son Dieu et Père: à Lui la gloire! Telle est la pensée du saint quand on parle de Christ. Il nous aime, il nous a purifiés et il nous a donné une place avec lui. Cela coule du coeur des saints, dès que son nom est prononcé. C'est la réponse du coeur quand il est proclamé, avant même qu'il soit fait aucune communication. Qu'il ait fait cela n'est pas dit, c'est la conscience qu'en ont les saints qui ouvre leurs bouches (\*).

(\*) Nous trouverons la même chose à la fin, quand la prophétie est close. Ici, nous avons ce qu'il a été et ce qu'il a fait pour les saints; là, ce qu'il est pour l'avenir (voyez chapitre 22: 17).

Quant aux autres, tout doit être dit. La première chose qui est annoncée est son apparition au monde. Il n'y a aucune communication directe à l'assemblée pour ce qui la concerne — ce n'est pas l'objet du livre. L'assemblée, comme nous l'avons vu, a la conscience de ce qu'il est, sans que rien lui soit annoncé. «Il vient avec les nuées», tout oeil le verra, les Juifs aussi qui l'ont percé, et toutes les tribus de la terre se lamenteront à cause de lui. Il va paraître pour le jugement.

Nous trouvons ensuite ce qui est si remarquable chez Jean, c'est-à-dire comment Dieu et Christ se mêlent dans ce qu'il exprime. On ne peut dire si, au verset 8, il parle de l'un ou de l'autre. C'est Christ; mais c'est Christ Jéhovah, le Tout-puissant, le Seigneur, qui est, et qui était, et qui vient, le premier et le dernier (comparez le chapitre 22: 12, 13).

Ainsi, nous avons les saints de ces jours-ci l'apparition de Christ pour le jugement; il est Dieu, le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga; c'est le cercle complet de la position depuis les jours de Jean jusqu'à la fin. La position pratique que Jean prend avec tous les saints, est d'avoir part «au royaume et à la patience de Jésus Christ». Il appartient au royaume, mais il doit attendre tandis que Christ attend, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis comme marchepied de ses pieds. Le nom générique donné au témoignage s'applique à tout le ministère de Jean aussi bien qu'à la prophétie, c'est la parole de Dieu et le témoignage de Jésus: seulement, on aurait pu penser que la prophétie n'était pas cette dernière chose,

puisqu'elle n'était pas adressée à l'assemblée par son Chef touchant elle-même, mais l'esprit de prophétie est le témoignage de Jésus.

Telle est l'introduction du livre. Entrons maintenant dans son contenu. Jean fut en esprit dans la journée dominicale. C'est de sa place et de son privilège comme chrétien qu'il est parlé ici, et non de la période prophétique dans laquelle l'Esprit allait l'introduire (\*). Au jour de la résurrection, — sa position propre, — au jour où les chrétiens se rassemblent, l'apôtre éloigné de la société des chrétiens, jouit cependant, quoique seul, de la puissance du Saint Esprit qui élève, d'une manière spéciale, son âme. Dieu l'emploie ainsi, ayant permis qu'il fût banni dans ce but, pour ce qu'il n'aurait pu communiquer d'une manière ordinaire à l'assemblée pour son édification. L'empereur persécuteur pensait peu à ce qu'il nous donnait en bannissant l'apôtre; de même qu'Auguste, dans ses plans politiques, quand il ordonnait le recensement de son empire, ignorait qu'il envoyait à Bethléem un pauvre charpentier avec sa femme, afin que Christ naquît dans cette ville. Les Juifs qui, par un respect inhumain pour leurs superstitions ou leurs ordonnances, demandaient que l'on rompit les jambes du brigand sur la croix, les soldats romains qui exécutaient cet ordre, ne savaient pas non plus qu'ils envoyaient au ciel ce compagnon de Christ. Dieu et ses voies sont derrière la scène; mais c'est lui qui fait tout mouvoir sur cette scène. Nous avons à apprendre cela et à le laisser agir, sans nous préoccuper beaucoup des mouvements affairés des hommes: ils ne font qu'accomplir les desseins de Dieu. Tout le reste périra et disparaîtra: nous n'avons qu'à faire tranquillement sa volonté.

(\*) Cette période est le jour du Seigneur, de l'Eternel; la journée dominicale est le dimanche, le premier jour de la semaine. (Note du traducteur)

Jean entend derrière lui, sur la terre, la même voix qui plus tard l'appellera à monter dans le ciel — la voix du Fils de l'homme. Elle appelle son attention avec puissance et, se tournant pour voir la voix, comme autrefois Moïse se détourna pour considérer le buisson, Jean voit, non pas l'image de la présence de Dieu en Israël, mais les vases de la lumière de Dieu sur la terre, un sommaire complet de tout ce témoignage, et, au milieu des lampes, Christ, comme Fils de l'homme. Dieu nous donne ainsi, dans l'Apocalypse, toute l'histoire, soit du monde, soit de ce qui est de Dieu dans le monde, depuis le premier déclin de l'assemblée jusqu'aux nouveaux cieux et à la nouvelle terre. Mais il n'était pas possible que Dieu mit de côté l'attente actuelle de Christ, ou qu'il justifiât la pensée insouciante et coupable de l'assemblée, savoir: «Mon Maître tarde à venir». C'est pourquoi, comme toujours, cette histoire, et particulièrement celle de l'assemblée, est donnée de manière à laisser entièrement en dehors la question de temps. Les phases morales successives de l'Eglise sont présentées dans des tableaux qui dépeignent l'état d'assemblées existantes, choisies dans ce but, et commençant par son premier déclin pour se terminer par son complet rejet. Prises comme assemblées, le principe général de la responsabilité est en évidence, et l'assemblée est envisagée, non comme le corps de Christ béni d'une bénédiction qui ne peut faillir, mais comme pouvant être rejetée et mise de côté sur la terre; car, évidemment, c'est ce qui peut arriver à une assemblée locale et à l'assemblée visible extérieure.

Ces assemblées sont vues comme des lampes, ou porte-lumières distincts, c'est-à-dire dans leur position de service ou plutôt de témoignage dans le monde. Elles sont présentées dans leur caractère propre, c'est-à-dire comme étant de Dieu, placées par lui dans le monde, elles sont d'or. Il peut les ôter, parce qu'elles ne donnent qu'une lumière obscure, ou que leur lumière ou témoignage pour Dieu, n'est pas fidèle, mais ce qui est ôté, était fondé sur la justice divine établi originairement par une main divine.

Mais l'Esprit s'occupe d'abord du caractère de Celui qui marche au milieu des sept lampes d'or. En premier lieu, l'Esprit présente sa position actuelle, avant de montrer ce qu'il était. «Je vis... quelque'un de semblable au Fils de l'homme». Il ne paraît pas ici comme la Tête du seul corps, ni même comme l'Intercesseur céleste; il est clair que nous ne le voyons pas non plus comme le Christ, ce qui est le caractère juif du Seigneur. On peut remarquer que tels sont aussi précisément les caractères que Jean laisse de côté, quand il parle du Seigneur dans le premier chapitre de l'évangile. Jean le voit ici revêtu d'un caractère d'une portée beaucoup plus étendue, comme établi sur toutes les oeuvres de la main de Dieu, et héritier de toutes les promesses et de tous les desseins de Dieu envers l'homme, selon sa justice divine. Il n'est pas vu comme Fils de l'homme dans son service. Sa robe descend jusqu'aux pieds, et il a autour de la poitrine la ceinture de la justice divine. Tel est son caractère.

Ensuite, nous sont présentées ses qualités ou attributs. D'abord, il est l'Ancien des jours. La même vérité se trouve au chapitre 7 de Daniel. Le Fils de l'homme vient jusqu'à l'Ancien des jours, mais plus loin, dans le même chapitre, c'est l'Ancien des jours qui vient (verset 22). Le Fils de l'homme est Jéhovah. Cela caractérise tout le témoignage. En Timothée (1<sup>re</sup> épître 6: 15) nous lisons: «Jusqu'à l'apparition de notre Seigneur Jésus Christ, laquelle le bienheureux et seul souverain, le Roi de ceux qui règnent et le Seigneur de ceux qui dominent, montrera au temps propre», mais quand Christ apparaît, c'est lui qui est le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs (Apocalypse 19: 16). Dans cette gloire, il est revêtu des attributs du jugement: «Ses yeux comme une flamme de feu», ce qui pénètre à travers tout et sonde tout, mais de plus, le feu est toujours l'emblème du jugement. C'est donc le caractère de ce qui sonde tout et met tout à nu. «Ses pieds, semblables à de l'airain brillant», indiquent la fermeté de jugement qui rencontre le péché; car l'airain représente la justice considérée, non pas d'une manière intrinsèque en Dieu quand on s'approche de lui, mais dans son action envers l'homme responsable comme tel. Le propitiatoire était d'or; l'autel des holocaustes et la cuve étaient d'airain. Mais devant le tabernacle, c'était un autel, c'est-à-dire, en rapport avec le péché, un sacrifice pour l'homme, bien que le feu fût là; tandis qu'ici, nous avons la brillante fournaise du jugement. Sa voix, «comme une voix de grandes eaux», avait le caractère de la puissance et de la majesté.

Nous avons, ensuite, la suprématie officielle dans sa personne. Il tenait dans sa main droite, dans sa puissance, tout ce qui était autorité subordonnée quant à la lumière et l'ordre, pour ce qui concerne l'assemblée. Il avait la puissance du jugement par la parole, et l'autorité suprême — représentée par le soleil — dans la plénitude de son caractère le plus élevé. Ainsi,

nous le voyons avec sa gloire personnelle comme Jéhovah; ses attributs comme Juge divin, et sa position officielle suprême.

Mais il n'était pas moins le Rédempteur, celui qui, dans sa grâce, assure la bénédiction de ceux qui lui appartiennent. Jean tombe à ses pieds comme mort, ainsi qu'il arrive toujours dans la vision prophétique de Jéhovah, car il ne s'agit pas ici de l'Esprit d'adoption. Nous le voyons pour Daniel (chapitre 10), et pour Esaïe, en esprit (chapitre 6); mais la puissance du Seigneur soutient le saint; elle ne le détruit pas. Il met sa main droite sur Jean, il déclare qu'il est le premier et le dernier, Jéhovah lui-même, mais, en même temps, Celui qui, dans son amour, a donné sa vie et a un pouvoir absolu sur la mort et sur le hadès; Celui qui en délivre et non qui y assujettit. Il est ressuscité; il est sorti de la mort et du hadès et il en tient les clefs, un plein pouvoir sur ces choses, un pouvoir divin pour soutenir contre elles. Lui qui a été mort et qui a repris vie et qui maintenant, même comme homme, vit aux siècles des siècles, agit ainsi, non pas simplement dans la puissance de la vie divine dans un homme, mais dans la puissance de la victoire remportée sur tout ce à quoi l'homme était assujetti par le péché et l'infirmité.

Telle est la position qu'il prend respectivement vis-à-vis de Jean son serviteur et des assemblées.

Nous verrons que l'état des dernières assemblées met en évidence d'autres caractères qu'aperçoit seulement le regard de la foi. Mais ceux qui sont tracés dans le chapitre 1, sont ceux que Jean avait vus, et qu'il devait décrire. Puis, quant aux faits prophétiques, il devait écrire les choses qui étaient, l'état de ces diverses assemblées qui représentaient historiquement les divers états de l'Eglise: c'est une histoire; puis il avait à écrire aussi les choses qui devaient arriver après celles-là, c'est-à-dire quand l'histoire de l'Eglise serait close sur la terre. L'ensemble de l'histoire de l'assemblée est donc, pour l'Esprit, le temps présent: «les choses qui sont». L'avenir était ce qui viendrait ensuite, les voies de Dieu envers le monde. Tandis que cela laissait, comme objet d'attente immédiate, la venue du Seigneur ou les événements prophétiques préparatoires, la période n'en restait pas moins indéfinie s'il y avait du délai, et il devait y en avoir, et l'attente, quoique prolongée, demeurait toujours une attente présente. Nous pouvons remarquer que Christ paraît ici dans sa gloire personnelle, en même temps que sa position relativement aux assemblées. Il n'est pas personnellement révélé comme Fils de l'homme, c'est-à-dire comme prenant la place de Fils de l'homme; seulement nous voyons Celui qui est l'Ancien des jours, de manière à nous faire comprendre que c'est lui qui était le Fils de l'homme. Plus loin, dans l'Apocalypse, il ne revêt pas son caractère personnel intrinsèque, mais une position ou un caractère relatifs. Cependant, lorsque le récit des choses futures est introduit, nous avons quelque chose d'analogue à ce qui nous est présenté ici. En rapport avec le monde, il est vu comme l'Agneau, Celui que le monde a rejeté, mais qui a sur le monde un droit de rédemption. Là, il est représenté avec sept cornes et sept yeux, c'est-à-dire avec son pouvoir sur le monde, de même qu'ici on le voit comme Fils de l'homme, avec les sept étoiles dans sa droite. Telles sont les choses que Jean a vues.

Passons maintenant aux «choses qui sont». Les étoiles sont dans la main de Christ; il parle d'elles d'abord; il marche au milieu des assemblées. Ces dernières sont des lampes ou portelumières, c'est-à-dire représentent les assemblées ou l'assemblée dans une position donnée, et vues comme telles devant Dieu; ce n'est pas ce que l'ensemble est devenu, mais ce que l'assemblée est devant ses yeux, précisément comme Israël était son peuple, quoiqu'il en fût des Israélites. Les étoiles sont ce que Christ regarde comme devant donner la lumière et ayant autorité; ce qu'il tient pour responsable, dans ce but, devant lui. Dans un certain sens, ce sont tous ceux qui composent l'assemblée, et c'est ainsi qu'il en est souvent parlé dans les lettres aux assemblées; mais ce sont plus spécialement ceux qui se trouvent dans une position de responsabilité à cause de leur relation avec lui-même; «les sept étoiles qui sont *dans* sa main droite». Elles devaient briller, avoir de l'influence, et le représenter, chacune à sa place, durant la nuit. Que le clergé ait graduellement pris cette place, et que, dans ce sens, il soit responsable, c'est tout à fait vrai; mais c'est son affaire de répondre pour lui-même devant le Seigneur. Toutefois l'Esprit ne présente pas ici la chose de cette manière. Le clergé prétend à cette position comme à un honneur, il aura à en répondre; si jamais, parmi ceux qui le composent, il en est qui ont été appelés «anges», c'est précisément cette prétention, et le nom qu'ils ont pris a été pris de ce passage. On ne peut douter non plus que les conducteurs, les anciens ou autres, en supposant qu'ils fussent réellement tels, n'occupassent une place spéciale de responsabilité, comme on le voit au chapitre 20 des Actes; mais, dans le passage qui nous occupe, l'Esprit ne les reconnaît pas ainsi. Christ ne s'adresse pas à des anciens, ni à des évêques, selon l'acception moderne de ce mot, car, en fait, il n'en existait pas alors de tels. Ces épîtres ne renferment pas non plus la pensée d'un diocèse (\*). Il n'est pas parlé, dans l'Écriture, d'anciens comme d'autorités; ils étaient toujours plusieurs, et l'expression «ange» ne peut s'appliquer à des arrangements humains existant alors.

(\*) Sauf en Amérique, ceux qui sont appelés évêques le sont toujours d'une ville; cela montre historiquement que les diocèses sont un arrangement subséquent. Les anges ne sont pas non plus les principaux officiants dans la synagogue.

Qu'est-ce donc que l'ange? A proprement parler, ce n'est pas un symbole. L'étoile est le symbole, et elle est vue ici dans la main, de Christ. L'ange est le représentant mystique de quelqu'un qui n'est pas en scène présentement. C'est ainsi que ce mot est toujours employé lorsqu'il ne s'agit pas, d'une manière positive, d'un messager céleste ou terrestre. Nous le voyons dans les expressions: l'Ange de l'Éternel, leurs anges (en parlant des petits enfants), l'ange de Pierre. D'après leur position, les anciens peuvent avoir été pratiquement responsables; mais l'ange représente l'assemblée, et surtout ceux que Christ a devant les yeux quand il regarde à l'état de l'assemblée devant lui, à cause de leur proximité de lui et de leur communion avec lui, ou à cause de leur responsabilité d'être tels par l'opération de son Esprit en eux, pour son service. Nul doute que l'assemblée ne soit responsable, et par conséquent la lampe est ôtée, quand le manque de fidélité est devenu son état, mais Christ, en rapport avec cet état, est en relation immédiate avec ceux dont nous avons parlé, — pensée solennelle pour tous ceux qui ont à cœur le bien de l'assemblée.



La manière dont les anges et les assemblées sont identifiés et certaines distinctions dans le degré ou la manière dont ils le sont, demandent quelques détails de plus. Qu'en s'adressant aux anges, le Seigneur parle aux assemblées dans leur responsabilité générale, c'est une chose évidente, car il est dit: «Ce que l'Esprit dit aux assemblées». Ce n'est pas une communication particulière faite à quelqu'un qui a autorité, afin de le diriger, comme c'était le cas quand Paul s'adressait à un Timothée ou à un Tite, mais c'est aux assemblées que l'Esprit parle, c'est-à-dire que l'ange représente leur responsabilité. Nous trouvons cela clairement indiqué dans ces passages: «Le diable va jeter quelques-uns d'entre vous en prison»; «ne crains en aucune manière les choses que tu as à souffrir». Puis: «Mais j'ai quelques choses contre toi, c'est que tu as là»; «mon fidèle témoin, qui a été mis à mort parmi vous». Ensuite: «Mais je vous dis à vous, savoir, aux autres qui sont à Thyatire». Cependant l'ange et l'assemblée sont distingués: «J'ôterai ta lampe de son lieu;» «tu laisses faire la femme Jésabel».

Mais cette distinction entre l'ange et l'assemblée, ne se trouve pas dans les trois dernières assemblées. C'est à l'ange que tout est adressé. Il est aussi simplement dit à Sardes, que Christ a les sept étoiles, et non plus comme à Ephèse, qu'il les *tient* dans sa main droite. A Smyrne et à Philadelphie, il n'y a pas de jugement; les saints étant éprouvés comme fidèles, et Christ les encourage. Quant aux jugements, ou plutôt quant aux menaces adressées comme avertissements, dans le cas d'Ephèse qui présente le fait général du premier déclin de l'assemblée, il est dit à l'ange que, s'il ne se repent, sa lampe serait ôtée. L'assemblée ne s'est pas repentie; nous le savons par l'Écriture et par le fait même, et aussi en considérant les sept assemblées comme présentant historiquement les phases successives de l'Église. A Pergame et à Thyatire, ce sont ceux qui causent le mal qui sont, spécialement jugés; dans le cas de Thyatire, de terribles jugements doivent tomber sur Jésabel et ceux qui sont en rapport avec elle; elle avait eu du temps pour se repentir et ne l'avait pas fait. Mais pour changer l'ordre des choses, il faut attendre la venue du Seigneur. D'après tout ce que nous venons de faire remarquer, les anges sont moralement les représentants de l'assemblée; l'avertissement de Christ est adressé à ceux à qui il confie cette position, et nous pouvons aisément comprendre que tel est le cas pour quiconque a à cœur l'intérêt de l'assemblée; mais de plus, nous voyons que l'ange est identifié avec l'assemblée, quand il s'agit de tous ceux qui la composent, tandis que des jugements particuliers sont dénoncés aux parties coupables.

---

Nous pouvons entrer maintenant dans l'examen de ce qui est dit plus particulièrement à chaque assemblée, mais nous le ferons brièvement, en rapport avec l'ensemble du livre, sans entrer dans les détails.

Le premier grand fait est que l'assemblée, dans ce monde, est sujette au jugement, et que, comme lampe ou porte-lumière ici-bas, son existence et sa position devant Dieu peuvent être entièrement mises de côté; en second lieu, nous apprenons que Dieu le fera si elle abandonne sa première énergie spirituelle. C'est un principe d'une immense portée. Dieu a établi l'assemblée pour être un témoin fidèle de ce qu'il a manifesté en Jésus, et de ce qu'il est maintenant que Jésus est en haut. Si l'assemblée ne le réalise pas, elle est un faux témoin

et sera mise de côté. Dieu peut avoir patience envers elle, et, béni soit-il, il l'a montré. Il peut l'exhorter à revenir à son premier amour, et il l'a fait; mais, si cela n'a pas lieu, la lampe doit être ôtée, et l'assemblée cesser d'être le porte-lumière de Dieu dans le monde. Le premier état doit être maintenu, sans cela la gloire de Dieu est ternie et la vérité faussée, et dans ce cas, la créature responsable doit être mise de côté, Mais aucune créature, comme telle, ne peut, sans être soutenue, persévérer dans son premier état; elle manque dans tout ce qui lui est confié et tout est jugé, sauf ce qui est dans le Fils de Dieu, le second homme, ou ce qui est maintenu par lui. Ephèse avait bien persévéré dans sa constance, mais elle n'avait plus cet oubli de soi et cette pensée fixée uniquement sur Christ, qui sont les premiers fruits de la grâce. Comme on l'a fait remarquer, il y avait des oeuvres, du travail et de la patience, mais la foi, l'espérance et l'amour, dans leur réelle énergie, avaient disparu. Les Ephésiens avaient rejeté les prétentions des faux docteurs, ils avaient supporté des afflictions et ne s'étaient point lassés. Tout ce que Christ peut dire d'eux pour montrer son amour, il le dit; il fait voir qu'il ne les oublie pas, ni le bien qui est manifesté en eux. Toutefois, ils avaient perdu leur premier amour, et à moins qu'ils ne se repentissent et ne fissent leurs premières oeuvres, le jugement devait être exécuté — «j'ôterai ta lampe de son lieu».

Nous trouvons ici un autre principe important c'est que, lorsque l'assemblée s'est départie de la fidélité, lorsque, collectivement, elle a cessé d'être l'expression de l'amour dans lequel Dieu a visité le monde, Dieu renvoie les individus à sa parole qu'ils ont à prendre pour eux-mêmes: «Que *celui* qui a des oreilles écoute ce que l'Esprit dit aux assemblées». L'assemblée est jugée, et ainsi ne peut être une sécurité pour la foi; alors l'individu est appelé à écouter ce que l'Esprit dit. L'avertissement donné ici, savoir, que la lampe serait ôtée de son lieu, est particulièrement digne d'être remarqué, parce qu'il y avait beaucoup de choses que le Seigneur approuvait, et, qu'il les encourageait, en le leur montrant; mais, malgré tout cela, la lampe devait être ôtée, si le premier amour était abandonné.

Dans cette épître, le caractère de Christ est général, ainsi que la promesse faite au vainqueur, parce que l'assemblée d'Ephèse caractérise le principe entier sur lequel l'Eglise repose. Christ a les sept étoiles dans sa main droite et marche au milieu des lampes. Ce n'est pas un caractère spécial applicable à un état particulier, mais cela exprime toute la portée de sa position au milieu des assemblées. Rien n'est jamais promis à l'assemblée envisagée comme ayant abandonné son premier amour. Elle ne peut pas diriger un croyant, quand elle-même tombe sous le coup de la répréhension et du jugement. La promesse est donc faite au vainqueur comme individu; principe très important. La promesse est générale; elle est en contraste avec la ruine amenée sur l'homme par Adam; mais ce qui est promis est plus excellent et plus élevé que le bien dont Adam jouissait et qu'il perdit. Celui qui vaincra mangera de l'arbre de vie; non pas l'arbre du paradis de l'homme dans ce monde, mais du paradis de Dieu lui-même. Il faut aussi remarquer qu'il n'en est pas maintenant comme du premier Adam, qui avait à garder individuellement son premier état; actuellement, il s'agit de vaincre. Et ce n'est pas seulement le monde et son hostilité que nous avons à vaincre, bien que cela puisse être, mais c'est ce qui se trouve dans la sphère même de l'assemblée, puisque

c'est l'invitation à écouter ce que l'Esprit dit aux assemblées qui donne occasion de parler de vaincre. C'est une chose d'une immense importance en rapport à la prétention assumée par l'Eglise, d'être entendue comme autorité. Le message est adressé à l'assemblée, et non par elle aux individus, et elle est reprise pour son manque de fidélité, tandis qu'individuellement le saint est appelé à vaincre.

La parole adressée à Smyrne est brève. Quelles que fussent la malice et la puissance de Satan, le plus qu'il pouvait faire c'était, s'il lui était permis, d'exercer le pouvoir de la mort. Christ est le premier et le dernier, au delà de la mort comme avant la mort, car il est Dieu même; mais bien plus, il a rencontré la mort et l'a traversée en puissance. Les saints n'avaient pas à craindre. Satan pourrait agir, les cribler, les jeter en prison. Que les saints fussent fidèles jusqu'au point extrême de son pouvoir, — la mort, — tout ce qui est au delà, est en dehors de lui, c'est de Christ, et le fidèle recevra de Christ la couronne de vie. Tribulation, pauvreté, le mépris de ceux qui prétendaient avoir un droit légitime et héréditaire à être le peuple de Dieu, — persécuteurs, toujours, qu'ils soient Juifs ou chrétiens, — tout cela était la portion de l'assemblée ici-bas, et Dieu le permettait. En réalité, c'était une grâce, de sa part, envers l'assemblée dans son déclin. L'espérance des saints était placée au delà de toutes ces choses, quand Christ leur promettait la couronne de vie. L'assemblée qui, par l'abandon de son premier amour, glissait ou était sur le point de glisser dans le monde, devait comprendre que le monde était dans les mains de Satan et n'était pas le repos des saints. Mais si le Seigneur permettait la tribulation, d'un autre côté, il la limitait. Tout était entre ses mains. Non seulement il y avait une couronne pour ceux qui souffraient, mais la portion du vainqueur était assuré, la seconde mort, la mort de jugement, ne pouvait le toucher.

A Pergame, un jugement plus direct devenait nécessaire. Christ apparaît comme Celui qui a l'épée aigüe à deux tranchants de la parole, sortant de sa bouche. On remarquera qu'à Pergame comme à Smyrne, un caractère spécial de Christ s'applique à un état spécial. Il n'y a rien de général quant à l'assemblée. A Ephèse, nous voyons Christ, dans sa position de Juge, au milieu des chandeliers, et l'assemblée menacée de se voir retirer sa position de témoignage sur la terre. A Thyatire, il prend sa place comme Fils de Dieu, Fils sur sa propre maison, et les choses étant au pire quant à l'assemblée, il est présenté comme ayant la pénétration parfaite et la fermeté immuable pour exécuter le jugement; ensuite, la pleine bénédiction du nouvel état de choses est promise au vainqueur. A Pergame nous retrouvons chez les saints la fidélité qui avait déjà été vue à Smyrne; le nom de Christ et la foi retenus fermes en dépit de la persécution. Il y a là une différence avec Philadelphie, et ce qu'il n'est pas dit que *sa parole* est tenue ferme, comme étant celle de la patience de Christ: l'assemblée, dans l'état où elle est à Pergame, ne le faisait pas; mais on retenait la confession de Christ au milieu de la persécution. Mais un genre de mal, différent de ce qui se trouvait à Ephèse, s'était introduit — l'entraînement dans les voies du monde, par un mauvais enseignement dans le sein de l'assemblée. C'était la doctrine de Balaam, amenant avec elle l'idolâtrie. Il y avait aussi au dedans de l'Eglise des sectes qui enseignaient de mauvaises pratiques sous le voile d'une prétendue sainteté. Le Seigneur jugerait toutes ces choses.

A Pergame, il n'est pas question, comme vérité générale, d'ôter la lampe de son lieu, comme c'était le cas lorsque l'assemblée était appelée à garder son premier amour; ni non plus de jugement inexorable, parce que l'assemblée s'était entièrement dévoyée, mais il y avait des corrupteurs par lesquels les serviteurs de Christ étaient entraînés dans l'idolâtrie et le mal. L'approbation individuelle de Christ, la communion avec lui-même dans une bénédiction encore à venir (mais en esprit maintenant), communion avec lui comme ayant été autrefois humilié et rejeté (ce que l'assemblée n'était plus); un nom donné par Christ, un nom de tendresse de sa part; un lien avec lui, connu seulement de celui qui l'avait; en un mot, une association individuelle avec lui et une bénédiction individuelle dans la jouissance d'un bonheur secret, telle était la promesse faite au vainqueur alors que la corruption faisait des progrès, mais ne régnait pas encore sans entrave dans l'assemblée.

A Thyatire, l'assemblée va jusqu'à la fin. Dans ce que Christ reconnaissait au milieu de l'état de choses qui caractérise Thyatire, on trouve un dévouement croissant. Mais Jésabel était tolérée, et avec elle, dans l'assemblée elle-même, l'union avec le monde, l'idolâtrie et des enfants qu'elle avait engendrés. Tout devait être jugé; une grande tribulation tomberait sur Jésabel, et ses enfants seraient tués. Christ sondait les cœurs et les reins, et appliquait le jugement avec une justice rigoureuse. Les fidèles de cette époque, «vous», les «autres», ainsi qu'ils sont désignés, ceux auxquels Christ s'adresse spécialement, ne sont qu'un «reste», un résidu dévoué d'une manière particulière et croissante. Ce qui est spécialement en vue, nous pouvons le remarquer ici, c'est ce que sont les assemblées envers Christ. La manière dont Jésabel agit envers les fidèles n'est pas relevée. La venue du Seigneur est le temps vers lequel les regards sont dirigés, et toute la bénédiction millénaire est promise à celui qui vaincra: le règne avec Christ, et Christ lui-même, l'étoile du matin. L'avertissement: «Que celui qui a des oreilles écoute», est placé, maintenant, après la promesse faite au vainqueur; il n'est pas donné en rapport avec l'assemblée, mais avec ceux qui, dans l'assemblée, vaincront. C'est là ce qui caractérise l'état. Thyatire peut aller jusqu'à la fin, mais ne caractérise pas le témoignage de Dieu jusqu'à la fin, d'autres états doivent être introduits dans ce but. Dans Thyatire nous avons, je n'en doute pas, la papauté au moyen-âge, disons jusqu'à la réformation; mais le romanisme lui-même va jusqu'à la fin. Le jugement porté sur Jésabel est final. Le Seigneur lui a donné du temps pour se repentir, mais elle ne s'est pas repentie. Elle sera forcément associée avec ceux qu'elle a séduits pour leur ruine commune. Le jugement est ici entièrement caractérisé par une pénétration qui sonde tout selon la propre nature et les exigences de Dieu; la tribulation et le jugement ont une portée particulière, mais non pas la bénédiction; c'est la pleine portion des saints dans tout ce qu'ils ont avec Christ, de même que la chute et le jugement étaient aussi complets, car c'était l'adultère et non pas seulement l'abandon du premier amour.

En Thyatire, nous voyons donc la fin à la venue du Seigneur. Sardes commence une nouvelle phase collatérale dans l'histoire de l'assemblée. Sauf le fait d'avoir les sept étoiles, aucun des caractères ecclésiastiques de Christ, aucun des traits sous lesquels il est vu marchant au milieu des assemblées, n'est mentionné ici. Cependant l'assemblée, comme telle,

est nommée: c'est encore son histoire. Mais, comme il a été fait mention de la venue du Seigneur, tous les caractères de Christ ont rapport à ce qu'il aura dans le royaume. Cependant il a encore les sept étoiles — l'autorité suprême sur l'assemblée. Ce n'est rien de particulier à cette assemblée, — il a l'autorité sur tout et relativement à tout. C'est dans ce caractère qu'il a affaire avec Sardes. Il a les sept esprits — la plénitude de la perfection dans laquelle il gouvernera la terre. Ainsi, il est compétent pour bénir dans l'assemblée, bien qu'il n'y ait pas de relation ecclésiastique régulière.

Il a la puissance sur tout et la plénitude de l'Esprit, il possède ces deux choses dans la perfection. Quelle que puisse être l'assemblée, voilà ce qu'il est, lui. C'est une grande consolation. L'assemblée ne peut manquer dans sa position de témoignage, faute de plénitude de grâce en lui. Et lui ne peut manquer à celui qui a des oreilles pour entendre.

Mais l'état de l'assemblée montre qu'elle était loin de profiter de ces ressources. Elle avait, il est vrai, un nom de vivre; elle était supérieure, dans ses prétentions, au mal qui se trouvait à Thyatire. A Sardes ne se trouvaient pas Jésabel et la corruption. Mais, pratiquement, la mort était là. Ses oeuvres n'étaient pas complètes devant Dieu. Ce n'était pas le mal, mais le manque d'énergie spirituelle; le résultat en était que les individus souillaient leurs vêtements au contact du monde. Sardes était invitée à se rappeler, non ses premières oeuvres, mais ce qu'elle avait reçu et entendu, — la vérité qui lui avait été confiée, — l'évangile et la parole de Dieu: sinon elle devait être traitée comme le monde. Le Seigneur viendrait comme un voleur, car maintenant la venue du Seigneur est toujours en vue.

Nous ne trouvons point, ici, la menace d'ôter la lampe: c'était une chose déjà réglée. Le jugement avait été prononcé, la mise de côté de l'assemblée était chose fixée. Mais le corps de professants (à Sardes) devait être traité comme le monde, et non ecclésiastiquement comme une assemblée corrompue (comparez 1 Thessaloniens 5: 1-3). Cependant, nous voyons que quelques-uns gardent leur intégrité et sont reconnus; ils marchent avec Christ comme ayant pratiqué la justice. C'est aussi là la promesse. Ils ont confessé son nom pratiquement devant les hommes, devant le monde, et leur nom sera confessé devant Dieu, quand l'assemblée sera traitée comme le monde. Ils sont de vrais chrétiens au milieu d'une *profession* mondaine, et leurs noms ne seront pas effacés du registre, maintenant mal tenu sur la terre, mais qui doit être rectifié, d'une manière infaillible, par le jugement céleste. On a déjà remarqué que, lorsque la venue du Seigneur est introduite, l'avertissement adressé à ceux qui ont des oreilles pour écouter vient après que les vainqueurs ont été distingués des autres. C'est ce résidu seul que le Seigneur a en vue. Je ne puis douter que dans Sardes nous ayons le protestantisme.

L'assemblée de Philadelphie présente un caractère particulièrement intéressant. Rien n'est dit de ses oeuvres, sinon que Christ les connaît, mais ce qui est frappant en elle, c'est son association toute spéciale avec Christ lui-même. De même qu'à Sardes et à Laodicée, Christ, à Philadelphie, n'est pas vu sous les caractères dont il est revêtu quand il marche au milieu des assemblées, mais sous un caractère que la foi reconnaît, quand l'organisation ecclésiastique est devenue le foyer de la corruption. On a ici son caractère personnel, ce qu'il est en lui-

même, le Saint et le Véritable, ce que la parole déploie et requiert, et ce que la parole de Dieu est en elle-même — un caractère moral et la fidélité. En réalité, ce dernier mot renferme tout: la fidélité à Dieu au dedans et au dehors, selon ce qui est révélé et la fidélité pour accomplir tout ce qu'il a déclaré.

Christ est connu comme le Saint. Les prétentions ou les associations ecclésiastiques extérieures ne servent donc à rien. Il doit y avoir ce qui convient à sa nature, et la conformité fidèle à cette parole qu'il accomplira certainement. En même temps, il a en main l'administration; il ouvre et nul ne fermera, il ferme et nul n'ouvrira. Voyez quel fut son sentier sur la terre: ayant bien voulu, dans sa grâce, devenir tel, il était alors simplement dépendant comme nous le sommes. Il était saint et véritable; aux yeux de l'homme il avait peu de force, il gardait la parole et vivait de toute parole qui sortait de la bouche de Dieu; il attendait patiemment l'Eternel, et c'est à lui que le portier ouvrait. Il vivait durant les derniers jours d'une dispensation; lui, le Saint et le Véritable, était rejeté, et à vue humaine, il n'a vu aucun résultat de son travail auprès de ceux qui se disaient Juifs, mais qui étaient la synagogue de Satan. A Philadelphie, il en est de même des saints: ils marchent dans un milieu semblable à celui où il se trouvait; ils gardent sa parole, ont peu de force, ne sont pas distingués, comme Paul, par l'énergie de l'Esprit, mais ils ne renient pas son nom. C'est là le caractère et le mobile de toute leur conduite. Christ est ouvertement confessé, la parole est gardée, et le nom n'est pas renié. Cela semble peu de chose, mais dans le déclin universel, au milieu de beaucoup de prétentions ecclésiastiques, alors qu'un grand nombre s'égarerent dans les raisonnements humains, garder la parole de Celui qui est saint et véritable, et ne pas renier son nom, c'est tout.

Un autre élément est mentionné. Christ, le Saint et le Véritable, attend. Ici, sur la terre, il attendait patiemment l'Eternel. C'est le caractère d'une foi parfaite. La foi a un double caractère: l'énergie qui surmonte les obstacles, et la patience qui attend Dieu et se confie en lui. (Pour le premier, voir Hébreux 11: 23, 24; pour le second, les versets 8-22). C'est ce dernier caractère que nous avons ici: la parole de la patience est gardée.

Les promesses sont faites en rapport avec ces qualités distinctives de garder la parole et de ne pas renier le nom de Christ, bien qu'en ayant peu de force, en présence des prétentions ecclésiastiques à une religion de succession établie de Dieu. Christ forcera ceux qui prétendent ainsi à une succession divine, à venir et à reconnaître qu'il a aimé ceux qui gardent sa parole. Dans le présent, une porte ouverte était donnée à Philadelphie, et personne ne pouvait la fermer, de même que le portier avait ouvert à Christ, de sorte que les pharisiens et les sacrificateurs ne pouvaient l'entraver. Dans l'avenir, ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, ces prétendants à un ordre de succession divine, auront à s'humilier et à reconnaître que ceux qui suivaient la parole du Saint et du Véritable, étaient ceux que Christ aimait. En attendant, son approbation leur suffisait. C'est là la pierre de touche de la foi, d'être satisfait de son approbation, de se contenter de l'autorité de sa parole.

Mais il y avait aussi une promesse relative aux jugements que le Seigneur doit exercer sur la terre. Christ attend jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour marchepied de ses pieds.

Nous devons attendre ce moment pour voir le monde mis en ordre. Il nous faut continuer à marcher là où le dieu de ce monde a sa voie, bien que sous le contrôle divin. Croire que l'on peut maintenir ses droits dans ce monde, c'est oublier la croix et Christ. Nous ne pouvons penser à nos droits jusqu'à ce que les siens soient reconnus, car nous n'en avons point d'autres que Lui. Le jugement, depuis que Pilate l'a rendu lorsque Christ, le juste, était devant lui, n'est pas encore revenu à la justice. Jusqu'alors, Christ attend à la droite de Dieu, et nous attendons. Philadelphie n'a pas, comme Smyrne, à souffrir la persécution et le martyre. Elle a peut-être une tâche aussi difficile; en tout cas, c'est notre tâche maintenant: être patients et être satisfaits de l'approbation seule de Christ, gardant sa parole et ne reniant point son nom.

Mais il y a d'autres précieux encouragements. Une heure de tentation doit venir sur toute la terre pour éprouver ceux qui appartiennent à la terre, qui y habitent comme y appartenant. Quelques-uns, victorieux dans l'épreuve, pourront être épargnés; mais ceux qui gardent la parole de la patience de Christ seront gardés de cette heure. Elle viendra sur toute la terre; où seront-ils donc? Hors du monde, auquel ils n'appartenaient pas quand ils y étaient. Ils attendaient que Christ prit sa puissance; ils attendaient le temps où le monde sera à lui. Ils appartenaient au ciel, à Celui qui y est, et ils ont été pris pour être avec lui, avant que ce temps de terrible épreuve ne vienne sur le monde. Il y aura un temps spécial de détresse avant qu'il prenne sa puissance; mais eux, non seulement régneront avec lui quand le résultat final aura été amené, mais ils seront gardés de cette heure, et ils en ont l'assurance au temps de l'épreuve. Et c'est pourquoi le Seigneur leur montre sa venue comme étant leur espérance, et non comme un avertissement donné à ceux qui ne se repentent pas, pour leur dire qu'à son apparition, ils seront traités comme le monde. Il vient promptement et ils ont à prendre garde, de peur que quelqu'un ne prenne leur couronne; tenant ferme ce qu'ils ont, faibles, il est vrai, mais, tels qu'ils sont, spirituellement associés à Christ.

Nous avons maintenant la promesse qui leur est faite; promesse générale dont l'accomplissement est dans les lieux célestes, et qui est caractérisée par l'association spéciale avec Christ; ils sont publiquement reconnus comme possédant ce qu'ils semblaient n'avoir nullement sur la terre. D'autres avaient la prétention d'être le peuple de Dieu, la cité de Dieu, — d'avoir un titre religieux divin; eux avaient seulement marché dans la fidélité à sa parole, et dans l'attente de Christ. Maintenant, quand Christ prend sa puissance, quand les choses sont manifestées dans leur réalité, selon lui en puissance, ils ont cette position-là selon Dieu, ils sont reconnus comme étant le peuple de Dieu, la cité de Dieu. Ici-bas, ils avaient eu la croix et le mépris; là-haut, le nom de Dieu et de la cité céleste est le caractère imprimé sur eux.

Examinons la promesse faite ici aux vainqueurs. Celui qui n'avait que peu de force est une colonne dans le temple du Dieu en qui et avec qui il est béni. Peut-être avait-il été tenu sur la terre comme étant en dehors de l'unité et de l'ordre ecclésiastiques; dans le ciel il en est une colonne, et n'en sortira plus. Sur lui, qui était à peine reconnu pour avoir part à la grâce, est imprimé, dans la gloire, le nom de son Dieu Sauveur rejeté. Sur lui aussi qui était à peine compté comme appartenant, à la sainte cité, est écrit le nom céleste de cette cité, ainsi que le nouveau nom de Christ, le nom inconnu aux prophètes et aux Juifs selon la chair, mais qu'il

a pris comme mort à ce monde (dans lequel s'est établie la fausse assemblée), et comme ressuscité et entré dans la gloire céleste. Il est frappant de voir le soin avec lequel est indiquée ici l'association avec Christ, et c'est ce qui donne à la promesse son caractère. «Le temple de MON Dieu», dit Christ; «le nom de MON Dieu;» celui «de la cité de MON Dieu;» «MON nouveau nom». Le vainqueur a été associé à la patience propre de Christ, et Christ lui confère ce qui l'associe pleinement à sa propre bénédiction avec Dieu. Cela est tout particulièrement précieux et plein d'encouragement pour nous.

Laodicée vient ensuite. La tiédeur est ce qui caractérise le dernier état de la profession dans l'assemblée, qui devient telle pour Christ, qu'il doit la vomir de sa bouche. Ce n'est pas le simple manque de puissance, mais le manque de coeur, — le pire de tous les maux. Cette menace est absolue et non pas conditionnelle; elle suppose que le rejet est irrémédiable. Avec ce manque de coeur pour Christ et son service, on voit en ceux de Laodicée beaucoup de prétention à la possession de ressources et de capacité en eux-mêmes: «Je suis riche», disent-ils, tandis qu'ils n'ont rien de Christ. C'est l'assemblée professante se disant riche, sans avoir Christ comme richesse de l'âme par la foi. C'est pourquoi il leur conseille d'acheter de lui la justice vraie et éprouvée, un vêtement pour couvrir leur nudité morale, et ce qui donne la vue spirituelle, car, par rapport à ce que Christ est et donne devant Dieu, ils étaient tout particulièrement pauvres, nus et misérables. Tel est le jugement que Christ porte sur leurs prétendues richesses, sur ce qu'ils se figurent avoir acquis selon l'homme. Cependant, aussi longtemps que l'assemblée subsiste, Christ continue à agir en grâce; il se tient à la porte et il frappe; il insiste, de la manière la plus pressante, auprès de la conscience, pour être reçu lui-même. Si, dans ce qu'il est sur le point de vomir de sa bouche, il se trouve encore quelqu'un qui entende sa voix et ouvre, il l'admettra à être avec lui, et lui donnera une part dans le royaume.

Il n'est pas question ici de la venue du Seigneur, non plus que lorsqu'il s'agit du jugement de Jésabel. Pratiquement, cette dernière était Babylone, qui est jugée avant que Christ vienne. Laodicée est vomie de la bouche de Christ, rejetée comme indigne de lui, mais l'ensemble du corps est jugé comme le monde. La venue du Seigneur en Thyatire, comme en Philadelphie, est pour les saints. C'est ainsi seulement qu'elle est envisagée en rapport avec l'assemblée. Sardes, si elle ne se repent, est réduite à la condition du monde, et jugée comme telle. Quand arrive l'état caractérisé par Laodicée, l'assemblée est désavouée et rejetée par Christ, dans ce caractère, mais pour cela il n'est pas besoin qu'il soit question de sa venue. Bien que Thyatire aille jusqu'à la fin, et termine ecclésiastiquement l'histoire de l'Eglise, ce n'est que dans les trois premières assemblées que l'Eglise, dans son ensemble, est traitée comme ayant à se repentir. A Thyatire, il a été donné à Jésabel du temps pour se repentir, et elle ne l'a pas fait; la scène se clôt pour l'assemblée sur la terre, et elle est remplacée par le royaume. Sous ce rapport, les quatre dernières assemblées vont ensemble. Il n'y a aucune perspective de repentance, ni de restauration de l'assemblée entière. Sardes est appelée à garder et à se repentir, elle doit se souvenir de ce qu'elle a reçu; mais si elle ne veille pas, elle doit être traitée



comme le monde. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu, l'appel à écouter est adressé aux vainqueurs après la promesse.

Le caractère de Christ, en rapport avec Laodicée, ne doit pas être passé sous silence. Il manifeste le passage des divers états de l'assemblée à l'autorité de Christ sur le monde, au-dessus et au delà de l'assemblée. Christ, en personne, reprend ce que l'assemblée a cessé d'être. Il est l'Amen, Celui en qui s'accomplissent et sont rendues vraies toutes les promesses; le témoin réel et le révélateur de Dieu et de la vérité, quand l'assemblée ne l'est pas; le commencement de la création de Dieu, — Chef sur toutes choses, — et la gloire et le témoin de ce qu'est la nouvelle création comme étant de Dieu. L'assemblée aurait dû manifester la puissance de la nouvelle création par le Saint Esprit, car si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création, où toutes choses sont de Dieu. Nous, qui en sommes les prémices, nous sommes créés de nouveau en lui. L'assemblée a ainsi les choses qui demeurent (2 Corinthiens 3). Mais elle en a été un témoin infidèle; si elle y a une part, c'est parce que Christ les possède; il en est le vrai commencement comme les ayant réellement manifestées. Le témoin responsable de ces choses, par le Saint Esprit, ayant manqué, Christ les reprend, et il est introduit pour les déployer d'une manière effective.

Mais il faut, d'abord entrer dans la série des événements préparatoires qui auront lieu dans le monde. Et il est à remarquer qu'il n'est pas fait mention ici de la venue du Seigneur en rapport avec l'assemblée. Il est promis qu'il vient promptement, et l'assemblée est menacée d'être vomie hors de sa bouche. Mais le fait de sa venue pour les siens, ou l'enlèvement de l'assemblée à un certain moment, n'est pas indiqué. Cela entre pleinement dans ce que nous avons vu du ministère de Jean (\*), il s'occupe de la manifestation du Seigneur sur la terre, et touche à peine aux promesses célestes, sauf quand cela est nécessaire, au moment où le Seigneur va quitter ses disciples. Ainsi, nous trouvons cette exception aux chapitres 14 et 17 de l'évangile, mais dans l'Apocalypse c'est une chose laissée de côté. Même au chapitre 12, qui confirme d'une manière remarquable ce que je dis, l'enlèvement des saints n'est vu que comme identifié avec celui de l'enfant mâle, Christ lui-même. C'est pourquoi, nous n'avons dans ce livre aucune époque spéciale relative, qui soit indiquée pour l'enlèvement des saints; sauf que nous les voyons pris en haut, avant le combat qui a lieu dans le ciel et qui conduit aux trois années et demie de la fin. Mais, d'un autre côté, les saints appartenant à l'assemblée, ou ceux qui existaient avant, sont toujours vus en haut, après les épîtres aux assemblées. Ils attendent que le jugement leur soit donné pour venger leur sang, mais ils ne sont jamais vus sur la terre.

(\*) Le caractère aussi sous lequel Christ est présenté, se rapporte au jugement parmi les assemblées et à l'assemblée sur la terre; elle n'est pas vue comme l'Épouse de Christ, mais comme un corps sur la terre.

Nous avons à considérer à quel moment le quatrième chapitre commence les voies de Dieu. Il ne s'ensuit pas nécessairement que l'assemblée a été vomie de la bouche de Christ. Elle en avait été menacée; mais le jugement sur Sardes, ou même sur Thyatire, n'a pas encore eu lieu. Mais les voies de Dieu commencent, après que Christ a cessé d'agir à l'égard de

l'assemblée professante comme telle, la considérant comme sa lampe devant le monde. Le nom qu'elle prendra encore elle-même n'est pas indiqué: il en a fini avec elle. Une apostasie ouverte doit arriver. La date n'en est pas révélée, non plus que celle de l'enlèvement des saints; mais je vois, d'après 2 Thessaloniens 2, que ce dernier fait aura lieu avant l'apostasie. Ainsi, ce que nous venons d'établir c'est que, dans l'Apocalypse, l'action de Dieu envers le monde commence lorsque celle de Christ envers les assemblées a pris fin. Les assemblées sont «les choses qui sont»; ce qui suit, c'est «les choses qui viennent après celles-ci». Dès lors, Christ n'est pas vu marchant au milieu des assemblées: il est l'Agneau au milieu du trône. Jean ne le voit plus sous son premier caractère; il n'est plus employé à envoyer des messages aux assemblées; il est appelé dans le ciel, où maintenant toutes les voies de Dieu se poursuivent envers le monde, et non point envers l'assemblée. Nous avons le trône, maintenant, et non le sacrificateur revêtu d'une robe qui allait jusqu'aux pieds. Les rois et sacrificateurs dont il est parlé au chapitre 1<sup>er</sup>, sont maintenant en haut. D'autres pourront les suivre; mais eux sont dans les lieux célestes, assis sur des trônes, ou adorant, ou offrant leurs encensoirs remplis de parfum. D'un autre côté, le Seigneur n'est pas venu pour juger le monde, mais il est sur le point de recevoir l'héritage. Les saints donc, qui auront été ravis à la rencontre de Christ, ne sont plus vus qu'en haut; ils appartiennent au ciel, ils n'ont plus rien à faire avec la terre, mais ont leur propre place dans le ciel.

La relation entre les deux parties de l'Apocalypse est celle-ci: Christ, qui était comme juge au milieu de l'église professante, est maintenant vu en haut, ouvrant le livre du jugement de ce monde, dont il est sur le point de prendre publiquement l'héritage. Les saints sont loin de cette scène de jugement. L'apôtre cesse maintenant de s'occuper de l'assemblée, — point important à retenir, car le Saint Esprit doit s'occuper d'elle aussi longtemps que les saints qui sont en elle se trouvent sur la terre; — Jean est ravi dans le ciel, où il voit Dieu selon l'alliance qu'il a traitée avec la création, c'est-à-dire sur un trône de gouvernement entouré d'un arc-en-ciel. Les saints le célèbrent comme le Créateur, Celui pour qui toutes choses furent créées. Le trône n'est pas un trône de grâce; les emblèmes de la puissance et du jugement en sortent; mais en cercle autour du trône, ceux qui représentent les saints reçus en haut, à la venue de Christ, les rois et sacrificateurs, sont assis sur des trônes. On ne voit là aucun autel pour le sacrifice, comme lorsqu'il s'agit d'approcher de Dieu; la cuve d'airain, qui renfermait l'eau pour le lavage des sacrificateurs, est remplacée par une mer de verre. C'est l'image d'une sainteté stable et parfaite; il n'y a plus lieu au lavage des pieds. Les anciens sont couronnés; le nombre vingt-quatre rappelle celui des diverses classes de sacrificateurs. Les sept esprits de Dieu sont devant le trône, dans le temple, comme sept lampes de feu; ce ne sont pas les sept esprits comme exprimant la perfection en gouvernement que Christ a dans l'assemblée (chapitre 3: 1), ou qui sont envoyés dans le monde (chapitre 5: 6); ici, c'est la perfection qui caractérise les attributs de Dieu dans son action dans le monde. C'est ce qui porte maintenant la lumière dans le monde.

Quatre animaux se trouvent dans le cercle du trône lui-même et autour du trône. Ils peuvent être envisagés comme formant le trône, ou à part, quoique y étant rattachés comme

à un centre. Sous quelques rapports, ils ressemblent aux chérubins, et sous d'autres aux séraphins, tout en différant des uns et des autres. Ils sont pleins d'yeux, devant et derrière, pour voir toutes choses selon Dieu. Ils sont aussi pleins d'yeux au dedans, et ils ont six ailes: ils sont parfaits en perception intérieure, perception qui leur est donnée, parfaits aussi dans la rapidité de leurs mouvements. Ils représentent les quatre classes de créatures sur la terre: l'homme, le bétail, les bêtes sauvages et les oiseaux de l'air, symbolisant les puissances ou attributs de Dieu, que les païens adoraient, mais qui ici ne sont que les instruments du trône (ou autorité souveraine). Les païens ne connaissaient pas Celui qui y est assis. L'intelligence, la fermeté, la force et la rapidité d'exécution qui appartiennent à Dieu, sont vus en type dans ces animaux, comme nous le trouvons aussi ailleurs. Divers agents peuvent être les instruments de leur activité, mais ils ne sont que des symboles. Bien qu'il y ait entre eux et les chérubins une analogie générale, — le pouvoir judiciaire et gouvernemental, — ils ont un caractère particulier.

Les chérubins sur l'arche, dans le temple, avaient deux ailes qui formaient le trône; ils regardaient vers le propitiatoire, et, en même temps, étant d'or pur, ils portaient le caractère de la justice divine du trône dont on approchait. Dans le livre du prophète Ezéchiel, les chérubins supportaient le firmament au-dessus duquel était le Dieu d'Israël: c'était un trône de jugement exécutif. Ils étaient comme de l'airain embrasé et comme du feu — symbole que nous avons déjà considéré. Ils avaient quatre ailes; deux pour voler et deux pour se couvrir. D'après le chapitre 10 d'Ezéchiel, on voit qu'ils étaient pleins d'yeux (il n'est pas dit au dedans), c'était pour gouverner, selon Dieu, ce qui était extérieur, ce n'était pas l'intelligence divine au dedans. Dans le sixième chapitre d'Esaië, les séraphins (ou brûlants) ont six ailes, ainsi que les quatre animaux: ils sont au-dessus du trône et crient, de même qu'ici: Saint, saint, saint! Avec un charbon brûlant, ils purifient les lèvres du prophète; ils étaient au-dessus du trône.

Les symboles employés ici deviennent plus clairs à comprendre, d'après ces différents cas. Les animaux sont au milieu et à l'entour du trône, avec les attributs des chérubins qui y sont unis, car c'est un trône exécutoire de jugement; mais ce n'est pas simplement, comme en Israël, un jugement terrestre providentiel, un tourbillon venant de l'aquilon (Ezéchiel 1: 4). Nous avons, devant nous, dans l'Apocalypse, le gouvernement de toute la terre, un jugement exécutoire selon la sainteté de la nature de Dieu (\*). C'est ce qu'expriment les quatre animaux, chez lesquels il n'y a pas seulement une entière perception de toutes choses extérieurement, mais aussi une perception intérieure et morale. Nous ne voyons pas un trône d'or dont on s'approche, comme dans le tabernacle; la sainteté intrinsèque de Dieu est appliquée au jugement. Il manifeste sa nature et son caractère dans la création tout entière. La Providence ne sera plus une énigme. Ce ne sont pas des attributs complexes sans solution, pour ainsi dire, quoique appliqués dans des circonstances spéciales; chaque acte aura maintenant son caractère propre.

(\*) Car le jugement qui a lieu à la fin, bien que gouvernemental et terminant l'histoire de la terre, n'est pas seulement tel, c'est-à-dire répondant au caractère des chérubins; il est aussi selon la sainteté et la nature de Dieu, conformément au caractère des séraphins, comme en Esaië 6, où Dieu est connu en Israël.

Remarquons aussi qu'ici Dieu n'est pas présenté, ainsi que dans le premier chapitre, comme le Dieu qui EST, bien qu'embrassant le passé et le futur, Dieu en lui-même; mais c'est le Dieu des siècles «qui était, et qui est, et qui vient» (verset 8). Tous les noms de l'Ancien Testament lui sont donnés: Jéhovah (Seigneur ou Eternel); Elohim (Dieu); Shaddaï (Tout-puissant). Ses attributs (les quatre animaux) célèbrent la plénitude de son nom, comme le Saint qui vit aux siècles des siècles, n'ayant pas une existence ou une puissance qui passe, comme celles de l'homme qui, dans sa meilleure condition, n'est que vanité. Et les saints tombent sur leurs faces devant le trône; ils se prosternent devant la place qu'il occupe dans sa gloire, ils l'adorent dans l'éternité de son Etre, et déposent la gloire qui leur est donnée, devant sa suprême et propre gloire; ils rendent tout honneur à lui seul, comme en étant seul digne; mais la manière dont la gloire est célébrée montre que les hommages s'adressent à Dieu comme au Créateur pour qui sont toutes choses. A travers tous les changements, ces choses restent vraies.

On remarquera encore que les animaux ne font que célébrer et déclarer ce qu'est Dieu, tandis que les anciens adorent avec intelligence. Dans toute l'Apocalypse, les anciens donnent le motif de leur adoration. Il y a en eux l'intelligence spirituelle.

Remarquez ensuite que, lorsque les tonnerres, les éclairs et les voix, signes de la terreur qui accompagne le jugement, sortent du trône, les anciens, sur leurs trônes, demeurent impassibles; ils sont sur des trônes autour du trône de jugement, quand celui-ci est introduit. Telle est leur place devant Dieu, par rapport au jugement. C'est leur position, à quelque moment qu'il prenne le jugement en main. Ils font partie de la gloire — ils sont assesseurs du trône d'où la terreur procède. Lorsque Celui qui y est assis est proclamé, ils sont tout activité, reconnaissent qu'à lui appartient toute gloire, se prosternent sur leurs faces, et jettent leurs couronnes devant lui, plus heureux en reconnaissant sa gloire, qu'en possédant la leur.

Nous ne trouvons pas le Père ici; c'est Jéhovah. Et de fait, si nous demandions en qui il est manifesté, c'est, comme toujours, dans le Fils; mais ici, en soi-même, c'est simplement le Jéhovah de l'Ancien Testament.

Dans le chapitre suivant, l'Agneau nous est présenté. Un livre était dans la main droite de Celui qui est assis sur le trône; c'étaient les conseils de Dieu, tenus par sa puissance. Qui pouvait les ouvrir et en assurer l'exécution? Qui avait le droit de le faire? Nul dans le ciel ou sur la terre, sauf Un seul. Les anciens expliquent au prophète, qui s'affligeait de ce que les voies de Dieu dussent rester fermées, que le Puissant de Juda, la vraie source de toutes les promesses faites à David, avait vaincu pour ouvrir le livre et en rompre les sceaux. C'était l'Agneau, le Messie rejeté. Il était plus que cela, comme le montre la suite du chapitre, mais c'est ce qu'il est. Le Messie rejeté était au milieu du trône de Dieu, entouré de tout le déploiement de ce qu'est Dieu en providence et en grâce, savoir les quatre animaux et les anciens. Un Agneau était là, comme immolé. Il avait sept cornes représentant la plénitude de la puissance donnée de Dieu sur la terre, et les sept Esprits de Dieu pour le gouvernement de la terre entière, selon la perfection de Dieu. Quand il a pris le livre, les animaux et les anciens

tombent sur leurs faces devant lui, ayant des encensoirs d'or pleins des prières des saints. Dans cette position, ils sont sacrificateurs.

Un cantique nouveau est chanté pour célébrer l'Agneau. Ce qui semblait son déshonneur, ce qui attestait son rejet sur la terre, est ce qui le rend digne de prendre le livre. Celui qui, au prix de toutes les souffrances et en se livrant lui-même, avait glorifié Dieu en tout ce qu'il est, était capable et digne de déployer ce qu'est Dieu dans son gouvernement. Ce n'était pas le gouvernement d'Israël, mais celui de toute la terre; non pas seulement s'exerçant par des châtiments terrestres selon la révélation que Dieu avait faite de lui-même en Israël, mais le déploiement en puissance, sur la terre entière, de tout ce que Dieu est. Celui qui avait ainsi glorifié Dieu en tout ce qu'il est et qui, selon l'évangile qui déclare ce qu'il était par sa mort, avait racheté de toute tribu, langue et nation, Celui-là était propre à manifester le gouvernement en puissance. Il ne se manifeste pas encore, mais son oeuvre est ce qui le rend digne, c'est le motif divin, pour qu'il déploie toutes les voies de Dieu en gouvernement. Il peut ouvrir les sceaux et dévoiler les mystères des voies de Dieu. Les versets 9 et 10 doivent se lire ainsi: «Tu as été immolé, et tu as acheté pour Dieu par ton sang, de toute tribu, et langue, et peuple, et nation; et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu; et ils régneront sur la terre». Ainsi ce n'est pas ce qui est fait pour une classe particulière, mais c'est la valeur de l'acte qui est le motif de la louange, c'est tout ce qui lui est confié.

Ici, les anges sont introduits et louent l'Agneau. Nous ne les trouvons pas dans le quatrième chapitre. Je puis à peine douter que c'est parce qu'ici a lieu un changement dans l'ordre administratif. Jusqu'au moment où l'Agneau prend le livre, les anges avaient le pouvoir administratif; ils étaient les instruments par lesquels s'exerçait sur la terre ce que symbolisaient les quatre animaux. «Mais ce n'est point aux anges qu'il a assujéti le monde habité à venir dont nous parlons». C'est pourquoi, dès que l'Agneau paraît et prend le livre, aussitôt que l'idée de la rédemption est introduite, les animaux et les anciens sont vus ensemble, et les anges prennent leur propre place à part. De même que les animaux auparavant, ils ne donnent point de motif à leur louange. Comme chefs de la création quant à leur nature, ils célèbrent avec toutes les créatures le titre de gloire de l'Agneau et sa propre dignité, rendant à Celui qui est assis sur le trône et à l'Agneau la louange aux siècles des siècles. Les quatre animaux, c'est-à-dire tout l'exercice de la puissance de Dieu en création et en providence, joignent leur amen à ces louanges, et les anciens adorent Dieu dans l'excellence de son Etre. Mais au verset 8, les animaux et les anciens sont réunis quand ils tombent sur leurs faces devant l'Agneau. Je ne pense pas que, dans la dernière partie du verset, les animaux doivent être distingués des anciens (\*); ils se confondent avec eux, symbolisant différents services, mais non pas deux classes en ce moment. Le verset 9 présente le fait général; il n'est pas dit «ils chantaient», mais «ils chantent». Cela a lieu dans le ciel; mais ceux qui le font, sont d'une manière générale dans la pensée. Ainsi nous est présentée la source de ce qui va suivre, c'est-à-dire le trône et les personnes engagées dans le ciel devant Dieu, dans tout ce qui se passe. Le trône d'où sort le jugement, ceux qui entourent le trône de Dieu en haut, ceux qui

sont au milieu du trône, ont été placés devant nous : nous avons la scène céleste, et le chœur, et les assistants.

(\*) C'est-à-dire que *εχοντες* s'applique pas seulement aux anciens.

Chapitre 6. — Ce qui doit suivre sur la terre commence maintenant, quand les sceaux sont ouverts. On remarquera ici que Jean, placé au milieu de la ruine de l'assemblée, donne prophétiquement tout ce qui se passe depuis que celle-ci est déchue jusqu'à ce que Christ vienne, au chapitre 19. Ni l'ascension de Christ, ni l'enlèvement des saints, ne sont mentionnés, sauf pour autant que le chapitre 12 les donne ensemble.

Ce que présentent les premiers sceaux est simple; je n'ai rien de nouveau à en dire. En premier lieu, nous y voyons des conquêtes accomplies par une puissance impériale; ensuite, les guerres, puis la famine, et enfin la mortalité, amenant à sa suite ce qu'Ezéchiel nomme les quatre plaies mortelles de l'Eternel: l'épée, la famine, la mort et les bêtes sauvages de la terre. Ces sceaux parlent du cours providentiel de l'action de Dieu sur la terre, et c'est pourquoi ce sont les quatre animaux qui appellent sur elle l'attention du prophète, mais ils ont en eux la voix de Dieu, la voix du Tout-puissant; afin que l'oreille de celui qui a l'Esprit écoute. Ainsi se trouvent complètes les plaies providentielles, comme il en est parlé dans l'Ecriture. Ensuite viennent les jugements directs, ces plaies n'étant que ce que l'on peut appeler des mesures préparatoires.

J'ai à faire remarquer que la plénitude des plaies du verset 8 (chapitre 6) ne frappe pas toute la terre romaine, car c'est le quart, et non le tiers de la terre, qui est mentionné. Les plaies aussi sont limitées dans l'étendue de leur sphère, elles ne sont pas universelles.

Les saints sont ceux à qui Dieu pense réellement, et ils nous sont rappelés avant que d'autres scènes soient placées devant nous. Ceux qui ont souffert le martyre pour la parole de Dieu et pour le témoignage qu'ils ont rendu, demandent combien longtemps ils resteront sans être vengés; car nous avons toujours à faire, dans ce livre, avec un Dieu de jugement. Le fait qu'on les voit sous l'autel signifie simplement qu'ils avaient offert leurs corps en sacrifice à Dieu pour la vérité. Les robes blanches sont le témoignage rendu à leur justice — l'approbation publique de Dieu à leur égard; mais le temps où ils doivent être vengés n'était pas encore là. Je ne pense pas que les robes blanches données aux saints signifient la résurrection. La première résurrection est la grâce souveraine nous donnant une même place avec Christ («pour toujours avec le Seigneur»), en vertu de son oeuvre et du fait qu'il est notre justice, ce qui est pour nous tous. Les robes blanches données ainsi aux saints veulent dire que leur justice (*δικαιωματα*) (\*) est reconnue — c'est pourquoi nous les retrouvons au chapitre 19, à l'apparition de Christ. «Ils marcheront avec moi en vêtements blancs, car ils en sont dignes». Je ne nie pas que nous soyons purifiés et que nos robes soient blanchies dans le sang de l'Agneau. Mais, même où cela est dit au chapitre 7, je pense que cela se rapporte spécialement à la manière dont ils ont été associés avec Christ dans sa position de souffrance. Ici, des robes blanches leur sont données, leur service est reconnu; mais, pour que leur sang soit vengé, ils doivent attendre jusqu'à ce qu'une nouvelle scène de persécution leur ait amené des compagnons qui seront honorés et vengés comme eux. Cependant ceci marque un pas en

avant et trouve sa cause dans l'action de Dieu pour amener ce nouvel état de choses, qui se termine par le jugement final et la mise de côté du mal. Ici, les jugements sont providentiels.

(\*) Il est très possible que le pluriel «les justices» soit un hébraïsme pour «la justice». On retrouve cela fréquemment dans les choses morales. En tout cas, la justice est celle des saints.

Ce qui suit le cri des saints réclamant la vengeance, c'est la dislocation de tout le système du gouvernement ici-bas, et la terreur s'emparant de toute la terre. Comme l'on voit clairement dans ce passage que c'est une scène de jugement, et que Dieu est un Dieu de jugement! Les désirs des saints sont semblables à ceux qui sont exprimés dans les Psaumes. Ce ne sont pas des enfants devant le Père, ce n'est pas la grâce, l'évangile et l'assemblée; c'est Jéhovah, un Dieu de jugement, par qui les actions sont pesées. Nous sommes sur le terrain de l'Ancien Testament, c'est-à-dire la prophétie; point de grâce pour le méchant, bien que le jugement introduise la bénédiction.

L'ouverture du sixième sceau amène un tremblement de terre, c'est-à-dire une violente convulsion dans toute la structure de la société. Toutes les puissances gouvernantes sont visitées; et, voyant tout bouleversé, tous, grands et petits pensent, avec la mauvaise conscience qu'ils ont, que le jour de la colère de l'Agneau est arrivé. Mais ce moment n'est pas encore venu, bien qu'il y ait des jugements préparatoires en vue de l'établissement de son royaume.

Mais Dieu pense à ses saints sur la terre, où, rappelons-le, l'assemblée n'est jamais vue maintenant. Il pense à eux avant que ne se déroulent les scènes qui doivent suivre, soit les jugements sur la terre romaine, soit les opérations spéciales du mal; il pense à eux, afin de les mettre en sûreté et de les sceller pour ce jour.

En premier lieu (chapitre 7), ceux qui composent le nombre parfait du résidu d'Israël sont scellés, avant qu'il soit permis aux instruments providentiels des jugements de Dieu, d'entrer en activité. Le nombre indiqué est  $144000 = 12 \times 12 \times 1000$ . Ils sont gardés en sûreté pour la bénédiction selon les desseins de Dieu, et mis à part par lui; ils ne sont pas encore vus jouissant des bénédictions, mais gardés pour elles. Ensuite paraît l'innombrable multitude de ceux qui viennent d'entre les gentils. Nous devons remarquer qu'il n'y a eu précédemment aucune déclaration prophétique quant à la bénédiction de ceux qui sont épargnés dans la grande tribulation; (non pas celle des trois ans et demi de Matthieu 24, — cela se rapporte aux Juifs, — mais celle qui est mentionnée dans l'épître à l'assemblée de Philadelphie). Mais cette bénédiction nous est pleinement montrée dans ce chapitre, qui nous dit aussi distinctement quels sont ceux qui y ont part. On voit une multitude de gentils se tenant, non pas autour du trône, mais devant le trône et devant l'Agneau, leur justice étant reconnue et eux-mêmes victorieux. Ils attribuent le salut à Dieu ainsi révélé, c'est-à-dire à Dieu sur le trône et à l'Agneau. Ils appartiennent à ces scènes terrestres, non pas à l'assemblée. La réponse à ce qu'ils proclament est donnée par les anges qui sont autour du trône, des anciens et des animaux, tous ensemble formant la partie céleste de la scène, déjà en relation avec le trône; les anges entourant les autres qui forment le centre, le cercle le plus rapproché du trône, et

devant celui-ci est la multitude vêtue de blanc. Les anges donnent leur Amen, et proclament aussi les louanges de leur Dieu.

Tout cela se rapporte à la multitude vêtue de blanc et aux anges; seulement les premiers parlent de l'Agneau, qui était aussi leur salut. A cela les anges ajoutent leur Amen, et louent leur Dieu. Auparavant, ils avaient donné gloire et bénédiction à l'Agneau (chapitre 5); mais on comprend que le salut qui vient de l'Agneau n'était pas leur part propre dans le cantique. Les anciens et les quatre animaux n'adorent pas ici, parce que les relations qui leur sont propres, sont différentes, et que ce n'est pas d'elles qu'il est question ici. On trouve ces relations, pour autant que l'Apocalypse en parle, dans les chapitre 4 et 5. Là, on voit les anciens assis sur des trônes entourant celui de Dieu, jetant leurs couronnes devant le trône et adorant Celui qui vit aux siècles des siècles. Ils donnent les raisons de leur adoration selon les relations dans lesquelles ils sont placés: la relation des anges est avec leur Dieu; celle de la multitude vêtue de blanc est avec le Dieu du trône et avec l'Agneau, comme ayant droit au gouvernement et à la délivrance de la terre comme chose actuelle. Que l'Agneau soit le Fils, oui, même le Dieu qui a créé les anges, ce n'est pas ici la question; il s'agit de chaque classe parlant selon sa propre relation, de manière à la faire ressortir.

Ainsi nous avons les armées célestes, les saints glorifiés, et la multitude de ceux qui sont vêtus de robes blanches, chacune de ces classes dans une relation différente, la première et la dernière mises ensemble et les saints glorifiés formant une classe à part. Ici, ils n'adorent pas; mais un des anciens, qui ont toujours l'intelligence des pensées de Dieu, explique au prophète ce qu'est la multitude vêtue de blanc. Elle ne formait pas jusqu'alors une partie de la révélation prophétique, et elle n'occupait pas la place propre de l'assemblée. «Mon seigneur, tu le sais», dit le prophète. L'ancien lui dit que ce sont ceux qui étaient venus de la grande tribulation, qu'ils s'y étaient montrés fidèles, et que leurs robes avaient été blanchies dans le sang de l'Agneau. Ils ne sont pas des saints de l'époque millénaire, c'est-à-dire nés durant cette période et assujettis par leur naissance à la responsabilité de cette condition à laquelle la grâce avait à subvenir. Ils sont purifiés et reconnus comme tels, ils en ont la conscience et ont déjà remporté la victoire quand les autres commencent, de sorte que, déjà purifiés et reconnus, ils sont toujours devant le trône, comme une classe spéciale, et ils servent Dieu jour et nuit dans son temple.

Cela les distingue immédiatement des adorateurs célestes. Pour ceux-ci, il n'y a point de temple; le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant et l'Agneau sont le temple de la cité céleste. Sur ceux-là, Celui qui est assis sur le trône dresse sa tente, comme autrefois sur le tabernacle. Ils ne sont pas comme Israël dans les parvis, ou comme les nations dans le monde; ils ont une place sacerdotale dans le temple du monde. Les multitudes du temps millénaire sont des adorateurs, ceux-ci sont sacrificateurs. Comme autrefois Anne, fille de Phanuel, toujours dans le temple même, ils ont constamment accès auprès du trône. Mais ils jouissent aussi de bénédictions venant de l'Agneau auquel, de même qu'à Dieu, ils attribuent leur salut. Il est le bon Berger qui a été rejeté, et qui a passé lui-même par la tribulation, par une grande tribulation, et il les paîtra. Ils n'auront plus faim et ils n'auront plus soif, comme ils l'ont eu



souvent; la persécution et la tribulation ne pourront plus les atteindre. L'Agneau, tel qu'il sera connu dans ce temps de transition, l'Agneau qui est exalté au milieu du trône, les paîtra et les conduira aux fontaines des eaux de la vie. Ce n'est pas, comme pour nous, la promesse d'une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle et coulant au dehors comme un fleuve; mais ils seront nourris, rafraîchis et parfaitement gardés par la grâce de l'Agneau qu'ils ont suivi. Dieu lui-même essuiera toute larme de leurs yeux; ils jouiront de toutes les consolations de Dieu en compensation de toutes les peines par lesquelles ils auront passé. Mais leurs bénédictions sont des consolations, et non point proprement la joie céleste. Ils forment ainsi une classe à part, distincte des anciens ou saints célestes; distincte aussi des saints de la période millénaire, qui ne verront jamais la tribulation, ils ont en grâce devant Dieu une position connue et arrêtée. C'est une nouvelle révélation relative à ceux qui passent par la grande tribulation. Les cent quarante-quatre mille du chapitre 14 sont une classe analogue prise d'entre les Juifs sortant de leur tribulation spéciale.

De nouveau (chapitre 8), l'intérêt de Dieu pour les saints, déployé activement par l'intercession efficace du grand souverain sacrificateur, amène des jugements sur le monde. Pour ceux qui étaient sous l'autel, il n'y avait point d'intercession; ils étaient consommés, ayant été rejetés et mis à mort comme Christ. Mais il y a sur la terre des saints qui ont encore besoin de cette intercession, pour que leur cri dans leur infirmité soit entendu et exaucé. La fumée des parfums monte vers Dieu avec les prières des saints. Le grand Médiateur prend du feu de l'autel, le met dans l'encensoir et le jette sur la terre. La réponse à l'intercession, ce sont des jugements; les signes de la puissance de Dieu se manifestent, et un renversement de l'ordre de choses sur la terre s'ensuit: il y a des voix, des tonnerres et des éclairs, comme lorsque le trône est dressé, et de plus, un tremblement de terre.

Au signal donné d'en haut, répondent des jugements d'une nature spéciale. Ils tombent sur la terre romaine, la troisième partie de la terre (voyez chapitre 12: 4). En premier lieu, c'est un jugement venant du ciel, de la grêle et du feu mêlés de sang, indiquant la violence du jugement pour la destruction des hommes. L'effet en est la destruction de ceux qui sont élevés en dignité dans la terre romaine, ainsi que de toute la prospérité générale. Ensuite, une grande puissance, comme jugement de Dieu, est jetée dans la masse des peuples — je pense qu'il s'agit encore de la terre romaine; — de là résulte la destruction des hommes et, dans cette même limite, de tout ce qui sert à leur subsistance et appartient à leur commerce. Après cela, un personnage, qui aurait dû être une source spéciale de lumière et d'ordre dans la sphère du gouvernement, tombe de la place qu'il occupe, et corrompt les sources morales des motifs et des sentiments populaires — c'est-à-dire ce qui gouverne et dirige les hommes de manière à les caractériser. Ces sources morales deviennent amères, et beaucoup d'hommes en meurent. La dernière de ces quatre plaies tombe sur les puissances gouvernantes et détruit leur action dans leurs sphères respectives. Tout cela a lieu dans les limites de la terre romaine. Les jugements généraux se terminent ainsi, bouleversant la terre romaine et apportant le désastre et la confusion là où se trouve la puissance du mal contre les saints.

Ensuite, sont annoncés les malheurs qui doivent fondre spécialement sur ceux qui habitent sur la terre, qui y ont établi leur demeure, en contraste avec l'appel céleste, qui n'ont été ni réveillés ni émus par les jugements dont la terre a été frappée, mais qui, en dépit de tout, s'y sont attachés comme à un lieu permanent. Trois fois malheur! L'expression: «ceux qui habitent sur la terre», a déjà été employée dans la promesse faite à Philadelphie et dans la prière des âmes sous l'autel, car le caractère, soit de Philadelphie, soit des martyrs, est en contraste avec «ceux qui habitent sur la terre». Après tout ce que Dieu vient d'accomplir, ils sont une classe distincte, manifestée et désignée comme telle dans ce qui se passe sur la terre. C'est contre cette classe incrédule et perverse, que sont dirigés maintenant les jugements terrestres de Dieu; le premier, contre les Juifs; le second, contre les habitants de la terre romaine; le troisième est universel.

Le cinquième ange sonne de la trompette (chapitre 9), et quelqu'un qui, par sa position, aurait dû être un instrument pour répandre la lumière et maintenir l'ordre gouvernemental sur la terre, est vu comme tombé de sa place. Le pouvoir de déchaîner toute l'influence ténébreuse de Satan lui est donné. Il ouvre le puits de l'abîme — le lieu où le mal est enfermé et enchaîné, non pas celui où il est puni, c'est-à-dire l'étang de feu. L'autorité suprême et toute lumière céleste sur la terre, ainsi que l'influence salutaire de l'ordre, sont obscurcies et prennent fin par suite de la funeste influence satanique qui se répand librement. Et ce n'est pas tout: des instruments directs et nombreux de la puissance satanique sortent de cette mauvaise influence: des foules de sauterelles morales avec l'aiguillon des fausses doctrines dans leurs queues. Ce n'est pas pour détruire la prospérité temporelle sur la terre, mais pour tourmenter les Juifs impies; non pour les tuer, mais pour les harceler et les torturer. Ce mal doit continuer durant cinq mois, car ce n'est pas le jugement final. Le tourment infligé est pire que la mort — c'est la peine et l'angoisse du coeur. Ces sauterelles présentent l'image d'un pouvoir militaire impérial; elles sont couronnées, et pour qui les voit de face, elles offrent une apparence d'énergie masculine; mais quand on les voit par derrière et que le secret de ce qu'elles sont en réalité est découvert, elles apparaissent faibles et dans la sujétion. Elles sont armées et couvertes de la cuirasse d'une conscience endurcie; elles sont sous les ordres de Satan et des instruments directs de son pouvoir. L'ange de l'abîme les conduit, lui qui régit les profondeurs des ruses de Satan, comme gouverneur de la puissance des ténèbres. Nous sommes trop incrédules relativement à l'influence directe de Satan pour obscurcir les esprits des hommes quand cela lui est permis, quand les hommes sont abandonnés à son influence aveuglante. Des tourments cruels qui ne leur laissent point de repos, tourments pires que la mort, et l'aveuglement d'esprit, deviennent la portion de ceux qui autrefois étaient le peuple aimé de Dieu. Un malheur est passé.

Le sixième ange sonne de la trompette. Le malheur qui suit est beaucoup plus caractérisé par l'action de l'homme, et est plus providentiel. Il est dirigé contre les habitants de l'empire latin. Les instruments de ce jugement sont déchaînés d'au delà de l'Euphrate — une foule innombrable de cavaliers. Mais ce n'est pas tout. Leurs consciences (les cuirasses) et leurs paroles (leur bouche) sont sous la puissance de Satan, en jugement de la part de Dieu. Cette

fois les hommes sont frappés de mort. La bouche de ces instruments du jugement exhale la puissance de Satan, et leur influence doctrinale est satanique; par ces deux choses ils nuisent. Je ne crois pas que la mort ici soit simplement physique (elle peut être telle), je suppose, qu'elle signifie devenir apostat. Le reste des hommes qui ne sont pas ainsi tombés, ne se repentent cependant point de leur idolâtrie et de leurs mauvaises oeuvres.

Tels sont les malheurs préliminaires tombant sur l'ensemble des Juifs et des gentils christianisés; ce n'est pas encore l'antagonisme direct du pouvoir du mal contre Dieu. C'est ce qui, maintenant, va être développé; mais d'abord, dans le petit livre ouvert, nous allons voir cette phase mise à sa place dans l'histoire générale (chapitre 10). Le livre est vu ouvert, comme étant une partie de la prophétie bien connue et conduite directement jusqu'à la fin sur un terrain connu; ce n'est pas les voies de Dieu non révélées et encore moins manifestées, préparant l'issue finale. Christ descend et affirme son droit sur toutes choses ici-bas: il place son pied droit sur la mer et son pied gauche sur la terre; il fait entendre la voix de sa force à laquelle répond la voix du Tout-puissant. Mais les révélations de cette voix sont scellées; alors Christ jure par Celui qui vit aux siècles des siècles, qu'il n'y aurait plus de délai. Toutes choses tendent à l'issue finale. Au son de la septième trompette, le mystère de Dieu doit être terminé — sa puissance directe interviendra. Le prophète doit recommencer à prophétiser sur des peuples, des nations et des langues.

(Chapitre 11). Nous sommes transportés ici, tout d'un coup, au centre des sujets prophétiques: Jérusalem, le temple, l'autel et les adorateurs. Ceux-ci, — ceux qui adorent au dedans dans le secret de Dieu, de même que l'autel, sont reconnus et, acceptés de Dieu. La profession générale du judaïsme est rejetée, et n'est plus reconnue. Elle est abandonnée pour être foulée aux pieds par les gentils pendant la demi-semaine de douleur. Ceux qui occupent la place de sacrificateurs, les vrais adorateurs selon la pensée de Dieu, sont là et sont reconnus. Dieu donne aussi un témoignage complet, — deux témoins, — ce qui était requis sous la loi; ceux-là continuent à rendre leur témoignage jour après jour, durant toute la demi-semaine. Les témoins sont dans la douleur et dans l'opprobre, mais revêtus de puissance, de même qu'Elie et Moïse quand le peuple était dans l'apostasie et la captivité. Ce n'est pas le rétablissement d'Israël avec la royauté et la sacrificature, comme cela aura lieu plus tard, quand sera accompli ce que nous voyons en Zacharie (chapitre 4), c'est-à-dire le chandelier avec les deux oliviers; mais c'est un témoignage suffisant démontrant que la chose arrivera. Nul ne peut toucher ces témoins pendant que dure la demi-semaine de leur prophétie; leur parole apporte la mort à leurs adversaires. Nous avons dans le résidu la sacrificature et la prophétie, non pas la royauté, cela va sans dire, mais pratiquement un témoignage à la royauté. La souffrance montre qu'elle est absente; toutefois personne ne peut toucher les témoins jusqu'à ce que leur temps soit venu. En cela, ils sont semblables à Christ dans son humiliation au milieu d'Israël; seulement Lui ne mettait point à mort ses ennemis. Il signale la chose dans les Psaumes, comme étant la portion du résidu. L'état des témoins est caractérisé par une entière humiliation et par la réponse parfaite de Dieu à leur parole prophétique. Mais quand ils ont achevé leur témoignage, les choses changent de face. Ils ont affaire avec la bête

qui monte de l'abîme. Ils se tiennent devant le Seigneur de la terre; ils ne sont pas des prédicateurs d'un évangile céleste, mais des témoins au droit que Dieu a sur la terre, et, en relation avec elle, à son amour pour son peuple. Ils rendent témoignage aux droits de Dieu, quand les gentils ennemis sont en possession de la terre. Leur heure étant venue, la bête les met à mort, et leurs corps sont jetés sur la place de la cité. Les nations empêchent qu'ils ne soient mis dans un sépulcre. Ceux qui habitent sur la terre, qui veulent l'avoir pour eux et y trouver leurs aises, sont dans la joie, car les témoins du Seigneur de la terre les tourmentaient. Mais après trois jours et demi, vivifiés par l'Esprit de Dieu, ils montent au ciel dans une nuée, non pas en secret comme Christ, mais à la vue de leurs ennemis. La dixième partie de la grande ville du monde tombe en même temps dans le bouleversement qui a lieu sur la terre, et le reste des hommes effrayés, donnent gloire au Dieu du ciel. Mais Dieu agissait déjà comme le Dieu de la terre. Le second malheur est passé.

Nous atteignons ainsi la fin de la demi-semaine indiquée: la septième trompette allait bientôt sonner pour terminer le mystère de Dieu. Elle sonne, et de grandes voix dans le ciel déclarent que le royaume du monde de leur Seigneur (Jéhovah) et de son Oint (Christ) est venu — malheur le plus grand, et sujet de la plus profonde terreur pour ceux qui habitent sur la terre. Le malheur provenant de Satan était tombé spécialement sur les Juifs; celui qui était causé par des hommes, avait atteint surtout ceux qui demeurent dans l'empire latin; le dernier malheur procède directement de Dieu, quand les nations se sont irritées, que la colère de Dieu est venue, et qu'est arrivé le moment d'une rémunération complète et de la délivrance finale. De nouveau, nous trouvons les anciens annonçant ici les motifs des louanges et des actions de grâces. Des voix dans le ciel proclament le fait du règne de Jéhovah et de son Oint, selon le Psaume 2, et annoncent que Lui (car, comme toujours, Jean réunit l'un et l'autre dans une même pensée) régnera aux siècles des siècles, et il en sera ainsi. Mais le royaume terrestre et le royaume éternel sont tous deux célébrés. Seulement, dans le royaume éternel la distinction du royaume du monde et celle de la subordination de Christ (*son* Christ) sont omises. Dans les actions de grâces des anciens, le Seigneur, Dieu, Tout-puissant (Jéhovah, Elohim, Shaddaï), est célébré comme le grand Roi qui prend à lui sa puissance et son règne, car c'est le royaume de Dieu. Ce qu'ils disent comprend deux parties; les nations se sont irritées, et cela amène le temps de la colère de Dieu, et celui des morts pour être jugés. C'est la première moitié: la colère de l'homme et le jugement de Dieu. Ensuite, il donne la récompense aux prophètes, aux saints et à tous ceux qui craignent son nom, et met loin de la terre ceux qui la corrompaient. C'est la bénédiction. La première partie est générale: le temps de la colère et du jugement; la seconde est la récompense et la délivrance des saints sur la terre. Cela termine entièrement l'histoire générale symbolique. La dernière trompette a sonné et le mystère de Dieu est terminé.

Dans ce qui suit (chapitre 12 et suivants), nous avons les détails: la bête et la relation de l'assemblée et des Juifs avec elle; Babylone, et ensuite les noces de l'Agneau; le jugement de la bête et du faux prophète; Satan lié; les deux résurrections et le jugement final; puis la description de la cité céleste. Mais cette nouvelle prophétie commence (chapitre 11: 19),

quant aux voies prophétiques relatives à la terre, par une allusion spéciale aux Juifs. Le temple de Dieu dans le ciel est ouvert, et l'arche de son alliance, qui se rapporte à Israël, y est vue. Mais le jugement est ce qui la caractérise maintenant; des jugements de toutes sortes, les uns descendant d'en haut, les autres produisant ici-bas le désastre et la subversion (\*).

(\*) Quand le trône est établi pour le jugement (chapitre 4), il est caractérisé uniquement par ce qui procède directement de Dieu. Il n'y a point ce que nous trouvons ici, tremblement de terre et grêle.

Le chapitre 12 nous donne un sommaire court mais très important du cours entier des événements, vus, non dans les instruments qui les amènent sur la terre, ni dans le jugement de ceux-ci, mais, selon la pensée divine, dans tous les principes à l'oeuvre; c'est l'état des choses révélé de Dieu. La première personne symbolique, sujet de la prophétie et résultat de toutes les voies de Dieu en elle, est une femme revêtue du soleil, avec la lune sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles. C'est Israël, ou Jérusalem comme son centre — Israël selon les desseins de Dieu (comparez Esaïe 9: 6 et Psaumes 87: 6). Cette femme (Israël) est revêtue de l'autorité suprême; elle est investie de la gloire de l'administration parfaite dans l'homme, et sous ses pieds se trouve toute la gloire originale de ces choses telle qu'elle était réfléchie sous l'ancienne alliance. Elle était en travail d'enfant, dans la détresse et le tourment pour être délivrée. D'un autre côté, la puissance de Satan est là, sous la forme de l'empire romain, complet dans ses diverses formes de pouvoir, sept têtes, mais incomplet quant à la suprématie administrative — dix cornes et non pas douze. Satan, l'ennemi déclaré de Dieu et de la puissance de Dieu en Christ, cherche à dévorer, dès qu'il sera né, l'enfant qui, de la part de Dieu, doit gouverner toutes les nations. Mais l'enfant, Christ et l'assemblée avec Christ, est enlevé vers Dieu et vers son trône. Il ne reçoit pas maintenant le pouvoir, mais il est placé à la source même d'où le pouvoir procède. Ce n'est pas l'enlèvement des saints en rapport avec la joie, car l'on est ramené en arrière à Christ lui-même montant au ciel; mais nous avons le fait que lui et l'assemblée en lui et avec lui sont placés au siège d'où découle le pouvoir pour l'établissement du royaume. Il n'y a pas de temps en rapport avec cela. Christ et l'assemblée sont un; mais quant à la femme — les Juifs — elle fuit après cela dans le désert, où Dieu lui a préparé un lieu pour y être gardée durant la demi-semaine.

L'assemblée, les saints célestes (comme Christ, remarquez-le), va au ciel pour être en dehors de ce qui aura lieu. Les Juifs, ou saints terrestres, sont protégés par des soins providentiels sur la terre. Nous avons donc tout l'état des choses, ainsi que ceux qui sont en vue sur la scène et leurs places respectives. Celle qui doit posséder la gloire et la puissance sur la terre, est rejetée. L'enfant qui doit avoir la puissance dans le ciel et l'exercer du ciel, est d'abord enlevé en haut. La position est ainsi rendue très claire.

Ensuite se poursuit le cours historique des événements, l'enfant étant supposé avoir déjà été enlevé en haut. Il y a un combat dans le ciel, et le diable et ses anges en sont exclus; leur place n'y est plus trouvée. Ceci rend toujours plus nette la distinction entre les saints célestes et le résidu juif. Les saints d'en haut ont vaincu l'accusateur par le sang de l'Agneau et la parole de leur témoignage; la semence de la femme, ce sont ceux qui gardent les commandements

de Dieu et qui ont le témoignage de Jésus, c'est-à-dire l'esprit de prophétie. Ce qu'ils ont de Dieu dans la Parole est selon l'Ancien Testament.

Pour revenir à la dernière partie du chapitre, une grande voix proclame dans le ciel, que «le royaume de notre Dieu et le pouvoir de son Christ» est venu. C'est encore le témoignage du Psaume second, mais jusqu'à présent il n'est proclamé que du ciel où la puissance du royaume est déjà établie, puisque Satan en a été précipité. Le pouvoir anti-sacerdotal de Satan a pris fin pour toujours. Il peut encore se revêtir des caractères de roi et de prophète, mais c'en est fait de sa place dans le ciel. Les saints des lieux célestes l'ont vaincu par ce qui purifie leur conscience et établit leur titre au ciel — le sang de l'Agneau, et par la parole de leur bouche, l'épée de Dieu par l'Esprit — et ils ont livré leur vie à la mort. Les ciels et ceux qui y habitent peuvent maintenant se réjouir; mais ce qui cause leur joie est un malheur pour les habitants de la terre et de la mer, car le diable est descendu vers eux dans une grande fureur, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps. Je pense que le verset 11 implique qu'il y a des saints mis à mort après l'enlèvement de l'Eglise, et qui cependant appartiennent au ciel. S'il y en avait de tels qui fussent tués à cause de leur fidélité et qui ne fussent pas pris en haut, ils perdraient à la fois la terre et le ciel, tout en étant plus dévoués que ceux qui auront la terre. D'ailleurs nous les voyons, au chapitre 20, parmi ceux qui ont part à la première résurrection. Les âmes qui étaient sous l'autel avaient à attendre que d'autres — leurs frères qui devaient être mis à mort comme eux — fussent au complet, et nous avons à remarquer que les saints, dont le bonheur est célébré ici, sont ceux qui avaient donné leur vie et nuls autres. Cependant, c'est avant la dernière demi-semaine d'années.

Nous avons donc devant nous ces trois classes de personnes: ceux dont la voix est entendue dans le ciel; leurs frères qui ont vaincu; et ceux qui se trouvent sur la terre pendant les trois ans et demi de la fureur de Satan, période qui n'avait pas encore commencé. Or si l'enfant mâle dans le ciel est, ainsi que nous l'avons dit, Christ et les saints enlevés vers lui, la voix entendue dans le ciel étant celle de personnes qui s'y trouvent déjà, il est évident que c'est la leur (\*); les saints qui ont eu part à l'enlèvement, associés avec Christ, célèbrent la chute de l'accusateur et la délivrance de ceux qui appartiennent au ciel, les appelant «nos frères» — frères dont la lutte avec l'accusateur est maintenant terminée, puisqu'il a été précipité, mais qui avaient eu à lui résister comme à une puissance dans les lieux célestes, un anti-sacrificateur, chose qui tout entière est un mystère pour Jean, — et il reste ceux qui maintenant seront dans la tribulation, lorsque Satan, comme roi et prophète, agira avec fureur sur la terre. Le dragon, précipité sur la terre et ne pouvant plus ni accuser dans le ciel, ni s'opposer aux saints dont l'appel est céleste (or la sacrificature s'applique à ceux-là, non point aux saints envisagés dans leur union avec Christ), le dragon persécute les Juifs et cherche à détruire leur témoignage. Mais Dieu donne à la femme, non pas la force pour résister, — pour la délivrance, le Seigneur doit venir, — mais la puissance de fuir, d'échapper et de trouver un lieu de refuge où elle est nourrie durant les trois ans et demi, en dehors des atteintes du serpent. Il cherche à la poursuivre; il n'a point d'ailes pour cela, mais il lance après elle, pour la détruire, un fleuve; les mouvements de peuples conduits par un motif spécial et agissant

sous son influence. Mais la terre, ce système organisé dans lequel les hommes vivent, engloutit le fleuve. L'influence de Satan s'exerce en vain; elle n'est pas arrêtée par une armée, par un autre pouvoir qui s'y oppose — elle est annulée. L'ordre des choses sur la terre neutralise complètement l'effort fait contre la femme. Dieu l'a arrangé ainsi dans sa providence, et le dragon se tourne vers le résidu fidèle de la semence de la femme, vers les Juifs qui tiennent ferme à la Parole, pour les persécuter individuellement.

(\*) Je ne dis pas que la voix soit celle de Christ; il est trop contestable que cela puisse s'appliquer à lui.

Le chapitre 13 présente d'une manière distincte le développement complet du mal dans les instruments de Satan. Il y en a deux — la bête qui a dix cornes et celle qui en a deux. Le dragon, qui entraînant avec sa queue la troisième partie des étoiles du ciel, Satan sous la forme de l'empire romain, donne à la première bête son trône et un grand pouvoir (\*). La seconde bête, non seulement exerce administrativement le pouvoir de la première devant elle, mais elle est une puissance active de mal pour conduire les hommes à reconnaître la première bête, et en elle le dragon. La bête, l'empire romain original, mais largement modifié et sous une nouvelle forme. Dans ses formes de gouvernements ou têtes, il a la plénitude parfaite, mais il se compose de dix royaumes indiquant, je n'en doute pas, l'imperfection administrative de son ensemble. Il n'a pas dix cornes; il est incomplet. Sept marque une plénitude d'un genre plus élevé. L'Agneau a sept cornes; la femme a douze étoiles sur sa tête. Sept indique la perfection en elle-même; douze est la perfection administrative dans l'homme. Sept est le nombre premier le plus élevé, douze le plus parfaitement divisible composé des mêmes éléments, mais multipliés l'un par l'autre et non réunis par l'addition. Quatre exprime la perfection dans une chose finie; ainsi un carré, et encore plus un cube, est parfaitement le même de toutes manières, mais a une étendue limitée.

(\*) Nous ne devons donc pas nous étonner si la bête à la fin n'a qu'une domination locale, bien qu'originellement Dieu eût donné aux bêtes l'empire universel: nous savons jusqu'où il s'étendit.

La bête porte sur ses têtes des noms de blasphème. Elle est l'ennemie déclarée de Dieu et de son Christ. Elle a absorbé les empires précédents et les représente. Le dragon, la puissance directe de Satan sous la forme de l'empire romain païen, donne son trône et sa puissance à cette nouvelle bête. Elle n'est pas de Dieu. Maintenant que l'assemblée n'est plus sur la terre, Dieu n'y reconnaît plus aucune puissance, jusqu'à ce qu'il prenne la sienne. La terre est en guerre contre lui.

Une des têtes de la bête, une des formes de son pouvoir (je ne doute pas que ce soit l'impériale), est vue comme ayant été blessée à mort, mais elle avait été guérie. La tête impériale est rétablie et le monde est dans l'admiration. Les habitants de la terre adorent le dragon comme ayant donné son pouvoir à la bête. Rien à leurs yeux n'égale la bête; Dieu est complètement rejeté sur la terre. Il est donné à la bête d'énoncer les plus hautes prétentions et de proférer des outrages contre Dieu. Elle blasphème Dieu, son nom et son habitation, et les saints célestes — tout le christianisme et le Dieu du christianisme. Le dragon a été précipité du ciel, les saints qui ont part à l'enlèvement, y ont été reçus, et il blasphème, mais ne peut rien de plus.

Quant à ceux qui habitent sur la terre (car la distinction n'est pas maintenant spirituelle seulement), tous adorent la bête, excepté les élus — ceux dont le nom a été écrit dès la fondation du monde dans le livre de vie de l'Agneau. Résister humainement par la force ne sera pas le sentier de l'obéissance; celui qui prendra l'épée périra par l'épée: la violence n'est jamais la voie de Christ; sa voie est la patience qui endure et ne résiste point; mais la bête qui tue ainsi, périra. Tel est donc le pouvoir impérial, pouvoir blasphémateur établi par Satan, occupant la place de l'ancien empire romain, pouvoir qui représente les quatre empires, modifié quant à sa forme, mais ayant la tête impériale rétablie.

Mais il y a une seconde bête (chapitre 13). Elle ne surgit pas de la masse confuse des peuples (la mer), pour former un empire, mais elle sort de l'organisation déjà formée, avec laquelle, comme telle, Dieu a à faire. Elle présente la *forme* du royaume du Messie sur la terre: elle a deux cornes comme un agneau, mais elle est l'agent direct de la puissance de Satan. Celui dont l'oreille a reçu l'enseignement divin, discerne immédiatement dans sa voix celle de Satan. Elle exerce tout le pouvoir de la première bête devant elle. Elle est, avec son pouvoir, son ministre, et fait que la terre et ses habitants l'adorent (c'est-à-dire, l'empire romain rétabli dans la personne de son chef). Elle est l'antichrist, le faux Christ de Satan, qui assujettit la terre à l'empire romain satanique. Cet antichrist fait de grands miracles, jusqu'à donner aux hommes les mêmes preuves du droit de la bête sur eux, que celles données par Elie au sujet des droits de Jéhovah. Comparez avec ce passage 2 Thessaloniens 2, où l'homme de péché produit les mêmes miracles, signes et prodiges, bien qu'ils soient mensongers, opérés par Jésus pour démontrer qu'il était le Christ. Il séduit ainsi, par ses miracles, ceux qui habitent sur la terre, et les pousse à élever une image à la première bête. Il donne la respiration à cette image, en sorte qu'elle parle, et il fait mettre à mort ceux qui ne l'adorent pas. Tous doivent prendre le sceau ou la marque de leur assujettissement à la bête, dans leur travail ou la profession qu'ils exercent, et personne ne peut trafiquer, acheter ou vendre, s'il n'a pas cette marque — le nom de la bête.

Tel est le pouvoir qui, dans sa forme, a le caractère du royaume du Messie, qui est animé de toute l'énergie de Satan, et qui, reconnaissant le pouvoir public que Satan aura établi dans le monde, voudra forcer tout homme à s'y soumettre, l'excluant, s'il refuse, de toute relation sociale nécessaire à son existence. Et tous, sauf les élus, courberont leur tête sous ce joug. La puissance anti-sacerdotale de Satan, dans le ciel, a pris fin; la royauté et la place de prophète lui restent en opposition à Christ, dont l'apparition n'a pas encore eu lieu. Il s'empare de ces deux choses, mais il ne met pas de côté le pouvoir des gentils; il ne le peut pas — il est réservé à Christ de le faire — mais il l'affermir comme en étant le délégué; et, de même que les Juifs d'autrefois, ainsi maintenant ce peuple, sauf le résidu élu, se courbe devant la puissance gentille et s'emploie à la servir. C'est ainsi que toute la puissance de Satan s'exerce. Mais en établissant son Messie, il est obligé de séduire; ne pouvant mettre de côté le pouvoir des gentils, il le soutient par ses miracles de mensonge. Il assujettit ainsi les Juifs aux gentils et les entraîne dans l'idolâtrie, et asservit tous les gentils eux-mêmes qui habitent sur la terre, à celui qui est le dépositaire de l'autorité de Satan, — savoir la première bête.



Quel étrange état de choses! Combien il est éloigné des sentiments juifs et des espérances des nations! Mais l'esprit impur d'idolâtrie doit retourner dans sa maison. Des signes, et non la vérité, gouverneront l'esprit superstitieux des hommes. Ils seront livrés à une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge. Ici, bien que le faux prophète assume le caractère de Christ dans son royaume, il est surtout parlé de son action sur les gentils; les Juifs sont mêlés avec ceux-ci, comme nous le voyons en Esaïe 66 et dans Daniel. C'est un temps de pensées libérales, comme l'on dit; mais un temps de tyrannie la plus extrême à l'égard de tous ceux qui ne courberont pas la tête sous le joug de Satan et ne se soumettront pas aux ordonnances qu'il aura établies. Le caractère de cette époque est l'absence de vérité.

Quant au nombre de la bête, je ne doute pas qu'il ne doive être simple à comprendre pour les saints, quand la bête sera là et que le temps de le discerner spirituellement sera venu; ce nom servira alors à guider d'une manière pratique ceux qui auront à faire avec la bête. Jusque-là, les spéculations des hommes n'ont pas grande valeur; l'opinion d'Irénée, qui voit le nombre 666 dans le nom Lateinov, est aussi bonne qu'une autre (\*).

(\*) En grec, les lettres de l'alphabet ont une valeur numérique. Voici le calcul pour le mot grec Lateinos, latin: L=30 A=1 T=300 E= 5 I=10 N=50 O=70 S=200 =666. (Note du traducteur)

Nous trouvons, au chapitre 14, les voies de Dieu à l'égard du mal; mais en premier lieu, il reconnaît et met à part le résidu. Ce résidu appartient entièrement à la terre renouvelée. Il est vu sur ce qui sera en elle le centre de la domination et de la gloire — le mont de Sion, où l'Agneau régnera. Ceux qui appartiennent au résidu ont le nom de l'Agneau et le nom de son Père écrits sur leurs fronts, c'est-à-dire que, par leur confession franche de Dieu et de l'Agneau, ils ont rendu témoignage, et ont souffert comme Christ lui-même souffrit durant sa vie, en rendant témoignage à Dieu son Père; seulement ils n'ont pas subi la mort. C'est un nouveau commencement; ce n'est pas l'Assemblée, ce n'est pas céleste, mais c'est la bénédiction d'une terre délivrée, vue dans ses prémices, en ceux qui ont souffert pour le témoignage qu'ils ont rendu. Les cieux célèbrent cette bénédiction; la voix qui se fait entendre est comme un bruit de grandes eaux et de forts tonnerres, mais c'est une voix de joie aussi — une voix comme de joueurs de harpes. Un cantique nouveau est chanté devant le trône et devant les quatre animaux et les anciens. Le fait ici est la chose importante. Nous avons vu, au chapitre 5, qu'un cantique nouveau se fait entendre dans le ciel et du ciel en rapport avec la rédemption; les rachetés, objets de ce cantique, étaient faits rois et sacrificateurs. Ici, c'est la rédemption en rapport avec les bénédictions terrestres et non point avec le royaume et la sacrificature en haut, et le cantique est chanté devant le trône et la céleste compagnie qui l'entoure. Toutefois, le ciel est en relation directe avec ce cantique. Il se rattache au triomphe remporté sur la puissance du mal par la patience de ceux qui ont souffert.

Ce qui caractérise d'une manière spéciale ceux qui se trouvent sur la montagne de Sion avec l'Agneau, est leur pureté; ils n'ont point été touchés par toute la souillure qui les entourait. Leur passage à travers la douleur et leur victoire les rattache directement aux vainqueurs célestes. Ce qu'ils chantent n'est pas le cantique nouveau d'une rédemption céleste; cependant, c'est la victoire remportée lorsqu'ils se trouvaient aux portes mêmes de

la mort, bien qu'ils n'y soient pas descendus effectivement. C'est «comme un cantique nouveau», que nul ne peut apprendre sinon ceux qui ont partagé les souffrances terrestres de l'Agneau et qui vont être ses compagnons dans sa royauté terrestre. Ils l'ont suivi, et ils le suivront partout où il ira. Ils sont les prémices d'une scène nouvelle. Ils ne se sont pas corrompus au milieu de la corruption générale. Ils n'ont pas été du nombre de ceux qui aiment le mensonge, qui l'ont proféré ou qui s'y sont adonnés. Ils ont été gardés purs de la corruption et de la fausseté, et ont confessé ouvertement la vérité. Ils n'occupent pas une place céleste, mais ils sont irréprochables et partagent la place et la gloire terrestres de l'Agneau, l'accompagnant quelque part qu'il aille dans la manifestation de cette gloire. Tout ce qui conduit à la jouissance de ces privilèges n'aura plus lieu, quand une fois le royaume sera établi. Ce sera alors trop tard pour montrer de cette manière la fidélité. Il y a entre ce résidu et les saints célestes une relation que l'on ne trouve pas au chapitre 7. La multitude de ceux qui sont vêtus de robes blanches se tient devant le trône et devant l'Agneau. Ils sont devant le trône de Dieu, l'adorent dans son temple et sont consolés par l'Agneau. Ici, nous trouvons des saints associés d'une manière spéciale avec l'Agneau sur la terre, dans leur marche et dans la place qui en résulte. Ils forment le résidu dont parlent les Psaumes (spécialement les Psaumes 1-41); mais quoique sur la terre avec le Roi, ils sont achetés d'entre les hommes avant que Christ vienne sur la terre; et le cantique qu'ils apprennent est chanté devant les quatre animaux et les anciens. Ils ne sont pas avec eux, mais ils chantent le cantique devant eux. En résumé, la multitude d'entre les nations est admise à jouir de privilèges spéciaux devant Dieu et l'Agneau; le résidu juif est associé avec l'Agneau sur la terre, et, dans un certain sens, avec le ciel.

La suite des voies de Dieu nous est présentée après ceci. La terre est avertie de quitter l'idolâtrie, parce que l'heure du jugement de Dieu était venue. L'évangile éternel est le témoignage rendu à la puissance de Christ depuis le temps du paradis, en contraste avec la proclamation spéciale de l'assemblée et les bonnes nouvelles qui s'y rattachent. La chute de Babylone est annoncée; des avertissements et des menaces sont adressés à ceux qui reconnaîtront la bête; le temps est venu où mourir dans le Seigneur devait cesser, toutefois la bénédiction de ceux qui mouraient ainsi demeurait dès maintenant. La mort et la tribulation avaient pris fin. Ceux dont il est parlé sont vus ici dans leur ensemble comme un corps complet; s'il en restait encore qui dussent mourir, ils mouraient dans le Seigneur, n'ayant pas le repos et la bénédiction. Maintenant, leur repos est venu et ils ont leur récompense.

Christ ensuite moissonne la terre — en séparant, recueillant et jugeant; puis il foule au pressoir; il exécute sur les méchants une vengeance inexorable. Aussi voyons-nous que c'est l'ange qui a pouvoir sur le feu, qui réclame ce dernier jugement: c'est le jugement divin dans sa plénitude. Il ne s'exerce pas dans les limites de Babylone, dans la sphère dans laquelle l'homme a formé et arrangé une organisation en opposition à Dieu. Cela clôt l'histoire de toute la scène ouverte par l'enlèvement de l'enfant mâle au ciel. Il est revenu pour la vengeance.

Une question intéressante se place ici. Qu'est-ce que la vigne de la terre? C'est l'organisation produisant du fruit ou ce qui doit être tel (telle est l'idée) et qui professe être en rapport avec Dieu, comme étant ce qu'il a planté sur la terre. Israël avait été le cep tiré

d'Egypte; Christ sur la terre était le vrai cep et il porte des sarments. Ce n'est pas la relation des siens avec lui dans le ciel; là ils sont vus comme parfaits et non comme devant porter du fruit et être émondés. Mais par analogie, la chose subsiste après que Christ est monté en haut, et les chrétiens professants sont les sarments. Mais ici, nous avons la vigne de la terre, ce qui y a son caractère et sa croissance, mais avec la prétention de prendre une position religieuse par droit de succession sur la terre. Les vrais sont en haut ou forment ici-bas un résidu persécuté et individuel. Je ne doute point que les Juifs ne doivent être alors le centre de ce système, mais ils seront mêlés avec les gentils, adonnés à l'idolâtrie, avec sept esprits pires que celui qui les possédait, et les gentils apostats leur seront en tout cela pleinement associés (Esaïe 34; 63; 65; 66).

Le chapitre 15 présente une nouvelle vision. Aux yeux du prophète se déroule une autre scène, les dernières plaies ou jugements de Dieu, et spécialement celui de Babylone, avant la venue de Christ. Le principal objet de la vision sont les sept anges, ayant les sept dernières plaies; mais comme toujours, avant que le jugement commence, les saints qui se trouveront sur cette scène sont vus en sécurité. Ils ont été purifiés, mais ont aussi passé à travers le feu de la tribulation. Ils sont vus se tenant sur une mer de verre mêlée de feu. Ils ont appartenu à l'époque du pouvoir de la bête et de son image, mais ils ont remporté la victoire. Ils ont peut-être semblé succomber, mais en réalité ils étaient victorieux.

Leur cantique a un caractère tout à fait particulier. Le cantique de Moïse est le triomphe sur la puissance du mal par les jugements de Dieu. Le cantique de l'Agneau est l'exaltation du Messie rejeté, de Celui qui a souffert, et à l'exemple duquel eux aussi ont souffert; car c'est le résidu mis à mort au milieu d'Israël infidèle et apostat que nous voyons ici. Le cantique célèbre Dieu et l'Agneau, mais ceux qui le chantent sont les martyrs victorieux qui appartiennent au ciel. Ils célèbrent les oeuvres de Jéhovah, Elohim, Shaddaï (le Seigneur, Dieu, Tout-puissant, le Dieu de l'Ancien Testament), qui maintenant s'est manifesté lui-même en jugement et qui est connu par ses oeuvres rendues publiques pour son peuple. «Il a fait connaître ses voies à Moïse, ses actes aux fils d'Israël». Ses actes sont célébrés maintenant, ce sont les oeuvres de Jéhovah, Elohim, Shaddaï, le Juge de toute la terre. Mais ses voies sont aussi célébrées. Il y a l'intelligence de ces voies, aussi loin au moins que s'étend le juste jugement. Ces voies en jugement sont justes et véritables. Israël avait compris la délivrance et savait comment elle était venue; mais Moïse connaissait les voies de Dieu. Mais c'est tout. On ne trouve pas ici la célébration des qualités et des attributs de Dieu, comme elle est faite par les anges; ni la pleine connaissance de l'oeuvre de Dieu pour le salut par le sang de l'Agneau. Ce n'est pas le coeur s'épanchant dans le sentiment de sa relation avec Dieu; c'est la célébration de la gloire du Seigneur qui sera maintenant adoré par les nations, parce que ses jugements ont été manifestés. C'est l'intelligence quand les jugements sont manifestés, et non quand on a appris tout ce qui est au dedans du voile.

Cette célébration de ce qui était sur le point d'éclater étant faite, le temple du tabernacle du témoignage dans le ciel est ouvert; ce n'est pas simplement le temple ouvert et l'arche de l'alliance qui y apparaît. Cela assurait le résultat pour la foi, quand le mal exerçait sa puissance

sur la terre; l'arche de l'alliance de Dieu garantissait la sécurité d'Israël. Ici, c'est un témoignage ouvert, non une alliance qui donne la sécurité à l'heure du mal, mais un témoignage qui accomplit ce que l'arche de l'alliance garantissait, car le temple est ouvert et les instruments du jugement en sortent. C'est l'action de Dieu pour le rétablissement et la bénédiction d'Israël, par le jugement des gentils et de tous ceux qui corrompent la terre. Les anges sont vêtus de lin pur et éclatant, et ceints de ceintures d'or; c'est la pureté aux yeux de Dieu et la justice divine qui caractérisent et animent ce jugement, la première chose répondant, je pense, à la corruption qui existait dans ce qui aurait dû avoir cette pureté, c'est-à-dire dans Babylone (comparez 19: 8). C'est un jugement qui demande la pureté, qui est selon elle, et aussi selon la justice divine. Ce n'est pas l'airain embrasé dans une fournaise, ce qui indique simplement l'exécution du jugement à l'égard des hommes, bien que cela ait lieu, mais c'est Dieu affirmant sa propre nature et son caractère contre la corruption, le caractère essentiel du Dieu éternel, que l'assemblée aurait dû manifester, tandis que Babylone, ainsi que la bête, étaient tout le contraire. Les sept anges jugent tout selon ces caractères de Dieu, parce qu'en réalité il s'agit de revendiquer ce que Dieu est, tel qu'il a été pleinement révélé à l'assemblée. Mais le lin pur et éclatant, je n'en doute pas, se rapporte spécialement à Babylone, bien que le jugement doive atteindre les hommes qui ont pris la marque de la bête. L'un des quatre animaux donne aux anges les coupes, car il s'agit de la puissance judiciaire de Dieu comme Créateur, et non pas encore de l'Agneau. La gloire du Dieu de jugement remplit le temple, et personne ne peut s'approcher et adorer, tandis que les plaies s'exécutent. C'est le plein déploiement de ce qu'est Dieu lorsqu'il juge.

Les quatre premières plaies frappent les mêmes objets que les jugements annoncés par les quatre premières trompettes, c'est-à-dire le cercle entier de la nature symbolique, mais ici directement par rapport aux hommes; c'est la terre, la mer, les rivières et le soleil, c'est-à-dire la sphère prophétique organisée des voies de Dieu, les masses des peuples vus sans organisation, les principes moraux qui régissent leurs mouvements, et enfin l'autorité souveraine. Les jugements sont universels et ne frappent pas seulement un tiers de la terre, c'est-à-dire la terre romaine.

La première coupe du courroux de Dieu apporte sur tous ceux qui ont pris la marque de la bête, la plus extrême détresse et la plus honteuse misère.

La seconde porte la puissance de la mort morale dans la masse des peuples; tous ceux qui appartiennent à ces peuples dans les limites de la terre prophétique meurent, c'est-à-dire, comme je le pense, abandonnent la simple profession religieuse extérieure. Nous avons ici, sur l'usage à faire des symboles, un exemple bon à noter. Toutes les coupes sont versées sur la terre (16: 1), c'est-à-dire que les plaies sont appliquées à la sphère de ce qui a déjà une relation formée avec Dieu. Mais dans cette sphère il peut y avoir une relation spéciale selon laquelle les hommes ont à faire avec Dieu dans ce monde — ce sont ceux qui habitent sur la terre; à côté de cela, il y a la masse des peuples dans cette sphère.

La troisième coupe est versée sur toutes les sources d'influence et d'action populaires, qui deviennent positivement mortelles. Il me semble que l'influence mortelle qui sépare de

Dieu, dans la sphère à laquelle s'applique la prophétie, est fortement marquée ici. La mort, en général, est l'expression du pouvoir de Satan.

Ensuite, quand la quatrième coupe est versée, l'autorité suprême devient excessivement oppressive. Selon la division ordinaire que nous rencontrons, quand le nombre sept est employé, nous avons ainsi les quatre premiers jugements directs.

La cinquième coupe frappe le trône de la bête, le siège et le soutien de l'autorité que Satan lui a donnée, et son royaume est rempli de ténèbres. Tout est confusion et misère, l'angoisse est à son comble, et il n'y a point de ressource: de douleur les hommes se mordent la langue et blasphèment Dieu.

Le sixième ange verse sa coupe sur l'Euphrate — ce qui indique, je pense, la destruction des limites qui séparent de l'orient les puissances occidentales renfermées dans la sphère prophétique; ce n'y est pas la destruction de leur pouvoir, mais de leur frontière, afin que le chemin soit préparé pour les rois qui viennent de l'orient. J'envisage ceci simplement comme l'introduction des puissances asiatiques sur la scène du conflit dans la conflagration universelle des puissances. Trois esprits immondes, la somme des influences du mal, sont envoyés vers les rois de la terre: l'influence du pouvoir direct de Satan comme antagoniste de Christ; celle du pouvoir du dernier empire, de la bête; et celle de la seconde bête du chapitre 13, désormais connue comme le faux prophète, l'influence de Satan comme l'antichrist, puissance idolâtre opérant des miracles. Les rois de la terre sont ainsi rassemblés pour le combat du grand jour de Dieu le Tout-puissant. Armageddon fait allusion à Juges 5: 19, 20.

La septième coupe versée dans l'air amène un bouleversement général et une subversion entière, et Babylone vient en mémoire pour être jugée. Du ciel descend sur les hommes la grêle, le jugement de Dieu (comparez Esaïe 32; 33).

Tous les intérêts séparés et indépendants et tous les pouvoirs établis disparaissent. C'est un jugement qui vient du ciel — le jugement de Dieu par des instruments et par la providence — l'Agneau n'est pas encore venu. Les détails du jugement de Babylone sont réservés pour d'autres chapitres.

Les caractères de Babylone sont d'abord retracés (chapitre 17). Comme la bête, elle n'est qu'un objet au milieu de tous ceux qu'atteint le jugement, mais moralement, elle a une importance plus grande que tout le reste. Son caractère général est celui d'une grande et active idolâtrie qui a exercé son influence sur la masse des nations; ensuite, les rois de la terre ont vécu avec elle dans une coupable intimité, ont cherché ses faveurs, tandis que ceux qui habitent sur la terre ont perdu leurs sens sous son influence pernicieuse et enivrante. Telle est la première idée générale, et c'est un caractère qui apparaît assez clairement pour distinguer le système romain ou papal.

Mais d'autres détails suivent. Il y a une femme, un système religieux, assise sur une bête impériale pleine de noms de blasphème, ayant la forme qui indique le pouvoir romain. La femme est parée d'une manière pompeuse et royale, elle porte sur elle toute la gloire et tous les ornements humains; une coupe d'or, mais remplie d'impuretés, c'est-à-dire d'idolâtries,

est dans sa main. Les «abominations» sont simplement des idoles; «les impuretés de sa fornication», c'est toute l'horrible corruption qui accompagne l'idolâtrie. Sa coupe en est, remplie. Elle est dans un désert; il n'y a là aucune source de Dieu. Ce n'est ni le pays de Dieu, ni la patrie céleste. Pour l'intelligence spirituelle, sur son front est empreint son caractère (mais il n'est connu que spirituellement), c'est celui de la grande cité de corruption, source de toute séduction pour les hommes et de toute idolâtrie sur la terre: telle est la papauté. Mais ce n'est pas tout. Le sang de tous les saints mis à mort est trouvé en elle; elle avait été la persécutrice meurtrière de ceux dans lesquels Dieu prenait son plaisir et de ceux qui avaient rendu témoignage à Jésus (\*). Le prophète est saisi d'un grand étonnement, car c'est là qu'en était venue l'Eglise.

(\*) Il est important de remarquer que la religion de formes, qui repose sur d'anciens droits et se regarde comme établie par eux, et qui est abandonnée par ceux qui ont reçu la vérité, devient habituellement l'instigatrice de la persécution, bien que d'autres puissent être les persécuteurs. Il en a été ainsi des Juifs et dans l'histoire universelle du monde. Cette religion devient toujours fautive quant à la vérité, quoiqu'elle puisse retenir plusieurs vérités importantes. Mais les vérités qui mettent à l'épreuve le cœur et son obéissance sont absentes.

L'ange décrit ensuite les caractères de la bête sur laquelle la femme était assise. Elle avait été et avait cessé d'exister, et maintenant elle allait revivre, montant de l'abîme, surgissant directement d'une source diabolique. L'empire romain, qui avait disparu, maintenant renouvelé, est blasphémateur et diabolique dans sa nature, et suivant ce caractère, il va à la perte. Cependant, sauf les élus, tous les habitants de la terre seront dans l'admiration en voyant la bête qui était, qui n'est pas, et qui reparaitra. On voit que ceci indique l'empire romain ou latin, mais Rome elle-même est plus distinctement désignée: c'est la ville aux sept collines. Ce n'est pas tout encore. C'était le pouvoir qui dominait au temps de la prophétie, cinq des formes de gouvernement étaient tombées, une existait alors; une septième devait surgir et ne demeurer que peu de temps, puis la bête qui monte de l'abîme, la dernière forme procédant de Satan et sous son influence, apparaîtra et sera détruite. La dernière n'est cependant pas une nouvelle forme, elle est des sept, bien qu'une huitième. Mon impression est que la septième se rapporte à Napoléon et à son empire de courte durée; nous avons à attendre maintenant le développement de la dernière forme. La bête, quoique impériale, a dix cornes, c'est-à-dire se compose de dix royaumes distincts. Ils ont leur pouvoir avec la bête pendant une même période de temps. Mais tous donnent leur puissance et leur autorité à la bête, et font la guerre à Christ, le méprisé sur la terre, mais il les vaincra, car, méprisé comme il l'est, l'autorité suprême lui appartient cependant; d'autres viennent aussi avec lui, non pas simplement des anges, mais ceux qui sont appelés, les saints qui sont à lui.

Quelques détails sont ajoutés. Les eaux sur lesquelles la prostituée est assise, sont, dit l'ange, «des peuples, et des foules, et des nations, et des langues», — des masses de populations selon leurs diverses divisions. Les dix cornes, ces royaumes associés avec la bête, et la bête elle-même, haïssent la prostituée, mangent sa chair et la brûlent au feu, c'est-à-dire prennent d'abord toute sa substance et ses richesses, puis la détruisent; car ces royaumes doivent donner leur autorité à la bête qui blasphème jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient

accomplies. Alors il nous est dit expressément que la femme (non «la prostituée», — ceci est son caractère de corruption et d'idolâtrie, — mais «la femme») qui, montée sur la bête, devait être telle, n'est autre que Rome. Tout ce chapitre 17 est descriptif.

Le chapitre 18 proclame le jugement. La seule difficulté qui se présente est le verset 4, venant où il est; mais comme il arrive de toute difficulté dans l'Écriture, il jette une lumière nouvelle. La destruction de Babylone est assez simple. Elle tombe sous le jugement de Dieu, précisément avant que Christ ne vienne pour juger la terre, et, perdant peut-être d'abord son pouvoir et son influence, elle est ensuite détruite par les dix cornes et la bête. La comparaison du verset 8 du chapitre 14, avec les passages suivants: chapitres 16: 19; 18: 8, et 19: 1-3; rendent cela bien clair. Le chapitre 18 est un avertissement venant du ciel; ce n'est pas l'ange du jugement de la terre. Ce n'est pas la conséquence des événements, mais cela suppose l'intelligence spirituelle de la pensée du ciel. C'est le cas, lorsqu'il est simplement question d'une voix venant du ciel. Cet appel est donc un appel spirituel, et non pas un jugement manifeste. Il peut être plus pressant et plus direct juste avant le jugement, et je ne doute pas qu'il ne doive l'être; c'est ainsi que les Hébreux sont appelés à sortir du camp, parce que le jour de Jérusalem était proche. C'est pourquoi je pense que le verset 4 s'applique toutes les fois que nous voyons que le système est Babylone, et que le sentiment de ses iniquités est placé sur la conscience.

Le chapitre continue ensuite, en montrant l'exécution effective du jugement, selon le chapitre 17: 16. Les cornes, les royaumes unis à la bête, détruisent Babylone. Les rois se lamentent sur elle, ainsi que ceux qui ont cherché le profit, leurs aises et les richesses par le trafic sur la terre. Le système royal et commercial est mis en pièces par le renversement de Babylone. Ce qui la caractérise, ce pour quoi elle est jugée, c'est l'idolâtrie, la corruption, la mondanité et la persécution. Elle est jugée et détruite, et la prospérité des mondains est frappée par sa chute, ainsi que les espérances des rois qui avaient commerce avec elle. Le sang de tous les saints a été trouvé en elle, comme dans Jérusalem en son jour. La persécution surgit de la religion associée aux avantages mondains. Quel tableau nous avons ici du monde: les relations des rois avec Babylone et la manière dont elle agit envers les saints!

Nous passons au chapitre 19. Le verset 2 montre clairement l'aspect sous lequel Babylone est jugée — elle est la grande prostituée qui corrompait la terre, et Dieu venge le sang de ses serviteurs. Ce jugement de Rome produit une grande joie dans le ciel. Le salut est chanté, les alléluia se font entendre. Les anciens et les quatre animaux tombent sur leurs faces et adorent, et la voix de la multitude proclame que les noces de l'Agneau sont venues, maintenant que la fausse épouse a été mise de côté. Jusqu'alors, bien que fiancée, l'assemblée n'avait pas été effectivement unie en mariage céleste avec l'Agneau. Cependant, aucun événement plus grand que le jugement de Rome ne pouvait avoir lieu. Sans doute, la bête restait à détruire. La puissance, quand Dieu lui donnerait carrière, accomplirait cette destruction. Mais ici, l'ancienne corruptrice, celle qui persécutait, est mise de côté pour toujours; le ciel est rempli de joie; d'une joie dont l'expression n'a point sa pareille dans la révélation.

Le reste du livre est simple et clair, car le mystère de Dieu est terminé. Je n'attache aucune importance à la distinction comme classe, de ceux qui sont appelés à partager la joie de ce jour (verset 9). Je crois que, selon la parabole des noces du Fils du roi (Matthieu 22), les hôtes sont ceux qui ont part à la joie des noces. Mais divers points sont à remarquer: Dieu en puissance est venu pour établir son règne.

Le vrai siège de la puissance du mal, bien qu'il ne le fût pas encore ouvertement, a été jugé et détruit. Deux caractères du mal, le mensonge ou la corruption qui trompe et séduit, et la violence, ont existé depuis que Satan lui-même a commencé sa carrière. menteur en lui-même, il a été meurtrier pour d'autres. Le mystère d'iniquité avait ces deux caractères, mais il cachait le dernier derrière les instruments qu'il employait. Ce qui caractérisait Babylone était la corruption et le mensonge; la violence était entre les mains de la bête. La destruction de celle-ci délivrera, sans nul doute, la terre de l'oppression; mais pour le ciel et pour tout ce qui a la pensée du ciel, la destruction de ce système de corruption qui déshonore Christ, qui asservit et avilit les âmes, ne peut être que joie et allégresse: c'est le témoignage que la puissance divine est intervenue. Elle a mis de côté le pire de tous les maux, la corruption de ce qui était de Dieu, ce qui prétendait être ce que Christ avait acquis pour lui-même, le seul et précieux objet de sa prédilection. Le chant du ciel est: «Alléluia! car le Seigneur, notre Dieu, le Tout-puissant, est entré dans son règne».

C'est ce qui prépare la voie à l'introduction de ce qui lui est propre: la puissance manifeste de son Christ. Mais auparavant, l'assemblée doit être associée à Christ en cela — elle doit l'avoir lui-même: les noces de l'Agneau sont venues. Jusqu'à ce que la fausse épouse ait été mise de côté, cela ne pouvait pas avoir lieu. C'est là le caractère de la joie céleste et de la rédemption qui nous y introduit. L'homme sur la terre, bon au commencement, cède à la tentation. La rédemption suppose le mal et même l'assujettissement au mal, mais elle suppose ensuite que nous en sommes délivrés et placés hors de son atteinte, Dieu ayant pris en main sa grande puissance. L'assemblée est présentée à Christ sans tache ni ride, ni rien de semblable, purifiée parfaitement, propre pour Christ. A la vue de toute cette félicité, l'apôtre est prêt à rendre hommage à celui qui la lui révèle. Ces scènes merveilleuses remplissent son âme d'adoration. L'objet placé immédiatement devant lui est le messager céleste, et c'est à ses pieds qu'il se prosterne pour adorer, mais l'ange l'en empêche. Il n'était qu'un serviteur, compagnon de Jean et de tous ceux qui avaient le témoignage de Jésus, car l'esprit de prophétie, est-il dit, est le témoignage de Jésus. Le témoignage de ne point rendre hommage à des êtres intermédiaires est le dernier avertissement donné à une assemblée à son déclin, comme il avait été, pour ainsi dire, un des premiers (Colossiens 2).

Nous arrivons maintenant (19: 11, etc.). au grand fait de la venue de Christ en puissance. Le ciel qui avait été ouvert sur Jésus et Etienne, s'ouvre maintenant pour Jésus venant comme Roi des rois et Seigneur des seigneurs. La foi l'avait connu comme le Saint et le véritable, comme le témoin fidèle et véritable. Il apparaît maintenant comme fidèle et véritable; non comme témoin, sauf en tant que le jugement lui-même est le témoin de sa fidélité et de sa vérité. Les caractères sous lesquels il apparaît sont simples, mais de toute importance.



Premièrement, il vient pour un jugement général, mais sous forme guerrière. Ce n'est pas une séance de jugement, comme ce que nous voyons au chapitre 20, depuis le verset 4, c'est la puissance victorieuse. Ses yeux ont la pénétration propre au jugement divin. Il porte sur sa tête plusieurs diadèmes, comme signe de sa domination universelle. Mais tout en étant ainsi révélé comme homme, il a une gloire personnelle, gloire dans laquelle nul ne peut pénétrer (\*), gloire dont il a la puissance consciente, mais qui n'est pas révélée. Il est le vengeur — son vêtement est teint dans le sang. Tout le caractérise, nous pouvons le remarquer, selon ce en quoi il est manifesté par le jugement même. Il est le Révélateur, la Parole de Dieu — c'est son caractère éternel, ce qu'il était avant la création; maintenant, il le montre en jugement.

(\*) Il en était ainsi quant à sa personne et son service. Nul ne connaissait le Fils, sinon le Père. C'était le secret de son rejet. C'est ce qu'il était, et nécessairement il était tel dans le monde. Mais le monde sous l'influence de Satan ne voulait pas de lui. Dans son humiliation, sa gloire divine était maintenue dans les insondables profondeurs de sa personne. Dans notre passage, il est révélé en gloire, mais il reste toujours ce que nul ne pouvait sonder — sa propre personne et sa nature. Le nom sous lequel il est révélé, c'est la parole de Dieu. Nous le connaissons comme révélant Dieu en grâce ou en puissance, de manière à ce que Dieu soit connu. Mais sa personne comme Fils reste toujours insondable. Son nom est écrit, de sorte que nous savons qu'il ne peut être connu, — non pas inconnu, mais impénétrable. Mais il justifie maintenant le caractère et les exigences de Dieu relativement aux hommes — ce qu'ils devaient être pour Dieu, et ce que Dieu était pour eux dans leur relation naturelle, caractère et exigences révélés par rapport à la responsabilité des hommes. C'est à cela et à nous-mêmes que se rapporte le jugement.

Les armées qui sont dans le ciel n'ont point leurs vêtements teints dans le sang. Elles sont triomphantes; elles suivent Christ dans son triomphe, revêtues d'une pureté parfaite. Ce sont ses élus, appelés et fidèles. La vengeance sur Edom n'était pas leur part, bien qu'ils partagent sa victoire sur la bête. La vengeance sur Edom a un caractère plus terrestre et est plus en rapport avec la Judée. L'Assyrien est là, non point la bête (voyez Psaumes 83). La bête et le faux prophète sont détruits par lui quand il vient du ciel. Il frappe les nations avec l'épée de sa bouche et les gouverne avec une verge de fer; ses saints ont cela avec lui (chapitre 2: 26, 27). Il foule aussi au pressoir (\*). C'est la partie qui est plus terrestre, comme le montre Esaïe 63. Ainsi Celui qui est assis sur une nuée jette sa faucille sur la terre, tandis que c'est un ange qui coupe et jette les grappes dans la cuve et la cuve fut foulée (\*\*\*) — il n'est pas dit, par quelqu'un assis sur la nuée. Le caractère du jugement de la bête et du faux prophète est céleste; c'est par la parole de Dieu, le Seigneur venant du ciel qu'il est exécuté. La vendange est une chose terrestre. Christ est publiquement, officiellement, et en lui-même Roi des rois et Seigneur des seigneurs. La bête et le faux prophète sont jetés vifs dans l'étang de feu: c'est un jugement actuel et final — les autres sont judiciairement mis à mort. Il n'est pas dit que le jugement final de ceux qui ont été séduits ait lieu à ce moment. Satan n'est pas encore jeté dans l'étang de feu, mais dans l'abîme, où la légion de démons suppliaient le Seigneur de n'être pas envoyés (Luc 8: 30, 31). Satan doit y rester lié pendant mille ans, temps durant lequel il ne pourra pas séduire les nations.

(\*) Cela aussi, il le fait seul. Ce n'est pas que les saints ne soient avec lui comme son cortège, pour ainsi dire, mais l'exécution du jugement lui appartient. En Esaïe, il est dit seulement que du *peuple* personne

n'est avec lui. Quand le jugement se tient, quand c'est une séance, le jugement leur est donné (chapitre 20: 4).

(\*\*) J'ai déjà dit que la moisson est un jugement séparatif; il y a du froment pour le grenier. La vendange est la vengeance — une juste vengeance.

(Chapitre 20). La puissance du mal ayant été mise de côté, nous voyons l'autorité judiciaire conférée aux saints et exercée en paix. Le prophète ne voit pas, comme en Daniel 7, des trônes simplement placés, mais ici ils sont aussi occupés. Outre tous ceux à qui en général le jugement est donné, deux classes spéciales sont mentionnées, parce qu'elles auraient pu sembler être arrivées trop tard ou avoir perdu leur part dans cette gloire. Ce sont d'abord ceux qui ont été décapités pour le témoignage de Jésus, après que l'assemblée n'est plus sur la terre, car nous avons à faire avec la période apocalyptique; la seconde classe se compose de ceux qui n'ont pas adoré la bête (comparez chapitres 6: 9-11; 13: 15). Ceux-là, aussi bien que les saints qui avaient délogé auparavant, ont leur portion avec Christ. Ils vivent et règnent avec lui durant les mille ans. (Ceux qui ne sont pas de Christ, le reste des morts, ne vivent pas avant que les mille ans soient accomplis (\*)). Ils sont finalement délivrés de la seconde mort. La première mort, les gages du péché, ils l'avaient subie, mais c'était dans leur fidélité à Christ. Ils ne doivent avoir aucune part dans la seconde mort, jugement final du péché. Elle n'a aucun pouvoir sur eux; au contraire, ils ont une relation spéciale avec Dieu et avec Christ: ils sont sacrificateurs de Dieu et de Christ, et régneront avec lui mille ans. Eux aussi sont rois et sacrificateurs. Remarquons en passant comment Dieu et Christ sont unis ici dans une seule pensée; c'est ce que nous trouvons constamment dans les écrits de Jean. Ainsi la bête et le faux prophète sont dans l'étang de feu, leurs armées sont tuées, Satan est lié dans l'abîme, et les saints ressuscités sont sacrificateurs de Dieu et de Christ et règnent avec Christ mille ans. Les détails et les effets ne sont pas donnés ici, remarquons-le. L'objet est d'assigner la place des saints et particulièrement de ceux qui ont été martyrs pendant la période qu'embrasse ce livre. Les autres sont introduits comme entrant dans le tableau général. Il y a des gens assis sur les trônes, mais les fidèles dont parle la prophétie sont spécialement mentionnés.

(\*) On peut remarquer ici que les expressions: «vécurent et régnerent», indiquent certainement la résurrection. L'expression est la même que pour «le reste des morts ne vécut pas jusqu'à, etc.»; de sorte qu'il s'agit bien de résurrection. C'est ce que confirment les paroles suivantes: «C'est ici la première résurrection».

Après que les mille ans sont accomplis, Satan est délié. Il vient sur la terre, mais ne recouvre jamais une place dans le ciel. Les nations sont mises à l'épreuve par sa tentation. Ce n'est pas même d'avoir vu Christ et joui des fruits de sa gloire, qui peut mettre en sûreté le coeur de l'homme, de simples moyens ne le peuvent pas, s'il doit dépendre de cela. Les hommes, nombreux comme le sable de la mer, tombent entre les mains de Satan, dès qu'ils sont tentés. Jouissant de la bénédiction à une époque où l'infidélité sera la ruine immédiate (peut-être la mort), et où rien ne sera là pour les tenter, ils seront infidèles dès que la tentation viendra, dès que leur coeur sera mis à l'épreuve. C'est la dernière et nécessaire épreuve de l'homme; nécessaire, parce qu'il ne pourrait pas finalement jouir de Dieu avec son coeur naturel, et le coeur naturel n'est pas mis à l'épreuve quand la bénédiction actuelle dépend de la reconnaissance d'un Christ présent, visible et glorieux. La multitude séduite, non plus

limitée au tiers de la terre, c'est-à-dire à un district prophétique spécial, mais comprenant la largeur de la terre, monte contre le camp des saints et l'entoure, ainsi que la cité bien-aimée, Jérusalem. Il est remarquable de ne pas voir ici la présence spéciale de Christ parmi les saints. En apparence, ils sont laissés pour être enveloppés par leurs ennemis. Le Seigneur permet cette épreuve de la fidélité personnelle qui sépare nettement les saints des autres. S'il apparaissait, naturellement la multitude hostile ne monterait pas, et l'épreuve complète du coeur ne démontrerait pas la fidélité des saints qui n'écoutent pas les séductions de Satan. Ils sont pressés et entourés par l'ennemi, mais demeurent fidèles. Une fois cette séparation et cette épreuve complète achevées, le jugement de Dieu tombe du ciel sur ceux qui se sont laissés séduire, et les détruit. Le diable est alors jeté dans l'étang de feu où se trouvent déjà la bête et le faux prophète, et où ils seront tourmentés aux siècles des siècles.

Ceci clôt l'exercice de la colère, de la destruction de la puissance hostile — scène étrange — Dieu ayant des ennemis dans ce monde! Maintenant est introduit le pouvoir judiciaire revêtu de son droit propre. On peut remarquer que l'on ne trouve pas dans ce livre l'exercice de ce pouvoir sur les vivants. La puissance hostile de la bête est détruite par Celui qui juge et combat en justice, les saints célestes ayant été pris dans la gloire. La multitude des apostats à la fin des mille ans est détruite par le feu du ciel. Mais on ne trouve pas ici le jugement de Matthieu 25, à moins qu'il ne soit en quelque rapport avec le jugement du chapitre 20 de l'Apocalypse, verset 4.

Nous avons maintenant le jugement des morts. Il n'est pas question ici de venue du Seigneur. Un grand trône blanc est dressé; le jugement s'exerce selon la pureté de la nature de Dieu. Il n'est pas question d'action envers la terre ou envers la puissance du mal, mais envers les âmes. Le ciel et la terre — tout ce qui avait été simplement les scènes des jugements — ont disparu. Les secrets des coeurs des hommes sont jugés par Celui qui les connaît tous. Le ciel et la terre s'enfuient de devant la face de Celui qui est assis sur le trône, et les morts, les grands et les petits, se tiennent devant ce siège de la puissance et du jugement. Les morts sont jugés selon leurs oeuvres, d'après ce qui est écrit dans les livres de mémoire. Mais un autre élément est mis en évidence. La souveraine grâce seule sauve selon le dessein de Dieu (\*). Il y a un livre de vie. Quiconque n'y est pas trouvé écrit est jeté dans l'étang de feu. C'est la scène finale de séparation et qui clôt tout pour la race humaine et ce monde. Et quoiqu'ils soient jugés, chacun selon ses oeuvres, cependant la souveraine grâce en a délivré quelques-uns, et quiconque n'est pas trouvé écrit dans le livre de la grâce est jeté dans l'étang de feu. La mer a rendu les morts qui étaient en elle; la mort et le hadès ont aussi rendu ceux qui étaient en eux. Et la mort et le hadès prennent fin pour toujours par le jugement divin. Le ciel et la terre ont passé, mais ils doivent revivre; non pas la mort et le hadès. Il n'y a pour eux que la destruction pour jamais par le jugement de Dieu. Ils sont envisagés comme étant la puissance de Satan. Il a le pouvoir de la mort et les portes du hadès, et c'est pourquoi la mort et le hadès sont détruits judiciairement pour toujours. Leur pouvoir a pris fin pour toujours. La mort et le hadès sont personnifiés, mais naturellement il n'est pas question pour eux de tourments ou de châtement, ce qui a lieu pour le diable quand il est jeté dans l'étang de feu.

Mais quand le diable y a été jeté, la mort n'était pas encore détruite, car les morts coupables n'avaient pas encore été ressuscités pour le jugement. Maintenant, ils l'ont été, et le dernier ennemi est détruit. La force et la portée de l'image est, je n'en doute pas, que tous les morts maintenant jugés (tout le contenu du hadès, en qui était le pouvoir de la mort) sont jetés dans l'étang de feu, de sorte que la mort et le hadès, qui n'existaient qu'à cause de l'état de ces morts, prennent fin entièrement et judiciairement par le fait que les morts sont jetés dans l'étang de feu. Les saints étaient depuis longtemps sortis de la mort et du hadès, mais la mort et le hadès subsistaient encore dans les méchants. Maintenant ceux-ci, en vertu du jugement devant le grand trône blanc, sont jetés dans l'étang de feu — la seconde mort. La limite et la mesure du salut sont le livre de vie.

(\*) Ce dessein et la responsabilité de l'homme ne sont jamais confondus, mais comme on le voit dans les deux arbres du jardin d'Eden, ils sont toujours juxtaposés. La vie est mise en rapport avec la responsabilité dans la loi; mais la responsabilité vient d'abord, et la preuve est ainsi faite que l'homme ne peut pas subsister devant Dieu. La question n'est résolue qu'en Christ qui a porté nos péchés, qui est mort pour nous au péché et qui est la vie. En Christ, les conseils de Dieu et la promesse de la vie viennent en premier lieu, ensuite la responsabilité de la créature sur la terre, puis la grâce accomplissant les conseils, en justice, par la croix.

Chapitre 21. — Mais il y a un nouveau ciel et une nouvelle terre. La mer n'est plus — il n'y a point de séparation, ni de partie du monde, qui ne soit amenée dans un état d'ordre sur la terre devant Dieu. Nous ne trouvons pas ici le royaume médiateur. L'Agneau n'est pas sur la scène. Dieu est tout en tous. Plus de douleur ni de larmes, plus de peuple de Dieu terrestre et distinct des habitants de la terre. Ceux-ci sont le peuple de Dieu, et Dieu lui-même est avec eux, leur Dieu, mais en même temps son tabernacle est avec eux. C'est la sainte cité, la nouvelle Jérusalem. L'assemblée a son caractère propre, elle est l'habitation de Dieu d'une manière spéciale, quand l'état immuable est arrivé et que tout est fait nouveau. Dieu est la fin, comme il est aussi le commencement. Celui qui a soif maintenant, Dieu le rafraîchira. en lui donnant gratuitement de la fontaine d'eau de la vie — le vainqueur héritera de toutes choses. Le monde, pour le chrétien, est actuellement un grand Réphidim (Exode 17). Voici les deux parties de la bénédiction finale: le vainqueur aura Dieu pour son Dieu, et il sera son fils. Ceux qui ont redouté de suivre ce chemin — qui n'ont pas vaincu le monde et Satan, mais ont marché dans l'iniquité — ceux-là auront leur part dans l'étang de feu. Ainsi se termine l'histoire des voies de Dieu.

Ce qui suit (chapitre 21) est la description de la cité céleste, de même qu'auparavant nous avons eu celle de Babylone. Son caractère céleste est révélé en même temps que sa relation millénaire avec la terre. Un des sept anges, qui avaient eu les sept coupes de la colère de Dieu, vient, comme dans le cas de Babylone, pour montrer au prophète l'épouse, la femme de l'Agneau. Le résultat du jugement sur la terre est l'introduction de bénédictions meilleures et plus élevées. Le prophète est placé, comme Moïse, sur une haute montagne, pour voir la scène de la promesse, et il contemple la nouvelle Jérusalem descendant du ciel d'auprès de Dieu. C'est là son double caractère, divine dans son origine et aussi céleste (comparez 2 Corinthiens 5: 1). Elle pourrait être de Dieu et terrestre, ou bien céleste et angélique. Ce n'est ni l'un ni l'autre. Elle est divine dans son origine, et céleste dans sa nature et son caractère. Elle est

revêtue de la gloire divine; cela doit être comme étant fondée sur l'oeuvre de Christ. C'est cette gloire qui l'illumine, gloire représentée par le jaspé cristallin, symbole de la gloire divine (voyez chapitre 4: 3). Sa sécurité est assurée: elle a une grande et haute muraille. Elle a douze portes. Les anges sont devenus les gardiens volontaires des portes de la sainte cité, fruit de l'oeuvre rédemptrice de Christ dans la gloire. Cela marque aussi la possession par l'homme, ainsi amené à la gloire dans l'assemblée, de la place la plus élevée dans la création, ainsi que l'ordre providentiel de Dieu dont les anges avaient été précédemment les administrateurs. Les douze portes représentent la plénitude de la perfection humaine du pouvoir gouvernemental et administratif. La porte était l'endroit où le jugement se rendait. Douze, ainsi que nous l'avons déjà vu souvent, désigne la perfection de l'ordre et du pouvoir gouvernemental. Le caractère en est marqué par les noms des douze tribus; Dieu les avait ainsi gouvernées. Les patriarches ne sont pas les fondements, mais le caractère de ce pouvoir gouvernemental se trouve là. Les douze fondements sont les douze apôtres de l'Agneau. Dans leur oeuvre, ils ont été les fondements de la cité céleste. Ainsi le déploiement de la puissance dans la création et dans la providence, la puissance gouvernementale (Jéhovah), et l'assemblée autrefois fondée à Jérusalem, sont présentés ensemble dans la cité céleste, le siège organisé du pouvoir céleste. Elle n'est pas présentée sous le caractère d'épouse, bien qu'elle soit l'épouse, la femme de l'Agneau. Nous ne la voyons pas sous son caractère paulinien de bénédiction, dans son union avec Christ comme son corps. C'est l'assemblée comme fondée à Jérusalem sous les douze — le siège organisé du pouvoir céleste, la nouvelle et maintenant céleste capitale du gouvernement de Dieu, Ils avaient souffert et avaient servi l'Agneau dans la cité terrestre, et sous Lui avaient fondé la céleste. Cette cité céleste est en même temps vaste et parfaite — tout y est mesuré et reconnu de Dieu. Ce n'est pas maintenant un résidu qui est mesuré (comparez 11: 1), c'est la cité. Elle n'a pas la perfection divine, cela ne saurait être, mais une perfection donnée de Dieu. Sa forme est un cube, toutes les faces sont égales, c'est la perfection finie. De même, la muraille (toutes ces choses sont seulement des symboles) est parfaite, sa hauteur est 12 X 12. La muraille qui assure la sécurité de la cité est la gloire divine. Comme il est écrit de la Jérusalem terrestre: «Dieu a mis le salut pour murailles et pour remparts».

La cité, quant à sa nature, est formée en justice et en sainteté divines — «d'or pur, semblable à du verre pur». Ce qui est maintenant opéré dans les hommes ici-bas, et appliqué à leurs âmes par la Parole, est la nature même de toute la cité (comparez Ephésiens 4: 24). Les pierres précieuses, symboles des divers déploiements de la nature de Dieu, qui est lumière, en rapport avec la créature (vues dans la création, Ezéchiel 28, et en grâce sur le pectoral du souverain sacrificateur), brillent maintenant dans une gloire permanente et ornent les fondements de la cité. Les portes ont la beauté morale qui fait le plaisir de Christ dans l'assemblée, et elles l'ont d'une manière glorieuse. Le sol sur lequel on marche, au lieu de présenter aucun danger de souillure, est en lui-même juste et saint; les rues, tout ce avec quoi les hommes viennent en contact, sont justice et sainteté — c'est de l'or pur comme du verre transparent.

La gloire de Dieu n'est pas voilée par ce qui remplissait de terreur, il n'y a pas de temple dont les hommes approchaient, mais sans pouvoir entrer en présence de Dieu qui demeurait caché. Le Seigneur, Dieu, le Tout-puissant et l'Agneau sont le temple de la cité céleste. On peut approcher de Dieu et de l'Agneau dans leur propre nature et leur propre gloire, entourés seulement de cette gloire dans sa pleine manifestation.

Là il n'est pas besoin de lumière créée, la gloire de la lumière divine illumine tout et l'Agneau en est le vase.

Remarquons que ce n'est pas le Père qui est le temple. C'est le Dieu révélé en gouvernement dans les diverses dispensations, le vrai Dieu, et c'est l'Agneau qui a manifesté sa gloire. Tel est le caractère de la cité.

La vision continue en montrant les relations de la cité avec ceux qui sont sur la terre et avec les habitants de la cité. C'est une inconséquence apparente, mais non réelle, car la cité est vue comme le domaine de l'épouse. Quand il est parlé des habitants, il s'agit de bénédiction individuelle. Les nations épargnées dans les jugements qui ont frappé la terre, marchent à la lumière de la cité; et c'est ce que fait le monde maintenant, dans une certaine mesure; il marche à la lumière de l'assemblée. Mais alors la gloire sera parfaite. La cité jouit en elle-même directement de la lumière, et le monde, de la lumière de gloire qui lui est transmise. C'est à la cité que les rois de la terre apportent leur honneur et leur gloire. Ils reconnaissent les cieux et le royaume céleste comme étant la source de tout, et c'est là qu'ils apportent l'hommage de leur puissance. Il n'y a plus de nuit, et les portes restent constamment ouvertes; il n'est nul besoin de défense contre le mal, bien que la sécurité divine, dont jouit la cité, empêche l'approche même du mal. Les rois eux-mêmes viennent de leur plein gré lui apporter leur hommage. Mais la gloire et l'honneur des nations lui sont aussi apportées. Le ciel est vu comme la source de toute la gloire et de tout l'honneur de ce monde, et c'est pourquoi la gloire et l'honneur sont maintenant vrais. Rien de souillé n'entre là, ni rien de ce qui introduit les idoles et le mensonge. Ni le mal provenant de l'homme, ni la séduction de Satan, ne peuvent exister là, ni y causer aucune corruption. Combien n'arrive-t-il pas maintenant, quand quelque chose de bon est établi, que le cœur qui réfléchit sait que le mal entrera et que Satan trompera et corrompra. Là nous avons la certitude que cela ne pourra jamais arriver. Ce n'est pas seulement l'absence du mal qui caractérise la sainte cité, mais l'impossibilité que le mal y entre. Mais il y a dans la cité, dans ceux qui s'y trouvent, ce qui, ayant sa source dans la grâce parfaite, comprend toutes les bienheureuses affections en rapport avec l'Agneau. Ceux-là seuls, dont les noms sont écrits dans le livre de vie de l'Agneau, trouvent leur place dans la cité.

Bien que la sainte cité ne soit pas sur la terre, sa relation avec la terre se voit partout. Le fleuve de Dieu rafraîchit la cité, et l'arbre de vie, dont les fruits toujours mûrs sont l'aliment de ses célestes habitants, porte dans ses feuilles la guérison pour les nations. Les saints glorifiés seuls mangent le fruit qui résulte d'une croissance constante (chapitre 2: 7), mais ce qui se manifeste et se déploie au dehors, comme les feuilles d'un arbre, est une bénédiction pour ceux qui sont sur la terre. Nous voyons que la grâce est ce qui caractérise l'assemblée

dans la gloire. La nation et le royaume qui ne serviront pas la Jérusalem terrestre périront entièrement (Esaïe 60: 12) — elle conserve son caractère royal. L'assemblée garde aussi son caractère propre; les feuilles de l'arbre, dont le fruit est sa nourriture, sont pour la guérison. Il n'y a plus de malédiction; le trône de Dieu et de l'Agneau est en elle, et c'est la source de la bénédiction et non de la malédiction. Ses serviteurs le serviront; souvent ici-bas, ils ne le peuvent pas comme ils le voudraient. Remarquons encore une fois comment Dieu et l'Agneau sont identifiés ici. Ses serviteurs jouiront pleinement du privilège de sa présence constante; ils verront sa face, et le fait qu'ils sont à lui, qu'ils lui appartiennent en propre, sera évident pour tous. Là il n'est point de nuit, nul besoin de lumière, car le Seigneur Dieu fait luire sa lumière sur eux, et quant à leur condition, ils règnent non pendant les mille ans, comme ils le feront sur la terre, mais aux siècles des siècles.

Ainsi se termine la description de la cité céleste, ainsi que l'ensemble du volume prophétique. Ce qui suit sont des avertissements, ou bien l'expression finale des pensées de Christ à l'égard de l'assemblée et de ses relations avec elle.

---

L'ange déclare la vérité de ces choses, et dit que le Seigneur Dieu des prophètes — non pas comme le Dieu et Père du Seigneur Jésus Christ, ni comme enseignant directement l'assemblée comme habitant en elle par le Saint Esprit — mais le Seigneur Dieu des prophètes a envoyé son ange pour faire connaître ces choses à ses serviteurs. «Voici», dit Christ, parlant comme dans les anciens temps par l'esprit prophétique, s'élevant jusqu'à son propre témoignage personnel, «voici, je viens bientôt. Bienheureux celui qui garde les paroles de la prophétie de ce livre». L'assemblée est envisagée, non comme le sujet de la prophétie, mais comme «les choses qui sont», le temps, pour elle, ne compte pas, et en particulier le temps à venir. Ceux qui gardent la prophétie sont ceux que le livre concerne, et ils sont avertis que Christ viendra bientôt. Nul doute que nous ne puissions tirer profit de la prophétie, mais nous ne sommes pas dans les scènes dont elle parle. Jean, sous l'impression que lui cause la dignité du messenger qui lui a montré ces choses, tombe à ses pieds et veut l'adorer. Mais les saints de l'assemblée, même s'ils sont faits prophètes à la manière de ceux d'autrefois, ne doivent pas retourner à l'incertitude des anciens jours. L'ange était un simple ange, compagnon de service de Jean et de ses frères, Jean devait adorer Dieu. Les paroles de la prophétie ne devaient pas être scellées, comme celles que Daniel entendit (chapitre 12): le temps était proche. Quand la prophétie a clos son témoignage, les hommes restent dans l'état où ils se trouvent, soit pour le jugement, soit pour la bénédiction. Et Christ vient bientôt, pour rendre à chacun selon que sera son oeuvre. Le verset 7 était un avertissement de garder les paroles du livre, donné sous forme de bénédiction à ceux qui se trouvent dans les circonstances auxquelles il est fait allusion; mais le verset 12 est l'annonce de la venue de Christ pour le jugement général des vivants.

Enfin Christ, ayant pris personnellement la parole, au verset 12, s'annonce comme l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin — Dieu avant et après tout — et remplissant la durée. Le texte vrai du verset 14, selon les bonnes autorités, est: «Bienheureux ceux qui lavent

leurs robes, afin qu'ils aient droit à l'arbre de vie, et qu'ils entrent par les portes dans la cité». Les rachetés, ceux qui sont purifiés, peuvent entrer là et se nourrir du fruit de l'arbre de vie; car je pense qu'il s'agit ici du fruit. Dehors sont les impurs et les violents, et ceux qui aiment le mensonge de Satan et l'idolâtrie, le péché contre la pureté, contre leur prochain et contre Dieu; ceux qui suivent Satan.

Cela termine le résumé. Le Seigneur Jésus se révèle maintenant lui-même dans sa propre personne, parlant à Jean et aux saints. Il déclare ce qu'il est, dans quel caractère il apparaît pour le leur dire: «Je suis la racine et la postérité de David»; — l'origine et l'héritier des promesses temporelles faites à Israël, mais beaucoup plus que cela — «l'étoile brillante du matin». C'est ce qu'il est avant qu'il apparaisse, à deux égards; seulement, l'un a rapport à Israël — c'est ce qu'il est comme né de la semence de David selon la chair. Mais le Seigneur a pris un autre caractère. Il ne s'est pas encore levé comme le Soleil de justice sur une terre plongée dans les ténèbres; mais, pour la foi, l'aube est levée, et l'assemblée, dans la nuit qui couvre le monde, le voit comme l'Etoile brillante du matin; tandis qu'elle veille en l'attendant, selon sa parole, elle le connaît dans son radieux caractère céleste — caractère qui ne réveille pas un monde endormi, mais qui est le bonheur et la joie de ceux qui veillent. Quand il se lèvera comme Soleil de justice, on ne le connaîtra pas comme nous le connaissons maintenant. Si brillant que puisse être le jour, la terre ne le connaîtra pas sous ce caractère céleste d'Etoile du matin. Tandis que Christ a cette place, l'Esprit habite dans l'assemblée ici-bas, et l'assemblée est dans la relation qui lui est propre. Elle est l'épouse de Christ, et son désir tend vers lui.

Ainsi, «l'Esprit et l'Epouse disent: Viens». Ce n'est pas un avertissement comme celui d'un juge ou d'un rémunérateur, mais c'est la révélation de lui-même qui réveille le désir de l'Epouse, selon la relation dans laquelle la grâce l'a placée. Ce n'est pas non plus simplement un sentiment ou un désir; l'Esprit qui habite dans l'assemblée, suggère et conduit sa pensée. Mais l'Esprit et, avec lui, le coeur de ceux qui jouissent de la relation, se tournent aussi vers d'autres: «Que celui qui entend dise: Viens». Que celui qui entend la voix de l'Esprit dans l'assemblée, se joigne à ce cri et dise: Viens. C'est une espérance commune, ce doit être notre désir commun, et le sentiment de ce qui va arriver sur la terre, et celui de la ruine dans les choses qui sont, doit seulement, bien que ce soit en réalité un motif d'un ordre inférieur, faire sortir ce cri du coeur de tous.

Mais, tandis qu'il est encore ici-bas, le saint a aussi une autre place. Non seulement ses désirs s'élèvent vers Dieu et l'Epoux céleste, mais il reflète le caractère de Dieu qu'il connaît, comme ayant sa nature et son Esprit manifestés dans l'amour de Christ, et comme étant en possession de l'eau de la vie, quoique n'ayant pas encore l'Epoux. Il se tourne vers ceux qui l'entourent et les invite: «Que celui qui a soif vienne», puis il proclame au monde le message: «Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie». Ainsi, la position tout entière du saint qui a la conscience de la place de l'assemblée, est développée dans ce verset, depuis son désir de la venue de Christ, jusqu'à l'appel qu'il adresse à quiconque veut venir.



L'intégrité du livre est sauvegardée par un avertissement solennel: «Si quelqu'un ajoute à ces choses, Dieu lui ajoutera les plaies écrites dans ce livre»; si quelqu'un ôte quelque chose, il perdra «sa part de l'arbre de vie et de la sainte cité» (\*). Christ encourage ensuite le coeur des saints par l'assurance qu'il vient promptement, et le coeur du vrai croyant répond avec un désir ardent et sincère: «Amen! viens, Seigneur Jésus!» Puis le livre se clôt par la salutation de grâce, laissant sur le coeur la promesse et le désir comme dernières paroles de Jésus.

Le lecteur remarquera qu'au commencement, comme à la fin du livre, avant et après les développements prophétiques, nous avons l'expression pleine de beauté de la position consciente des saints.

(\*) La vraie leçon ici est «l'arbre», et non «le livre de vie». Mais le livre de vie n'est pas la vie; le fait que nous y sommes écrits n'est pas une chose finale, à moins qu'en réalité nous y soyons écrits avant la fondation du monde; mais, même alors, ce n'est pas la même chose que la possession de la vie.

La première fois, à l'ouverture du livre, se trouve la bénédiction individuelle et consciente en vertu de l'oeuvre de Christ; la seconde fois, c'est toute la position de l'assemblée, distinguant ainsi nettement les saints qui sont sous l'évangile de ceux dont les circonstances leur sont prophétiquement données à connaître dans ce livre.

«A Celui qui nous aime, et qui nous a lavés de nos péchés dans son sang; — et il nous a faits un royaume, des sacrificateurs à Dieu son Père», lisons-nous au commencement. Aussitôt que Christ a été nommé (et il en est ainsi dans les deux cas), son nom réveille dans les saints la conscience de son amour et de leur relation avec lui. Ils sont déjà lavés de leurs péchés dans son sang, et faits un royaume — des sacrificateurs à Dieu son Père; — leur position et leur état sont fixés avant qu'aucune partie de la prophétie soit développée, et, dans le royaume à venir, ils jouiront de cette position, non pas d'être bénis sous le gouvernement de Christ, mais d'être associés avec lui. Ici, dans ce livre, ils ont simplement leur place dans le royaume et la sacrificature; c'est le titre individuel résultant de sa première venue. Ils sont aimés, lavés dans son sang, et associés avec lui dans le royaume.

A la fin du livre, Christ est révélé comme l'Etoile du matin, place qui n'appartient en aucune manière à la prophétie; c'est celle dans laquelle l'assemblée qui a attendu son retour, est associée avec lui pour elle-même et le royaume. (Comparez la promesse faite aux vainqueurs à Thyatire (\*)). Cela met l'amour en activité. Ce n'est pas, comme auparavant, simplement le fait que l'on est aimé et ce que cet amour nous a fait devenir, mais ici, l'amour est attiré et dirigé premièrement vers Christ, dans la relation connue dans laquelle l'assemblée se trouve avec lui, puis vers les saints qui entendent, ensuite vers ceux qui ont soif, et enfin vers le monde entier. Le désir de l'assemblée comme l'Epouse avec laquelle est l'Esprit, est dirigé vers la seconde venue de Christ pour elle-même — vers la possession de l'Etoile du matin; puis l'Esprit se tourne vers les saints, les invitant à se joindre à ce désir et à dire à Jésus: Viens! Mais nous avons l'Esprit et non pas encore l'Epoux; c'est pourquoi quiconque a soif est invité à venir et à boire, et ainsi l'évangile est proclamé à tous: «Que celui qui veut, prenne gratuitement de l'eau de la vie». C'est l'amour agissant dans le saint et se tournant de Christ vers les pécheurs dans le monde.

(\*) Comparez la place de la nuée en Luc 9. Là c'est la voix du père qui est entendue.

## Les Saintes Ecritures

---

«Toute Ecriture est inspirée de Dieu» (2 Timothée 3: 16).

ME 1886 page 377

J'ai une foi profonde et sincère dans la Bible — foi que je crois donnée de Dieu. C'est par la Bible que, par grâce, j'ai été converti, éclairé, vivifié et sauvé. Par elle, j'ai reçu la connaissance de Dieu pour adorer ses perfections, la connaissance de Jésus, le Sauveur, pour la joie, la force et la consolation de mon âme. Plusieurs ont été amenés à Dieu par des instruments qu'il employait dans ce but; soit par des ministres de cet évangile que renferme la Bible, soit par des amis qui y prenaient leur plaisir. Tel n'a point été mon cas. Cette oeuvre, qui est toujours celle de Dieu, a été effectuée en moi par le moyen de la parole écrite. Celui qui connaît le prix de Jésus, comprendra ce qu'est la Bible pour quelqu'un en qui elle a opéré de cette manière. Si j'ai failli, hélas! durant environ trente années d'une vie de travail ardu et varié, au moins je n'ai jamais trouvé qu'elle m'ait manqué aussi loin que s'étende le service d'un individu faible et inconnu: si elle n'a pas manqué dans les pauvres et misérables circonstances du temps, à travers lesquelles nous passons dans la faiblesse, je suis assuré qu'elle ne manquera pas pour l'éternité. «La parole du Seigneur demeure éternellement». Si elle descend jusque dans la profondeur de ma misère, elle monte jusqu'à la hauteur même de Dieu, parce qu'elle vient de lui; comme l'amour qui, en descendant jusqu'à moi et s'appliquant aux moindres détails de ma faiblesse et de mes manquements, montre par cela même qu'il est divin. Nul autre que Dieu ne peut opérer ainsi, et voilà pourquoi la Bible me conduit à lui. Comme Jésus vint de Dieu et s'en alla à Dieu, ainsi ce livre qui révèle Dieu d'une manière divine, vient de lui et élève à lui. S'il est reçu, il conduit l'âme à Dieu, car Dieu s'y est révélé. Les preuves positives qu'il vient de Dieu sont toutes en ce livre lui-même. Le soleil n'a pas besoin de lumière pour être vu...

Je désire confesser ici, de la manière la plus entière, la plus claire et la plus distincte, ma conviction profonde, et produite par Dieu, de l'inspiration des Ecritures. C'est-à-dire que, quand je lis la Bible, tout en reconnaissant, s'il est nécessaire, la défectuosité dans la traduction et en d'autres choses semblables, je la lis comme ayant sur mon âme une autorité absolue, parce qu'elle est la parole de Dieu. Il n'y a pas de privilège plus élevé que d'avoir des communications de Dieu venant directement de lui...

Ma joie, ma consolation, ma nourriture, ma force depuis près de trente années, ont été les Ecritures reçues implicitement comme la parole de Dieu. Au commencement de cette période je passai, à cet égard, par le plus profond exercice d'âme. Quand les cieux et la terre, l'église visible et l'homme lui-même, seraient réduits en poussière et anéantis, je puis, par grâce, depuis cette époque, tenir à la parole comme lien indestructible entre mon âme et Dieu. Je suis convaincu que Dieu me l'a donnée comme telle. Je ne doute pas que la grâce du Saint Esprit ne soit nécessaire pour la rendre profitable et lui donner, sur nos âmes, sa réelle

autorité, et cela à cause de ce que nous sommes; mais cela ne change pas ce qu'elle est en elle-même. Pour être vraie lorsqu'elle est reçue, il fallait qu'elle fût vraie auparavant. Et j'ajouterai que, bien qu'il faille la grâce de Dieu et l'oeuvre du Saint Esprit pour lui donner sa puissance vivifiante, cependant la vérité divine, la parole de Dieu, a sur la conscience naturelle un ascendant auquel celle-ci ne peut échapper. La lumière découvre le «transgresseur», quoiqu'il puisse la haïr. Et ainsi la parole de Dieu est appropriée à l'homme, bien qu'il lui soit hostile — appropriée en grâce, béni soit Dieu! aussi bien qu'en vérité. C'est justement ce qui montre la méchanceté de la volonté de l'homme lorsqu'il la rejette. Et c'est ainsi qu'elle a puissance dans la conscience, même si la volonté n'est pas changée. Cela peut accroître l'aversion qu'on a pour elle, mais on ne l'aime pas, parce que la conscience sent qu'elle ne peut en récuser la vérité. Les hommes résistent à la parole, parce qu'elle est vraie. Si elle n'atteignait pas leur conscience, ils n'auraient pas besoin de prendre tant de peine pour s'en débarrasser et la réfuter. Les hommes ne s'arment pas contre du chaume, mais contre un glaive dont le tranchant est senti et craint.

Lecteur, elle parle de grâce aussi bien que de vérité. Elle parle de la grâce et de l'amour de Dieu qui a donné son Fils unique, afin que des pécheurs, tels que vous et moi, nous puissions être avec lui, le connaître profondément, intimement et véritablement, jouir de lui pour toujours, et jouir de lui maintenant; afin que la conscience, parfaitement purifiée, puisse être en joie en sa présence, sans un nuage, sans un reproche, sans une crainte. Etre là, dans son amour, d'une telle manière, c'est la joie parfaite. La parole vous dira la vérité touchant vous-même, mais elle vous dira aussi la vérité d'un Dieu d'amour, tout en déployant la sagesse de ses conseils.

Que mon lecteur me permette d'ajouter que, de beaucoup, le meilleur moyen de s'assurer de la vérité et de l'autorité de la Bible, c'est de lire la Bible elle-même.

## La connaissance de Dieu et ses résultats

---

ME 1886 page 441

Lisez Jean 1: 1-18; 1 Jean 4: 7-19

«Personne ne vit jamais Dieu; le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître.»

Telle est la déclaration de Dieu dans sa parole. La création peut bien faire connaître qu'il y a un Dieu. Elle manifeste sa puissance éternelle et sa divinité, de manière à rendre inexcusables ceux qui disent: «Il n'y a point de Dieu;» mais, avec toute la splendeur dont elle brille, elle ne nous dit pas ce qu'est Dieu; elle ne nous révèle pas ce qu'il est dans sa nature et son caractère.

Aux premiers temps du monde, les patriarches, selon ce que Dieu lui-même leur avait dit, savaient qu'il était le Dieu Fort, Tout-puissant, le Créateur des cieux et de la terre, devant lequel ils avaient à marcher dans l'intégrité mais ils ne connaissaient Dieu que par ces attributs.

La loi, donnée par Moïse, ne fait pas connaître ce qu'est Dieu en lui-même. Il reste caché derrière le voile, dans l'obscurité du sanctuaire. La loi révèle sa sainteté et sa justice; l'Israélite le connaît aussi comme le Dieu fidèle et miséricordieux. C'est l'Eternel, tel est son nom; il est toujours le même, Celui qui a fait les promesses et les accomplira; mais il n'est pas encore connu dans sa nature. «Tu es un Dieu qui te cache», dit le prophète.

Le monde, par la sagesse, par ses spéculations savantes et ses recherches profondes, par sa philosophie, si transcendante soit-elle, n'a pas connu Dieu. Loin de là: d'entre ses sages, les uns ont dit: Il n'y a point de Dieu; les autres: Tout est Dieu; d'autres encore demeurent dans le doute; tous ensemble dans l'ignorance la plus complète de ce qu'il est.

Pour apprendre à le connaître, il fallait plus que la création, plus que la loi, sans parler de la sagesse humaine qui ne donne pas cette connaissance; il fallait lui-même; il fallait qu'il sortît du sanctuaire et se montrât hors du voile. Et c'est ce qu'il a fait, car il voulait que l'homme le connût lui, le Dieu bienheureux, et fût rendu parfaitement heureux par cette connaissance.

Il s'est donc pleinement révélé, non sans doute dans sa gloire essentielle, dans l'incompréhensibilité de son Etre infini, selon cette lumière inaccessible où «il habite, lui que nul homme n'a vu, ni ne peut voir», mais cependant dans la plénitude de ce qu'il est. Et il l'a fait de manière à être accessible à tous, «aux petits enfants» même, tandis que ces choses étaient cachées «aux sages et aux intelligents» qui n'avaient que cette sagesse et cette intelligence pour les guider. Oh! combien cela est digne de Dieu que de se mettre ainsi à la portée de tous, du plus faible, du plus humble des enfants des hommes.

Et comment l'a-t-il fait? «Le Fils unique qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître». Voilà la réponse divine. C'est par Celui qui de toute éternité était dans son sein, l'objet de ses délices, qui le connaissait dans cette relation ineffable, «le Fils de son amour», c'est par lui que Dieu s'est révélé à nous, se faisant connaître tel que son Fils, dans son sein, le connaissait.

Pour cela le Fils a dû devenir un homme, l'un de nous, sans péché, sans doute, mais, à part le péché, semblable en toutes choses à ceux au milieu desquels il venait pour leur faire connaître Dieu. «La Parole (l'expression de la pensée comme de la volonté de Dieu) devint chair». «Lui est l'image du Dieu invisible», en lui, devenu un homme, le Dieu invisible a été manifesté. Qui l'avait vu, ainsi qu'il le dit, avait vu le Père. C'est donc dans un homme qui a marché sur la terre, mais un homme parfait, sans souillure, qui en même temps était le Fils bien-aimé de Dieu, Dieu lui-même, que Dieu s'est révélé à nous. Les actes comme les paroles du Fils, faisaient connaître Dieu, et cela d'une manière accessible à tous.

Qu'a donc été le message du Fils unique, qu'avons-nous appris de Dieu en le voyant, lorsqu'il a habité «au milieu de nous?» Deux choses nous ont été données à connaître comme étant l'essence même de Dieu: «Dieu est lumière», «Dieu est amour». Et en même temps, comme se rattachant à ce dernier caractère, il nous a été révélé comme Père, dans une relation éternelle d'amour avec le Fils. C'est là ce que le Fils unique a manifesté, lorsqu'il est venu au milieu de nous, déployant, dans sa personne adorable, la plénitude de la grâce et de la vérité. «La Parole devint chair et habita au milieu de nous... pleine de grâce et de vérité». *La grâce* — c'est l'amour s'adaptant à l'état de ceux qui sont perdus et indignes; *la vérité* — c'est la lumière se répandant sur toutes choses pour faire connaître ce qu'elles sont en elles-mêmes en réalité, et les rapports qu'elles ont entre elles; — ces choses sont surtout Dieu, le monde et l'homme.

Le caractère suprême de Dieu révélé par le Fils, c'est donc l'amour connu dans la lumière. Amour et lumière s'unissent en lui d'une manière inséparable, car c'est lui-même. La lumière de la vérité, Dieu lui-même, comme un soleil bienfaisant, se lève pour le monde dans la personne de Christ, — il est «la lumière du monde» — et dans cette lumière, je découvre que Dieu est amour.

Mais l'amour est actif; il a un objet. Nous savons que l'objet suprême et éternel pour le cœur de Dieu, c'est son Fils. «Le Père aime le Fils», proclame l'Esprit Saint par la plume de Jean. «C'est ici mon Fils bien-aimé», telle est la déclaration du Père, deux fois répétée sur la terre; «le Père m'aime», dit le Seigneur à ses disciples; et au Père, il dit: «Tu m'as aimé avant la fondation du monde». Dans les profondeurs de l'éternité, l'amour ineffable du Père trouvait ses délices dans le Fils; sur la terre, où il marchait dans l'humilité comme un homme parfait et obéissant, le regard du Père s'abaissait avec tendresse sur lui, et son cœur prenait en lui son plaisir; les cieux lui étaient ouverts, et dans les siècles à venir, l'amour dont il est aimé resplendira aux yeux ravis des saints.

Mais sommes-nous en dehors de cette sphère? Sommes-nous seulement admis à savoir ces choses, à les voir pour ainsi dire de loin, comme des splendeurs auxquelles nous devons

rester étrangers, sans y participer? Non. Cet amour a voulu se répandre en dehors du sein du Père, non seulement pour se montrer dans la personne du Fils, mais pour se communiquer à des créatures et les amener à jouir de lui-même. Et quelles créatures! Ce ne sont pas les anges élus, restés purs, ce sont les pécheurs de la race coupable d'Adam. Et c'est en cela que brille l'excellence de cet amour, que l'on en voit la profondeur; amour pur, désintéressé, souverain, qui s'abaisse jusqu'aux plus vils et aux plus misérables, pour les attirer à lui et les introduire dans son ineffable félicité.

«Dieu est amour», dit l'apôtre. Comment le saurai-je, moi, créature ignorante de Dieu, éloignée de lui et coupable? «En ceci a été manifesté l'amour de Dieu pour nous, c'est que Dieu a envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui». Telle est la réponse que nous fait l'Esprit Saint. Pour connaître et jouir il faut vivre, et vivre d'une vie en rapport avec l'objet qui doit être connu. Pour connaître Dieu et jouir de lui, trouver son bonheur en lui, il faut posséder la vie de Dieu, être, comme dit l'apôtre, «participants de la nature divine». Mais le péché nous avait rendus étrangers à cette vie de Dieu. De fait, nous étions morts dans nos fautes et dans nos péchés, ne vivant que dans la chair pour nous-mêmes et pour le monde. Le Dieu qui est amour nous a vus dans cet état, et il a envoyé dans le monde, dans le monde ténébreux et coupable, son Fils, en qui était la vie — «et la vie était la lumière des hommes». Le Fils unique est venu pour communiquer cette vie, la vie divine, la vie éternelle, à ceux qui croient en lui — «afin que nous vivions par lui», non d'une vie indépendante, mais d'une vie qui se trouve en lui seul et qui, par cela même, ne peut manquer. En croyant en lui, nous sommes nés de Dieu; nous devenons enfants de Dieu. Telle est la première manifestation de l'amour se répandant au dehors: la vie donnée à ceux qui en étaient privés, afin qu'ils pussent jouir de l'amour.

Mais ce n'était pas tout ce dont nous avons besoin. «Dieu est amour», et nous, nous n'aimions pas et ne pouvions pas aimer. Une barrière infranchissable s'élevait entre Dieu et nous, la barrière de nos péchés qui nous arrêtaient devant sa sainteté et sa justice, que la lumière nous montre dans leur étendue, leur exigence et leur perfection. Il ne suffisait pas d'avoir la vie pour être rendus capables de connaître et jouir; il fallait ne pas être tenu à distance de la source des délices. Mais «Dieu nous aima, et il envoya son Fils pour être la propitiation pour nos péchés». Celui qui révèle Dieu, le Père, Celui qui est venu donner la vie, Celui en qui elle se trouve, c'est aussi Celui que Dieu donne, qu'il envoie pour enlever la funeste barrière qui nous empêchait de nous approcher de Dieu et de nous abreuver dans sa connaissance et son amour.

Amour ineffable que celui qui se donne entièrement pour des coupables, afin qu'ils puissent être participants du bonheur qui se trouve dans l'amour. Il se donne entièrement; car pour être la propitiation pour nos péchés, il fallait non seulement que le Fils devînt un homme, mais qu'il souffrît la peine que nos péchés méritaient, le jugement, l'abandon de Dieu et la mort. Quelle manifestation de l'amour! «Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que, lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». Le Père donne le Fils, le Fils se livre pour nous. Vraiment Dieu est amour. Il l'a montré, d'une manière parfaite,

à la croix. Dans la lumière, nous découvrons que, pour que nous jouissions de la communion avec lui, «le *sang* de son Fils Jésus Christ nous purifie de tout péché».

Telle est la manifestation de l'amour: «En ceci est l'amour, non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aime». Quel mérite y aurait-il à aimer ce qui est souverainement aimable? mais aimer ce qui, en soi, n'est digne que de haine, «en ceci est l'amour», et c'est l'amour de Dieu pour nous.

Cet amour a un couronnement. «L'amour est consommé avec nous», dit Jean. Il semble que, nous avoir donné la vie et avoir ôté nos péchés pour que nous jouissions de sa communion, soit tout, mais non: «la grâce surabonde». «De sa plénitude, nous recevons grâce sur grâce». L'amour ne s'arrête pas dans son expansion, qu'il n'ait amené ses objets dans la position la plus parfaite. La propitiation a été faite pour nos péchés. Ils sont ôtés de devant Dieu; il n'y a plus de condamnation actuelle. Mais l'avenir reste. Et dans l'avenir se dresse devant nous le jugement, le tribunal de Christ. Qu'y aura-t-il pour nous dans ce jour? Comment paraîtrons-nous devant ce tribunal? Ici vient se placer la consommation de l'amour avec nous, «afin que nous ayons toute assurance au jour du jugement». L'amour qui a fait venir dans ce monde le Fils unique pour nous donner la vie, qui l'a fait monter sur la croix pour expier nos péchés, nous donne aussi devant Dieu la position la plus parfaite. «Comme il est lui», lui, dans le ciel, justice et sainteté, agréable à Dieu et bien-aimé, «comme il est lui» qui a accompli l'oeuvre de Dieu, qui l'a «glorifié sur la terre» et qui a été «glorifié à la droite de Dieu», oui, «comme il est», dans cette position parfaite devant Dieu, «nous sommes, nous aussi, dans ce monde». Identifiés avec Christ devant Dieu, aimés comme Jésus, déjà dans ce monde, que sera-ce donc au jour du jugement, quand nous aurons revêtu la gloire et l'incorruptibilité, et que nous serons, en tout, semblables à Christ? «Nous avons toute assurance» pour ce jour-là. C'est le désir de l'amour, de cet amour qui est dans le coeur de notre Dieu.

En effet, l'amour vrai, l'amour connu comme se trouve en Dieu qui «est amour», non seulement donne la vie, ôte le péché et veut avoir son objet parfait devant lui, mais l'amour ne veut pas qu'il y ait *aucune crainte* dans le coeur. L'amour et la crainte s'excluent. «Il n'y a pas de crainte dans l'amour, mais l'amour parfait chasse la crainte; car la crainte porte avec elle du tourment, et celui qui craint n'est pas consommé dans l'amour». Où se trouve l'amour parfait? Dans le coeur de Dieu. Quels sont les objets de cet amour? Nous, nous en Christ, dans le Bien-aimé; nous pour qui il a envoyé son Fils dans le monde, nous qu'il aime comme Jésus a été aimé, qu'il regarde comme étant dans le monde tels que Jésus. Il a montré ainsi la perfection de son amour. Que craindrions-nous donc? La mort? Mais nous avons la vie par son Fils, la vie impérissable, la vie éternelle. Serait-ce la présence de Dieu à cause de nos péchés? Mais Christ est la propitiation pour nos péchés: il les a tous ôtés. Craindrions-nous le jugement? Mais celui qui croit «est passé de la mort à la vie», et il «ne vient pas en jugement». «Comme il est, lui, nous aussi nous sommes tels en ce monde». Mais peut-être tremblerons-nous devant les luttes, les peines et les difficultés de cette vie? Celui qui nous a donné son Fils, qui l'a livré pour nous, ne nous donnera-t-il pas toutes choses avec lui? Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Ne sommes-nous pas «en toutes ces choses, plus que vainqueurs par



Celui qui nous a aimés?» Assurément; et quand nous contemplons Dieu qui «est amour», l'amour parfait, disons-nous bien: «Cet amour est pour moi, il est avec moi, il est en moi, il est à moi». Que craindrais-je donc? La moindre crainte dans le coeur du croyant fait injure à l'amour parfait de Dieu, et montre qu'il n'est pas consommé dans l'amour.

Ainsi nous avons la pleine connaissance de Dieu, sa manifestation de ce qu'il est, et les conséquences qui en résultent pour nous. Dieu s'est pleinement révélé à nous dans la personne de son Fils. Il est lumière, il est amour; la grâce et la vérité sont venues en Jésus. Par lui nous avons la vie, nous sommes nés de Dieu, des enfants bien-aimés. Nous le connaissons comme Père, *notre Père*, relation ignorée, et du monde, et des hommes pieux de l'ancien temps, et des Juifs eux-mêmes. Nous le connaissons comme lumière, et nous sommes dans la pleine lumière de cette connaissance de Dieu. Nous savons qu'il est amour; il l'a manifesté, et cet amour versé dans nos coeurs bannit la crainte. Nous sommes à l'abri de cette frayeur, de cette grande obscurité qui tombait sur Abraham. En sa présence, nous ne disons pas comme Jacob: Que ce lieu-ci est terrible! ou comme Moïse: Je suis épouvanté et tout tremblant. Nous avons part au lot des saints dans la lumière et, affranchis du pouvoir des ténèbres, notre place est dans le royaume du Fils de son amour. Heureuse sphère que celle qui est déjà la nôtre, sphère où se manifeste Dieu lumière et amour!

Puisse chacun de nous dire: «Nous avons *connu* et *cru* l'amour que Dieu a pour nous». Etant ainsi sans crainte, «ayant connu Dieu», consommés dans l'amour, notre joie sera parfaite et nous pourrions dire: «Nous l'aimons, parce que lui nous a aimés le premier».